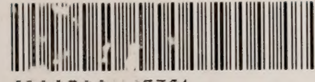
OEUVRES COMPLETES DE XENOPHON



ŒUVRES COMPLÈTES

DE XÉNOPHON

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

ŒUVRES COMPLÈTES

DE XÉNOPHON

TRADUCTION NOUVELLE

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR EUGÈNE TALBOT

Docteur ès lettres

Professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand

TOME SECOND

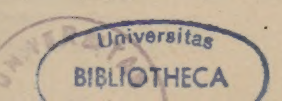


PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859





EXPÉDITION DE CYRUS

ET

RETRAITE DES DIX MILLE[1].

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER[2].

Des causes de la guerre entre Cyrus le jeune et Artaxercès. Cyrus se prépare à la lutte.

Darius et Parysatis eurent deux fils ; l'aîné, Artaxercès, le plus jeune, Cyrus. Darius étant tombé malade et sentant sa fin approcher voulut avoir près de lui ses deux fils. L'aîné se trouvait là ; Cyrus fut mandé par son père des gouvernements dont il l'avait fait satrape, en le nommant aussi général de toutes les troupes campées dans la plaine du Castole. Cyrus vint donc, accompagné de Tissapherne, qu'il croyait son ami, et suivi de trois cents hoplites grecs que commandait Xénias de Parrhasie.

Darius meurt[3] : Artaxercès lui succède[4]. Alors Tissapherne accuse Cyrus auprès de son frère de tramer contre lui. Artaxer-

1. Le véritable titre de l'ouvrage de Xénophon est *Anabase*, c'est-à-dire *Marche ascendante* ou *Expédition dans la haute Asie*.

2. Nous avons profité, pour quelques-unes de ces notes, des observations du comte de la Luzerne, ministre de la marine sous Louis XVI, et traducteur anonyme de cet ouvrage de Xénophon.

3. A Babylone, en 404 avant J. C., après un règne de dix-neuf ans.

4. Ctésias, *Indic.*, XLIX et LIII, appelle ce prince Arsacas ou Arsace, et Plutarque, *Artaxercès*, chap. I, lui donne le nom d'Arsicas. Il prit, à son avénement, le nom d'Artaxercès, auquel l'histoire ajoute celui de *Mnémon*, à cause de sa prodigieuse mémoire.

cès le croit, et fait arrêter Cyrus, pour le mettre à mort. Leur mère, à force d'instances, fléchit le roi, et obtient que Cyrus soit renvoyé dans son gouvernement[1]. Cyrus, tout ému du danger et de l'affront, s'en va et songe aux moyens de ne plus dépendre de son frère, mais, s'il peut, de régner à sa place. Parysatis, leur mère, favorisait Cyrus, qu'elle chérissait plus que le roi régnant Artaxercès. D'ailleurs, quiconque venait de chez le roi auprès de Cyrus, il le changeait si bien, qu'au départ on avait plus d'amitié pour lui que pour le roi; et il mettait tous ses soins à ce que les Barbares qui étaient à son service devinssent de bons soldats et dévoués à sa personne.

En même temps, il lève des troupes grecques le plus secrètement possible, afin de prendre le roi tout à fait au dépourvu. Voici comment eut lieu cette levée. Dans toutes les villes où il entretenait garnison, il ordonna aux commandants d'enrôler le plus grand nombre possible des meilleurs soldats du Péloponèse, sous prétexte que Tissapherne en voulait à ses places. En effet, les villes ioniennes avaient été jadis à Tissapherne, le roi lui en ayant fait présent; mais toutes, sauf Milet, s'étaient rangées du parti de Cyrus. Or, à Milet, Tissapherne, pressentant que les habitants avaient également l'intention de passer à Cyrus, fit mourir les uns et bannit les autres. Cyrus accueille les bannis, assemble une armée, assiége Milet par terre et par mer, et tâche d'y faire rentrer ceux qui en avaient été exilés. C'était pour lui un nouveau prétexte de lever des troupes. Puis il envoie prier le roi de lui donnner ces places, à lui, son frère, plutôt qu'à Tissapherne. Leur mère appuie cette demande, en sorte qu'Artaxercès, loin de soupçonner le piége qu'on lui tend, se figure que Cyrus ne fait tous ces armements dispendieux que contre Tissapherne. Il n'est pas même fâché de les voir en guerre, Cyrus lui envoyant les tributs prélevés sur les villes que Tissapherne avait eues en son pouvoir.

Une autre armée se levait pour Cyrus dans la Chersonèse, vis-à-vis d'Abydos; et voici comment. Cléarque était un réfugié lacédémonien. Cyrus, s'étant mis en rapport avec lui, le prit en affection, et lui donna dix mille dariques[2]. Cléarque emploie cette somme à lever des troupes, se met en campagne, sort de la Chersonèse, marche contre les Thraces qui habitent au-dessus de l'Hellespont, et rend de si grands services aux Grecs, que les villes de l'Hellespont se cotisent afin de lui envoyer des vivres

1. Cf. Plutarque, *Artax.*, II et III. — 2. Environ 180 500 francs.

pour ses armées. C'était là un second corps de troupes entretenues secrètement pour le service de Cyrus.

Aristippe de Thessalie était son hôte. Persécuté dans sa patrie par les gens du parti opposé, il vient trouver Cyrus, lui demande environ deux mille mercenaires, avec trois mois de paye, pour être en état de triompher de ses adversaires politiques. Cyrus lui donne jusqu'à quatre mille hommes, avec une paye de six mois, et le prie de ne point s'accommoder avec ses adversaires, qu'ils n'en aient conféré tous deux. Ce fut un troisième corps entretenu secrètement en Thessalie.

Proxène de Béotie, son ami, reçut ordre de lui d'arriver avec le plus d'hommes possible, sous prétexte de marcher contre les Pisidiens, vu que ces Pisidiens infestaient son territoire. Sophénète de Stymphale et Socrate d'Achaïe, ses hôtes, reçoivent également l'ordre d'arriver avec le plus d'hommes possible, comme pour faire la guerre à Tissapherne avec les bannis de Milet. Tous exécutent ce qu'il a prescrit.

CHAPITRE II.

Marche de Cyrus. — Tissapherne découvre au roi les projets de son frère. — Entrevue de la reine Épyaxa et de Cyrus. — Grande revue. — Suite de la marche. — Arrivée à Tarse. — Conférence de Syennésis, roi de Cilicie, et de Cyrus.

Quand il croit le moment venu de s'avancer vers les hauts pays. il prétexte qu'il veut chasser complétement les Pisidiens de son territoire; et il rassemble, en vue de ce faux projet, toutes les troupes grecques et barbares de la contrée. Il ordonne à Cléarque de venir avec toutes ses forces; à Aristippe, de s'arranger avec ceux de sa patrie et de renvoyer l'armée qu'il a; à l'Arcadien Xénias, qui dans les garnisons commandait les troupes étrangères, de venir le joindre avec tous ses hommes, sauf ceux qui seraient nécessaires pour la garde des citadelles. Il rappelle de devant Milet les troupes de siége, et ordonne aux bannis de se joindre à elles, leur promettant que, s'il réussit dans l'expédition qu'il médite, il ne désarmera point qu'il ne les ait rétablis dans leur patrie. Ils obéissent avec plaisir, car ils avaient confiance en lui, prennent les armes et le joignent à Sardes. Xénias, après avoir fait sa levée dans les villes, arrive à Sardes

avec près de quatre mille hoplites ; Proxène entre, suivi de quinze cents hoplites et de cinq cents gymnètes ; Sophénète de Stymphale amène mille hoplites, et Socrate d'Achaïe, cinq cents ; Pasion de Mégare, sept cents hoplites et autant de peltastes. Pasion et Socrate venaient du siége de Milet. Telles sont les troupes qui joignent Cyrus à Sardes.

Tissapherne, observant cela, et jugeant ces préparatifs trop considérables pour une expédition contre les Pisidiens, va trouver le roi le plus vite possible, suivi de cinq cents cavaliers. Le roi, instruit par Tissapherne de l'armement de Cyrus, se met en état de défense.

Cependant Cyrus, à la tête des troupes que j'ai dites, part de Sardes, traverse la Lydie, fait, en trois étapes, vingt-deux parasanges [1], et arrive au fleuve Méandre. La largeur de ce cours d'eau est de deux plèthres [2] ; il était traversé par un pont de sept bateaux. Cyrus le passe, fait une étape de huit parasanges à travers la Phrygie, et arrive à Colosses, ville peuplée, riche et grande [3]. Il y reste sept jours. Ménon, le Thessalien, l'y joint avec mille hoplites et cinq cents peltastes, Dolopes, Éniens et Olynthiens. De là, il fait en trois étapes vingt parasanges, et arrive à Célènes [4], ville de Phrygie, peuplée, grande et riche. Cyrus y avait un palais et un grand parc, rempli de bêtes sauvages, qu'il chassait à cheval, quand il voulait s'exercer, lui et ses chevaux. Au travers du parc coule le Méandre, dont les sources se trouvent dans le palais même : il coule ensuite à travers la ville de Célènes. Il existe encore à Célènes un autre palais fortifié du grand roi, aux sources mêmes du Marsyas, sous la citadelle. Le Marsyas traverse aussi la ville et se jette dans le Méandre : sa largeur est de vingt-cinq pieds. C'est là, dit-on, qu'Apollon, vainqueur de Marsyas, qui était entré en concurrence de talent avec lui, l'écorcha vif et suspendit sa peau dans l'antre d'où sortent les sources. Voilà pourquoi le fleuve s'appelle Marsyas [5]. Xercès, à son retour de Grèce, après sa défaite et sa fuite du combat, fit, dit-on, bâtir le palais et la citadelle de Célènes. Cyrus y séjourne trente jours. Cléarque,

1. La parasange correspond à la lieue ancienne, c'est-à-dire à 4 kilomètres.

2. Plus de 62 mètres. Le plèthre est de plus de 30 mètres.

3. Au confluent du Méandre et du Lycus.

4. Cette ville, si peuplée du temps de Xénophon, avait perdu sa splendeur du temps d'Alexandre.

5. Cf. Quinte Curce, III, I, et Maxime de Tyr, *Diss.*, VIII. Sur la légende mythologique d'Apollon et du satyre Marsyas, voyez une belle page d'Otfried Müller, *Prolégomènes d'une mythologie scientifique*, pages 110 et suivantes.

banni de Lacédémone, s'y rend avec mille hoplites, huit cents peltastes thraces et deux cents archers crétois. En même temps Sosias de Syracuse et Sophénite d'Arcadie arrivent, l'un avec trois cents, l'autre avec mille hoplites. Cyrus fait dans son parc la revue et le dénombrement des Grecs ; ils montaient en tout à onze mille hoplites et environ deux mille peltastes.

Reprenant sa marche, il fait en deux étapes dix parasanges, et arrive à Peltes, ville populeuse ; il y séjourne trois jours, pendant lesquels Xénias, d'Arcadie, célèbre les Lycées[1] par des sacrifices et des jeux : les prix étaient des étrilles d'or[2]. Cyrus, en personne, assiste à ces jeux. De là, en deux étapes il fait douze parasanges, jusqu'à l'Agora des Céraniens, ville bien peuplée, la dernière du territoire de la Mysie. Puis il fait trente parasanges en trois étapes, et arrive à Caystropédium, ville peuplée, où il demeure cinq jours. Il était dû plus de trois mois de paye aux soldats, qui venaient souvent réclamer à la porte de Cyrus. Celui-ci les renvoyait avec des espérances, et il était évidemment chagrin ; car il n'était pas dans sa nature de ne pas payer quand il avait de quoi. Sur ces entrefaites, Épyaxa, femme de Syennésis, roi de Cilicie, vient trouver Cyrus et lui fait, dit-on, présent de fortes sommes. Cyrus fait aussitôt payer à son armée la solde de quatre mois. Cette reine avait une garde de Ciliciens et d'Aspendiens : le bruit courut que Cyrus avait obtenu ses faveurs.

Il fait ensuite en deux étapes dix parasanges, et arrive à Thymbrium, ville peuplée. On y voit une fontaine, portant le nom de Midas, roi de Phrygie, et dans laquelle on dit que Midas saisit le satyre, en y mêlant du vin[3]. De là, il fait dix parasanges en deux étapes, et arrive à Tyriéum, ville peuplée, où il demeure trois jours. On dit qu'en cet endroit la reine de Cilicie pria Cyrus de lui montrer son armée en bataille. Il y consent, et passe dans la plaine une revue des Grecs et des Barbares. Il ordonne aux Grecs de se ranger et de se tenir en bataille, selon leur usage, et aux chefs d'ordonner chacun leur troupe. On les range sur quatre de hauteur. Ménon occupe l'aile droite avec les siennes ; Cléarque la gauche avec ses soldats ; les autres généraux, le centre. Cyrus voit d'abord défiler les Barbares, qui passent sous ses yeux par escadrons et par bataillons ; puis

1. Autrement les Lupercales, fêtes de Pan. Voy. Pausanias, liv. VIII ; Ovide, *Fastes*, II, v. 267.
2. C'était un meuble de bain.
3. Voy. Ovide, *Métamorph.*, XI, v. 90 et suivants.

il passe devant la ligne des Grecs, monté sur un char, et la reine de Cilicie dans une litière. Les soldats grecs avaient tous des casques d'airain, des tuniques de pourpre[1], des cnémides et des boucliers bien luisants.

Quand Cyrus a passé devant toute la ligne, il arrête son char devant le centre de la phalange, envoie Pigrès, son interprète, auprès des généraux grecs, et leur ordonne de porter les piques en avant et de faire avancer toute la colonne. Cet ordre est transmis aux soldats. Au signal de la trompette, les piques sont portées en avant et la colonne se met en marche; puis le pas s'accélère avec des cris, et les soldats, par un mouvement spontané, se mettent à courir vers leurs tentes. Bon nombre de Barbares sont effrayés, notamment la reine de Cilicie, qui saute à bas de sa litière; et les vivandières, laissant là leurs denrées, prennent la fuite, tandis que les Grecs rentrent en riant dans leurs tentes. La Cilicienne, voyant la belle tenue et la discipline de l'armée, est ravie, et Cyrus enchanté de l'effroi que les troupes grecques ont causé aux Barbares.

Il fait ensuite vingt parasanges en trois étapes, et arrive à Iconium, dernière ville de la Phrygie. Il y reste trois jours. De là, il traverse la Lycaonie, parcourant trente parasanges en cinq étapes. Il permet aux Grecs de piller cette contrée, comme étant pays ennemi. Il renvoie ensuite Épyaxa en Cilicie par le chemin le plus court, lui donnant pour escorte les troupes de Ménon de Thessalie, commandées par Ménon lui-même. Cyrus, avec le reste de ses forces, traverse la Cappadoce, fait vingt-cinq parasanges en quatre étapes, et arrive à Dana[2], ville peuplée, grande et riche. Il y séjourne trois jours.

Là, Cyrus fait mettre à mort un Perse, Mégapherne, porte-enseigne royal, et un autre officier subalterne, accusés par lui de haute trahison. On essaye ensuite de pénétrer en Cilicie. Le chemin qui y conduit, quoique accessible aux charrois, est roide, impraticable à une armée qui trouve la moindre résistance. On disait même que Syennésis était sur les hauteurs, pour défendre le passage. Cyrus reste donc un jour dans la plaine. Le lendemain, un messager vient lui dire que Syennésis a quitté les hauteurs à la nouvelle que le corps de Ménon était entré en Cilicie après avoir passé les montagnes, et sur

1. On croit que ces tuniques étaient des espèces de gilets, qui ne descendaient pas au-dessous de la ceinture.

2. Ce nom est corrompu. D'Anville croit qu'il s'agit ici de la ville de Tyane.

le bruit que des trirèmes longeaient la côte d'Ionie pour se rendre en Cilicie, sous la conduite de Tamos, chef de la flotte unie des Lacédémoniens et de Cyrus. Cyrus donc monte sur les hauteurs sans obstacle, et s'empare[1] des tentes sous lesquelles campaient les Ciliciens. De là, il descend dans une plaine, grande, belle, bien arrosée, pleine d'arbres de toute espèce et de vigne; elle produit beaucoup de sésame, de méline, de millet, de froment et d'orge. Elle est fortifiée par une ceinture de montagnes élevées, qui s'étendent de la mer à la mer.

CHAPITRE III.

Mutinerie des soldats de Cyrus. — Discours de Cléarque. — Cyrus augmente la paye.

Cyrus descend, traverse cette plaine, fait, en quatre étapes, vingt-cinq parasanges, et arrive à Tarse, ville de Cilicie, grande et riche. Là se trouvait le palais de Syennésis, roi des Ciliciens. Au travers de la ville coule un fleuve, nommé Cydnus, large de deux plèthres. Les habitants de la ville s'enfuient avec Syennésis, dans un lieu fortifié, sur les montagnes, excepté les hôteliers. Il reste aussi les gens de la côte, habitants de Soli et d'Issus. Épyaxa, femme de Syennésis, était arrivée à Tarse, cinq jours avant Cyrus. Dans le trajet des montagnes qui conduisent à la plaine, deux des loches de Ménon avaient péri. Les uns disaient que, s'étant mis à piller, ils furent taillés en pièces par les Ciliciens; et d'autres que, restés en arrière et ne pouvant retrouver ni le corps d'armée, ni les routes, ils s'étaient égarés et avaient péri. Ces loches étaient de cent hoplites. Les autres, arrivés à Tarse, pillèrent la ville, furieux de la perte de leurs compagnons, et n'épargnèrent point le palais. Cyrus, à peine entré dans la ville, mande à lui Syennésis. Celui-ci répond qu'il ne s'est jamais remis entre les mains de plus fort que lui, et il ne consent à se rendre auprès de Cyrus que sur les instances de sa femme et après avoir reçu des sûretés. Après quoi, les deux princes étant entrés en conférence, Syennésis fournit à Cyrus de grandes sommes d'argent pour ses

1. Je lis εἷλε, *il prit*, avec Muret et Weiske, au lieu de εἶδε, *il vit*, adopté par L. Dindorf.

troupes, et Cyrus lui fait les présents d'honneur qu'offrent les rois de Perse : un cheval ayant un frein d'or, un collier, des bracelets de même métal, un cimeterre à poignée d'or et une robe perse. Il lui promet aussi que son pays ne sera plus pillé, et lui permet de reprendre, où qu'ils se rencontrent, les esclaves qu'on lui a enlevés.

Cyrus et son armée restent là vingt jours; les soldats refusent d'aller plus loin. Ils commençaient, en effet, à soupçonner qu'on les menait contre le roi, et déclaraient qu'ils ne s'étaient point engagés pour cela. Cléarque, le premier, veut contraindre ses soldats à marcher en avant; mais ils lui jettent des pierres, à lui et à ses équipages, au moment où il se met en marche. Cléarque courut alors grand risque d'être lapidé. Peu de temps après, voyant qu'il est impossible d'agir de force, il convoque ses troupes; et d'abord, fondant en larmes, il demeure quelque temps silencieux; tous le regardent étonnés et sans mot dire. Alors il leur parle en ces termes : « Soldats, ne soyez pas surpris que je sois peiné des circonstances présentes. Cyrus était mon hôte. Banni de ma patrie, j'ai trouvé chez lui un accueil honorable, et, de plus, il m'a donné dix mille dariques. Cette somme, je ne l'ai point gardée pour mon usage particulier, ni employée à mes plaisirs; je l'ai dépensée pour vous. Et d'abord, j'ai fait la guerre aux Thraces, et avec vous j'ai vengé la Grèce, en les chassant de la Chersonèse, quand ils voulaient arracher cette contrée aux colons grecs. Cyrus m'ayant mandé, je vous prends avec moi, je pars, pour lui venir en aide au besoin, et reconnaître ses services. Puisque vous ne voulez plus me suivre, il faut, ou que vous trahissant je reste l'ami de Cyrus, ou que, mentant à Cyrus, je demeure avec vous. M'arrêté-je au parti le plus juste, je ne sais; mais j'opte pour vous; et avec vous, quoi qu'il advienne, je suis prêt à le subir. Non; personne ne dira qu'ayant conduit des Grecs chez des Barbares, j'ai trahi les Grecs et leur ai préféré l'amitié des étrangers. Ainsi, puisque vous refusez de m'obéir et de me suivre, c'est moi qui vous suivrai, et, quoi qu'il arrive, je le supporterai; car je vous considère comme ma patrie, mes amis, mes compagnons d'armes. Avec vous, je serai respecté partout où j'irai; séparé de vous, je suis incapable, je le sens, ou d'aider un ami ou de repousser un ennemi. J'irai donc partout où vous irez, soyez-en convaincus. »

Ainsi parle Cléarque; tous les soldats, les siens et les autres, lui entendant dire qu'il ne veut point marcher contre le roi,

le couvrent d'applaudissements. Plus de deux mille de ceux de Xénias et de Pasion, prenant armes et bagages, passent dans le camp de Cléarque. Cyrus, inquiet et peiné de cet incident, fait mander Cléarque. Celui-ci refuse d'aller le trouver, mais, à l'insu des soldats, il envoie un messager lui dire de se rassurer et que tout finirait pour le mieux : il le prie, en même temps, de l'envoyer chercher une seconde fois, et il refuse encore d'y aller. Après quoi, il convoque ses soldats, ceux qui venaient de se joindre à lui, et qui veut l'entendre, puis il leur dit : « Soldats, Cyrus en est évidemment avec nous au point où nous en sommes avec lui; nous ne sommes plus ses soldats puisque nous ne le suivons pas, et il ne nous fournit plus de paye. Il se croit lésé par nous, je le sais; aussi, lorsqu'il me mande, je ne veux point y aller; surtout à cause de la honte que je sens au fond de ma conscience de l'avoir entièrement trompé. En second lieu, je crains qu'il ne me fasse arrêter et qu'il ne me punisse des torts qu'il croit avoir à me reprocher. Ce n'est donc pas le moment de nous endormir et de nous abandonner, mais de délibérer sur ce qu'il convient de faire en ces conjonctures. Si nous restons ici, il faut aviser, selon moi, aux moyens d'y demeurer en toute sûreté; s'il nous plaît de partir, il faut voir à nous retirer en toute sûreté et à nous procurer des vivres : car, sans vivres, le général et le simple soldat ne sont bons à rien. Cyrus est un homme précieux quand on est son ami, et un rude ennemi, quand on l'a pour adversaire. D'ailleurs il a de l'infanterie, une cavalerie, une flotte, que nous voyons, que nous connaissons tous, puisque nous sommes établis auprès de lui. Il est donc temps de dire ce que chacun croira le meilleur. » Cela dit, il se tut.

Sur ce point, plusieurs se levèrent, les uns spontanément, pour dire ce qu'ils pensaient; les autres, stylés par Cléarque, pour démontrer quelle difficulté il y aurait à rester ou à s'en aller sans l'agrément de Cyrus. Un d'entre eux, feignant d'être fort pressé de se rendre en Grèce, dit que, si Cléarque refusait de les ramener, il fallait au plus tôt élire d'autres chefs, acheter des vivres, puisqu'il y avait un marché dans le camp des Barbares, et plier bagage; qu'ensuite on irait demander des vaisseaux à Cyrus, ou, en cas de refus, un guide qui conduisît les Grecs par des pays amis. « S'il ne nous donne pas même de guide, mettons-nous aussitôt en ordre de bataille, envoyons un détachement qui s'empare des hauteurs, et ne nous laissons prévenir ni par Cyrus, ni par les Ciliciens, sur lesquels nous

avons fait bon nombre de prisonniers, et dont nous avons pillé les effets. » Ainsi parla ce soldat; Cléarque dit ce peu de mots : « Quant à me mettre à la tête d'une semblable expédition, qu'aucun de vous ne m'en parle : je vois maintes raisons de n'en rien faire; mais l'homme que vous aurez choisi pour chef, je lui obéirai de tout cœur. Vous savez que je sais me soumettre aussi bien que personne. »

Alors un autre se lève, fait remarquer la simplicité de celui qui conseille de demander des vaisseaux à Cyrus, comme si celui-ci n'en avait pas besoin pour son retour, et fait observer combien il serait naïf de demander un guide à celui « dont nous ruinons, dit-il, l'entreprise. Si nous nous fions à un guide que nous aura donné Cyrus, qui nous empêche de prier Cyrus de s'emparer pour nous des hauteurs? Pour ma part, j'hésiterais à monter sur les vaisseaux qu'il fournirait, de peur qu'il ne voulût nous couler avec ses trirèmes. Je craindrais de suivre le guide qu'il nous donnerait, de peur qu'il ne nous engageât dans quelque pas d'où il fût impossible de sortir. Je voudrais, si je pars contre le gré de Cyrus, m'en aller à son insu, ce qui n'est pas possible. Je dis donc que tout cela n'est que folies. Je suis d'avis qu'on envoie des hommes à Cyrus, des gens capables, avec Cléarque, pour lui demander ce qu'il veut faire de nous. S'il s'agit d'une expédition du genre de celle où il a déjà employé des troupes étrangères, suivons-le et ne nous montrons pas plus lâches que celles qui sont allées avec lui dans les hauts pays. Si c'est une entreprise plus considérable, plus pénible, plus périlleuse, il faut ou qu'il nous détermine à le suivre, ou que, convaincu par nous, il consente d'amitié à nous laisser partir. Par là, si nous le suivons, il trouvera en nous des amis, des gens de cœur; si nous partons, notre retraite ne sera point inquiétée. Quoi qu'il réponde à cette proposition, qu'on le redise ici; après l'avoir entendu, nous délibérerons. »

Cet avis prévalut. On choisit des hommes qu'on lui envoie avec Cléarque, et qui demandent à Cyrus ses projets d'expédition. Il répond qu'il a appris qu'Abrocomas, son ennemi, est à la distance de douze étapes aux bords de l'Euphrate; qu'il veut donc les mener contre lui, et le punir s'il l'y rencontre; mais s'il a fui, « nous délibérerons alors sur ce qu'il faudra faire. » Ces mots entendus, les envoyés les rapportent aux soldats : ceux-ci soupçonnent qu'on les conduit contre le roi : cependant ils se décident à suivre. Comme ils demandent une paye plus forte,

Cyrus leur promet de leur donner à tous une moitié en sus, et de leur compter à chacun par mois trois demi-dariques au lieu d'une darique.

Marchait-il réellement contre le roi, personne jusque-là ne l'avait entendu dire nettement.

CHAPITRE IV.

Arrivée à Issus; jonction de la flotte.— Passage des Pyles ciliciennes.— Entrée en Syrie. — Départ de Xénias et de Pasion. — Discours de Cyrus. — Continuation de la marche. — Discours de Cyrus. — Arrivée sur les bords de l'Araxe.

De là Cyrus fait dix parasanges en deux étapes et arrive au fleuve Psarus, large de trois plèthres. Ensuite, après une marche de cinq parasanges, on arrive aux bords du Pyramus, large d'un stade. De là, on fait quinze parasanges en deux étapes et l'on arrive à Issus, dernière ville de la Cilicie sur la mer, peuplée, grande et riche. On y séjourne trois jours, pendant lesquels se joignent à Cyrus, en arrivant du Péloponèse, trente-cinq vaisseaux commandés par Pythagore de Lacédémone. Tamus d'Égypte les conduisait depuis Éphèse, ayant avec lui vingt-cinq autres vaisseaux de Cyrus, avec lesquels il avait assiégé Milet, ville amie de Tissapherne, et servi Cyrus contre ce dernier. Chirisophe de Lacédémone se trouvait également sur ces vaisseaux, mandé par Cyrus et suivi de sept cents hoplites avec lesquels il servit dans l'armée. Les vaisseaux vinrent mouiller près de la tente de Cyrus. Là des mercenaires grecs quittent Abrocomas pour passer à Cyrus; ils étaient quatre cents hoplites qui s'unissent à lui pour marcher contre le roi.

D'Issus il arrive en une étape de cinq parasanges aux Pyles de Cilicie et de Syrie[1]. Ce sont deux murailles : celle qui est située en deçà, en avant de la Cilicie, était gardée par Syennésis et un corps de Ciliciens ; celle qui est située au delà et du côté de la Syrie, était, dit-on, gardée par le roi en personne. Entre les deux coule un fleuve nommé Karsus, large d'un plè-

1. Il y a deux défilés qui séparent la Cilicie de la Syrie ; le premier, plus éloigné de la mer, avait le nom de *Pyles* (portes) *Amaniques* ; le second s'appelait *Portes de la Cilicie* : c'est de ce dernier que parle ici Xénophon.

thre. L'espace entier qui est entre les deux murailles est de trois stades. Il n'est pas facile de le forcer. Le passage est étroit; les murailles descendent jusqu'à la mer, et elles sont couronnées de rochers à pic. C'est dans chacune de ces murailles que s'ouvrent les Pyles. Pour se frayer un passage, Cyrus fait venir sa flotte, afin de débarquer des hoplites en deçà et au delà des Pyles, et de passer, en dépit des ennemis qui pouvaient garder les Pyles syriennes. Cyrus s'attendait à la résistance d'Abrocomas, qui avait un corps nombreux: mais Abrocomas n'en fit rien. Dès qu'il sut que Cyrus était en Cilicie, il se retira de la Phénicie, et marcha vers le roi avec une armée qu'on évaluait à trente myriades.

De là Cyrus fait une marche de cinq parasanges, et l'on arrive à Myriandre, ville habitée par les Phéniciens, près de la mer : c'est un lieu de commerce et de mouillage pour un grand nombre de vaisseaux. On s'y arrête sept jours, pendant lesquels Xénias d'Arcadie et Pasion de Mégare s'embarquent avec ce qu'ils avaient de plus précieux, et se retirent piqués, suivant l'opinion la plus commune, de ce que Cyrus laissait à Cléarque ceux de leurs soldats qui s'étaient joints à lui pour retourner en Grèce et ne point marcher contre le roi. Aussitôt qu'ils eurent disparu, le bruit courut que Cyrus les faisait poursuivre par des trirèmes : quelques-uns souhaitaient qu'on les arrêtât comme traîtres; d'autres en avaient pitié, s'ils étaient pris.

Cyrus convoque les généraux et dit : « Xénias et Pasion nous ont abandonnés : mais qu'ils sachent qu'ils ne se sont point sauvés comme des esclaves fugitifs. Je sais où ils vont, et ils ne m'ont point échappé. J'ai des trirèmes et je puis prendre leur bâtiment; mais, j'en atteste les dieux, je ne les poursuivrai point. Il ne sera pas dit que, quand un homme est avec moi, j'en use, et que, quand il veut s'en aller, je le prends, le maltraite et pille son avoir. Qu'ils s'en aillent donc, mais qu'ils n'ignorent pas qu'ils se conduisent plus mal envers nous que nous envers eux. Il y a mieux : j'ai en mon pouvoir leurs enfants et leurs femmes qu'on garde à Tralles; mais je ne les en priverai point; ils les recevront comme prix des bons services qu'ils m'ont jadis rendus. » Ainsi parla Cyrus; et les Grecs qui n'avaient pas beaucoup de cœur pour l'expédition, en apprenant la belle action de Cyrus, le suivirent avec plus de plaisir et de cœur.

Cyrus fait ensuite vingt parasanges en quatre étapes, et arrive au fleuve Chalus, large d'un plèthre et rempli de grands

poissons privés ; les Syriens les regardent comme des dieux et ne permettent point qu'on leur fasse du mal, non plus qu'aux colombes[1]. Les villages où l'on dressa les tentes étaient à Parysatis : c'était un don pour sa ceinture[2]. De là, il fait trente parasanges en cinq étapes jusqu'aux sources du fleuve Dardès, large d'un plèthre. Là était le palais de Bélésis, gouverneur de la Syrie, avec un parc très-grand, très-beau, et produisant tout ce que donne chaque saison. Cyrus fait raser le parc et fait brûler le palais. Il fait ensuite quinze parasanges en trois étapes et arrive aux bords de l'Euphrate, large de quatre stades. En cet endroit est bâtie une ville grande et riche nommée Thapsaque. On y demeure cinq jours. Cyrus, ayant mandé les généraux grecs, leur dit qu'il marche contre le grand roi sur Babylone, et les prie de l'annoncer à leurs soldats, en les engageant à le suivre. Les généraux convoquent une assemblée et annoncent cette nouvelle. Les soldats s'emportent contre leurs chefs, et prétendent que, sachant depuis longtemps ce projet, ils l'ont tenu caché. Ils refusent de marcher en avant, si on ne leur donne pas autant qu'aux Grecs qui ont jadis accompagné Cyrus dans son voyage auprès de son père ; et cela, quand il ne s'agissait pas de se battre, mais d'escorter Cyrus que son père avait appelé. Les généraux font leur rapport à Cyrus : celui-ci promet de donner

1. Voy. Lucien, *De la déesse syrienne*, 14 et 45. — Cf. le même auteur, *De l'astrologie*, 7.

2. « Cicéron contre Verrès, liv. III, chap. XXXIII, dit que les rois des Perses et des Syriens sont dans l'usage d'avoir plusieurs femmes, et que des villes sont attribuées à ces princesses pour fournir les unes, leur ceinture, *redimiculum*, d'autres leur voile, d'autres leurs colliers, d'autres les ornements de leur tête. Hérodote, *Euterpe*, chap. XCVIII, parle d'une ville d'Égypte donnée à perpétuité aux reines de ce pays pour leur chaussure. Il ajoute que cet ouvrage subsiste depuis la conquête de l'Égypte par les Perses. Athénée, liv. I, chap. XXV, cite la même ville comme donnée successivement par tous les souverains de ce pays, soit Perses, soit Égyptiens, aux reines d'Égypte. Plusieurs autres nous apprennent que Xerxès fit don à Thémistocle, lorsqu'il se réfugia en Asie, de trois villes dont l'une devait fournir le pain, une autre le vin et la troisième les mets de sa table. Mais le passage de Platon, *Alcibiade Ier*, p. 123, confirme encore plus positivement la conjecture de Muret et de Lengerman. Platon assure que l'on tenait d'un homme digne de foi, qui avait été à la cour de Perse, qu'il avait employé un jour presque entier à traverser un pays vaste et fertile, que les habitants appelaient *la ceinture de la reine* (c'est probablement celui dont parle ici Xénophon, car il se trouve sur la route d'un Grec allant à Babylone) ; qu'un autre territoire s'appelait *le voile de la reine*, et qu'enfin différents lieux, beaux et d'un grand revenu, portaient chacun le nom de divers ornements de cette princesse, auxquels ils étaient affectés. Tel était l'usage des Perses. » DE LA LUZERNE.

à chaque homme cinq mines d'argent à leur arrivée à Babylone, et de leur payer la solde entière jusqu'à ce qu'ils soient de retour en Ionie. Ces promesses gagnent presque tous les Grecs; mais Ménon, avant qu'on fût certain de ce que feraient les autres soldats, s'ils suivraient Cyrus ou non, convoque séparément les siens et dit : « Soldats, si vous m'en croyez, sans péril, sans fatigue, vous vous ferez mieux venir de Cyrus que tous les autres soldats. Que vous ordonné-je de faire? Cyrus prie les Grecs de le suivre contre le roi. Moi, je vous dis donc qu'il nous faut passer l'Euphrate, avant qu'on sache au juste ce que les autres Grecs répondront à Cyrus. S'ils se décident à le suivre, on vous regardera comme les instigateurs, étant passés les premiers; Cyrus vous saura gré de votre zèle, il vous payera, et il sait payer mieux que personne: si les autres ne se décident point, nous reviendrons tous sur nos pas; et vous, étant les seuls qui ayez obéi, il vous emploiera, comme des gens dévoués, à la tête des garnisons et des loches. De quoi que ce soit que vous le priiez, j'en suis sûr, vous trouverez un ami dans Cyrus. »

Ces mots entendus, ils obéissent et traversent, avant la réponse des autres corps. Cyrus les voyant passés en est ravi, et leur fait dire par Glos[1] : « J'avais déjà lieu, soldats, de me louer de vous; mais vous aurez aussi à vous louer de moi, je l'ai à cœur, ou bien croyez que je ne suis plus Cyrus. » A ces mots, les soldats, remplis de grandes espérances, lui souhaitent un plein succès. Ménon même dit-on, reçoit de lui de magnifiques présents. Cela fait, Cyrus traverse le fleuve, suivi de tout le reste de l'armée. Dans ce passage du fleuve, personne ne fut mouillé plus haut que la poitrine. Les habitants de Thapsaque disaient que jamais ce fleuve n'avait été guéable avant ce jour, sans bateau. Or, Abrocomas, qui avait précédé Cyrus, avait brûlé les bateaux pour empêcher le passage. On crut donc qu'il y avait là quelque chose de divin, et qu'évidemment le fleuve s'était retiré devant Cyrus, comme devant son futur roi.

On fait ensuite à travers la Syrie cinquante parasanges en neuf étapes, et l'on arrive sur les bords de l'Araxe. Il y avait en cet endroit de nombreux villages remplis de blé et de vin. On y demeure trois jours et l'on y fait des provisions.

1. Fils de Tamus, et plus tard amiral de la flotte d'Artaxercès.

CHAPITRE V.

Marche pénible dans le désert. — Arrivée à Karmande. — Dispute entre deux soldats.

Il traverse ensuite l'Arabie, ayant l'Euphrate à droite, et fait en cinq étapes, dans un désert, trente-cinq parasanges. La terre, en ce pays, est une vaste plaine, unie comme une mer et pleine d'absinthe. Tout ce qu'il y croît de plantes ou de roseaux est aromatique, mais il n'y a point d'ombres. Les animaux sont de nombreux ânes sauvages, et beaucoup d'autruches fort grandes, des outardes, des gazelles. Les cavaliers poursuivaient parfois ces animaux. Les ânes, quand on les poursuivait, gagnaient de vitesse et s'arrêtaient; car ils couraient beaucoup plus vite que le cheval; puis, quand le cheval approchait, ils recommençaient le même manége, en sorte qu'on ne pouvait les prendre à moins que les cavaliers, s'échelonnant par distance, ne leur fissent la chasse avec des relais. La chair de ceux qu'on prit ressemblait à celle du cerf, mais plus délicate. Personne ne prit d'autruche. Ceux des cavaliers qui en poursuivirent, y renoncèrent bientôt : l'oiseau se dérobait par la fuite, en courant à toutes jambes, en élevant ses ailes dont il usait comme d'une voile. Quant aux outardes, en les faisant lever promptement, il est facile de les prendre : elles ont le vol court, comme les perdrix, et sont bientôt rendues : leur chair était délicieuse.

Après avoir traversé cette plaine, on arrive au fleuve Mascas, large d'un plèthre. Là se trouve une ville déserte, grande, nommée Corsote. Elle est arrosée par le fleuve Mascas, qui en fait le tour. On reste là trois jours et l'armée s'y ravitaille. Après quoi on fait en treize étapes quatre-vingt-dix parasanges dans le désert, ayant toujours l'Euphrate à droite, et l'on arrive aux Pyles. Dans ces marches, beaucoup de bêtes de somme moururent de faim : il n'y avait ni fourrage, ni arbres; tout le pays était nu. Les habitants déterrent le long du fleuve des pierres à meule qu'ils façonnent et transportent à Babylone : ils les y vendent, et de cet échange achètent du blé, dont ils vivent. L'armée manqua de vivres et ne put en acheter qu'au marché lydien, dans le camp barbare de Cyrus. La capithe[1] de farine

1. Plus de 2 litres.

de froment ou d'orge, coûtait quatre sigles[1]. Or, le sigle vaut sept oboles attiques[2] et demie, et la capithe contient deux chénices[3] attiques. Les soldats ne se soutenaient donc qu'en mangeant de la viande. On faisait de ces longues marches, quand on voulait camper à la portée de l'eau et du fourrage. On arrive un jour à un passage resserré, plein de boue, impraticable aux charrois. Cyrus s'y arrête avec les premiers et les plus riches de sa suite, et charge Glos et Pigrès de prendre avec eux un détachement de barbares pour faire avancer les chariots. Comme ils lui semblent agir avec lenteur, il ordonne d'un air de colère aux seigneurs perses qui l'entourent de se mettre aussi aux chariots. On vit alors un bel exemple de discipline. Chacun à l'instant jette son surtout de pourpre, à la place où il se trouve, se met à courir comme s'il s'agissait d'un prix, et descend un coteau rapide, malgré les riches tuniques et les hauts-de-chausses brodés : quelques-uns avait des colliers au cou, des anneaux aux doigts ; en un clin d'œil ils sautent tous dans la boue, plus vite qu'on ne peut se le figurer, enlèvent les chariots et les dégagent.

En somme, on voyait que Cyrus pressait sa marche et ne s'arrêtait que pour prendre des vivres ou pour tout autre motif urgent. Il pensait que plus il se presserait, moins le roi serait préparé à combattre, et que plus il irait lentement, plus l'armée du roi se renforcerait : car tout homme qui réfléchit voit que l'empire du grand roi est puissant par l'étendue du pays et par la population, mais que la longueur des distances et la dispersion des forces le rendent faible contre quiconque lui ferait la guerre avec promptitude.

Sur l'autre rive de l'Euphrate, et vis-à-vis du camp établi dans le désert, était une ville riche et grande, nommée Karmande. Les soldats y allaient acheter des vivres en se faisant des radeaux de la manière suivante : ils prenaient les peaux qui leur servaient de couvertures, les remplissaient de foin léger, puis les joignaient et les cousaient si serré que l'eau ne pouvait mouiller l'herbe sèche : ils traversaient là-dessus, et se procuraient des vivres, du vin fait de l'espèce de gland que produit le palmier[4], et de la graine de millet : ce pays en abonde

En ce lieu survint une dispute entre deux soldats, l'un à Mé-

1. Le sigle était d'un peu plus de 1 franc.
2. L'obole valait environ 15 centimes.
3. La chénice contenait un peu plus de 1 litre.
4. La datte.

non, l'autre à Cléarque : Cléarque, jugeant que le sodat de Ménon avait tort, le frappe; le soldat, de retour à son camp, raconte la chose : à son récit, les soldats se fâchent et deviennent furieux contre Cléarque. Le même jour, Cléarque, étant allé au passage du fleuve pour y surveiller le marché, revenait à cheval vers sa tente, en traversant le camp de Ménon. Il n'avait avec lui que quelques hommes. Cyrus n'était pas encore arrivé, mais il était en route. Un des soldats de Ménon, qui fendait du bois, voyant Cléarque passer, lui jette sa hache, et le manque; un autre lui lance une pierre; un troisième en fait autant; puis un grand nombre attirés par les cris. Cléarque se sauve dans son quartier, crie sur-le-champ aux armes, ordonne aux hoplites de rester en bataille, les boucliers placés devant leurs genoux; pour lui, suivi des Thraces et des cavaliers qui étaient dans son camp, au nombre de plus de quarante, Thraces aussi pour la plupart, il marche droit à la troupe de Ménon, qui, frappée d'étonnement, ainsi que Ménon lui-même, court aux armes; quelques-uns restent en place, ne sachant que résoudre. Alors Proxène, qui finit par arriver à la tête d'une compagnie d'hoplites, fait avancer ses hommes entre les deux partis, commande de mettre bas les armes, et supplie Cléarque de pas agir comme il allait le faire. Cléarque, qui avait failli être lapidé, est furieux d'entendre Proxène parler si tranquillement de son affront. Il le presse de lui laisser le champ libre. Cependant Cyrus arrive, apprend la nouvelle, saisit ses armes, arrive entre les deux troupes, suivi de quelques-uns de ses fidèles, et s'écrie : « Cléarque, Proxène, et vous Grecs ici présents, vous ne savez pas ce que vous faites, si vous vous battez entre vous; songez-y, dès ce jour ma perte est décidée, et la vôtre suivra de près la mienne. Mes affaires tournant mal, tous les Barbares que vous voyez ici seront pour moi des ennemis plus dangereux que ceux qui sont auprès du roi. » En entendant ces mots, Cléarque revient à lui, les deux partis s'apaisent, et l'on met bas les armes.

CHAPITRE VI.

Conspiration et punition d'Orontas.

En avançant, on trouve des pas de chevaux et du fumier, et l'on conjecture qu'il a passé par là près de deux mille chevaux. Ce détachement prenait les devants, brûlant les fourrages et tout ce qui pouvait être de quelque utilité. Orontas, Perse du sang royal, qui passait pour un des plus habiles guerriers de sa nation, et qui jadis avait pris les armes contre Cyrus, forme le projet de le trahir. Il lui dit que, s'il veut lui donner mille chevaux, il se fait fort de surprendre et de massacrer le corps de troupes qui brûle le pays, ou d'en ramener de nombreux prisonniers, d'empêcher les incendies, et de faire que l'ennemi ne puisse rapporter au roi ce qu'il aura vu de l'armée de Cyrus. Cyrus, l'entendant ainsi parler, juge le projet avantageux, et lui ordonne de prendre un détachement de chaque troupe placée sous les ordres d'un chef.

Orontas, croyant les cavaliers tout prêts à marcher, écrit au roi qu'il vient à lui avec le plus de cavaliers possible, et le prie d'ordonner aux siens de le recevoir en ami. Il lui rappelait dans la lettre le souvenir de son ancien attachement et de sa fidélité. Il donne cette lettre à un homme sûr, il le croyait du moins; mais celui-ci ne l'a pas plus tôt entre les mains qu'il la communique à Cyrus. Cyrus la lit, fait arrêter Orontas, mande dans sa tente sept des principaux seigneurs de Perse, et ordonne aux généraux grecs de convoquer leurs hoplites et de venir en armes autour de sa tente[1]. Ainsi font-ils, amenant près de trois mille hoplites. Il appelle également au conseil Cléarque, qui lui paraissait, ainsi qu'à tous les autres, celui des Grecs qui jouissait de la plus grande considération. Au sortir du conseil, Cléarque raconta à ses amis comment s'était passé le jugement d'Orontas, car on n'en faisait pas mystère. Cyrus, dit-il, commença par ce discours : « Je vous ai convoqués, mes amis, pour délibérer avec vous et pour traiter de la manière la plus juste aux yeux des dieux et des hommes Orontas que voici. Et

1. « Voici un conseil de guerre, assemblé 401 ans avant l'ère vulgaire, pour juger du crime de désertion. » De la Luzerne.

d'abord, mon père me l'a donné jadis pour être soumis à mes ordres. Mais lui, obéissant, dit-il, aux injonctions de mon frère, il a pris les armes contre moi, et s'est emparé de la citadelle de Sardes. Alors je lui ai fait la guerre de manière à lui faire désirer la fin des hostilités. Je pris sa main et lui donnai la mienne[1]. » Après ces premiers mots : « Orontas, continua Cyrus, t'ai-je fait quelque tort? — Aucun tort, » répondit Orontas. Alors Cyrus : « Cependant, plus tard, comme tu l'avoues toi-même, sans avoir eu à te plaindre de moi, ne t'es-tu pas ligué avec les Mysiens, et n'as-tu pas ravagé mon pays autant que tu l'as pu? » Orontas en convint.

« Et quand tu eus reconnu ton impuissance, reprit Cyrus, n'es-tu pas venu à l'autel de Diane m'assurer de ton repentir? Puis, après m'avoir attendri, ne m'as-tu pas donné ta foi, et n'as-tu pas reçu la mienne? » Orontas en convint également. « Quel tort t'ai-je donc fait, continua Cyrus, pour qu'on te prenne une troisième fois à tramer contre moi? » Orontas avouant qu'il n'avait éprouvé aucun tort : « Tu avoues donc, lui demanda Cyrus, que tu es injuste envers moi? — Il le faut bien, dit Orontas. — Mais pourrais-tu, demanda Cyrus, devenant l'ennemi de mon frère, rester pour moi un ami fidèle? — Je le resterais, Cyrus, répondit Orontas, que tu ne le croirais pas. »

Alors Cyrus s'adressant à ceux qui étaient présents : « Ce que cet homme a fait, dit-il, il l'avoue. A toi donc, Cléarque, de parler le premier : dis-nous, que t'en semble? » Alors Cléarque : « Mon avis, dit-il, c'est de nous défaire de cet homme le plus tôt possible, afin de n'avoir plus à nous en défier, et de pouvoir à notre aise, lui puni, faire du bien à ceux qui veulent être nos amis. » Cléarque racontait que les autres s'étaient rangés à son opinion. Alors, sur un ordre de Cyrus, tout le monde et les parents mêmes d'Orontas se lèvent et le prennent par la ceinture : c'était le condamner à mort[2]; puis il est emmené par ceux qui en avaient l'ordre. En le voyant partir, les gens qui avaient coutume de se prosterner au-devant de lui le firent encore, bien que sachant qu'il allait au supplice.

On le conduisit à la tente d'Artapatès, le plus dévoué des

1. « L'usage de se donner la main en témoignage d'amitié n'est pas d'une date moderne. On verra plus d'une fois, dans la suite de cet ouvrage, que ce signe, garant de l'alliance et de la réconciliation, était regardé comme un serment sacré. » De la Luzerne.

2. C'est ainsi que Darius prit Charidème par la ceinture, pour marquer qu'il le condamnait à mourir. Voy. Diodore de Sicile, XVII, xxx.

porte-sceptres de Cyrus, et depuis, jamais personne ne revit Orontas, ni vivant, ni mort. Personne ne put dire, pour l'avoir vu, comment il avait péri. Chacun fit ses conjectures : nulle part on ne vit trace de son tombeau.

CHAPITRE VII.

Marche de Cyrus à travers la Babylonie. — Il se croit à la veille de combattre et fait aux Grecs de riches promesses.

De là on fait à travers la Babylonie douze parasanges en trois étapes. A la troisième étape, vers minuit, Cyrus passe au milieu de la plaine une revue des Grecs et des Barbares. Il présumait que le lendemain, au point du jour, le roi viendrait, avec son armée, lui présenter la bataille. Il charge Cléarque du commandement de l'aile droite, et Ménon le Thessalien de l'aile gauche : pour lui, il range ses propres troupes. Après la revue, au petit jour, des transfuges venant de l'armée royale apportent à Cyrus des nouvelles de la situation militaire du roi. Cyrus convoque les stratéges et les lochages grecs, délibère avec eux sur le plan de la bataille, et les exhorte par ces paroles encourageantes : « Grecs, si je vous prends à mon service, ce n'est pas que je manque de Barbares prêts à combattre pour moi ; mais je crois que vous valez mieux, que vous êtes plus forts qu'une grande quantité de Barbares et voilà pourquoi je vous ai pris pour cette affaire. Montrez donc que vous êtes des hommes dignes de la liberté que vous possédez, et que je vous trouve heureux d'avoir. Car, sachez-le bien, pour cette liberté je donnerais toutes mes richesses et bien d'autres encore. Pour que vous connaissiez à quel combat vous marchez, je vais vous le dire. Une foule nombreuse, de grands cris, voilà comment vos ennemis se présentent. Si contre cela vous tenez fermes, je rougirai, j'en suis sûr, quand vous verrez quels hommes produit mon pays. Pour vous, qui êtes des hommes, conduisez-vous en gens de cœur ; et je renverrai dans votre patrie ceux qui le voudront, en leur faisant un sort que chacun enviera : mais j'espère faire en sorte que bon nombre préfèrent ce que je leur offre ici à ce qu'ils trouveraient chez eux. »

A ces mots Gaulitès, banni de Samos, et dévoué à Cyrus : « Cependant, Cyrus, dit-il, il y en a qui prétendent que tu fais

beaucoup de promesses aujourd'hui, parce que tu es dans un danger imminent, mais que, si tout va bien, tu n'auras plus de mémoire. D'autres disent que, quand même tu aurais souvenance et bonne volonté, tu ne pourrais donner tout ce que tu promets. » Alors Cyrus répondit : « L'empire de mes pères s'étend, vers le midi, jusqu'à des pays que la chaleur rend inhabitables aux hommes; du côté de l'ourse, jusqu'à des terres glacées; tout ce qui est au milieu a pour satrapes les amis de mon frère. Si nous sommes vainqueurs, il faut bien que vous, qui êtes nos amis, en deveniez les maîtres; si bien que j'ai moins peur, en cas de succès, de n'avoir pas assez à donner à chacun de mes amis, que de manquer d'amis à qui je donne. En outre, à vous, Grecs, je donne à chacun une couronne d'or. »

Ceux qui entendirent ces paroles sentirent redoubler leur ardeur et racontèrent le fait aux autres. Les généraux et même quelques Grecs vont trouver Cyrus, désirant savoir ce qu'ils auraient au cas où ils seraient vainqueurs. Il les renvoie tous, le cœur rempli d'espérances. Tous ceux qui s'entretenaient avec lui, quels qu'ils fussent, l'engageaient à ne pas combattre, mais à se tenir à l'arrière-garde. Ce fut dans cette circonstance que Cléarque lui fit à peu près cette question : « Penses-tu, Cyrus, que ton frère veuille combattre? — Par Jupiter, dit Cyrus, s'il est fils de Darius et de Parysatis et mon frère, ce n'est pas sans coup férir que je prendrai sa place. »

Pendant que les soldats s'armaient, on fit le recensement des Grecs : dix mille quatre cents hoplites et deux mille cinq cents peltastes; avec Cyrus, dix myriades de Barbares et environ vingt chars armés de faux. L'armée des ennemis était, dit-on, de cent vingt myriades, avec deux cents chars armés de faux, sans compter six mille cavaliers commandés par Artaxercès et rangés devant le roi. A la tête des corps de l'armée royale étaient quatre chefs, stratéges ou généraux, ayant chacun sous ses ordres trente myriades, Abrocomas, Tissapherne, Gobryas, Arbacès. Mais il ne se trouva à la bataille que quatre-vingt-six myriades et cent cinquante chars armés de faux, Abrocomas n'étant arrivé de la Phénicie que cinq jours après l'action. Cyrus, avant la bataille, apprit tous ces détails des transfuges ennemis, venus de l'armée du grand roi; et, après le combat, ils furent confirmés par les prisonniers[1].

1. Il y a dissidence entre les témoignages de Xénophon, de Ctésias et de Plutarque, sur le nombre respectif des deux armées mises en présence a

Cyrus fait ensuite trois parasanges en une étape, marchant en ordre de bataille avec toutes ses troupes, grecques et barbares : il pensait, en effet, que le roi l'attaquerait ce jour-là. Vers le milieu de cette marche, il rencontra un fossé creusé de main d'homme, fossé profond, d'une largeur de cinq brasses et d'une profondeur de trois. Il s'étendait, en remontant dans la plaine d'une longueur de douze parasanges, jusqu'au mur de la Médie. Il y a dans cette plaine quatre canaux qui dérivent du Tigre : ils sont très-profonds, larges d'un plèthre et portant des bateaux chargés de blé. Ils se jettent dans l'Euphrate et ont de l'un à l'autre la distance d'un parasange : on les passe sur des ponts.

Près de l'Euphrate, entre le fleuve et le fossé, était un passage étroit d'environ vingt pieds. Le grand roi avait fait creuser ce fossé pour se retrancher, lorsqu'il avait appris que Cyrus marchait contre lui. Cyrus et son armée passent le défilé et se trouvent au delà du fossé. Le roi ne se présente point ce jour-là pour combattre; mais on remarque beaucoup de traces de chevaux et d'hommes battant en retraite. Cyrus alors fait venir le devin Silanus d'Ambracie, et lui donne trois mille dariques, parce que, onze jours auparavant, il lui avait annoncé, pendant qu'il sacrifiait, que le roi ne combattrait pas de dix jours. Or Cyrus lui avait dit : « Il n'y aura pas du tout de combat, s'il n'y en a pas dans l'espace de ces dix jours; si donc tu dis vrai, je te promets dix talents. » C'était cet or qu'il lui comptait, les dix jours étant expirés.

Comme le roi ne s'était point opposé à ce que l'armée de Cyrus passât le fossé[1], Cyrus crut, ainsi que beaucoup d'autres, qu'il ne pensait plus à combattre ; aussi, le lendemain, marcha-t-il avec moins de précaution. Le troisième jour, Cyrus s'avance, assis sur son char, avec peu de soldats devant lui, la plupart des troupes marchant en désordre, et beaucoup de soldats faisant porter leurs armes sur des chariots et sur des bêtes de somme.

Cunaxa. M. Duruy, dans une note de son *Histoire grecque*, page 420 de l'édition de 1851, semble appuyer l'assertion de Xénophon, confirmée déjà par le comte de la Luzerne.

1. Plutarque, *Vie d'Artaxercès*, nous apprend la cause de cette conduite d'Artaxercès : il voulait se retirer dans la province de Perse, et y attendre que toutes ses forces fussent réunies pour combattre Cyrus.

CHAPITRE VIII.

Bataille de Cunaxa. — Mort de Cyrus[1].

C'était environ l'heure où l'agora est remplie, et l'on approchait du lieu où l'on voulait asseoir le camp, lorsque Patégyas, seigneur perse, un des fidèles de Cyrus, paraît arrivant bride abattue, le cheval en sueur, et criant aussitôt à tous ceux qu'il rencontre, en langue barbare et grecque, que le roi s'avance avec une nombreuse armée, tout prêt à engager le combat. De là, grand tumulte : les Grecs et tous les autres s'attendent à être chargés avant de s'être formés. Cyrus saute de son char, endosse sa cuirasse, monte à cheval, saisit en main des javelots, et ordonne à tous de s'armer et de prendre chacun son rang.

On se forme à la hâte : Cléarque a l'aile droite appuyée à l'Euphrate : Proxène le joint, suivi des autres généraux; Ménon et son corps sont à l'aile gauche. Dans l'armée barbare, les cavaliers paphlagoniens, au nombre de mille environ, se placent à la droite auprès de Cléarque. Ariée, lieutenant général de Cyrus, occupe la gauche avec le reste des Barbares. Cyrus se place au centre avec six cents cavaliers environ, tous revêtus de grandes cuirasses, le casque en tête, à l'exception de Cyrus. Cyrus, tête nue, se tient prêt au combat. On dit, en effet, que l'usage des Perses est d'avoir la tête nue quand ils affrontent les dangers de la guerre[2]. Tous les chevaux de la troupe de Cyrus ont la tête et le poitrail bardés de fer; les cavaliers sont armés de sabres à la grecque.

Cependant arrive le milieu du jour, et les ennemis ne se

1. « Plusieurs historiens, dit Plutarque, ont raconté cette bataille; mais Xénophon, entre autres, la décrit si vivement, qu'on croit y assister et non la lire, et qu'il passionne ses lecteurs comme s'ils étaient au milieu du péril, tant il la rend avec vérité et énergie. » Trad. d'A. Pierron, t. IV, p. 528. On trouvera dans la traduction du comte de la Luzerne un plan fort clair de la bataille de Cunaxa. Ce judicieux écrivain fait observer que c'est la première bataille considérable dont un militaire, qui s'y est trouvé, nous ait donné la relation.

2. On regarde généralement cette phrase comme une scholie qui s'est introduite dans le texte. Il est vrai qu'elle est d'une froideur extrême au milieu de la vivacité du récit.

montrent pas; mais quand survient l'après-midi, on aperçoit une poussière semblable à un nuage blanc, qui bientôt se noircit et couvre la plaine. Lorsqu'ils sont plus près, on voit briller l'airain, puis les piques et les rangs se dessinent. C'était la cavalerie à cuirasses blanches appartenant à l'aile gauche de l'ennemi. Tissapherne était, disait-on, à la tête. Viennent ensuite les gerrophores, puis les hoplites, ayant des boucliers de bois tombant jusqu'aux pieds. On disait que c'étaient des Égyptiens. Après eux, viennent d'autres cavaliers, d'autres archers, rangés tous par nation, et chaque nation marchant formée en colonne pleine. En avant, à de grandes distances, étaient des chars armés de faux attachées à l'essieu, les unes s'étendant obliquement à droite, à gauche; les autres placées sous le siége, dirigées vers la terre, pour couper tout sur leur passage. Le plan était de se précipiter sur les bataillons grecs et de les rompre.

Ce que Cyrus avait dit aux Grecs, dans son allocution, de ne pas s'effrayer des cris des Barbares, se trouva démenti. Point de cris, mais le plus profond silence; une marche tranquille, égale et lente. Alors Cyrus, passant le long de la ligne avec Pigrès, son interprète, et trois ou quatre officiers, crie à Cléarque de conduire sa troupe au centre même des ennemis, où devait être le roi. « Si nous y sommes vainqueurs, dit-il, tout est à nous. » Cléarque, voyant le corps placé au centre, et apprenant de Cyrus que le roi était au delà de la gauche des Grecs, attendu que ses troupes étaient si nombreuses, que son centre dépassait l'aile gauche de Cyrus, Cléarque, dis-je, ne voulut pas détacher son aile droite des bords du fleuve, de peur d'être enveloppé par les deux flancs; mais il répondit à Cyrus qu'il veillerait à ce que tout allât bien.

Cependant l'armée barbare s'avance en bon ordre. Le corps des Grecs, demeurant à la même place, se complète de soldats arrivant encore à leurs rangs. Cyrus, passant à cheval[1] le long de la ligne et à peu de distance du front, regardait de loin les deux armées, les yeux dirigés tantôt sur les ennemis, tantôt sur ses troupes, lorsqu'un des soldats de l'armée grecque, Xénophon d'Athènes[2], pique pour le rejoindre et lui demande

1. On sait par Ctésias le nom du cheval que montait Cyrus dans cette mémorable journée; il s'appelait Pasacas, était fougueux et facile à s'emporter.

2. C'est notre historien lui-même. Comme il n'avait aucune fonction militaire, il pouvait se tenir à distance en qualité de spectateur.

s'il a quelque ordre à donner. Cyrus s'arrête, et lui commande de publier que les entrailles des victimes présagent un heureux succès. Cela dit, il entend un bruit qui court par les rangs et demande ce que c'est. Xénophon lui dit que c'est le mot d'ordre qui passe pour la seconde fois. Cyrus s'étonne qu'on l'ait donné, et demande quel est ce mot d'ordre. Xénophon répond : « Jupiter sauveur et Victoire. » Cyrus l'entendant : « Eh bien! je l'accepte, dit-il; que cela soit! » Il se porte ensuite au poste qu'il a choisi. Il n'y avait plus que trois ou quatre stades entre le front des deux armées, lorsque les Grecs chantent un péan et s'ébranlent pour aller à l'ennemi.

Une partie de la phalange s'avance comme une mer houleuse; le reste suit au pas de course pour s'aligner, et bientôt tous les Grecs, faisant retentir leur cri ordinaire : « Hélé-leu! » en l'honneur d'Ényalius, arrivent en courant. On dit qu'en même temps ils frappaient leurs boucliers de leurs piques, afin d'effrayer les chevaux. Avant qu'on soit à la portée du trait, la cavalerie barbare détourne ses chevaux et s'enfuit; les Grecs la poursuivent de toutes leurs forces, et se crient les uns aux autres de ne pas courir en désordre, mais de suivre en rang. D'autre part, les chars sont entraînés les uns au travers des ennemis, les autres à travers la ligne des Grecs : ils sont vides de conducteurs. Les Grecs, les voyant venir de loin, ouvrent leurs rangs : il n'y eut qu'un soldat qui, regardant avec étonnement, comme dans un hippodrome, se laissa heurter; et même, dit-on, il n'en reçut aucun mal. Pas un seul autre Grec ne fut blessé dans cette bataille, si ce n'est un soldat de l'aile gauche, atteint d'une flèche, dit-on.

Cyrus, voyant les Grecs vaincre et poursuivre tout ce qui était devant eux, se sent plein de joie : déjà il est salué roi par ceux qui l'entourent; cependant il ne s'emporte point à poursuivre; mais il tient serrée sa troupe de six cents cavaliers et observe les mouvements du roi. Il savait qu'il était au milieu de l'armée perse. Tous les chefs des Barbares occupent ainsi le centre de leurs troupes, croyant qu'ils y sont plus en sûreté, parce qu'ils sont couverts des deux côtés, et que, s'ils ont à donner un ordre, il ne leur faut que la moitié du temps pour le transmettre à l'armée. Le roi donc, placé ainsi au centre de son armée, dépassait pourtant la gauche de Cyrus. Aussi, ne voyant d'ennemis ni en face de lui, ni devant ceux qui le couvraient, il fait un mouvement de conversion comme pour envelopper l'autre armée. Cyrus, craignant qu'il ne prenne les

Grecs à dos et ne les taille en pièces, pique à lui, et, chargeant avec ses six cents cavaliers, replie tout ce qui est devant le roi et met en fuite les six mille hommes : on dit même qu'il tue de sa propre main Artaxercès, qui les commandait[1].

La déroute une fois commencée, les six cents cavaliers de Cyrus se dispersent et s'élancent à sa poursuite, sauf quelques-uns qui demeurent auprès de lui, presque tous uniquement ceux qu'on appelle commensaux. Étant au milieu d'eux, il aperçoit le roi et le groupe qui l'entoure : il ne peut se contenir : « Je vois l'homme, » s'écrie-t-il ; il se précipite sur lui, le frappe à la poitrine et le blesse à travers sa cuirasse, comme l'atteste le médecin Ctésias, qui prétend avoir guéri la blessure ; mais au moment même où il porte le coup, on ne sait qui l'atteint au-desssus de l'œil d'un javelot lancé avec force[2]. Dans ce combat entre le roi, Cyrus et ceux de leur suite, on sait combien il périt de monde autour du roi, par le témoignage de Ctésias, qui était auprès de lui. Cyrus y fut tué, et, sur son corps, huit de ses premiers officiers. Artapatès, dit-on, le plus dévoué de ses porte-sceptres, voyant Cyrus à terre, saute de son cheval et se jette sur le corps de son maître : le roi, assure-t-on, l'y fait égorger ; d'autres disent qu'il s'égorgea lui-même, après avoir tiré son cimeterre : car il en avait un à poignée d'or, et portait un collier, des bracelets et autres ornements, ainsi que les premiers des Perses : Cyrus l'avait en estime pour son dévouement et sa fidélité.

1. Voy. dans Plutarque le récit du combat de Cyrus et d'Artaxercès. Trad. d'A. Pierron, t. IV, p. 530.

2. Plutarque, d'après Ctésias, complète, à l'endroit cité, les détails relatifs à la mort de Cyrus, sur laquelle Xénophon glisse avec une concision un peu rapide. Il est vrai que Ctésias est tombé dans une prolixité qui a fait dire spirituellement à Plutarque que « son récit est un poignard émoussé, dont il tue Cyrus à grand' peine. »

CHAPITRE IX.

Éloge de Cyrus[1].

Ainsi finit Cyrus, de tous les Perses qui vécurent après Cyrus l'ancien, le cœur le plus royal, le plus digne de régner, de l'aveu de ceux qui le pratiquèrent. Dès son enfance, élevé avec son frère et d'autres enfants, il eut sur tous une supériorité incontestable; car tous les fils des Perses de distinction sont élevés aux portes du roi : là on apprend à être réservé; jamais on n'entend, jamais on ne voit rien de honteux : les enfants remarquent ou ils entendent dire que tels sont honorés par le roi, et que tels autres encourent sa disgrâce, de sorte que dès leur enfance ils apprennent à commander et à obéir.

Cyrus parut avoir plus de disposition à s'instruire que tous ceux de son âge : les gens d'une naissance inférieure n'obéissaient pas aussi scrupuleusement que lui aux vieillards : il aimait beaucoup les chevaux et les maniait avec la plus grande adresse : on le regardait dans les exercices guerriers, le tir à l'arc et le jet du javelot, comme un jouteur passionné et infatigable. Quand son âge le lui permit, il devint grand amateur de chasse et avide des dangers que l'on court à la poursuite des bêtes fauves. Un ours, un jour, s'étant jeté sur lui, il n'en fut point effrayé; il le combattit, et l'ours l'ayant fait tomber de cheval, il en reçut des blessures, dont il lui resta des cicatrices; mais il finit par le tuer, et combla de faveurs celui qui le premier vint à son secours.

Envoyé par son père en qualité de satrape dans la Lydie, la grande Phrygie et la Cappadoce, et de commandant général de toutes les troupes qui devaient s'assembler dans le Castole, il montra d'abord qu'il se faisait un devoir sacré de ne jamais tromper dans les traités, les contrats, les simples promesses. Aussi avait-il la confiance des villes qui lui étaient soumises, la confiance des particuliers; aussi, quand un ennemi traitait avec Cyrus, avait-il l'assurance de n'éprouver de lui aucuns mauvais traitements. En conséquence, lorsqu'il fit la guerre à

1. On retrouvera dans l'*Éducation de Cyrus* quelques-uns des traits de cette physionomie, si admirablement esquissée par Xénophon, sous l'empire d'une affection sincère et d'une profonde estime.

Tissapherne, toutes les villes, sauf Milet, aimèrent mieux obéir à Cyrus qu'au satrape; et encore les Milésiens ne le craignaient-ils que parce qu'il ne voulait point abandonner les bannis. En effet, il prouva, comme il l'avait dit, qu'il ne les livrerait point, ayant été leur ami, et cela lors même que leur nombre diminuerait et que leurs affaires iraient plus mal.

On le voyait toujours, après un bon ou un mauvais procédé, essayer d'avoir le dessus, et l'on rapportait de lui ce souhait, qu'il désirait vivre assez longtemps pour surpasser en bienfaits et en vengeance ses amis ou ses ennemis. Aussi tout le monde voulait-il lui confier, à lui plutôt qu'à tel autre homme de notre temps, sa fortune, sa ville, sa personne. On ne pourra pas dire non plus qu'il se soit laissé duper par les scélérats et les malfaiteurs; il les punissait avec la dernière sévérité. On voyait souvent sur les grandes routes des hommes auxquels il manquait les pieds, les mains, les yeux; de sorte que, dans le gouvernement de Cyrus, tout Grec ou barbare qui ne faisait de tort à personne pouvait voyager sans crainte, aller où il voulait, et porter ce qu'il lui plaisait. C'est un fait reconnu qu'il honorait tout particulièrement ceux qui se montraient braves à la guerre. La première qu'il soutint fut contre les Pisidiens et les Mysiens; il dirigeait l'armée en personne dans ce pays; ceux qu'il vit affronter résolûment les dangers, il leur donna le gouvernement des provinces conquises, et les honora d'autres présents; de sorte qu'on regarda la bravoure comme un moyen d'être très-heureux, et la lâcheté comme un titre à l'esclavage. Aussi était-ce à qui courrait au danger, dès qu'on espérait être vu de Cyrus.

En fait de justice, si quelqu'un lui paraissait vouloir se distinguer par la sienne, il faisait tout pour le rendre plus riche que ceux qui recherchaient d'injustes profits. C'est ainsi que toute son administration était dirigée par l'équité et qu'il avait une véritable armée. En effet, les stratéges et les lochages venaient à lui par mer, non point en vue du gain, mais parce qu'ils savaient qu'il était plus avantageux d'obéir bravement à Cyrus que de toucher une solde mensuelle. Quand on exécutait ponctuellement ses ordres, il ne laissait jamais ce zèle sans récompense : aussi dit-on que Cyrus eut en tout genre les meilleurs agents.

Quand il voyait un intendant se distinguer par son économie et sa justice, améliorant le pays qui lui était confié, en augmentant les revenus, loin de lui rien enlever, il lui donnait

plus encore; de sorte qu'on travaillait avec joie, qu'on acquérait avec sécurité, et qu'on ne cachait point à Cyrus ce qu'on avait acquis. On ne remarquait point qu'il enviât les richesses avouées, mais il essayait de faire main-basse sur les trésors cachés. Tous les amis qu'il s'était créés, dont il connaissait l'affection et qu'il regardait comme des auxiliaires capables pour ce qu'il voulait entreprendre, il excellait, de l'aveu de tous, à se les ménager par de bons offices; et, comme il y avait des cas où il pensait avoir besoin lui-même de l'aide de ses amis, il essayait d'être pour ses amis un aide excellent dès qu'il leur connaissait un désir.

Il n'est pas un homme, je pense, qui ait reçu plus de présents que lui, et pour plusieurs raisons : personne aussi ne les a mieux distribués à ses amis, consultant les goûts et les besoins urgents de chacun. Lui envoyait-on de riches habillements qui servissent à la guerre ou à la parure, il disait que son corps ne pouvait les porter tous, mais que des amis bien parés étaient le plus bel ornement d'un homme. Qu'il ait vaincu ses amis en munificence, cela n'est point étonnant, puisqu'il était plus puissant qu'eux; mais qu'en attentions, en désir d'obliger, il les ait surpassés, c'est ce qui me semble plus admirable. Souvent Cyrus leur envoyait des vases à demi pleins de vin, quand il en recevait du bon, disant que depuis longtemps il n'en avait pas bu de meilleur. « Je t'en envoie donc et te prie de le boire aujourd'hui avec tes meilleurs amis. » Souvent il envoyait des moitiés d'oie, de pain et d'autres mets pareils, et chargeait le porteur de dire : « Cyrus les a trouvés excellents; aussi veut-il que tu en goûtes. » Quand le fourrage était rare, et qu'à force de valets et de soins il avait pu s'en procurer, il faisait dire à ses amis d'envoyer prendre de ce fourrage pour leurs chevaux de monture, afin que le jeûne ne les empêchât pas de porter ses amis. Quand il se présentait quelque part, et que beaucoup de regards devaient se fixer sur lui, il appelait ses amis et s'entretenait gravement avec eux, afin de montrer ceux qu'il avait en estime.

Pour ma part, d'après ce que j'entends dire, je juge que personne n'a jamais été l'objet d'une affection plus vive parmi les Grecs et les Barbares. En voici une preuve : quoique Cyrus fût sujet du roi, personne ne le quitta pour Artaxercès. Orontas seul l'essaya, et il reconnut bientôt que l'homme qu'il avait pris pour confident lui était moins dévoué qu'à Cyrus. Au contraire, quand les deux princes devinrent ennemis, beaucoup de

gens du roi passèrent du côté de Cyrus; et parmi eux des hommes que le roi aimait réellement, mais qui croyaient que leur bravoure serait mieux récompensée par Cyrus que par le roi. La mort de Cyrus fournit encore une plus grande preuve et qu'il était personnellement bon, et qu'il savait distinguer sûrement les hommes fidèles, dévoués, constants. Quand Cyrus fut tué, tous ses commensaux périrent en combattant à ses côtés. Ariée seul lui survécut, parce qu'il commandait alors la cavalerie de l'aile gauche. Dès qu'il apprit que Cyrus était tombé, il s'enfuit avec les troupes barbares placées sous ses ordres.

CHAPITRE X.

Artaxercès s'empare du camp de Cyrus. — Il rallie ses troupes contre les Grecs, qui le mettent en déroute.

On coupa, sur le lieu même, la tête et la main droite de Cyrus. Le roi et sa troupe, poursuivant les fuyards, entrent dans le camp de Cyrus. Ariée et ses gens ne font aucune résistance: ils s'enfuient du camp à l'étape d'où ils étaient partis, et qui était, dit-on, à quatre parasanges. Le roi et sa troupe mettent tout au pillage et prennent la maîtresse de Cyrus, une Phocéenne que l'on disait sage et belle[1]. Une Milésienne, plus jeune que l'autre[2], prise par les soldats du roi, s'enfuit nue du côté des Grecs, qui étaient commis à la garde des armes avec les skeuophores; ils se forment pour résister, tuent bon nombre des pillards, et perdent aussi quelques-uns des leurs; mais ils ne quittent point leur poste, et sauvent non-seulement la jeune femme, mais tout ce qui se trouve dans leur quartier, hommes et bagages.

Il y avait alors entre le roi et les Grecs une distance d'environ trente stades: les uns poursuivant ce qui était devant eux comme s'ils avaient tout vaincu; les autres pillant, comme s'ils étaient tous vainqueurs. Mais les Grecs, s'aperçoivent que le roi avec sa troupe tombait sur les skeuophores, et le roi ap-

1. Elle s'appelait d'abord Milto ou Myrto, nom qu'elle avait échangé pour celui d'Aspasie. Voy. le portrait flatteur qu'en a tracé Élien, *Hist. diverses*, XII, I. Cf. Plutarque, *Vie d'Artaxercès*, vers la fin.
2. On ignore le nom de cette Milésienne.

prenant par Tissapherne que les Grecs, après avoir repoussé l'aile qui était en face d'eux, s'avançaient à la poursuite des fuyards, rallie ses gens et reforme sa troupe. Cléarque, de son côté, appelle Proxène, qui se trouvait le plus près de lui, et ils délibèrent s'ils enverront un détachement, ou bien s'ils iront tous défendre le camp.

Sur ce point, le roi se montre prêt à tomber sur leurs derrières. Les Grecs font volte-face, disposés à le recevoir, s'il s'avance de ce côté. Mais le roi prend une autre direction et revient sur ses pas par le chemin qu'il a suivi, quand il dépassait l'aile gauche. Il emmenait avec lui et les déserteurs qui avaient passé aux Grecs pendant la bataille, et Tissapherne avec ses troupes. Ce Tissapherne n'avait pas fui à la première rencontre : au contraire, il avait pénétré le long du fleuve, à travers les peltastes grecs, sans y tuer personne, tandis que les Grecs, qui s'étaient ouverts, frappaient et dardaient sa cavalerie. A la tête de ces peltastes était Épisthène d'Amphipolis, qui passait pour un homme de prudence. Tissapherne donc, ayant le dessous, s'était retiré, et, parvenu au camp des Grecs, il y avait rencontré le roi ; de sorte qu'ils revenaient avec leurs troupes réunies.

Quand ils furent à la hauteur de l'aile gauche des Grecs, ceux-ci, craignant qu'on ne les prît en flanc, et qu'enveloppés de toutes parts on ne les taillât en pièces, voulurent étendre leur aile et l'adosser au fleuve. Tandis qu'ils délibèrent, le roi, reprenant la même position, vient se placer devant leur phalange, comme il était au commencement de la bataille. Les Grecs, voyant les Barbares près d'eux et rangés en ligne, chantent de nouveau le péan, et chargent avec encore plus d'ardeur qu'auparavant. De leur côté, les Barbares ne les attendent pas et s'enfuient plus vite encore que la première fois ; les Grecs les poursuivent jusqu'à un village où ils s'arrêtent : ce village était dominé par une colline au pied de laquelle la troupe du roi avait fait volte-face ; il n'y avait pas d'infanterie, mais la colline était pleine de cavaliers, à ne pouvoir distinguer ce qui se passait : on prétendait voir l'étendard du roi, une aigle d'or au haut d'une pique, les ailes déployées.

Les Grecs s'étant dirigés sur cette position, les cavaliers abandonnent la colline, mais en filant cette fois par pelotons, les uns d'un côté, les autres d'un autre : la colline se dégarnit peu à peu ; enfin tout disparaît. Aussi Cléarque ne gravit-il point la colline avec sa troupe ; il fait halte au pied et il envoie

sur la colline Lycius de Syracuse et un autre chef, avec ordre de voir ce qui se passe en bas et de le lui rapporter. Lycius y fait une pointe et revient rapporter que l'ennemi fuit à toutes brides. Or, ceci se passait presque au coucher du soleil. Les Grecs s'arrêtent et posent leurs armes à terre pour prendre du repos. Cependant ils s'étonnent de ne pas voir du tout Cyrus, ni personne de sa part, car ils ignoraient qu'il fût mort; ils conjecturaient qu'il était à la poursuite de l'ennemi ou qu'il s'était avancé pour prendre quelque position. Ils délibérèrent donc entre eux si l'on ferait venir les équipages pour rester où ils étaient, ou si l'on retournerait au camp. Ils résolurent d'y retourner, et l'on arriva aux tentes vers l'heure du souper. Telle fut la fin de cette journée.

Les Grecs trouvèrent la plupart de leurs effets pillés, ainsi que les provisions de manger et de boire. Les caissons pleins de farine et de vin dont Cyrus s'était pourvu, afin de les distribuer aux Grecs s'il survenait quelque grande disette dans leur armée, et qu'on évaluait au nombre de trois cents, avaient été également pillés par les troupes du roi : cela fit que la plupart des Grecs ne purent souper, et ils n'avaient pas dîné ; car, avant qu'on envoyât le soldat prendre son repas, le roi avait paru. C'est donc ainsi qu'ils passèrent la nuit.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Les Grecs apprennent la mort de Cyrus et le projet d'Ariée de retourner en Ionie. — Cléarque essaye de le faire revenir et lui promet l'empire des Perses. — Artaxercès envoie sommer les Grecs de rendre les armes : ceux-ci congédient les envoyés du roi avec une fière réponse.

La levée des troupes grecques faites par Cyrus, quand il entreprit son expédition contre son frère Artaxercès, les divers incidents de sa marche, les détails de la bataille, la mort de Cyrus, le retour des Grecs à leur camp pour y prendre du repos, persuadés qu'ils avaient remporté une victoire complète et que Cyrus était vivant, tels sont les faits qui ont été exposés dans le livre précédent.

Au point du jour, les généraux s'assemblent, étonnés que Cyrus n'envoie personne ordonner ce qu'il faut faire, ou qu'il ne paraisse pas lui-même. Ils se décident à plier les bagages qui leur restent, à prendre les armes, à se porter en avant et à rejoindre Cyrus. Ils se mettaient en marche, lorsque, au lever du soleil, arrivent Proclès, gouverneur de la Teuthranie[1], descendant du lacédémonien Démarate, et Glos, fils de Tamus. Ceux-ci disent que Cyrus est mort, et qu'Ariée, en fuite, est avec les autres Barbares, au campement d'où ils étaient partis la veille, qu'il leur promet de les y attendre tout le jour, s'ils veulent s'y rendre, mais que le lendemain il retournera, dit-il, en Ionie d'où il est venu. En apprenant cette nouvelle, les généraux et le reste des Grecs sont vivement affligés. Cléarque dit : « Plût au ciel que Cyrus vécut encore! mais puisqu'il n'est

1 Contrée de la Mysie.

plus, annoncez à Ariée que nous avons vaincu le roi, que personne, comme vous voyez, ne nous résiste, et que, si vous ne fussiez survenus, nous marchions contre le roi. Nous promettons à Ariée que, s'il vient ici, nous le ferons monter sur le trône royal, puisque c'est aux vainqueurs à disposer de l'empire. » Cela dit, il congédie les envoyés, et les fait accompagner de Chirisophe de Lacédémone, et de Ménon de Thessalie. Ménon lui-même l'avait demandé, étant l'ami et l'hôte d'Ariée. Les envoyés partent, et Cléarque les attend.

L'armée se procure des vivres comme elle peut : on prend aux équipages des bœufs et des ânes qu'on égorge; quant au bois, voici comment on en a : en s'avançant à peu de distance de la phalange, à l'endroit où s'était livrée la bataille, on trouve quantité de traits que les Grecs forcent les transfuges du roi de dépouiller de leur fer, puis des gerres et des boucliers d'osier égyptiens, un grand nombre de peltes et des chars vides; le tout sert à faire bouillir les viandes, et l'on vit ainsi ce jour-là.

A l'heure où l'agora est pleine, il arrive de la part du roi et de Tissapherne des hérauts et d'autres Barbares. Parmi eux cependant se trouve un Grec, Phalynus[1], qui servait auprès de Tissapherne, dont il était considéré, parce qu'il se donnait pour savant dans la tactique et le maniement des armes. Les hérauts s'approchent, appellent les chefs des Grecs, et disent que le roi, se regardant comme vainqueur, puisqu'il a tué Cyrus, somme les Grecs de rendre les armes et de venir aux portes du roi solliciter un bon traitement. Voilà ce que disent les hérauts du roi. Les Grecs sont indignés de ces paroles. Cependant Cléarque se contente de dire que ce n'est point aux vainqueurs à rendre les armes : « Mais vous, ajoute-t-il, vous, généraux, faites-leur la réponse la meilleure et la plus honorable; moi, je reviens à l'instant. » Et de fait, un de ses serviteurs l'appelait pour voir les entrailles de la victime, car il sacrifiait au moment même. Proxène de Thèbes prenant alors la parole : « Quant à moi, dit-il, Phalynus, je me demande avec étonnement si c'est comme vainqueur que le roi exige nos armes, ou comme ami, à titre de présent. Si c'est comme vainqueur, pourquoi les demande-t-il? il n'a qu'à venir les prendre. S'il veut les avoir par la persuasion, qu'il dise ce qu'il fera pour les

1. Plutarque l'appelle Phayllus : il était de Zacynthe, aujourd'hui *Zante*, île de la mer Ionienne.

soldats en retour de cette gracieuseté. » A cela Phalynus répond : « Le roi se croit vainqueur, puisqu'il a tué Cyrus. Car qui désormais lui disputerait l'empire? Il vous regarde comme sous sa dépendance, vu qu'il vous tient au milieu de ses États, entre des fleuves qu'il est impossible de traverser, et qu'il peut vous écraser sous une telle multitude d'hommes que vous ne pourriez pas les tuer, même s'il vous les abandonnait. » Xénopnon d'Athènes lui dit : « Phalynus, tu le vois, nous n'avons plus d'autre ressource que nos armes et notre courage ; et tant que nous aurons nos armes, nous pensons bien que notre courage ne nous fera point défaut ; mais les livrer, ce serait livrer notre personne. Ne crois donc pas que nous abandonnions le seul bien qui nous reste ; il doit nous servir à combattre pour nos intérêts. » En entendant ces mots, Phalynus se prit à rire et dit : « Ah ! jeune homme, tu m'as l'air d'un philosophe, et tu dis là des choses qui ne manquent point d'agrément ; sache pourtant que tu es fou, si tu t'imagines que votre courage l'emporte sur les forces du roi. » D'autres, qui mollissaient, firent observer, dit-on, qu'après avoir été fidèles à Cyrus, ils pourraient aussi devenir très-utiles au roi, s'il voulait être leur ami, et que, s'il les employait soit à n'importe quelle entreprise, soit dans une campagne contre les Égyptiens, ils fondraient sur eux avec lui.

Cependant Cléarque revient et demande si l'on a fait une réponse. Phalynus reprend et lui dit : « L'un dit une chose, l'autre une autre ; mais toi, Cléarque, dis-nous ce que tu penses. » Alors Cléarque : « Moi, Phalynus, dit-il, c'est avec plaisir que je t'ai vu, et il en est de même, je pense, de tous ceux qui sont ici. Tu es Grec, comme nous tous que tu vois autour de toi. Dans la position où nous sommes, nous te demandons ton avis sur ce que nous devons faire relativement à tes propositions. Toi donc, au nom des dieux, conseille-nous ce qui te paraît le meilleur et le plus honorable, ce qui doit t'honorer aux yeux de la postérité, quand on dira : « Jadis Phalynus, envoyé par le roi pour sommer les Grecs de rendre les armes, a été consulté par eux et a donné ce conseil ; » car tu sais bien que de toute nécessité on parlera en Grèce du conseil, quel qu'il soit, que tu auras donné. »

Par ces insinuations, Cléarque voulait amener l'envoyé même du roi à conseiller de ne pas rendre les armes, afin de relever ainsi l'espérance des Grecs ; mais Phalynus l'éluda, et parla en ces termes, contre l'attente de Cléarque : « Moi, dit-il, si,

entre dix mille chances de salut, il en est une seule pour vous en combattant contre le roi, je vous conseille de ne pas rendre les armes; mais s'il n'y a pas d'espoir de salut en dépit du roi, je vous conseille de vous sauver comme vous pourrez. » Alors Cléarque : « Ainsi voilà ce que tu dis; eh bien, va-t'en dire de notre part que nous croyons, nous, que si nous devons être les amis du roi, nous vaudrons plus ayant nos armes que les rendant à un autre, et que, s'il faut combattre, il vaut mieux combattre avec ses armes qu'après les avoir rendues. » Phalynus répond : « Nous le dirons, mais le roi m'a encore chargé de vous dire que, vous restant ici, il y aura trêve, et guerre si vous avancez ou reculez. Répondez sur ce point : Restez-vous ici avec une trêve, ou bien voulez-vous la guerre? Je porterai votre réponse. — Réponds donc, dit Cléarque, que nous acceptons les propositions du roi. — Qu'entends-tu par là? dit Phalynus. — Si nous restons, dit Cléarque, il y a trêve, et guerre si nous avançons ou reculons. » Phalynus dit une seconde fois : « Est-ce trêve ou guerre que je dois annoncer? » Et Cléarque répondit une fois encore : « Trêve en restant ici, guerre en avançant ou en reculant. » Quant à ce qu'il ferait, il n'en laissa rien percer.

CHAPITRE II.

Alliance avec Ariée. — On se met en marche, et l'on rejoint les troupes du roi. — Terreur panique dans les deux armées.

Phalynus repart avec ceux qui l'avaient accompagné. Proclès et Chirisophe reviennent du camp d'Ariée. Ménon était resté. Ils rapportent qu'Ariée a répondu qu'il y avait beaucoup de Perses plus distingués que lui, et qu'ils ne le souffriraient jamais pour roi. « Mais si vous voulez faire retraite avec lui, il vous prie de le joindre cette nuit; sinon, il partira demain, dit-il, de grand matin. » Cléarque répond : « Eh bien, faites comme vous dites, si nous vous joignons; sinon, prenez le parti que vous croirez le plus avantageux. » Quant à ce qu'il ferait lui-même, il ne leur en dit rien. Mais ensuite, au coucher du soleil, convoquant les stratéges et les lochages, il leur dit : « Amis, j'ai sacrifié pour savoir si je devais marcher contre le roi; les entrailles n'ont pas été favorables. Cela devait être : car, d'après mes renseignements, le Tigre, qui est entre nous et le roi, ne se passe qu'en

bateaux, et nous ne pouvons le traverser sans embarcations, puisque nous n'en avons point. Rester ici, cela est impossible; nous n'avons point de vivres. Mais pour aller rejoindre les amis de Cyrus, les victimes sont favorables. Voici donc ce qu'il faut faire : séparons-nous, et que chacun soupe avec ce qu'il a. Quand la corne sonnera comme pour le repos, pliez bagage; au second son, chargez les bêtes de somme; au troisième, suivez votre chef, la colonne des équipages longeant le fleuve, et les hoplites en dehors. » Ces ordres entendus, les stratéges et les lochages se retirent et font ce qui est convenu. De ce moment Cléarque commande et les autres obéissent, sans l'avoir élu, mais voyant bien qu'il avait la tête nécessaire pour commander, tandis que les autres étaient sans expérience. Voici le calcul du chemin qu'on avait fait depuis Éphèse, en Ionie, jusqu'au champ de bataille; en quatre-vingt-treize étapes, cinq cent trente-cinq parasanges ou seize mille cinquante stades. Du champ de bataille jusqu'à Babylone, on disait qu'il y avait encore trois cent soixante stades.

Quand il fit noir, Miltocythe de Thrace, suivi de quarante cavaliers thraces, et d'environ trois cents fantassins de la même nation, déserta pour passer au roi. Cléarque se met à la tête des autres, ainsi qu'il l'avait annoncé; les autres suivent, et l'on arrive vers minuit à l'ancien campement, où se trouve Ariée et sa troupe. On pose les armes devant les rangs, et les stratéges ainsi que les lochages se rendent auprès d'Ariée. Alors les Grecs, Ariée et les principaux de son armée, jurent de ne point se trahir et de rester alliés fidèles. Les Barbares jurent, en outre, de guider loyalement. En jurant, on égorge un sanglier, un taureau, un loup et un bélier; et l'on en reçoit le sang dans un bouclier, où les Grecs plongent leurs épées et les Barbares leurs lances.

Ces gages donnés, Cléarque parle ainsi : « Voyons, Ariée, puisque vous et nous nous prenons la même route, dis-moi quel est ton avis sur la marche à suivre. Retournerons-nous par où nous sommes venus, ou bien connais-tu quelque autre route qui soit meilleure ? » Ariée répond : « Si nous retournons sur nos pas, nous mourrons tous de faim, puisque nous n'avons plus de vivres. Dans les dix-sept dernières étapes faites pour arriver ici, nous n'avons rien trouvé dans le pays, ou bien nous avons consommé en passant le peu qu'il y avait. Nous songeons donc à une route plus longue, mais où nous ne manquerons point de vivres. Nous ferons les premières étapes aussi fortes

que nous pourrons, afin de nous éloigner le plus possible de l'armée du roi. Une fois que nous serons en avance sur lui de deux ou trois jours de marche, le roi ne pourra plus nous atteindre. Il n'osera pas nous suivre avec peu de troupes; et, s'il en a beaucoup, il ne pourra pas aller vite; peut-être même aura-t-il également peu de vivres. Voilà, dit Ariée, quel est mon avis, à moi. »

Ce plan stratégique ne tendait qu'à échapper au roi ou à fuir; le hasard se montra tacticien plus habile. Dès que le jour paraît, on se met en marche, le soleil à droite[1], et comptant arriver au soleil couchant à des villages de la Babylonie. On ne se trompait point. Vers l'après-midi on croit voir des cavaliers ennemis. Ceux des Grecs qui ne se trouvaient point à leurs rangs courent les reprendre. Ariée, qui était monté sur un chariot à cause de ses blessures, saute à bas et met sa cuirasse, ainsi que ceux qui étaient avec lui. Pendant qu'ils s'arment, les éclaireurs qu'on avait envoyés en avant reviennent dire que ce ne sont point des cavaliers, mais des bêtes de somme à la pâture. Tout le monde en conclut que le roi campe près de là; et, en effet, on apercevait de la fumée dans les villages voisins. Cependant Cléarque ne marche point à l'ennemi. Il voyait que les soldats étaient las, à jeun, et qu'il se faisait tard. Toutefois il ne se détourne point, pour n'avoir pas l'air de fuir; mais il mène son monde droit en avant, et, au soleil couché, il campe avec la tête de la colonne dans les villages les plus proches, d'où l'armée royale avait emporté tout, même le bois des maisons.

Les premiers arrivés se campent avec assez d'ordre, comme d'habitude; mais les seconds, arrivant à la nuit close, se logent au hasard, et font grand bruit en s'appelant les uns les autres. Les postes les plus rapprochés des ennemis les entendent et s'enfuient de leurs tentes. On s'en aperçut le lendemain, car on ne vit plus aux environs ni bêtes de somme, ni camp, ni fumée. Le roi lui-même, à ce qu'il paraît, fut effrayé de l'approche de l'armée; sa conduite du lendemain en est la preuve.

Vers le milieu de la nuit, une terreur pareille s'empara des Grecs: grand bruit, grand tumulte, comme il arrive en ces sortes d'alertes. Cléarque avait par hasard auprès de lui Tolmide d'Élée, le meilleur crieur de son temps; il lui enjoint de faire

1. L'armée se dirigeait donc vers le nord.

faire silence et de proclamer ensuite, de la part des chefs, que quiconque dénoncera celui qui a lâché un âne à travers les armes recevra pour récompense un talent d'argent. Cette proclamation fait comprendre aux soldats que leur alarme a été vaine, qu'il n'est rien arrivé à leurs chefs. Au point du jour, Cléarque ordonne aux Grecs de prendre les armes et de se ranger comme le jour de la bataille.

CHAPITRE III.

Le roi veut entrer en accommodement. — Les Grecs répondent avec fermeté qu'ils ont besoin de se battre pour avoir de quoi manger. — Le roi les fait conduire à des villages bien approvisionnés. — Entrevue de Tissapherne et de Cléarque. — Alliance avec le roi.

Ce que j'ai écrit plus haut, que le roi avait été effrayé à l'approche de l'ennemi, devint alors évident. Après avoir la veille envoyé l'ordre de livrer leurs armes, il envoie, au lever du soleil, des hérauts proposer un accommodement. Ceux-ci, arrivés aux avant-postes, demandent les chefs. Les sentinelles ayant fait leur rapport, Cléarque, qui, dans ce moment, inspectait les rangs, leur prescrit de dire aux hérauts d'attendre qu'il fût de loisir. Il dispose alors ses troupes de manière à ce que la phalange offrît à l'œil une masse compacte et qu'aucun des soldats sans armes ne fût en évidence; puis il mande les députés, va lui-même au-devant d'eux avec ses soldats les mieux armés, les plus beaux hommes, et invite les autres chefs à faire comme lui.

Arrivés près des envoyés, il leur demande ce qu'ils veulent. Ils disent qu'ils viennent pour une trêve, avec mission d'annoncer aux Grecs les intentions du roi, et au roi celles des Grecs. Cléarque répond : « Annoncez-lui donc qu'il faut d'abord combattre, car nous n'avons pas de quoi dîner : et qui donc oserait parler de trêve aux Grecs, s'il n'a pas de dîner à leur fournir? » Ces mots entendus, les envoyés s'en retournent, mais ils reviennent bientôt; ce qui prouve que le roi était tout près, lui, ou quelqu'un chargé par lui de toute la négociation. Ils disent que le roi trouve la demande raisonnable, et qu'ils reviennent avec des guides chargés, au cas où la trêve serait conclue, de conduire les Grecs à un endroit où ils auraient des vivres. Cléarque leur demande si le roi ne fait trêve qu'avec ceux qui vont et

viennent pour les négociations, ou si l'accommodement s'étend à toute l'armée. « A toute l'armée, répondent-ils, jusqu'à ce que vos propositions aient été adoptées par le roi. » Après cette promesse, Cléarque les fait éloigner, et tient un conseil où l'on décide de conclure promptement la trêve, et de se rendre paisiblement à l'endroit où sont les vivres et de s'en pourvoir. « C'est aussi mon avis, dit Cléarque ; mais, au lieu de le faire savoir sur-le-champ, je différerais, afin que les envoyés craignent que nous ne rejetions la trêve ; et même je ne crois pas mauvais que nos soldats aient la même appréhension. » Quand il croit le moment arrivé, il annonce aux envoyés qu'il accède à la trêve, et les prie de le conduire aussitôt où sont les vivres.

Ils le conduisent. Cléarque se met donc en marche pour aller conclure le traité, l'armée en ordre de bataille, et lui-même à l'arrière-garde. On rencontre des fossés et des canaux si pleins d'eau, qu'on ne peut les passer sans ponts ; on en fait à la hâte, soit avec des palmiers tombés d'eux-mêmes, soit avec ceux que l'on coupe. C'est là qu'on put voir quel général était Cléarque. De la main gauche il tenait une pique, de la droite un bâton. Si quelque soldat commandé pour cette besogne montre de la paresse, il le frappe, et il en choisit un autre plus capable ; lui-même il met la main à l'œuvre, en entrant dans la boue, si bien que chacun aurait rougi de ne pas montrer la même ardeur. Il n'avait employé à cet ouvrage que des hommes au-dessous de trente ans ; mais quand on voit l'activité de Cléarque, les plus âgés se mettent aussi de la partie. Cléarque d'ailleurs se hâtait d'autant plus qu'il soupçonnait que les fossés n'étaient pas toujours aussi pleins d'eau, vu qu'on n'était point à l'époque où l'on arrose la campagne ; mais il présumait que, pour faire croire aux Grecs qu'il y aurait de nombreux obstacles à leur marche, le roi avait fait lâcher cette eau dans la plaine.

En marchant, on arrive aux villages, où les guides avaient indiqué qu'on pourrait prendre des vivres : on y trouve du blé en abondance, du vin de palmier et une boisson acide qu'on tire des fruits. Quant aux dattes mêmes, celles qui ressemblent aux dattes qu'on voit en Grèce, on les laissait aux servantes : sur la table des maîtres, on n'en servait que de choisies, remarquables par leur beauté et leur grosseur : leur couleur est celle de l'ambre jaune. On en fait sécher aussi, qu'on offre au dessert : c'est un mets délicieux après boire, mais il donne mal à la tête. C'est encore là que, pour la première fois, les soldats mangèrent du chou-palmiste. Beaucoup en admirent la forme

et le goût agréable qui lui est propre; mais il porte aussi violemment à la tête. Le palmier se sèche entièrement dès qu'on lui enlève le sommet de sa tige.

On séjourne trois jours en cet endroit. De la part du grand roi arrive Tissapherne, avec le frère de la femme du roi[1] trois autres Perses et une suite nombreuse d'esclaves. Les généraux grecs vont au-devant d'eux, et Tissapherne leur parle ainsi, par son interprète : « Grecs, j'habite un pays voisin de la Grèce : vous voyant tombés dans des malheurs sans issue. j'ai regardé comme un bonheur de pouvoir obtenir du roi la permission que j'ai sollicitée de vous ramener sains et saufs en Grèce. Je pense que ma conduite ne trouvera d'ingrats ni chez vous, ni dans la Grèce entière. Dans cette conviction, j'ai présenté ma requête au roi, en lui disant que c'est justice de m'accorder cette grâce, ayant été le premier à lui annoncer le meurtre de Cyrus, et à lui amener du secours après cette nouvelle; que seul de tous ceux qui ont été opposés aux Grecs, je n'ai point pris la fuite; mais qu'après m'être frayé un passage, j'ai rejoint le roi dans votre camp, où il s'était porté après avoir tué Cyrus, et que j'ai poursuivi les Barbares à la solde de Cyrus avec les troupes qui sont avec moi et qui sont toutes dévouées à sa cause. Le roi m'a promis d'en délibérer; mais il m'a chargé de venir vous demander pourquoi vous avez pris les armes contre lui. Or, je vous conseille de faire une réponse mesurée, afin qu'il me soit plus facile, si toutefois je le puis, d'agir auprès de lui dans votre intérêt. »

Les Grecs s'éloignent, délibèrent, et répondent par la bouche de Cléarque : « Nous ne nous sommes point réunis pour faire la guerre au roi; nous n'avons point marché contre le roi. Mais Cyrus, tu le sais bien toi-même, a trouvé mille prétextes pour vous prendre au dépourvu et nous amener ici. Cependant, lorsque nous le vîmes en péril, la honte nous prit, à la face des dieux et des hommes, de le trahir, après nous être prêtés auparavant à tout le bien qu'il nous avait fait. Depuis que Cyrus est mort, nous ne disputons plus au roi la souveraineté, et nous n'avons aucun motif de ravager les États du roi. Nous n'en voulons point à sa vie, et nous retournerions dans notre pays, si personne ne nous inquiétait; seulement, si l'on nous fait tort, nous essayerons. avec l'aide des dieux, de nous défendre; mais si l'on se montre généreux à notre égard, nous ferons tout ce qui sera en notre

1. La femme d'Artaxercès se nommait Atossa. Je n'ai pu trouver le nom du frère de cette reine.

pouvoir pour n'être pas vaincus en générosité. » Ainsi parla Cléarque.

Après l'avoir entendu, Tissapherne reprend : « Je transmettrai ce discours au roi, et à vous ensuite ses intentions. Jusqu'à mon retour, que la trêve subsiste ; nous vous fournirons un achat de vivres. » Le lendemain, il ne reparut point : les Grecs déjà étaient inquiets. Le troisième jour, il vint et dit qu'il avait obtenu du roi la permission de sauver les Grecs, malgré la résistance d'un grand nombre, qui prétendaient contraire à la dignité du roi de laisser aller des gens qui avaient porté les armes contre lui. « Enfin, dit-il, vous pouvez recevoir de nous l'assurance que notre pays ne vous sera point hostile, et que nous vous guiderons loyalement vers la Grèce, en vous fournissant des achats de vivres. Que si nous ne vous en fournissons pas, nous vous permettons de prendre sur le pays même ce qui sera nécessaire à votre subsistance. Mais vous, il faut que vous nous juriez de passer partout comme en pays ami, sans coup férir, ne prenant de quoi manger et de quoi boire que quand nous ne vous en fournirons point l'achat ; et, quand nous vous le fournirons, achetant ce qu'il faut pour vivre. » Ces conditions sont arrêtées ; on fait serment et l'on se donne la main, Tissapherne et le frère de la femme du roi aux stratéges et aux lochages des Grecs, et ceux-ci à Tissapherne. Alors Tissapherne leur dit : « Maintenant je retourne auprès du roi ; quand j'aurai terminé ce que je dois faire, je reviendrai avec mes équipages pour vous ramener en Grèce et retourner moi-même dans mon gouvernement. »

CHAPITRE IV.

On attend Tissapherne. — Ariée devient suspect aux Grecs. — Tissapherne de retour devenant également suspect, les Grecs marchent séparément et établissent leur camp à distance. — Arrivée à la muraille de Médie. — Perfidie des Perses. — Suite de la marche.

Après cela les Grecs et Ariée, campés les uns près des autres, attendent Tissapherne plus de vingt jours. Pendant ce temps, Ariée reçoit les visites de ses frères et autres parents : des Perses viennent également le trouver pour le rassurer et lui promettre, sur la foi du roi, que le roi ne se souvient plus de leur alliance avec Cyrus, ni de rien de ce qui s'est passé. Les choses en étant

à ce point, on s'aperçoit bientôt qu'Ariée et ses soldats ont moins d'égards pour les Grecs; si bien qu'un grand nombre de Grecs, mécontents de cettc conduite, vont trouver Cléarque, ainsi que les autres généraux, et leur disent : « Pourquoi rester ici? Est-ce que nous ne savons pas que le roi payerait bien cher notre perte, afin que les autres Grecs aient peur de faire campagne contre le grand roi? Il nous engage à rester ici, parce que ses troupes sont dispersées; mais qu'il les réunisse, il n'y a pas moyen qu'il ne fonde pas sur nous. Peut-être creuse-t-il, élève-t-il des murs, pour que la route nous soit impraticable. Jamais de bon cœur il ne voudra que, de retour en Grèce, nous publiions qu'étant si peu nous avons vaincu le roi devant ses portes, et qu'en le narguant nous nous sommes retirés. » Cléarque répond à ces paroles : « Et moi aussi je songe à tout cela; mais je réfléchis que, si nous nous en allons maintenant, nous aurons l'air de nous en aller pour faire la guerre et de rompre la trêve. Dès lors personne ne nous fournira d'achat de vivres, nous n'aurons plus où trouver du blé, personne ne nous servira de guide. Aussitôt que nous aurons fait cela, Ariée s'éloignera de nous; il ne nous restera plus un ami, et ceux même qui l'étaient auparavant deviendront nos ennemis. Avons-nous quelque autre fleuve à passer, je ne sais; mais ce que nous savons, c'est que l'Euphrate ne peut être traversé quand des ennemis en défendent le passage. S'il faut se battre, nous n'avons pas de cavalerie alliée, tandis que les cavaliers ennemis sont nombreux et bien montés. Ainsi, vainqueurs, nous ne tuons personne; vaincus, pas un n'en réchappe. Je ne vois pas non plus pourquoi le roi, qui a tant de moyens de nous perdre, s'il le veut, aurait fait un serment, donné sa main et pris les dieux à témoin pour rendre sa foi suspecte aux Grecs et aux Barbares. » Il dit beaucoup d'autres choses semblables.

Sur ce point arrive Tissapherne, ayant avec lui sa troupe, comme pour retourner chez lui, et Orontas également avec sa troupe. Ce dernier emmenait la fille du roi qu'il avait épousée. On part donc, guidés par Tissapherne, qui fait trouver à acheter des vivres. Ariée, suivi des troupes barbares de Cyrus, marche avec Tissapherne et Orontas et campe avec eux. Les Grecs, qui se défient d'eux, marchent de leur côté sous la conduite de leurs guides. On campe ainsi séparément, à une parasange au plus les uns des autres; enfin l'on s'observe mutuellement comme ennemis, ce qui fait naître aussitôt des soupçons. Parfois on se rencontrait faisant du bois au même

endroit, ramassant du fourrage ou d'autres choses semblables, et l'on se frappait des deux côtés : nouveau motif de haine. Après trois étapes on arrive à la muraille qu'on nomme mur de Médie[1], et on passe au delà. Il est construit en briques cuites au feu, liées avec de l'asphalte, sur une largeur de vingt pieds et une hauteur de cent : on le disait long de vingt parasanges : il est à une petite distance de Babylone.

De là on fait huit parasanges, en deux étapes, et l'on traverse deux canaux, l'un sur un pont à demeure, l'autre sur un pont de bateaux. Ces canaux dérivaient du Tigre, et on y avait ouvert des tranchées pour arroser le pays, d'abord larges, puis plus petites, et enfin de petites rigoles telles qu'on en pratique en Grèce dans les champs de mil[2]. On arrive au Tigre. Près de ce fleuve est une ville grande et peuplée, nommée Sitace, à une distance de quinze stades. Les Grecs campent tout auprès, et non loin d'un parc, beau, vaste, planté d'arbres de toute espèce.

Les Barbares avaient passé le Tigre et ne paraissaient plus. Après le souper, Proxène et Xénophon se promenaient, par hasard, à la tête du camp en avant des armées. Arrive à eux un homme qui demande aux gardes avancées où il trouvera Proxène ou Cléarque : il ne demandait point Ménon, quoiqu'il vînt de la part d'Ariée, hôte de Ménon. Proxène s'étant nommé, cet homme lui dit : « Je suis envoyé d'Ariée et d'Artabaze, gens dévoués à Cyrus, et qui vous veulent du bien : ils vous recommandent de vous tenir sur vos gardes, de peur que les Barbares ne vous attaquent cette nuit : il y a beaucoup de troupes dans le parc voisin. Ils vous engagent également à envoyer une garde au pont du Tigre, que Tissapherne a résolu de couper cette nuit, s'il lui est possible, pour vous empêcher de passer et vous enfermer entre le fleuve et le canal. »

1. Cette muraille s'étendait de l'Euphrate au Tigre, et garantissait la Babylonie des incursions des peuples nomades qui habitaient la partie basse de la Mésopotamie. Voy. L. Dubeux, *la Perse*, dans l'*Univers pittoresque* de F. Didot.

2. « Pour maîtriser, dit Dubeux, et pour diriger les eaux de l'Euphrate et faciliter l'arrosement des campagnes, les Babyloniens élevèrent des digues, creusèrent des canaux et des lacs qui défendaient en même temps le pays contre les invasions du dehors. Quelques canaux aussi étaient destinés à faire communiquer l'Euphrate avec le Tigre. Un de ces canaux, qui se trouvait près de la ville de Sippara, était nommé *Naharraga;* un autre, le *Naharsares*, est appelé aujourd'hui *Naharsarer;* enfin le troisième était le *Naharmalcha* ou *Fleuve royal*, qui joignait l'Euphrate au Tigre, près de l'endroit où fut plus tard fondée Sélami. *La Perse*, p. 7.

Quand ils ont entendu ce rapport, ils conduisent l'homme à Cléarque et lui rendent compte de ce qu'il a dit. Cléarque se sent troublé, épouvanté même à ce récit. Cependant un jeune homme de ceux qui étaient présents, après un moment de réflexion, fait observer qu'il y a désaccord entre l'attaque et la rupture du pont. « Il est clair que, s'ils nous attaquent, ils seront vainqueurs ou vaincus. Vainqueurs, à quoi leur sert de couper le pont ? Y en eût-il plusieurs autres, nous ne saurions où nous sauver après une défaite. Si c'est nous qui sommes vainqueurs, le pont rompu, ils n'auront plus où fuir, et ils ne trouveront aucun secours dans les forces nombreuses qu'ils ont sur l'autre rive, du moment que le passage du pont n'existera plus. »

Alors Cléarque demande à l'envoyé de quelle étendue est le pays situé entre le Tigre et le canal. Celui-ci répond que le pays est vaste, avec de nombreux villages et beaucoup de grandes villes. On s'aperçoit alors que les Barbares ont envoyé cet homme en sous main, de crainte que les Grecs, après avoir coupé le pont, ne restent dans l'île, où ils auraient eu pour retranchement d'un côté le Tigre, de l'autre le canal, avec des vivres assurés, puisque cette espèce d'île était vaste, fertile, peuplée de cultivateurs, offrant, en outre, un asile sûr à quiconque eût voulu inquiéter le roi.

On prend ensuite du repos, tout en envoyant une garde à la tête du pont ; mais personne ne l'attaqua ; il ne parut même aucun ennemi devant le pont, ainsi que les sentinelles l'assurèrent. Le lendemain, au point du jour, on passe le Tigre sur un pont de trente-sept bateaux, avec toutes les précautions possibles ; car des Grecs qui étaient auprès de Tissapherne avaient prévenu qu'on serait attaqué au passage, mais c'était un faux avis. Seulement Glos, avec quelques autres barbares, parut au moment où l'on passait, regarda si l'on traversait, et, l'ayant vu, s'éloigna au galop.

Des bords du Tigre, on fait vingt parasanges en quatre étapes et l'on arrive au fleuve Physcus[1], large d'un plèthre : il y a un pont. En cet endroit s'élève une grande ville nommée Opis[2]. Les Grecs y rencontrent le frère naturel de Cyrus et d'Artaxercès[3], amenant de Suse et d'Ecbatane une armée considérable au secours du roi. Il fait faire halte à son armée et re-

1. Aujourd'hui l'*Odorneh*. — 2. *Antiochia* sous les Séleucides.
3. L'histoire n'a pas gardé son nom.

garde passer les Grecs. Cléarque, qui était en tête, les fait défiler deux à deux, et commande de temps à autre un moment d'arrêt. Ainsi, toutes les fois que la tête de la colonne s'arrête, le reste de la colonne en fait autant : de cette manière elle parut très-nombreuse aux Grecs, et le Perse qui la regardait fut frappé d'étonnement[1].

De là en six étapes, on fait trente parasanges à travers les déserts de Médie, et l'on arrive aux villages de Parysatis, mère de Cyrus et d'Artaxercès. Tissapherne, pour insulter à Cyrus, permet aux Grecs de les piller, mais avec défense de faire des esclaves. On y trouve beaucoup de blé, de bétail et autre butin. On fait ensuite vingt parasanges en quatre étapes dans le désert, ayant le Tigre à gauche. A la première étape, de l'autre côté du fleuve, on voit une ville grande et florissante, nommée Cænæ[2], dont les habitants apportent sur des radeaux faits de peaux, du pain, du fromage et du vin.

CHAPITRE V.

Arrivée au fleuve Zabate.— Entrevue de Cléarque et de Tissapherne.— Les principaux chefs des Grecs sont pris en traître et livrés au roi.

On arrive ensuite au fleuve Zabate[3], large de quatre plèthres. On y séjourne quatre jours. On avait bien des soupçons, mais on n'avait la preuve d'aucun piége. Cléarque résout donc de s'aboucher avec Tissapherne, pour dissiper, s'il était possible, les soupçons, avant qu'il en sortît la guerre. Il lui envoie dire

1. « Il est sans doute des manœuvres par lesquelles un général habile en impose aux yeux de l'ennemi, et multiplie pour ainsi dire ses troupes ; mais celle-ci me paraît grossière. Comment Cléarque, prêtant le flanc à l'armée nombreuse du frère du roi, osa-t-il faire défiler ainsi les Grecs et former de ses troupes une colonne qui ne finissait point et qui n'aurait pu opposer de résistance, si les Barbares eussent chargé? On n'était point, à la vérité, en guerre ouverte avec eux ; mais on a vu quels soupçons existaient, on va voir combien ils étaient fondés. Il fallait d'ailleurs que la Perse fût bien peu accoutumée à voir des troupes, pour que cette procession ridicule lui fît illusion. Cléarque était un militaire. Quoique le texte soit clair, je le soupçonne d'être corrompu. » DE LA LUZERNE.

2. Un lieu nommé *Senn* et *El-Senn* paraît occuper l'emplacement de l'ancienne Cænæ.

3. Le *Zab.*

qu'il désire avoir une entrevue avec lui. Tissapherne le prie de venir sur-le-champ. Dès qu'ils sont ensemble, Cléarque lui dit : « Je sais, Tissapherne, que nous avons juré, la main dans la main, de ne nous faire mutuellement aucun tort : je vois pourtant que tu te tiens sur tes gardes avec nous comme avec des ennemis, et nous, voyant cela, nous nous tenons aussi sur nos gardes. J'ai beau chercher, je ne puis découvrir que tu aies essayé de nous faire du mal, et je suis sûr que nous ne formons aucun projet contre toi. J'ai donc désiré une entrevue, afin que, s'il est possible, nous fassions disparaître cette mutuelle défiance : car je vois que les hommes qui, sur une calomnie ou sur un soupçon, ont peur les uns des autres et veulent prévenir le mal, causent des maux irréparables à des gens qui n'avaient ni les moyens ni l'intention de nuire. Persuadé qu'une explication peut certainement mettre un terme à ces malentendus, je viens, et je veux te prouver que tu as tort de te défier de nous. Avant tout, garantie puissante, nos serments à la face des dieux nous empêchent d'être ennemis. Quiconque a conscience de les avoir violés, est, selon moi, le plus misérable des hommes. En guerre avec les dieux, je ne sache point de vitesse qui dérobe à leur poursuite, de ténèbres qui cachent, de forteresse qui mette à l'abri. Partout, tout est soumis aux dieux, partout et sur tout les dieux exercent un égal empire. Voilà ce que je pense au sujet des dieux, et des serments par lesquels nous nous sommes engagé notre amitié. Passant à des considérations humaines, je te regarde, toi, dans les circonstances présentes, comme notre plus grand bien. Avec toi tout chemin est ouvert, tout fleuve guéable, nul manque de vivres : sans toi, toute route est ténébreuse, puisque nous n'en connaissons point; tout fleuve infranchissable, toute multitude effrayante, et plus effrayante encore la solitude, toute semée d'abandon. Si la fureur nous portait à te faire périr, qu'aurions-nous produit en tuant notre bienfaiteur, qu'une lutte avec le roi, le vengeur le plus terrible? Mais encore, de quelles espérances je me priverais moi-même, si j'essayais de te faire du mal, je vais te le dire.

« J'ai souhaité d'être l'ami de Cyrus, parce que je croyais trouver en lui l'homme de son temps le plus en état de faire du bien à qui il voudrait. Je te vois aujourd'hui maître du pouvoir et du domaine de Cyrus, sans perdre pour cela ton propre gouvernement; je vois que cette puissance royale, dont Cyrus s'était fait une ennemie, est, au contraire, une alliée

pour toi. Cela étant, qui serait assez fou pour ne pas désirer être ton ami? Mais il y a plus, et je vais te dire d'où me vient l'espoir que tu voudras aussi devenir le nôtre. Je sais que les Mysiens vous inquiètent; j'espère, avec les forces dont je dispose, les réduire à votre soumission. J'en dis autant des Pisidiens, et il est beaucoup d'autres peuples dont on m'a parlé, et dont j'espère faire cesser les atteintes à votre repos. Pour les Égyptiens, contre lesquels je vous sais tout particulièrement irrités, je ne vois pas quelles autres forces que les miennes vous pourriez employer pour les châtier. Enfin, parmi les peuples qui t'avoisinent, s'il en est dont tu veuilles être l'ami, ils n'en trouveront point de plus puissant; et si quelqu'un t'inquiète, tu seras un maître absolu qui extermine, en nous ayant pour ministres, nous qui ne te servirions pas seulement par espoir d'une solde, mais par un sentiment de reconnaissance dont notre salut, dû à ta bonté, nous ferait un devoir. Pour moi, quand je considère tous ces motifs, je suis tellement étonné de ta défiance, que j'apprendrais avec le plus vif plaisir le nom de l'homme assez habile dans l'art de parler pour te persuader par ses discours que nous tramons contre toi. » Ainsi parle Cléarque; Tissapherne répond :

« Oui, je suis charmé, Cléarque, d'entendre de ta bouche ces paroles sensées. Avec ces idées, si tu méditais quelque mauvais dessein contre moi, tu me paraîtrais aussi ennemi de tes intérêts que des miens. Mais pour être bien sûr que vous auriez le plus grand tort de vous défier du roi et de moi-même, écoute à ton tour. Si nous voulions vous perdre, te semble-t-il que nous n'aurions pas assez de cavalerie, d'infanterie, d'armes, pour être en état de vous nuire sans courir le moindre risque? Les terrains propres à vous attaquer nous manqueraient-ils, le crois-tu? Et ces vastes plaines qui nous sont amies, et que vous traversez avec tant de peines, et ces montagnes qui se dressent devant vous et qu'il vous faut franchir, ne pouvons-nous pas, en les occupant d'avance, vous en fermer le passage? Et ces fleuves, ne voyez-vous point qu'il en est dont nous pouvons tirer comme d'un arsenal tout ce qu'il nous plaira pour combattre autant de troupes que nous voudrons, et qu'il en est d'autres que vous ne sauriez traverser en aucune façon, si nous n'étions point là pour vous faire passer?

« Supposons qu'en tout cela nous ayons le dessous, le feu n'est-il pas plus fort que les fruits de la terre? Et nous pour-

rions, en les brûlant, vous susciter comme ennemis la famine qu'il vous serait impossible de combattre, malgré votre valeur. Comment, avec tant de moyens de vous faire la guerre sans danger, choisirions-nous le seul qui soit impie devant les dieux, déshonorant aux yeux des hommes ? C'est la ressource des gens embarrassés, à bout de voies, que la nécessité presse, des scélérats enfin, qui veulent tirer quelque profit de leur parjure envers les dieux et de leur mauvaise foi envers les hommes. Non, non, jamais, Cléarque, nous ne serons insensés et fous à ce point !

« Pourquoi, lorsque nous pouvions vous exterminer, ne l'avons-nous point fait ? Sache bien que la cause de votre salut est le désir que j'avais de prouver mon dévouement aux Grecs : car ces troupes étrangères sur lesquelles Cyrus ne comptait, en montant dans les hauts pays, que parce qu'il les payait, je voulais, moi, en descendant, m'en faire un soutien par des bienfaits. Quant aux avantages que vous pouvez m'offrir, tu en as dit quelques-uns; mais le plus grand, c'est celui que je sais. Il est permis au roi seul de porter la tiare droite sur sa tête; mais peut-être, vous présents, est-il permis à un autre de la porter ainsi dans son cœur. »

En parlant ainsi, il parut à Cléarque dire la vérité, et Cléarque reprit : « Ceux donc, dit-il, qui, lorsque nous avons de tels motifs d'amitié, essayent par leurs calomnies de nous rendre ennemis, ne sont-ils pas dignes des derniers supplices ? — Pour moi, dit Tissapherne, si vous voulez, stratéges et lochages, venir à moi au grand jour, je vous dirai ceux qui me disent que tu trames contre moi et contre mon armée. — Moi, dit Cléarque, je te les amènerai tous; et, de mon côté, je te ferai connaître d'où je tiens ce que je sais de toi. »

Après cette conférence, Tissapherne fait de grandes caresses à Cléarque, qu'il prie de rester et de dîner avec lui. Le lendemain Cléarque, de retour au camp, paraît persuadé des intentions pacifiques de Tissapherne, et raconte ce que celui-ci lui a dit. Il ajoute qu'il faut que les chefs invités se rendent chez Tissapherne, et que ceux des Grecs qui seraient convaincus de calomnie soient punis comme traîtres et ennemis des Grecs. Il soupçonnait que le calomniateur était Ménon, sachant qu'il s'était, ainsi qu'Ariée, abouché avec Tissapherne, qu'il formait un parti contre lui et qu'il cabalait pour se gagner toute l'armée et devenir l'ami de Tissapherne. Cléarque, de son côté, voulait se concilier l'affection de l'armée entière et se débar-

rasser de ceux qui le gênaient. Cependant quelques soldats, d'un avis opposé au sien, disent qu'il ne faut pas conduire à Tissapherne tous les lochages et tous les chefs, qu'il faut s'en défier. Mais Cléarque insiste fortement jusqu'à ce qu'il ait obtenu d'y aller avec cinq stratéges et vingt lochages : ils sont suivis d'environ deux cents soldats, faisant mine d'aller acheter des vivres.

Arrivés aux portes de Tissapherne, on appelle à l'intérieur les généraux Proxène de Béotie, Ménon de Thessalie, Agias d'Arcadie, Cléarque de Lacédémone, et Socrate d'Achaïe : les lochages restent à la porte. Quelques instants après, au même signal, on arrête les généraux qui sont entrés, et l'on égorge ceux qui sont restés dehors. Ensuite des cavaliers barbares, galopant par la plaine, massacrent tout ce qu'ils rencontrent de Grecs, soit libres, soit esclaves. Les Grecs sont étonnés de cette course de cavaliers qu'ils aperçoivent de leur camp, et ne savent que penser, lorsqu'arrive Nicarque d'Arcadie : il s'était enfui, blessé au ventre et tenant ses entrailles dans ses mains. Il raconte tout ce qui s'est passé. Aussitôt les Grecs courent aux armes, frappés de terreur et croyant que les Barbares vont fondre sur le camp; mais ils n'arrivent pas tous : il ne voient qu'Ariée, Artaoze et Mithridate, gens fort dévoués à Cyrus. L'interprète des Grecs dit qu'il aperçoit avec eux le frère de Tissapherne et qu'il le reconnaît. Ils avaient une escorte de Perses cuirassés, environ trois cents. Ceux-ci, arrivés près du camp, demandent qu'un stratége ou un lochage grec s'avance pour entendre les ordres du roi. Alors les stratéges grecs Cléanor d'Orchomène, et Sophénète de Stymphale, sortent du camp avec précaution, et derrière eux Xénophon d'Athènes, pour savoir des nouvelles de Proxène. Chirisophe ne se trouvait pas là : il était allé avec d'autres à un village pour chercher des vivres. Quand on est à portée de la voix, Ariée parle ainsi : « Grecs, Cléarque, convaincu d'avoir manqué à ses serments et rompu la trêve, en a subi la peine : il est mort. Proxène et Ménon, qui ont dénoncé sa perfidie, sont en grand honneur. Quant à vous, le roi vous demande vos armes : il dit qu'elles sont à lui, puisqu'elles étaient à Cyrus, son esclave. » A cela les Grecs répondent par la bouche de Cléanor d'Orchomène : « O le plus méchant des hommes, Ariée, et vous tous qui étiez amis de Cyrus, n'avez-vous pas honte à la face des dieux et des hommes, vous qui, après avoir juré de reconnaître les mêmes amis et les mêmes ennemis que nous,

nous livrez à Tissapherne, le plus impie, le plus scélérat des traîtres; vous qui, après avoir si lâchement assassiné les dépositaires de votre serment et trahi les autres, marchez contre nous avec nos ennemis? » Ariée réplique : « Cléarque a été convaincu de tramer depuis longtemps contre Tissapherne, contre Orontas et contre nous tous qui sommes avec eux. » Xénophon lui répond : « Cléarque, je le veux bien, s'il a violé ses ses serments et la trêve, a la peine qu'il mérite : car c'est justice que les traîtres périssent. Mais Proxène, mais Ménon, qui sont vos bienfaiteurs et nos stratéges, renvoyez-les ici. Il est certain qu'étant vos amis et les nôtres, ils s'efforceront de nous donner à vous et à nous les meilleurs conseils. »

Alors les Barbares tiennent entre eux une longue conférence et se retirent sans rien répondre.

CHAPITRE VI.

Jugement de Xénophon sur Cléarque, Proxène, Ménon, Agias et Socrate.

Les généraux qu'on avait ainsi arrêtés sont conduits au roi, qui leur fait trancher la tête : telle fut leur fin[1]. L'un d'eux, Cléarque, de l'aveu de tous ceux qui le pratiquèrent, passait pour un soldat, pour un homme de guerre dans toute la force de l'expression. Tant que les Lacédémoniens furent en lutte avec les Athéniens, il demeura en Grèce. A la paix, il persuada à ses concitoyens que les Thraces faisaient du tort aux Grecs, gagna, comme il put, les éphores, et mit à la voile pour aller guerroyer contre les Thraces qui habitent au-dessus de la Chersonèse et de Périnthe. Les éphores, ayant changé d'avis après son départ, essayèrent de le faire revenir de l'isthme[2]; mais il n'obéit point, et fit voile vers l'Hellespont. Les magistrats de Sparte le condamnèrent à mort, pour refus d'obéissance. Dès lors, n'ayant plus de patrie, il vient trouver Cyrus et gagne sa confiance par des discours que nous avons cités ailleurs. Cyrus lui donne dix mille dariques. Celui-ci les reçoit,

1. On trouvera des détails sur leur mort dans Plutarque, *Vie d'Artaxercès*, trad. d'Alexis Pierron, t. IV, p. 539.

2. De Corinthe.

mais ne s'abandonne point à l'inaction; il se sert de cette somme pour lever une armée, et fait la guerre aux Thraces. Vainqueur dans un combat, il pille et ravage leur pays, et continue les hostilités jusqu'à ce que Cyrus ait besoin de ses troupes : il part alors avec Cyrus pour une autre campagne.

Ce sont bien là les actes d'un vrai soldat, qui, libre de vivre en paix sans honte et sans dommage, préfère la guerre; libre de ne rien faire, aime mieux s'imposer les fatigues de la guerre; libre d'avoir des richesses sans danger, préfère posséder moins, pourvu qu'il fasse la guerre. C'est à la guerre qu'il dépensait son argent, comme on le dépense en amour ou en autres plaisirs, tant il était passionné pour la guerre.

Pour son talent militaire, en voici la preuve. Il aimait le danger; la nuit comme le jour, il conduisait les siens à l'ennemi, et, dans les occasions périlleuses, il était prudent, ainsi que l'attestent tous ceux qui l'y ont vu. On le disait habile à commander autant qu'on le pouvait attendre d'un homme de son humeur. Car s'il était capable, aussi bien que personne, de songer à fournir à ses troupes les objets nécessaires, et à prendre pour cela les précautions voulues, il ne savait pas moins amener ceux qui le suivaient à obéir à Cléarque. Il y arrivait, du reste, par la sévérité[1] : il avait l'air dur, la voix rude, il punissait toujours avec rigueur, parfois avec colère, au point qu'il s'en est plus d'une fois repenti. Il châtiait pourtant par système, convaincu qu'une armée sans discipline ne sert de rien. On prétend même qu'il disait que le soldat doit plus craindre son chef que les ennemis, soit qu'on lui ordonne de garder un poste, d'épargner les terres amies, ou de marcher résolûment à l'ennemi. Aussi, dans les dangers, c'est lui qu'on écoutait le plus volontiers, et les soldats ne lui préféraient personne. Alors la rudesse de sa physionomie prenait, dit-on, une teinte plus douce, et sa dureté ne paraissait plus être qu'une mâle assurance en face des ennemis. Ce n'était plus, aux yeux de tous, qu'un gage de talent, et non pas un objet d'effroi. Mais, le danger évanoui, dès qu'on voyait jour à passer sous d'autres chefs, on l'abandonnait en foule. Cléarque, en effet, n'avait rien de gracieux; il était toujours dur et cruel, en sorte que ses soldats avaient pour lui les sentiments des enfants pour un pédagogue. Par suite, il n'eut jamais personne qui le suivît par amitié ou par dévouement; mais ceux que la patrie, le besoin, ou toute autre nécessité, avaient rangés

1. Cf. Diodore de Sicile, XIII, LXVI.

sous ses ordres, il savait parfaitement les faire obéir. Dès qu'on eut commencé à vaincre sous lui, deux grands moyens lui créèrent d'excellents soldats, son intrépidité à toute épreuve contre les ennemis et une crainte du châtiment qui les rendait soumis à la discipline. Tel était Cléarque dans son commandement; mais il ne voulut jamais, dit-on, subir celui d'un autre. Il avait, quand il mourut, environ cinquante ans.

Proxène de Béotie, dès son enfance, désira devenir un homme capable de grandes choses: et c'est ce désir qui lui fit prendre des leçons payées de Gorgias de Léontium. Après avoir passé quelque temps auprès de lui, se croyant alors de force à commander et regardant son amitié comme un prix égal aux services rendus à des princes, il se mêla aux affaires de Cyrus. Il espérait acquérir un grand nom, un grand pouvoir, des sommes considérables. Mais, malgré cette ambition, il prouva toujours jusqu'à la dernière évidence qu'il ne voulait rien obtenir par des moyens injustes : c'était par la justice et la probité qu'il prétendait arriver à son but: autrement, non. Il était d'une nature à commander à d'honnêtes gens; mais il n'avait pas ce qu'il faut pour inspirer à ses soldats le respect ou la crainte: il respectait ses soldats plus qu'il n'en était respecté, et l'on voyait trop qu'il craignait plus de se faire mal venir de ses soldats que les soldats de lui désobéir. Il pensait qu'il suffit, pour être un bon chef et le paraître, de donner des éloges à ceux qui font bien, et de n'en point donner à ceux qui se conduisent mal. De la sorte, les honnêtes gens placés sous ses ordres lui étaient dévoués, tandis que les méchants, le prenant aisément pour dupe, conspiraient contre lui. Quand il mourut, il avait près de trente ans.

Ménon de Thessalie ne dissimulait point sa soif des richesses. Il n'aspirait au commandement que pour gagner davantage, désirant les honneurs pour faire plus de profits; il ne voulait être l'ami des puissants que pour être impunément injuste. Pour arriver à ce qu'il désirait, il regardait comme la voie la plus courte le parjure, le mensonge, la fourberie : la loyauté et la probité lui paraissaient une niaiserie. On voyait qu'il n'aimait personne; et ceux dont il se disait l'ami, il leur tendait ostensiblement des piéges. Jamais il ne se moquait d'un ennemi; mais il ne parlait point avec ceux de son entourage sans se moquer d'eux. Il ne cherchait point à s'emparer des biens des ennemis, parce qu'il ne croyait pas facile de prendre ce qui est bien gardé; mais, seul entre tous, il croyait très-facile de prendre le bien mal gardé

d'un ami. Tout ce qu'il connaissait de parjures et de scélérats, il en avait peur comme de gens aguerris; mais tous ceux qui étaient pieux et vrais, il en tirait profit comme n'étant pas des hommes.

Comme on voit quelqu'un faire gloire de sa piété, de sa franchise, de sa droiture, ainsi Ménon se targuait de savoir tromper, forger un mensonge, railler ses amis, et il regardait les gens sans friponnerie comme des hommes mal élevés. Quand il voulait être le premier dans l'affection d'un autre, il calomniait les premiers occupants, convaincu que c'était le moyen de gagner son estime. Pour se faire obéir des soldats, il se faisait complice de leurs scélératesses. Il voulait se faire honorer et courtiser, tout en montrant qu'il avait plus que personne le pouvoir et la volonté de nuire. Il appelait rendre service, si l'on venait à l'abandonner, de n'avoir pas perdu celui dont il s'était servi.

On peut se tromper sur des faits peu connus; mais, ce que tout le monde sait, le voici. Il était encore joli garçon, quand il obtint d'Aristippe un commandement de troupes étrangères; et il n'avait point perdu la fraîcheur de la jeunesse, lorsqu'il vécut dans une intimité des plus étroites avec Ariée le Barbare, qui aimait les beaux jeunes gens : lui-même, à un âge où il n'avait pas de barbe, eut pour mignon un Barbare, Tharipas. Quand les généraux périrent, pour avoir marché contre le roi avec Cyrus, il ne fut pas mis à mort, quoiqu'il eût fait comme eux; mais, après le meurtre des autres généraux, le roi ne le punit pas de mort comme Cléarque et les autres chefs, à qui l'on trancha la tête, genre de mort qui paraissait le plus noble; on dit qu'on lui fit souffrir un an les supplices des malfaiteurs[1], et que ce fut là sa fin.

Agias d'Arcadie et Socrate d'Achaïe furent également mis à mort. Ni l'un ni l'autre ne furent jamais décriés comme lâches à la guerre, ni comme traîtres à l'amitié. Ils étaient âgés, tous les deux, de près de trente-cinq ans.

1. Il eut le pied ou la main coupée.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Découragement des Grecs. — Songe de Xénophon. — Son discours aux Grecs.

Tout ce que les Grecs ont fait dans leur marche dans les hauts pays avec Cyrus jusqu'à la bataille, puis ce qui s'est passé au moment de la retraite des Grecs, depuis la mort de Cyrus et la trêve avec Tissapherne, a été raconté dans les livres précédents.

Quand on eut arrêté les stratéges et mis à mort ceux des lochages et des soldats qui les avaient suivis, les Grecs se trouvèrent dans un grand embarras, en songeant qu'ils étaient aux portes du roi, entourés de tous côtés d'un grand nombre de nations et de villes ennemies, sans personne qui leur fournît un marché de vivres; à une distance de la Grèce de plus de dix mille stades; sans guide qui leur indiquât la route; arrêtés au milieu du chemin qui les menait à leur patrie par des fleuves infranchissables, trahis par les Barbares même qui avaient accompagné Cyrus dans son expédition; abandonnés seuls et sans cavaliers qui couvrissent leur retraite. Il était donc certain que, vainqueurs, ils ne tueraient pas un fuyard; vaincus, pas un d'eux n'échapperait.

Au milieu de ces pensées décourageantes, peu d'entre eux, ce soir-là, prirent de la nourriture, peu allumèrent du feu, et il n'y en eut pas beaucoup qui, dans la nuit, vinssent auprès des armes. Chacun reposa où il se trouvait; aucun ne pouvait dormir du chagrin et des regrets de leur patrie, de leurs parents, de leurs femmes, de leurs enfants, qu'ils n'espéraient plus revoir. C'est dans cette situation d'esprit qu'on se livra au repos.

Or, il y avait à l'armée un certain Xénophon d'Athènes qui ne la suivait ni comme stratége, ni comme lochage, ni comme soldat; mais Proxène, depuis longtemps son hôte, l'avait engagé à quitter son pays, lui promettant, s'il venait, de le faire ami de Cyrus, dont il attendait lui-même, disait-il, de plus grands avantages que dans son pays. Xénophon, ayant lu la lettre, consulte Socrate d'Athènes sur ce voyage. Socrate, craignant que Xénophon ne se rendît suspect à ses concitoyens en devenant ami de Cyrus, qui avait paru se lier étroitement avec les Lacédémoniens dans la guerre contre Athènes, lui conseille d'aller à Delphes consulter le dieu sur ce voyage. Xénophon s'y rend et demande à Apollon quel est le dieu auquel il doit offrir des sacrifices et des prières pour mener à la plus belle et à la meilleure fin le voyage qu'il médite, et pour revenir sain et sauf, après y avoir réussi. Apollon lui répond de sacrifier aux dieux qu'il fallait. A son retour, il fait part de l'oracle à Socrate. Celui-ci, en l'entendant, lui reproche de n'avoir pas commencé par demander lequel valait mieux pour lui de partir ou de rester. et, déterminé au voyage, d'avoir seulement consulté sur le meilleur moyen de l'accomplir : « Mais, puisque tu t'es borné à cette question, ajoute-t-il, il faut faire tout ce que le dieu a prescrit. » Xénophon ayant donc offert les sacrifices dont le dieu avait parlé, s'embarque et joint à Sardes Proxène et Cyrus, tout prêts à prendre la route des hauts pays. Il est présenté à Cyrus. D'après le vœu de Proxène, Cyrus lui témoigne le désir de le garder auprès de lui : il lui dit que, l'expédition finie, il le renverra aussitôt. On prétendait que l'expédition était faite contre les Pisidiens.

Xénophon s'était donc engagé dans cette campagne, trompé il est vrai, non par Proxène, car celui-ci ne savait pas que l'expédition était contre le roi, pas plus du reste qu'aucun autre Grec, sauf Cléarque. Ce n'est qu'arrivés en Cilicie que tout le monde vit clairement que l'expéditon était contre le roi. Effrayés du trajet, mais cédant, malgré eux, à un sentiment de honte pour eux-mêmes et pour Cyrus, la plupart des Grecs avaient suivi, et Xénophon était l'un d'eux.

Au milieu de l'embarras général, il s'affligeait avec les autres et ne pouvait dormir. Cependant, ayant pris un peu de sommeil, il eut un songe[1]. Il crut voir, au milieu des tonnerres, la foudre tomber sur la maison paternelle, qui devint toute en feu. Effrayé,

1. Sur ce songe cf. Lucien, *le Songe*, 17, t. I, p. 6 de notre traduction.

il s'éveille en sursaut, et juge d'une part le songe favorable, puisque, au milieu des peines et des dangers, il avait vu venir une grande lumière de Jupiter; mais d'autre part il craignait, le songe lui étant venu de Jupiter roi, et le feu ayant paru briller autour de lui, de ne pouvoir sortir des États du roi et d'y être enfermé de tous côtés par des obstacles.

De quelle nature était un pareil songe, il est permis d'en juger par les événements qui le suivirent. Voici, en effet, ce qui arriva immédiatement après. Xénophon s'éveille, et telle est la première idée qui se présente à son esprit : « Pourquoi suis-je couché? la nuit s'avance; avec le jour il est probable que l'ennemi va nous arriver. Si nous tombons au pouvoir du roi, qui empêchera qu'après avoir vu tout ce qu'il y a de plus affreux et souffert tout ce qu'il y a de plus cruel, nous ne subissions une mort ignominieuse? Le moyen d'échapper, personne n'y songe, personne ne s'en occupe; mais nous restons couchés, comme si nous avions le temps de rester en repos. De quelle ville doit m'arriver un général qui agisse en conséquence? Quel âge dois-je attendre? Non, je ne serai jamais vieux, si je me livre aujourd'hui aux ennemis. »

Sur ce point, il se lève, et appelle d'abord les lochages de Proxène. Lorsqu'ils sont réunis : « Je ne puis, leur dit-il, lochages, ni dormir ni rester couché, et vous êtes sans doute comme moi, quand je vois dans quelle situation nous sommes. Il est évident que les ennemis ne nous auraient pas déclaré une guerre ouverte, s'ils ne croyaient avoir bien pris toutes leurs mesures; et cependant personne de nous ne songe aux moyens de les repousser de notre mieux.

« Si nous ne faisons rien et que nous tombions au pouvoir du roi, quel sera, croyez-vous, notre sort, avec un homme qui, voyant mort son frère, né du même père et de la même mère que lui, lui a fait couper la tête et la main, et les a étalées sur une croix? Et nous, dont personne ne prend les intérêts, nous qui avons marché contre lui, pour le faire de roi esclave et pour le mettre à mort, si nous l'avions pu, qu'en devons-nous attendre? Ne fera-t-il pas tout pour nous traiter de la façon la plus ignominieuse et détourner à jamais tous les hommes de faire la guerre contre lui? Oui, pour ne pas tomber en son pouvoir, il faut mettre tout en œuvre.

« Pour moi, tant qu'a duré la trêve, je n'ai cessé de nous plaindre et d'envier le roi et ses gens, en considérant l'étendue et la nature du pays qu'ils possèdent, l'abondance de leurs pro-

visions, leurs esclaves, leur bétail, et cet or, et ces étoffes. Mais aussi lorsque je songeais à nos soldats, qui ne pouvaient avoir part à tous ces biens qu'en les achetant, lorsque je voyais que, même en les payant, ils n'étaient accessibles qu'à un très-petit nombre, et que nos serments nous interdisaient tout autre moyen d'avoir le nécessaire qu'en échange d'argent, en songeant, dis-je, à tout cela, je redoutais plus encore la trêve que maintenant la guerre.

« Toutefois, puisqu'ils ont rompu la trêve, il me semble qu'ils ont mis fin à leurs outrages et à nos inquiétudes. Entre eux et nous ces avantages sont comme un prix réservé à ceux de nous qui montreront le plus de cœur, et les juges du jeu sont les dieux eux-mêmes, qui seront, j'aime à le croire, de notre parti. Les ennemis se sont parjurés devant eux, et nous, qui avions tant de biens sous les yeux, nous nous en sommes constamment abstenus, par respect pour les dieux attestés dans nos serments. Nous pouvons donc, ce me semble, marcher au combat avec plus d'assurance que les Barbares. En outre, nous avons des corps plus endurcis que les leurs à supporter les froids, les maladies, les fatigues. Grâce au ciel, nous avons aussi des âmes plus vigoureuses; et leurs soldats sont plus faciles à blesser et à tuer que les nôtres, si les dieux nous accordent la victoire qu'ils nous ont déjà donnée.

« Mais peut-être en est-il d'autres qui ont la même pensée. Au nom des dieux, n'attendons pas que d'autres viennent à nous pour nous appeler à des actions d'éclat. Soyons les premiers à entraîner les autres sur le chemin de l'honneur. Montrez-vous les plus braves des lochages, plus dignes d'être stratéges que les stratéges eux-mêmes. Pour moi, si vous voulez marcher où je vous dis, je suis prêt à vous suivre; si vous m'ordonnez de vous conduire, je ne prétexterai point mon âge; je crois, au contraire, avoir toute la vigueur qu'il faut pour éloigner de moi les maux dont je suis menacé. »

Ainsi parle Xénophon. Les lochages, après l'avoir entendu, le prient tous de se mettre à leur tête, sauf un certain Apollonidès, qui prétend, avec l'accent béotien, qu'il y a folie à proposer un autre moyen de salut que de fléchir le roi, s'il est possible; et il se met alors à parler des difficultés de la situation; mais Xénophon l'interrompant : « Homme étonnant, dit-il, tu ne comprends donc pas ce que tu vois, tu ne te rappelles pas ce que tu entends. Tu étais cependant avec nous lorsque le roi, après la mort de Cyrus, tout fier de ce bel exploit, nous fit

sommer de rendre les armes . nous ne les avons pas rendues. mais tout armés nous avons campé près de lui. Que n'a-t-il pas fait, envoyant des émissaires, demandant une trêve, nous fournissant des vivres, jusqu'à ce que la trêve fût convenue? Alors nos stratéges et nos lochages, comme tu le demandes, se sont abouchés avec lui, sans armes, sur la foi de la trêve ; et maintenant frappés, blessés, outragés, les infortunés peuvent-ils du moins obtenir la mort? Ah! je suis sûr qu'ils la désirent! Et toi, qui sais tout cela, tu traites de fous ceux qui proposent de se défendre; tu dis qu'il faut aller de nouveau supplier? Mon avis, compagnons, c'est de ne plus admettre cet homme parmi nous; ôtons-lui son grade, chargeons-le de son bagage, et reléguons-le parmi les skeuophores. Un homme déshonore sa patrie et la Grèce entière, lorsque, Grec, il se conduit ainsi. »

Alors Agasias de Stymphale prenant la parole : « Heureusement, dit-il, cet homme n'a rien de commun avec la Béotie ni avec le reste de la Grèce. Je l'ai vu de près; c'est une espèce de Lydien, et il a les deux oreilles percées. » Ce qui était vrai. On le chasse donc, et les autres, se dispersant dans tous les quartiers, appellent à haute voix le stratége, si le stratége n'avait point péri; l'hypostratége, si le stratége était mort; le lochage, si le lochage avait échappé. Quand tout le monde est réuni, on s'assied devant les armes, stratéges et lochages, au nombre d'une centaine environ. Au moment où cela se passait, il était près de minuit.

Hiéronyme d'Élis, le plus ancien des lochages de Proxène, prit alors la parole : « Stratéges et lochages, dit-il, en jetant les yeux sur les conjonctures présentes, il nous a paru convenable de vous assembler et de vous convoquer, pour prendre, si nous pouvons, une bonne résolution. Parle, Xénophon, redis à ton tour ce dont tu nous as fait part. »

Alors Xénophon commence en ces mots : « Nous savons tous que le roi et Tissapherne ont fait arrêter autant de nos compagnons qu'ils ont pu; quant aux autres, il est clair qu'ils leur tendent des piéges pour les faire périr, s'ils le peuvent. Nous devons donc, selon moi, mettre tout en œuvre pour ne pas tomber entre les mains des barbares, mais plutôt pour les faire tomber, si nous pouvons, entre les nôtres. Sachez du reste que tous, tant que vous êtes, en ce moment réunis ici, vous avez la plus belle occasion. Tous les soldats ont les yeux tournés sur vous. S'ils vous voient découragés, ils se conduiront tous en lâches; mais si vous paraissez disposés à marcher contre les en-

nemis et à entraîner les autres, sachez-le bien, ils vous suivront et s'efforceront de vous imiter.

« Or, il est juste que vous vous distinguiez des soldats : vous êtes stratéges, taxiarques, lochages : pendant la paix, vous aviez plus de part aux richesses et aux honneurs; vous devez donc, aujourd'hui que nous sommes en guerre, vous montrer plus braves que la foule qui vous suit, et lui donner, au besoin, l'exemple de la prévoyance et du courage. Et d'abord, je crois que vous rendrez un grand service à l'armée, si vous vous occupez à remplacer au plus tôt les stratéges et les lochages qui ont péri. Sans chefs, rien de beau, rien de bien, tranchons le mot, rien absolument ne se fait, à la guerre surtout. La discipline est le salut des armées; combien l'indiscipline n'en a-t-elle pas perdu!

« Quand vous aurez élu les chefs nécessaires, si vous réunissez les autres soldats et que vous les ranimiez, vous ferez, selon moi, une chose tout à fait urgente. Car sans doute vous avez observé comme moi leur abattement quand ils sont venus aux armes, leur abattement quand ils se sont placés aux postes. Tant qu'ils en seront là, je ne vois point quel parti en tirer, soit la nuit, soit le jour. Or, si l'on tourne leurs idées d'un autre côté, de manière qu'ils ne songent pas exclusivement à ce qu'ils ont à souffrir, mais à ce qu'ils ont à faire, ils reprendront bientôt courage. Vous savez, en effet, qu'à la guerre ce n'est ni le nombre ni la force qui fait la victoire; mais ceux qui, avec l'aide des dieux, vont d'une âme forte contre les ennemis, en trouvent rarement qui leur résistent. J'ai observé aussi, camarades, que ceux qui, dans les combats, cherchent à sauver leur vie, périssent presque toujours d'une mort lâche et honteuse, tandis que ceux qui savent que la mort est commune et inévitable à tous les hommes, et qui combattent pour mourir avec honneur, parviennent souvent, je le vois, à la vieillesse, et, tant qu'ils vivent, n'en sont que plus heureux. Convaincus de ces maximes, il faut aujourd'hui, dans les circonstances où nous sommes, nous montrer hommes de cœur et y exciter les autres. » Cela dit, il se tait.

Après lui, Chirisophe prenant la parole : « Je ne te connaissais pas auparavant, Xénophon, dit-il; j'avais seulement entendu dire que tu étais Athénien. Mais aujourd'hui je te loue de ce que tu dis et de ce que tu fais, et je voudrais que tous les autres fussent comme toi : ce serait un bien général. Cependant, camarades, ajoute-t-il, ne tardons point; séparons-nous; que ceux de

vous qui manquent de chefs en choisissent, puis, le choix fait, venez au milieu du camp et amenez-y celui que vous aurez choisi : ensuite convoquons tous les autres soldats : que le héraut Tolmidès soit près de nous ! » A ces mots il se lève, pour qu'il n'y ait aucun délai et qu'on exécute ce qu'il faut faire. On elit alors les chefs : au lieu de Cléarque, Timasion de Dardanie; au lieu de Socrate, Xanticlès d'Achaïe ; à la place d'Agias, Cléanor d'Arcadie ; au lieu de Ménon, Philésius d'Achaïe ; à la place de Proxène, Xénophon d'Athènes.

CHAPITRE II.

Discours de Chirisophe, de Cléanor et de Xénophon.

Après l'élection, le jour commençant à poindre, les chefs se rendent au centre du camp et conviennent de placer des gardes en avant et de convoquer les soldats. Les soldats réunis, Chirisophe de Lacédémone se lève et parle ainsi : « Soldats, les circonstances sont critiques, depuis que nous sommes privés de nos stratéges, de nos lochages et de nos soldats ; de plus, Ariée, qui était notre allié, nous a trahis. Il faut cependant sortir de là en hommes de cœur. Au lieu de nous décourager, essayons de nous en tirer, si nous pouvons, par une belle victoire ; sinon, mourons bravement plutôt que de tomber vivants aux mains des ennemis : car je crois que nous souffririons des maux que puissent les dieux réserver à nos ennemis ! »

Alors Cléanor d'Orchomène se lève et parle ainsi : « Oui, vous voyez, soldats, le parjure du roi et son impiété ; vous voyez la perfidie de Tissapherne, lui qui, après vous avoir dit qu'il était voisin de la Grèce, et qu'il voulait avant tout nous sauver, après avoir fait les mêmes serments que nous et nous avoir donné la main, nous trahit et arrête nos généraux. Il n'a pas même respecté Jupiter Hospitalier ; mais il a fait asseoir Cléarque à sa table, pour mieux les tromper, et les a fait mettre à mort. Et Ariée, que nous avons voulu creer roi, à qui nous avons donné notre foi, en recevant la sienne, que nous ne nous trahirions point, cet homme, sans crainte des dieux, sans respect pour la mémoire de Cyrus, de Cyrus qui, de son vivant, l'avait comblé d'honneurs, le voilà maintenant passé du côté des plus cruels ennemis de son bienfaiteur, en essayant de nous

faire du mal, à nous les amis de Cyrus! Ah! que les dieux les punissent! Pour nous, témoins de cette conduite, il ne faut plus nous laisser tromper par de telles gens : combattons donc avec le plus de cœur possible, prêts à subir d'ailleurs ce qu'il plaira aux dieux! »

Alors Xénophon se lève, revêtu de la plus belle armure guerrière qu'il eût pu se procurer, convaincu que, si les dieux lui donnaient la victoire, la plus belle parure convenait au vainqueur, et que, s'il fallait mourir, il convenait encore, après s'être jugé digne de porter les plus belles armes, d'en mourir revêtu, puis il commence ainsi : « Le parjure des barbares, leur perfidie dont vous parle Cléanor, vous les connaissez aussi, je le crois. Si donc vous délibériez sur un nouvel accord d'amitié avec eux, nous serions nécessairement en proie au découragement, en considérant ce qu'ont souffert nos stratéges qui, sur la foi des traités, se sont remis en leurs mains. Mais si nous avons l'intention de punir avec nos armes les maux qu'on nous a faits, et de leur faire la guerre par tous les moyens en notre pouvoir, nous avons, avec l'aide des dieux, de nombreuses et belles espérances de salut. » Au moment où Xénophon prononçait ces paroles, un Grec éternue. Aussitôt les soldats, d'un seul mouvement, s'inclinent tous devant le dieu. Alors Xénophon reprenant : « Il me semble, soldats, dit-il, que comme, au moment où nous délibérons sur notre salut, Jupiter sauveur nous envoie ce présage, il faut vouer à ce dieu un sacrifice d'actions de grâces, dès que nous serons arrivés en pays ami, et un second sacrifice aux autres dieux, suivant nos facultés. Que ceux qui sont de cet avis lèvent la main. » Tous la lèvent : on prononce ensuite le vœu, on chante un péan; puis, ces hommages légitimes rendus aux dieux, Xénophon reprend en ces mots : « Je disais donc que nous avons de nombreuses et belles espérances de salut. D'abord nous observons les serments faits devant les dieux, tandis que les ennemis se sont parjurés et ont violé serments et trêves. Cela étant, il est probable que les dieux combattront avec nous contre nos ennemis, eux qui, aussitôt qu'ils le veulent, peuvent soudain humilier les grands et sauver aisément les faibles même au milieu des dangers. En second lieu, je vais vous rappeler les dangers qu'ont courus nos ancêtres, afin que vous sentiez qu'il faut vous montrer braves, parce que les braves sont tirés par les dieux des plus grands périls. Quand les Perses et ceux qui les suivaient vinrent, avec une armée formidable, pour anéantir Athènes, les Athéniens osèrent leur

résister et les vainquirent. Ils avaient fait vœu d'immoler à Diane autant de chèvres qu'ils tueraient d'ennemis; et, n'en trouvant pas assez, ils décidèrent d'en sacrifier cinq cents tous les ans. Ce sacrifice se fait encore aujourd'hui.

« Plus tard, lorsque Xerxès, suivi de troupes innombrables, marcha contre la Grèce, nos ancêtres battirent sur terre et sur mer les aïeux de vos ennemis. Vous en voyez des preuves dans les trophées; mais le plus grand témoignagne est la liberté des villes où vous êtes nés et où vous avez été élevés : vous ne vous y inclinez devant aucun maître, mais seulement devant les dieux. Voilà les ancêtres dont vous êtes sortis. Je ne dirai pas qu'ils aient à rougir de vous, puisque, il y a peu de jours, placés en face des descendants de ces mêmes hommes, vous avez, avec l'aide des dieux, vaincu des troupes bien plus nombreuses que les vôtres. Et alors c'est pour la royauté de Cyrus que vous avez montré du cœur; mais aujourd'hui qu'il s'agit de votre salut, il faut montrer encore plus d'ardeur et de courage : il est d'ailleurs tout naturel que vous ayez plus d'assurance en face des ennemis. Jadis vous ne les aviez point pratiqués; et, tout en voyant leur foule innombrable, vous avez osé, avec ce courage qui vous est héréditaire, vous élancer sur eux. Maintenant que vous savez par expérience que, si nombreux qu'ils soient, ils n'ont pas le cœur de vous attendre, vous conviendrait-il de les craindre?

« Ne regardez pas non plus comme un désavantage, si les troupes de Cyrus, jadis rangées à vos côtés, vous font défaut aujourd'hui. Elles sont encore plus lâches que celles que nous avons battues : c'est pour rejoindre celles-ci qu'elles nous ont abandonnés. Ne vaut-il pas mieux alors voir dans l'armée ennemie que dans la nôtre des gens prêts à donner le signal de la fuite? Si quelqu'un de vous se décourage de ce que nous n'avons pas de cavalerie, tandis que les ennemis en ont une nombreuse, songez que dix mille cavaliers ne sont que dix mille hommes. Personne, dans une bataille, n'a jamais péri d'une morsure ni d'un coup de pied de cheval : ce sont les hommes qui font la chance des batailles. Ainsi, nous avons une assiette beaucoup plus sûre que celle des cavaliers. Suspendus sur leurs chevaux, ils ont peur non-seulement de nous, mais de tomber; tandis que nous, solidement fixés à la terre, nous frappons plus fortement ceux qui nous approchent, nous atteignons mieux le point où nous visons. Les cavaliers n'ont sur nous qu'un avantage, c'est de fuir avec plus de sûreté que nous.

« Si, pleins de cœur au combat, vous vous affligez de ce que Tissapherne ne sera plus notre guide, et que le roi ne nous fournira plus de marché, considérez lequel vaut mieux d'avoir pour guide un Tissapherne, qui machine évidemment contre nous, ou de nous faire conduire par des hommes de notre choix, qui sauront que, s'ils veulent nous duper, c'est leur âme et leur corps qui seront dupes. Quant aux vivres, vaut-il mieux au marché qu'ils nous fournissent en acheter quelques mesures pour beaucoup d'argent, surtout à un moment où l'argent va nous manquer, que d'en prendre nous-mêmes, étant vainqueurs, en telle quantité que chacun de nous voudra ?

« Si ce dernier parti vous semble préférable, peut-être croyez-vous impossible de passer les fleuves, et regardez-vous comme une grande faute de les avoir passés ; mais prenez donc garde que les Barbares ont commis la folie plus grande encore de les avoir passés comme nous. D'ailleurs, si les fleuves sont difficiles à traverser loin de leurs sources, ils deviennent enfin guéables en remontant vers leur point de départ, et ils ne mouillent pas même le genou ; et le passage fût-il impraticable, dût-il ne se présenter aucun guide, il ne faudrait pas encore nous décourager. En effet, nous savons que les Mysiens, que nous ne croyons pas plus braves que nous, habitent dans les États du roi, et malgré lui, des villes grandes et florissantes. Nous en savons autant des Pisidiens. Quant aux Lycaoniens, nous avons vu qu'ils occupent des lieux forts dans des plaines appartenant au roi, et dont ils recueillent les produits. Je vous dirai donc, en pareil cas, de ne point montrer un désir marqué de retourner dans notre pays, mais de tout disposer comme si nous voulions fonder une colonie : car je suis sûr que le roi donnerait de nombreux guides, de nombreux otages aux Mysiens, pour les reconduire en toute sûreté ; que même il leur aplanirait la route, s'ils voulaient partir sur des chars à quatre chevaux. Il en ferait autant pour nous, et de très-grand cœur, s'il nous voyait nous préparer à demeurer ici. Mais j'ai peur que, si nous apprenions une fois à vivre dans l'oisiveté, à passer nos jours dans l'abondance, en société des grandes et belles femmes ou filles des Mèdes et des Perses, chacun de nous, comme les mangeurs de lotos, n'oubliât la route de la patrie[1].

1. Voy. Homère, *Odyssée*, IX, v. 84 et suivants.

« Il me semble donc juste et raisonnable d'essayer, avant tout, de revenir en Grèce et dans nos familles, et là d'annoncer aux Grecs que, s'ils sont pauvres, c'est qu'ils le veulent bien, puisqu'il leur est permis de transporter ici ceux qui maintenant chez eux sont privés de ressources, et de les y faire riches. Car tous ces biens, soldats, attendent évidemment un vainqueur. J'ai maintenant à vous exposer comment nous marcherons avec le plus de sécurité, et, s'il faut combattre, comment nous combattrons avec le plus de succès.

« D'abord, continue-t-il, je suis d'avis de brûler les charrois qui nous suivent, afin que ce ne soient pas nos attelages qui règlent nos mouvements, mais que nous nous portions où l'exigera le bien de l'armée. En second lieu, il faut brûler nos tentes. Elles nous donnent de l'embarras à transporter, et ne servent ni pour combattre, ni pour avoir des vivres. Debarrassons-nous encore du superflu de nos bagages, sauf ce qui est nécessaire à la guerre, au boire ou au manger : c'est le moyen d'avoir plus de soldats sous les armes et moins de skeuophores. Vaincus, en effet, vous le savez, on laisse tout aux autres : et si nous sommes vainqueurs, les ennemis deviendront nos skeuophores, croyez-le bien.

« Reste à dire ce que je crois le plus important. Vous voyez que les ennemis n'ont osé reprendre la guerre avec nous qu'après avoir fait main basse sur nos stratéges, convaincus que, tant que nous aurions des chefs à qui nous obéirions, nous serions en mesure de les vaincre à la guerre, tandis que, nos chefs enlevés, l'anarchie nous perdrait. Il faut donc que les nouveaux chefs soient plus vigilants que les précédents, que les soldats soient beaucoup plus disciplinés et plus dociles aux chefs actuels qu'à ceux d'autrefois. En cas de désobéissance, si vous décidez que n'importe qui d'entre vous, alors présent, aidera le général dans la répression, dès lors vous tromperez complétement les ennemis. Car, à partir de ce jour, ils verront dix mille Cléarques au lieu d'un seul, ne permettant à personne d'être lâche. Mais il est temps d'en finir : peut-être les ennemis vont-ils bientôt paraître. Que tous ceux qui trouvent bon ce que je viens de dire, le ratifient au plus tôt, pour qu'on l'exécute. Mais si l'on a un meilleur avis, qu'on parle hardiment, fût-ce un simple soldat : nous sommes tous intéressés au salut commun. »

Ensuite Chirisophe dit : « Eh bien, si l'on a quelque chose à ajouter au discours de Xénophon, il est permis de le dire tout

de suite ; mais pour le moment, je crois que le meilleur est de mettre aux voix sur-le-champ ce qu'il vient de dire. Que ceux qui sont de cet avis lèvent la main ! » Tous la lèvent. Alors Xénophon debout reprenant de nouveau : « Écoutez, camarades, ce que je crois utile de faire. Il est évident que nous devons aller où nous ayons des vivres. Or, j'entends dire qu'il y a de beaux villages à vingt stades au plus d'ici. Je ne serais point surpris si les ennemis, semblables à ces chiens qui poursuivent et mordent, s'ils peuvent, les passants, mais qui s'enfuient dès qu'on court sur eux, si les ennemis, dis-je, nous suivaient dans notre retraite. Aussi, l'ordre le plus sûr pour la marche est peut-être de former avec les hoplites une colonne à centre vide, pour que les bagages et la masse qui nous suit s'y trouvent en sûreté. Si nous désignions dès à présent ceux qui commanderont le front de la colonne et veilleront à la tête, puis ceux qui couvriront les flancs et marcheront à la queue, nous n'aurions plus à délibérer, à l'approche de l'ennemi, et nous pourrions mettre en mouvement nos troupes toutes formées.

« Si l'on voit quelque autre chose de mieux, faisons autrement ; sans cela, que Chirisophe commande le front, puisqu'il est Lacédémonien ; que les deux stratéges les plus âgés veillent aux flancs ; Timasion et moi, comme les plus jeunes, nous resterons pour le moment à l'arrière-garde. Plus tard, quand nous aurons essayé de cette ordonnance, nous déciderons, suivant l'occasion, ce qu'il y aura de mieux à faire. Si quelqu'un voit autre chose de mieux, qu'il le dise. » Personne ne prenant la parole, il continue : « Que ceux qui sont de cet avis lèvent la main ! » La chose est décidée. « Maintenant, dit-il, partons et faisons ce qui est arrêté. Que celui d'entre vous qui veut revoir sa famille, se souvienne d'être un homme de cœur : c'est le seul moyen d'y arriver : que celui qui veut vivre, tâche de vaincre : vainqueur, on tue ; vaincu, l'on est tué. Enfin, que celui qui aime les richesses tâche de remporter la victoire : vainqueur, on sauve son bien ; vaincu, on le laisse aux autres. »

CHAPITRE III.

Dispositions pour le départ. — Arrivée de Mithridate, suspect aux Grecs, qu'il attaque ensuite. — Découragement des soldats. — Formation d'un corps de frondeurs.

Ce discours achevé, on se lève, et l'on va brûler les chars et les tentes : quant au superflu des bagages, on le distribue entre ceux qui pouvaient en avoir besoin, on jette le reste au feu, et, cela fait, on dîne. Pendant le dîner, Mithridate arrive, suivi d'environ trente cavaliers, fait prier les stratéges de venir à la portée de la voix et parle ainsi : « Et moi aussi, Grecs, dit-il, j'étais dévoué à Cyrus, vous le savez bien, et j'ai de bonnes intentions pour vous. J'éprouve en ce moment toutes sortes de frayeurs. Aussi, si je vous voyais prendre un parti salutaire, je viendrais vous rejoindre avec toute ma suite. Dites-moi donc, ajoute-t-il, ce que vous avez dans l'esprit ; vous parlez à un ami, à un homme bien intentionné, qui veut marcher de compagnie avec vous. » Les stratéges délibèrent et décident de lui répondre ainsi par l'entremise de Chirisophe : « Nous avons décidé, si on nous laisse retourner dans notre patrie, de traverser le pays en y faisant le moins de dégâts possible, et, si l'on s'oppose à notre marche, de combattre de notre mieux. » Mithridate s'efforce alors de pouvoir montrer qu'il est impossible, si le roi ne le veut, d'en échapper. Mais cet avis le fait considérer comme envoyé en sous-main. D'ailleurs un des familiers de Tissapherne l'accompagnait pour s'assurer de sa foi. Dès ce moment, les stratéges convinrent que le meilleur parti était de faire une guerre à mort, tant qu'on serait en pays ennemi, parce que, dans les pourparlers, on débauchait les soldats : déjà même on avait débauché un lochage, Nicarque d'Arcadie, qui avait déserté de nuit avec une vingtaine d'hommes.

L'incident terminé, l'armée dîne, passe le fleuve Zabate et s'avance en bon ordre, les bêtes de somme et la foule au centre du bataillon. On n'avait pas fait beaucoup de chemin, lorsque Mithridate reparaît avec à peu près deux cents cavaliers et environ quatre cents archers ou frondeurs, lestes et agiles. Il s'avance vers les Grecs en faisant mine d'être ami ; quand il est tout près, soudain ses cavaliers et ses fantassins

lancent leurs flèches, les frondeurs leurs pierres, et sèment les blessures. Les Grecs surtout de l'arrière-garde ont à souffrir, sans pouvoir faire de mal, attendu que les archers crétois n'atteignaient pas aussi loin que les Perses, et qu'étant armés à la légère, on les avait enfermés dans le centre. De leur côté, les hommes armés de javelines ne pouvaient pas atteindre jusqu'aux frondeurs ennemis. Xénophon se décide alors à poursuivre, et il se jette à la poursuite avec les hoplites et les peltastes qui se trouvent avec lui à l'arrière-garde ; mais on ne peut s'emparer d'aucun ennemi, les Grecs n'ayant pas de cavaliers, et leurs fantassins ne pouvant pas, dans un court espace, mettre la main sur les fantassins perses, qui s'échappaient de loin : car on n'osait pas s'écarter beaucoup du reste de l'armée.

Cependant les cavaliers barbares blessaient, même dans leur fuite, en tirant par derrière de dessus leurs chevaux. Tout le chemin que faisaient les Grecs à la poursuite de l'ennemi, ils l'avaient à faire de nouveau pour se replier en combattant, en sorte que, dans toute sa journée, l'armée n'avança que de vingt-cinq stades, et n'arriva que le soir aux villages. Le découragement recommence. Chirisophe et les plus âgés des stratéges reprochent à Xénophon de s'être détaché de la phalange pour courir après les ennemis, et de s'être mis en péril sans avoir pu faire aucun mal aux ennemis. En les entendant, Xénophon dit que leurs reproches sont justes, et que l'événement témoigne contre lui. « Mais, ajoute-t-il, j'ai été contraint de poursuivre, parce que je voyais qu'en ne bougeant pas nous n'avions pas moins de mal sans pouvoir en faire. C'est en poursuivant que nous avons reconnu la justesse de ce que vous dites; car nous ne pouvions pas faire plus de mal aux ennemis qu'auparavant, et nous nous repliions avec une grande difficulté. Il faut donc rendre grâce aux dieux de ce que les ennemis ont fondu sur nous, non pas en force, mais seulement avec quelques soldats : sans nous causer de grandes pertes, ils nous ont indiqué ce qui nous manque. En ce moment, les ennemis usent d'arcs et de frondes, dont les archers crétois ne peuvent égaler la portée avec les flèches et les pierres qui partent de leurs mains. Quand nous les poursuivons, nous ne pouvons pas nous éloigner à une grande distance de l'armée ; et à une petite, un fantassin, si vite qu'il soit, n'en peut joindre un autre qui a sur lui l'avance d'une portée d'arc[1]. Si donc nous voulons em-

1. Pour cette phrase, un peu embarrassée, nous avons suivi le plus exactement possible le texte de L. Dindorf.

pêcher nos ennemis de venir nous faire du mal, il nous faut au plus tôt des frondeurs et des cavaliers. J'entends dire qu'il y a dans l'armée des Rhodiens, qu'on donne pour la plupart comme sachant manier la fronde et lancer les pierres deux fois plus loin que les frondeurs perses. Ceux-ci, en effet, se servant de trop grosses pierres, ne peuvent porter loin; de plus, les Rhodiens savent user de balles de plomb. Si donc nous nous informions quels sont les soldats qui ont des frondes; si, leur en payant la valeur, nous donnions aussi de l'argent à ceux qui voudraient en tresser d'autres, et qu'en même temps l'on imaginât quelque privilége pour ceux qui s'enrôleraient volontairement parmi les frondeurs, peut-être s'en présenterait-il de propres à ce service. Je vois aussi des chevaux dans l'armée : quelques-uns sont à moi, d'autres ont été laissés par Cléarque; nous en avons pris un grand nombre qui servent aux bagages : choisissons les meilleurs : faisons des échanges avec les skeuophores, équipons des chevaux de manière à porter des cavaliers; peut-être eux-mêmes inquiéteront-ils l'ennemi en fuite. »

Cet avis semble bon. Cette nuit même on forme un corps de près de deux cents frondeurs : le lendemain, on choisit environ cinquante chevaux et autant de cavaliers : on leur fournit des casaques et des cuirasses, et l'on met à leur tête Lycius d'Athènes, fils de Polystrate.

CHAPITRE IV.

Nouvelle attaque de Mithridate. — Il est repoussé. — Arrivée au Tigre. — Attaque inutile de Tissapherne. — Changement dans l'ordonnance de l'armée. — Nouvelles attaques des ennemis. — Courage déployé par les Grecs, et en particulier par Xénophon.

On séjourne un jour en cet endroit : le lendemain, on en part plus tôt qu'à l'ordinaire : il fallait passer un ravin, et l'on craignait au passage d'être attaqué par les ennemis. A peine est-on passé que Mithridate reparaît avec mille cavaliers et environ quatre mille archers et frondeurs. Il les avait demandés à Tissapherne, qui les lui avait accordés, sur la promesse que, quand il les aurait reçus, il lui livrerait les Grecs qu'il méprisait, parce que, dans les dernières escarmouches, malgré son petit

nombre, il n'avait rien perdu, et leur avait fait beaucoup de mal, du moins il le croyait.

Les Grecs avaient passé le ravin et en étaient à huit stades, quand Mithridate le traversa avec son détachement. On avait ordonné à un nombre déterminé de peltastes et d'hoplites de fondre sur l'ennemi, et à la cavalerie de poursuivre les fuyards, avec l'assurance de la soutenir. Mithridate les ayant rejoints et se trouvant déjà à la portée de la fronde et de la flèche, la trompette sonne chez les Grecs : aussitôt ils courent en masse, suivant l'ordre, et les cavaliers s'élancent. Les Barbares ne les attendent pas et fuient vers le ravin. Dans cette déroute, les Barbares perdent beaucoup d'infanterie, et l'on prend vivants, dans le ravin même, dix-huit de leurs cavaliers. On les tue, et les Grecs, sans en avoir reçu l'ordre, les mutilent pour inspirer plus de terreur aux ennemis.

Après ce coup, les ennemis s'éloignent. Les Grecs marchent le reste du jour sans inquiétude et arrivent au bord du Tigre. Là se trouve une ville grande, mais déserte, nommée Larissa[1]. Elle était jadis habitée par les Mèdes. Son mur a vingt-cinq pieds d'épaisseur sur cent de hauteur, et deux parasanges de tour : il est bâti de briques, mais les fondements sont de pierres de taille jusqu'à la hauteur de vingt pieds. Lorsque les Perses enlevèrent l'empire aux Mèdes, le roi de Perse, qui l'assiégeait, ne pouvait d'aucune manière s'en rendre maître ; mais un nuage ayant fait disparaître le soleil, les assiégés perdirent courage, et la ville fut ainsi prise. Près de la ville était une pyramide de pierre, ayant un plèthre de longueur à la base et deux de hauteur. Quantité de Barbares s'étaient réfugiés à Larissa des villages voisins.

L'armée fait ensuite une étape de six parasanges, et arrive près d'une grande muraille abandonnée, qui s'étend près d'une ville nommée Mespila. Elle était jadis habitée par les Mèdes. La base, construite d'une pierre polie incrustée de coquilles, a cinquante pieds d'épaisseur et cinquante de hauteur. Sur cette base s'élève un mur de briques d'une épaisseur de vingt-cinq pieds sur cent de hauteur et deux parasanges de tour. On raconte que Médée, femme du roi, s'y réfugia lorsque l'empire des Mèdes fut détruit par les Perses. Le roi des Perses assié-

1. Le savant Bochart croit que la ville nommée *Larissa* par Xénophon est la même que celle qui est appelée *Resen* dans la Genèse, chap. x, vers. 12.

gea cette ville, et il ne put la prendre ni par le blocus ni par force; mais Jupiter frappa de terreur les habitants, et la ville fut prise.

On fait ensuite quatre parasanges en une étape. Durant la marche, Tissapherne paraît suivi de sa cavalerie, des troupes d'Orontas, qui avait épousé la fille du roi, des Barbares qui étaient montés avec Cyrus dans les hauts pays, de l'armée que le frère du roi avait amenée au secours de ce prince, et, en outre, de tous les renforts que le roi avait accordés à Tissapherne. Tout cela faisait une force imposante. Quand il fut près, il en range une partie contre l'arrière-garde des Grecs, et une autre sur leurs flancs, mais il n'ose pas charger ni courir le risque d'un combat: il se contente d'une attaque d'archers et de frondeurs. Alors les frondeurs rhodiens, disséminés dans les rangs, lancent leurs pierres, et les archers armés à la Scythe leurs flèches; pas un ne manque son homme; ils l'eussent voulu, qu'ils ne le pouvaient pas. Aussi Tissapherne se retire promptement hors de la portée du trait et fait replier les autres divisions. Le reste du jour, les Grecs s'avancent, et les Perses suivent; mais les Barbares ne peuvent plus faire de mal dans ce genre d'escarmouche, les frondes des Rhodiens portant plus loin que celles des Perses, et même que celles de la plupart des archers. Les arcs des Perses étaient grands, de sorte que toutes les flèches qu'on ramassait étaient fort utiles aux Crétois, qui continuèrent à se servir des traits des ennemis et s'exercèrent à les lancer verticalement à une longue portée. On trouva dans les villages beaucoup de cordes et de plomb qui servirent pour les frondes.

Ce même jour, les Grecs se cantonnent dans les villages qu'ils rencontrent, et les Barbares se retirent, mécontents de leur dernière escarmouche. Les Grecs séjournent le lendemain et font des provisions : il y avait en effet une grande quantité de blé dans les villages. Le jour suivant, ils traversent la plaine, et Tissapherne les suit en escarmouchant. Les Grecs reconnaissent alors qu'un bataillon carré est un mauvais ordre de marche quand on a l'ennemi sur les talons; car il est de toute nécessité que, quand les ailes se rapprochent, soit dans un chemin, soit dans des gorges de montagnes, soit au passage d'un pont, les hoplites se resserrent, marchent avec peine, s'écrasent, se mêlent, et il est difficile de tirer un bon parti d'hommes qui sont mal rangés. Lorsque les ailes reprennent leurs distances. il arrive nécessairement que les hoplites, qui étaient resserrés,

venant à s'écarter, il se fait un vide au centre, ce qui décourage le soldat qui sent l'ennemi derrière lui. Quand il fallait passer un pont ou opérer quelque autre passage, chacun se hâtait; on voulait traverser le premier : aussi les ennemis avaient-ils alors une belle occasion de charger. Cet inconvénient reconnu, les stratéges forment six loches de cent hommes chacun[1], et nomment pour les commander des lochages, des pentécontarques et des énomotarques. Dans la marche, quand les ailes se rapprochaient, les lochages demeuraient en arrière pour ne pas gêner les ailes, puis ils remontaient, en suivant les flancs du bataillon. Lorsque, au contraire, les flancs s'écartaient, le vide se remplissait, s'il était peu considérable, par les loches; s'il était plus large, par les pentécosties; s'il était tout à fait étendu, par les énomoties; de la sorte, le milieu était toujours plein. S'il fallait traverser un passage, un pont, il n'y avait point de désordre : les lochages passaient les uns après les autres, et, dès qu'il fallait se former en phalange, tout le monde était à son rang. On fit quatre marches de cette manière.

Le cinquième jour, pendant la marche, on aperçoit une espèce de palais, et autour de ce palais de nombreux villages. Le chemin, pour y arriver, passait par des collines élevées se rattachant à une montagne, au pied de laquelle était un village. Les Grecs, comme de raison, aperçoivent ces collines avec plaisir, puisque leurs ennemis étaient des cavaliers. Lorsque, au sortir de la plaine, ils ont gravi la première colline et qu'ils redescendent pour gravir la seconde, les Barbares surviennent, et dardant leurs traits d'un point élevé, ils lancent leurs pierres et leurs flèches sous une volée de coups de fouet. Ils blessent ainsi beaucoup de Grecs, vainquent les troupes légères, les refoulent sur les hoplites, et rendent complétement inutiles pour ce jour-là les frondeurs et les archers, qui demeurent avec les équipages.

Cependant les Grecs, incommodés de ces attaques, essayent de charger; mais ils ont de la peine à gravir la hauteur avec leurs armes pesantes : les ennemis font prompte retraite; les Grecs éprouvent autant de peine à rejoindre le corps d'armée. A la seconde colline, même difficulté; à la troisième, ils décident de ne plus détacher d'hoplites; mais ils ouvrent le flanc droit du bataillon carré et en font sortir les peltastes, qui se

1. Je lis *ἑκατόν*, *cent*, au lieu de *ἕξ*, *six*, que donnent quelques éditeurs.

dirigent vers la montagne. Dès qu'ils se sont placés au-dessus des ennemis qui les harcèlent, ceux-ci ne les inquiètent plus à la descente, de peur d'être coupés et enveloppés. On marche ainsi le reste du jour, les uns suivant le chemin des collines, les autres prenant par la montagne, jusqu'à ce qu'on arrive aux villages, où l'on établit huit médecins, parce qu'il y avait beaucoup de blessés.

On y séjourne trois jours à cause des blessés, et parce qu'on y trouve beaucoup de vivres, de la farine et du froment, des vins, de l'orge en quantité pour les chevaux. Toutes ces provisions avaient été réunies pour le satrape du pays. Le quatrième jour, les Grecs descendent dans la plaine. Tissapherne, les ayant rejoints avec son armée, les force de se cantonner au premier village qu'ils rencontrent et de ne pas avancer davantage en combattant; car beaucoup d'entre eux étaient hors de service, les blessés, ceux qui les portaient et ceux qui tenaient les armes des porteurs. Une fois qu'ils sont cantonnés, les Barbares ayant tenté contre eux une escarmouche en s'avançant sur le village, les Grecs obtiennent un grand avantage; car il y avait une grande différence entre faire une sortie pour repousser une attaque et résister en marchant à une attaque des ennemis.

L'après-midi venue, ce fut l'heure pour les ennemis de se retirer, vu que jamais les Barbares ne campaient à moins de soixante stades de l'armée grecque, de peur d'en être attaqués durant la nuit. Aussi une armée perse est détestable de nuit. Ils lient leurs chevaux et, la plupart du temps, leur mettent des entraves aux pieds, pour les empêcher de fuir, s'ils se détachent. Survient-il une alerte, il faut que le cavalier perse selle, bride et monte son cheval, après avoir endossé sa cuirasse; toutes manœuvres difficiles à exécuter la nuit, surtout dans un moment de trouble. Voilà pourquoi ils campaient loin des Grecs.

Quand les Grecs surent que les Barbares voulaient se retirer et qu'ils se transmettaient des ordres mutuels, on fait crier aux Grecs de se tenir prêts, de manière à être entendu par les ennemis. Durant quelques instants, les Barbares diffèrent leur retraite; mais, le soir arrivant, ils partent, croyant dangereux de marcher et d'arriver de nuit à leur camp. Les Grecs, certains de les voir partis, décampent à leur tour, se mettent en marche et font environ soixante stades. Il y eut alors une telle distance entre les deux armées, que ni le lendemain, ni le surlendemain,

il ne parut aucun ennemi ; mais, le quatrième jour, les Barbares s'étant, dès la nuit, mis en marche, occupèrent une hauteur par laquelle les Grecs devaient passer : c'était la crête d'une montagne, qui dominait l'unique chemin par où l'on descendît à la plaine.

Chirisophe, voyant cette hauteur garnie d'ennemis qui l'avaient prévenu, envoie chercher Xénophon à l'arrière-garde et lui fait dire d'amener avec lui les peltastes et de les placer au front. Xénophon ne conduit point les peltastes ; il venait d'apercevoir Tissapherne qui paraissait avec toute son armée ; mais se portant au galop vers Chirisophe : « Pourquoi me fais-tu appeler ? dit-il. — Tu peux le voir, répond celui-ci ; l'ennemi s'est emparé avant nous du mamelon qui commande la descente, et il n'y a moyen de passer qu'en taillant ces gens-là en pièces. Mais pourquoi n'amènes-tu pas les peltastes ? » Alors Xénophon : « C'est que je n'ai pas jugé convenable de découvrir l'arrière-garde en présence des ennemis ; cependant il faut aviser d'urgence à débusquer ces hommes du mamelon. »

Xénophon voit alors, au sommet de la montagne qui domine son armée, un chemin qui conduit à la hauteur où sont postés les ennemis : « L'essentiel, Chirisophe, dit-il, c'est de nous emparer au plus vite de cette hauteur ; si nous la prenons, ils ne pourront pas se maintenir au-dessus de notre chemin. Si tu le veux, reste ici avec l'armée ; moi, je me porte en avant ; ou bien, si tu le préfères, marche à la montagne, et moi je resterai ici. — Je te donne le choix, dit Chirisophe ; agis à ton gré. » Xénophon répond qu'étant le plus jeune, il préfère marcher. En même temps, il le prie de lui donner quelques hommes du front, parce qu'il serait trop long d'en faire venir de la queue. Chirisophe lui donne des peltastes du front et les remplace par des troupes du centre du bataillon : il le fait suivre, en outre, de trois cents hommes d'élite qui l'accompagnaient lui-même au front de bataille.

Le détachement s'avance aussi vite que possible. Les ennemis postés sur la hauteur ne l'ont pas plutôt vu se diriger vers le sommet, qu'ils s'élancent en toute hâte pour les en repousser. Alors il s'élève un grand cri de l'armée grecque, qui exhorte les siens, et un grand cri des gens de Tissapherne, qui exhortent les leurs. Xénophon, galopant sur le flanc de sa troupe, l'anime de la voix : « Soldats, dit-il, songez que vous vous battez pour revoir la Grèce, vos enfants, vos femmes ; encore quelques instants de peine, et nous faisons le reste du chemin sans combat. »

Alors Sotéridas de Sicyone : « La partie n'est pas égale, Xénophon : tu galopes sur un cheval, et moi, je peine rudement à porter un bouclier. » Xénophon l'entend, saute de cheval, pousse le soldat hors du rang, lui arrache son bouclier, et s'élance de toute sa vitesse. Il se trouvait avoir une cuirasse de cavalier : le poids l'écrasait; cependant il fait avancer la tête, et entraîne la queue qui marchait lentement. Les autres soldats frappent Sotéridas, lui jettent des pierres, l'injurient, jusqu'à ce qu'ils l'aient contraint à reprendre son bouclier et à marcher. Xénophon remonte sur son cheval, et s'en sert tant que le chemin est praticable; puis, quand il cesse de l'être, il quitte son cheval et marche vite à pied. On arrive enfin sur la hauteur avant les ennemis.

CHAPITRE V.

Incendie des villages par Tissapherne. — Les Grecs sont enfermés entre les monts des Carduques et le Tigre. — Difficulté de passer le fleuve. — Expédient proposé par un Rhodien. — On se décide à franchir les monts Carduques.

Les Barbares tournent le dos et s'enfuient chacun comme il peut; les Grecs sont maîtres de la hauteur. Tissapherne et Ariée prennent alors un autre chemin. De son côté, Chirisophe descend dans la plaine avec ses troupes et campe dans un village abondant en biens. Il y avait dans la même plaine, le long du Tigre, beaucoup d'autres villages bien approvisionnés. L'après-midi venue, l'ennemi paraît à l'improviste dans la plaine et taille en pièces quelques Grecs, qui s'étaient dispersés pour piller. Il y avait là, en effet, un grand nombre de troupeaux qu'on prit au moment où ils allaient passer le fleuve.

Alors Tissapherne et ses gens ayant essayé de mettre le feu aux villages, quelques Grecs sont désespérés, dans la crainte de ne plus trouver où se fournir de vivres, si les Barbares viennent à tout brûler. En ce moment, Chirisophe et les siens revenaient de porter secours. Xénophon, redescendu dans la plaine, se met à parcourir les rangs et dit aux Grecs qui revenaient de porter secours : « Vous voyez, Grecs, que les Barbares regardent déjà cette contrée comme à nous. Ils avaient stipulé que nous ne brûlerions pas les terres du roi, et ce sont eux maintenant qui les brûlent comme pays qui ne leur appartient plus. Mais, en

quelques lieux qu'ils laissent des vivres pour eux-mêmes, ils nous y verront marcher. Voyons, Chirisophe, ajoute-t-il, je suis d'avis de porter secours contre ces incendiaires, comme si le pays était à nous. » Alors Chirisophe : « Et moi, dit il, je n'en suis point d'avis; mais brûlons aussi nous-mêmes, et ce sera plus tôt fini. »

De retour aux tentes, pendant que les autres s'occupent à chercher des vivres, les stratéges et les lochages se réunissent. L'embarras était grand : c'étaient, d'une part, des montagnes élevées; de l'autre, un fleuve tellement profond qu'on n'y pouvait tenir les piques au niveau de l'eau en essayant de le sonder. Dans cette perplexité un Rhodien se présente : « Je me charge, camarades, dit-il, de faire passer quatre mille hoplites, si vous voulez me fournir ce qui m'est nécessaire et me donner un talent de récompense. » On lui demande ce qu'il lui faut : « J'ai besoin, dit-il, de deux mille outres; je vois ici beaucoup de moutons, de chèvres, de bœufs et d'ânes : écorchez-les, soufflez-en les peaux, et nous passerons facilement. J'aurai également besoin de courroies dont vous vous servez pour les attelages. Avec ces courroies j'attacherai les outres et je les adapterai les unes aux autres; ensuite j'y suspendrai des pierres que je laisserai descendre dans l'eau comme des ancres; puis, pour relier les deux rives, je jetterai sur le tout des branches et sur ces branches une couche de terre. Vous allez voir tout de suite que vous n'enfoncerez point. Chaque outre portera deux hommes de manière à ne pas enfoncer, et le bois revêtu de terre empêchera qu'on ne glisse. »

En entendant cette proposition, les stratéges trouvent l'idée ingénieuse, mais l'exécution imposssible; il y avait, de l'autre côté du fleuve, un grand nombre de cavaliers prêts à y mettre obstacle, et qui n'eussent pas laissé mettre pied à terre aux premiers qui l'eussent essayé.

Le lendemain, on se replie, par une route opposée à celle de Babylone, sur les villages qui n'étaient pas brûlés, et l'on brûle ceux que l'on quitte. Les ennemis ne font point de charge, mais ils regardent avec étonnement la manœuvre des Grecs, ne sachant où ils se porteraient, ni ce qu'ils avaient dans l'esprit. Pendant que les autres s'occupent à chercher des vivres, les stratéges et les lochages se réunissent de nouveau, se font amener les prisonniers, et tâchent de tirer d'eux des renseignements sur tout le pays qui les entoure.

Ils disent qu'il existe, vers le midi, une route qui conduit à

Babylone et en Médie, celle-là même par où ils sont venus; que, vers l'Orient, une autre route mène à Suse et à Ecbatane, où le roi passe le printemps et l'été; qu'en traversant le fleuve du côté du couchant on marche vers la Lydie et l'Ionie, qu'enfin à travers les montagnes et en se tournant vers l'Ourse on se dirige vers les Carduques[1]. Ils ajoutent que ce peuple habite un sol montueux, qu'il est belliqueux et indépendant du roi; qu'autrefois le roi a envoyé chez eux une armée de douze myriades, et qu'il n'en est revenu personne, à cause de la difficulté du terrain; que pourtant, quand ils étaient en paix avec le satrape de la plaine, il y avait des relations réciproques entre les deux nations.

Après ce rapport, les stratéges font mettre à part les prisonniers qui assurent connaître le pays, et ne disent rien de la route qu'ils veulent prendre. Cependant ils jugent nécessaire de traverser les monts des Carduques. En effet, on leur avait dit qu'au sortir de ces montagnes ils arriveraient en Arménie, pays vaste et fertile, soumis à Orontas, et que de là ils iraient aisément où bon leur semblerait. Cette mesure décidée, ils sacrifient, afin de pouvoir partir à l'heure qu'ils jugeraient convenable, car ils craignaient que l'ennemi ne s'emparât des hauteurs. On donne l'ordre qu'après le dîner tout le monde plie bagage et se retire pour partir au premier signal.

1. C'est le peuple qui, aujourd'hui, se nomme les Kourdes.



LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Arrivée au pays des Carduques. — Grand embarras des Grecs harcelés par l'ennemi. — Un captif leur indique un chemin facile.

Tout ce qui s'est passé dans la marche vers les hauts pays jusqu'à la bataille, puis, après la bataille, jusqu'à la trêve conclue entre le roi et les Grecs, compagnons de marche de Cyrus, et enfin la lutte soutenue par les Grecs, après que le roi et Tissapherne eurent rompu la trêve et que l'armée perse se fut mise à leur poursuite, a été raconté dans le livre précédent.

Quand on est arrivé à l'endroit où la largeur et la profondeur du Tigre en rendent le passage impossible, et sans qu'on puisse davantage le longer, les monts des Carduques tombent à pic dans le fleuve : les généraux décident de faire route à travers les montagnes. Ils tenaient des prisonniers qu'après les avoir franchies, ils pourraient passer le Tigre à sa source, en Arménie, ou même le tourner, s'ils le préféraient. On disait aussi que la source de l'Euphrate était près du Tigre ; et cela était.

Revenons à l'invasion des Grecs dans le pays des Carduques. On tâche de décamper secrètement et de prévenir l'ennemi avant qu'il se soit emparé des hauteurs. Vers le moment de la dernière veille, comme il ne restait de nuit que le temps nécessaire pour passer la plaine à la faveur des ombres, on lève le camp au signal donné, et l'on arrive à la montagne au point du jour. Chirisophe marchait à la tête de l'armée avec sa division et tous les gymnètes. Xénophon suivait avec les hoplites de l'arrière-garde, n'ayant aucun gymnète avec lui ; car il n'y avait nulle apparence que l'ennemi vînt attaquer en queue, au moment où l'on monterait. Chirisophe gagne le sommet avant que les ennemis

s'aperçoivent de rien; il continue de marcher, et le reste de l'armée le suit, à mesure qu'on franchit les hauteurs, jusqu'aux villages situés dans les vallons et les enfoncements des montagnes.

Les Carduques abandonnent alors leurs habitations, emmènent leurs femmes et leurs enfants, et s'enfuient vers les montagnes. On trouve des vivres en abondance. Les maisons étaient pourvues de beaucoup d'ustensiles d'airain. Les Grecs n'enlèvent rien et ne poursuivent pas les habitants, dans l'espoir que, si on les ménageait, les Carduques consentiraient peut-être à les laisser passer comme à travers un pays ami, vu qu'ils étaient ennemis du roi.

Quant aux vivres, on prit tout ce qu'on trouva : il y avait urgence. Cependant les Carduques n'écoutent pas qui les appelle et ne montrent aucune disposition pacifique. Ainsi, quand l'arrière-garde des Grecs, à la nuit déjà close, descend des hauteurs dans les villages (or, le chemin étant fort étroit, la montée et la descente dans les villages avaient occupé tout le jour), plusieurs Carduques se réunissent, tombent sur les traînards, en tuent quelques-uns et en blessent d'autres à coups de pierres et de flèches : ils étaient peu nombreux, les Grecs étant entrés chez eux à l'improviste, sans quoi, s'ils eussent été en force, une grande partie de l'armée eût couru risque d'être taillée en pièces. On cantonne donc ainsi la nuit dans les villages. Les Carduques allument des feux tout autour sur les montagnes, et l'on s'observe des deux côtés.

Au point du jour, les stratéges et les lochages des Grecs se réunissent et décident de ne garder des bêtes de somme que celles qui sont indispensables, d'abandonner le reste et de rendre la liberté à tous les prisonniers faits récemment et retenus esclaves à l'armée. La marche était retardée par la quantité excessive de bêtes de somme et de prisonniers; nombre de soldats, chargés d'y veiller, devenaient inutiles au combat; d'ailleurs il fallait traîner et porter le double de vivres pour tant de monde; la résolution est prise; les hérauts la proclament.

Après le dîner, l'armée se met en marche. Les stratéges, faisant halte à un défilé, ôtent ce qu'ils trouvent de trop à ceux qui ne se sont pas soumis à l'ordre : tous obéissent, sauf quelques-uns qui passent en fraude quelque joli garçon, ou quelque jolie femme dont ils sont épris. On marche ainsi le reste du jour, tantôt combattant, tantôt se reposant. Le lendemain, il

survient un grand orage. Cependant il faut marcher : il n'y a pas assez de vivres. Chirisophe est en tête, Xénophon à l'arrière-garde. Les ennemis font une attaque vigoureuse ; le chemin étant étroit, ils peuvent lancer de près leurs flèches et des pierres. Les Grecs, contraints de les poursuivre et de rallier ensuite, ne marchent qu'avec lenteur. Souvent Xénophon faisait halte, lorsque les ennemis le pressaient vivement : de son côté, Chirisophe s'arrêtait toujours dès que l'ordre en était donné ; seulement une fois, au lieu de s'arrêter, le voilà marchant plus vite et commandant de suivre. Il était clair qu'il se passait quelque chose à la tête. Comme on n'avait pas le temps de s'y porter pour voir la cause de cette marche précipitée, l'arrière-garde suivit d'un train qui ressemblait à une fuite.

On perdit, en cette rencontre, un brave soldat, Cléarque de Lacédémone : une flèche traversa son bouclier, sa casaque et lui perça le flanc : Basias d'Arcadie eut aussi la tête percée de part en part. Quand on est arrivé à l'endroit où l'on voulait camper, Xénophon va sur-le-champ, comme il était, trouver Chirisophe, et lui reproche de ne l'avoir pas attendu et de l'avoir forcé de combattre tout en fuyant : « Deux soldats de cœur et de mérite viennent de périr sans que nous ayons pu enlever leurs corps, ni les ensevelir. » Chirisophe lui répond : « Regarde ces montagnes ; tu le vois, elles sont inaccessibles : il n'y a qu'une route ; jettes-y les yeux ; elle est à pic ; et tu peux y voir cette multitude d'hommes qui gardent le passage par où nous pourrions nous échapper. Voilà pourquoi je me suis hâté : je n'ai point fait halte, afin de les prévenir, s'il était possible, avant qu'ils fussent maîtres des hauteurs : nos guides m'assurent qu'il n'y a pas d'autre route. » Xénophon dit : « Moi aussi, j'ai deux prisonniers : pendant que les ennemis nous tombaient sur les bras, je leur ai tendu une embuscade, ce qui nous a donné le temps de respirer ; nous en avons tué quelques-uns, et nous désirions en prendre d'autres vivants, afin d'avoir des guides instruits des localités. »

On se fait amener aussitôt ces deux hommes, on les sépare, on tâche de leur faire dire à chacun en particulier s'ils connaissent une autre route que celle que l'on voit. Le premier, malgré toute espèce de menaces, déclare qu'il n'en sait pas d'autre ; et, comme il ne dit rien d'utile, on l'égorge sous les yeux de son camarade. Celui-ci répond que l'autre avait prétendu ne rien savoir, parce qu'il se trouvait avoir dans ce canton une

fille qu'il y avait mariée : il promet, quant à lui, de conduire l'armée par un chemin praticable, même aux bêtes de somme. On lui demande s'il ne s'y rencontre point de pas difficile ; il répond qu'il y a une hauteur qui rend le passage impossible, si l'on ne prend les devants.

Alors on est d'avis d'assembler aussitôt les lochages, les peltastes et un corps d'hoplites, de leur dire ce dont il s'agit et de leur demander s'il y en a qui veuillent se montrer gens de cœur et marcher en volontaires. Parmi les hoplites il se présente Aristonyme de Méthydrie et Agasias de Stymphale, tous deux Arcadiens. Une contestation s'élève entre eux et Callimaque de Parrhasie, également Arcadien. Ce dernier dit qu'il veut marcher avec des volontaires tirés de toute l'armée. « Je suis sûr, ajoute-t-il, que beaucoup de jeunes soldats me suivront, si je marche à leur tête. » On demande ensuite s'il y a quelques gymnètes ou quelques taxiarques qui veuille être du détachement. Il se présente Aristéas de Chios, qui souvent, en de pareilles occasions, avait rendu de grands services à l'armée.

CHAPITRE II.

On envoie deux mille hommes d'élite s'emparer des hauteurs. — Ils y réussissent. — Passage difficile à travers les montagnes.

Le jour tombait ; on commande aux volontaires de partir aussitôt après leur repas : on met des liens au guide et on le leur livre. On convient avec eux que, s'ils s'emparent de la hauteur, ils s'y maintiendront toute la nuit ; au point du jour, ils sonneront de la trompette ; après quoi, ils descendront de la hauteur sur les ennemis qui gardent le chemin en vue, et l'armée se portera à leur secours le plus vite possible. Cet arrangement pris, les volontaires se mettent en marche, au nombre de deux mille environ. Il tombait une grande pluie. Xénophon, suivi de l'arrière-garde, conduit ses gens vers le chemin en vue, afin d'y tourner toute l'attention des ennemis et de couvrir le mouvement de la troupe en marche. A peine l'arrière-garde est-elle arrivée à un ravin qu'il fallait traverser pour gravir la montagne, que les Barbares roulent d'en haut des pierres rondes, grosses à remplir un chariot, les unes d'un plus grand et les

autres d'un plus petit volume, mais qui toutes, en bondissant sur les rochers, font l'effet de pierres à fronde ; en sorte qu'il est absolument impossible d'approcher du chemin. Quelques lochages, ne pouvant prendre cette route, en cherchent une autre, et continuent cette manœuvre jusqu'à la nuit. Quand on croit pouvoir se retirer sans être vu, on revient souper, l'arrière-garde n'ayant pas même trouvé le temps de dîner.

Cependant les ennemis ne cessent pas, durant toute la nuit, de rouler des quartiers de roche : on peut en juger par le bruit. Les volontaires qui avaient le guide avec eux, ayant tourné ce mauvais pas, surprennent la garde ennemie assise auprès du feu : ils en tuent une partie, chassent les autres et restent à ce poste, se croyant maîtres de la hauteur.

Ils se trompaient : au-dessus d'eux était un mamelon près duquel se trouvait l'étroit chemin où se tenait la garde ; toutefois, ce poste conduisait à l'endroit occupé par les ennemis, sur le chemin en vue.

On y passe la nuit. Dès que le jour paraît, on marche en ordre et en silence contre l'ennemi, et, comme il faisait du brouillard, on passe sans être vu. La reconnaissance faite, la trompette sonne ; les Grecs se jettent sur les Barbares en faisant retentir le cri militaire ; ceux-ci ne les attendent pas, mais ils s'enfuient et abandonnent la défense du chemin. Ils perdent peu de monde, étant légèrement armés. Chirisophe et ses gens, entendant la trompette, montent aussitôt par le chemin en vue ; les autres stratéges s'avancent par les sentiers non frayés qui s'offrent à chacun d'eux, et grimpent comme ils peuvent en se tirant les uns les autres avec leurs piques. Ils sont les premiers à joindre ceux qui s'étaient emparés du poste. Xénophon, avec la moitié de l'arrière-garde, s'avance par la route que suivaient ceux qui avaient le guide : c'était le chemin le plus commode pour les bêtes de somme ; l'autre moitié avait été placée par lui à la suite du bagage. Dans la marche se trouvait une colline, dominant le chemin et occupée par des ennemis qu'il fallait tailler en pièces, sous peine d'être séparés des autres Grecs. On aurait bien pris le même chemin que les autres ; mais c'était le seul par où les attelages pouvaient passer.

On s'exhorte mutuellement, et l'on s'élance vers les hauteurs par colonnes et non pas en cercle, de manière à ménager une retraite à l'ennemi, s'il voulait fuir. Les Barbares, voyant les Grecs monter comme ils peuvent, ne lancent ni flèches ni pierres sur ceux qui approchent, mais ils fuient et abandonnent

leur poste. Les Grecs avaient dépassé la colline ; ils en aperçoivent une autre occupée par l'ennemi ; ils jugent à propos d'y marcher. Mais Xénophon, craignant que, s'il laisse sans défense la colline qui vient d'être enlevée, les Barbares ne la reprennent et ne tombent sur les attelages qui sont en train de défiler lentement par la route étroite, laisse sur la colline les lochages Céphisodore d'Athènes, fils de Céphisophon, Amphicrate d'Athènes, fils de d'Amphidème, et Archagoras, banni d'Argos[1]. Lui-même, avec le reste des troupes, marche à la seconde colline, qu'il prend de la même manière. Restait un troisième mamelon, beaucoup plus escarpé : il dominait le poste où les volontaires avaient surpris, la nuit, l'ennemi laissé auprès du feu. A l'approche des Grecs, les Barbares abandonnent ce mamelon sans combat ; ce qui étonne tout le monde. On se figure que c'est la crainte d'y être enveloppés et assiégés qui les a fait fuir ; mais le fait est que les Carduques, voyant d'en haut ce qui se passait à la queue, s'étaient retirés tous pour charger l'arrière-garde.

Xénophon, avec les plus jeunes soldats, monte au haut du mamelon, et ordonne au reste de marcher lentement, pour que les autres lochages puissent le rejoindre : il leur dit également de se tenir en ordre de bataille, dès qu'ils seront le long de la route sur un terrain uni. Au même instant, arrive précipitamment Archagoras d'Argos. Il raconte qu'on a été débusqué de la colline, que Céphisodore et Amphicrate ont été tués, ainsi que tous ceux qui n'ont pas sauté du haut du rocher et rejoint l'arrière-garde. Cet avantage remporté, les Barbares viennent occuper une autre colline vis-à-vis du dernier mamelon. Xénophon leur propose un armistice par la voie d'un interprète, et redemande les morts. Ils promettent de les rendre, si l'on s'engage à ne point brûler les villages. Xénophon y consent. En ce moment, tandis que l'armée défile et que les pourparlers ont lieu, tous les ennemis accourent ensemble de dessus la colline ; ils se concentrent sur un même point. Les Grecs, de leur côté, commençaient à descendre de la colline, pour rejoindre les autres à l'endroit où étaient posées les armes, lorsque les Barbares s'avancent en grand nombre et en tumulte. Arrivés au sommet du mamelon d'où Xénophon descendait encore, ils roulent des pierres qui cassent la cuisse d'un Grec. L'homme de service de Xénophon, son porte-bouclier, l'avait abandonné.

1. Il est à croire que ces lochages avaient gardé leurs loches avec eux.

Euryloque de Lousie, Arcadien, l'un des hoplites, court à lui, le couvre de son bouclier, et tous deux se retirent ainsi, pendant que les autres rejoignent les troupes formées en bataille.

Toute l'armée grecque, se trouvant alors réunie, cantonne dans de nombreuses et belles maisons, où abondent les vivres. Il y avait tant de vin qu'on le gardait dans des citernes cimentées. Xénophon et Chirisophe, par voie de négociation, obtiennent des morts en échange de leur guide, et ils font tout pour rendre de leur mieux à ces dépouilles mortelles les honneurs dus à des hommes courageux.

Le lendemain, on marche sans guide : les ennemis, combattant et gagnant les devants partout où la route devenait étroite, ne cessent de barrer le passage. Quand ils arrêtaient la tête, Xénophon, avec l'arrière-garde, gravissait les montagnes et dissipait l'obstacle posté en travers de la route, en essayant de se placer au-dessus des ennemis. Quand l'arrière-garde était attaquée, Chirisophe, se mettant en marche et s'efforçant de gravir au-dessus des ennemis, dissipait l'obstacle qui traversait la route, et la frayait à l'arrière-garde. Par là, ils se prêtaient continuellement un mutuel secours, et veillaient attentivement les uns sur les autres. Il y avait des moments où les Barbares inquiétaient beaucoup la descente des troupes qui avaient monté : ils étaient si agiles qu'on ne pouvait les joindre, quoiqu'ils partissent de près : et, de fait, ils ne portaient qu'un arc et une fronde.

C'étaient d'excellents archers : ils avaient un arc de près de trois coudées, avec des flèches de plus de deux : pour les décocher, ils tiraient les cordes vers le bas de l'arc, en y appuyant le pied gauche. Leurs flèches perçaient les boucliers et les cuirasses. Les Grecs, qui en ramassaient, s'en servaient en guise de dards, après y avoir mis des courroies. Sur tout ce terrain les Crétois rendirent de très-grands services : ils étaient commandés par Stratoclès de Crète.

CHAPITRE III.

Arrivée près du Centrite. — Nouvelles difficultés. — Songe de Xénophon. — Passage du fleuve.

Ce même jour, on cantonne dans les villages situés au-dessus de la plaine arrosée par le Centrite[1]. C'est un fleuve large de deux plèthres, qui sépare l'Arménie du pays des Carduques. Les Grecs y font une pause. Le fleuve est à six ou sept stades des montagnes des Carduques. Ce cantonnement fut des plus agréables, grâce aux vivres et au souvenir des maux passés. En effet, durant les sept jours qu'on avait traversé par les Carduques, il avait fallu constamment combattre, et souffrir plus de maux que n'en avait fait et le roi et Tissapnerne : aussi la pensée d'en être délivré procura-t-elle un doux sommeil.

Au point du jour, on aperçoit de l'autre côté du fleuve des cavaliers en armes, faisant mine de barrer le passage; puis, au-dessus de ces cavaliers, des fantassins rangés en bataille sur les berges, pour empêcher d'entrer en Arménie. C'étaient des hommes à la solde d'Orontas et d'Artuque, Arméniens, Mygdoniens et Chaldéens mercenaires. Les Chaldéens étaient, disait-on, libres et belliqueux : ils avaient pour armes de grands boucliers d'osier et des lances. Les hauteurs sur lesquelles ils étaient formés étaient éloignées du fleuve de trois ou quatre plèthres. On ne voyait qu'un chemin qui y montât, et on l'eût dit fait de main d'homme. Ce fut par là que les Grecs tentèrent le passage. Mais ils reconnaissent qu'ils auront de l'eau jusqu'au-dessus de l'aisselle ; que le courant est rapide, coupé de gros cailloux glissants; qu'on ne peut porter les armes dans l'eau; que, s'ils l'essayent, le fleuve les entraîne eux-mêmes, que mettre leurs armes sur leurs têtes, c'était s'exposer nus aux flèches et aux autres traits; ils se retirent et campent sur les bords du fleuve.

Alors, sur la montagne où ils avaient campé la nuit précédente, ils aperçoivent un grand nombre de Carduques rassem-

1. Suivant l'opinion du savant d'Anville, le Centrite est le Khabour, qu'il ne faut pas confondre avec l'ancien Chaboras, également appelé aujourd'hui *Kabour*.

blés en armes. Le découragement des Grecs est à son comble, en considérant la difficulté de traverser le fleuve, en voyant sur l'autre rive des troupes qui s'opposent à leur passage, et derrière eux les Carduques qui les prendront à dos au moment où ils vont passer. Ce jour-là donc et la nuit suivante se passèrent dans le plus grand embarras. Mais Xénophon eut un songe. Il rêva qu'il avait aux pieds des entraves qui, s'étant rompues d'elles-mêmes, le laissèrent libre de marcher tant qu'il voulait. Au point du jour, il va trouver Chirisophe, lui dit qu'il a bon espoir et lui raconte son rêve.

Chirisophe s'en réjouit, et tous les généraux présents se hâtent de faire des sacrifices avant que le jour paraisse. Dès la première victime les signes sont favorables. A l'issue des sacrifices, les stratéges et les lochages ordonnent aux soldats de prendre leur repas. Pendant celui de Xénophon, deux jeunes gens accourent à lui ; car tout le monde savait qu'il était permis de l'aborder, déjeunant ou dînant, et, s'il dormait, de l'éveiller pour lui dire tout ce qui pouvait avoir trait à la guerre. Ces jeunes gens lui racontent qu'ils se trouvaient à ramasser des feuilles sèches pour le feu, lorsqu'ils aperçoivent sur l'autre bord, entre des rochers descendant jusqu'au lit du Centrite, un vieillard, une femme et des jeunes filles qui déposent des sacs d'habits noirs dans une anfractuosité de rochers; en les voyant, ils croient pouvoir y passer en sûreté, parce que le terrain ne permettait pas à la cavalerie ennemie d'en approcher. Ils se déshabillent, disent-ils, et, un poignard à la main, ils essayent de traverser nus à la nage; mais ils avancent, passent, sans se mouiller les parties, enlèvent les habits et reviennent par le même chemin.

Aussitôt Xénophon fait lui-même des libations et ordonne de verser du vin aux jeunes gens pour prier les dieux, qui ont fait voir le danger et le passage, de mener à bien tout le reste. Les libations faites, il mène aussitôt les jeunes gens à Chirisophe et lui raconte le fait. Après les avoir entendus, Chirisophe fait à son tour des libations; puis, donnant le signal de plier bagage, ils convoquent les stratéges et délibèrent sur les moyens de passer le plus sûrement possible, de vaincre les ennemis qu'on a en face et de n'être pas entamé par ceux qui sont à dos. On décide que Chirisophe marchera en tête et passera avec la moitié de l'armée, tandis que Xénophon attendra avec l'autre moitié, et que les équipages et la masse traverseront entre les deux détachements.

Le tout bien concerté, on se met en marche : les jeunes gens servent de guides, longeant le fleuve sur la gauche ; la route jusqu'au gué était d'environ quatre stades.

Pendant la marche, les escadrons de cavalerie ennemie se tiennent à la hauteur de l'autre rive.

Arrivé au gué, sur les berges du fleuve, on pose les armes, et Chirisophe le premier, la tête couronnée, quitte ses habits, prend ses armes et donne ordre à tous les autres d'en faire autant. Il commande aux lochages de diviser les loches par colonnes et de les faire passer les uns à sa droite, les autres à sa gauche. En même temps, les devins immolent des victimes près du fleuve, tandis que les ennemis lancent des flèches et des pierres qui ne portent point. Les signes sacrés étant favorables, les soldats entonnent tous le péan, et poussent le cri de guerre, auquel répondent les clameurs des femmes ; car beaucoup de soldats avaient leurs maîtresses.

Chirisophe entre dans le fleuve, suivi de sa division. Xénophon, prenant avec lui les soldats les plus lestes de l'arrière-garde, court de toute sa force au passage qui était vis-à-vis de l'entrée des montagnes d'Arménie, faisant mine de vouloir traverser le fleuve et d'envelopper la cavalerie qui en longeait les bords. Les ennemis, voyant le corps de Chirisophe passer le gué avec facilité, et le détachement de Xénophon courir sur leurs derrières, craignent d'être coupés et s'enfuient à toutes jambes vers le point qui, de la berge, conduisait dans le haut pays. Arrivés à cet endroit, ils remontent vers la montagne. Lycius, qui commandait l'escadron de cavalerie, et Eschine, qui avait sous ses ordres les peltastes de la division de Chirisophe, voyant la déroute de l'ennemi, se mettent à sa poursuite : les soldats leur crient qu'ils ne les laisseront point dans l'embarras, et qu'ils vont courir avec eux vers la montagne. Cependant Chirisophe, après avoir passé le fleuve, ne s'amuse pas à courir après la cavalerie, mais il commence par marcher droit aux ennemis postés sur la hauteur qui aboutissait au fleuve. Ce corps, voyant la cavalerie en fuite et les hoplites grecs s'avancer pour les charger, abandonne les hauteurs qui dominent le fleuve.

De son côté Xénophon, voyant que tout va bien sur l'autre rive, revient au plus vite au gué que passait l'armée : car on apercevait déjà les Carduques descendant vers la plaine pour tomber sur les derniers qui passaient. Chirisophe était maître des hauteurs. Lycius et quelques soldats, s'étant mis à la poursuite

de l'ennemi, prennent ce qui était resté en arrière de ses bagages, et de plus, quelques belles étoffes et des vases à boire. Le bagage des Grecs et leur suite étaient sur le point de passer, lorsque Xénophon, faisant volte-face aux Carduques, tourne contre eux les armes. Il ordonne aux lochages de former leurs loches par énomoties, en développant chaque énomotie sur un front de phalange du côté du bouclier[1], de telle sorte que les lochages et les énomotarques fussent du côté des Carduques, et les serre-files du côté du fleuve.

Les Carduques, voyant l'arrière-garde séparée de la foule et réduite à un petit nombre, s'avancent contre elle en toute hâte, en chantant je ne sais quels chants. Chirisophe, de son côté, se trouvant en lieu sûr, renvoie à Xénophon les peltastes, les frondeurs, les archers, et leur prescrit de faire ce qui leur sera ordonné. Or Xénophon, qui les voit descendre, leur envoie dire par un officier de se tenir sur le bord de la rivière sans la passer, puis, lorsqu'il commencerait à entrer dans l'eau, de s'y jeter eux-mêmes en dehors de la ligne et sur les deux flancs, comme s'ils voulaient repasser le fleuve et charger les Carduques, la main sur la courroie de leurs javelots et la flèche sur l'arc, mais en ne s'engageant pas loin dans le fleuve. En même temps, il ordonne à sa division, au moment où les pierres les atteindront et feront du bruit sur les boucliers, de chanter le péan et de courir d'un trait à l'ennemi; puis, dès que l'ennemi sera en fuite, et que de dessus la berge la trompette sonnera la charge, de faire demi-tour du côté de la lance en suivant les serre-files, de courir à toutes jambes et de traverser en ligne droite, sans rompre les rangs, de manière à ne point se gêner mutuellement. Le meilleur soldat sera celui qui arrivera le premier sur l'autre rive.

Les Carduques, voyant qu'il reste peu de troupes, beaucoup des soldats qui devaient faire partie de l'arrière-garde l'ayant quittée, les uns pour les attelages, les autres pour les bagages, d'autres pour leurs maîtresses, font une attaque de pierres et de flèches. Les Grecs, entonnant le péan, s'élancent sur eux au pas de course. Les ennemis ne tirent même pas, vu qu'ils étaient armés, comme dans leurs montagnes, de manière à charger et à fuir promptement, mais pas d'une manière suffisante pour résister. Au même instant, la trompette sonne, ce qui fait fuir les ennemis encore plus vite. Les Grecs font demi-tour

1. C'est-à-dire du côté gauche.

à droite, et fuient à toutes jambes à travers le fleuve. Quelques-uns des ennemis s'en aperçoivent, reviennent en courant au fleuve et tirent des flèches sur les Grecs, dont ils blessent un petit nombre. Au contraire, on voyait encore fuir la plupart d'entre eux, quand les Grecs étaient déjà sur l'autre bord. Ceux qui étaient venus à leur rencontre, s'étant comportés en hommes de cœur et avancés plus qu'il ne fallait, repassent le fleuve après les troupes de Xénophon, et quelques-uns d'entre eux sont blessés.

CHAPITRE IV.

Entrée en Arménie. — Trêve des Grecs avec Tiribaze, qui les trahit. — La neige commence à tomber.

Le passage effectué, vers midi, l'on se range et l'on s'avance à travers l'Arménie, pays tout de plaine avec quelques légères ondulations : on fait environ cinq parasanges ; car il n'y avait point de villages auprès du fleuve, à cause des guerres avec les Carduques. Le village où l'on arrive était grand : il y avait un palais pour le satrape, et la plupart des maisons avaient des tours : les vivres abondaient.

On fait ensuite dix parasanges en deux étapes et l'on dépasse les sources du Tigre. En trois étapes on fait quinze parasanges et l'on arrive au Téléboas. C'est un fleuve qui n'est pas grand, mais les eaux en sont belles. Cette contrée s'appelle l'Arménie du couchant : le gouverneur était Tiribaze, ami du roi. Quand il était auprès du prince, nul autre que lui ne l'aidait à monter à cheval. Suivi de quelques cavaliers, il vient au galop et envoie un interprète pour annoncer aux chefs qu'il veut conférer. Les stratéges consentent à l'entendre ; ils s'avancent à la portée de la voix et lui demandent ce qu'il désire. Il répond qu'il s'engage par un traité à ne pas faire de mal aux Grecs, à condition qu'ils ne brûlent point les maisons et se contentent de prendre les vivres dont ils ont besoin. Les stratéges acceptent, et le traité est conclu.

De là on fait quinze parasanges en trois étapes à travers la plaine, Tiribaze côtoyant les Grecs avec ses troupes à une distance d'environ dix stades. On arrive à des palais entourés de nombreux villages pleins de vivres. Tandis qu'on est campé, il tombe, durant la nuit, beaucoup de neige. Le matin, on décide

de cantonner les divisions et les stratéges dans les différents villages. On ne voyait pas un ennemi, et la quantité de neige inspirait de la sécurité. On trouve là toutes sortes de vivres excellents, bestiaux, blé, vins vieux d'un excellent bouquet, raisins secs, légumes de toute espèce. Cependant quelques hommes, s'étant écartés du camp, disent qu'ils ont aperçu une armée et, pendant la nuit, la lueur de plusieurs feux. Les stratéges jugent donc imprudent de cantonner dans des villages séparés, et nécessaire de rassembler l'armée. On la rassemble encore une fois, d'autant que le temps paraissait beau. Mais, cette nuit même, il tombe une neige si serrée qu'elle couvre les armes et les hommes qui étaient couchés, et engourdit les bêtes de somme. On eut grand'peine à se lever, et c'était un triste spectacle de voir la neige étendue sur tous les objets où elle n'avait pas fondu [1]. Cependant Xénophon ayant eu le courage de se lever presque nu et de fendre du bois, un autre se lève, lui en prend et se met aussi à en fendre. Dès ce moment tout le monde se lève, allume du feu et se frotte de matières grasses qu'on trouve là en quantité, et dont on se sert en guise d'huile d'olive, telles que saindoux, huile de sésame, d'amande amère et de térébinthe : on y trouve aussi des essences tirées des mêmes végétaux.

On convient ensuite de renvoyer l'armée dans les villages pour qu'elle soit à couvert. Les soldats, avec force cris de joie, retournent aux abris et aux vivres. Seulement, tous ceux qui, en quittant les maisons, les avaient brûlées, en portaient la peine, forcés de bivouaquer méchamment sous le ciel. Durant la nuit on envoie, sous les ordres de Démocrate de Téménium, un détachement vers les montagnes où les soldats qui s'étaient écartés disaient avoir vu des feux. Cet homme passait pour avoir toujours dit la vérité, donnant pour ce qui était ce qui était, et ce qui n'était pas pour ce qui n'était pas. De retour, il dit qu'il n'a point vu de feux, mais il revient ramenant prisonnier un homme qui avait un arc perse, un carquois et une sagaris telle qu'en portaient les Amazones. On demande au prisonnier de quel pays il est; il dit qu'il est Perse et qu'il s'est éloigné de l'armée de Tiribaze pour chercher des vivres. On s'informe auprès de lui de la force de cette armée et du motif qui l'a fait rassembler. Il dit que Tiribaze est suivi de ses propres troupes et de mercenaires chalybes et taoques.

1. Il y a quelque obscurité dans ce passage.

Il ajoute que Tiribaze se prépare à attaquer les Grecs au défilé de la montagne, où il n'y a qu'un seul passage.

D'après ce rapport, les généraux sont d'avis de rassembler l'armée : aussitôt ils laissent une garde commandée par Sophénète de Stymphale, et marchent, prenant le prisonnier pour guide. Quand on a franchi le haut des montagnes, les peltastes, qui avaient pris le devant, n'ont pas plus tôt aperçu le camp de Tiribaze que, sans attendre les hoplites, ils y courent à grands cris. Les Barbares, en entendant ce bruit, ne tiennent pas bon, mais s'enfuient. On tue cependant quelques Barbares : on prend environ vingt chevaux, ainsi que la tente de Tiribaze et, dans cette tente, des lits à pieds d'argent, des vases à boire, avec des gens qui se disent ses boulangers et ses échansons. Les stratéges des hoplites, en apprenant le fait, croient bon de revenir au camp au plus vite, de peur que la garde qu'ils y ont laissée ne soit attaquée. Ils font aussitôt sonner de la trompette, et ce même jour ils reviennent au camp.

CHAPITRE V.

Tristes effets de la neige. — Intensité du froid. — Disette. — Attaque de l'ennemi. — Arrivée à des villages, où l'on se remet des épreuves qu'on vient de subir.

Le lendemain, on croit devoir marcher le plus vite possible, avant que l'ennemi se rallie et occupe les défilés. On plie bagage, et l'armée s'avance à travers une neige épaisse, sous la conduite de plusieurs guides. Le même jour, on arrive au delà des montagnes où Tiribaze devait attaquer les Grecs, et l'on y campe. De là on fait trois étapes dans le désert, le long de l'Euphrate, qu'on passe ayant de l'eau jusqu'au nombril. On disait que la source de ce fleuve n'était pas éloignée. On fait ensuite quinze parasanges en trois jours, dans une plaine couverte de neige. Le troisième jour fut rude : le vent borée, soufflant debout, brûlait et glaçait les hommes. Un des devins fut d'avis de sacrifier au vent : on égorge une victime, et tout le monde constate que la violence du vent paraît cesser. La neige avait une brasse d'épaisseur, de sorte qu'il périt beaucoup de bêtes de somme, d'esclaves, et une trentaine de soldats.

On campe la nuit autour de grands feux; car il y avait beaucoup de bois au campement; mais les derniers arrivés ne trouvent plus de bois. Les premiers venus, qui avaient allumé du feu, ne permettent aux autres de s'en approcher qu'après s'être fait donner du blé ou quelque autre comestible. On se communique de part et d'autre ce que l'on avait. Où l'on allumait du feu, la neige fondait, et il se faisait jusqu'au sol de grands trous qui permirent de mesurer la hauteur de la neige.

On marche tout le jour suivant dans la neige, et beaucoup d'hommes sont atteints de boulimie[1]. Xénophon, à l'arrière-garde, en ayant rencontré qui gisaient à terre, ne savait pas quelle maladie ils avaient; mais, ayant appris d'un soldat, qui connaissait ce mal, que c'étaient les symptômes évidents de la boulimie, et que, s'ils avaient à manger, ils seraient bientôt debout, il court aux équipages, et tout ce qu'il peut trouver de comestibles, il les donne ou les envoie donner aux malades par ceux qui sont en état de courir. Dès qu'ils ont pris un peu de nourriture, ils se lèvent et continuent leur marche.

Chirisophe, à la nuit tombante, arrive à un village et rencontre des femmes et des filles du pays qui portaient de l'eau près de la fontaine située devant le fort. Elles demandent aux Grecs qui ils sont. L'interprète leur répond en perse que ce sont des troupes envoyées au satrape par le roi. Elles répondent que le satrape n'est pas là, mais à la distance d'une parasange environ. Comme il était tard, on entre dans le fort avec les porteuses d'eau et l'on se rend auprès du comarque[2]. De cette manière Chirisophe, et tout ce qui a pu suivre l'avant-garde, se loge en cet endroit. Quant aux autres soldats, ceux qui ne peuvent arriver passent la nuit en route, sans nourriture et sans feu : il y en eut qui périrent.

Quelques ennemis, qui s'étaient réunis à la poursuite des Grecs, prennent ceux des équipages qui n'ont pu suivre, et se battent entre eux pour le partage. On laisse aussi en arrière des soldats que la neige avait aveuglés, ou à qui le froid avait gelé les doigts des pieds. On se garantissait les yeux contre la neige en mettant devant quelque chose de noir, quand on marchait, et les pieds en les remuant, en ne prenant pas de repos, en se déchaussant pour la nuit. A tous ceux qui s'endormaient chaussés, les courroies pénétraient dans les pieds et les sandales se durcissaient par la gelée : car, les premières chaussures se

1. Faim maladive, accompagnée de défaillances.
2. Le chef du village.

trouvant usées, on en avait fabriqué de cuir de bœuf nouvellement écorché. Ces nécessités avaient fait laisser quelques traînards. Ceux-ci voyant un endroit noir, parce que la neige l'avait quitté, avaient jugé qu'elle s'y était fondue : et, de fait, elle s'était fondue par la vapeur d'une source qui coulait tout auprès dans un vallon. Ils s'étaient donc dirigés de ce côté et refusaient d'avancer.

Xénophon, à l'arrière-garde, n'en est pas plutôt instruit, qu'il emploie tous les moyens imaginables pour les supplier de ne pas demeurer en arrière, disant qu'on est suivi d'un gros détachement d'ennemis. Il finit par se fâcher. Ceux-ci demandent qu'on les égorge; il leur est impossible de faire un pas. On juge que le meilleur parti à prendre est de faire, si l'on peut, une telle frayeur aux ennemis, qu'ils ne tombent pas sur ces malheureux. Il était nuit noire. Les ennemis s'avancent, menant grand bruit et se disputant ce qu'ils avaient pris. L'arrière-garde se lève, toute composée de soldats bien disposés, et court sur eux, tandis que les traînards, jetant les plus hauts cris possible, frappent leurs boucliers de leurs piques. Les ennemis effrayés se jettent dans le vallon à travers la neige, et l'on n'entend plus personne souffler.

Xénophon et les siens promettent aux malades de revenir à eux le lendemain, et continuent leur marche. Ils n'avaient pas fait quatre stades qu'ils trouvent d'autres soldats étendus dans la neige et couverts de leurs manteaux. Aucune garde ne les veillait. On les fait lever : ils disent que ceux qui les précèdent font halte. Xénophon, s'avançant lui-même, envoie devant lui les plus vigoureux peltastes, pour savoir ce qui fait obstacle. Ils lui rapportent que l'armée tout entière fait halte également. Le corps de Xénophon reste donc au bivouac en cet endroit, sans feu et sans souper, et pose de son mieux des sentinelles. Au point du jour, Xénophon envoie les plus jeunes soldats aux malades pour les forcer à se lever et à partir. Au même moment, Chirisophe dépêche du village quelques-uns des siens pour savoir où en sont les derniers. On voit arriver avec joie ces messagers, auxquels on remet les malades pour les porter au camp, et l'on part. On n'avait pas fait vingt stades, qu'on était au village où cantonnait Chirisophe.

Là, Polycrate d'Athènes, lochage, demande qu'il lui soit permis de se porter en avant. Prenant avec lui des soldats agiles, il court au village échu à Xénophon, y surprend chez eux tous les habitants avec leur comarque, prend dix-sept poulains éle-

vés pour la redevance royale, et la fille du comarque, mariée depuis neuf jours : son mari était sorti pour courre le lièvre, et ne fut pas pris dans les villages. Les habitations étaient sous terre : l'ouverture est comme celle d'un puits, mais l'intérieur est vaste ; il y a des issues creusées pour les bestiaux, mais les hommes descendent par des échelles. Dans ces habitations étaient des chèvres, des brebis, des bœufs, de la volaille et des petits de toutes ces espèces : tout le bétail est nourri de foin. On y trouva aussi du blé, de l'orge, des légumes, et du vin d'orge dans des vases à boire. On y voyait flotter l'orge même jusqu'aux bords, ainsi que des chalumeaux, les uns plus grands, les autres plus petits, et sans nœuds. Il fallait, quand on avait soif, en prendre un dans la bouche et sucer. Cette boisson est très-forte, si l'on n'y mêle de l'eau ; mais on la trouve très-agréable quand on y est accoutumé.

Xénophon fait souper avec lui le comarque, et le prie de se rassurer, en lui disant qu'on ne le privera pas de ses enfants et qu'on aura soin, au départ, à titre d'indemnité, de remplir sa maison de vivres, s'il veut, comme guide, mettre l'armée en bonne voie, jusqu'à ce qu'on soit arrivé chez une autre peuplade. Celui-ci promet, et, pour preuve de son bon vouloir, il découvre où l'on a enfoui les tonneaux de vin. Cantonnés ainsi pour cette nuit, les soldats se reposent dans l'abondance de tous les biens, sans toutefois cesser de garder à vue le comarque et ses enfants.

Le lendemain, Xénophon prend avec lui le comarque et va trouver Chirisophe. Dans chaque village où il passe, il rend visite à ceux qui s'y sont cantonnés, et partout il les trouve en festins et en liesse : nulle part on ne le laisse aller qu'il ne se soit assis au repas. Or, il n'y avait pas d'endroit où il ne se trouvât sur la même table de l'agneau, du chevreau, du porc, du veau, de la volaille, avec une grande quantité de pains de froment et de pains d'orge. Quand, par affection, on voulait boire à la santé d'un ami, on le menait au vase, puis il fallait boire, la tête baissée, en humant, comme fait un bœuf. On permit au comarque de prendre tout ce qu'il voudrait. Il ne voulut rien accepter ; mais, au fur et à mesure qu'il rencontrait un parent, il l'emmenait avec lui.

Arrivés auprès de Chirisophe, on trouve aussi ceux de ce cantonnement, couronnés de couronnes de foin sec, et se faisant servir par des enfants arméniens, revêtus de leurs robes barbares. On leur montrait par signes, comme à des sourds, ce

qu'ils avaient à faire. Chirisophe et Xénophon, après les compliments d'amitié, demandent ensemble au comarque, par un interprète qui savait le perse, dans quel pays on est. Celui-ci répond en Arménie. Il lui demandent encore pour qui l'on élève des chevaux ; il dit que c'est une redevance royale. Il ajoute que la province voisine est habitée par les Chalybes, et il indique la route qui y conduit. Xénophon repart alors, ramène le comarque et sa famille, et lui donne un cheval qu'il avait pris, en lui recommandant de le nourrir pour l'immoler : il avait entendu dire que l'animal était consacré au soleil, et il craignait qu'il ne mourût, épuisé par la route. Il prend ensuite un poulain pour lui-même et en donne un à chacun des stratéges et des lochages. Les chevaux de ce pays sont moins grands que ceux de Perse, mais ils ont plus de cœur. Le comarque apprend aux Grecs à attacher des sacs aux pieds de leurs chevaux et de leurs bêtes de somme, quand ils les conduiront à travers la neige : sans cette précaution, les bêtes y enfoncent jusqu'au ventre.

CHAPITRE VI.

Le guide s'enfuit par la faute de Chirisophe. — Arrivée au Phase. — On traverse le pays des Taoques et des Chalybes.

On était au huitième jour : Xénophon remet le guide à Chirisophe, et laisse au comarque tous les gens de sa famille, sauf son fils, à peine adolescent. Cet enfant est confié à la garde d'Épisthène d'Amphipolis, et, si le père se conduit bien, on le lui rendra avec la liberté. On porte ensuite à sa maison de tout ce que l'on peut, on plie bagage et l'on se met en marche. Le comarque sert de guide à travers la neige, sans être lié. Déjà l'on était à la troisième étape, lorsque Chirisophe s'emporte contre lui de ce qu'il ne les mène point à des villages. Celui-ci répond qu'il n'y en a pas dans la contrée. Chirisophe le frappe, sans le faire lier. Aussi, la nuit suivante, il s'échappe, en abandonnant son fils. Le seul différend qui eut lieu entre Chirisophe et Xénophon, durant toute la marche, provient des mauvais traitements infligés au guide et du peu de soin qui suivit. Épisthène s'éprit de l'enfant, l'emmena dans sa patrie et l'éprouva toujours fidèle.

On fait ensuite sept marches de cinq parasanges par jour, et

l'on arrive aux bords du Phase, fleuve large d'un plèthre; puis on fait dix parasanges en deux étapes; après quoi l'on aperçoit, sur le sommet d'une montagne donnant dans la plaine, des Chalybes, des Taoques et des Phasiens. Chirisophe, voyant les ennemis sur la hauteur, arrête sa colonne à la distance d'environ trente stades, pour ne pas s'approcher de l'ennemi en ordre de marche. Il ordonne aux autres chefs de faire avancer les loches de manière à ce que l'armée soit en phalange. Quand l'arrière-garde est également formée, il assemble les stratéges et les lochages, et dit : « Les ennemis, comme vous voyez, occupent le sommet de la montagne : il s'agit de délibérer sur ce qu'il faut faire pour combattre avec succès. Pour ma part, je suis d'avis d'envoyer les soldats dîner, et d'examiner entre nous si c'est aujourd'hui ou demain qu'il convient de passer la montagne. — Moi, dit Cléanor, je crois qu'il faut dîner au plus vite, courir au plus vite aux armes et marcher contre ces gens-là. Si nous attendons à demain, les ennemis qui nous voient seront plus audacieux, et cette audace, croyez-le bien, en attirera un plus grand nombre. »

Après Cléanor, Xénophon parla ainsi : « Pour moi, tel est mon sentiment. S'il est nécessaire de combattre, il faut nous préparer à combattre avec vigueur; mais si nous ne voulons que passer le plus aisément possible, il faut, avant tout, aviser à n'avoir que très-peu de blessés, et très-peu de morts. La partie des monts qui est en vue s'étend à près de soixante stades, et il ne paraît d'ennemis en observation que sur ce chemin. Il vaudrait donc beaucoup mieux essayer de surprendre un passage non gardé et prévenir l'ennemi, si nous pouvons, que d'attaquer un lieu fort et des hommes bien préparés. Il est bien plus facile de franchir un mont escarpé, quand on n'a personne à combattre, qu'un terrain plat, quand les ennemis sont partout. La nuit, quand on ne se bat pas, on voit mieux où l'on pose le pied, que le jour, quand il faut se battre. Enfin une route pierreuse, quand on ne se bat pas, est moins fatigante pour les pieds qu'une route unie où l'on expose sa tête. Je ne crois donc pas impossible de nous dérober, puisqu'il nous est permis de marcher la nuit, de manière à n'être point vus, et que nous pourrons prendre un tour qui dissimule notre marche. Il me semble encore qu'en faisant une fausse attaque de ce côté-ci, nous trouverons le reste de la montagne d'autant moins gardé, vu que les ennemis resteront en bien plus grand nombre sur le point à défendre.

« Mais où vais-je parler de ruse? J'entends dire, Chirisophe, que vous autres Lacédémoniens, qui appartenez à la classe des égaux, vous êtes exercés dès l'enfance au larcin; qu'il n'y a pas honte, mais nécessité chez vous à voler, dans les limites de la loi. Pour dérober avec le plus d'adresse possible et pour essayer de le faire en secret, il est de principe chez vous que ceux qui se laissent prendre soient punis du fouet. Voici donc le moment de nous montrer les fruits de ton éducation, et de faire en sorte que l'on ne nous prenne pas à voler la montagne, afin de ne pas recevoir une volée de coups. — Eh bien, reprend Chirisophe, j'entends dire aussi que vous autres Athéniens, vous êtes très-adroits à voler le trésor public, et que, malgré le danger imminent que court le voleur, ce sont les plus distingués qui s'y entendent le mieux, si toutefois vous mettez à votre tête les plus distingués. C'est donc aussi pour toi le moment de montrer les fruits de ton éducation. — Je suis prêt, dit Xénophon, et, dès que nous aurons soupé, j'irai avec mon arrière-garde m'emparer de la montagne. J'ai des guides : les gymnètes ont pris dans une embuscade quelques-uns des voleurs qui nous suivaient. Je tiens d'eux que la montagne n'est pas impraticable, mais qu'on y fait paître des chèvres et des bœufs, et qu'une fois maître d'eux, nos attelages y pourront passer. J'espère d'ailleurs que les ennemis ne tiendront pas, quand ils nous verront de niveau avec eux sur les hauteurs, attendu qu'ils ne veulent pas descendre en plaine contre nous. » Chirisophe dit alors : « Mais pourquoi y aller toi-même et quitter l'arrière-garde? envoies-en d'autres, s'il ne se présente pas de volontaires. » Aussitôt Aristonyme de Méthydrie vient s'offrir avec ses hoplites; Aristée de Chio et Nicomarque d'OEta, avec des gymnètes. Il est convenu que, quand ils seront maîtres des hauteurs, ils allumeront de grands feux. Ces conventions faites, on dîne. Après le dîner, Chirisophe mène toute l'armée à dix stades environ de l'ennemi, pour mieux simuler une attaque de ce côté.

Après souper, la nuit venue, le détachement part, s'empare des hauteurs, et le reste de l'armée demeure en repos. Les ennemis, voyant la montagne occupée, s'éveillent et allument des feux nombreux durant la nuit. Lorsqu'il fait jour, Chirisophe, après avoir sacrifié, fait avancer ses troupes, tandis que celles qui se sont emparées des hauteurs chargent les ennemis. La plupart étant restés à leur poste sur la cime de la montagne, une partie seulement s'avance contre ceux qui étaient maîtres

des hauteurs ; mais, avant que les ennemis se soient réunis, les troupes des hauteurs en viennent aux mains. Les Grecs ont l'avantage et poursuivent. Alors les peltastes grecs de la plaine courent sur ceux qui sont rangés en bataille, pendant que Chirisophe suit au pas accéléré avec les hoplites. Les ennemis restés sur la route, voyant vaincu le détachement d'en haut, prennent la fuite : il en périt un grand nombre ; on prend quantité de boucliers que les Grecs brisent avec leurs épées, pour les rendre inutiles. Arrivés sur les hauteurs, on sacrifie, on dresse un trophée, et l'on redescend dans la plaine et dans des villages pleins de toutes sortes de biens.

CHAPITRE VII.

Arrivée chez les Taoques. — Pas difficile à franchir. — On traverse le pays des Chalybes. — Passage de l'Harpase. — Arrivée au mont Théchès. — Joie enthousiaste des Grecs.

De là on arrive chez les Taoques, après avoir fait trente parasanges en cinq étapes. Les vivres manquent, parce que les Taoques habitaient des places fortifiées, où ils avaient transporté toutes leurs provisions. Arrivés à un endroit où il n'y avait ni villes, ni maisons, mais où se trouvaient réunis nombre d'hommes, de femmes et de bestiaux, Chirisophe le fait attaquer de prime abord. La première division est repoussée, une autre suit et une autre encore. En effet, il n'était pas facile d'attaquer ce fort avec des troupes nombreuses, vu qu'il régnait autour un escarpement à pic[1]. Xénophon étant arrivé avec les hoplites et les peltastes de l'arrière-garde : « Tu viens à propos, lui dit Chirisophe ; il faut forcer le poste ; l'armée n'a pas de vivres, si nous ne pouvons l'enlever. » Ils se concertent, et Xénophon demandant où est l'obstacle : « Il n'y a d'autre passage, reprend Chirisophe, que celui que tu aperçois ; et, dès qu'on veut passer par là, ils roulent des pierres du haut de ce rocher qui surplombe : quiconque y est pris est arrangé comme tu vois. » En même temps il montre des hommes qui avaient les jambes et les côtes brisées. « S'ils épuisent leurs pierres,

1. Je lis *ἀπότομον* avec Weiske, plutôt que *ποταμός* avec L. Dindorf. Il n'est nullement question de *fleuve* dans toute cette narration.

dit Xénophon, y aura-t-il ou non quelque autre obstacle à notre passage? car on ne voit en face qu'un petit nombre d'hommes, et encore n'y en a-t-il que deux ou trois d'armés. C'est un espace, comme tu vois, d'environ trois demi-plèthres, que nous avons à passer sous leurs pierres. Un plèthre entier est couvert de gros pins épars, sous lesquels nos hommes n'auraient rien à craindre, ni des pierres qu'on lance, ni de celles qu'on roule. Il ne reste donc plus qu'un demi-plèthre environ à traverser au pas de course, pendant que les pierres cesseront de tomber. — Mais aussitôt, reprend Chirisophe, que nous nous mettrons à marcher pour arriver au couvert, les pierres pleuvront sur nous. — C'est justement ce qu'il faut, répond Xénophon; ils n'en auront que plus tôt épuisé leurs pierres. Allons, avançons vers le point d'où nous aurons le moins à courir pour passer, si nous pouvons, et d'où la retraite sera plus facile, si nous reculons. »

Cela dit, Chirisophe et Xénophon s'avancent avec Callimaque de Parrhasie, l'un des lochages qui, ce jour-là, était à la tête de l'arrière-garde : les autres lochages restent à l'abri. Alors soixante-dix hommes environ se portent derrière les arbres, non pas en troupe, mais un à un, chacun se tenant de son mieux sur ses gardes. Agasias de Stymphale, et Aristonyme de Méthydrie, aussi lochages de l'arrière-garde et d'autres Grecs se tiennent debout hors de l'espace planté, car il y avait du danger à faire entrer plus d'un loche sous les arbres. Callimaque s'ingénie alors d'un bon moyen. Il court à deux ou trois pas de l'arbre sous lequel il se tenait, puis, aussitôt que les pierres pleuvent, il se retire en toute hâte. A chacune de ses courses, on lui lance plus de dix charretées de pierres. Agasias voyant ce que faisait Callimarque, sur lequel l'armée entière avait les yeux tournés, et craignant qu'il n'arrivât le premier au poste, n'appelle ni Aristonyme son voisin, ni Euryloque de Lousie, tous deux ses amis, ni personne autre, mais il marche seul et les devance. Callimaque, qui le voit passer, le saisit par le bord de son bouclier; mais en même temps Aristonyme de Méthydrie les dépasse, et, après lui, Euryloque de Lousie : tous font assaut de courage, rivalisent entre eux, et, en se disputant de la sorte, finissent par enlever la position. En effet, dès qu'il y en eut un de monté, il ne tomba plus d'en haut une seule pierre.

On vit alors un affreux spectacle. Les femmes, jetant leurs enfants, se jettent ensuite, et leurs maris les suivent. Énée de

Stymphale, un des lochages, voyant tout près de se précipiter un barbare richement vêtu, le saisit pour le retenir. Celui-ci l'entraîne, et tous deux, roulant de rochers en rochers, tombent et meurent. On ne fit que peu de prisonniers, mais on trouva beaucoup de bœufs, d'ânes et de moutons.

De là on fait, en sept étapes, cinquante parasanges, à travers le pays des Chalybes. C'est le plus belliqueux des peuples chez lesquels on passa. Il fallut en venir aux mains. Ils portaient des corselets de lin descendant jusqu'à la hanche. Au lieu de basques, beaucoup de cordes entortillées tombaient du bas de ces corselets. Ils avaient aussi des jambières, des casques, et, à la ceinture, un petit sabre, dans le genre du poignard lacédémonien, dont ils égorgeaient les prisonniers qu'ils pouvaient faire ; après quoi, ils leur coupaient la tête et marchaient en la portant. Ils chantaient, ils dansaient, dès qu'ils étaient en vue de l'ennemi. Ils portaient aussi une pique longue d'environ quinze coudées et armée d'une seule pointe. Ils se tenaient dans leurs forts ; puis, quand ils voyaient les Grecs passés, ils les poursuivaient en combattant sans cesse : ils se retranchaient ensuite dans des lieux fortifiés, où ils avaient transporté toutes leurs provisions, en sorte que les Grecs, n'en trouvant pas, vécurent des bestiaux pris aux Taoques. Les Grecs arrivent ensuite au fleuve Harpase, large de cinq plèthres ; puis ils font vingt parasanges en quatre étapes à travers le pays des Scythins, dans une plaine semée de villages, où ils séjournent trois jours et se munissent de vivres.

Après avoir fait vingt parasanges en quatre étapes, on arrive à une ville grande, florissante et peuplée : elle se nomme Gymnias. Le chef du pays envoie un guide aux Grecs pour les conduire sur le territoire de ses ennemis. Celui-ci vient et leur dit qu'il les conduira en cinq jours à un lieu d'où ils découvriront la mer ; s'il ment, il consent à être mis à mort. Il conduit, en effet, l'armée, et, dès qu'il l'a fait entrer sur le territoire ennemi, il l'engage à tout brûler et ravager : ce qui prouva bien qu'il n'était venu que pour cela, et non par bienveillance pour les Grecs.

On arrive le cinquième jour à la montagne sacrée. Cette montagne se nomme Théchès. Quand les premiers eurent gravi jusqu'au sommet et aperçu la mer, ce furent de grands cris. En les entendant, Xénophon et l'arrière-garde s'imaginent que l'avant-garde est attaquée par de nouveaux ennemis : car la queue était poursuivie par les gens dont on avait brûlé le pays.

L'arrière-garde en tue quelques-uns et en fait d'autres prisonniers après avoir tendu une embuscade. On leur prend une vingtaine de boucliers d'osier, recouverts d'un cuir de bœuf cru avec ses poils.

Cependant les cris augmentent à mesure que l'on approche : de nouveaux soldats se joignent incessamment, au pas de course, à ceux qui crient : plus le nombre croît, plus les cris redoublent, et il semble à Xénophon qu'il se passe là quelque chose d'extraordinaire. Il monte à cheval, prend avec lui Lycius et les cavaliers, et accourt à l'aide. Mais aussitôt ils entendent les soldats crier : *Mer! Mer!* et se féliciter les uns les autres.

Alors tout le monde accourt, arrière-garde, équipages, chevaux. Arrivés tous au sommet de la montagne, on s'embrasse, soldats, stratéges et lochages, les yeux en larmes. Et tout à coup, sans qu'on sache de qui vient l'ordre[1], les soldats apportent des pierres et élèvent un grand tertre. Ils y placent une quantité de boucliers en cuir de bœuf, des bâtons et des boucliers d'osier; le guide lui-même met les boucliers en pièces et engage les autres à faire comme lui. Les Grecs renvoient ensuite ce guide, après lui avoir donné, de la masse commune, un cheval, une coupe d'argent, un habillement perse, et dix dariques. Il demandait surtout des anneaux, et il en reçut beaucoup des soldats. Il leur indique alors un village où ils cantonneront, et le chemin pour aller chez les Macrons; puis, le soir venu, il part durant la nuit et disparaît.

CHAPITRE VIII.

Marche à travers le pays des Macrons. — Arrivée aux montagnes des Colques. — Combat contre les barbares. — On descend à Trapézonte, où l'on célèbre des jeux. — Grande joie des Grecs.

Les Grecs font ensuite dix parasanges en trois étapes dans le pays des Macrons. Le premier jour, ils arrivent à un fleuve qui sépare ce pays de celui des Scythins. Ils avaient à droite une montagne très-escarpée et à gauche un autre fleuve, où se jetait celui qui faisait limite et qu'il fallait passer. La rive

1. On présume que cet ordre émanait de Xénophon lui-même.

était bordée d'arbres minces, mais serrés. Les Grecs s'avancent, se mettent à couper le bois et se hâtent pour sortir le plus tôt possible de ce mauvais pas. Mais les Macrons, armés de boucliers d'osier, de lances, et revêtus de tuniques de crin, s'étaient rangés en bataille de l'autre côté du fleuve. Ils s'encourageaient mutuellement et jetaient des pierres dans le fleuve; aucune d'elles ne portait, et ils ne blessaient personne.

Alors un des peltastes, qui disait avoir été esclave à Athènes, vient trouver Xénophon et lui dit qu'il sait la langue de ces gens-là. « Je crois, dit-il, que c'est ici ma patrie, et, si rien ne s'y oppose, je veux causer avec eux. — Rien ne t'en empêche, dit Xénophon, cause, et demande-leur d'abord qui ils sont. » Ils répondent à cette question qu'ils sont Macrons. « Demande-leur donc alors, dit Xénophon, pourquoi ils se sont rangés contre nous et veulent être nos ennemis. » Ils répondent : « Parce que vous êtes venus sur notre terre. » Les stratéges leur font dire qu'ils ne songent à leur causer aucun tort. « Nous avons fait la guerre au roi, nous retournons en Grèce, nous voulons arriver à la mer. » Ils demandent si on leur en donnerait des gages. On leur répond qu'on est tout prêt à en donner et à en recevoir. Les Macrons donnent aux Grecs une pique barbare, et les Grecs aux Macrons une pique grecque : c'étaient là, chez eux, les gages; des deux parts on prend les dieux à témoin.

Les gages donnés, les Macrons aident à couper les arbres, ouvrent la route, comme pour passer à l'autre rive, se mêlent aux Grecs, leur fournissent toutes les denrées qu'ils peuvent, et les guident pendant trois jours, jusqu'à ce qu'ils les aient amenés aux montagnes des Colques. Là se trouve une montagne haute, inaccessible, sur laquelle apparaissent les Colques, rangés en bataille. D'abord les Grecs se forment en phalange pour marcher sur la montagne; mais les stratéges jugent convenable de se réunir et de délibérer sur le meilleur moyen d'attaque.

Xénophon propose de laisser de côté la phalange et de marcher en colonnes droites : « La phalange se rompra bientôt; ici nous trouverons la montagne praticable; là, elle ne le sera pas. Il y aura des découragements lorsque, rangés en phalange, on verra cet ordre se rompre. Ensuite, si nous marchons sur un ordre profond, les ennemis nous déborderont et tourneront contre nous, à leur gré, tout ce qui nous débordera. Si, au contraire, nous marchons sur un ordre sans profondeur, il

n'y aura rien d'étonnant que notre phalange soit taillée en pièces par la quantité de traits et d'hommes qui fondront sur nous. Que cela ait lieu sur un point, et tout va mal pour la phalange entière. Mais si nous formons des colonnes droites, en laissant entre elles assez d'intervalle pour que les derniers loches dépassent les ailes de l'ennemi, de cette manière nous nous trouverons, avec nos derniers loches, dépasser la phalange ennemie, et à la tête de nos colonnes droites seront les meilleurs soldats, en même temps que chaque loche marchera par où le chemin sera le plus praticable. Il ne sera pas facile à l'ennemi de pénétrer dans les intervalles : il se mettrait entre deux rangs de piques ; il ne lui sera pas facile non plus de tailler en pièces un loche marchant en colonne. Si un loche fléchit, le plus voisin lui portera du secours ; et, dès que l'un d'eux aura pu gagner le sommet, pas un des ennemis ne tiendra. »

Cet avis est adopté : on forme les colonnes droites ; Xénophon se porte de la droite à la gauche et dit aux soldats : « Camarades, ces gens que vous voyez sont le seul obstacle qui nous empêche d'être déjà où nous désirons depuis longtemps arriver. Il faut, si nous pouvons, les manger tout crus. »

Lorsque chacun est à son poste et qu'on a formé les colonnes droites, il se trouve environ quatre-vingts loches d'hoplites, de près de cent hommes chacun. On partage en trois corps les peltastes et les archers ; on en fait marcher une division au delà de l'aile gauche, une autre au delà de l'aile droite, la dernière au centre : chacune de ces divisions était de près de six cents hommes.

Sur ce point, les stratéges ordonnent de faire des prières : on en fait et l'on s'avance en chantant un péan. Chirisophe et Xénophon, suivis des peltastes, marchent de manière à dépasser la phalange des ennemis. Les ennemis, les voyant arriver, courent à leur rencontre ; mais, en se portant sur la gauche et sur la droite, ils ouvrent leur phalange et font un grand vide au centre. En les voyant se séparer, les peltastes arcadiens, commandés par Eschine d'Acarnanie, croient qu'ils fuient, accourent de toutes leurs forces, et arrivent ainsi les premiers au sommet de la montagne. Ils sont suivis des hoplites arcadiens, commandés par Cléanor d'Orchomène.

Les ennemis, quand les Grecs commencent à courir, ne tiennent plus, mais prennent la fuite dans tous les sens. Les Grecs, arrivés en haut, cantonnent dans plusieurs villages pourvus de vivres abondants. Il n'y eut là rien qui parût extraordinaire si

ce n'est qu'il se trouva beaucoup de ruches, que tous les soldats qui en mangèrent eurent le délire, des vomissements, un dérangement de corps, et que pas un ne put se tenir sur ses jambes. Ceux qui en avaient peu mangé ressemblaient à des gens tout à fait ivres : ceux qui en avaient pris beaucoup, à des furieux ou à des mourants[1]. Beaucoup gisaient à terre, comme après une défaite ; il y avait un grand découragement. Cependant le lendemain il n'y eut personne de mort, et le délire cessa vers la même heure où il avait pris la veille. Le troisième et le quatrième, chacun se leva, comme après une purgation.

On fait ensuite sept parasanges en deux étapes, et l'on arrive sur le bord de la mer à Trapézonte[2], ville grecque, peuplée, sur le Pont-Euxin, colonie de Sinope, dans le pays des Colques. On y demeure une trentaine de jours sur les terres des Colques, en butinant dans la Colchide. Les Trapézontins établissent un marché dans le camp des Grecs, les reçoivent et leur offrent des dons hospitaliers, des bœufs, de la farine d'orge, du vin. Ils obtiennent aussi qu'on ménage les Colques du voisinage, répandus la plupart dans la plaine, et l'on en reçoit aussi beaucoup de bœufs comme présents d'hospitalité. On se prépare ensuite à faire aux dieux les sacrifices promis ; car il était venu assez de bœufs pour offrir à Jupiter sauveur, à Hercule conducteur et aux autres dieux, les victimes promises. On célèbre également des jeux et des combats gymniques sur la montagne du campement, et l'on choisit Dracontius de Sparte pour veiller à la course et présider aux jeux. Il avait été banni tout enfant de sa patrie, pour avoir tué, sans le vouloir, un autre enfant, en le perçant de son poignard.

Le sacrifice achevé, on donne à Dracontius les peaux des victimes, et on le prie de conduire les Grecs au lieu préparé pour la course. Il désigne la place même où on se trouve : « Cette colline, dit-il, est excellente pour courir dans le sens que l'on voudra. — Mais comment donc feront-ils, lui dit-on, pour lutter sur ce sol inégal et boisé ? » Il répond : « On n'en

1. « Pline l'Ancien parle (*Hist. nat.*, XXI, chap. XIII, § 45) d'une sorte de miel qui, de son temps, se trouvait sur les côtes du Pont, et qu'il désigne sous le nom de *mænomenon mel* (μαινόμενον μέλι), *mel quod insaniam gignit*, parce qu'il faisait perdre la raison à ceux qui en mangeaient ; et Pitton de Tournefort rapporte (*Relation d'un voyage au Levant*, t. III, p. 130), d'après le P. Lambert, missionnaire théatin, que les abeilles recueillent sur un arbrisseau de la Colchide ou Mingrélie des sucs qui produisent un miel nauséabond et dangereux. » L. DUBEUX.

2. Aujourd'hui *Trebizonde*.

sentira que plus de mal en tombant. » Des enfants, pour la plupart prisonniers, courent le stade, et plus de soixante Crétois le dolique[1]; d'autres s'exercent à la lutte, au pugilat, au pancrace. Ce fut un beau spectacle. Nombre de lutteurs étaient descendus dans la lice sous les regards de leurs camarades : il y avait une grande émulation. Les chevaux coururent aussi. Il leur fallait descendre par une pente rapide, puis, arrivés au bord de la mer, remonter et revenir à l'autel. Bon nombre roulaient à la descente, et, en remontant, c'était lentement, avec peine, au pas, qu'ils gravissaient la hauteur. De là de grands cris, des rires, des encouragements.

1. C'est-à-dire la *longue course*, la plus longue carrière que fournissent les coureurs.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Chirisophe se met en quête de navires : Xénophon pourvoit au reste. — Dexippus, envoyé pour ramener les vaisseaux, s'enfuit sur l'un d'eux. — Polycrate ramène un vaisseau à trente rames.

Tout ce que firent les Grecs durant l'expédition de Cyrus et dans leur marche jusqu'à la mer qui se nomme le Pont-Euxin, puis leur arrivée à Trapézonte, ville grecque où ils firent les sacrifices promis pour leur délivrance dès qu'ils seraient en pays ami, a été raconté dans les livres précédents.

On s'assemble, et l'on délibère sur la route qui reste à suivre. Antiléon de Thurium se lève le premier et parle en ces mots : « Pour ma part, dit-il, camarades; je suis las de plier bagage, d'aller, de courir, de porter des armes, de marcher en rang, de monter la garde, de me battre : je veux une trêve à tous ces travaux. Puisque nous voilà au bord de la mer, je veux m'embarquer, et, comme Ulysse, étendu et dormant, arriver jusqu'en Grèce[1]. » En entendant ces mots, les soldats s'écrient avec grand bruit qu'il a bien parlé. Un autre répète les mêmes paroles, et après lui tous les assistants. Chirisophe se lève alors et dit : « J'ai pour ami, chers camarades, Anaxibius, qui se trouve en ce moment à la tête d'une flotte. Si vous m'envoyez à lui, j'espère revenir avec les trirèmes et les bâtiments de transport qui nous sont nécessaires. Puisque vous voulez vous embarquer, attendez mon retour; je reviendrai dans peu. » Ces paroles ravissent les soldats, qui décident que Chirisophe parte dans le plus bref délai.

Après lui, Xénophon se lève et dit : « Chirisophe va nous

1. Voy. Homère, *Odyssée*, XIII, 79.

aller chercher des vaisseaux, et nous, nous resterons ici. Par conséquent, ce qu'il vous convient de faire durant ce séjour, je vais vous le dire. D'abord il faut tirer des vivres du pays ennemi, car le marché ne suffit pas à nos besoins et nous n'avons la faculté d'acheter qu'à un petit nombre de marchands : de plus, ce pays étant ennemi, il y a risque que beaucoup des nôtres périssent, si vous vous avancez sans soin et sans précaution pour vous procurer des vivres. Je crois donc qu'il faut aller marauder à distance pour nous faire des provisions, que personne ne s'écarte, si nous voulons ne pas être perdus, et que nous y veillions tous. » Cet avis est adopté. « Écoutez encore ceci. Plusieurs d'entre vous iront à la maraude. Il est donc bon, je crois, que celui qui sortira nous prévienne et nous indique où il va, afin que nous connaissions le nombre des sortants et des restants, et que nous nous tenions prêts au besoin. S'il faut porter secours à quelqu'un, nous saurons où courir. Si quelqu'un sans expérience médite une entreprise, nous en délibérerons avec lui et nous tâcherons de savoir à quelle force il aura affaire. » On adopte cet avis. « Songez encore à ceci, dit Xénophon : l'ennemi de son côté peut piller à son aise, et il a le droit de nous tendre des piéges, puisque nous nous sommes approprié ce qui est à lui. Il est posté au-dessus de nous. Je crois donc qu'il faut des gardes tout autour du camp. Si nous nous divisons par compagnies pour garder et veiller, les ennemis auront moins de chances de nous surprendre. Voici encore une chose. Si nous avions la certitude que Chirisophe revînt avec une flotte capable de transporter l'armée, ce que je vais dire serait inutile. Mais comme en ce moment le fait est douteux, je suis d'avis de nous pourvoir ici même de bâtiments. Si nous les avons, quand il reviendra, nous n'en manquerons pas pour naviguer; s'il n'en amène pas, nous userons de ceux d'ici. Je vois souvent des navires longer cette côte. Empruntons aux Trapézontins de longs navires; amenons-les ici et gardons-les, après en avoir détaché le gouvernail, jusqu'à ce que nous en ayons un nombre suffisant; peut-être alors ne manquerons-nous pas de moyens de transport. » Cette proposition est encore adoptée. « Examinez aussi, continue Xénophon, s'il n'est pas juste de nourrir à frais communs les gens que nous amènerons, durant tout le temps qu'ils resteront ici, et de convenir avec eux du passage, afin qu'ils profitent en nous profitant. » La proposition est accueillie. « Enfin, dit Xénophon, je suis d'avis, s'il nous est impossible d'arriver à nous

procurer des bâtiments, d'ordonner aux villes maritimes de réparer les chemins, qui, d'après ce que nous savons, sont en fort mauvais état. Elles obéiront par crainte et par le désir de se voir débarrassées de nous. »

Tout le monde s'écrie qu'il n'est pas nécessaire de réparer les chemins. Xénophon, voyant leur folie, ne va point aux voix, mais il engage les villes à les réparer d'elles-mêmes, en leur disant qu'elles seront plus vite débarrassées, si les routes sont praticables. On reçoit des Trapézontins un pentécontore, dont on donne le commandement au Laconien Dexippe. Cet homme, sans se préoccuper de réunir des navires, prend la fuite et s'échappe du Pont-Euxin avec le vaisseau qu'il a. Mais dans la suite il fut justement puni. Ayant intrigué en Thrace, auprès de Seuthès, il y fut tué par le Laconien Nicandre. Les Grecs empruntent aussi un triacontore, dont on confie le commandement à Polycrate d'Athènes, qui ramène près du camp tous les vaisseaux qu'il peut prendre. On en tire la cargaison, que l'on met sous bonne garde, afin qu'il ne s'en perde rien, et l'on se sert des bâtiments pour le transport. En même temps les Grecs sortent pour la maraude : les uns prennent; les autres ne trouvent pas. Cléénète, ayant conduit son loche et celui d'un autre contre un poste difficile, y est tué, et plusieurs autres avec lui.

CHAPITRE II.

Lutte contre les Driles.

Les vivres manquant, il était difficile au soldat de revenir le même jour au camp. Xénophon prend donc des guides à Trapézonte, et conduit la moitié de l'armée contre les Driles, en laissant l'autre moitié de garde au camp, attendu que les Colques, chassés de leurs habitations, s'étaient réunis en grand nombre et portés sur les hauteurs. Les Trapézontins, de leur côté, ne menaient point où il eût été facile d'avoir des vivres, parce que c'eût été chez des amis; mais ils conduisent de grand cœur chez les Driles, dont ils avaient à se plaindre. C'est un pays montueux et âpre : les habitants sont les plus belliqueux de tout le Pont-Euxin.

Dès que les Grecs sont arrivés dans le haut pays, tous les

endroits qui paraissent aux Driles d'une prise facile, ils y mettent le feu en se retirant. On n'y trouve à prendre que des porcs, des bœufs et autres bestiaux échappés aux flammes. Il y avait un lieu qu'on appelait leur métropole. Ils s'y étaient tous réfugiés. Alentour était un ravin très-profond, avec des abords difficiles. Les peltastes, qui avaient couru cinq ou six stades en avant des hoplites, traversent le ravin, en voyant beaucoup de bestiaux, ainsi que d'autres objets de bonne prise, et attaquent le poste. Ils étaient suivis d'un grand nombre de doryphores, qui étaient sortis pour trouver des vivres, de sorte qu'il y avait plus de deux mille hommes au delà du ravin. Ne pouvant pas enlever par un combat la place qu'entourait un large fossé, dont une palissade et beaucoup de tours de bois garnissaient le ravin, ils essayent de se replier; mais les ennemis fondent sur eux. Impossible de revenir sur ses pas, vu qu'on ne pouvait descendre qu'un à un de la place au ravin. Ils députent à Xénophon, qui commandait les hoplites. L'envoyé lui dit que la place est pleine d'un riche butin. « Mais nous ne pouvons l'emporter : le lieu est fort; il n'est pas facile non plus de se retirer : on tombe sur nous dans des sorties, et la retraite n'est pas commode. »

En entendant ces mots, Xénophon mène les hoplites jusqu'au bord du ravin et fait poser les armes, passe seul avec les lochages, et examine s'il vaut mieux ramener ceux qui ont traversé ou faire traverser les hoplites, pour prendre la place. Xénophon se rend à leur avis, plein de confiance dans les victimes, les devins ayant, en effet, déclaré qu'il y aurait bataille, mais que la fin de l'affaire serait heureuse. Il renvoie alors les lochages pour faire passer le ravin aux hoplites. Pour lui, il reste, ordonne aux peltastes de reprendre leurs rangs et interdit toute escarmouche. Les hoplites arrivés, il commande à chaque lochage de former son loche sur l'ordre qu'il croit le plus avantageux à la bataille. Comme les lochages étaient près l'un de l'autre, ils ne pouvaient manquer, comme de tout temps, de faire assaut de courage. Les lochages exécutent cet ordre. Alors il prescrit à tous les peltastes de s'avancer, la main sur la courroie du javelot, pour le lancer au premier signal, et aux archers de tenir la corde pour la décocher au premier signal; puis il recommande aux gymnètes d'avoir leurs sacs pleins de pierres, et charge les hommes soigneux d'y veiller.

Quand tout est prêt, les lochages, les hypolochages et les simples soldats, qui ne s'estimaient pas moins qu'eux, sont tous

rangés en bataille et se voient les uns les autres, la nature du terrain permettant d'embrasser toute la ligne d'un coup d'œil. On chante un péan, la trompette résonne, on crie tout d'une voix : « Ényalius ! » et les hoplites s'avancent au pas de course. Bientôt c'est une pluie de traits, de javelots, de flèches, de pierres lancées par les frondes et plus encore par les mains ; il y en a même qui lancent du feu. Sous cette quantité de projectiles, les ennemis abandonnent la palissade et les tours. Alors Agasias de Stymphale et Philoxène de Pélène, laissent leurs armes et montent en simple tunique ; les uns entraînent les autres ; d'autres sont déjà montés ; la place est prise, on le croit. Les peltastes et les psiles y courent, et se mettent à piller, chacun du mieux qu'il peut. Cependant Xénophon, debout auprès des postes, retient dehors le plus d'hoplites possible, car d'autres ennemis se faisaient voir sur des hauteurs fortifiées. Quelques moments après, un cri se fait entendre à l'intérieur ; les uns fuient avec le butin qu'ils ont pris, plusieurs sont blessés : on se bouscule aux portes, on interroge ceux qui sortent. Ils répondent qu'il y a dans la place un fort d'où les ennemis ont fait une sortie et blessé beaucoup de monde.

Au même instant, Xénophon fait publier par le héraut Tolmide que quiconque veut piller peut entrer. Bon nombre s'y portent et les nouveaux entrés repoussent la sortie de l'ennemi, qu'ils renferment de nouveau dans la citadelle. Tout ce qui est en dehors est pillé et enlevé par les Grecs. Les hoplites se tenaient en armes, les uns près de la palissade, les autres dans le chemin qui menait à la citadelle. Xénophon et les lochages vont reconnaître s'il est possible de s'en emparer : c'était un moyen d'assurer leur retraite ; autrement, il paraissait bien difficile de l'opérer. Après avoir bien observé, ils jugent la place absolument imprenable. Ils se préparent donc à la retraite : les soldats arrachent, chacun devant soi, les pieux de la palissade : on renvoie les gens inutiles et ceux qui sont chargés de butin, ainsi que la plupart des hoplites, et les lochages ne laissent que ceux en qui ils ont le plus de confiance.

La retraite commencée, un gros d'ennemis fait une sortie, ayant des boucliers d'osier, des piques, des jambières et des casques paphlagoniens : d'autres montent sur les maisons des deux côtés du chemin qui mène à la citadelle ; de sorte qu'il n'était pas sûr de les poursuivre jusqu'aux portes qui y donnaient entrée. Comme ils lançaient de grosses poutres du haut des maisons, il était dangereux de rester et de se retirer. La

nuit, qui s'approchait. était effrayante. Les Grecs combattaient dans cette perplexité, lorsqu'une divinité leur offrit un moyen de salut. Tout à coup une maison de la droite s'enflamme sans que personne y ait mis le feu. A peine est-elle écroulée, que tous ceux des maisons de la droite prennent la fuite.

Xénophon, profitant de cette leçon du hasard, fait mettre le feu aux maisons de gauche : elles étaient de bois, elles s'enflamment bien vite. Tous ceux qui s'y trouvaient prennent la fuite. Ceux qu'on avait en tête inquiétaient seuls; et il était évident qu'ils attaqueraient dans la retraite et à la descente. Xénophon ordonne alors à tous ceux qui sont hors de l'atteinte des traits d'apporter du bois et de le jeter entre eux et l'ennemi. Quand il s'en trouve assez, on y met le feu; on met aussi le feu aux maisons voisines du fossé, pour donner de l'occupation à l'ennemi. C'est ainsi qu'on se retire à grand' peine de cette place, ayant le feu pour barrière entre soi et les ennemis. Tout fut brûlé : ville, maisons, tours, palissades, et le reste, excepté la citadelle.

Le lendemain, les Grecs se retirent avec des vivres. Comme ils craignaient la descente vers Trapézonte, passage étroit et escarpé, ils font une fausse embuscade. Un Mysien d'origine, et qui portait le nom de son pays, prend avec lui quatre ou cinq Crétois, se poste dans un lieu fourré, et fait semblant de se dérober à la vue des ennemis; or, leurs peltes d'airain, brillant par intervalles, les rendaient fort visibles. Les ennemis, voyant cela, ont peur de quelque embuscade. Cependant l'armée descend. Quand le Mysien la croit assez loin, il fait signe aux siens de fuir à toutes jambes; puis, se redressant lui-même, il s'enfuit avec eux. Les Crétois, qui craignent d'être joints à la course, quittent le chemin et se sauvent en roulant de la montagne dans le bois. Le Mysien, qui fuit le long de la route, crie au secours: on le secourt en effet et on le ramène blessé. Ceux qui lui étaient venus en aide se retirent à reculons sous les traits de l'ennemi, auquel quelques Crétois renvoient des flèches : on arrive de la sorte au camp, tous sains et saufs.

CHAPITRE III.

Chirisophe n'arrive point : on embarque une partie de l'armée, le reste suit par terre. — Arrivée à Cérasonte. — Revue et dénombrement. — Partage de l'argent. — Consécration faite par Xénophon à Apollon et à Diane. — Description de sa retraite à Scillonte et de la fête de Diane, instituée par lui.

Cependant Chirisophe n'arrive point : on n'a point de vaisseaux en nombre ; on ne trouve plus de vivres à enlever ; on se décide à partir. On embarque les malades, ceux qui ont passé la quarantaine, les enfants, les femmes, tous les équipages inutiles, et l'on charge Philésius et Sophénète, les plus âgés des stratéges, de s'embarquer avec eux et d'en prendre soin. Les autres se mettent en marche : les chemins avaient été réparés. On arrive au bout de trois jours à Cérasonte[1], ville grecque, sur la mer, colonie des Sinopéens, sur le territoire de la Colchide. On y reste dix jours. On passe la revue et l'on fait le dénombrement des soldats sous les armes. Il y en a huit mille six cents : c'étaient les débris d'environ dix mille ; les autres avaient été détruits par les ennemis, les neiges, la maladie.

On partage alors l'argent provenant de la vente des prisonniers ; on prélève pour Apollon et pour Diane d'Éphèse un dixième que les stratéges se divisent entre eux et se chargent de mettre en réserve afin de l'offrir aux dieux. On remet à Néon d'Asinée la part de Chirisophe.

Xénophon, mettant à part l'offrande d'Apollon, la consacre à Delphes dans le trésor des Athéniens, et y fait inscrire son nom et celui de Proxène, son hôte, qui avait péri avec Cléarque. Quant à la part de Diane, quand il quitta l'Asie avec Agésilas pour se rendre en Béotie, il laissa cet argent à Mégabyze, néocore[2] de Diane, ne doutant pas qu'il n'eût à courir de grands dangers avec Agésilas, et il recommanda au dépositaire de le lui rendre, s'il survivait ; mais, s'il lui arrivait malheur, d'en faire l'offrande qu'il croirait la plus agréable à la déesse.

1. Aujourd'hui *Keresount*. Ce fut, dit-on, dans cette ville que Lucullus trouva le cerisier, qu'il importa en Italie. De là les noms latins de *cerasus* et *cerasum* pour désigner l'arbre et le fruit.

2. Ministre du temple.

Lorsque, durant son exil[1], Xénophon habitait Scillonte, ville bâtie par les Lacédémoniens dans les environs d'Olympie, Mégabyze vint voir les jeux olympiques et lui rendit son dépôt. Xénophon l'accepte, et achète un terrain qu'il consacre à la déesse, sur l'indication même des dieux. Ce territoire est traversé par le fleuve Sélinus, fleuve du même nom que celui qui coule en Asie près du temple de Diane à Éphèse. On trouve dans tous les deux des poissons et des coquillages. Dans le domaine de Scillonte il y a des terrains de chasse et du gibier de toute espèce.

De l'argent sacré Xénophon érige aussi un temple et un autel, et, depuis ce temps, il n'a cessé d'offrir à la déesse un sacrifice et la dîme des productions de ses terres. Tous les habitants de la ville et des environs, hommes et femmes, prennent part à la fête. La déesse fournit aux assistants de la farine d'orge, du pain, du vin, des friandises, une portion des victimes engraissées dans les pâturages sacrés, et du gibier. En effet, à l'occasion de cette fête, les fils de Xénophon et ceux des autres habitants faisaient une grande chasse, à laquelle prenaient part tous ceux qui voulaient. On chassait soit sur le domaine sacré, soit sur celui de Pholoé, des sangliers, des chevreuils, des cerfs. Ce lieu, situé sur le chemin de Lacédémone à Olympie, est à une vingtaine de stades du temple d'Olympie consacré à Jupiter. Dans l'enceinte sacrée sont des bocages et des montagnes couvertes d'arbres, où l'on peut élever des porcs, des chèvres, des bœufs et des chevaux, si bien qu'il est facile d'y nourrir largement tous ceux qui viennent à la fête. Autour du temple même on a planté un verger d'arbres fruitiers, qui donnent toutes sortes d'excellents fruits selon les saisons. Le temple ressemble, en petit, à celui d'Éphèse; mais à Éphèse la statue de la déesse est d'or, et ici de cyprès. Près du temple est une colonne avec cette inscription : « Ce lieu est consacré à Diane. Que celui qui l'occupera ou en recueillera les fruits en offre tous les ans un dixième, et que du reste il entretienne le temple : si l'on n'agit pas ainsi la déesse y veillera. »

1. Voy. notre *Introduction*.

CHAPITRE IV.

Arrivée aux frontières des Mossynèques. — Ils s'opposent au passage de l'armée grecque. — Ils sont battus. — Mœurs de ce peuple.

Les premiers arrivés par mer à Cérasonte en partent de même : le reste suit par terre. On arrive aux frontières des Mossynèques[1]; on députe Timésithée de Trapézonte, proxène des Mossynèques, pour leur demander si l'on va marcher en pays ami ou ennemi. Ils répondent qu'ils ne souffriront point le passage : ils se fiaient à leurs places. Timésithée raconte alors aux Grecs que ces peuplades sont en guerre avec celles de l'autre côté du pays. On juge à propos d'inviter celles-ci à une alliance offensive contre les autres. Timésithée y est député et ramène les chefs avec lui. Quand ils sont arrivés, les chefs des Mossynèques se réunissent avec les stratéges grecs, et Xénophon leur parle ainsi, Timésithée servant d'interprète : « Mossynèques, nous voulons retourner en Grèce par terre, attendu que nous n'avons pas de vaisseaux. Nous trouvons un obstacle dans ceux de vous que nous savons être vos ennemis. Si vous voulez, vous pouvez, en vous alliant avec nous, vous venger et les soumettre pour toujours à votre obéissance. Songez que, si vous ne voulez pas de nous, vous ne retrouverez plus pour auxiliaire une armée telle que la nôtre. » Le chef des Mossynèques répond qu'ils adhèrent à tout cela et qu'ils veulent bien de l'alliance. « Eh bien ! voyons, dit Xénophon ; à quoi nous emploierez-vous, si nous devenons vos alliés, et de votre côté, que ferez-vous pour nous aider à poursuivre notre marche ? » Ils répondent : « Nous sommes en mesure d'attaquer à revers le pays de ceux qui sont vos ennemis et les nôtres, et de vous envoyer ici des vaisseaux et des hommes qui combattront pour vous et vous guideront en chemin. »

Ils repartent ensuite, après avoir donné et reçu des gages de foi. Le lendemain, ils reviennent amenant trois cents canots, chacun d'un seul tronc d'arbre, et portant chacun trois hommes, dont deux débarquent et se mettent en ordre de

1. C'est-à-dire *habitants de Mossynes*. Dans la langue de ces peuples, *mossyne* signifie *tour de bois*. Cf. Strabon, XII.

bataille ; le troisième reste dans le canot. Les canots repartent conduits ainsi par un seul homme. Voici comment les autres se forment : ils se mettent sur plusieurs files, de cent hommes au plus, et se répondant les unes aux autres comme des chœurs. Ils portent tous des boucliers d'osier, couverts de cuir de bœuf blanc garni de poil et ressemblant à une feuille de lierre. Ils tiennent de l'autre main un javelot long de six coudées, armé d'une pointe de fer, et terminé en boule du côté du bois.

Leurs tuniques ne descendent pas jusqu'aux genoux ; elles sont d'une toile épaisse, comme de grosses couvertures de lin. Ils ont sur la tête des casques de cuir à la paphlagonienne, sur le milieu desquels s'élève une tresse en spirale, à la façon d'une tiare. Ils ont des sagaies de fer. Un d'entre eux ayant préludé, ils se mettent tous à chanter, puis, marchant en cadence, passent à travers les rangs des Grecs qui étaient sous les armes, et s'avancent aussitôt contre le poste des ennemis qui paraissait le plus facile à enlever. C'était un lieu en avant de la ville qu'ils appelaient leur métropole, et dans laquelle était la principale forteresse des Mossynèques, cause originaire de cette guerre ; car ceux qui l'occupaient étaient réputés maîtres de tout le pays des Mossynèques. Les alliés des Grecs prétendaient que les autres n'en étaient pas justes détenteurs, et que les possesseurs de cette place les privaient d'autant.

A leur suite marchent, sans l'ordre des stratéges, quelques Grecs attirés par l'espoir de piller. Les ennemis les laissent tranquillement avancer ; mais, quand ils les voient près du poste, ils font une sortie au pas de course, les mettent en fuite, tuent un grand nombre de barbares, ainsi que quelques-uns des Grecs qui les avaient accompagnés, et poursuivent les fuyards jusqu'à ce qu'ils aperçoivent les Grecs arrivant au secours. Alors ils se détournent et battent en retraite, coupent les têtes des morts et les montrent aux Grecs et à leurs compatriotes ennemis, en dansant et en chantant un air national. Les Grecs sont tout affligés d'avoir enhardi les ennemis et d'avoir vu fuir avec les barbares une grande quantité des leurs, ce qui jusque-là n'était jamais arrivé durant toute l'expédition. Aussi Xénophon convoquant les Grecs : « Soldats, dit-il, ne vous découragez point après ce qui s'est passé. C'est un mal pour un bien. D'abord, vous avez appris que les Mossynèques qui doivent nous servir de guides sont réelle-

ment les ennemis de ceux que nous sommes forcés de traiter en ennemis. En second lieu, les Grecs qui ont eu la folie de ne pas rester dans vos rangs, et qui ont cru pouvoir faire avec des barbares ce qu'ils avaient fait avec nous, viennent d'en être punis : ils ne s'aviseront plus de s'écarter de notre armée. Il faut donc vous préparer à montrer à vos alliés que vous valez mieux que des barbares, et aux ennemis qu'ils ont eu affaire à d'autres hommes, et non plus à des soldats mal rangés. »

Ainsi se passa la journée. Le lendemain, on fait un sacrifice : les victimes étant favorables, on dîne ; on se forme en colonnes droites, on range les barbares à l'aile gauche, dans le même ordre, et l'on marche. Les archers étaient dans l'intervalle des colonnes, un peu en arrière du front des hoplites, parce que, parmi les ennemis, il y en avait de lestes à la course qui lançaient des pierres. Les archers et les peltastes les repoussent. Le reste de l'armée s'avance au pas et bien aligné vers le point où la veille avaient été mis en fuite les barbares et ceux qui étaient avec eux : l'ennemi y était en bataille. Les barbares soutiennent le choc des peltastes et les combattent ; mais, à l'approche des hoplites, ils tournent le dos. Les peltastes se mettent aussitôt à leur poursuite et arrivent en montant jusqu'à la métropole. Les hoplites suivent en bon ordre. Arrivés en haut, près des maisons de la métropole, les ennemis se rallient et renouvellent le combat en lançant des javelots ; ou bien, comme ils ont des piques épaisses, longues, qu'un homme aurait peine à porter, ils essayent de se défendre avec les mains.

Les Grecs, loin de lâcher prise, les serrent de près : les barbares s'enfuient et abandonnent tous la place. Leur roi demeure dans une tour de bois, bâtie sur le haut de la montagne : ils l'y entretiennent à frais communs et lui servent de gardes. Il refuse de sortir, ainsi que ceux du premier poste : ils y sont tous brûlés avec les tours de bois. Les Grecs pillent la place. Ils trouvent dans la maison des amas de pains des années précédentes qui se transmettent de père en fils, au dire des Mossynèques. Il y avait aussi du grain nouveau en gerbe : c'était pour la plupart de l'épeautre. On trouve dans des amphores des tranches de dauphin salé. D'autres vases étaient pleins de graisse de dauphin, employée par les Mossynèques aux mêmes usages que l'huile d'olive par les Grecs. Dans des greniers étaient de grosses châtaignes, sans fissure. C'est leur manger

ordinaire : ils les font bouillir et s'en servent comme de pain. On trouva du vin, qui, bu pur, parut aigre à cause de sa rudesse, mais qui, trempé, prit un bouquet et un goût agréables.

Les Grecs dînent et continuent leur marche, après avoir remis la place aux Mossynèques, leurs alliés. De toutes les autres places qu'on trouva sur le chemin, et dans lesquelles il y avait des ennemis, les moins fortes furent abandonnées de leurs défenseurs, les autres se rendirent. Voici ce que c'est que la plupart de ces villes : elles sont entre elles à une distance d'environ quatre-vingts stades, les unes plus, les autres moins. On crie, et l'on s'entend d'une place à l'autre, tant le pays est élevé et creux. Quand les Grecs arrivent chez les Mossynèques, leurs alliés, ceux-ci leur montrent des enfants de gens riches, nourris, engraissés de châtaignes bouillies, délicats, très-blancs, à peu près aussi grands que gros. Ils ont le dos marqueté, et sur la poitrine un tatouage de fleurs. Ils tâchaient d'avoir commerce, aux yeux de tous, avec les filles que les Grecs avaient à leur suite : c'est un usage du pays. Tous sont blancs, hommes et femmes.

Les Grecs disent que, dans leur expédition, ils n'ont pas trouvé de peuples plus barbares et dont les mœurs s'éloignent plus de celles des Grecs. Ils font en public ce que partout ailleurs on fait à l'écart, et qu'on n'oserait pas faire si l'on était vu; puis, quand ils sont seuls, ils font ce qu'on fait devant d'autres. Ils se parlent à eux-mêmes et se mettent à rire tout seuls; ils dansent sans qu'il y ait personne, et n'importe où ils se trouvent, comme s'ils voulaient se faire voir.

CHAPITRE V.

On traverse le pays des Chalybes et des Tibarènes. — Arrivée à Cotyore. — Entrevue avec les Sinopéens.

Pour traverser ce pays, soit ennemi, soit ami, les Grecs emploient huit étapes. Ils sont peu nombreux et soumis aux Mossynèques. La plupart vivent de l'extraction du fer.

De là on arrive chez les Tibarènes. Le pays des Tibarènes est beaucoup plus uni, et leurs places, situées au bord de la mer, sont moins fortes. Les stratéges étaient d'avis de les attaquer de vive force, pour que l'armée y fît quelque butin : aussi

les présents hospitaliers envoyés par les Tibarènes sont-ils refusés, et on leur ordonne d'attendre jusqu'à ce qu'on ait décidé; après quoi l'on sacrifie. Mais, après avoir immolé beaucoup de victimes, les devins s'accordent à dire que les dieux ne se sont nullement prononcés pour la guerre. On reçoit donc les présents; et après avoir traversé ce territoire, pendant deux jours, comme pays ami, on arrive à Cotyore, ville grecque, colonie des Sinopéens, dans le pays des Tibarènes.

Jusqu'à cet endroit, l'armée avait été à pied. Voici le calcul de la route qu'elle avait faite dans sa retraite, depuis la bataille, près de Babylone, jusqu'à Cotyore : cent vingt-deux étapes, six cent vingt parasanges, ou dix mille six cents stades; durée de la marche : huit mois. Elle reste à cette station quarante-cinq jours. On commence par offrir des sacrifices aux dieux : chaque nation grecque fait sa pompe et célèbre des jeux gymniques. On va prendre des vivres soit dans la Paphlagonie, soit sur le territoire des Cotyorites, attendu qu'ils ne voulaient point fournir de marché, ni recevoir les malades dans leurs murs.

Sur ces entrefaites arrivèrent des députés de Sinope. Ils craignaient et pour la ville des Cotyorites, qui dépend de la leur et qui leur paye tribut, et pour le territoire environnant, qu'on leur avait dit ravagé. Ils viennent au camp, et disent par l'organe d'Hécatonyme, homme réputé éloquent : « Soldats, la ville de Sinope nous envoie pour vous féliciter de ce que par vous la Grèce a vaincu les Barbares, et pour nous réjouir avec vous de ce qu'à travers mille dangers, dont le bruit est arrivé à nos oreilles, vous voilà sains et saufs dans ce pays. Grecs nous-mêmes, nous nous attendons à n'éprouver de vous, qui êtes Grecs, que de bons traitements et nulle injure, car jamais nous ne nous sommes mal conduits envers vous. Les Cotyorites, chez qui vous êtes, sont une de nos colonies : nous leur avons donné le pays enlevé aux Barbares; et voilà pourquoi ils nous payent un tribut fixe, ainsi que les habitants de Cérasonte et de Trapézonte. En conséquence, tout le mal que vous leur ferez, la ville de Sinope croira le subir. Aujourd'hui nous apprenons que vous êtes entrés à main armée dans leur ville, que vous avez logé quelques-uns des vôtres dans les maisons, et que, sans leur aveu, vous prenez sur leur territoire ce dont vous avez besoin. Nous n'approuvons pas cette conduite. Si vous continuez d'agir ainsi, nous serons forcés de recourir à Corylas, aux Paphlagoniens, ou à tout autre que nous pourrons avoir pour ami. »

A ces mots, Xénophon se lève et répond au nom des soldats :

« Nous sommes venus ici, habitants de Sinope, contents d'avoir sauvé notre vie et nos armes : car piller et combattre en même temps l'ennemi était pour nous chose impossible. Mais maintenant que nous sommes arrivés à des villes grecques, à Trapézonte, où l'on nous a fourni un marché de vivres, nous n'avons rien pris qu'en payant; en retour de quoi les citoyens ont rendu des honneurs à l'armée, et lui ont offert des présents d'hospitalité : de notre part mêmes hommages; de plus, nous avons épargné ceux des Barbares dont ils sont alliés, tandis que leurs ennemis, ceux contre lesquels ils nous ont conduits eux-mêmes, nous leur avons fait tout le mal possible.

« Demandez-leur comment nous avons agi avec eux : il y en a ici que, par amitié, la ville nous a donnés pour guides. Seulement partout où, lors de notre arrivée, nous ne trouvons point de marché, que le pays soit grec ou barbare, nous prenons ce qu'il nous faut, non par licence, mais par nécessité. Nous avons fait la guerre aux Carduques, aux Chaldéens, aux Taoques, qui ne sont pas sujets du roi, mais des peuples redoutables : nous en avons fait des ennemis. Pourquoi? par la nécessité de prendre des vivres, puisqu'ils ne voulaient pas nous en vendre. Les Macrons, au contraire, nation barbare, nous en ayant fourni à prix d'argent, comme ils ont pu, nous les avons considérés comme amis, et n'avons rien pris chez eux par violence. Si nous avons pris quelque chose chez les Cotyorites, que vous dites dépendre de vous, ils en sont eux-mêmes responsables. Ils ne se sont pas conduits avec nous en amis : ils ont fermé leurs portes et ont refusé de nous recevoir chez eux et de rien nous vendre hors des murs, puis ils sont venus auprès de nous accuser leur harmoste d'en être la cause.

« Quant à ce que tu dis que nous sommes entrés de force dans les logements, nous avons demandé qu'on donnât un abri aux malades; et, comme on n'ouvrait pas les portes, afin de nous recevoir, nous sommes entrés dans la place sans autre violence : là, nos malades trouvent un abri et nous en soldons la dépense; seulement nous gardons les portes, afin que nos malades ne soient pas sous la dépendance de votre harmoste, et que nous puissions les transporter quand nous le voudrons. Les autres, vous le voyez, couchent en plein air et en bon ordre, toujours prêts à rendre service pour service, insulte pour insulte. Tu nous menaces et tu dis que, si bon vous semble, vous aurez pour alliés contre nous Corylas et les Paphlagoniens. Eh bien! nous, si nous y sommes contraints, nous

vous ferons la guerre à tous. Nous nous sommes déjà essayés contre des forces bien supérieures aux vôtres; mais, de plus, si nous voulons, nous aurons le Paphlagonien pour ami. Nous savons qu'il désire s'emparer de votre ville et de vos places maritimes. Nous essayerons donc, devenus ses amis, d'agir de concert avec lui dans ce qu'il médite. »

On voit clairement que les collègues d'ambassade d'Hécatonyme sont fort mécontents de son discours. L'un d'eux s'avance, et dit qu'ils ne sont pas venus déclarer la guerre, mais prouver qu'ils sont amis. « C'est par des présents hospitaliers que nous vous accueillerons, si vous venez à Sinope. Pour l'instant, nous allons ordonner aux gens de ce pays de vous fournir ce qui dépend d'eux ; car nous voyons que tout ce que vous dites est vrai. » Bientôt après, les Cotyorites envoient des présents d'hospitalité ; de leur côté, les stratéges grecs font aux envoyés de Sinope un accueil hospitalier ; ils ont ensemble une longue conférence sur leurs affaires respectives, notamment sur le reste de la route à faire et sur les services réciproques qui peuvent être rendus.

CHAPITRE VI.

Sur le conseil d'Hécatonyme, on se décide à prendre la route de mer.

Telle fut la fin de cette journée. Le lendemain, les stratéges convoquent les soldats, et jugent convenable de délibérer sur la route à suivre, en prenant conseil des Sinopéens. S'il fallait aller par terre, il paraissait utile d'avoir des Sinopéens pour guides, attendu qu'ils connaissaient la Paphlagonie : si l'on voulait aller par mer, il fallait encore recourir aux Sinopéens : seuls, en effet, ils paraissaient en état de fournir la quantité de bâtiments nécessaires à l'armée. On appelle donc les députés aux délibérations, et on leur expose qu'en qualité de Grecs, le premier service à rendre à des Grecs, c'est de leur témoigner de la bienveillance et de leur donner le meilleur conseil.

Hécatonyme se lève, et commence par une apologie de ce qu'il avait dit au sujet de l'alliance avec les Paphlagoniens : il n'avait pas voulu dire qu'on ferait avec eux la guerre aux Grecs, mais que, pouvant avoir les barbares pour amis, on pré-

férerait les Grecs. Pressé de dire son avis, il invoque les dieux et dit : « Si je vous conseille le meilleur parti, puisse-t-il m'arriver toutes sortes de biens ! Autrement, qu'il m'arrive le contraire ! Cette délibération qu'on dit être sacrée, je la regarde comme telle. En ce moment, si l'on voit que j'ai donné un bon conseil, vous serez beaucoup à me louer ; s'il est mauvais, vous serez beaucoup à me maudire.

« Je sais que ce sera pour nous une bien plus grosse affaire, si vous vous faites transporter par mer, car il faudra que nous vous procurions des vivres ; tandis que, si vous vous en allez par terre, c'est vous qui vous ferez un passage en combattant. Je dirai pourtant ce que je sais, vu que je connais par expérience le pays et les forces des Paphlagoniens. Leur pays est de deux natures, de fort belles plaines et de très-hautes montagnes. Et d'abord, je sais par où il faut y entrer directement Il n'y a pas d'autre chemin qu'une gorge dominée des deux côtés par des montagnes élevées.

« Qu'une poignée d'hommes occupe, s'ils le peuvent, ces hauteurs. Une fois qu'ils en sont maîtres, il n'y a pas d'hommes qui puissent y passer. Je vous le ferai voir, si vous voulez y envoyer quelqu'un avec moi. Je sais ensuite que dans la plaine il y a une cavalerie considérée par les Barbares comme supérieure à toute la cavalerie du roi. Ces gens-là ne se sont point rendus à l'appel du roi : leur chef est bien trop fier.

« Supposons que vous puissiez passer ces montagnes à la dérobée ou en prévenant l'ennemi, et qu'arrivés dans la plaine, vous battiez cette cavalerie, soutenue d'une infanterie qui monte à plus de douze myriades, vous arrivez à des fleuves, et d'abord au Thermodon, large de trois plèthres : il ne sera pas facile, je crois, de le passer, ayant des ennemis nombreux en tête et sur vos derrières. Le second fleuve est l'Iris, qui a aussi trois plèthres de largeur ; et le troisième l'Halys, qui n'a pas moins de deux stades de large. Vous ne pourriez le traverser sans bateaux ; mais des bateaux, qui vous en fournira ? Vient ensuite le Parthénius : il n'est pas plus guéable ; et cependant il faudra le passer, à supposer que vous ayez franchi l'Halys. Je pense donc que la route de terre vous sera non-seulement difficile, mais complétement impossible. Si, au contraire, vous vous embarquez, vous longez la côte d'ici à Sinope, et de Sinope à Héraclée[1], puis, d'Héraclée, vous n'avez

1. Aujourd'hui *Erekli*.

aucun embarras, soit par terre, soit par mer, vu qu'à Héraclée se trouvent beaucoup de bâtiments. »

Quand il a fini de parler, les uns le soupçonnent d'avoir parlé par amitié pour Corylas, dont il est le proxène ; les autres, que l'espoir d'une récompense lui a dicté cet avis ; d'autres enfin le soupçonnent d'avoir parlé dans la crainte qu'en allant par terre on ne mette à mal le territoire des Sinopéens. Les Grecs cependant décident qu'on achèvera la route par mer. Alors Xénophon, prenant la parole : « Sinopéens, dit-il, nos hommes choisissent la route que vous leur conseillez ; mais voici comment. S'il doit se trouver assez de bâtiments pour qu'il ne reste pas ici même un seul homme, nous sommes prêts à nous embarquer ; mais s'il faut que les uns restent ici et que les autres s'embarquent, pas un de nous ne montera à bord. Nous savons que, partout où nous serons en force, nous pourrons nous sauver et avoir des vivres. Mais si nous sommes pris à être plus faibles que nos ennemis, il est clair que nous serons traités comme des esclaves. » Cette réponse entendue, les députés prient d'envoyer des députés à Sinope. On envoie Callimaque d'Arcadie, Ariston d'Athènes, et Samolas d'Achaïe : ils partent sur le-champ.

Dans le même temps Xénophon, voyant cette foule d'hoplites grecs, cette foule de peltastes, d'archers, de frondeurs, de cavaliers, qui, grâce à une longue expérience, étaient devenus d'excellents soldats, les voyant, dis-je, sur les bords du Pont-Euxin, où l'on n'aurait pu qu'avec de grands frais rassembler de telles forces, songea qu'il serait beau d'y accroître le territoire et la puissance des Grecs en y fondant une ville. Il lui semblait qu'elle deviendrait considérable, quand il songeait au nombre des troupes et à celui des peuples qui avoisinent le Pont. Il offre un sacrifice avant de s'ouvrir à qui que ce soit des soldats, et appelle Silanus d'Ambracie, qui avait été devin de Cyrus.

Silanus craignant que, si ce projet était réalisé, l'armée ne s'établît dans ce pays, répand parmi les soldats le bruit que Xénophon veut y fixer les troupes et bâtir une ville, pour se faire à lui-même un nom et une puissance. Or Silanus, pour sa part, aspirait à retourner le plus tôt possible en Grèce. Les trois mille dariques qu'il avait reçues de Cyrus, pour avoir prédit juste d'après un sacrifice à dix jours de distance, il les avait bien gardées. Les soldats, en apprenant ce dessein, furent d'avis, les uns qu'il valait mieux rester, mais la plupart, non. Timasion de Dardanie et Thorax de Béotie disent à des marchands d'Héraclée et de Sinope qui se trouvaient là, que, si l'on ne paye pas la

solde aux Grecs pour qu'ils puissent se fournir de vivres durant la traversée, il y a grande apparence qu'on fixera cette troupe sur les bords du Pont. « C'est l'avis de Xénophon, et il nous engage, aussitôt que les bâtiments seront arrivés, de dire à l'armée : « Soldats, nous vous voyons en ce moment fort em-
« barrassé pour avoir des vivres durant le trajet et pour
« gagner quelque chose à rapporter aux vôtres dans votre
« patrie. Si vous voulez choisir, à votre gré, un des pays
« colonisés autour de l'Euxin. vous vous en emparerez; alors
« celui qui voudra retournera dans sa patrie, celui qui ne voudra
« pas, pourra rester: vous avez des vaisseaux, ainsi vous pou-
« vez tomber à l'improviste où bon vous semblera. »

Les marchands font part à leurs villes de cette nouvelle. Timasion de Dardanie y envoie Eurymaque de Dardanie et Thorax de Béotie, pour la confirmer. Les Sinopéens et les Héracléotes, en l'apprenant, dépêchent vers Timasion pour le prier de se mettre à la tête de l'affaire, et de prendre l'argent nécessaire à l'embarquement de l'armée. Celui-ci, satisfait de cette offre, rassemble les soldats et leur dit : « Camarades, il ne faut pas songer à rester ici, ni mettre rien au-dessus de la Grèce. J'entends dire qu'il y en a parmi nous qui font des sacrifices dans cette vue, sans nous en rien dire. Je vous promets, si vous vous embarquez, à la néoménie, de payer à chacun de vous un talent cyzicène par mois : je vous mènerai dans la Troade, d'où je suis banni; ma ville deviendra vôtre, car je sais qu'on m'y recevra de bon cœur. Je vous conduirai ensuite dans un pays où vous ferez un riche butin. Je connais à fond l'Éolide, la Phrygie, la Troade, tout le gouvernement de Pharnabaze : celles-ci, parce que j'en suis originaire; cet autre, parce que j'y ai fait la guerre avec Cléarque et Dercyllidas. »

Aussitôt se lève Thorax de Béotie, qui sans cesse disputait le commandement à Xénophon. Il dit qu'à la sortie du Pont-Euxin, on trouvera la Chersonèse, contrée belle et fertile : là, qui voudra pourra se fixer; et qui ne voudra pas, retournera dans sa patrie. Il est ridicule, quand la Grèce offre tant de pays riches et féconds, de chercher chez les Barbares. « Jusqu'à ce que vous y soyez arrivés, moi aussi, comme Timasion, je vous promets la solde. » Il disait cela, parce qu'il savait ce que les Héracléotes et les Sinopéens avaient promis à Timasion, si l'on s'embarquait.

Cependant Xénophon gardait le silence. Philésius et Lycon, tous deux Achéens, se lèvent et disent qu'il est étrange qu'en

particulier Xénophon sollicite les Grecs à rester et sacrifie dans cette vue, sans en faire part à l'armée, tandis qu'en commun il ne dit rien sur ce sujet. Ainsi contraint, Xénophon se lève et dit : « Soldats, je sacrifie, vous le voyez, autant que je puis pour vous et pour moi, afin que mes paroles, mes pensées et mes actions, aillent à ce qu'il y a de plus beau et de meilleur et pour vous et pour moi. Je sacrifiais donc, il n'y a qu'un instant, pour savoir s'il valait mieux vous parler le premier de mon projet et travailler à l'accomplir, ou ne toucher en rien à cette affaire. Le devin Silanus m'a répondu, point essentiel, que les victimes étaient favorables. Il savait qu'il ne parlait pas à un homme sans expérience, car j'assiste toujours aux sacrifices. Mais il a ajouté qu'il voyait dans les entrailles dol et fourberie contre moi : et certes, il voyait juste, puisqu'il tramait de me calomnier auprès de vous. C'est lui, en effet, qui a semé le bruit que je voulais exécuter mes projets, sans vous les faire agréer. Pour ma part, si je vous voyais dans l'embarras, je songerais aux moyens de nous emparer d'une ville : qui voudrait, s'embarquerait sur l'heure ; qui ne voudrait pas, resterait pour gagner de quoi faire du bien à sa famille. Mais, puisque je vois les Héracléotes et les Sinopéens vous envoyer des bâtiments, puisqu'il y a des hommes qui vous promettent une solde à partir de la néoménie, je crois avantageux de nous sauver où nous voulons et de recevoir en plus un salaire pour nous être sauvés. Je renonce donc à ce dessein, et tous ceux qui sont venus me trouver pour me dire d'agir ainsi, doivent y renoncer également. Voici, en effet, ma pensée : réunis en corps, comme maintenant, vous êtes respectés et vous ne manquez point du nécessaire ; car c'est une suite de la victoire de se rendre maître du bien des vaincus. Mais si vous vous séparez, si vous amoindrissez vos forces, vous ne pourrez plus prendre votre subsistance, et vous n'aurez pas à vous réjouir de votre retraite. Je crois donc comme vous qu'il faut retourner en Grèce ; et si quelqu'un reste, ou si on le prend à quitter l'armée, avant qu'elle soit toute en lieu sûr, qu'il soit décrété de trahison. Que ceux qui sont de cet avis lèvent la main ! » Tous la lèvent.

Silanus se met à crier et s'efforce de dire qu'il est juste qu'on s'en aille, si l'on veut. Les soldats ne veulent pas entendre ce langage, mais ils le menacent, s'ils le prennent à déserter, de lui en faire porter la peine. Alors les Héracléotes, sachant qu'on avait décidé de s'embarquer et que Xénophon lui-même l'avait fait décréter, envoient des vaisseaux, mais non l'argent qu'ils

avaient promis pour la solde à Timasion et à Thorax, promesse mensongère. Aussi ceux qui avaient promis cette solde à l'armée sont frappés de terreur, et en redoutent la colère. Ils prennent avec eux les stratéges, qui tous, à l'exception de Néon d'Asinée, commandant à la place de Chirisophe absent, avaient connaissance de leurs premières démarches, et viennent trouver Xénophon. Ils disent qu'ils se repentent; que, puisqu'on a des vaisseaux, le meilleur est de voguer vers le Phase et de s'emparer du pays des Phasiens : le fils d'Æétès était roi de ce pays. Xénophon répond qu'il ne communiquera rien de ce genre à l'armée. « Assemblez-la vous-mêmes, dit-il, et, si vous le voulez, faites-lui cette proposition. » Timasion de Dardanie est d'avis de ne point la convoquer, mais que chacun essaye de gagner les premiers lochages placés sous ses ordres. On se sépare et l'on agit ainsi.

CHAPITRE VII.

Xénophon, calomnié par Néon d'Asinée, se défend auprès des soldats. — Conduite honteuse du lochage Cléarète. — Enquêtes sur quelques faits passés.

Les soldats apprennent ce qui s'est passé. Néon leur dit que Xénophon, après avoir séduit les stratéges, a l'intention de tromper les soldats et de les ramener vers le Phase. A cette nouvelle, les soldats sont indignés : ils se forment en groupes; ils se rassemblent en cercles. Déjà l'on craint de les voir faire ce qu'ils ont fait aux envoyés de Colques et aux agoranomes : tous ceux qui ne s'étaient pas sauvés sur mer, avaient été lapidés. Xénophon, instruit de ce qui se passe, croit qu'il faut au plus vite convoquer l'armée et ne pas lui laisser le temps de le faire d'elle-même. Il ordonne au héraut de la convoquer. Aussitôt qu'on entend le héraut, on accourt avec empressement. Alors Xénophon, sans accuser les stratéges de s'être rendus auprès de lui : « Soldats, dit-il, j'apprends qu'on m'impute faussement le dessein de vous tromper et de vous conduire au Phase. Écoutez-moi donc, au nom des dieux! Si je vous parais coupable, il ne faut pas que je sorte d'ici sans en porter la peine; mais si les vrais coupables sont mes calomniateurs, traitez-les comme ils le méritent. Vous savez où le soleil se

lève et où il se couche; que, si l'on veut aller en Grèce, c'est vers le couchant qu'il faut se diriger, et que, si l'on veut aller chez les Barbares, c'est au contraire vers l'orient. Est-il possible qu'on puisse vous abuser au point de vous faire croire que le soleil se lève où il se couche, et se couche où il se lève? Nous savons également que le Borée porte en Grèce ceux qui partent du Pont, et que le Notus conduit vers le Phase : et quand le Borée souffle, vous dites qu'il fait un beau temps pour aller en Grèce. Y a-t-il moyen de vous tromper et de vous faire embarquer quand souffle le Notus?

« Mais supposons que je vous embarque par un temps calme : est-ce que je ne naviguerai pas sur un seul vaisseau, tandis que vous en aurez au moins cent? Alors comment vous forcerai-je à faire le même trajet que moi, si vous ne voulez pas? comment vous entraînerai-je en vous trompant? Mais je suppose encore que je vous ai trompés, que mes enchantements vous ont entraînés vers le Phase. Nous descendons à terre. Vous reconnaîtrez bien que vous n'êtes pas en Grèce; je serai tout seul, moi, le trompeur, et vous, trompés, vous serez près de dix mille, ayant des armes. Le moyen qu'un seul homme ne soit pas puni, quand il médite de pareils desseins contre lui-même et contre vous?

« Mais ce sont là les propos d'hommes insensés, jaloux de moi et des égards que vous avez pour moi. Et cependant je n'ai pas mérité cette jalousie. Quel est celui d'entre eux que j'empêche de parler s'il a quelque chose de bon à dire, de combattre s'il veut, et pour vous et pour lui-même, de veiller avec dévouement à votre sûreté? Eh quoi! Vous choisissez des chefs; est-ce que je suis un obstacle? Je résigne le commandement : qu'un autre le prenne; seulement qu'il fasse le bien de l'armée.

« Mais j'en ai dit assez : s'il est quelqu'un de vous qui se croie trompé ou qui pense que d'autres l'ont été, qu'il le dise et le prouve! Maintenant qu'en voilà assez sur ce propos, ne vous séparez pas avant que je vous aie parlé d'un fait que je commence à voir se produire dans l'armée. Si ce mal se développe, s'il arrive au point qu'il a l'air de vouloir atteindre, il est temps de prendre des mesures relatives à nous-mêmes, afin de ne pas paraître les plus méchants et les plus lâches des hommes à la face du ciel et de la terre, de nos amis et de nos ennemis, et de ne pas nous couvrir de honte. » En entendant ces mots, les soldats étonnés le pressent de dire ce que c'est. Il commence ainsi : « Vous savez qu'il y avait sur les montagnes

barbares des bourgades alliées aux Cérasontins, d'où quelques habitants descendaient et venaient nous vendre du bétail et les autres denrées qu'ils possédaient. Plusieurs de vous, ce me semble, ont été dans la plus voisine de ces bourgades, ont fait leur marché, et sont revenus. Le lochage Cléarète, informé qu'elle est petite et mal gardée, et parce qu'elle se fiait à notre amitié, sort la nuit pour aller la piller, sans rien dire à personne. Il avait le dessein, s'il s'en rendait maître, de ne plus revenir à l'armée, de s'embarquer à bord d'un bâtiment sur lequel ses camarades de chambrée longeaient la côte, d'y charger la prise, de mettre à la voile et de sortir de l'Euxin. Ces camarades s'étaient faits ses complices, comme je viens de le savoir. Cléarète appelle à lui tous ceux qu'il peut séduire et les mène à la bourgade. Mais le jour l'ayant surpris en route, les gens du lieu se rassemblent, et du haut de leurs montagnes se défendent si bien de leurs traits et de leurs coups, qu'ils tuent Cléarète et bon nombre des siens. Quelques-uns s'enfuient à Cérasonte.

« Cela se passait le jour même où nous partions à pied pour venir ici. Plusieurs de ceux qui devaient suivre par mer étaient encore à Cérasonte et n'avaient pas levé l'ancre. Alors, suivant le rapport des Cérasontins, arrivent trois vieillards du lieu attaqué, qui demandent à être introduits dans notre assemblée. Ne nous trouvant pas, ils disent aux Cérasontins qu'ils sont surpris de ce que nous avons eu l'idée de les attaquer. Ceux-ci leur ayant répondu que l'affaire n'avait point été concertée, les barbares en sont contents, et veulent s'embarquer pour venir ici nous raconter ce qui s'est passé et inviter ceux qui le voudraient à reprendre et à ensevelir les morts.

« Quelques-uns des Grecs qui avaient fui se trouvaient encore à Cérasonte. Sachant où allaient ces barbares, ils osent leur jeter des pierres et en appeler d'autres à leur aide. Les trois députés périssent lapidés. Aussitôt des Cérasontins arrivent nous trouver, et nous, stratéges, consternés de ce que nous apprenons, nous nous concertons avec les Cérasontins sur les moyens de donner la sépulture aux cadavres des Grecs. Nous étions assis en avant des autres, quand tout à coup nous entendons un grand tumulte : « Frappe ! frappe ! jette ! jette ! » Nous voyons bientôt un grand nombre d'hommes accourir, les uns tenant des pierres dans leurs mains, les autres en ramassant. Les Cérasontins, témoins de ce qui s'était passé dans leur ville, s'enfuient épouvantés vers leurs vaisseaux ; et même, par

Jupiter ! quelques-uns de nous n'étaient pas sans crainte. Pour moi, je m'avance, je demande quel est ce désordre. Il y en avait qui n'en savaient rien, tout en ayant des pierres entre les mains. Je trouve enfin un homme au courant de l'affaire : il me dit que les agoranomes se sont fort mal conduits avec l'armée. Au même instant, un soldat aperçoit l'agoranome Zélarque qui se retire vers le rivage : il jette un cri ; les autres l'entendent, et les voilà courant sus, comme s'ils avaient vu paraître un sanglier ou un cerf.

« Les Cérasontins, voyant qu'on se précipite de leur côté, croient qu'on leur en veut, fuient en courant et se jettent dans la mer. Quelques-uns des nôtres y tombent aussi, et tous ceux qui ne savent pas nager se noient. Que vous semble des Cérasontins ? Ils ne nous avaient fait aucun tort, ils craignaient que nous ne fussions tout à coup enragés comme des chiens.

« Si un pareil ordre de choses subsiste, voyez en quel désarroi tombera notre armée. Vous tous réunis en corps, vous ne serez plus maîtres de faire la guerre, ou, si vous le voulez, d'y mettre un terme. Le premier venu conduira l'armée à son gré et où il voudra. S'il vous vient quelques envoyés pour vous demander la paix ou toute autre chose, qui voudra les fera mettre à mort et vous empêchera de rien entendre des paroles de ceux qui nous sont députés. Ensuite, tous ceux que vous aurez choisis pour chefs n'auront plus d'autorité. Quiconque s'élira lui-même stratége et voudra crier : « Jette ! jette ! » pourra tuer tout chef ou tout simple soldat qu'il lui plaira, sans forme de procès, s'il trouve des complaisants, comme cela est arrivé naguère. Quels exploits vous ont produits ces stratéges qui se sont créés eux-mêmes, voyez-les. Zélarque, cet agoranome, est-il coupable envers vous, il s'est enfui par mer, et il a échappé au châtiment : est-il innocent, il fuit loin de l'armée de crainte d'être mis à mort injustement et sans forme de procès.

« Ceux qui ont lapidé les envoyés ont fait que, seuls de tous les Grecs, vous ne pouvez être en sûreté à Cérasonte, si vous n'y venez en force. Ces morts, que naguère ceux même qu'ils avaient tués vous invitaient à venir ensevelir, ils ont fait qu'il n'est pas sûr pour vous d'aller les enlever même avec un héraut. Qui voudra être héraut, après avoir tué ceux des autres ? Aussi avons-nous prié les Cérasontins d'ensevelir nos morts.

« Si vous approuvez tous ces faits, rendez un décret qui les confirme, afin que, s'ils se renouvellent, chacun se tienne sur ses gardes et essaye de se retrancher dans quelque lieu fort.

Mais si vous croyez que ce sont là des actes de bêtes sauvages et non pas d'hommes, songez à y mettre un terme. Autrement, par Jupiter! comment ferons-nous aux dieux des sacrifices qui leur plaisent, après des actes impies; comment irons-nous combattre les ennemis, si nous nous égorgeons les uns les autres? Quelle ville nous recevra comme amis, si l'on voit chez nous pareil désordre? Qui osera nous apporter des vivres, quand il sera notoire que nous ne reculons pas devant les plus grands crimes? Si nous croyons avoir mérité quelque gloire, qui donc osera louer des hommes tels que nous? Je sais que nous paraîtrions des scélérats après une pareille conduite. »

Aussitôt tous les Grecs se lèvent et disent qu'il faut commencer par sévir contre les coupables, ne plus tolérer à l'avenir de semblables désordres, et mettre à mort le premier qui les renouvellera : les stratéges vont instruire le procès, on va rechercher toutes les autres fautes commises depuis la mort de Cyrus, et les lochages en seront juges. Sur la proposition de Xénophon, appuyée du conseil des devins, on décide de purifier l'armée, et l'expiation a lieu.

CHAPITRE VIII.

Accusé d'avoir frappé plusieurs soldats, Xénophon se justifie.

Il est décidé que les stratéges auront à rendre compte de leur conduite passée. Le compte rendu, Philésias et Xanthiclès sont condamnés à payer vingt mines de déficit dans la caisse de la marine. Sophénète est condamné à dix mines pour négligence dans ses fonctions de général. Xénophon est accusé par quelques hommes, prétendant qu'il les a frappés et le décrétant de violence[1]. Xénophon se lève et somme le premier qui avait porté plainte de dire d'abord où il a été battu. Celui-ci répond : « Dans un lieu où nous mourions de froid, où nous étions couverts de neige. » Xénophon reprend : « S'il faisait le temps que tu dis, quand les vivres manquaient, quand on ne sentait pas une goutte de vin, que nous étions rendus de fatigues, ou harcelés par l'ennemi, si c'est alors que je t'ai insulté, je

1. Accusation semblable à celle que Démosthène intenta plus tard à Midias, qui l'avait frappé.

suis plus insolent que les ânes, dont la fatigue n'arrête pas, dit-on, l'insolence. Mais explique pourquoi je t'ai frappé. Te demandais-je quelque chose, et est-ce pour ton refus que je t'ai battu? Est-ce que j'exigeais une restitution? T'ai-je querellé pour un mignon, ou bien étais-je en état d'ivresse? » L'autre convenant que ce n'est rien de tout cela, Xénophon lui demande s'il était alors parmi les hoplites. « Non. — Avec les peltastes? — Non plus: mais moi, homme libre, je conduisais un mulet; les camarades de chambrée m'en avaient chargé. » Xénophon reconnaissant alors son homme : « N'es-tu pas, lui demande-t-il, celui qui transportait un malade? —Oui, par Jupiter! tu m'y avais forcé, après avoir culbuté le bagage de mes compagnons. — Mais cette culbute, dit Xénophon, voici comment elle s'est faite. Je repartis les effets entre d'autres soldats, pour les porter et me les remettre. Le tout m'ayant été rendu en bon état, je te l'ai remis en échange de mon homme. Mais écoutez comment cela s'est fait : la chose en vaut la peine.

« On laissait en arrière un homme qui ne pouvait plus marcher: je ne le connaissais que parce qu'il était un des nôtres. Je te force à le porter, sans quoi il est perdu; car, si je ne me trompe, nous avions les ennemis en queue. » L'homme en convient. « Après t'avoir fait prendre les devants, poursuit Xénophon, je retourne à l'arrière-garde, et je te retrouve ensuite creusant une fosse pour enterrer ton homme. Je m'arrête et je t'approuve. Mais pendant que nous sommes là, le malade plie la jambe : tous les assistants s'écrient qu'il est en vie. Alors toi : « Tout ce qu'on voudra, dis-tu; pour moi, je ne le porte plus. C'est alors que je t'ai frappé.—Tu dis vrai. —Tu me faisais l'effet de savoir qu'il n'était pas mort. —Eh bien, répéta le plaignant, en est-il moins mort depuis que je te l'ai rendu? — Et nous aussi, dit Xénophon, nous mourrons tous: mais est-une raison pour nous enterrer tout vifs? » Tout le monde alors s'écrie qu'il n'a pas assez frappé. Xénophon invite ensuite les autres à dire pourquoi chacun d'eux l'a été. Personne ne se levant, il dit :

« Oui, soldats, j'en conviens, j'ai frappé pour indiscipline beaucoup d'hommes, auxquels il aurait dû suffire d'être sauvés par vous : nous marchions en ordre et nous combattions quand il le fallait, tandis que ces hommes-là, quittant leurs rangs, et courant en avant, voulaient piller et gagner plus que vous. Si nous avions tous fait cela, nous étions tous perdus. Il y a plus : quelque soldat mou, refusant de se relever et se livrant lui-

même à l'ennemi, je l'ai frappé, je l'ai contraint de rallier. En effet, dans le grand froid, ayant moi-même attendu longtemps après qu'on eut plié bagage, je me suis aperçu que j'avais peine à me relever et à étendre les jambes. D'après cette expérience personnelle, dès que je voyais quelqu'un s'asseoir en paresseux, je l'activais : car le mouvement et l'action donnent de la chaleur et de la souplesse, tandis que la station et le repos, ainsi que je l'ai vu, aident le sang à se glacer et les doigts des pieds à se geler ; accident que vous savez être arrivé à plusieurs d'entre vous.

« Quelque autre soldat, arriéré par nonchalance, et qui empêchait vous l'avant-garde et nous l'arrière-garde d'avancer, je l'ai peut-être frappé du poing, afin qu'il ne fût pas frappé de la lance des ennemis. Il est donc permis à ceux que j'ai sauvés ainsi de me demander compte du traitement que je leur ai infligé contrairement à la justice. Mais s'ils étaient tombés au pouvoir des ennemis, quel traitement plus terrible n'auraient-ils pas eu à subir, et dont ils croiraient avoir à demander raison ? Je vous parle à cœur ouvert. Si j'ai puni quelqu'un pour son bien, je dois être puni comme un père qui châtie ses enfants ou un maître ses disciples. C'est aussi pour le bien que les médecins coupent et brûlent. Mais si vous croyez que j'ai agi par violence, réfléchissez que, grâce aux dieux, j'ai bien plus de confiance aujourd'hui qu'alors, que je me sens aujourd'hui plus d'audace que jadis, que je bois plus de vin : et cependant je ne frappe personne : c'est que je vous vois au port. Mais durant la tempête, quand la mer est soulevée, ne voyez-vous pas que, pour le moindre signe de tête, le pilote s'emporte contre les matelots de la proue, le timonier s'emporte contre ceux de la poupe ? c'est qu'en pareil cas la faute la plus légère peut tout perdre. Du reste, vous avez prononcé vous-mêmes que j'ai eu raison de frapper ces gens, car vous étiez autour de moi tenant en main non pas des cailloux de suffrages, mais des armes, et vous pouviez leur venir en aide, si vous le vouliez. Mais, par Jupiter, vous ne leur êtes point venus en aide, et vous n'avez pas frappé avec moi celui qui abandonnait son rang. Vous avez autorisé la conduite de ces lâches en donnant les mains à leur insolence : car je le crois, si vous vouliez y faire attention, vous verriez qu'ils sont devenus les plus lâches et les plus insolents des hommes.

« Boïscus, un lutteur thessalien, bataillait récemment pour porter son bouclier : il se disait malade ; et maintenant, à ce que

j'entends dire, il a dépouillé je ne sais combien de Cotyorites. Si vous êtes sages, vous ferez avec lui le contraire de ce qu'on fait avec les chiens. Les chiens méchants, on les met à l'attache le jour, et on les lâche la nuit : lui, si vous êtes prudents, vous l'attacherez la nuit, et le lâcherez le jour.

« Mais en vérité, dit-il en terminant, je m'étonne que vous vous rappeliez ce que j'ai pu vous faire de désagréable, et que vous ne puissiez vous en taire ; tandis que s'il en est à qui j'ai porté secours durant le froid, que j'ai défendus contre l'ennemi, à qui j'ai rendu service dans la maladie ou dans la détresse, personne ne s'en souvient. Si j'ai loué ceux qui faisaient une belle action, si j'ai honoré quelque brave, autant qu'il était en moi, on ne se le rappelle pas davantage. Et cependant il est beau, il est juste, c'est un devoir agréable et sacré de se souvenir du bien plutôt que du mal. »

A ces mots, chacun se lève l'esprit tout entier aux souvenirs, et l'affaire s'arrange au mieux.

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Alliance avec les Paphlagoniens. — Danses curieuses. — Départ de Cotyore. — Arrivée à Harmène. — On offre à Xénophon le commandement en chef. — Il refuse et le fait donner à Chirisophe.

Pendant le séjour qu'on fit en cet endroit, on vécut soit des provisions du marché, soit de la maraude faite en Paphlagonie. De leur côté, les Paphlagoniens dépouillaient parfaitement tous ceux qui s'écartaient, et la nuit, ils incommodaient fort ceux qui bivouaquaient à distance. De là, de part et d'autre, une vive animosité. Corylas, qui se trouvait alors gouverneur de Paphlagonie, envoya aux Grecs des députés, avec des chevaux et des vêtements magnifiques. Ils disent que Corylas est tout prêt à ne plus inquiéter les Grecs, si l'on ne l'inquiète plus. Les stratéges répondent qu'ils en délibéreront avec l'armée, donnent aux envoyés l'hospitalite, et invitent avec eux tous ceux qu'il paraît le plus juste d'appeler; puis, après avoir immolé des bœufs et d'autres bestiaux de capture, on sert un repas convenable : on soupe couchés sur des lits de feuillage, et l'on boit dans des coupes de cornes, qu'on trouvait dans le pays.

Les libations faites et le péan chanté, des Thraces se lèvent d'abord, dansent tout armés au son de la flûte, puis sautent très-haut et avec agilité en s'escrimant de leurs sabres. Enfin l'un d'eux frappe l'autre, si bien qu'il semble à tous qu'il a blessé son homme, qui ne tombe que pour la forme. Les Paphlagoniens jettent un grand cri. Le vainqueur dépouille l'autre de ses armes, et sort en chantant Sitalcé[1], tandis que les Thraces emportent le prétendu mort, qui se porte bien.

1. Chant en l'honneur de Sitalcé, reine de Thrace, fameuse par sa valeur et sa prudence. Voy. Diodore de Sicile, XII, L.

Ensuite les Énians et le Magnésiens se lèvent et commencent en armes la danse nommée *carpéa*[1]. Voici en quoi consiste cette danse. Un des acteurs met ses armes à terre à côté de lui, sème son champ et conduit une charrue, en se retournant fréquemment comme un homme qui a peur. Un brigand survient. Dès que l'autre le voit, il saute sur ses armes, va au-devant de lui et se bat pour son attelage. Tous ces mouvements s'exécutent en cadence, au son de la flûte. Enfin le brigand a le dessus, garrotte le laboureur et emmène son attelage. D'autres fois le laboureur bat le brigand ; il l'attache auprès de ses bœufs et le chasse devant lui, les deux mains liées au dos.

Après lui, Mysus entre, un bouclier léger dans chaque main. Tantôt il a l'air, dans sa danse, de se défendre contre deux ennemis, tantôt il se sert de ses deux boucliers contre un seul ; quelquefois il tourne et fait la culbute, sans lâcher ses boucliers ; si bien qu'il offre toujours un spectacle agréable. Il finit par la danse des Perses, en frappant d'un bouclier sur l'autre : il se met à genoux, il se relève, tout cela en mesure et au son de la flûte.

Viennent ensuite des Mantinéens et quelques autres Arcadiens, qui se lèvent, couverts de leurs plus belles armes, s'avancent en cadence, les flûtes jouant une marche guerrière, chantent un péan, et dansent comme il est d'usage dans les cérémonies religieuses. Les Paphlagoniens sont tout étonnés de voir toutes ces danses exécutées en armes. Mysus, s'apercevant de leur surprise, engage un Arcadien, qui avait une danseuse pour maîtresse, à l'introduire, revêtue de ses habits les plus beaux, et un bouclier léger à la main. Celle-ci danse la pyrrhique avec une grande légèreté. Aussitôt de grands applaudissements. Les Paphlagoniens demandent aux Grecs si les femmes combattent avec eux. On leur dit que ce sont elles qui ont mis le roi en fuite et l'ont chassé de son camp. Telle fut la fin de cette soirée.

Le lendemain, les Paphlagoniens sont amenés à la délibération des soldats, qui décident que l'on ne se fera plus de mal des deux côtés ; après quoi les députés repartent. Les Grecs, jugeant qu'ils ont assez de bâtiments, s'embarquent et naviguent avec le vent favorable pendant un jour et une nuit, ayant à gauche la Paphlagonie. Le lendemain on arrive à Sinope et on mouille

1. C'est-à-dire *La semeuse*. Lucien, dans son traité curieux *De la danse*, n'a pas songé à parler de celle-ci. Elle méritait cependant une mention.

à Harmène[1], port de cette ville. Sinope est en Paphlagonie; c'est une colonie des Milésiens. Les habitants envoient aux Grecs des présents hospitaliers, trois mille médimnes de farine d'orge et quinze cents cérames[2] de vin. Chirisophe y arrive avec des trirèmes. Les soldats espéraient qu'il leur amenait autre chose; mais il n'amenait rien. Il annonce seulement qu'Anaxibius, chef de la flotte, ainsi que tous les autres, fait l'éloge de l'armée, et qu'Anaxibius leur promet une solde au sortir de l'Euxin.

Les soldats restent toujours à Harmène. Comme ils se sentent près de la Grèce, ils songent plus que jamais aux moyens de ne pas rentrer chez eux les mains vides. Ils jugent donc qu'en choisissant un seul chef, un seul pourra mieux que plusieurs imposer sa volonté à l'armée la nuit ainsi que le jour; s'il faut garder quelque secret, il pourra mieux l'empêcher de se répandre. S'il est nécessaire de prévenir l'ennemi, il perdra moins de temps; il ne faudra plus de confidence; mais un seul fera exécuter ce qu'il aura décidé, tandis qu'auparavant les stratéges faisaient tout à la pluralité des voix.

Occupés de ces pensées, ils songent à Xénophon. Les lochages viennent le trouver et lui disent que c'est le vœu de l'armée. Chacun, lui témoignant son affection, l'engageait à se charger du commandement. Xénophon y inclinait, croyant que ce serait pour lui la source d'une plus grande gloire, le moyen de se faire un nom plus illustre parmi ses amis et dans sa ville natale : peut-être même l'armée lui devrait-elle de nouveaux services.

Ces réflexions l'entraînaient à désirer devenir commandant en chef; mais quand il songeait que personne ne peut lire dans l'avenir et qu'il risquait de perdre dans ce rang la gloire qu'il avait acquise, il hésitait. Dans cette perplexité, il croit que le meilleur parti à prendre est de consulter les dieux. Il conduit deux victimes devant les autels, et sacrifie à Jupiter Roi, qui lui avait été désigné par l'oracle de Delphes. C'était d'ailleurs à ce dieu qu'il attribuait l'envoi du songe qu'il avait eu quand il commença à prendre sa part des soins dus à l'armée. Il se ressouvenait aussi qu'à son départ d'Éphèse, pour être présenté à Cyrus, il avait entendu à droite le cri d'un aigle posé à terre; le devin qui l'accompagnait alors lui avait dit que c'était l'au-

1. Port de mer, à 40 stades de Sinope.
2. Vase d'une capacité correspondant à un peu plus de 28 litres.

gure d'une gloire élevée, glorieuse, mais pénible, vu que les oiseaux attaquent l'aigle surtout quand il est posé. Le devin ajoutait que ce n'était pas un augure de richesse, car c'est au vol que l'aigle s'empare de sa proie.

Pendant qu'il sacrifie, le dieu lui montre clairement qu'il ne doit ni briguer le commandement en chef, ni l'accepter, s'il est élu. C'est ce qui eut lieu. L'armée s'étant réunie, tout le monde dit qu'il faut élire un chef. et, cet avis adopté, on propose Xénophon. Comme il était évident que, quand on irait aux voix, ce serait lui qu'on choisirait. il se lève et dit :

« Soldats, je suis sensible à l'honneur que vous me faites, attendu que je suis homme ; je vous en remercie et je prie les dieux de me donner l'occasion de vous rendre service ; mais je ne crois pas, quand il y a là un Lacédémonien. que ce soit votre intérêt et le mien de me choisir : les Lacédémoniens seraient moins empressés à cause de cela de vous accorder ce qui vous ferait faute, et je ne sais pas s'il y aurait sûreté pour moi. Car je vois qu'ils n'ont cessé d'être en guerre avec ma patrie que quand ils ont eu fait reconnaître par toute la ville la suprématie des Lacédémoniens : cet aveu fait, ils ont cessé la guerre et n'ont pas continué le siége de la ville. Témoin de ces événements, si je paraissais attenter, autant qu'il est en moi, à leur autorité, je craindrais qu'on ne me rappelât brusquement à la raison. Quant à ce que vous pensez, qu'il y aura moins de séditions avec un seul chef qu'avec plusieurs, sachez bien que, si vous en choisissez un autre, vous ne me trouverez à la tête d'aucun parti. Je pense qu'à la guerre quiconque conspire contre son chef conspire contre son propre salut ; tandis que, si vous me choisissiez, je ne serais pas surpris qu'il se trouvât quelqu'un d'irrité contre vous et contre moi. »

A ces mots, un plus grand nombre encore se lèvent et disent qu'il faut qu'il commande. Agasias de Stymphale dit qu'il trouve ridicule que la chose se passe de la sorte ; que, si les Lacédémoniens se fâchent, ils devront aussi se fâcher si, dans un festin, on ne choisit pas un Lacédémonien pour président. « A ce compte, ajoute-t-il, il ne nous est pas permis sans doute d'être lochages, puisque nous sommes Arcadiens. » Ces paroles d'Agasias sont couvertes d'applaudissements.

Alors Xénophon, voyant qu'il faut insister davantage, s'avance et dit : « Eh bien ! camarades, pour ne vous rien cacher, je vous en atteste tous les dieux et toutes les déesses, que, pressentant votre décision, j'offris un sacrifice pour savoir s'il se-

rait avantageux à vous de me confier ce pouvoir, à moi de l'accepter. Les dieux m'ont fait voir dans les victimes si clairement qu'un enfant n'aurait pu s'y méprendre, que je dois m'abstenir de ce pouvoir absolu. »

On élit Chirisophe. Chirisophe, une fois élu, s'avance et dit : « Sachez, soldats, que je me serais soumis, si vous aviez élu un autre chef, mais vous avez rendu service à Xénophon en ne l'élisant pas. Dexippe l'a depuis peu calomnié auprès d'Anaxibius, autant qu'il l'a pu, quoique j'aie fait tous mes efforts pour lui fermer la bouche. Il a dit qu'il croyait que Xénophon aimerait mieux avoir pour collègue Timasion de Dardanie, de la division de Cléarque, que lui-même qui est Lacédémonien. Mais puisque vous m'avez élu, continue Chirisophe, je m'efforcerai aussi de vous faire tout le bien que je pourrai. Préparez-vous à lever l'ancre, demain, si le temps est beau. On fera voile vers Héraclée; il faut que tout le monde tâche d'y arriver : une fois là, nous aviserons au reste. »

CHAPITRE II.

Départ des Grecs. — Arrivée à Héraclée. — Fin du commandement en chef de Chirisophe. — Nouvelle autorité de Xénophon. — Division de l'armée en trois corps.

Le lendemain, on met à la voile par un bon vent, et pendant deux jours on navigue, à l'aide du câble, le long des côtes. En longeant la terre on aperçoit le cap Jason, où aborda, dit-on, le navire Argo, et les bouches de plusieurs fleuves, d'abord du Thermodon, ensuite de l'Iris, puis de l'Halys[1], enfin du Parthénius. Cette embouchure passée, on arrive à Héraclée, ville grecque, colonie de Mégare, située dans le pays des Mariandyns. On mouille près de la Chersonèse Achérusiade. C'est là, dit-on, qu'Hercule descendit aux enfers pour enchaîner Cerbère : on montre encore à présent, comme monument de sa descente, un gouffre qui a plus de deux stades de profondeur. Les Héracléotes envoient aux Grecs, en présents hospitaliers, trois mille médimnes de farine d'orge, deux mille cérames de

1. Le Thermodon est le *Thenneh* actuel. L'Iris se nomme aujourd'hui *Iekil-Irmak*, et l'Halys *Kizyl-Ermak*.

vin, vingt bœufs et cent brebis. La plaine est traversée par un fleuve nommé Lycus, large d'environ deux plèthres.

Les soldats, s'étant assemblés, délibèrent s'il vaut mieux sortir de l'Euxin par terre ou par mer. Lycon d'Achaïe se lève et dit : « Je suis étonné, soldats, que nos stratéges n'essayent pas de nous procurer des vivres. Les présents hospitaliers assurent à l'armée des vivres pour trois jours ; mais où nous fournirons-nous de vivres pour le reste de la route ? je n'en sais rien. Je suis donc d'avis de demander à la ville d'Héraclée au moins trois mille cyzicènes. » Un autre dit qu'il faut exiger une solde de dix mille cyzicènes au moins. « Choisissons des députés tout de suite, sans désemparer ; envoyons-les à la ville, et sachons leur réponse pour en délibérer. » On propose pour députés d'abord Chirisophe, en sa qualité de général en chef. Quelques-uns nomment aussi Xénophon. Ils refusent tous deux avec force.

Ils pensaient qu'on ne devait exiger d'une ville grecque et amie que ce que les citoyens voudraient eux-mêmes donner. Comme ils avaient de l'éloignement pour une telle mission, on envoie Lycon d'Achaïe, Callimaque de Parrhasie et Agasias de Stymphale. Arrivés à Héraclée, ceux-ci disent ce qui a été décidé : on dit que Lycon ajouta des menaces, si l'on n'obéissait pas sans réserve. Après l'avoir entendu, les Héracléotes répondent qu'ils vont délibérer. Ils font rentrer aussitôt tout ce qu'ils ont de biens dans les champs, approvisionnent leur ville, en ferment les portes et paraissent en armes sur les remparts.

Les auteurs de ce désarroi accusent les stratéges d'avoir fait manquer l'affaire. Les Arcadiens et les Achéens se réunissent à part. A leur tête sont Callimaque de Parrhasie et Lycon d'Achaïe. Ils disent qu'il est honteux qu'un Athénien qui n'a pas amené de troupes à l'armée commande à des Péloponésiens et à des Lacédémoniens ; qu'ils ont toute la peine et d'autres le profit, et cela quand ce sont eux qui ont sauvé l'armée ; que les Arcadiens et les Achéens ont tout fait : que le reste n'est rien ; et, de fait, les Arcadiens et les Achéens composaient la moitié de l'armée ; que, s'ils avaient un peu de bon sens, ils se réuniraient, se choisiraient eux-mêmes des stratéges, feraient route à part, et tâcheraient de faire quelque bonne prise. L'avis est adopté. Tont ce qu'il y a d'Arcadiens et d'Achéens abandonnent Chirisophe et Xénophon et font corps à part. Ils en élisent dix d'entre eux pour stratéges, et arrêtent que ceux-ci feront exécuter tout ce qui sera décidé à la pluralité des voix. Ainsi tombe

le pouvoir suprême de Chirisophe, six ou sept jours après qu'il a été élu.

Xénophon cependant voulait continuer sa marche en compagnie de ces factieux, croyant qu'il y trouverait plus de sûreté qu'à conduire séparément chaque division. Mais Néon lui conseille de marcher à part, ayant su de Chirisophe que Cléandre, harmoste de Byzance, avait dit qu'il se rendrait avec des trirèmes au port de Calpé; l'intention de Néon était que personne ne profitât de ces trirèmes : il voulait s'y embarquer avec les soldats de leurs divisions, et voilà pourquoi il donnait ce conseil. Chirisophe, découragé par tous ces événements, et même irrité contre l'armée, permet à Xénophon de faire ce qu'il veut. Celui-ci est d'abord tenté de laisser l'armée et de s'embarquer seul; mais, ayant fait un sacrifice à Hercule Conducteur, afin de savoir s'il lui serait meilleur et plus avantageux de continuer l'expédition avec les soldats qui lui restaient ou de les quitter, le dieu lui fit connaître par les victimes qu'il fallait rester avec ses soldats.

Ainsi l'armée se sépare en trois corps : le premier, composé d'Arcadiens et d'Achéens, de plus de quatre mille cinq cents hommes, tous hoplites; le second, sous les ordres de Chirisophe, est de quatorze cents hoplites et près de sept cents peltastes : c'étaient les Thraces de Cléarque; le troisième, commandé par Xénophon, de dix-sept cents hoplites et d'environ trois cents peltastes : c'était le seul où il y eût de la cavalerie, environ quarante cavaliers.

Les Arcadiens, ayant obtenu des bâtiments des Héracléotes, s'embarquent les premiers, pour tomber à l'improviste sur les Bithyniens et leur enlever le plus possible. Ils descendent au port de Calpé, situé vers le milieu de la Thrace. Chirisophe, au sortir de la ville d'Héraclée, marche à travers l'intérieur du pays. Mais, une fois arrivé en Thrace, il continue sa route le long de la mer : il se sentait déjà malade. Pour Xénophon, ayant pris des bâtiments, il débarque aux confins de la Thrace et du territoire d'Héraclée, et s'avance dans le milieu des terres.

CHAPITRE III.

Marche des trois corps. — Ils se réunissent tous au port de Calpé.

Comment fut dissous le commandement de Chirisophe et comment l'armée grecque se divisa, nous venons de l'exposer. Voici ce que fit chaque division.

Les Arcadiens débarquent de nuit au port de Calpé, marchent vers les premiers villages, à trente stades à peu près de la mer. Au point du jour, chaque stratége conduit sa troupe séparément vers un village : quand un village paraît plus fort, les stratéges y envoient deux loches. On convient d'une colline où tout le monde devra se réunir. Cette irruption ayant été subite, ils font beaucoup de prisonniers et enlèvent une grande quantité de bétail. Les Thraces qui ont pu s'échapper, se réunissent. Or, il s'en était échappé un bon nombre, tous peltastes, des mains des hoplites grecs. Une fois réunis, ils attaquent d'abord le loche de Smicrès, un des stratéges des Arcadiens, qui marchait au rendez-vous, chargé de butin. Les Grecs continuent quelque temps leur marche en combattant; mais, au passage d'un ravin, ils sont mis en déroute, et tués jusqu'au dernier, y compris Smicrès : un autre lochage, l'un des dix stratéges, Hégésandre, ne ramena que huit hommes. Cependant les autres lochages gagnent la colline, les uns avec du butin, les autres les mains vides.

Les Thraces, après ce premier succès, s'appellent les uns les autres et se rassemblent en forces pendant la nuit. Au point du jour, ils se forment en cercle autour de la colline où campaient les Grecs; ils avaient en bataille de nombreux cavaliers et des peltastes : leur nombre croissait à chaque instant, et ils attaquaient impunément les hoplites. Les Grecs, en effet, n'avaient ni archer, ni homme de trait, ni cavalier, tandis que les Thraces courant ou galopant lançaient leur javelot, et, quand on marchait sur eux, se retiraient aisément. Ils attaquaient les uns d'un côté, les autres de l'autre, blessaient beaucoup de leurs ennemis sans avoir un seul blessé, de telle sorte que les Grecs ne peuvent bouger de leur poste, et que les Thraces finissent par les empêcher d'arriver à un endroit où il y avait de l'eau. Dans cette extrémité, on parle de trêve, et déjà l'on

convient de quelques conditions ; mais les Grecs demandant des otages et les Thraces refusant d'en donner, on en demeure là. Telle était la situation des Arcadiens.

Cependant Chirisophe, marchant par terre le long de la mer, arrive au port de Calpé. Xénophon, de son côté, traverse l'intérieur du pays, et sa cavalerie, détachée en avant, lui amène des vieillards qu'elle a rencontrés. Il leur demande s'ils savent des nouvelles d'une autre armée grecque. Ils rapportent ce qui s'est passé, comment les Grecs, assiégés en ce moment même sur une colline, sont serrés de tous côtés par les Thraces. Xénophon met alors ces hommes sous bonne garde, pour servir de guides au besoin ; il pose dix vedettes, convoque ses troupes et dit : « Soldats, une partie des Arcadiens a péri ; les autres sont assiégés sur une colline. Je pense que, si nous les laissons périr, nous n'aurons plus aucun espoir de salut avec des ennemis si nombreux et si pleins d'audace. Le meilleur pour nous est donc de secourir ces gens-là au plus vite, afin que, s'ils sont encore vivants, nous combattions avec eux, et que nous n'ayons pas à courir seuls de nouveaux dangers.

« Nous camperons plus tard ; dès à présent marchons, jusqu'à ce que nous croyions être à l'heure du repas. Pendant que nous avancerons, Timasion se portera en avant avec la cavalerie, sans nous perdre de vue, et éclairera le pays, afin qu'il n'y ait pas de surprise. »

Il envoie en même temps les plus agiles de ses gymnètes sur les flancs et sur les hauteurs, avec ordre de faire signe, s'ils apercevaient quelque chose, et de brûler tout ce qui pouvait être incendié. « Quant à nous, nous n'avons plus de retraite, ajoute-t-il. Héraclée est trop loin pour y retourner, Chrysopolis trop loin pour y arriver, et nous sommes près de l'ennemi. Le port de Calpé, où nous croyons Chirisophe arrivé, s'il a pu échapper, est encore le point le plus proche. Mais il n'y a là ni bâtiments pour nous embarquer, ni vivres pour y demeurer, ne fût-ce qu'un seul jour. Laisser périr les assiégés, puis nous unir avec les troupes seules de Chirisophe, pour affronter de nouveaux dangers, est un parti pire que de les sauver, de nous unir tous et de pourvoir ensemble à notre salut. Marchons donc, résolus à périr aujourd'hui glorieusement ou à faire quelque bel exploit, en sauvant tant de Grecs. Dieu peut-être agit-il ainsi parce qu'il veut humilier l'orgueil de ceux qui se sont crus trop sages, et nous élever au-dessus d'eux, nous qui n'entreprenons rien sans invoquer les dieux.

Suivez vos chefs, et donnez toute votre attention à bien exécuter leurs ordres. »

Cela dit, il se place en tête. La cavalerie, se dispersant autant qu'elle le peut sans risque, brûle tout ce qu'elle rencontre, et les peltastes, occupant successivement les hauteurs, mettent le feu à tout ce qui est combustible : le reste de l'armée achève de détruire ce qui a échappé : de cette manière le pays tout en feu annonce la marche d'une nombreuse armée. L'heure étant venue, les Grecs montent et campent sur une colline, d'où ils aperçoivent les feux de l'ennemi, à la distance d'environ quarante stades, et ils allument eux-mêmes le plus de feux possible. Le repas fini, on ordonne d'éteindre ces feux au plus vite; on place des sentinelles pour la nuit, et l'on se livre au repos. Au point du jour, on adresse des prières aux dieux, on se range en bataille et l'on s'avance au pas accéléré. Timasion, qui avait pris les devants avec la cavalerie et les guides, se trouve, sans le savoir, sur la colline où les Grecs étaient assiégés. Il n'y voit plus ni amis, ni ennemis, et il en instruit aussitôt Xénophon et sa troupe. Il ne restait que quelques vieilles femmes, des vieillards, quelques chétifs moutons et des bœufs abandonnés. On s'étonne d'abord, on se demande ce qui peut être arrivé. On apprend ensuite de ceux qu'on a laissés là que les Thraces se sont retirés tous dès le soir même, et ils ajoutent que les Grecs sont partis le lendemain; mais de quel côté, ils ne le savent pas.

Ces renseignements connus, Xénophon fait dîner les troupes; on plie bagage, et l'on se remet en marche dans le dessein de rejoindre au plus tôt les autres Grecs au port de Calpé. Chemin faisant, on trouve la trace des Arcadiens et des Achéens sur la route du port de Calpé. Quand on les a rejoints, on se revoit avec bonheur et l'on s'embrasse comme frères. Les Arcadiens demandent aux soldats de Xénophon pourquoi ils ont éteint leurs feux : « Nous croyions, disent-ils, en ne voyant plus vos feux, que vous alliez attaquer les ennemis la nuit même : ceux-ci, nous le présumons, ont eu également cette idée, et la crainte les a fait décamper; car c'est vers ce moment qu'ils ont battu en retraite. Comme vous n'arriviez point et que le temps nécessaire était écoulé, nous avons cru qu'instruits de notre situation et effrayés vous vous étiez retirés vers la mer. Nous avons jugé nécessaire de ne pas rester en arrière de vous, et c'est comme cela que nous avons marché jusqu'ici. »

CHAPITRE IV.

Description du port de Calpé. — Résolution qu'y prennent les Grecs. — Fausse démarche de Néon. — Apparition de la cavalerie de Pharnabaze.

On reste tout ce jour en plein air sur le rivage, près du port. Ce lieu, qu'on appelle port de Calpé, est situé dans la Thrace asiatique. Cette Thrace, qui commence à la bouche de l'Euxin et s'étend jusqu'à Héraclée, est à droite de ceux qui entrent dans le Pont. De Byzance à Héraclée, il ne faut que le trajet d'un long jour aux trirèmes qui ne naviguent qu'à la rame. On ne trouve dans l'intervalle aucune ville ni amie ni grecque, mais seulement des Thraces Bithyniens. Ceux des Grecs qui leur tombent entre les mains, soit par naufrage, soit autrement, ils les traitent avec cruauté. Le port de Calpé est à mi-chemin pour ceux qui naviguent d'Héraclée à Byzance. C'est une pointe qui s'avance dans la mer : le côté tourné vers la pleine mer est un rocher à pic, très-élevé, dont la plus petite hauteur n'a pas moins de vingt brasses ; l'isthme qui relie cette pointe à la terre a tout au plus quatre plèthres de largeur ; mais l'espace compris entre la mer et ce passage pourrait contenir une ville de dix mille âmes.

Le port est sous le rocher même, le rivage tourné vers le couchant. Une source d'eau douce très-abondante coule du côté de la mer, mais dominée par le rocher. Des bois en grande quantité et de toute espèce, ainsi qu'une infinité de bois de construction, garnissent le rivage. La montagne qui prend naissance au port, s'étend dans l'intérieur du pays jusqu'à vingt stades environ : elle est de terre, sans mélange de pierres : et le long de la côte, sur une étendue de plus de vingt stades, elle offre une forêt touffue de grands arbres de toute essence. Le reste du pays est beau, spacieux, couvert de villages très-peuplés. Il produit de l'orge, du blé, des légumes de toute espèce, du miel, du sésame, quantité de figues, des vignes nombreuses qui donnent d'excellent vin ; de tout enfin, sauf des oliviers. Tel est ce pays.

Les soldats se cantonnent sur la côte, le long de la mer : ils ne voulaient pas camper dans un lieu propre à fonder une ville.

Ils craignaient même d'être venus en cet endroit par le mauvais dessein de ceux qui avaient le projet d'un semblable établissement : car la plupart d'entre eux n'avaient pas été conduits par la misère à s'embarquer dans l'espérance d'une paye, mais par le bruit de la générosité de Cyrus, les uns entraînant à leur suite des dissipateurs ruinés ; d'autres s'étant dérobés à leur père et à leur mère ; quelques-uns abandonnant leurs enfants avec la pensée de revenir un jour leur fortune faite, sachant d'ailleurs que d'autres avaient gagné auprès de Cyrus de grandes et fortes sommes. Des hommes de cette espèce désiraient donc revenir en Grèce sains et saufs.

Le lendemain, quand tout le monde est réuni, Xénophon fait un sacrifice pour savoir s'il faut sortir du camp. Il fallait nécessairement aller chercher des vivres, et il songeait à donner la sépulture aux morts. Les entrailles ayant été favorables, les Arcadiens mêmes le suivent et enterrent la plupart des morts, chacun à la place où il était tombé ; car les cadavres étant là depuis cinq jours, il n'y avait plus moyen de les enlever. Quelques-uns ayant été rapportés de dessus les chemins, on leur fait les plus belles funérailles que permettent les circonstances. Pour ceux qu'on ne peut retrouver, on leur dresse un grand cénotaphe avec un immense bûcher orné de couronnes. Cela fait, on revient au camp, où l'on soupe et l'on prend du repos.

Le lendemain tous les soldats se rassemblent. Cette réunion est surtout provoquée par Agasias de Stymphale, lochage, Hiéronyme d'Élée, également lochage, et les plus âgés des Arcadiens. On fait un décret, qui condamne à mort quiconque proposerait à l'avenir la séparation de l'armée, exige que chacun retourne au rang qu'il occupait précédemment dans les troupes, et rend le commandement aux anciens chefs. Chirisophe était mort par suite d'un remède qu'il avait pris pour la fièvre : Néon d'Asinée le remplace.

Xénophon se lève et dit : « Soldats, c'est par terre, à ce qu'il paraît, qu'il faut continuer la marche, puisque nous n'avons pas de bâtiments : il faut même partir sur-le-champ, car nous n'avons pas de vivres pour rester. Nous allons faire un sacrifice ; vous, de votre côté, vous allez vous préparer à combattre plus vigoureusement que jamais : les ennemis ont repris courage. »

Cela dit, les généraux font les sacrifices : près d'eux se tient le devin Arexion d'Arcadie. Silanus d'Ambracie s'était enfui d'Héraclée sur un navire qu'il avait affrété. Ce sacrifice fait

pour le départ ne donne pas de présages favorables. On ne bouge donc pas ce jour-là. Quelques-uns ont l'audace de dire que Xénophon, voulant fonder une ville en cet endroit, a engagé le devin à dire que les victimes ne sont pas favorables au départ. Alors Xénophon fait publier par un héraut qu'il sera permis le lendemain à qui voudra, même aux devins, d'assister au sacrifice pour observer les entrailles. Il sacrifie devant un grand nombre de témoins. On immole jusqu'à trois victimes sans trouver de signes heureux pour le départ : les soldats s'en affligent d'autant plus qu'ils ont consommé les vivres qu'ils avaient apportés, et qu'il n'y a point de marché.

L'assemblée se réunit et Xénophon leur adresse encore ces paroles : « Soldats, vous le voyez, il n'y a pas de présages heureux pour le départ, et je vous vois manquer du nécessaire : il me paraît donc urgent d'offrir de nouveaux sacrifices pour cet objet. » Un homme se lève alors et dit : « Il est tout naturel que les présages ne soient point favorables : j'ai su de l'un des matelots du navire qui a relâché hier par hasard, que Cléandre, harmoste de Byzance, doit arriver ici avec des bâtiments de transport et des trirèmes. » Tout le monde alors est d'avis d'attendre ; mais il est essentiel de sortir pour se procurer des vivres. On immole dans cette vue jusqu'à trois victimes, et les présages sont mauvais : déjà les soldats marchent vers la tente de Xénophon et disent qu'ils n'ont pas de vivres. Celui-ci déclare qu'il ne les fera pas sortir sans avoir de présages heureux.

Le lendemain, le sacrifice recommence : l'armée presque tout entière, grâce à l'impatience générale, forme un cercle autour de l'autel ; mais les victimes manquent. Les stratéges persistent à ne pas vouloir sortir : ils convoquent l'assemblée. Xénophon s'exprime ainsi : « Sans doute les ennemis se sont réunis et il faudra combattre. Si donc, abandonnant nos équipages dans ce lieu fortifié, nous marchons tout prêts au combat, peut-être obtiendrons-nous d'heureux présages. » A ces mots, les soldats s'écrient qu'il ne faut rien transporter dans cet endroit, mais sacrifier au plus vite. On n'avait point de menu bétail ; on achète des bœufs d'attelage et on les immole. Xénophon recommande à Cléanor d'Arcadie de veiller à tout, si l'issue est favorable ; mais les présages ne sont pas heureux.

Néon, qui avait été nommé stratége à la place de Chirisophe, voyant l'extrême disette où les hommes sont réduits et voulant leur être agréable, profite de la rencontre d'un Héracléote qui

lui dit connaître des villages voisins où l'on peut prendre des vivres : il fait publier par un héraut que quiconque veut aller chercher des vivres n'a qu'à venir avec lui : il les guidera. Il sort du camp, avec des piques, des outres, des sacs et autres ustensiles, environ deux mille hommes. Mais à peine se sont-ils rendus dans les villages et dispersés pour piller, que les cavaliers de Pharnabaze tombent sur eux. Ils étaient venus en aide aux Bithyniens, avec l'intention de s'unir à eux pour empêcher les Grecs d'entrer en Phrygie. Ces cavaliers tuent au moins cinq cents Grecs ; le reste s'enfuit sur la montagne.

Un des fuyards rapporte au camp cette nouvelle. Comme ce jour-là même les victimes n'avaient pas été favorables, Xénophon prend un bœuf d'attelage faute d'autre victime, l'immole et marche au secours des Grecs avec tous les soldats âgés de moins de trente ans. Ils recueillent les débris de la troupe et les ramènent au camp. Le soleil allait se coucher et les Grecs, tout découragés, étaient à souper. Tout à coup, à travers un fourré, des Bithyniens tombent sur les avant-postes, tuent plusieurs soldats et poursuivent les autres jusqu'au camp. Un cri s'élève ; tous les Grecs courent aux armes ; il paraît dangereux de poursuivre l'ennemi et de lever le camp pendant la nuit, parce que le pays est fourré ; mais on passe la nuit en armes, après avoir posé des gardes assez fortes pour combattre

CHAPITRE V.

On assied le camp dans un lieu sûr. — Marche contre l'ennemi. — Eloquence et bravoure de Xénophon. — Victoire sur les Bithyniens et les troupes de Pharnabaze.

La nuit se passe ainsi. Le lendemain, au point du jour, les stratéges conduisent l'armée dans le poste fortifié : les soldats suivent avec armes et bagages. Avant l'heure du repos, l'espace étroit qui donne entrée en ce lieu est retranché par un fossé qu'on creuse et dont on palissade le revers, en n'y laissant que trois portes. Arrive alors un bâtiment d'Héraclée apportant de la farine d'orge, des bestiaux et du vin.

Levé de bonne heure, Xénophon sacrifie pour obtenir des dieux la sortie du camp : les signes sont favorables dès la première victime. A la fin du sacrifice, le devin Arexion de Parrha-

sie aperçoit un aigle d'un heureux augure, et engage Xénophon à sortir. On passe le fossé, on pose les armes et l'on fait publier par les hérauts que les soldats, après le repas, sortent armés, mais qu'ils laissent derrière le retranchement les esclaves et tout ce qui ne porte pas d'armes. Tout sort, excepté Néon, auquel on croit devoir laisser, comme poste d'honneur, la garde du camp. Mais les lochages et les soldats l'ayant quitté, honteux de ne pas suivre quand les autres marchaient à l'ennemi, il ne lui reste que les hommes âgés de plus de quarante-cinq ans : ceux-là tout seuls demeurent; les autres marchent.

Après avoir fait quinze stades, on trouve des morts : on couvre les premiers cadavres qu'on rencontre d'une aile de la ligne, et l'on ensevelit tout ce qui est derrière. Ceux-là ensevelis, la marche continue, ainsi que la même manœuvre, et l'on ensevelit tout ce que l'armée rencontre. Arrivés au chemin qui conduit hors des villages, on y trouve beaucoup de cadavres près l'un de l'autre : on les transporte tous ensemble et on leur donne la sépulture.

Il était plus de midi, quand l'armée s'avança hors des villages, enlevant tout ce qu'on trouvait de vivres dans le parcours de la phalange. Tout à coup on découvre les ennemis, qui avaient monté le revers de quelques collines en face des Grecs. Ils étaient sur une ligne pleine, avec beaucoup de cavaliers et de fantassins. Spithridate et Rhathinès étaient arrivés avec un détachement des troupes de Pharnabaze. Dès qu'ils ont aperçu les Grecs, ils s'arrêtent à la distance d'environ quinze stades. Aussitôt Arexion, devin des Grecs, fait un sacrifice, et les entrailles de la première victime sont favorables. Alors Xénophon : « Stratéges, dit-il, je suis d'avis de ranger des loches en corps de réserve, derrière la phalange, afin qu'ils puissent la soutenir au besoin, et que l'ennemi en désordre trouve des troupes fraîches et formées. » Tous les stratéges sont de la même opinion. « Menons donc, dit-il, l'armée droit à l'ennemi : ne restons pas là, puisque nous voyons l'ennemi et qu'il nous voit. Je vous joindrai, dès que j'aurai formé les loches derrière la phalange, comme vous l'avez décidé. »

On s'avance au petit pas. Xénophon, prenant les trois derniers rangs, d'environ deux cents hommes chacun, en envoie un tiers vers la droite, pour suivre à la distance d'un plèthre : Samolas d'Achaïe était à la tête de cette division; le second tiers a l'ordre de marcher à distance derrière les centres : il était commandé par Pyrrhias d'Arcadie; le dernier tiers est

détaché vers la gauche, sous les ordres de Phrasias d'Athènes. On avançait, quand ceux qui sont en tête, arrivés à un grand vallon, dont le passage était difficile, font halte, parce qu'ils ignorent s'il est possible de le traverser. On appelle les stratéges et les lochages à la tête de la ligne. Xénophon, étonné de ce qui peut arrêter la marche, entend l'ordre et se porte au front à bride abattue. Quand tout le monde est assemblé, Sophénète, le plus âgé des stratéges, dit qu'il ne faut pas risquer le passage d'un pareil vallon. Alors Xénophon l'interrompant avec vivacité : « Compagnons, dit-il, vous savez que je ne vous ai jamais de gaieté de cœur exposés à un danger ; je vois, en effet, que vous avez moins besoin de valeur pour votre gloire que pour votre salut. En ce moment, voici notre position. Nous ne pouvons sortir d'ici sans combattre. Si nous ne marchons pas contre les ennemis, ils nous suivront dans notre retraite et tomberont sur nous. Examinons s'il vaut mieux marcher sur ces hommes, nos armes en avant, ou bien, nos armes au dos, voir les ennemis nous attaquer par derrière. Vous le savez, il n'y a point d'honneur à se retirer devant l'ennemi ; mais le poursuivre donne du cœur aux plus lâches. Pour moi, j'aimerais mieux poursuivre avec moitié moins de troupes, que fuir avec moitié plus. Et d'ailleurs, j'en suis sûr, vous ne vous figurez pas que ces gens tiendront contre notre attaque ; mais si nous tournons le dos, vous savez qu'ils auront le courage de nous suivre. Une fois passé, ce vallon difficile à franchir n'est-il pas, pour des hommes résolus à combattre, une position qui vaut la peine d'être prise ? Pour ma part, je voudrais que l'ennemi eût tous les chemins ouverts à sa retraite, et que nous, nous fussions convaincus par notre situation que nous n'avons de salut que dans la victoire. Je m'étonne donc que ce vallon paraisse à certains plus redoutable que tant d'autres que nous avons franchis. Mais comment traverser cette plaine même, si nous battons les cavaliers ? Comment passerons-nous ces montagnes, si tant de peltastes nous poursuivent ? Si nous arrivons sains et saufs à la mer, quel vallon que l'Euxin ! Là, nous ne trouverons ni bâtiments pour nous transporter, ni vivres pour subsister, si nous y restons. Mais il faudra, après nous être hâtés d'y arriver, nous hâter d'en sortir pour chercher des vivres. Il vaut donc mieux combattre aujourd'hui après avoir mangé, que demain à jeun. Compagnons, les victimes nous sont favorables, les augures propices, les entrailles superbes. Marchons à ces hommes : il ne faut pas qu'après avoir vu notre

armée, ils dînent à leur aise et dressent leurs tentes où il leur plaira. »

Les lochages le pressent alors de se mettre en tête, et personne ne s'y oppose. Il se met en tête, après avoir donné l'ordre de traverser le vallon sans se rompre, chacun marchant devant soi : il présumait qu'en colonnes serrées l'armée le franchirait plus promptement qu'en défilant sur le pont placé au milieu du vallon. Le vallon traversé, Xénophon passant sur le front de la ligne : « Soldats, dit-il, retracez à votre pensée toutes les journées où, avec l'aide des dieux, votre courage vous a fait vaincre, et le sort qui attend ceux qui tournent le dos à l'ennemi : songez aussi que nous sommes aux portes de la Grèce. Suivez Hercule Conducteur : encouragez-vous mutuellement par votre nom. Il est doux, quand on raconte et qu'on a fait une action belle et courageuse, d'en rappeler à qui l'on veut le souvenir. »

Ainsi parle Xénophon, galopant au front de la phalange qu'il conduit en même temps. Les peltastes ayant été placés sur les deux ailes, on marche à l'ennemi. On ordonne de placer la pique sur l'épaule droite jusqu'à ce que la trompette sonne, puis de la tenir en avant, d'avancer à pas lents et de ne pas poursuivre au pas de course. Le mot d'ordre est *Jupiter Sauveur, Hercule Conducteur*. Les ennemis, croyant la position bonne, attendent les Grecs. Ceux-ci s'étant approchés, les peltastes jettent le cri de guerre et courent sus à l'ennemi, avant d'en avoir reçu l'ordre. Aussitôt les ennemis s'élancent à leur rencontre, cavaliers et fantassins des Bithyniens ; les peltastes sont mis en fuite ; mais bientôt la phalange des hoplites grecs s'avance au pas redoublé : la trompette sonne ; le péan retentit, les cris s'ensuivent et les piques s'abaissent : les ennemis ne tiennent plus ; ils s'enfuient.

Timasion les poursuit avec sa cavalerie : on en tue tout ce que peut tuer un aussi faible escadron. L'aile gauche de l'ennemi, placée en face de la cavalerie grecque, est aussitôt dispersée : la droite, qui n'est pas poursuivie aussi vivement, s'arrête sur une colline. Les Grecs, la voyant arrêtée, croient que rien n'est plus facile et moins dangereux que de la charger sur l'heure. Ils chantent le péan et s'élancent ; elle plie, et les peltastes la poursuivent, jusqu'à ce qu'elle soit dispersée à son tour. Il y a peu d'hommes tués, la cavalerie ennemie, qui était nombreuse, ayant fait peur.

Les Grecs, voyant la cavalerie de Pharnabaze tenir bon encore, et celle des Bithyniens s'y rallier et regarder ce qui se

passait du haut d'une colline, jugent qu'il faut, quoique fatigués, marcher à ces troupes et les empêcher de prendre du courage avec du repos. Ils se forment et s'avancent. Les cavaliers ennemis s'enfuient par une pente rapide, comme s'ils avaient eu de la cavalerie sur les talons : ils entrent, en effet, dans un vallon marécageux, inconnu aux Grecs ; mais ceux-ci étaient déjà revenus de la poursuite, vu qu'il se faisait tard. De retour au lieu de la première mêlée, ils érigent un trophée et redescendent à la mer vers le coucher du soleil : ils étaient à près de soixante stades de leur camp.

CHAPITRE VI.

Butin fait sur les Bithyniens. — Arrivée de Cléandre. — Dispute entre Agasias et Dexippe. — Discours de Xénophon et d'Agasias. — Réponse de Cléandre. — Sa générosité. — Arrivée à Chrysopolis.

Les ennemis s'occupent alors de ce qui leur appartient ; ils transportent le plus loin possible leurs familles et leurs biens. De leur côté, les Grecs attendent Cléandre, qui doit arriver avec des trirèmes et des bâtiments de transport. Cependant ils sortent chaque jour avec des bêtes de somme et des esclaves, rapportant, sans être inquiétés, du blé, de l'orge, du vin, des légumes, du mil, des figues : tout abonde en ce pays, sauf l'huile d'olive. Toutes les fois que l'armée restait au camp pour se reposer, il était permis aux soldats d'aller à la maraude : ils sortaient et faisaient main basse ; mais quand l'armée sortait tout entière, ce que chacun prenait à part en s'écartant était considéré comme appartenant à la masse. Déjà une grande abondance régnait au camp ; il arrivait de toutes parts des denrées des villes grecques, et les bâtiments qui longeaient la côte venaient volontiers y relâcher, sur le bruit qu'on y fondait une ville et qu'il y avait un port. Les ennemis mêmes, qui habitaient dans le voisinage, députent à Xénophon, à la nouvelle qu'il est le fondateur de la colonie, et lui demandent ce qu'il faut faire pour être ses amis. Celui-ci les présente aux soldats.

Sur ces entrefaites, Cléandre arrive avec des trirèmes, mais point de bâtiments de transport. Au moment où il arrivait, l'armée était dehors : quelques soldats s'étaient écartés pour la

maraude, et d'autres étaient sur la montagne ; ils avaient pris beaucoup de menu bétail ; mais, craignant qu'il ne fût confisqué, ils le disent à Dexippe, le même qui s'était enfui de Trapézonte sur un pentécontore, et le prient de sauver leur butin, en en prenant une partie et en rendant le reste[1]. Aussitôt il repousse les soldats qui entourent cette maraude et prétendent qu'elle appartient à la masse ; il va trouver Cléandre et l'instruit qu'on veut enlever le bétail. Cléandre se fait amener le ravisseur. Dexippe met la main sur un homme et l'amène. Agasias, qui survient par hasard, reprend l'homme : celui qu'on emmenait était un de ses lochites. Les autres soldats présents se mettent à jeter des pierres à Dexippe, en l'appelant traître. Effrayés, un grand nombre de triérites se sauvent du côté de la mer. Cléandre même s'enfuit. Xénophon et les autres stratéges contiennent les soldats, et disent à Cléandre que cela n'est rien, qu'un décret de l'armée est cause de tout ce bruit. Mais Cléandre, excité par Dexippe, et piqué lui-même d'avoir eu peur, répond qu'il va mettre à la voile et faire publier la défense à aucune ville de les recevoir, comme ennemis. Tous les Grecs obéissaient alors aux Lacédémoniens.

L'affaire paraissant grave aux yeux des Grecs, ils supplient Cléandre de ne point agir ainsi. Il répond qu'il ne changera point de sentiment, qu'on ne lui ait livré le premier qui a jeté des pierres et arraché le soldat arrêté. Celui qu'il désignait ainsi était Agasias, de tout temps ami de Xénophon ; motif pour lequel Dexippe l'accusait. Dans cette circonstance critique, les chefs convoquent l'armée : quelques-uns se souciaient fort peu de Cléandre ; mais Xénophon ne voyant pas là une petite affaire, se lève et dit : « Soldats, je ne vois point que ce soit une petite affaire, si Cléandre s'en va dans la disposition d'esprit qu'il annonce. Près de nous déjà sont les villes grecques, et la Grèce est soumise aux Lacédémoniens : les Lacédémoniens, que dis-je ? un seul d'entre eux a le pouvoir de faire dans les villes ce que bon lui semble. Si donc cet homme nous ferme d'abord les portes de Byzance, et s'il défend aux autres harmostes de nous recevoir dans les villes, comme traîtres aux Lacédémoniens et hors la loi, le bruit en viendra aux oreilles d'Anaxibius, chef de la flotte. Alors il nous est également difficile de rester ou de naviguer, attendu qu'aujourd'hui les Lacédémoniens commandent sur la terre et sur la mer. Il ne

1. Le texte de ce passage est très-tourmenté.

faut pas, pour un homme ou deux, fermer la Grèce à tous les autres ; mais obéir à ce qu'on nous ordonne : aussi bien les villes d'où nous sommes leur obéissent. Pour ma part puisqu'on me dit que Dexippe affirme à Cléandre que jamais Agasias n'aurait agi de la sorte sans mon ordre, je vous lave tous de cette accusation, aussi bien qu'Agasias, si Agasias lui-même prétend que je suis l'auteur de tout cela. Oui, je m'accuse, si j'ai excité quelqu'un à jeter des pierres ou à commettre quelque autre violence, de mériter le dernier supplice, et je suis prêt à le subir. Seulement, j'ajoute que, si un autre est accusé, il faut qu'il se remette de même aux mains et au jugement de Cléandre. C'est le moyen de vous mettre tous hors de cause. Dans les circonstances où nous sommes, il serait triste qu'espérant obtenir en Grèce honneur et gloire, nous n'y fussions pas même traités comme les autres, mais exclus des villes grecques. »

Agasias se lève : « Compagnons, dit-il, j'en atteste les dieux et les déesses, non, Xénophon ne m'a pas donné le conseil d'enlever l'homme arrêté ; personne de vous ne me l'a donné. Mais voyant saisir un de mes braves lochites par un Dexippe, qui, vous le savez tous, vous a trahis, le fait m'a paru trop violent, je le lui ai arraché, je l'avoue. Cependant ne me livrez pas. C'est moi-même, comme le dit Xénophon, qui me livrerai à la justice de Cléandre, pour qu'il fasse de moi ce qu'il voudra. Ainsi ne vous mettez point pour cela en guerre avec les Lacédémoniens ; sauvez-vous en toute sûreté, où chacun de vous le désire. Seulement envoyez avec moi auprès de Cléandre des députés qui, en cas d'omission de ma part, parleront et agiront pour moi. » Alors l'armée permet à Agasias de choisir qui bon lui semble pour l'accompagner. Il choisit les stratéges. Agasias et les stratéges vont trouver Cléandre, avec l'homme qui avait été arraché, et les stratéges s'expriment ainsi : « L'armée nous a envoyés vers toi, Cléandre. Elle te prie, si tu l'accuses tout entière, de la juger et d'en ordonner ce que tu voudras : s'il y a un seul homme, ou deux, ou plusieurs qui soient en cause, elle est d'avis qu'ils se présentent eux-mêmes à ton tribunal. En conséquence, si tu accuses quelqu'un de nous, nous nous offrons à ta justice ; si c'en est un autre, parle. Personne ne t'échappera de ceux qui sont soumis à notre autorité. » Alors Agasias s'avançant : « C'est moi, Cléandre, dit-il, qui ai arraché à Dexippe l'homme qu'il emmenait : c'est moi qui ai engagé à frapper Dexippe. Je connaissais ce soldat pour un brave. Quant

à Dexippe, je savais que, choisi par l'armée pour commander le pentécontore que nous avions demandé aux Trapézontins, et pour réunir des bâtiments afin de nous sauver, ce Dexippe s'est enfui; il a trahi les soldats avec lesquels il s'était échappé. Il a volé aux Trapézontins leur pentécontore, nous a fait passer pour des fourbes, et a préparé ainsi notre perte à tous: car il avait entendu dire comme nous qu'il nous était impossible de retourner par terre, de traverser les fleuves et d'arriver sains et saufs dans la Grèce. Voilà l'homme à qui j'ai arraché mon soldat. Si tu l'eusses emmené, toi, ou quelque autre des tiens, et non pas un de nos déserteurs, sois-en sûr, je n'aurais rien fait de tout cela. Songe maintenant qu'en me tuant, tu feras mourir un brave homme à cause d'un traître et d'un lâche. »

Ce discours entendu, Cléandre répond qu'il n'approuve point Dexippe, s'il s'est conduit ainsi; seulement il ajoute que, Dexippe fût-il un scélérat, on n'aurait pas dû le traiter avec violence: « Il fallait le mettre en justice comme vous agissez vous-mêmes aujourd'hui, et provoquer son châtiment. Maintenant donc, retirez-vous et laissez-moi avec cet homme; quand je vous ferai appeler, vous entendrez le jugement. Je n'accuse plus ni l'armée, ni personne, puisqu'en voici un qui convient d'avoir arraché le soldat. » Ce soldat dit alors: « Tu crois peut-être, Cléandre, que l'on m'a conduit à toi parce que je me suis rendu coupable; non, je n'ai frappé personne, je n'ai point jeté de pierres, mais j'ai dit que le bétail appartenait à la masse. En effet, les soldats ont décidé que si, le jour où l'armée sort, on pillait pour son propre compte, le butin serait à tous. Voilà ce que j'ai dit. Dexippe alors m'a saisi: il m'entraînait afin que personne n'osât parler, et que, maître ainsi du butin il pût s'en approprier une partie et laisser le reste aux maraudeurs contrairement au décret. » Alors Cléandre: « Puisque tu es l'homme en question, dit-il, reste, afin que nous délibérions sur ton sort. »

Cléandre et les siens se mettent ensuite à dîner. Xénophon convoque l'armée et lui conseille d'envoyer demander à Cléandre la grâce des prisonniers. On décide de lui députer les stratéges, les lochages, Dracontius de Sparte, et tous ceux que l'on croit en état de le fléchir, avec mission d'employer auprès de lui tous les moyens de sauver les deux hommes. Xénophon vient également et dit: « Cléandre, les accusés sont entre tes mains: l'armée te les livre pour en faire ce que tu voudras ainsi que de tous les autres. Maintenant elle te prie de

lui rendre ces deux hommes et de ne point les faire périr. Ils ont souffert jadis bien des peines pour l'armée. Si elle obtient de toi cette grâce, elle en promet sa reconnaissance ; si tu veux te mettre à notre tête et que les dieux nous soient propices, nous te montrerons des soldats disciplinés et en état, par leur soumission, de ne craindre, avec l'aide des dieux, aucun ennemi. Ils te supplient, une fois à notre tête, de les mettre à l'épreuve, eux, Dexippe et tous les autres, de voir ce qu'est chacun, et d'accorder à chacun selon son mérite. » En entendant ces mots, Cléandre s'écrie : « Par les Dioscures, je vous répondrai sur l'heure. Je vous rends les deux hommes ; je suis à vous, et, si les dieux me viennent en aide, je vous ramènerai en Grèce. Ce que vous me dites est bien différent de ce que certains m'avaient dit de vous, que vous cherchiez à détacher l'armée des Lacédémoniens[1]. »

On applaudit à ces paroles et l'on s'en retourne en emmenant les deux hommes. Cléandre sacrifie au sujet du départ, se lie avec Xénophon, et ils contractent ensemble des liens d'hospitalité. En voyant les troupes exécuter les commandements avec précision, il désire plus vivement encore d'en être le chef. Cependant, après trois jours de sacrifices, les victimes n'étant point favorables, il convoque les stratéges et leur dit : « Les entrailles ne me permettent pas de me mettre à votre tête : toutefois ne perdez point courage : c'est à vous, à ce qu'il paraît, qu'il est réservé de ramener vos soldats. Allez donc ; quand vous serez arrivés là-bas, nous vous recevrons de notre mieux. »

Les soldats sont d'avis de lui offrir tout le menu bétail du dépôt commun. Il l'accepte, le rend, et met seul à la voile. Les soldats, après avoir vendu le blé qu'ils avaient apporté, ainsi que les autres effets qu'ils avaient pris, se mettent en marche à travers la Bithynie. Mais, comme ils ne trouvent rien, en suivant le droit chemin, et qu'ils veulent revenir les mains pleines avant d'entrer en pays ami, ils décident de retourner sur leurs pas un jour et une nuit. Ainsi font-ils, et ils prennent beaucoup d'esclaves et de menu bétail. Au bout de six jours, ils arrivent à Chrysopolis de Chalcédoine[2] : ils y demeurent sept jours à vendre leur butin.

1. Le discours de Cléandre est en patois lacédémonien.
2. Aujourd'hui *Scutari*.

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

Anaxibius, chef de la flotte de Sparte, séduit par les offres de Pharnabaze, trompe les Grecs et les fait sortir de Byzance : ils y rentrent de vive force. — Xénophon les calme et les conduit hors de la ville. — Commandement éphémère de Cératade.

Tous les faits accomplis par les Grecs durant leur marche vers les hauts pays avec Cyrus jusqu'à la bataille, tous les incidents de la marche, depuis la mort de Cyrus jusqu'à l'arrivée au Pont-Euxin, et tout ce qui s'est passé depuis le départ du Pont par terre et par mer jusqu'au sortir de la bouche de cette mer et l'arrivée à Chrysopolis d'Asie, tout cela a été raconté dans les livres précédents.

En ce moment, Pharnabaze, craignant que l'armée ne porte la guerre dans son gouvernement, députe vers Anaxibius, chef de la flotte, qui était alors à Byzance, le prie de transporter ces troupes hors de l'Asie et lui promet, en retour, de faire tout ce qu'il lui demanderait. Anaxibius mande alors les stratéges et les lochages des soldats à Byzance, et leur promet une paye s'ils veulent traverser. Les autres chefs répondent qu'ils en délibéreront et feront connaître leur décision ; mais Xénophon dit qu'il veut dès à présent quitter l'armée et s'embarquer. Cependant Anaxibius l'ayant prié de rester pendant le passage et de ne se retirer qu'après, Xénophon y consent.

Sur ces entrefaites, le thrace Seuthès députe Médosade auprès de Xénophon pour le prier de s'employer à faire passer l'armée et lui dire que, s'il s'y emploie, il ne s'en repentira pas. Xénophon répond : « L'armée va certainement passer : que Seuthès ne me donne donc rien pour cela, ni à moi, ni à personne : quand elle sera passée, je me retirerai : qu'il s'adresse

à ceux qui restent, et qui seront en mesure de traiter avec lui comme il l'entendra. »

Tous les soldats passent alors à Byzance : Anaxibius ne leur donne point de paye, mais il fait publier par un héraut qu'ils aient à sortir avec armes et bagages, comme pour les congédier après les avoir passés en revue. Les soldats, fâchés de n'avoir pas d'argent pour acheter des vivres pendant la route, font leurs préparatifs avec lenteur. Xénophon, devenu l'hôte de l'harmoste Cléandre, va le trouver, et lui fait ses adieux comme pour s'embarquer. Cléandre lui dit : « Ne fais pas cela; sinon, tu te feras accuser : en ce moment même, il y en a qui t'accusent de la lenteur avec laquelle l'armée se retire. » Xénophon répond : « Mais je n'en suis pas cause; les soldats manquent de vivres et ils ne possèdent rien; voilà pourquoi ils n'ont pas de cœur au départ. — Je te conseille pourtant, reprend Cléandre, de sortir d'ici comme pour marcher avec eux, puis, quand l'armée sera dehors, de t'en séparer seulement. — Allons donc trouver Anaxibius, répond Xénophon, et concertons-nous avec lui. » Ils y vont et lui disent l'affaire. Celui-ci engage à agir ainsi, à faire sortir au plus vite les soldats qui sont prêts, et à leur dire, en outre, que quiconque ne se trouvera pas à la revue et au dénombrement, se déclarera par cela même en faute. Les généraux sortent les premiers, et les autres suivent. Déjà tout le monde, sauf quelques-uns, était dehors, et déjà Étéonicus se tenait près des portes afin, quand tout le monde serait dehors, de les fermer et de mettre la barre.

Anaxibius, convoquant les stratéges et les lochages, leur dit : « Prenez des vivres dans les villages de Thrace : vous y trouverez beaucoup d'orge, du blé, et toute espèce de vivres. Quand vous en aurez, marchez vers la Chersonèse; là, Cynisque vous donnera la paye. » Quelques soldats, peut-être un des lochages, entendant ces paroles, les rapporte à l'armée. Les stratéges prenaient des informations sur Seuthès, s'il était ami ou ennemi; s'il fallait traverser le mont Sacré ou faire un détour par le milieu de la Thrace.

Pendant ces questions, les soldats saisissent leurs armes, et courent en toute hâte vers les portes afin de rentrer dans les murs. Étéonicus et ses gens, voyant accourir les hoplites, ferment les portes et mettent la barre. Les soldats frappent aux portes, et disent que c'est l'injustice la plus criante de les laisser à la merci de l'ennemi; et ils menacent de briser les portes, si on ne les ouvre pas de bonne grâce. D'autres courent à la mer

et pénètrent dans la ville par-dessus le môle, tandis que ceux des soldats qui sont restés à l'intérieur, voyant ce qui se passe aux portes, coupent les barres à coups de hache et ouvrent les battants : l'armée se précipite dans la ville.

Xénophon voit ce qui se passe; il craint que les Grecs ne se livrent au pillage et qu'il n'en résulte des maux irréparables pour la ville, pour lui-même et pour les soldats : il accourt donc et se jette à l'intérieur avec la masse. Les Byzantins, voyant l'armée entrer de force, s'enfuient de l'agora, les uns vers les navires, les autres dans leurs maisons; ceux qui étaient chez eux en sortent; d'autres lancent des trirèmes à la mer afin de se sauver; tous se figurent qu'ils sont perdus, comme si la ville était prise. Étéonicus se réfugie vers le cap. Anaxibius court à la mer, fait le tour de la ville dans un bateau pêcheur, monte à l'acropole, et envoie aussitôt chercher la garnison de Chalcédoine, ne croyant pas avoir assez des hommes qui sont dans l'acropole pour contenir les Grecs.

Les soldats, apercevant Xénophon, se précipitent en foule vers lui et s'écrient : « C'est aujourd'hui, Xénophon, qu'il faut te montrer un homme. Tu as une ville, tu as des trirèmes, tu as de l'argent, tu as des troupes nombreuses. Maintenant donc, si tu veux, suis-nous, et nous te ferons grand. » Xénophon répond : « C'est bien dit : ainsi ferai-je. Puisque tel est votre désir, posez les armes et prenez vos rangs. » Il voulait les apaiser en leur donnant cet ordre, et il engage les autres chefs à donner le même ordre et à faire poser les armes. Les soldats se formant d'eux-mêmes, les hoplites se rangent en un instant sur cinquante de hauteur, et les peltastes courent aux deux ailes. Ils occupaient une place des plus commodes pour y déployer une armée, celle qui est appelée la place de Thrace, sans maisons et tout unie. Les armes ayant été posées à terre, et les esprits plus calmes, Xénophon convoque l'armée et dit :

« Votre colère, soldats, la pensée où vous êtes qu'on vous a indignement trompés, n'ont rien qui me surprenne. Mais si nous nous laissons aller à notre courroux, si nous punissons de cette fourberie les Lacédémoniens qui sont ici, si nous mettons au pillage une ville qui n'en peut mais, réfléchissez aux suites. Nous serons ennemis déclarés des Lacédémoniens et de leurs alliés, et il est aisé de prévoir quelle guerre en sera la conséquence, en considérant et en se rappelant ce qui s'est passé naguère encore. Nous autres Athéniens, quand nous sommes entrés en guerre avec les Lacédémoniens et leurs alliés, nous

avions des trirèmes, sur la mer ou dans nos chantiers, nous en avions au moins quatre cents, les richesses abondaient dans la ville, les revenus annuels du pays et des contrées au delà des frontières s'élevaient à plus de mille talents : nous étions maîtres de toutes les îles, nous avions nombre de villes en Asie, plusieurs en Europe, entre autres, cette Byzance où nous sommes aujourd'hui ; cependant nous avons eu le dessous dans cette guerre, comme vous le savez tous.

« Que croyons-nous qu'il nous arrive, aujourd'hui que les Lacédémoniens n'ont pas seulement les Achéens pour alliés, mais les Athéniens et tous les peuples qui jadis étaient ligués avec ceux-ci, quand nous-mêmes nous avons pour ennemis Tissapherne et tous les barbares de la côte, et par-dessus tout le roi des hauts pays, à qui nous étions venus, si nous avions pu, arracher son royaume et la vie? Avec tout cela contre nous, y a-t-il quelqu'un d'assez fou pour croire que nous serons vainqueurs ? Au nom des dieux, n'agissons pas en insensés ; ne nous perdons pas nous-mêmes en faisant la guerre à notre patrie, à nos amis, à nos parents. Ils sont tous citoyens des villes qui s'armeront contre nous ; et ce sera justice. Nous n'avons pas voulu garder une seule ville barbare, et cela, triomphants ; mais la première ville grecque où nous entrons, nous la mettons au pillage. Je ne forme qu'un vœu : c'est, avant de vous voir commettre une pareille action, d'être à dix mille brasses sous terre. Je vous conseille donc, à vous Grecs, de vous soumettre aux chefs de la Grèce et d'essayer d'en obtenir un traitement équitable. Si vous ne pouvez y réussir, il faut, en dépit même de cette injustice, ne pas vous faire bannir de la Grèce. Pour le moment, je suis d'avis de députer à Anaxibius et de lui dire que nous ne sommes point entrés dans la ville pour y commettre de violence. « Nous voulons, dirons-nous, obtenir de « vous quelque allégement et vous faire voir, en cas de refus, « que ce n'est pas en gens dupés, mais soumis, que nous « sortons de Byzance. »

L'avis est adopté : on envoie Hiéronyme d'Élis pour porter la parole, ainsi qu'Euryloque d'Arcadie et Philésius d'Achaïe. Ils partent pour dire ce dont ils sont chargés. Les soldats étaient encore assis, lorsque Cératade de Thèbes vient les aborder : il n'était point banni de la Grèce, mais il allait de côté et d'autre pour obtenir des commandements, et il s'offrait à la ville ou à la nation qui pouvait avoir besoin de général. Il vient trouver les soldats et leur dit qu'il est prêt à les conduire

à l'endroit appelé le Delta de Thrace, où ils auront sous la main une quantité d'objets précieux ; jusqu'à ce qu'ils y soient arrivés, il leur fournira en abondance du vin et des vivres.

Pendant que les soldats l'écoutaient, on leur rapporte la réponse d'Anaxibius. Il dit qu'ils ne se repentiront point de lui avoir obéi, mais qu'il rendra compte de leur conduite aux magistrats de sa patrie, et que, pour son compte, il prendra de son mieux leurs intérêts. Les soldats acceptent Cératade pour stratége et sortent des murs. Cératade convient avec eux de se trouver le lendemain au camp avec des victimes, un devin et des vivres pour l'armée. Dès qu'elle est hors des portes, Anaxibius les fait fermer et fait publier que tout soldat qui sera pris à l'intérieur sera vendu. Le lendemain, Cératade arrive avec les victimes et le devin : il est suivi de vingt hommes chargés de farine d'orge ; vingt autres portent du vin, et trois des olives : un homme apporte de l'ail à plier sous la charge, et un autre des oignons. Cératade fait déposer le tout, comme pour le distribuer, et commence le sacrifice.

Cependant Xénophon envoie chercher Cléandre et le prie de lui obtenir la permission de rentrer dans la ville, afin de s'embarquer au port de Byzance. Cléandre arrive : « J'ai eu grand'-peine, dit-il, à obtenir cette permission ; Anaxibius dit qu'il n'est pas convenable que l'armée soit près des murs et Xénophon à l'intérieur, que les Byzantins sont partagés en factions animées les unes contre les autres. Il te permet cependant de rentrer, mais à condition de t'embarquer avec lui. » Xénophon prend congé des soldats et rentre dans la ville avec Cléandre.

Cératade, le premier jour, n'obtient point de présages heureux et ne distribue rien aux soldats. Le lendemain, les victimes étaient près de l'autel, et Cératade, couronné, se disposait à sacrifier, quand Timasion de Dardanie, Néon d'Asinée et Cléanor d'Orchomène viennent à lui et lui disent de ne point sacrifier, qu'il ne commandera pas l'armée, s'il ne fournit pas de vivres. Cératade ordonne donc la distribution ; mais, comme il s'en fallait beaucoup qu'il y eût de quoi nourrir chaque soldat même un jour, il se retire emmenant ses victimes et renonçant au commandement.

CHAPITRE II.

Discussion sur la route à suivre. — Vente de quatre cents soldats restés à Byzance. — Xénophon se concerte avec Seuthès pour faire passer les Grecs à son service.

Néon d'Asinée, Phryniscus d'Achaïe, Philésius d'Achaïe, Xanthiclès d'Achaïe et Timasion de Dardanie étaient restés avec l'armée : ils la conduisent aux villages des Thraces voisins de Byzance et l'y font camper. Les stratéges n'étaient point d'accord : Cléanor et Phryniscus voulaient conduire les troupes à Seuthès, qui les avait gagnés en donnant à l'un un cheval et à l'autre une femme, et Néon en Chersonèse, persuadé que, si l'on se trouvait sous la puissance des Lacédémoniens, il aurait le commandement de toute l'armée.

Pour Timasion, il désirait repasser en Asie, espérant retourner ensuite dans son pays. C'était aussi ce que voulaient les soldats. Cependant le temps s'écoule : beaucoup de soldats vendent leurs armes dans la campagne et s'embarquent comme ils peuvent ; d'autres distribuent leurs armes dans le pays et se mêlent à la population des villes. Anaxibius est ravi d'apprendre la dissolution de l'armée : il pensait que ce fait causerait la plus grande joie à Pharnabaze.

Parti de Byzance sur un vaisseau, Anaxibius rencontre à Cyzique Aristarque, successeur de Cléandre comme harmoste de Byzance. Celui-ci lui annonce que Polus, désigné comme successeur au commandement de la flotte, est sur le point d'arriver dans l'Hellespont. Anaxibius donne mission à Aristarque de vendre tous les soldats de Cyrus qu'il pourra trouver à Byzance. Cléandre n'en avait vendu aucun : il avait, par un sentiment de pitié, fait prendre soin des malades et forcé de les loger en ville. Aristarque n'est pas plustôt arrivé, qu'il en fait vendre plus de quatre cents. Anaxibius met à la voile pour Parium, d'où il députe à Pharnabaze pour lui rappeler ses engagements. Mais celui-ci, apprenant l'arrivée d'Aristarque, nouvel harmoste de Byzance, et la fin du commandement naval d'Anaxibius, ne s'inquiète plus d'Anaxibius, mais renouvelle avec Aristarque, au sujet de l'armée de Cyrus, les mêmes conventions qu'avec Anaxibius.

Alors Anaxibius mande Xénophon, et le presse de mettre en œuvre tous les moyens, tous les ressorts pour s'embarquer et joindre l'armée dans le plus bref délai, de la tenir réunie, de rassembler le plus possible de soldats dispersés, et de les conduire à Périnthe pour passer le plus vite possible en Asie. Il lui donne un triacontore ainsi qu'une lettre, et envoie avec lui un homme chargé d'ordonner aux habitants de Périnthe de fournir immédiatement des chevaux à Xénophon pour se rendre à l'armée. Xénophon part et arrive à l'armée : les soldats le reçoivent avec joie et s'empressent de le suivre, dans l'espoir de repasser de Thrace en Asie.

De son côté, Seuthès, apprenant le retour de Xénophon, lui envoie par mer Médosade pour le prier de lui amener l'armée et lui faire des promesses qu'il croit capables de le séduire. Xénophon répond qu'on lui demande une chose qu'il leur est impossible d'exécuter. Médosade repart avec cette réponse. Dès que les Grecs sont arrivés à Périnthe, Néon se détache et campe séparément à la tête d'environ huit cents hommes. Tout le reste de l'armée demeure réuni et campe sous les murs de Périnthe.

Cependant Xénophon cherche à se procurer des bâtiments pour passer au plus vite en Asie. Au même moment l'harmoste Aristarque arrive à Byzance avec des trirèmes, et, gagné par Pharnabaze, il défend aux maîtres des navires de passer l'armée, se rend au camp, et défend également aux soldats de passer en Asie. Xénophon répond qu'il en a reçu l'ordre d'Anaxibius : « C'est pour cela, dit-il, qu'il m'a envoyé ici. » Aristarque répond : « Anaxibius n'est plus chef de la flotte ; et moi, je suis l'harmoste de ce pays. Si j'en prends un seul de vous sur la mer, je le coule. » Cela dit, il rentre dans les murs.

Le lendemain, il mande les stratéges et les lochages. Ils étaient déjà près du mur, lorsqu'on avertit Xénophon que, s'il entre, on va l'arrêter et lui faire subir quelque mauvais traitement ou le livrer à Pharnabaze. Sur cet avis, Xénophon laisse les autres aller en avant, et dit qu'il a personnellement un sacrifice à faire. Il revient donc et fait un sacrifice pour savoir si les dieux lui permettent de conduire l'armée à Seuthès. En effet, il ne croyait pas qu'il fût sûr pour elle de traverser la Propontide, Aristarque ayant des trirèmes pour l'en empêcher ; et il ne voulait pas non plus aller s'enfermer dans la Chersonèse, où l'armée aurait manqué de tout. D'ailleurs, il aurait fallu obéir à l'harmoste, et l'on n'aurait pas pu s'y procurer de vivres.

Telles étaient les pensées qui le préoccupaient. Les stratéges et les lochages reviennent de chez Aristarque. Ils rapportent que, pour l'instant, ils les a congédiés avec ordre de revenir dans l'après-dînée : ce qui rendait plus évidente la trahison. Xénophon, croyant d'après les victimes que le plus sûr pour lui et pour l'armée est de se rendre auprès de Seuthès, prend Polycrate d'Athènes, un des lochages, prie chacun des stratéges, excepté Neon, de lui donner l'homme en qui il a le plus de confiance, et part la nuit pour le camp de Seuthès, qui était à soixante stades.

Quand on est près, on rencontre des feux, mais point de gardes. D'abord Xénophon croit que Seuthès a décampé; mais entendant du bruit et les avertissements réciproques des soldats de Seuthès, il se doute que celui-ci fait allumer ainsi des feux en avant des postes, afin qu'on ne puisse voir les gardes dans l'obscurité, ni savoir où elles sont, tandis que tout ce qui s'en approche ne peut se cacher et se trouve éclairé à plein par la lueur. Ce fait reconnu, il envoie en avant l'interprète qu'il avait pris avec lui, et le prie de dire à Seuthès que Xenophon est là, qui veut conférer avec lui. La garde demande si c'est l'Athénien, celui de l'armée. Il répond que c'est lui-même. Les soldats ne font qu'un saut auprès de Seuthès; et, quelques instants après, arrivent environ deux cents peltastes qui conduisent Xénophon et sa suite auprès de leur chef. Celui-ci se tenait dans une tour bien gardée, et entourée de chevaux tout bridés; dans la crainte d'une surprise, il les faisait paître le jour et les tenait prêts pour la nuit. On disait que jadis Térès, son aïeul, dans le même pays et suivi d'une nombreuse armée, avait eu beaucoup de monde de tué par les habitants, qui l'avaient dépouillé de ses équipages. Ces peuples sont les Thyniens, réputés pour les gens les plus redoutables dans les entreprises nocturnes.

Quand on est près de Seuthès, il ordonne qu'on fasse entrer Xénophon avec deux hommes de son choix. Entrés, on commence par se saluer, et, suivant la mode des Thraces, on se donne à boire dans des cornes pleines de vin. Près de Seuthès était Médosade, qu'il envoyait partout en députation. Xénophon prend ensuite la parole : « Seuthès, dit-il, tu m'as d'abord envoyé en Chalcédoine Médosade ici présent, pour me prier de négocier le passage de l'armée hors de l'Asie, me promettant, si je vous rendais ce service, de me payer de retour : c'est ce que m'a dit Médosade que voici. » En disant ces mots, il demande à Médosade s'il dit vrai. Celui-ci en convient. « Le même Médosade,

quand j'eus repassé de Parium au camp, revint et me promit que, si je t'amenais l'armée, tu me traiterais en ami et en frère, et que, de plus, tu me donnerais les pays maritimes qui sont en ton pouvoir. » Il prie de nouveau Médosade d'attester qu'il a dit cela. Médosade en convient encore. « Eh bien, continue-t-il, rapporte donc à Seuthès ce que je t'ai répondu en Chalcédoine. — D'abord tu m'as répondu que l'armée allait passer à Byzance, qu'il était inutile pour cela de te gagner, non plus qu'un autre; que, si tu traversais, tu t'en irais; et tu as fait comme tu l'avais dit. — Et que t'ai-je dit, quand tu es venu à Sélybrie? — Tu m'as dit que c'était impossible, mais que vous alliez à Périnthe pour retourner en Asie. — Aujourd'hui, reprend Xénophon, me voici avec Phryniscus, un des stratéges, et Polycrate, un des lochages; et, à l'extérieur, se trouvent ceux de leurs hommes en qui chaque stratége, sauf Néon de Laconie, a le plus de confiance. Si donc tu veux rendre notre traité plus authentique, fais-les aussi venir. Toi, Polycrate, va les trouver, dis-leur que je leur ordonne de quitter leurs armes, et toi-même rentre sans épée. »

A ces mots, Seuthès dit qu'il ne se défie d'aucun Athénien : il sait qu'ils lui sont attachés par les liens du sang, et qu'il compte trouver en eux des amis dévoués. On introduit donc ceux dont la présence était nécessaire, et Xénophon commence par demander à Seuthès à quoi il compte employer l'armée. Seuthès répond : « Médosade était mon père : il avait pour sujets les Mélandeptes, les Thyniens et les Tranipses. Forcé de quitter le pays par suite d'une révolte des Odryses, mon père mourut de maladie; je restai donc orphelin et fus élevé par Médocus, le roi actuel. Devenu jeune homme, je ne pus vivre d'une table étrangère; assis sur le même banc que lui, je le suppliai de me donner toutes les troupes qu'il pourrait pour faire tout le mal possible à ceux qui nous avaient chassés et ne plus vivre l'œil fixé sur sa table, comme un chien. Il me donna les hommes et les chevaux que vous verrez au jour. Et maintenant je vis à leur tête, pillant les États de mes pères. Si vous vous joignez à moi, j'espère, avec l'aide des dieux, reconquérir aisément mon royaume. Voilà ce que j'ai à vous demander. — Eh bien, reprend Xénophon, si nous venons, que peux-tu donner à l'armée, aux lochages et aux stratéges? Dis-le, afin que ceux-ci aillent l'annoncer. » Il promet à chaque soldat un statère de Cyzique, le double au lochage, le quadruple au stratége, de la terre autant qu'ils voudraient, des attelages et une ville ma-

ritime fortifiée. « Mais, dit Xénophon, si nous essayons d'exécuter l'entreprise, mais que la crainte des Lacédémoniens nous arrête, recevras-tu chez toi ceux qui voudront s'y réfugier? » Seuthès répond : « Je les traiterai comme des frères, des commensaux, des amis, avec lesquels nous partagerons tout ce que nous pourrons conquérir. Pour toi, Xénophon, je te donnerai ma fille; si tu as une fille je l'achèterai, suivant la coutume des Thraces, et je vous donnerai pour habitation la ville de Bisanthe[1], la plus belle de mes places maritimes. »

CHAPITRE III.

Les Grecs, à l'exception de Néon de Laconie, passent au service de Seuthès. — Festin qui sert à consacrer l'alliance. — Expédition nocturne : grand profit qu'on en retire.

Après ce discours, on se donne et l'on se prend la main, puis on se retire. On arrive au camp avant le jour, et chacun rend un compte fidèle à qui l'a envoyé. Dès qu'il est jour, Aristarque convoque de nouveau les stratéges et les lochages; mais ceux-ci sont d'avis, au lieu d'aller trouver Aristarque, de convoquer l'armée. Tout le monde arrive, excepté les soldats de Néon, campés à près de dix stades. Quand on est assemblé, Xénophon se lève et parle ainsi : « Compagnons, Aristarque, que vous savez, nous empêche, avec ses trirèmes, d'aller par mer où nous voulons : il y a du danger à s'embarquer. Il vous ordonne d'entrer dans la Chersonèse et d'y entrer en force par le mont Sacré. Si, après l'avoir passé, nous pénétrons dans le pays, il dit qu'il ne vous vendra plus comme à Byzance, qu'il ne vous trompera plus, mais qu'on vous donnera une solde et qu'on ne négligera plus, comme aujourd'hui, de vous procurer ce dont vous avez besoin. Voilà ce qu'il dit. Voici ce que dit l'autre : si vous allez à lui, il vous traitera bien. C'est donc à vous d'examiner si vous voulez en délibérer à l'instant même, ou bien quand vous serez arrivés où il y a des vivres. Pour moi, mon avis est que, n'ayant pas d'argent ici pour acheter des denrées et personne ne nous laissant prendre de vivres sans argent, nous retournions dans

1. Sur la Propontide, nommée *Rhædeste*, aujourd'hui *Rodosto*.

les villages où des gens moins nombreux nous en laisseront prendre, et que là nous écoutions ce qu'on nous demande, afin de choisir ce que nous croirons le meilleur. Que quiconque pense comme moi lève la main. » Tout le monde la lève. « Allez donc faire vos préparatifs, et, quand vous en recevrez l'ordre, suivez votre chef. »

Xénophon se met alors à leur tête; ils suivent. Néon et d'autres envoyés d'Aristarque engagent les troupes à revenir sur leurs pas : on ne les écoute point. Quand on a fait une trentaine de stades, on rencontre Seuthès. Xénophon, l'apercevant, le prie d'approcher, afin qu'un plus grand nombre entende ce qui a trait à l'intérêt de tous. Il s'avance, et Xénophon lui dit : « Nous allons où l'armée pourra trouver de la subsistance : là nous écouterons tes propositions et celles du Lacédémonien, et nous choisirons ce qui nous paraîtra le meilleur. Si tu nous conduis où il y a abondance de vivres, nous nous croirons liés à toi par des liens hospitaliers. » Seuthès répond : « Mais je connais de nombreux villages qui se touchent et qui abondent en provisions : ils ne sont de nous qu'à la distance nécessaire pour mieux dîner. — Eh bien, dit Xénophon, il faut nous y conduire. » On y arrive l'après-dînée; les soldats s'assemblent, et Seuthès leur dit : « Soldats, je viens vous prier de faire la guerre à mon service : je vous promets que je vous donnerai par mois un statère de Cyzique, et aux lochages ainsi qu'aux stratéges ce qui est d'usage. Mais, en outre, je payerai suivant les mérites. Le manger et le boire, vous le tirerez, comme aujourd'hui, du pays : quant au butin, il m'appartiendra, afin que je le fasse vendre pour vous payer votre solde. Nous sommes en état de poursuivre et de dépister ce qui fuit et se cache : ceux qui nous résisteraient, nous essayerons avec vous de les soumettre. » Xénophon lui demande : « Jusqu'à quelle distance de la mer prétends-tu que l'armée te suive? » Seuthès répond : « Jamais à plus de sept journées, souvent à moins. »

On permet alors à qui veut de prendre la parole. Beaucoup disent que Seuthès fait des propositions convenables : on est en hiver; ceux qui veulent retourner dans leur patrie ne le peuvent pas; il est également impossible de rester en pays ami, n'ayant pas pour acheter de quoi vivre : cantonner et se nourrir en pays ennemi est moins sûr tout seuls qu'avec Seuthès, qui offre tant de ressources; toucher une solde, c'est à leurs yeux une vraie trouvaille. Xénophon dit alors : « Si quel-

qu'un a quelque objection, qu'il parle ; sinon, allons aux voix.» Personne n'ayant d'objection, on va aux voix et l'affaire est conclue. Aussitôt on annonce à Seuthès que l'armée est à son service.

Les soldats cantonnent ensuite par divisions. Les stratéges et les lochages sont invités à dîner chez Seuthès, qui occupait un village voisin. Quand ils sont à la porte et près d'entrer pour dîner, ils y trouvent un certain Héraclide de Maronée. Cet homme, abordant chacun de ceux qu'il croit avoir de quoi donner à Seuthès, commence par s'adresser à des habitants de Parium, qui venaient négocier une alliance avec Médocus, roi des Odryses, et qui apportaient des présents au roi et à sa femme. Il leur dit que Médocus est dans le haut pays, à douze journées de la mer, et que Seuthès, avec l'armée qu'il vient de recruter, va devenir maître du littoral. « Devenu votre voisin, il aura tous les moyens possibles de vous faire du bien et du mal ; si donc vous êtes sages, vous lui donnerez tout ce que vous apportez : vous vous en trouverez mieux que si vous donnez vos présents à Médocus qui habite au loin. » Ce discours les décide. Il s'approche ensuite de Timasion de Dardanie, ayant entendu dire qu'il avait des coupes et des tapis barbares. Il lui assure que c'est l'usage, quand on est invité à dîner chez Seuthès, que les conviés lui fassent un présent : « Quand il aura un grand pouvoir, ajoute-t-il, il sera en état de te faire rentrer dans ta patrie, ou de te rendre riche ici même. » Héraclide sollicitait de la même manière tous ceux qu'il abordait. Arrivé à Xénophon, il lui dit : « Tu es citoyen d'une grande ville, et ton renom est grand auprès de Seuthès : peut-être souhaites-tu posséder dans cette contrée, comme l'ont fait beaucoup des vôtres, et des villes et des domaines. Il est donc juste que tu rendes de magnifiques hommages à Seuthès. C'est par bienveillance que je te donne ce conseil. Je suis certain que plus tu donneras, plus tu recevras de notre chef. » Cet avis met Xénophon dans l'embarras ; à son passage de Parium, il n'avait avec lui qu'un esclave et l'argent nécessaire pour la route.

On entre pour dîner. Il y avait là les principaux chefs des Thraces, les stratéges, les lochages des Grecs, les envoyés de plusieurs villes : on s'assied en cercle ; alors on apporte des trépieds pour tous, une vingtaine environ, remplis de viandes coupées en morceaux, avec de grands pains fermentés, tenant aux viandes par des broches. Les mets se placent par préférence devant les étrangers : c'est l'usage. Seuthès sert le premier, il

prend les pains servis devant lui, les rompt en morceaux et les lance à qui bon lui semble : il en fait de même des viandes, dont il ne se réserve que pour en goûter. Les autres suivent son exemple, chacun pour les mets qu'il a devant lui. Un certain Arcadien, nommé Arystas, grand mangeur, ne se donne pas la peine de jeter aux autres ; il prend dans sa main un pain de trois chénices, met de la viande sur ses genoux et dîne.

On porte autour des convives des cornes de vin, et personne ne refuse. Arystas, quand l'échanson vient lui apporter la corne, lui dit en regardant Xénophon qui ne mangeait plus : « Donne-la donc à celui-ci, il a le temps, et moi je ne l'ai pas encore. » Seuthès qui l'entend parler demande à l'échanson ce qu'il dit : alors l'échanson, qui savait le grec, le lui raconte, et tout le monde de rire.

Pendant que l'on continue de boire, entre un Thrace menant un cheval blanc. Il prend une corne pleine et dit : « Je bois à ta santé, Seuthès, et je te donne ce cheval, sur lequel tu pourras à ton gré poursuivre et prendre un ennemi, ou lui échapper sans crainte. » Un autre amène un jeune esclave et le lui donne en buvant aussi à sa santé : un troisième lui offre des vêtements pour sa femme. Timasion, buvant à la santé de Seuthès, lui donne une coupe d'argent et un tapis qui valait dix mines. Un certain Gnésippe d'Athènes se lève et dit que c'est un ancien et fort bel usage que ceux qui ont donnent au roi pour lui faire honneur, mais que de son côté le roi donne à ceux qui n'ont rien : « Ainsi, dit-il, j'aurai de quoi te donner et te faire hommage. » Xénophon ne savait que faire, d'autant que, par honneur, on l'avait fait asseoir sur le siége le plus voisin de Seuthès.

Héraclide ordonne à l'échanson de lui présenter la corne. Xénophon, qui avait un peu bu, se lève, prend bravement la corne et dit : « Pour moi, Seuthès, je me donne à toi, moi-même et tous mes compagnons, pour être de tes amis dévoués : nul n'y répugne ; tous, au contraire, desirent, plus encore que moi, devenir tes amis. Et maintenant les voici qui ne te demandent rien, mais jaloux d'affronter pour toi les fatigues et les dangers. Avec eux, s'il plaît aux dieux, tu reprendras possession du vaste pays de tes pères, et tu y ajouteras de nouvelles conquêtes : tu auras beaucoup de chevaux, beaucoup d'hommes, de jolies femmes, qui ne sont pas le fruit du pillage, mais des présents volontaires. » Seuthès se lève, boit avec Xénophon, et répand ensuite à terre le vin qui reste dans la corne.

Entrent alors des Cérasontins, qui sonnent une chasse avec des flûtes et des trompettes de cuir de bœuf cru, le tout en mesure comme s'ils jouaient de la magadis[1]. Seuthès lui-même se lève, jette un cri de guerre et s'élance avec agilité comme pour éviter un trait. Alors entrent des bouffons.

Le soleil était près de se coucher. Les Grecs se lèvent et disent qu'il est l'heure de poser les gardes de nuit et de donner le mot d'ordre. Ils prient Seuthès d'ordonner qu'il n'entre de nuit aucun Thrace dans le camp grec. « Nos ennemis, disent-ils, sont des Thraces comme vous qui êtes nos amis. » Dès qu'ils sont sortis, Seuthès se lève n'ayant point l'air d'un homme ivre. En sortant, il rappelle les stratéges et leur dit : « Compagnons, les ennemis ne savent encore rien de notre alliance. Si nous marchons sur eux avant qu'ils se soient mis sur leurs gardes contre notre irruption et qu'ils aient préparé leurs moyens de défense, nous ferons plus de butin et plus de prisonniers. » Les stratéges approuvent son avis et le prient de les conduire. Seuthès répond : « Préparez-vous donc, attendez, et moi, quand il en sera temps, j'irai vous trouver. Je vous prendrai vous et vos peltastes, et, avec l'aide des dieux, je vous conduirai. » Xénophon leur dit : « Vois donc, puisque nous marcherons de nuit, si l'usage grec ne vaut pas mieux. Pendant le jour, c'est la nature du pays qui décide du genre de troupes qui doivent marcher en tête : hoplites, peltastes ou cavalerie ; durant la nuit, l'usage grec est que les troupes pesantes marchent en avant. De cette manière les armées se séparent moins, et les soldats ont moins d'occasions de s'écarter sans qu'on s'en aperçoive. Souvent des troupes ainsi séparées tombent les unes sur les autres, ne se reconnaissent point, et se font réciproquement du mal. Seuthès dit : « Votre réflexion est juste, je me conformerai à votre usage : je vous donnerai pour guides ceux des vieillards qui connaissent le mieux le pays, et je vous suivrai en queue avec mes chevaux : en un instant, s'il le faut, je serai au front de la colonne. » On prend pour mot d'ordre : *Minerve*, en raison de la parenté ; et, l'entretien fini, chacun va goûter le repos.

Vers minuit, Seuthès arrive avec ses cavaliers cuirassés et les peltastes en armes. Quand il a donné les guides, les hoplites

1. « Athénée, dans le dernier chapitre de son quatrième livre, nous parle de deux instruments nommés *μάγαδις*, dont l'un était à corde et l'autre à vent. Le premier ressemblait à la guitare, à la lyre, au luth, et le second était une espèce de flûte. Celui-ci s'appelait aussi *παλαιομάγαδις*, et rendait en même temps des sons aigus et des sons graves. » DE LA LUZERNE.

marchent en tête, les peltastes suivent, et les cavaliers forment l'arrière-garde. Dès qu'il est jour, Seuthès gagne le front et applaudit à l'usage grec : « Souvent, dit-il, il m'est arrivé, dans des marches nocturnes, de me séparer de l'infanterie avec les cavaliers. Maintenant, à la pointe du jour, nous nous retrouvons comme il le faut, tous ensemble et en ordre. Mais attendez-moi ici, et reposez-vous. Je vais aller reconnaître le pays. » A ces mots il s'élance par un chemin à travers la montagne. Arrivé à un endroit couvert de neige, il examine s'il découvrira sur le chemin des traces d'hommes venant de son côté ou allant en sens inverse. Voyant que la route n'est point frayée, il revient promptement et dit : « Tout ira bien, compagnons, s'il plaît à Dieu. Nous allons surprendre nos hommes. Je vais me mettre à la tête de la cavalerie pour empêcher que, si nous voyons quelqu'un, il ne s'enfuie et n'avertisse les ennemis : vous, vous suivrez : si vous restez en arrière, la trace des chevaux vous mettra sur la voie. Quand nous aurons passé les montagnes, nous arriverons à des villages nombreux et opulents. »

On était au milieu du jour, lorsque, arrivé au haut des montagnes, et voyant à ses pieds les villages, Seuthès accourt au galop vers les hoplites et leur dit : « Je vais faire descendre rapidement les cavaliers dans la plaine et les peltastes dans les villages. Suivez le plus vite possible, pour appuyer, s'il y a quelque résistance. » En entendant ces mots, Xénophon descend de cheval ; Seuthès lui dit : « Pourquoi descends-tu, quand il faut se hâter ? — Je sais, dit Xénophon, que tu n'as pas besoin de moi seul : les hoplites courront de meilleur cœur, quand je les conduirai moi-même à pied. »

Seuthès s'éloigne alors, et avec lui Timasion suivi d'une quarantaine de cavaliers grecs. Xénophon, de son côté, ordonne aux soldats âgés de trente ans de sortir des loches ; puis il s'élance au pas de course, suivi de son détachement. Cléanor conduit le reste des Grecs. Arrivés aux villages, Seuthès vient au galop avec environ trente chevaux, et dit : « Il est arrivé, Xénophon, ce que tu disais : les habitants sont pris, mais les cavaliers m'ont laissé là et se sont dispersés à la poursuite dans tous les sens. J'ai peur que les ennemis ne se rallient quelque part et ne leur fassent du mal. Et puis, il faut laisser de notre monde dans les villages, vu qu'ils sont pleins d'habitants. — Eh bien, dit Xénophon, je vais, avec les hommes que j'ai, m'emparer des hauteurs. Pour toi, dis à Cléanor d'étendre sa phalange dans la

plaine le long des villages. » Cette manœuvre exécutée, on rassemble environ mille prisonniers, deux mille bœufs, et dix mille têtes de menu bétail. On bivouaque sur la place.

CHAPITRE IV.

Suite de l'expédition. — Rigueur du froid — Épisthène d'Olynthe et son prisonnier. — Xénophon en danger d'être brûlé vif. — Traité de Seuthès avec les Thyniens.

Le lendemain, Seuthès brûle de fond en comble les villages et n'y laisse aucune maison. Il voulait par là jeter la terreur et faire sentir aux autres ce qu'ils auraient à souffrir, s'ils ne se rendaient pas. Il part ensuite, et envoie Héraclide à Périnthe avec le butin, pour le vendre et en faire la paye des soldats; lui-même, avec les Grecs, établit son camp dans la plaine des Thyniens. Ceux-ci quittent leurs habitations et s'enfuient dans les montagnes.

Il y avait beaucoup de neige, et il faisait tellement froid que l'eau qu'on apportait pour le dîner fut gelée, et le vin lui-même dans les amphores. Beaucoup de Grecs eurent le nez et les oreilles brûlés par le froid. On comprit alors pourquoi les Thraces portent des fourrures de renard sur la tête et sur les oreilles, pourquoi leurs tuniques ne croisent pas seulement sur la poitrine, mais enveloppent leurs cuisses, et pourquoi, à cheval, ils ont, au lieu de chlamydes, des robes qui descendent jusqu'aux pieds. Seuthès délivre quelques prisonniers, les envoie vers les montagnes et leur dit que, si les habitants ne redescendent pas à leurs maisons pour se soumettre, il brûlera les villages et le blé et les fera mourir de faim. Alors les femmes, les enfants et les vieillards descendent, mais la jeunesse reste dans les villages situés au pied de la montagne. Seuthès, l'ayant su, commande à Xénophon de prendre les plus jeunes des hoplites et de le suivre. On se met en marche pendant la nuit : au point du jour on se présente devant les villages; la plupart des habitants s'enfuient vers la montagne qui était proche, mais tous ceux qu'on peut saisir, Seuthès les fait percer tous sans merci à coups de javelot.

Il y avait à l'armée un certain Épisthène d'Olynthe, qui était

pédéraste. Cet homme, voyant un tout jeune garçon, d'une jolie figure, tenant un pelte à la main et condamné à mourir, accourt vers Xénophon et le conjure de venir en aide à ce bel enfant. Xénophon va trouver Seuthès et le prie de ne pas faire tuer ce garçon : il lui dit en même temps les goûts d'Épisthène, que jadis formant un loche, il n'avait songé qu'à le composer de jolis garçons ; homme brave d'ailleurs à la tête de sa troupe. Seuthès lui dit : « Voudrais-tu, Épisthène, mourir à sa place ? » Épisthène tendant le cou : « Frappe, dit-il, si ce garçon le veut et si cela peut lui être agréable. » Seuthès demande ensuite au garçon s'il veut qu'il frappe l'autre à sa place. L'enfant ne veut pas et le prie de ne les tuer ni l'un ni l'autre. Alors Épisthène embrassant le garçon : « Qu'on vienne maintenant, Seuthès, dit-il, combattre contre moi pour l'avoir ! je ne le lâcherai pas. » Mais Seuthès, se mettant à rire, passe à d'autres soins. Il est d'avis de demeurer à cette place, afin que ceux qui se sont réfugiés dans la montagne ne puissent tirer leur subsistance des villages. Ils descend lui-même dans la plaine et s'y établit. Xénophon, avec sa troupe d'élite, se cantonne dans le village le plus elevé, et les autres Grecs à peu de distance, chez les Thraces appelés montagnards.

Peu de jours s'étaient écoulés, lorsque les Thraces de la montagne descendent auprès de Seuthès et négocient une trêve, avec remise d'otages. Xénophon vient aussi trouver Seuthès et lui dit qu'il est cantonné dans un mauvais endroit ; que les ennemis sont tout près ; qu'il serait plus agréablement dans un endroit fortifié par la nature, que dans un village où il y a chance de périr. Seuthès l'invite à prendre courage et lui montre les otages qu'on lui a remis. Quelques hommes descendus de la montagne étaient aussi venus trouver Xénophon pour négocier une trêve. Xénophon y consent, leur dit de se rassurer, et leur promet qu'il ne leur arrivera aucun mal, s'ils se rendent à Seuthès. Mais ces gens n'avaient dit cela que pour espionner.

Voilà ce qui se passa le jour. La nuit d'après, les Thyniens viennent de la montagne attaquer le village. Le maître de chaque maison servait de guide ; et, de fait, il eût été difficile à tout autre, dans l'obscurité, de reconnaître les maisons dans les villages : elles étaient toutes palissadées autour, avec de grands pieux, à cause du bétail. Arrivés aux portes de chaque maison, les uns lancent des javelots, les autres frappent avec des massues qu'ils disaient porter pour briser la pointe des lames : quelques-uns y mettent le feu ; puis, appelant Xénophon par son

nom, ils lui commandent de sortir pour se faire tuer, sinon qu'ils vont le brûler tout vivant.

Déjà la flamme se fait jour par le toit : Xénophon et sa troupe étaient à l'intérieur, tous cuirassés, avec leurs boucliers, leurs sabres et leurs casques. Alors Silanus de Maceste, garçon de dix-huit ans, se met à sonner de la trompette. Aussitôt ils se précipitent l'épée au poing, en même temps que ceux des autres maisons. Les Thraces s'enfuient en se couvrant le dos de leurs peltes, suivant leur usage. Quelques-uns sont pris en voulant sauter par-dessus la palissade, leurs peltes s'étant embarrassés dans les pieux; d'autres sont tués en cherchant une issue sans la trouver. Les Grecs les poursuivent hors du village.

Cependant quelques Thyniens reviennent pendant l'obscurité : du fond de la nuit, ils frappent à la lueur du feu des Grecs courant autour d'une maison incendiée; ils blessent Hiéronyme, le lochage Euodias, et Théagène de Locres, également lochage; mais il n'y a personne de tué : on en est quitte pour des habits ou des bagages qui brûlent. Seuthès arrive au secours avec sept cavaliers, les premiers qu'il trouve, et un trompette thrace. Celui-ci, comprenant ce dont il s'agit, ne cesse pas, tout le temps que dure l'attaque, de sonner de sa corne et d'effrayer ainsi les ennemis. A son arrivée, Seuthès tend la main aux Grecs et leur dit qu'il avait cru en trouver beaucoup de morts.

Xénophon le prie de lui remettre les otages, et lui propose de marcher avec lui à la montagne, ou, s'il ne le veut pas, de l'y laisser aller. Le lendemain, Seuthès lui livre les otages, les vieillards, disait-on, les plus considérables des montagnards.

Il arrive lui-même avec des troupes, dont le nombre était triplé. Beaucoup d'Odryses, sur le bruit de ce qu'avait fait Seuthès, étaient descendus se joindre à lui. Les Thyniens, voyant de la hauteur cette quantité d'hoplites, cette quantité de peltastes, cette quantité de cavaliers, descendent et demandent la paix. Ils consentent à tout faire et demandent qu'on reçoive leurs gages. Seuthès appelle Xénophon et lui communique ces propositions, ajoutant qu'il ne s'engage à rien, si Xénophon veut se venger de leur attaque. Celui-ci répond : « Pour ma part, je les trouve suffisamment punis aujourd'hui, si de libres ils deviennent esclaves. » Toutefois, il donne à Seuthès le conseil de prendre désormais pour otages ceux qui sont en état de mal faire, et de laisser les vieillards à la maison. Tous les habitants du pays consentent à ce traité.

CHAPITRE V.

Seuthès ne paye point aux Grecs la solde complète. — Ils le suivent cependant dans une nouvelle expédition. — La solde n'étant pas payée davantage, les soldats s'emportent contre Xénophon.

On passe ensuite aux Thraces qui habitent au-dessus de Byzance, dans le pays nommé Delta. Cette contrée n'était plus à Mésade; c'était le domaine de Térès, un ancien roi des Odryses. Là se trouve Héraclide avec l'argent provenant de la vente du butin. Seuthès fait amener trois attelages de mulets, les seuls qu'il eût, et plusieurs attelages de bœufs: puis il mande Xénophon et lui dit de prendre pour lui ce qu'il veut, et de distribuer le reste entre les stratéges et les lochages. Xénophon lui répond : « Je me contenterai de recevoir une autre fois; offre donc aux stratéges qui t'ont suivi avec moi et aux lochages. » Timarion de Dardanie, Cléanor d'Orchomène et Phryniscus d'Achaïe ont chacun un attelage de mulets : les lochages se partagent les attelages de bœufs. Quant à la solde, quoiqu'il y eût un mois d'échu, Seuthès n'en paye que vingt jours. Héraclide prétend n'avoir pas pu tirer plus de la vente. Xénophon irrité lui dit : « Tu m'as l'air, Héraclide, de n'avoir pas pris comme il faut les intérêts de Seuthès; si tu les avais pris, tu aurais apporté de quoi payer la solde entière : il fallait emprunter, si tu ne pouvais faire autrement, et vendre jusqu'à tes habits. »

Héraclide, piqué de ce discours, et craignant de perdre les bonnes grâces de Seuthès, calomnie, dès ce jour, autant qu'il peut, Xénophon auprès de Seuthès. Les soldats s'en prennent à Xénophon de ce qu'ils n'ont pas leur paye, et Seuthès lui en veut de ce qu'il demande avec fermeté qu'on paye les soldats. Jusque-là, il ne cessait de lui répéter que, dès qu'on arriverait près de la mer, il lui donnerait Bisanthe, Ganos et Néon-Tichos[1]; mais, à partir de ce moment, il n'en parle plus. C'était le résultat d'une nouvelle calomnie d'Héraclide, disant qu'il n'était pas sûr de confier des places à un homme qui avait une armée.

1. Places maritimes de la Thrace.

Cependant Xénophon réfléchissait aux moyens de porter plus loin la guerre dans le haut pays ; mais Héraclide présente les autres stratéges à Seuthès, et les presse d'assurer qu'ils conduiront tout aussi bien l'armée que Xénophon ; il leur promet sous peu de jours la solde entière de deux mois et les engage à marcher en avant. Timasion répond : « Pour moi, quand même la solde devrait être de cinq mines, je ne marcherai pas sans Xénophon. » Phryniscus et Cléandre font la même réponse que Timasion.

Alors Seuthès reproche à Héraclide de n'avoir pas appelé Xénophon : ils le font venir seul. Xénophon, devinant la fourberie d'Héraclide, qui voulait le calomnier auprès des autres stratéges, amène avec lui tous les stratéges et les lochages. Seuthès les convainc tous : on part et on marche, ayant à droite le Pont, à travers le pays des Thraces mélinophages, et l'on arrive à Salmydesse [1]. Beaucoup de bâtiments qui entrent dans l'Euxin touchent et s'engravent en cet endroit : la mer y est pleine de bas-fonds. Les Thraces habitants de ces parages, ont fait des colonnes de démarcation entre lesquelles chacun pille ce qui échoue sur sa côte. On prétend qu'avant l'établissement de ces limites, bon nombre de ces pillards s'entre-tuaient. Là on trouve beaucoup de lits, beaucoup de coffres, beaucoup de livres et beaucoup de tous ces objets que les matelots transportent dans des caisses de bois. La contrée soumise, on revient sur ses pas. Seuthès avait alors une armée plus nombreuse que celle des Grecs. Il lui était venu des montagnes une plus grande quantité d'Odryses qu'auparavant, et tous ceux qu'il soumettait se joignaient successivement à lui. On campe dans une plaine au-dessus de Sélybrie, à trente stades environ de la mer. De solde, nulle apparence. Les soldats sont tous furieux contre Xénophon, et Seuthès, de son côté, ne le traite plus avec la même intimité. Toutes les fois que Xénophon veut aller le voir, celui-ci prétexte de grandes occupations.

1. Selon Weiske, l'endroit nommé Salmydesse était une partie du littoral entre Byzance et Apollonie. D'autres savants croient que c'est une ville.

CHAPITRE VI.

Propositions des envoyés de Sparte. — Accusation contre Xénophon; sa défense. — Il est également défendu par Charminus et Polycrate. — Embarras de Seuthès et d'Héraclide. — Offres de Seuthès à Xénophon.

Sur ces entrefaites, au bout de deux mois environ, arrivent Charminus de Lacédémone et Polynice de la part de Thimbron. Ils annoncent que les Lacédémoniens ont décidé de faire la guerre à Tissapherne, et que Thimbron s'est embarqué pour commencer les hostilités : il a besoin de l'armée grecque, et il promet à chaque soldat une darique par mois, le double aux lochages, le quadruple aux stratéges. Dès que les Lacédémoniens sont arrivés, Héraclide, informé qu'ils viennent chercher l'armée, dit à Seuthès qu'il ne peut lui arriver rien de plus heureux. « Les Lacédémoniens ont besoin de l'armée, et toi tu n'en as plus besoin; en la leur rendant, tu leur seras agréable; les Grecs ne te demanderont pas leur paye, mais ils sortiront de tes États. »

Après avoir entendu ces mots, Seuthès se fait amener les envoyés. Ils disent qu'ils viennent chercher l'armée; Seuthès répond qu'il la leur remettra, qu'il veut être leur ami et leur allié. Il les invite à un repas d'hospitalité, et il les traite avec magnificence. Il n'invite ni Xénophon, ni aucun autre des stratéges. Les Lacédémoniens lui demandant quel homme est Xénophon, il répond que ce n'est pas d'ailleurs un méchant homme, mais qu'il aime trop le soldat : cela lui fait beaucoup de tort. Les envoyés lui disent : « Est-ce qu'il n'a pas de popularité parmi ses hommes? » Héraclide répond : « Une très-grande. — Alors, ne s'opposera-t-il pas à ce que nous emmenions l'armée? — Convoquez les troupes, dit Héraclide, promettez-leur une solde; ils tiendront peu à lui, ils accourront à vous. — Mais comment les convoquer? — Demain, dit Héraclide, dès le matin nous vous conduirons vers eux. Je suis sûr que, dès qu'ils vous verront, ils accourront à vous de grand cœur. » Ainsi finit cette journée.

Le lendemain, Seuthès et Héraclide conduisent les Lacédémoniens à l'armée. Elle s'assemble. Les deux Lacédémoniens

prennent la parole : « Sparte a décidé de faire la guerre à Tissapherne, qui vous a fait du tort à vous-mêmes. Si donc vous venez avec nous, vous vous vengerez d'un ennemi, et chacun de vous recevra une darique par mois, le lochage le double et le stratége le quadruple. » Les soldats les écoutent avec joie. Aussitôt un Arcadien se lève pour accuser Xénophon. Seuthès était là ; il voulait savoir ce qu'on déciderait, et il se tenait à portée d'entendre. Il avait son interprète avec lui, et du reste il savait lui-même le grec. L'Arcadien commence ainsi : « Nous serions avec vous depuis longtemps, Lacédémoniens, si Xénophon ne nous avait pas pressés de venir ici : nous avons passé un rude hiver à faire la guerre, nuit et jour, sans profit, tandis qu'il jouit de nos peines, et que Seuthès, qui l'a enrichi en particulier, nous refuse notre solde. Pour ma part, ajoute ce premier orateur, si je le voyais lapidé et puni des maux où il nous a entraînés, je croirais avoir reçu ma paye et je ne regretterais plus mes fatigues. » Après lui se lève un autre Grec, qui parle sur le même ton, puis un troisième. Xénophon ensuite s'exprime ainsi :

« Oui, un homme doit s'attendre à tout, puisque je me vois accusé par vous de ce que je regarde, dans mon for intérieur, comme la plus grande preuve de mon zèle. J'étais déjà en route pour ma patrie, et par Jupiter ! si je suis revenu, ce n'était pas pour partager votre prospérité, c'était parce qu'on m'avait appris votre détresse ; je voulais vous être utile, si je pouvais. J'arrive : Seuthès que voici m'envoie de nombreux messagers, il me fait mille promesses pour que je vous engage à le suivre ; mais je n'essaye point de le faire, vous le savez tous. Je vous conduis au port d'où je pense passer au plus vite en Asie : c'était ce que je croyais pour vous le meilleur, le plus conforme à ce que vous souhaitiez. Aristarque arrive avec ses trirèmes et nous empêche de traverser : aussitôt je vous convoque, comme c'était mon devoir, afin que nous délibérions sur ce qu'il faut faire.

« Vous entendez Aristarque qui vous enjoint de vous rendre dans la Chersonèse ; vous entendez Seuthès qui vous engage à vous joindre à lui comme auxiliaires : vous dites tous qu'il faut aller avec Seuthès, vous votez tous pour ce projet. Si je vous ai fait quelque tort en vous conduisant où vous vouliez tous aller, dites-le. Depuis que Seuthès a commencé à se jouer de vous pour la solde, si je l'avais approuvé, vous seriez en droit de m'accuser et de me haïr. Mais si, après avoir été mon meil-

leur ami, il est devenu mon plus cruel ennemi, est-il juste que vous m'accusiez et non pas Seuthès, vous qui êtes la cause de ma rupture avec lui ? Peut-être direz-vous qu'il m'est facile, ayant reçu ce qui vous appartient, de jouer la comédie auprès de Seuthès. Mais n'est-il pas évident que, si Seuthès m'a payé, il ne m'a pas payé pour perdre ce qu'il m'a donné et pour avoir à vous payer encore ? Je crois que, s'il m'avait donné quelque chose, il me l'aurait donné pour avoir, en me donnant moins, à ne pas vous donner plus. Si c'est là votre pensée, vous pouvez à l'instant même rendre inutile tout ce complot concerté entre nous deux, en lui demandant votre argent. Il est clair que Seuthès, si j'ai reçu quelque chose de lui, le redemandera selon son droit, si je manque à la convention suivant laquelle j'aurais reçu. Mais il s'en faut beaucoup que j'aie touché ce qui vous appartient. Je vous le jure par tous les dieux et par toutes les déesses, je n'ai pas même ce que Seuthès m'avait promis en particulier. Il est là ; il m'entend, et il m'est témoin si je me parjure. Pour vous étonner davantage, je fais encore serment que je n'ai pas touché ce qu'ont reçu les autres stratéges, pas même autant que quelques lochages. Pourquoi me suis-je conduit ainsi ? Je croyais, soldats, que plus je partagerais avec Seuthès son indigence, plus je pourrais compter, dès qu'il le pourrait, sur son amitié. Aujourd'hui que je le vois prospérer, je connais son âme.

« Mais, dira-t-on, n'avez vous pas honte d'avoir été si ridiculement joué ? J'en rougirais, par Jupiter, si un ennemi m'eût trompé de la sorte ; mais, entre amis, il me paraît plus honteux de tromper que d'être trompé. Au reste, s'il est des précautions à prendre avec des amis, vous les avez prises toutes, sans lui laisser aucun prétexte honnête de vous donner ce qu'il a promis. Nous ne lui avons fait aucun tort ; nous n'avons montré ni lâcheté ni crainte, où qu'il ait voulu nous conduire.

« Mais, direz-vous, il fallait exiger des gages, afin qu'il lui fût impossible de tromper, s'il le voulait. Écoutez ce que j'ai à répondre, et ce que je n'aurais jamais dit en présence de Seuthès, si vous ne m'aviez montré toute votre injustice, toute votre ingratitude envers moi. Rappelez-vous donc dans quelle situation vous vous trouviez, quand je vous en ai tirés pour vous conduire à Seuthès. Les portes de Périnthe, si vous aviez été dirigés vers cette ville, Aristarque de Lacédémone les avait fermées pour vous empêcher d'y entrer : vous campiez dehors, au grand air. On était au cœur de l'hiver : vous viviez d'achats, ne voyant que

peu de vivres à vendre, n'ayant que peu d'argent pour en acheter. Vous étiez contraints de rester en Thrace : les trirèmes en rade vous empêchaient de mettre en mer : condamnés à demeurer là, il fallait être en pays ennemi, serrés par de nombreux cavaliers, par de nombreux peltastes. Nous avions des hoplites, c'est vrai ; en nous portant en force sur les villages, nous aurions peut-être pu prendre du grain, et encore en petite quantité ; mais se mettre à poursuivre, faire des prisonniers et enlever des bestiaux, impossible ; car je ne trouvai chez vous ni cavalerie, ni peltastes organisés.

« Si donc, quand vous étiez dans une telle détresse, je vous ai, sans exiger aucune solde, procuré pour allié Seuthès, qui avait des cavaliers et des peltastes dont vous manquiez, croyez-vous que j'aie mal servi vos intérêts ? Une fois réunis à ses troupes, vous avez trouvé des grains en plus grande abondance dans les villages, grâce à la nécessité où se trouvaient les Thraces de fuir avec plus de vitesse : vous avez eu votre part de bestiaux et d'esclaves. Nous n'avons plus revu d'ennemis, quand la cavalerie de Seuthès s'est jointe à nous, tandis que jusque-là ils nous harcelaient avec leurs cavaliers et leurs peltastes, nous empêchant de nous disperser autrement qu'en petit nombre et de nous procurer plus de vivres. Si celui qui vous a procuré cette sécurité ne vous a pas payés bien exactement, en plus de cette sécurité même, la solde qu'il avait promise, est-ce là un si grand malheur, et croyez-vous qu'il faille pour cela ne pas me laisser vivre ?

« Aujourd'hui, comment vous retirez-vous ? N'avez-vous pas comme excédant, après un hiver passé dans l'abondance de tout bien, ce que vous avez reçu de Seuthès ? Vous avez vécu aux dépens de l'ennemi ; et malgré cela, vous n'avez pas eu un homme de tué, vous n'avez pas perdu un homme vivant[1]. Mais de plus, si vous avez fait quelque bel exploit contre les barbares d'Asie, n'en avez-vous pas le mérite, et n'y ajoutez-vous pas en ce moment une autre gloire, celle d'avoir vaincu en Europe les Thraces avec lesquels vous êtes en guerre ? Oui, j'ai raison de le dire, ces griefs qui vous irritent contre moi, vous devriez en remercier les dieux, comme de bienfaits.

« Telle est votre position actuelle. Maintenant, au nom des dieux, considérez la mienne. Au moment où pour la première fois je m'embarquais afin de retourner dans ma patrie, je m'en

1. C'est-à-dire fait prisonnier.

allais couvert de vos éloges; et, par vous, les autres Grecs me faisaient un nom glorieux : je jouissais de la confiance des Lacédémoniens; sans quoi, ils ne m'auraient pas député de nouveau vers vous. Aujourd'hui je m'en vais, calomnié par vous auprès de ces mêmes Lacédémoniens, haï, grâce à vous, de Seuthès, chez qui j'espérais que mes services, rendus par votre entremise, me feraient une retraite heureuse pour moi et pour mes enfants, si je devenais père. Et vous, pour qui je me suis fait tant d'ennemis, beaucoup plus puissants que moi, vous, dont les intérêts me préoccupent encore, voilà ce que vous pensez de moi. Vous me tenez, je ne m'enfuis pas, je ne cherche pas à m'échapper; mais si vous faites ce que vous dites, sachez que vous tuerez un homme qui a si souvent veillé sur vous; qui a bravé avec vous tant de fatigues, tant de dangers, et quand c'était son tour, et quand ce ne l'était pas; qui, par la faveur des dieux, a érigé avec vous tant de trophées chez les barbares; qui, pour vous empêcher de devenir les ennemis d'aucun des Grecs, a souvent lutté contre vous de tout son pouvoir. Vous pouvez maintenant, sans craindre, aller où bon vous semble, et sur terre et sur mer. Et, lorsque tout vous arrive à souhait, quand vous allez vous embarquer pour le pays où vous désirez aborder depuis longtemps, lorsque le peuple le plus puissant vous implore, qu'on vous donne une solde, que les Lacédémoniens, réputés aujourd'hui les plus forts, viennent vous trouver, c'est le moment que vous croyez devoir choisir pour me mettre le plus vite à mort ? Ce n'était plus cela quand nous étions dans le danger, ô les plus oublieux des hommes ! Vous m'appeliez votre père, vous juriez de vous souvenir toujours de moi, comme votre bienfaiteur. Ah ! ceux même qui viennent vous chercher ne sont pas si injustes! Non, j'en réponds, vous ne leur paraîtrez plus aussi bons, quand ils vous verront ce que vous êtes avec moi. » Cela dit, il cessa de parler.

Charminus de Lacédémone se lève et parle ainsi : « Pour moi, soldats, je ne crois pas que vous ayez raison de vous emporter contre cet homme. J'ai de quoi témoigner en sa faveur. Seuthès, quand Polynice et moi nous lui avons demandé quel homme était Xénophon, n'a rien trouvé à lui reprocher que d'aimer trop le soldat, ce fut son mot; c'était même là une cause de brouille avec nous autres Lacédémoniens et avec Seuthès lui-même. »

Euryloque de Lousie, Arcadien, se lève ensuite et dit : « Il

me semble, Lacédémoniens, que, puisque vous voilà nos chefs, il faut nous faire payer par Seuthès de gré ou de force, et ne pas nous emmener auparavant. »

Polycrate d'Athènes se lève et parle pour Xénophon. « Je vois là, soldats, dit-il, Héraclide qui nous écoute. Il a reçu le butin qui était le fruit de nos fatigues, il l'a vendu, et n'en a remis l'argent ni à Seuthès ni à nous, il l'a volé, et il en fait son profit. Si donc nous faisons bien, nous l'arrêterons. Cet homme, ajoute-t-il, n'est point de Thrace ; il est Grec et il fait tort à des Grecs. »

En entendant ces mots, Héraclite est frappé de terreur. Il s'approche de Seuthès et lui dit : « Et nous, si nous faisons bien, nous quitterons au plus vite un endroit où ces gens-là sont les maîtres. » Aussitôt dit, ils sautent à cheval, et s'élancent au galop vers leur camp. De là Seuthès envoie à Xénophon Abrozelmès, son interprète, et le prie de rester à son service avec mille hoplites, s'engageant de lui donner les places maritimes et tout ce qu'il lui a promis. Il ajoute, comme un secret, qu'il a entendu Polynice dire que, si Xénophon tombe entre les mains des Lacédémoniens, Thimbron le fera certainement mettre à mort. D'autres personnes, unies d'hospitalité avec Xénophon, lui font savoir qu'il est calomnié et qu'il doit se tenir sur ses gardes. En entendant ces mots, Xénophon prend deux victimes et sacrifie à Jupiter-roi, pour savoir s'il fera mieux de rester avec Seuthès, aux conditions que Seuthès lui offre, ou de partir avec l'armée. Le dieu lui ordonne de partir.

CHAPITRE VII.

Départ pour des villages fournis de provisions. — Négociation avec Médosade. — Discours de Xénophon à Seuthès. — Celui-ci se décide à payer les Grecs.

De là, Seuthès va camper plus avant dans les terres, les Grecs cantonnent dans les villages, d'où ils devaient, après avoir fait de bonnes provisions, descendre vers la mer. Ces villages avaient été donnés par Seuthès à Médosade. Celui-ci, voyant avec peine les Grecs consommer tout ce qu'il y avait dans les villages, prend environ trente chevaux, et l'homme le

plus considérable parmi les Odryses, qui étaient descendus de leurs montagnes et s'étaient joints à Seuthès. Il s'avance et appelle Xénophon hors du cantonnement des Grecs. Xénophon, prenant avec lui quelques lochages et d'autres personnes affidées, s'approche de Médosade. Alors celui-ci : « Vous nous faites tort, Xénophon, dit-il, en ravageant nos villages. Nous vous annonçons donc, moi, de la part de Seuthès, et cet homme de la part de Médocus, roi du haut pays, que vous ayez à évacuer notre contrée; sinon, nous ne vous laisserons pas faire; et, si vous ravagez nos terres, nous vous repousserons comme des ennemis. »

Xénophon après l'avoir entendu : « Tu viens de nous dire des choses auxquelles il est fâcheux de répondre ; je le ferai cependant pour que ce jeune homme sache qui vous êtes et qui nous sommes. Avant de devenir vos amis, nous traversions ce pays comme nous le voulions ; nous pillions où il nous plaisait, nous brûlions à notre gré. Et toi, quand tu es venu vers nous en envoyé, tu as campé au milieu de nous, sans rien avoir à craindre des ennemis. Vous ne pouviez entrer dans cette contrée, ou, si vous y entriez, vous y campiez comme en pays d'ennemis plus forts, vos chevaux toujours bridés. Maintenant que vous êtes nos amis, et que, grâce à nous, vous possédez cette contrée, vous nous chassez d'un pays dont vous n'êtes maîtres que par nous. Tu le sais bien toi-même, les ennemis n'étaient pas capables de nous en faire sortir. Et ce n'est pas en nous faisant des présents, en nous traitant bien, pour reconnaître nos services, que tu prétends nous chasser; tu veux, autant qu'il est en toi, nous empêcher même de cantonner. En parlant ainsi, tu ne rougis pas devant les dieux, devant ce jeune homme qui te voit maintenant dans la richesse, toi qui, avant d'être notre ami, ne vivais que de maraude, comme tu nous l'as avoué. Mais pourquoi me dis-tu cela ? Je ne commande plus ici, mais vous vous êtes livrés aux Lacédémoniens pour conduire votre armée et vous ne m'avez pas appelé au conseil, hommes étonnants que vous êtes; comme je les ai fâchés en vous amenant l'armée, vous craigniez que je ne leur fisse plaisir en la leur ramenant aujourd'hui. »

Lorsque l'Odryse eut entendu ces mots, il dit : « Pour moi, Médosade, je voudrais être enfoui sous terre, de la honte que j'ai en entendant cela. Si je l'avais su d'avance, je ne t'aurais pas accompagné : je m'en vais. Le roi Médocus ne m'approuverait pas de chasser nos bienfaiteurs. » Cela dit, il saute à cheval,

et part au galop, suivi des autres cavaliers, à l'exception de quatre ou cinq. Médosade, affligé de voir les terres dévastées, presse Xénophon d'appeler les deux Lacédémoniens. Xénophon, prenant avec lui les hommes les plus capables, va trouver Charminus et Polynice, leur dit que Medosade les envoie chercher, et leur propose, comme on le faisait pour lui, de se retirer du pays. » Je pense, dit-il, que vous obtiendrez pour l'armée la solde qui lui est due, si vous dites que l'armée vous prie de la faire payer, de gré ou de force, par Seuthès ; que ce point obtenu, elle consent à vous suivre de bon cœur ; que sa demande vous paraît légitime, et que vous vous êtes engagés à ne la faire partir que quand on aura rendu cette justice aux soldats. » Après avoir entendu ces raisons, les Lacédémoniens promettent de les faire valoir et d'y ajouter tout ce qu'ils trouveront de plus fort. Après quoi ils partent, suivis de tous ceux que réclamait la circonstance. Quand ils sont arrivés, Charminus prend la parole : « Si tu as quelque chose à nous dire, Médosade, dis-le ; sinon, c'est nous qui avons à te parler. » Médosade répond d'un ton fort soumis : « Seuthès et moi nous vous prions de ne faire aucun tort à ce pays devenu ami pour nous ; si vous faites quelque mal aux habitants, c'est à nous que vous le ferez, car ils sont nôtres. — Eh bien, disent les Lacédémoniens, nous nous en éloignerons, si la solde est payée à ceux qui vous ont aidés en cette affaire ; autrement, nous venons à leur secours, et nous punirons les hommes qui leur ont fait du tort, contre la foi du serment. Si vous êtes de ces hommes-là, nous commencerons par vous à faire justice. » Xénophon ajoute : « Voulez-vous, Médosade, puisque vous dites que les habitants du pays sont vos amis, leur faire décider la question de savoir si c'est vous ou nous qui devons sortir du pays ? » Médosade ne veut pas ; mais il propose avant tout aux deux Lacédémoniens ou d'aller trouver Seuthès au sujet de la paye, convaincu que Seuthès les écoutera, ou du moins d'envoyer avec lui Xénophon, dont il s'engageait à soutenir la proposition. En attendant, il supplie de ne pas brûler les villages. On envoie donc Xénophon, et avec lui ceux que l'on croit les plus propres à l'affaire. Aussitôt arrivé, Xénophon dit à Seuthès :

« Je n'ai rien à te demander, Seuthès, en venant auprès de toi, mais j'ai à te faire comprendre, si je le puis, que tu as eu tort de m'en vouloir, quand je réclamais au nom des soldats ce que tu leur as promis volontairement. Je croyais qu'il n'était pas moins de ton intérêt de le donner que du leur de le recevoir.

Et d'abord, je remarque qu'après les dieux ce sont eux qui t'ont mis en évidence, en te faisant roi d'un grand pays et d'un peuple nombreux ; de telle sorte que rien ne peut demeurer caché de ce que tu fais de honteux ou d'honnête. Étant ce que tu es, je regarde pour toi comme un fait important de ne pas renvoyer sans récompense des hommes qui t'ont rendu service, comme un fait important d'obtenir les éloges de six mille hommes, et comme un fait plus important encore de ne jamais laisser douter de ta parole. Je vois, en effet, que la parole ambiguë des gens sans foi est vaine, sans force et sans valeur, tandis que la parole de ceux qui font évidemment profession de vérité ne les conduit pas moins sûrement que la violence des autres au but où ils aspirent. S'ils veulent ramener quelqu'un à la raison, j'observe que leurs menaces ne ramènent pas moins à la raison que les châtiments précipités des autres, et, quand de pareils hommes promettent une chose, ils tiennent aussi bien que d'autres qui donnent sur l'heure.

« Rappelle-toi ce que tu nous as avancé, en nous prenant pour alliés ; tu sais que ce n'est rien. La confiance dans la vérité de tes paroles a entraîné un grand nombre d'hommes à marcher sous tes ordres et à te soumettre un empire qui vaut, non pas cinquante talents, somme que ces soldats se croient due en ce moment, mais infiniment davantage. Eh bien, cette confiance qui t'a valu un royaume, tu vas la vendre pour cette somme. Allons, rappelle-toi quelle importance tu attachais à la conquête de cette contrée qui t'est maintenant soumise. Je suis convaincu qu'alors tu aimerais mieux la posséder qu'une somme beaucoup plus considérable. Il me semble que ce serait pour toi un plus grand dommage et une plus grande tâche de ne pas conserver cette conquête, que de ne point l'avoir faite, comme il serait beaucoup plus fâcheux de devenir pauvre après avoir été riche, que de n'avoir jamais eu de richesse, comme il serait beaucoup plus affligeant de redevenir simple particulier après avoir été roi, que de n'avoir jamais exercé la royauté.

« Tu sais que les peuples qui subissent aujourd'hui ta loi te sont soumis, non point par affection pour ton autorité, mais par contrainte, et ils essayeraient de reconquérir leur liberté, s'ils n'étaient dominés par la peur. Mais ne crois-tu pas qu'ils te redouteraient encore plus et qu'ils s'attacheraient plus à ta personne, s'ils voyaient les soldats en humeur de rester maintenant auprès de toi, dès que tu leur en donnerais l'ordre, ou tout prêts à revenir au besoin, puis les autres, sur le bruit de tes

nombreux bienfaits, prompts à accourir pour se mettre à ta disposition, que s'ils présumaient et que les autres ne viendront pas à toi, à cause de la défiance qu'inspire ta conduite actuelle, et que les soldats sont déjà mieux disposés pour eux que pour toi? D'ailleurs, ce n'est point parce qu'ils nous étaient inférieurs en nombre que ces peuples t'ont cédé, mais faute de chefs. Aussi est-il à craindre aujourd'hui qu'ils ne prennent pour chefs quelques-uns de ceux qui croient avoir des griefs contre toi, ou bien les Lacédémoniens qui sont plus puissants encore, surtout si les soldats promettent de servir avec plus d'empressement ceux qui les auront fait payer, et si les Lacédémoniens, vu le besoin qu'ils ont de l'armée, consentent à tout cela. Que les Thraces aujourd'hui soumis à ta loi soient beaucoup plus empressés à marcher contre toi qu'avec toi, cela ne fait pas doute : car, si tu es vainqueur, c'est l'esclavage qui les attend; vaincu, la liberté.

« S'il faut aussi songer un peu à ce pays devenu tien, ne crois-tu pas qu'il subira moins de dommages, si les soldats, après avoir reçu ce qu'ils demandent, se retirent paisiblement, que s'ils y demeurent comme en pays ennemi et que tu essayes de lever contre eux une armée, qui aura besoin de subsistances? Quant à l'argent, crois-tu qu'il t'en coûtera plus en nous payant sur-le-champ ce qui nous est dû qu'en continuant à nous le devoir, et en te voyant contraint d'en soudoyer d'autres plus nombreux?

« Mais Héraclide, ainsi qu'il me l'a déclaré, trouve que c'est beaucoup d'argent. Oui; mais il t'est bien plus facile aujourd'hui de lever cet argent et de le payer, que jadis, avant notre venue auprès de toi, d'en donner le dixième. Ce n'est pas la quotité d'une somme qui la rend considérable ou légère, ce sont les moyens de celui qui paye et de celui qui reçoit. Or, tes revenus annuels excèdent maintenant tout le fonds que tu possédais autrefois.

« Pour moi, Seuthès, je t'ai parlé avec les égards dus à un ami, afin que tu te montres digne des biens que les dieux viennent de te donner, et que je ne me perde point dans l'opinion du soldat. Car, sache-le bien, si je voulais en ce moment faire du mal à un ennemi, je ne le pourrais avec l'armée telle qu'elle est disposée, et, si je voulais te venir encore en aide, j'en serais également incapable. Cependant, je te prends à témoin, Seuthès, avec les dieux qui savent tout, que je n'ai rien reçu de toi pour les services que t'ont rendus les soldats, et que

non-seulement je ne t'ai rien demandé de ce qui leur était dû personnellement, mais que je ne t'ai pas même réclamé ce que tu m'avais promis. Je te jure encore que je n'aurais point accepté ce que tu m'aurais donné, si les soldats n'avaient reçu en même temps ce qui leur était dû. J'aurais regardé comme une honte de faire mes affaires et de négliger les leurs, mes besoins devant passer après l'estime où je suis auprès d'eux. Laissons Héraclide penser que le reste n'est que niaiserie et qu'il faut, par tout moyen, se procurer de l'argent. Quant à moi, Seuthès, je crois que pour un homme, et surtout pour un prince, il n'y a pas de richesses plus précieuses ni plus brillantes que la justice et la générosité : quiconque les possède est riche, a de nombreux amis ; il est riche d'hommes qui aspirent à son amitié. Prospère-t-il, il a des gens qui se réjouissent avec lui ; tombe-t-il dans l'infortune, il ne manque pas de secours. Si mes actes n'ont pu te convaincre que j'étais sincèrement ton ami, si mes paroles n'ont pu te le faire connaître, songe à ce qu'ont dit les soldats. Tu étais là, tu as entendu ce que disaient ceux qui voulaient me blâmer. Ils m'accusaient auprès des Lacédémoniens de t'être plus attaché qu'aux Lacédémoniens; ils me reprochaient de préférer tes intérêts aux leurs ; ils disaient que j'avais reçu de toi des présents. M'aurait-on accusé, le crois-tu, d'avoir reçu de toi ces présents, si l'on m'avait vu mal disposé à ton égard, et si l'on n'avait supposé que j'avais pour toi trop de zèle ? Je pense, en effet, que tous les hommes doivent montrer de la bienveillance à celui dont ils reçoivent des présents. Toi, au contraire, avant que je t'eusse rendu aucun service, tu me faisais un accueil gracieux; tes regards, ta voix, tes dons étaient ceux d'un hôte ; tu ne te lassais pas de me faire des promesses ; maintenant que tu as accompli ce que tu voulais, et que, grâce à moi, tu es arrivé à une haute puissance, tu as le cœur de me voir déshonoré auprès des soldats ? Et cependant je ne doute pas que tu ne les payes ; le temps, j'en suis sûr, sera ton maître ; tu ne pourras souffrir de voir ceux qui t'ont rendu service devenir tes accusateurs. Je te demande donc qu'en les payant, tu t'efforces de me faire voir aux soldats tel que j'étais, quand tu m'as pris à ton service. »

En entendant ces paroles, Seuthès maudit celui qui était cause que la solde n'eût pas été payée depuis longtemps, et tout le monde pensa bien qu'il désignait Héraclide. « Pour moi, dit-il, je n'ai jamais eu la pensée de retenir ce qui est dû ; je payerai. » Alors Xénophon répond : « Puisque tu consens à

payer, je te conjure de le faire par mes mains et de ne pas négliger de me remettre aujourd'hui avec l'armée au point où j'en étais, quand je suis venu vers toi. » Seuthès dit : « Ce n'est pas à cause de moi que tu perdras l'estime des soldats; et, si tu restes auprès de moi avec mille hoplites seulement, je te donnerai toutes les places et tous les dons que je t'ai promis. » Xénophon répond : « Cela ne peut plus se faire : renvoie-nous sur-le-champ. — Cependant, dit Seuthès, je sais qu'il est plus sûr pour toi de rester auprès de moi que de partir. — Je te suis reconnaissant, répond Xénophon, de ta prévoyance, mais il m'est impossible de rester : partout où j'aurai de la considération, sois certain qu'elle tournera à ton avantage. » Seuthès répond : « Je n'ai point d'argent, ou plutôt j'en ai peu, je te le donne; c'est un talent : j'ai en outre six cents bœufs, environ quatre mille moutons et cent vingt esclaves : prends-les, ainsi que les otages de ceux qui vous ont attaqués, et pars. » Xénophon se met à rire : « Et si tout cela ne suffit pas pour la paye, à qui, je te le demande, appartiendra le talent ? Puisqu'il y a du danger pour moi à m'en aller, ne faut-il pas que je me garantisse des pierres ? Tu as entendu les menaces. » Il demeure donc là le reste du jour.

Le lendemain, Seuthès livre aux députés ce qu'il avait promis, et envoie des gens le porter. Les soldats disaient déjà que Xénophon n'avait été trouver Seuthès que pour rester auprès de lui et recevoir ce qu'il lui avait promis. Quand ils le voient arriver, ils courent à lui tout joyeux. De son côté, Xénophon, apercevant Charminus et Polynice : « Voilà, leur dit-il, ce que vous avez sauvé pour l'armée; je vous le remets, vendez-le et donnez-en le prix aux soldats. » Ceux-ci reçoivent les effets, y commettent des laphyropoles et soulèvent de nombreuses récriminations. Xénophon se tient à l'écart, mais il fait ostensiblement ses préparatifs pour retourner dans son pays : le décret n'ayant pas encore paru, qui le bannissait d'Athènes. Ceux des soldats qui étaient le plus liés avec lui viennent le conjurer de ne pas partir avant d'avoir emmené l'armée et de l'avoir remise à Thimbron.

CHAPITRE VIII.

Arrivée à Lampsaque et dans la Troade. — Combat contre le Perse Asidate. — Noms des pays traversés par l'armée et des satrapes qui les gouvernaient. — Fin de la retraite des Dix mille.

On s'embarque ensuite pour Lampsaque. Au-devant de Xénophon se présente le devin Euclide de Phlionte, fils de Cléagoras, qui a peint les Songes qui sont dans le Lycée[1]. Il félicite Xénophon d'avoir échappé et lui demande ce qu'il a d'or. Xénophon lui jure qu'il n'a pas de quoi retourner dans sa patrie, à moins de vendre son cheval et tout ce qu'il peut avoir. Euclide ne veut pas le croire. Mais les Lampsacènes ayant envoyé des présents d'hospitalité à Xénophon, celui-ci fait un sacrifice à Apollon et place Euclide auprès de lui. Euclide ayant vu les entrailles, dit à Xénophon : « Je vois maintenant que tu n'as pas fait fortune, mais je suis sûr que, lors même que cela devrait t'arriver, il y aurait quelque empêchement, sinon d'autre part, du moins de toi-même. » Xénophon en convient. Euclide continue : « L'obstacle vient de Jupiter Mélichius[2], » et il lui demande : « Lui as-tu toujours offert des sacrifices ? A Athènes, j'avais l'habitude d'offrir pour vous des sacrifices et des holocaustes. » Xénophon répond que, depuis son départ, il n'a point fait de sacrifices à ce dieu. Euclide lui conseille donc de lui en faire, et ajoute qu'il s'en trouvera mieux. Le lendemain, Xénophon se rend à Ophrynium, sacrifie et brûle des porcs en holocauste suivant le rit national[3] : les entrailles sont favorables. Le même jour, arrivent Biton et Euclide avec de l'argent pour l'armée : ils se lient d'hospitalité avec Xénophon, et, comme il s'était défait à Lampsaque de son cheval pour cinquante dariques, soupçonnant qu'il ne l'avait vendu que par besoin, puisqu'ils avaient entendu dire qu'il tenait beau-

1. Je lis ἐνύπνια, *les songes*, avec Weiske et Dindorf. Cependant la conjecture de Toup, qui propose de lire ἐνώπια, *la façade*, est ingénieuse et mérite d'être prise en considération. On peut supposer que cette peinture allégorique des *Songes*, faite par Cléagoras, avait été composée d'après les traditions d'Homère, d'Hésiode et d'Euripide.

2. C'est-à-dire *qui adoucit*, *clément*. Voy. le *Dict.* de Jacobi.

3. C'étaient, suivant Larcher, des gâteaux en forme de porcs. — Cf. Thucydide, I, cxxvi.

coup à ce cheval, ils le rachètent, le lui rendent et ne veulent point en recevoir le prix.

De là, on marche à travers la Troade; on passe l'Ida et l'on arrive d'abord à Antandros, puis, en longeant les côtes de Lydie, dans la plaine de Thèbes[1]. De là, par Atramyttium[2] et Certone[3], on entre, près d'Atarné, dans la plaine du Caïque, et l'on parvient à Pergame de Mysie.

Xénophon y est reçu en hospitalité chez Hellas, femme de Gongylus d'Érétrie, et mère de Gorgion et de Gongylus[4]. Celle-ci l'avertit qu'Asidate, seigneur perse, est dans la plaine : elle lui dit que, s'il y marche de nuit avec trois cents hommes, il le prendra lui, sa femme, ses enfants et tous ses trésors, et il y en a beaucoup. Elle lui donne pour guides son cousin et Daphnagoras, qu'elle tenait en grande estime. Xénophon offre avec eux un sacrifice. Le devin Basias d'Élis, qui y assiste, lui dit que les entrailles sont favorables et que le Perse sera pris. Xénophon se met donc en marche après le dîner, prenant avec lui les lochages les plus intimes et les plus dévoués, afin de leur rendre un bon service. Sur ses pas se jettent, malgré lui, environ six cents hommes, mais les lochages prennent les devants, pour n'avoir point à partager un butin assuré.

On arrive vers minuit. On laisse échapper des environs de la tour des esclaves et de nombreux trésors, ne voulant prendre qu'Asidate et tout ce qui lui appartenait. On attaque la tour elle-même : mais, comme il était difficile de la prendre, vu qu'elle était grande, élevée, munie de créneaux et défendue par des soldats nombreux et braves, on essaye de la miner. L'épaisseur du mur était de huit briques; cependant, au jour, une ouverture est pratiquée : dès qu'on y paraît, un des assiégés perce avec une grande broche à bœufs la cuisse de celui qui s'avance le plus près. Et d'ailleurs, les flèches rendaient les approches dangereuses. Aux cris poussés par les gens de la tour, Itabélius arrive pour les défendre avec sa troupe; puis il vient de la Comanie[5] des hoplites assyriens, des cavaliers hyrcaniens, à la solde du roi, au nombre d'environ quatre-vingts, et près de huit cents peltastes : enfin il arrive des cavaliers de Parthénium, d'Apollonie et des places voisines.

1. Ville de Troade, où avait régné Aétion, père d'Andromaque.
2. Aujourd'hui *Adramytti* ou *Laudremitre*.
3. Localité perdue depuis. — 4. Cf. *Hist. gr.*, III, 1.
5. Probablement le pays situé autour de Comana, ville du Pont, aujourd'hui *Almous*, près de laquelle mourut saint Jean Chrysostome.

Il était temps de songer à faire retraite : on prend tout ce qu'il y a de bœufs et de menu bétail, et on l'emmène avec les esclaves, en formant une colonne à centre vide ; ce n'était pas qu'on eût l'esprit au butin, mais la retraite aurait eu l'air d'une fuite, si l'on se fût retiré les mains vides, ce qui aurait augmenté l'ardeur des ennemis et le découragement des Grecs. On se retire donc en gens qui se battent pour défendre leur bien. Gongylus apercevant les Grecs en petit nombre, pressés par de nombreux ennemis, sort, malgré sa mère, avec sa troupe, pour prendre part à l'action. Proclès, descendant de Démarate, amène aussi des renforts d'Halisarne et de Teuthranie. La troupe de Xénophon, écrasée par les flèches et les pierres, marche en rond pour opposer les armes aux traits, et repasse à grand'-peine le Caïque ; la moitié presque sont blessés, entre autres Agasias de Stymphale, un des lochages, qui, en tout temps, s'était battu avec courage contre les ennemis. Enfin les Grecs sont hors de danger, conservant environ deux cents prisonniers, et assez de menu bétail pour offrir des victimes.

Le lendemain, Xénophon, après avoir fait un sacrifice, fait marcher de nuit toute l'armée le plus loin possible dans la Lydie, afin qu'Asidate ne craigne plus son voisinage et néglige de se garder. Or, Asidate, entendant dire que Xénophon a fait de nouveaux sacrifices et qu'il doit l'attaquer avec toute son armée, va se cantonner dans les villages contigus aux murailles de Parthénium. Il y tombe dans les troupes de Xénophon, qui le prennent avec sa femme, ses enfants, ses chevaux et tout ce qu'il possède[1]. Ainsi fut accomplie la première prédiction des victimes. De là les Grecs se retirent à Pergame, et Xénophon n'a point à se plaindre du dieu, car les Lacédémoniens, les lochages, les autres stratéges et les soldats conviennent de lui donner l'élite du butin, chevaux, attelages et le reste : en sorte qu'il se trouve même en état d'en obliger d'autres.

Sur ces entrefaites, Thimbron arrive, prend le commandement de l'armée, l'incorpore aux autres troupes grecques, et va faire la guerre à Tissapherne et à Pharnabaze.

Voici les noms des gouverneurs des pays du roi que traversa notre armée : en Lydie, Artimas ; en Phrygie, Artacamas ;

1. « Ce fait, qui ressemble plus à une attaque qu'à une expédition militaire, et sur lequel on regrette que Xénophon s'étende d'une manière si peu digne d'un homme de guerre tel que lui, peut donner une idée de la facilité avec laquelle l'ennemi, même le plus faible, pouvait faire impunément irruption dans l'empire perse. » L. Dubeux.

en Lycaonie et en Cappadoce, Mithridate; en Cilicie, Syennésis; en Phénicie et en Arabie, Dernès; en Syrie et en Assyrie, Bélésis; à Babylone, Rhoparas; en Médie, Arbacas; chez les Phasians et les Hespérites, Tiribaze; les Carduques, Chalybes, Chaldéens, Macrons, Colques, Mossynèques, Coètes et Tibarènes, étaient des peuples indépendants : en Paphlagonie, Corylas; en Bithynie, Pharnabaze; chez les Thraces d'Europe, Seuthès.

Le total du parcours entier, marche et retraite, est de deux cent quinze étapes, comprenant onze cent cinquante-cinq parasanges, ou trente-quatre mille six cent cinquante stades : la durée, marche et retraite, est d'un an et trois mois[1].

1. « Là se termine la retraite des Dix mille. En 15 mois et en 215 étapes, ils avaient parcouru, tant à l'aller qu'au retour, 5800 kilomètres. Cette marche victorieuse à travers tout l'empire prouvait l'inconcevable faiblesse des Perses : révélation dangereuse, qui ne sera pas perdue pour Agésilas, Philippe et Alexandre. » V. Duruy.

CYROPÉDIE

OU

ÉDUCATION DE CYRUS.

LIVRE PREMIER[1].

CHAPITRE PREMIER.

Instabilité des gouvernements et difficulté de gouverner les hommes. — Cyrus prouve cependant que l'homme peut commander à ses semblables, s'il sait bien user du pouvoir. — Les grandes actions de Cyrus ont engagé Xénophon à écrire la vie de cet homme extraordinaire.

Une pensée nous venait un jour à l'esprit : c'est le grand nombre de démocraties renversées par des gens qui préféraient tout autre gouvernement à la démocratie, puis le nombre de monarchies et d'oligarchies détruites par des factions démocratiques, enfin le nombre d'hommes qui, voulant exercer la tyrannie, ont été renversés en un clin d'œil, tandis que d'autres, pour s'être maintenus quelque temps, sont admirés comme gens prudents et chanceux. Nous réfléchissions aussi que, dans les maisons privées, composées, les unes d'une foule de domestiques, les autres d'un personnel peu nombreux, il se trouve des maîtres qui ne sauraient se faire obéir même de ce petit nombre. Nous songions encore que les bouviers commandent aux bœufs, les palefreniers aux chevaux, et qu'enfin tous ceux

1. Nous conseillons aux lecteurs studieux, avant de commencer la *Cyropédie*, de lire dans le volume de l'*Univers pittoresque* qui contient la *Perse*, par M. L. Dubeux, les différentes traditions grecques relatives à l'histoire de Cyrus, p. 57 et suivantes. — Cf. Bossuet, *Hist. universelle.*

qu'on appelle pasteurs sont considérés comme les chefs de ces animaux qu'ils surveillent. Or, il nous semblait voir que ces troupeaux obéissent plus volontiers à ceux qui les conduisent, que les hommes à ceux qui les gouvernent. Car les troupeaux vont où les pasteurs les mènent, paissent dans les endroits où on les lâche, s'abstiennent de ceux dont on les écarte, et laissent les pasteurs user de ce qu'ils rapportent absolument comme ils l'entendent. En effet, nous n'avons jamais appris qu'aucun troupeau se soit révolté contre le pasteur, ou pour ne point obéir, ou pour ne pas leur permettre d'user du produit qu'il leur donne. Il y a plus, les troupeaux sont moins faciles à tous les étrangers qu'à ceux qui les gouvernent et qui en tirent profit. Les hommes, au contraire, conspirent de préférence contre ceux qu'ils voient entreprendre de les gouverner.

Ces réflexions nous conduisaient à conclure qu'il est facile à quiconque est né homme de gouverner toute espèce d'animaux, plutôt que des hommes. Mais quand nous eûmes considéré que jadis Cyrus le Perse eut sous sa domination une immense quantité d'hommes qui lui obéirent, une immense quantité de villes et une quantité immense de nations, nous fûmes obligé de changer d'avis et de reconnaître que ce n'est point une œuvre impossible, ni même difficile, de gouverner les hommes, quand on s'y prend avec adresse. En effet, nous savons que des hommes se sont empressés d'obéir à Cyrus, bien qu'éloignés de lui d'une marche d'un grand nombre de journées et même de mois, quelques-uns ne l'ayant jamais vu, et d'autres sachant qu'ils ne le verraient jamais : et cependant ils voulaient être ses sujets. Aussi laissa-t-il bien loin derrière lui les autres rois qui ont hérité du pouvoir paternel ou qui ont acquis par eux-mêmes leur empire. En effet, le roi des Scythes ne pourrait se rendre maître d'aucun autre peuple, quoique les Scythes soient très-nombreux, mais il se contenterait de demeurer chef de sa propre nation ; le roi de Thrace voudrait demeurer chef des Thraces, l'Illyrien des Illyriens, et de même pour toutes les autres nations connues. De là vient qu'il y a, dit-on, encore aujourd'hui en Europe tant d'États indépendants et détachés les uns des autres. Mais Cyrus, ayant trouvé les nations de l'Asie également indépendantes, se met d'abord en campagne avec une petite armée de Perses, devient chef des Mèdes et des Hyrcaniens[1], qui s'empressent de lui obéir, et subjugue les

1. Fréret fait observer que les Hyrcaniens soumis par Cyrus ne doivent pas être confondus avec ceux de la mer Caspienne. Les Hyrcaniens de la

Syriens, les Assyriens, les Arabes, les Cappadociens, les Phrygiens des deux pays[1], les Lydiens, les Cariens, les Phéniciens, les Babyloniens : il dicte des lois aux Bactriens[2], aux Indiens[3], et aux Ciliciens; il en est de même des Saques[4], des Paphlagoniens, Mariandyns et d'un nombre infini de peuples dont on aurait peine à dire même les noms. Enfin il commande aux Grecs d'Asie et, descendant vers la mer, il conquiert l'île de Cypre et l'Égypte[5].

Et toutefois, ces peuples qu'il gouvernait ne parlaient point son langage et ne s'entendaient pas entre eux. Cependant son ascendant s'étendait par la crainte sur cette immense étendue de pays au point d'effrayer tout le monde, sans que personne ait osé rien entreprendre contre lui : c'est qu'aussi il sut inspirer à tous un si vif désir de lui plaire, que l'on désirait ne jamais cesser d'être gouverné par sa volonté. Voilà pourquoi il a réuni des nations si nombreuses, que ce serait toute une affaire de les parcourir, en commençant le voyage de la résidence royale, et en se dirigeant vers le matin, vers le soir, vers l'ourse ou vers le midi. Pour nous, considérant que ce grand homme est digne d'admiration, nous nous sommes enquis de sa naissance, de son naturel et de son éducation, qui l'ont placé si haut dans l'art de gouverner les hommes; et tout ce que nous avons appris et que nous croyons avoir découvert sur lui, nous essayerons de le raconter.

Cyropédie étaient censés habiter le pays qui se trouve à quatre ou cinq journées au sud de la Babylonie. (Voy. *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. IV, p. 604 et suivantes.)

1. On sait qu'il y avait deux Phrygies : la *Petite*, près de l'Hellespont, fameuse par la guerre de Troie, et la *Grande*, vers le centre de l'Asie Mineure.

2. La Bactriane de Xénophon était dans la Mésobatène, entre l'Élymaïde et la Susiane, dans les vallées du mont Cambalidus. Ce pays est habité de nos jours par les Bakhtiaris. Voy. Fréret à l'endroit cité.

3. Peuple voisin de l'Arménie. La signification du mot Inde est très-vague chez les écrivains anciens.

4. Les Saques ou Saces, étaient une peuplade scythique au N.-E. de l'empire des Perses. C'était, suivant Hérodote, VII, LXIV, le nom perse des Scythes.

5. Cette conquête est attribuée par Hérodote à Cambyse, fils de Cyrus.

CHAPITRE II.

Naissance de Cyrus. — Ses qualités physiques et morales. — Son éducation d'après les coutumes de la Perse.

Le père de Cyrus était, dit-on, Cambyse, roi de Perse. Ce Cambyse était de la race des Perséides : les Perséides tirent leur nom de Persée. Sa mère, d'après l'opinion commune, est Mandane. Mandane était fille d'Astyage, roi des Mèdes. Cyrus, s'il faut en croire les récits et les chants conservés encore chez les Barbares, était fort beau de figure, très-humain de caractère, très-ami de l'étude et de la gloire, au point d'endurer toute fatigue et d'affronter tout péril, pour mériter d'être loué. Telle est la tradition relative aux qualités de son âme et de son corps. Il fut élevé d'après les lois des Perses. Or, ces lois paraissent s'occuper du bien public, à un moment où l'on ne s'en occupe point dans la plupart des États. La plupart des États laissent chacun élever ses enfants comme il veut, et les plus âgés se conduire comme ils l'entendent, défendant de voler, de rapiner, de s'introduire de force dans une maison, de frapper injustement, de commettre un adultère, de désobéir aux magistrats, et ainsi du reste : si l'on y manque, elles infligent un châtiment.

Mais les lois perses vont au-devant du mal et pourvoient à ce que, dès le principe, les citoyens ne se laissent pas entraîner à rien faire de mauvais ou de honteux. Elles y pourvoient ainsi : il y a chez eux une place appelée Éleuthéra, où sont bâtis le palais du roi et les autres édifices du gouvernement. Les marchandises et les marchands, leurs cris et leurs inconvenances, sont relégués de cet emplacement et portés ailleurs, afin que leur tumulte ne se mêle point à l'ordre décent des gens qu'on y élève.

La place ménagée autour de ces édifices est divisée en quatre parties. L'une est destinée aux enfants, l'autre aux adolescents, la troisième aux hommes faits, et la quatrième à ceux qui ont passé l'âge de porter les armes. La loi exige que chacun d'eux se trouve dans son quartier, les enfants et les hommes faits à la pointe du jour, les vieillards dès qu'ils le peuvent, dans les jours fixés où il faut qu'ils se présentent. Mais les adolescents

couchent toutes les nuits autour des édifices, avec leurs armes d'exercices, à l'exception de ceux qui sont mariés : ceux-ci en sont dispensés, s'ils n'ont un ordre antérieur de présence ; mais il est mal de s'absenter souvent.

Les chefs de ces sections sont au nombre de douze : car il y a aussi douze tribus chez les Perses. Pour les enfants, on choisit parmi les vieillards ceux qui semblent pouvoir rendre les enfants meilleurs : pour les adolescents, ceux des hommes faits qui semblent pouvoir rendre les adolescents meilleurs, et, pour les hommes faits, ceux qui semblent pouvoir les rendre plus capables d'obéir aux prescriptions et aux ordres de l'autorité suprême. Enfin les vieillards ont aussi leurs chefs, tirés de leurs classes, afin de veiller à ce qu'eux-mêmes accomplissent leurs devoirs.

Ce qui est prescrit à chaque âge, nous allons le retracer, afin de bien faire comprendre les moyens dont on use pour former d'excellents citoyens. Les enfants vont aux écoles pour apprendre les lettres. Leurs gouverneurs passent la plus grande partie de la journée à leur rendre la justice. Car il y a entre les enfants, aussi bien qu'entre les hommes faits, des accusations de vol, de rapine, de violence, de tromperie, d'injures et autres délits semblables ; et, si quelqu'un est convaincu de ces délits, on lui en inflige la peine. On châtie de même ceux qu'on prend à porter une fausse accusation. On juge encore un délit, qui est la source de toutes les haines parmi les hommes, et qui cependant n'est point poursuivi en justice : c'est l'ingratitude. Quand on voit qu'un enfant a pu être reconnaissant, et qu'il ne l'a pas été, on le châtie, et sévèrement. On croit que les ingrats se soucient fort peu des dieux, de leurs parents, de leur patrie, de leurs amis. Il leur semble aussi que l'ingratitude a pour compagne l'impudence : c'est, en effet, le guide le plus sûr vers tout ce qu'il y a de honteux.

Ils enseignent encore aux enfants la tempérance ; et ce qui contribue grandement à leur apprendre à être tempérants, c'est qu'ils voient chaque jour les plus âgés se montrer tempérants eux-mêmes. Ils leur enseignent aussi à obéir aux chefs ; et ce qui contribue grandement à leur éducation, sous ce rapport, c'est qu'ils voient les plus âgés pratiquer la même obéissance. Ils leur enseignent enfin à se régler pour le manger et pour le boire, et ce qui contribue à les rendre sobres, c'est qu'ils voient que les plus âgés ne vont prendre leur repas que quand leurs gouverneurs leur en ont accordé la permission. De plus,

les enfants ne mangent pas chez leur mère, mais chez l'instituteur et aux heures que les gouverneurs prescrivent. Ils apportent de chez eux, pour nourriture principale, du pain, et pour assaisonnement, du cresson, puis une tasse pour aller boire, quand ils ont soif, en puisant à la rivière. En outre, ils apprennent à tirer de l'arc, à lancer le javelot. Tels sont les exercices des enfants depuis leur naissance jusqu'à seize ou dix-sept ans : après quoi ils entrent dans la classe des adolescents.

Voici, pour les adolescents, quel est leur régime : durant dix ans, à dater de leur sortie de l'enfance, ils couchent autour des édifices publics, comme nous l'avons dit plus haut, pour veiller à la sûreté de la ville et pratiquer la tempérance. Cet âge, en effet, a besoin d'une surveillance toute spéciale. Le jour, ils s'offrent à leurs gouverneurs qui disposent d'eux, s'il y a lieu, pour le service public; ou bien, s'il le faut, ils demeurent tout près des édifices du gouvernement. Quand le roi sort pour la chasse, ce qu'il fait plusieurs fois le mois, il emmène la moitié de cette garde. Il faut que ceux qui sortent avec lui aient un arc, un carquois, et dans le fourreau un sabre ou une sagaris, puis un bouclier d'osier et deux javelots, afin de lancer l'un, et d'avoir l'autre en main, s'il est nécessaire. Or, si les Perses font de la chasse un exercice public, si le roi, comme s'il marchait en guerre, se met à la tête des chasseurs, s'il chasse lui-même et veille à ce que chacun fasse son devoir, c'est que cet exercice lui paraît la véritable école de la guerre. En effet, il habitue à se lever matin, à supporter le froid et le chaud; il exerce aux marches, aux courses, et force à tirer de l'arc sur la bête, à lancer le javelot, de quelque part qu'elle arrive. Souvent aussi, de toute nécessité, la chasse aiguise l'âme, quand on a devant soi des bêtes vigoureuses; car alors il faut que le chasseur frappe la bête qui se présente de près ou s'en garantisse quand elle fond sur lui. Il serait donc difficile de trouver dans la chasse quelque chose qui ne se retrouvât pas dans la guerre.

Quand ils sortent pour la chasse, ils prennent avec eux des vivres pour un repas qui, sans différer de celui des enfants, est naturellement plus copieux. Tant que la chasse dure, ils ne mangent point; mais si la bête qu'ils poursuivent les oblige à s'arrêter ou qu'ils veuillent, pour tout autre motif, prolonger la chasse, ils mangent ce qu'ils ont, et chassent de nouveau jusqu'au souper, et ils ne comptent les deux journées que pour

une, parce qu'ils n'ont mangé que la portion d'un jour. Or, ils agissent ainsi pour s'accoutumer, quand il le faudra, à le faire en guerre. Ces jeunes gens n'ont encore d'autre nourriture accessoire que leur chasse : autrement, c'est du cresson. Mais si l'on se figure qu'ils aient moins d'appétit à ne manger que du cresson avec leur pain, et qu'ils éprouvent moins de plaisir à boire, parce qu'ils n'ont que de l'eau, que l'on songe quelles délices on éprouve, quand on a faim, à manger une croûte de pain bis, quelles délices, quand on a soif, à boire de l'eau pure.

Les tribus des jeunes gens, de séjour à la ville, s'occupent des mêmes exercices qu'ils ont appris dans leur bas âge, tirer de l'arc, lancer le javelot : il ne cesse d'y avoir entre eux, sur ce point, une grande rivalité. Quelquefois ces concours sont publics, et on y propose des prix. La tribu dans laquelle se trouve le plus grand nombre de jeunes gens recommandables par leur science, leur courage, leur soumission, reçoit les éloges des citoyens, qui font honneur non-seulement à leur gouverneur actuel, mais à tous ceux qui les ont élevés dès l'enfance. Ces jeunes gens qui restent sont encore employés, au besoin, par les magistrats pour monter la garde, découvrir des malfaiteurs, poursuivre des voleurs, et autres services analogues, qui exigent de la vigueur et de la promptitude. Telle est la façon de vivre des adolescents. Après avoir passé dix ans de la sorte, ils entrent dans la classe des hommes faits.

A dater du moment où ils sont sortis des adolescents, ils vivent vingt-cinq ans de la façon que nous allons dire. Et d'abord, comme les adolescents, ils se mettent à la disposition des magistrats, pour le service public, quand il exige des hommes à qui l'âge a donné la maturité du conseil et n'a pas encore ôté la vigueur de l'action. S'il faut, par hasard, aller en guerre, les hommes ainsi élevés ne portent plus ni flèches ni javelots : ils n'ont plus que les armes qu'on dit faites pour combattre de près, une cuirasse autour de la poitrine, un bouclier au bras gauche, comme on représente les Perses, et à la main droite un coutelas ou un sabre. C'est de cette classe qu'on tire tous les magistrats, excepté les instituteurs de l'enfance. Quand ils ont accompli les vingt-cinq ans et qu'ils en ont un peu plus de cinquante, ils entrent dans la classe de ceux qu'on appelle vieillards, et qui le sont en effet.

Les vieillards ne vont plus à la guerre hors de leur patrie, mais ils restent chez eux et y jugent toutes les affaires publiques

ou privées. Ils prononcent les arrêts de mort, et choisissent toutes les autorités. Si quelqu'un des adolescents ou des hommes faits a manqué aux devoirs prescrits par la loi, les phylarques, ou quiconque le veut, se chargent de l'accusation. Les vieillards, après audition, dégradent le coupable, et l'homme ainsi dégradé demeure infâme le reste de sa vie.

Mais afin de mieux faire comprendre tout le gouvernement des Perses, je reprends d'un peu plus haut, ce peu de paroles suffisant pour être clair d'après ce qui a été dit. On dit que les Perses ne sont pas plus de douze myriades[1]. Pas un d'eux n'est exclu par la loi des charges ni des honneurs. Il est permis à tous les Perses d'envoyer leurs enfants aux écoles communes de justice. Cependant il n'y a que ceux qui peuvent élever leurs enfants à ne rien faire, qui les y envoient ; ceux qui ne peuvent pas ne les y envoient pas. Les enfants instruits dans ces écoles communes peuvent seuls passer dans la classe des jeunes gens. Ceux qui n'y ont pas été instruits en sont exclus. D'autre part, ceux qui ont fait leur temps légal parmi les adolescents, peuvent passer dans la classe des hommes faits, et prendre part aux dignités et aux honneurs ; tandis que ceux qui n'ont point passé par la classe des enfants et celle des adolescents n'entrent pas dans celle des hommes faits. Enfin ceux qui ont demeuré, sans donner lieu de plainte, le temps prescrit parmi les hommes faits, prennent place parmi les vieillards. Ainsi la classe des vieillards se compose de ceux qui ont passé par tous les degrés du bien. Telle est l'organisation du gouvernement, par laquelle les Perses croient parvenir à se rendre meilleurs.

Au reste, il dure encore aujourd'hui chez eux des marques de leur extrême frugalité et de leur attention à digérer par l'exercice. C'est une honte encore aujourd'hui chez les Perses de cracher, de se moucher, et de se montrer allant à l'écart pour quelque besoin semblable ; ce qui leur serait impossible, s'ils n'étaient fort sobres dans leur manger, et s'ils ne dissipaient par l'exercice les humeurs forcées ainsi de prendre un autre cours. Voilà ce que nous avions à dire des Perses en général : parlons maintenant de Cyrus, qui est l'objet de cet écrit, et traitons de ses actions, à partir de son enfance.

1. Cent vingt mille, probablement sans compter les femmes, les enfants et les esclaves.

CHAPITRE III.

Enfance de Cyrus. — Sa mère le conduit chez son grand-père
Leçons qu'il en reçoit. — Il demeure près d'Astyage.

Cyrus, jusqu'à douze ans au moins, fut élevé d'après ce système d'éducation, et se distingua visiblement de tous ceux de son âge par sa facilité à apprendre ce qu'il fallait, par son adresse et son courage dans tous les exercices. Vers cette époque, Astyage envoya chercher sa fille et son enfant : il désirait le voir, ayant entendu dire qu'il était beau et bon. Mandane arrive auprès de son père, ayant avec elle Cyrus, son fils. Aussitôt qu'elle est arrivée et que Cyrus sait qu'Astyage est le père de sa mère, à l'instant même, entraîné par sa nature d'enfant aimant, il l'embrasse comme on embrasserait quelqu'un avec qui l'on aurait été nourri et qu'on aimerait depuis longtemps. Le voyant ensuite bien paré, les yeux peints, le visage fardé, avec des cheveux postiches, toutes choses accoutumées chez les Mèdes, car les Mèdes connaissaient tout cela, et les tuniques de pourpre, et les manteaux, et les colliers au cou et les bracelets aux mains, tandis que les Perses, aujourd'hui même encore, quand ils ne sortent pas de leur pays, ont des vêtements plus simples et des habitudes beaucoup moins raffinées ; voyant donc le luxe de son grand-père, et le regardant fixement, il dit : « Mère, il est beau mon grand-père. » Sa mère lui demande qui des deux lui paraît le plus beau, de son père ou de celui-ci. Cyrus lui répond : « Mère, mon père est de beaucoup le plus beau des Perses ; mais de tous les Mèdes que j'ai vus par les chemins ou sur les portes, mon grand-père que voici est le plus beau. » Astyage l'embrasse, lui met une belle robe, le pare et l'embellit de colliers et de bracelets. Quand il va quelque part à cheval, il l'emmène en promenade sur un cheval à bride d'or, ainsi qu'il avait coutume d'aller lui-même. Cyrus, comme un enfant, aimant l'élégance et le luxe, était charmé de sa robe, et prenait grand plaisir à apprendre à monter à cheval. Chez les Perses, en effet, à cause de la difficulté d'élever des chevaux et de monter à cheval, puisque le pays est montagneux, c'est une rareté que de voir un cheval.

Astyage soupait un jour avec sa fille et Cyrus. Or, voulant

que l'enfant trouvât beaucoup d'agrément à souper pour qu'il regrettât moins son pays, il lui fit servir du ragoût, des sauces et des mets de toute espèce. On raconte que Cyrus dit alors : « Grand-père, comme tu as à faire dans le repas, si tu es obligé de tendre la main vers tous ces plats et de goûter les mets de toute espèce ! — Comment ! dit Astyage, est-ce que ce repas ne te semble pas beaucoup plus beau que ceux de la Perse ? » A cela Cyrus répond, dit-on : « Mais non, grand-père ; au contraire, c'est par une route bien plus simple et bien plus directe qu'on arrive à se rassasier chez nous plus tôt que chez vous. Chez nous on y va tout droit avec du pain et de la viande : vous aussi, vous allez au même but que nous, mais ce n'est qu'après avoir erré du haut en bas, par mille détours, que vous parvenez à grand'peine où nous sommes arrivés depuis longtemps. — Mais, mon garçon, dit Astyage, nous ne sommes pas fâchés de faire tous ces détours : goûte toi-même, et tu verras que tout cela est agréable. — Mais, reprend Cyrus, toi-même, grand-père, tu n'aimes pas ces mets, je le vois bien. » Alors Astyage : « Et sur quoi te fondes-tu, garçon, pour dire cela ? — Parce que je vois que, quand tu as touché au pain, tu ne t'essuies point la main, tandis que quand tu as touché à l'un de ces plats, tu t'essuies tout de suite la main à ta serviette, comme si tu étais fâché de te l'être remplie de ces plats. » A cela Astyage répond : « Eh bien garçon, si tu te figures cela, régale-toi du moins de ces viandes, afin de t'en retourner jeune homme chez toi. » Et tout en disant cela, il lui sert force venaison et chair d'animaux domestiques. Alors Cyrus, voyant toutes ces viandes, lui dit : « Grand-père, est-ce que tu me donnes toutes ces viandes pour faire ce que je voudrai ? — Oui, par Jupiter, je te les donne pour cela, mon garçon. » Alors Cyrus prend les viandes et les distribue aux servants qui sont autour de son grand-père, puis il dit à chacun d'eux : « Ceci à toi, parce que tu m'apprends de bon cœur à monter à cheval. A toi, parce que tu m'as donné un javelot. Je n'ai que cela pour le moment. A toi, parce que tu sers bien le grand-père. A toi, parce que tu as des égards pour ma mère. » Et il continue ainsi jusqu'à ce qu'il ait distribué toutes les viandes qu'il a reçues.

« Et Sacas [1], dit Astyage, mon échanson, que j'estime tant, tu ne lui donnes rien ? » Or, Sacas était un bel homme, ayant pour

1. On peut croire avec Weiske que le nom de Sacas est plutôt celui d'une fonction que d'un homme, en le dérivant du mot *Sakkah*, qui signifie *boire* dans les idiomes de l'Orient.

fonction d'introduire auprès d'Astyage ceux qui demandaient à le voir, et d'éloigner ceux qu'il ne jugeait pas à propos de laisser entrer. Cyrus à l'étourdie, et comme un enfant qui n'a peur de rien : « Pourquoi donc, grand-père, estimes-tu ainsi celui-là ? » Alors Astyage dit en se raillant : « Ne vois-tu pas comme il verse le vin avec adresse et avec élégance ? » Or, les échansons de ces rois sont d'habiles échansons ; ils versent proprement, et, prenant la coupe avec trois doigts, ils la donnent et la présentent de manière à la placer commodément aux mains de celui qui la prend pour boire. « Commande donc à Sacas, grand-père, dit Cyrus, de me donner la coupe, afin que, moi aussi, je te verse bien à boire, et que je gagne aussi ton cœur si je puis. » Astyage la lui fait donner. Cyrus prend la coupe, la rince proprement comme il avait vu faire à Sacas, puis, faisant son visage, il apporte et tend la coupe à son grand-père de l'air le plus sérieux et le plus gracieux du monde, si bien que sa mère et Astyage se prennent à éclater de rire. Cyrus rit à son tour, saute vers son grand-père, l'embrasse et dit : « O Sacas ! tu es perdu : je t'évince de ta fonction : je serai en tout meilleur échanson que toi, et je ne boirai pas le vin comme tu fais. » En effet, les échansons des rois, quand ils donnent la coupe, y puisent avec le cyathe et versent dans leur main gauche un peu de vin qu'ils avalent : de la sorte, s'ils y versaient du poison, ils n'en seraient pas plus avancés [1]. Sur ce propos, Astyage dit en plaisantant : « Eh bien, Cyrus, puisque tu imites si bien Sacas, pourquoi n'as-tu pas avalé du vin ? — Parce que j'ai craint, par Jupiter, qu'il n'y eût du poison dans la coupe. Le jour où tu as régalé tes amis pour célébrer ta naissance, je me rappelle bien que Sacas vous en a versé. — Et comment donc, garçon, as-tu su cela ? — Parce que, par Jupiter, je vous ai vus tous chopper d'esprit et de corps. Et d'abord ce que vous ne nous laissez pas faire à nous enfants, vous le faisiez. Vous criiez tous ensemble ; vous ne faisiez pas attention à ce que vous disiez les uns des autres, vous chantiez d'une façon ridicule, et, sans entendre celui qui chantait, vous juriez qu'il chantait à ravir. Chacun de vous vantait sa force ; et cependant, quand il fallut se lever pour danser, loin de pouvoir danser en mesure, vous ne pouviez pas même vous tenir debout. Vous aviez oublié complétement, toi que tu étais roi, et les autres que tu

1. Pour cette fonction du προγεύστης ou *esclave dégustateur*, cf. Tacite, *Annales* XII, LXVI.

étais leur souverain. C'est alors que moi, pour la première fois, j'ai appris ce que c'est que l'égalité de la parole, car vous ne vous taisiez pas un seul instant. » Astyage lui dit : « Et ton père, garçon, quand il boit, est-ce qu'il ne s'enivre pas ? — Non, par Jupiter ! — Alors, comment fait-il ? — Il cesse d'avoir soif ; mais il ne s'en trouve point mal. C'est, je pense, grand-père, parce qu'il n'a pas de Sacas qui lui verse du vin. » Alors sa mère lui dit : « Mais pourquoi donc, garçon, fais-tu ainsi la guerre à Sacas ? — Parce que, ma foi, dit Cyrus, je le déteste. Souvent, quand je veux aller voir mon grand-père, ce scélérat m'en empêche. Mais je t'en prie, grand-père, laisse-moi lui commander pendant trois jours. — Et que lui commanderais-tu, dit Astyage ? — Comme lui, dit Cyrus, je me tiendrais près de l'entrée, et, quand il voudrait aller dîner chez le roi, je lui dirais : « Ce n'est pas possible d'aller dîner ; le roi est en affaire « avec quelques personnes ; » puis, quand il viendrait pour souper, je lui dirais : « Le roi est au bain ; » et, s'il avait encore plus hâte de manger, je lui dirais : « Il est chez les femmes. » Enfin je le vexerais, comme il me vexe, quand il m'empêche d'aller chez toi. » C'est ainsi que Cyrus leur donnait des divertissements durant le repas. Le jour, s'il s'apercevait que son grand-père ou le frère de sa mère avait besoin de quelque chose, il eût été difficile de le prévenir pour le leur donner ; tant Cyrus était enchanté de pouvoir leur rendre service.

Or, quand le temps fut venu que Mandane devait retourner auprès de son mari, Astyage la pria de lui laisser Cyrus. Elle répondit qu'elle désirait en tout être agréable à son père, mais qu'elle croyait difficile de laisser l'enfant malgré lui. Astyage dit donc à Cyrus : « Garçon, si tu restes avec moi, d'abord Sacas ne t'empêchera plus d'entrer chez moi, mais quand tu voudras entrer, cela dépendra de ta volonté : et même plus tu viendras, plus je t'en saurai gré. Ensuite tu te serviras de mes chevaux et de tant d'autres que tu voudras, et, quand tu t'en iras, tu emmèneras ceux qu'il te plaira. Et puis encore, au repas, pour arriver à ce qui te paraît frugal, tu suivras la voie qui te fera plaisir. Et puis enfin, je te donne les bêtes qui sont actuellement dans le parc, et j'en ferai rassembler d'autres de toute espèce, afin que, dès que tu sauras monter à cheval, tu aies le plaisir de les poursuivre et de les tuer à coups de flèches ou de javelots, comme les grandes personnes. Je te donnerai aussi des enfants de ton âge pour jouer avec toi : et, si tu veux autre chose, tu n'as qu'à me le dire, rien ne te manquera. »

Quand Astyage a fini de parler, Mandane demande à Cyrus s'il veut rester ou partir. Celui-ci n'hésite point, il dit tout de suite qu'il veut rester. Sa mère lui ayant encore demandé pourquoi : « Parce que, dit-il, chez nous, ma mère, je suis et je parais le plus habile de ceux de mon âge à tirer l'arc et à lancer le javelot ; mais ici je vois bien que je suis le plus faible de ceux de mon âge pour monter à cheval ; et, sache-le bien, mère, cela me chagrine beaucoup. Si tu me laisses ici, et que j'apprenne à monter à cheval, quand je serai chez les Perses, je pense que je vaincrai même les plus forts dans les exercices à pied, et que, quand je viendrai ici chez les Mèdes, j'essayerai, étant le meilleur des bons cavaliers, de venir en aide à mon grand-père. » Sa mère lui dit : « Et la justice, garçon, comment l'apprendras-tu ici, puisque tes maîtres sont là-bas ? » Cyrus répond : « Mais, ma mère, je sais déjà parfaitement la justice. — Comment sais-tu cela, dit Mandane ? — Parce que le maître, voyant que je connaissais bien la justice, m'avait donné mission de juger les autres. Et même un jour je reçus des coups pour n'avoir pas bien jugé. Voici quelle était l'affaire. Un enfant grand, qui avait une petite robe, déshabille un enfant petit qui avait une robe grande, lui met la sienne et se revêt de l'autre. Chargé de les juger, je décide qu'il vaut mieux que chacun d'eux ait la robe qui lui va. Alors le maître me frappe en disant que, quand je serais nommé juge de ce qui convient ou non, il faudrait juger comme j'avais fait, mais que, puisqu'il fallait décider auquel des deux était la robe, je devais considérer si celui qui l'avait prise de force devait plutôt l'avoir que celui qui l'avait faite ou achetée. Il ajoutait que ce qui est conforme aux lois est juste, tandis que ce qui est contraire aux lois est tyrannique, et il voulait que le juge donnât toujours un suffrage conforme à la loi. Ainsi, ma mère, je sais parfaitement à présent ce qui est juste ; et, s'il me manque encore quelque chose, mon grand-père me l'apprendra. — Oui, mon garçon ; mais ce qui paraît juste à ton grand-père n'est pas reconnu pour tel chez les Perses. Ainsi, il s'est rendu maître absolu chez les Mèdes, et chez les Perses l'égalité c'est la justice. Ton père, tout le premier, ne fait que ce que l'État lui prescrit, ne reçoit que ce que l'État lui donne : la mesure pour lui n'est point son caprice, mais la loi. Afin donc de ne pas périr sous le fouet, quand tu serais chez nous, si tu venais après avoir appris de ton grand-père à être tyran au lieu de roi, évite ce qui consiste à se figurer qu'il faut avoir plus que les autres. — Mais, ma mère, répond

Cyrus, ton père excelle à enseigner comment il faut avoir plutôt moins que plus. Eh ! ne vois-tu pas comment il a appris à tous les Mèdes à se contenter de peu ? Ainsi sois tranquille, ton père ne me renverra ni moi, ni personne, instruit à désirer plus qu'il ne faut. »

CHAPITRE IV.

Cyrus se concilie l'amitié des Mèdes. — Preuve de son attachement à Astyage. — Qualités naïves de Cyrus. — Cyrus à la chasse. — Grande chasse donnée par Astyage. — Guerre entre les Assyriens et les Mèdes. — Premiers exploits de Cyrus. — Victoire des Mèdes. — Cyrus est rappelé par Cambyse. — Générosité de Cyrus envers ses compagnons.

Telles étaient les causeries de Cyrus. Enfin sa mère s'en va ; Cyrus reste et est élevé chez Astyage. En peu de temps, il fait amitié avec ceux de son âge, et devient leur intime. Bientôt il gagne l'affection de leurs pères en les visitant, et en donnant des marques visibles de son attachement à leurs fils ; de sorte que, s'ils avaient quelque grâce à demander au roi, ils faisaient prier Cyrus par leurs enfants de l'obtenir pour eux. Or Cyrus, par bonté et par amour-propre, s'employait de son mieux à obtenir ce que les enfants lui demandaient. De son côté, Astyage ne pouvait rien refuser de ce que lui demandait Cyrus, et cherchait à lui être agréable. Car, durant une maladie, Cyrus n'avait pas quitté son grand-père d'un seul instant ; il n'avait pas cessé de pleurer ; mais tout le monde l'avait vu en proie à la crainte que son grand-père ne mourût. Et si Astyage avait besoin de quelque chose la nuit, Cyrus le premier s'en apercevait et s'élançait le plus vite de tous, pour lui offrir ce qu'il pensait lui être agréable ; si bien qu'il avait complétement gagné Astyage.

Cependant Cyrus était peut-être un peu bavard ; ce qui venait en partie de son éducation, qui l'obligeait perpétuellement à rendre compte à son maître de ce qu'il faisait, et d'entendre les raisons des autres, quand il jugeait. Ajoutez que, désireux de s'instruire, il adressait toujours des questions à ceux avec lesquels il se trouvait ; puis, quand les autres le questionnaient, comme il avait l'esprit très-vif, il était prompt à la réplique : tout cela le rendait grand parleur. Seulement,

de même que pour le corps, les jeunes gens qui ont pris vite leur croissance, conservent cependant un air enfantin qui accuse leur âge, de même aussi chez Cyrus on ne trouvait aucune prétention, mais une sorte de naïveté simple et caressante, qui faisait qu'on préférait son babil à son silence quand on était avec lui. Toutefois, à mesure qu'avec la croissance il approcha de la puberté, il commença à parler moins et d'une voix moins tranchante : il devint même si modeste, qu'il rougissait, dès qu'il se trouvait avec des personnes plus âgées : cette habitude pétulante de petit chien, d'aborder indistinctement tout le monde, finit par disparaître en lui. Il n'en était que plus posé et plus aimable dans les réunions. Dans les exercices où les jeunes gens se défient souvent les uns les autres, il ne provoquait jamais ses compagnons aux choses qu'il était assuré de faire mieux qu'eux ; mais dans celles où il savait qu'il était le moins adroit, il commençait en disant qu'il essayerait de les vaincre. Ainsi, il commençait en sautant à cheval, en lançant le javelot, en tirant l'arc de dessus un cheval, n'y étant point encore solide ; et vaincu, il riait de lui du meilleur cœur.

Comme il ne se rebutait point d'un exercice parce qu'il y était faible, mais qu'il s'y attachait obstinément pour y devenir plus fort, il parvint d'abord bientôt à être de la force de ceux de son âge en équitation ; puis il les dépassa vite, grâce à son ardeur à cet exercice. Il ne tarda guère à dépeupler le parc de bêtes fauves, poursuivant, frappant, abattant ; si bien qu'Astyage ne savait plus où lui trouver du gibier. Cyrus, ayant remarqué que son bon vouloir à lui procurer beaucoup de bêtes vivantes demeurait sans effet, lui dit : « Grand-père, pourquoi te donner tant de peine à chercher des bêtes ? Envoie-moi à la chasse avec mon oncle ; tout ce que je verrai de bêtes, je croirai qu'elles ont été élevées pour moi. » Cependant, malgré son vif désir de sortir en chasse, il ne pouvait pas encore, lui, un enfant, faire trop d'instances, mais il abordait son grand-père avec une grande réserve. Et comme il se plaignait jadis de Sacas, qui l'empêchait d'aller voir son grand-père, il était devenu pour lui-même un Sacas : car il ne l'abordait qu'après s'être assuré de l'opportunité ; et il priait Sacas de lui faire savoir le moment où il pourrait se présenter, et celui où il ne le devait pas ; de sorte que Sacas le chérissait tendrement, comme tous les autres.

A la fin, Astyage, ayant remarqué qu'il avait une forte passion d'aller chasser au dehors, lui permit d'accompagner son oncle et

lui donna des gardes à cheval d'un certain âge, pour veiller sur lui dans les pas difficiles et contre les bêtes sauvages qui pourraient se présenter. Cyrus s'informe avec soin auprès de ceux qui le suivent, de quelles bêtes il faut se garder et quelles sont celles qu'on peut poursuivre en confiance. Ceux-ci lui disent que les ours, les lions, les sangliers et les léopards ont tué parfois beaucoup d'hommes qui s'en sont approchés ; mais que les cerfs, les chevreuils, les brebis et les onagres sont inoffensifs. Ils lui disent encore qu'il faut prendre garde aux mauvais chemins tout autant qu'aux bêtes, et que bien des gens se sont jetés dans des précipices, eux et leurs chevaux.

Cyrus écoute tout cela avec beaucoup d'attention ; mais voyant partir un cerf, il oublie tout ce qu'il vient d'entendre, s'élance à sa poursuite et ne songe plus qu'à tenir la voie. Dans son élan, son cheval tombe sur les genoux et lui fait presque faire la culbute, mais Cyrus se retient de son mieux ; le cheval se relève, Cyrus entre en plaine, pousse au cerf son dard et le jette sur le flanc : c'était une grande et belle bête. Cyrus est au comble de la joie : les gardes arrivent au galop, le grondent et lui disent le danger qu'il a couru, et ajoutent qu'ils s'en plaindront. Cyrus, qui avait mis pied à terre, se tient debout et n'est pas content de leur réprimande. Mais il entend un cri, saute à cheval, comme plein d'enthousiasme, aperçoit un sanglier qui fond du côté opposé, se porte à sa rencontre, le vise avec adresse, le frappe en plein front et abat le sanglier.

Son oncle ne peut s'empêcher de le gronder en voyant sa témérité ; mais Cyrus, pendant cette réprimande, le prie néanmoins de lui permettre d'emporter et de donner à son grand-père les deux bêtes qu'il a tuées. Son oncle, dit-on, lui répond : « Mais s'il apprend que tu as chassé, non-seulement il te grondera, mais moi aussi pour t'avoir laissé faire. — Eh bien, dit Cyrus, qu'il me fasse fouetter, s'il veut, après que je lui aurai donné ma chasse. Quant à toi, mon oncle, si tu le veux, punis-moi à ton gré, mais accorde-moi cette grâce. » Alors Cyaxare finit par lui dire : « Agis comme tu voudras ; car tu me fais l'effet à présent d'être notre roi. »

Aussitôt Cyrus fait emporter les deux bêtes, les présente à son grand-père et lui dit qu'il les a chassées exprès pour lui. Il ne lui montre pas, il est vrai, les javelots, mais il les place tout sanglants où il pensait que son grand-père les verrait. Astyage lui dit donc : « Oui, mon garçon, je reçois avec plaisir ce que tu me donnes ; cependant je n'ai pas tellement besoin

de tout cela, que tu t'exposes à des dangers. » Cyrus répond : « Si tu n'en as pas besoin, je te supplie, grand-père, donne-moi ces bêtes pour que je les distribue à mes compagnons d'âge. — Eh bien, va, mon garçon, dit Astyage, prends-les, donne-les à qui tu voudras, et toutes celles qu'il te plaira parmi les autres. » Cyrus les prend, les donne aux enfants et leur dit en même temps : « Enfants, que nous étions donc naïfs, quand nous chassions des bêtes dans le parc! cela me produit l'effet d'une chasse à des bêtes attachées. D'abord elles étaient resserrées dans un petit espace ; puis chétives et pelées : celle-ci était boiteuse, celle-là mutilée ; mais les bêtes des montagnes et des prairies, comme je les ai trouvées belles, grandes et grasses! Les cerfs, on eût juré qu'ils avaient des ailes et s'envolaient au ciel : les sangliers, comme on le dit des hommes braves, couraient sus à l'ennemi, et leur grosseur était telle qu'il n'y avait pas moyen de les manquer. Mortes, je l'assure, elles me paraissent plus belles que ne le sont en vie les bêtes captives dans nos enclos. Mais enfin, vos pères vous laisseront-ils aussi venir à la chasse? — Très-facilement sans doute, dirent-ils, si Astyage le prescrit. » Alors Cyrus leur dit : « Et qui de vous se chargerait d'en parler à Astyage? — Mais qui donc, répondent-ils, est plus capable que toi de le convaincre? » Cyrus leur dit : « Oui, mais par Jupiter, je ne sais pas, en vérité, ce que je suis devenu. Je n'ai plus le courage de parler à mon grand-père, ni même de le regarder en face. Si je fais des progrès dans ce sens-là, j'ai peur de devenir tout à fait un niais et un imbécile. Quand j'étais tout petit, il me semble que j'étais grand parleur. » Les enfants lui disent : « Voilà, certes, une fâcheuse affaire, si tu ne peux rien faire pour nous ; il faudra que nous en cherchions quelque autre pour demander ce qui dépend de toi. » Ces paroles piquent vivement Cyrus : il se retire sans dire un mot, s'encourage lui-même, et, après avoir rêvé aux moyens de rendre la proposition le moins désagréable possible à son grand-père, et d'obtenir pour lui et pour les enfants ce qu'ils désiraient, il va le trouver. Là, il commence ainsi : « Dis-moi, grand-père, si un de tes serviteurs s'était enfui et que tu l'eusses repris, que lui ferais-tu? — Pas autre chose que de le mettre aux fers et le forcer à travailler. — Et, s'il revenait de lui-même, comment ferais-tu? — Pas autre chose que le fouetter, afin qu'il ne commît plus la même faute, et puis je m'en servirais comme auparavant. — Eh bien dit Cyrus, il faut te préparer à me fouetter

car je guette le moment de m'échapper et de prendre mes amis pour aller à la chasse. » Alors Astyage : « Tu as bien fait, dit-il, de me prévenir, et je te défends absolument de bouger. Il serait bien que pour quelques morceaux de chair l'enfant de ma fille s'égarât par ma faute. »

En entendant cela, Cyrus obéit et demeure; mais, morne et affligé, il passe le temps sans dire un mot. Alors Astyage, le voyant plongé dans ce profond chagrin, veut lui être agréable, et le conduire à la chasse. Il fait assembler force gens de pied et de cheval, ainsi que les enfants, et après avoir fait pousser les bêtes dans les terrains propres aux chevaux, il arrange une grande chasse. Suivi de son cortége royal, il vient lui-même et défend à qui que ce soit de lancer un seul trait avant que Cyrus soit las de la chasse; mais Cyrus le prie de ne pas faire cette défense, et lui dit : « Si tu veux, grand-père, que j'aie du plaisir à chasser, permets à tous ceux de mon âge de poursuivre à l'envi, et laisse chacun faire de son mieux. »

Là-dessus, Astyage retire sa défense; et, se tenant dans un lieu favorable, il regarde la troupe s'acharnant sur les bêtes, rivalisant, poursuivant, lançant des javelots. Surtout ce qui le ravit, c'est Cyrus, qui ne peut se taire de plaisir, mais qui, semblable à un chien de bonne race, jette les hauts cris en s'approchant du gibier, et appelle chacun par son nom. Il se complaît à le voir railler l'un, et il le considère en louant un autre, sans la moindre apparence de jalousie. A la fin, Astyage fait emporter beaucoup de bêtes et s'en va. Et, par la suite, il était si charmé de cette chasse, que, toutes les fois qu'il le pouvait, il partait avec Cyrus, prenait avec lui un grand nombre de personnes, ainsi que les enfants, à cause de Cyrus. Cyrus passait donc ainsi la plus grande partie de son temps, divertissant et obligeant tout le monde, sans jamais faire aucun mal.

Quand il fut près de quinze ou seize ans, le fils du roi des Assyriens, étant sur le point de se marier, voulut faire une grande chasse. Ayant donc entendu dire que, sur les frontières de son pays et celles des Mèdes, il y avait beaucoup de gibier, parce qu'on n'y avait pas chassé à cause de la guerre, il désira y aller. Mais, afin de chasser en toute sûreté, il prend avec lui un grand nombre de cavaliers et de peltastes, destinés à lui amener le gibier hors des fourrés, dans les endroits labourables et praticables. Arrivé aux forteresses où il y avait garnison, il s'y arrête pour souper, afin de commencer la chasse dès le lendemain matin.

Le soir même, la garde qui devait relever l'autre arrive de la ville, fantassins et cavaliers. Il lui semble que cela fait une nombreuse armée, les deux gardes se trouvant réunies, et lui-même ayant amené pour sa part beaucoup de cavaliers et de fantassins. Il songe donc que ce serait un bel exploit d'aller butiner sur le territoire médique : il pense que cette entreprise serait plus brillante qu'une chasse, et qu'il en emporterait une grande quantité de bestiaux. S'étant donc levé de bonne heure, il fait avancer son armée, laisse les fantassins réunis sur les frontières, et s'approche lui-même, avec les chevaux, des forteresses des Mèdes, suivi de ses soldats les plus nombreux et les meilleurs : là il s'arrête, afin que les gardes des Mèdes ne fassent pas de sortie sur les coureurs, et il envoie le reste, par escadrons, battre la campagne de côté et d'autre, leur recommandant de fondre sur tout ce qui se présenterait et de le lui amener. Ainsi font-ils. Astyage, averti que les ennemis sont dans le pays, part au secours de sa frontière avec les troupes qu'il avait auprès de lui. Son fils le suit avec des cavaliers rassemblés à la hâte, après avoir donné aux autres troupes l'ordre de venir toutes au secours. Voyant les hommes des Assyriens en bon nombre, bien rangés, et leurs chevaux immobiles, les Mèdes font halte également. Cyrus, voyant tout le monde partir en masse, part lui-même et revêt alors pour la première fois ses armes; il n'y comptait plus, tant il avait à cœur de se voir armé. Et, en effet, ces armes étaient magnifiques; elles lui allaient admirablement, son grand-père les ayant fait faire à sa taille. Il s'arme donc, monte à cheval et part. Astyage est tout étonné de le voir arriver, ne sachant d'après quel ordre il venait. Il lui dit cependant de rester auprès de lui.

Cyrus, voyant les nombreux cavaliers qu'il avait en face, fait cette question : « Est-ce que ce sont les ennemis, grand-père, ces gens qui se tiennent là tranquillement sur leurs chevaux? — Oui, ce sont les ennemis, dit Astyage. — Et ceux là-bas qui galopent? — Également.— Par Jupiter, grand-père, dit Cyrus, ce sont de pauvres gens, et montés sur de pauvres chevaux, qui nous enlèvent nos biens sous nos yeux. Il faut détacher sur eux quelques-uns d'entre nous. — Mais ne vois-tu pas, garçon, quelle longue file de cavaliers se développe pour soutenir les autres? Si nous les attaquons, ils viendront nous couper par derrière : et nous ne sommes pas encore en force. — Mais si tu restes pour attendre le renfort, ces gens-là auront

peur et ne bougeront pas, et les pillards lâcheront prise aussitôt qu'ils verront qu'on se porte sur eux. »

Quand Cyrus a dit ces mots, Astyage trouve qu'il y a du bon dans son avis. Admirant sa prudence et son intelligence éveillée, il ordonne à son fils de prendre un escadron de cavalerie et de se porter sur ceux qui enlevaient le butin. « Pour moi, dit-il, je me porterai sur les autres, s'ils font mine de remuer, et je les forcerai à ne faire attention qu'à nous. » Cyaxare prend donc des chevaux et des hommes vigoureux et part au galop. Cyrus, les voyant partir, s'élance avec eux et marche promptement en tête, tandis que Cyaxare le suit et que les autres ne demeurent point en arrière. En les voyant approcher, les maraudeurs laissent là leur butin et s'enfuient.

Mais Cyrus et sa troupe leur coupent le chemin et frappent sur ceux qu'ils saisissent, Cyrus en tête; tandis que ceux qui avaient gagné de vitesse par un autre côté, ils les poursuivent de près et ne les lâchent pas avant d'en avoir pris quelques-uns. Comme un chien de bonne race, mais sans expérience, se jette inconsidérément sur un sanglier, de même Cyrus se porte avec ardeur, ne songeant qu'à frapper celui qu'il saisit, et pas à autre chose. Cependant les ennemis, voyant le danger des leurs, font avancer la cavalerie de réserve, espérant que la poursuite cesserait, quand on apercevrait leur mouvement. Mais Cyrus, sans reculer, appelle son oncle avec grands cris et grands transports de joie, et poussant avec force, il précipite la fuite des ennemis. Cyaxare le suit : il aurait eu honte sans doute devant son père : leurs gens viennent après, avec une grande ardeur de poursuite, même ceux qui, d'ordinaire, n'étaient pas très-braves contre l'ennemi. Mais quand Astyage voit d'une part leur poursuite inconsidérée, et de l'autre les ennemis serrés et bien rangés s'avançant à leur rencontre, il craint que son fils et Cyrus ne tombent sans ordre au milieu d'hommes bien préparés et n'éprouvent un échec, et s'élance vivement sur les ennemis. De leur côté, les ennemis, voyant les Mèdes s'ébranler, font halte le javelot et la flèche en arrêt, s'imaginant que, quand les Mèdes seront à la portée du trait, ils s'arrêteront comme d'habitude. En effet, jusque-là, quand ils étaient proches, ils s'avançaient les uns contre les autres, et escarmouchaient souvent jusqu'au soir. Mais quand les ennemis voient leurs coureurs revenir sur eux à toute bride, Cyrus les serrer de près, et Astyage s'approcher avec ses chevaux jusqu'à la portée du trait, ils plient et prennent la fuite. Les autres,

les suivant au galop, en prennent un grand nombre, frappent ceux qu'ils prennent, hommes et chevaux, et tuent ceux qui tombent : on ne les quitte pas, avant d'être arrivés à l'infanterie assyrienne : mais là, craignant qu'il n'y eût quelque grande embuscade, l'on s'arrête.

Astyage s'en retourne après cela, tout ravi de l'avantage remporté par sa cavalerie ; mais pour Cyrus, il ne sait que lui dire : il voyait bien qu'il était la cause du succès; mais il trouvait qu'il y avait de la folie dans son audace. En effet, au moment où tout le monde se retirait chez soi, Cyrus, resté seul, s'amusait à se promener à cheval pour regarder les morts. Ceux qui avaient ordre de le ramener, après avoir eu peine à l'arracher de là, le conduisent à Astyage ; mais il se cache derrière ceux qui l'emmènent, ayant remarqué le front courroucé de son grand-père à son aspect.

Voilà ce qui se passa avec les Mèdes. Dès lors tous ont à la bouche le nom de Cyrus, soit dans leurs discours, soit dans leurs chansons ; et Astyage, qui déjà l'avait en estime, est alors plein d'admiration pour lui. Cambyse, père de Cyrus, est enchanté en apprenant ces nouvelles ; puis, quand on lui dit que Cyrus fait déjà les actions d'un homme, il le rappelle, pour lui faire achever son éducation à la façon nationale des Perses. On dit que Cyrus répond aussitôt qu'il est prêt à partir pour ne pas fâcher son père, ni se faire blâmer par ses compatriotes. Astyage d'ailleurs juge nécessaire de le renvoyer. Il lui donne à choisir parmi ses chevaux ceux qu'il désire prendre, lui fait encore plusieurs autres présents en le congédiant, pour montrer la tendresse qu'il a pour lui, et les grandes espérances qu'il a conçues de le voir un jour capable d'être utile à ses amis et de nuire à ses ennemis. Quand Cyrus part, tout le monde lui fait cortége à cheval, enfants, jeunes gens, hommes, vieillards, et Astyage aussi : et l'on dit qu'il n'y avait personne qui ne s'en allât en versant des larmes.

On dit encore que Cyrus partit les yeux baignés de larmes, qu'il distribua à ses camarades d'âge une grande partie des dons qu'Astyage lui avait faits, et qu'à la fin il se dépouilla de sa robe médique pour la donner à quelqu'un, montrant par là qu'il le chérissait plus que tous les autres. Cependant on conte que ceux qui avaient pris et accepté les présents les renvoyèrent à Astyage. Astyage les reçut et les renvoya à Cyrus, qui les fit de nouveau remettre aux Mèdes, en disant : « Grand-père, si tu veux que je revienne un jour auprès de toi sans rougir, per-

mets à chacun de garder ce que je lui ai donné. » Astyage, en entendant cela, fit comme Cyrus le demandait.

Il faut ici parler d'une anecdote amoureuse. On dit que quand Cyrus s'en allait et qu'on se séparait les uns des autres, ses parents le baisèrent sur la bouche, à la façon persique, comme le font encore les Perses aujourd'hui. Un certain Mède, homme beau et bon, avait été frappé depuis longtemps de la beauté de Cyrus. Quand il voit les parents lui donner le baiser, il s'arrête à l'écart; puis, quand tout le monde est parti, il s'approche de Cyrus et lui dit: « Suis-je donc le seul de tes parents que tu ne reconnaisses point, Cyrus? — Comment, lui dit Cyrus, est-ce que tu es aussi de mes parents? — Certainement, dit-il. — C'est donc pour cela, dit Cyrus, que tu me regardais tant: car il me semble t'avoir vu souvent me regarder. — Je voulais toujours m'approcher de toi, mais, par les dieux, j'avais honte. — Il ne le fallait pas, dit Cyrus, étant un parent. » Et cela dit, Cyrus s'avance et lui donne le baiser. Le Mède ainsi baisé lui dit: « Est-ce que c'est aussi chez les Perses la mode de donner le baiser aux parents? — Certainement; quand il y a longtemps qu'ils ne se sont vus, ou quand ils se séparent les uns des autres. — C'est donc le moment, dit le Mède, de me donner un second baiser, car je m'en vais comme tu vois. » Cyrus lui donne un second baiser d'adieu, et l'autre s'en va. Ils n'avaient pas encore fait beaucoup de chemin, quand le Mède revient sur son cheval tout en sueur. Cyrus le voyant: « Eh quoi! dit-il, as-tu donc oublié quelqu'une des choses que tu voulais me dire? — Non, par Jupiter, mais j'arrive après bien longtemps. — Par Jupiter, dit Cyrus, après bien peu de temps. — Comment! après bien peu de temps! dit le Mède; tu ne sais donc pas, Cyrus, que même le temps de cligner l'œil me semble tout à fait long, parce que je ne te vois plus, toi qui es ce que tu es? » Alors Cyrus, passant des larmes au sourire, lui dit, en le quittant, de ne pas se mettre en peine, que dans peu il sera de retour, et qu'alors il aura pleine liberté de le voir à son aise, sans cligner de l'œil.

CHAPITRE V.

Cyrus en Perse. — Il reste encore un an dans la classe des enfants et entre dans celle des jeunes gens, où il se distingue par son exactitude et son zèle à remplir ses devoirs. — Ligue de l'Asie contre Cyaxare, successeur d'Astyage. — Cyrus est envoyé au secours de la Médie. — Son discours aux officiers de l'armée.

Cyrus retourne donc en Perse, et l'on dit qu'il y demeure encore un an dans la classe des enfants. D'abord ses compagnons se moquent de lui à son retour, comme s'il avait appris à vivre mollement chez les Mèdes. Mais quand ils le voient manger et boire avec le même plaisir qu'eux-mêmes, quand ils remarquent que, lorsqu'il y a un régal dans une fête, il donne plutôt de sa portion qu'il n'en redemande ; quand ils voient, en outre, qu'il les surpasse également dans le reste, ceux de son âge s'inclinent devant lui. Après avoir traversé cette discipline, il entre parmi les adolescents. Là, il se place encore au-dessus d'eux, soit dans les exercices qu'il faut faire, soit par la patience qu'il faut déployer, respectant les vieillards, obéissant aux chefs.

Cependant, avec le temps, Astyage meurt chez les Mèdes, et Cyaxare, fils d'Astyage et frère de la mère de Cyrus, prend le gouvernement des Mèdes. Le roi des Assyriens, après avoir soumis tous les Syriens, nation considérable, s'être rendu tributaires le roi des Arabes et les Hyrcaniens, et s'être mis en guerre avec les Bactriens, se figure que, s'il peut affaiblir les Mèdes, il deviendra facilement maître de tous les peuples qui l'environnent. Il députe donc à toutes les nations qui lui sont soumises, à Crésus, roi des Lydiens, au roi des Cappadociens, aux peuples des deux Phrygies, aux Cariens, aux Paphlagoniens, aux Indiens, aux Ciliciens, calomniant les Mèdes et les Perses, disant que ces peuples grands, puissants, resserrés en un seul corps, se sont réunis par des mariages, et qu'ils lui font l'effet, si l'on ne se hâte de les affaiblir, de devoir aller subjuguer chaque nation successivement. Les uns font alliance avec lui, convaincus par ces discours, les autres gagnés par des présents et de l'argent ; car il en avait beaucoup.

Cependant Cyaxare, fils d'Astyage, à la nouvelle de ces in-

trigues et des préparatifs des alliés ligués contre lui, prend lui même ses dispositions du mieux qu'il peut. Il députe à la république des Perses et à Cambyse, mari de sa sœur et roi des Perses. Il députe aussi à Cyrus, le priant de tâcher de venir à la tête de l'armée, si la république des Perses envoyait quelques soldats. Car Cyrus, après avoir achevé les dix ans de l'adolescence, était déjà parmi les hommes faits. Cyrus accepte, et les vieillards, après en avoir délibéré, le nomment chef de l'armée envoyée chez les Mèdes. Ils lui permettent de choisir deux cents des homotimes, et permettent à chacun de ceux-ci d'en prendre quatre du même rang : ils étaient donc tous ensemble au nombre de mille. Chacun de ces mille a ensuite la permission de choisir dans le peuple perse dix peltastes, dix frondeurs et dix archers. De la sorte, il y avait dix mille archers, dix mille peltastes, dix mille frondeurs, sans comprendre les mille homotimes. Telle était l'armée confiée à Cyrus. A peine élu, il commence aussitôt par les dieux, obtient des présages favorables, et choisissant les deux cents, qui, à leur tour, choisissent les quatre, il les assemble et leur tient tout d'abord ce discours : « Amis, je vous ai choisis, non pour vous avoir éprouvés aujourd'hui pour la première fois, mais parce que je vous ai vus rechercher avec un laborieux empressement depuis votre enfance ce que notre cité considère comme beau, et ce qu'elle considère comme honteux, le rejeter sans réserve. Maintenant pourquoi ai-je voulu me voir élever à ce commandement, et pourquoi vous ai-je convoqués, je veux vous l'expliquer. J'ai toujours eu l'idée que nos ancêtres n'étaient pas pires que nous : car ils vivaient en pratiquant les exercices que nous nommons œuvres de vertu. Cependant quel bien leur manière d'être a-t-elle procuré à la république, je ne puis le voir encore. Je ne crois pas toutefois que les hommes pratiquent une seule vertu pour que les bons n'en tirent pas plus avantage que les méchants. Ainsi ceux qui se privent des plaisirs présents, ne le font pas dans le dessein de n'en goûter jamais aucun ; c'est, au contraire, afin de se ménager, pour l'avenir une jouissance beaucoup plus grande au moyen de cette tempérance. Ceux qui désirent devenir habiles dans l'art de la parole, ne s'y exercent pas pour parler bien sans cesse en public ; mais ils espèrent, par leur talent de bien parler, convaincre les hommes et faire un jour des choses grandes et bonnes. Ceux qui se livrent aux exercices militaires, ne se proposent pas de passer leur vie à combattre ; mais ils pensent qu'en devenant habiles dans les

travaux guerriers, ils acquerront une grande fortune, une grande prospérité, de brillants honneurs pour eux et pour leur pays.

« Si quelques-uns, après avoir beaucoup travaillé, sont devenus incapables, par la vieillesse, d'en recueillir quelque fruit, je les comparerai à un homme qui, désirant devenir un bon agriculteur, sèmerait bien, planterait bien, mais qui, au moment de la récolte, laisserait son grain tomber à terre, au lieu de le recueillir. De même, un athlète qui, par beaucoup d'exercices, se serait rendu capable de vaincre, et qui resterait là sans lutter, me paraîtrait encourir justement le reproche de folie. Pour nous, soldats, ne tombons point dans ce défaut. Et puisque nous savons que, dès l'enfance, nous avons été exercés pour les actions belles et bonnes, marchons contre les ennemis qui, je le sais les ayant vus, ne sont que des novices à lutter contre nous. Car je n'appelle pas antagonistes sérieux des hommes qui savent tirer de l'arc, lancer le javelot ou monter à cheval, et qui, s'il faut supporter la fatigue, en sont incapables : or, ceux-ci ne sont que des novices en fait de fatigue ; ni des hommes qui, lorsqu'il faut veiller, en sont incapables : or, ceux-ci ne sont que des novices en fait de veille ; ni des hommes qui, tout en étant capables de fatigue et de veille, ne savent pas se conduire avec des alliés et des ennemis : or, ceux-ci ne connaissent pas évidemment cette science, la plus importante de toutes.

« Vous, au contraire, vous usez de la nuit, comme les autres du jour ; vous regardez le travail comme la source de bien vivre : la faim vous sert d'assaisonnement, et vous buvez de l'eau avec plus de plaisir que les lions. Surtout vous possédez dans vos âmes la passion la plus belle pour un guerrier : vous aimez les louanges par-dessus tout le reste ; or, quand on aime les louanges, on doit acquérir ce qui les procure, on doit supporter, pour y atteindre, toutes les fatigues, tous les dangers. Si en vous parlant ainsi de vous-mêmes je pensais autrement, c'est moi-même que je tromperais. Car, si jamais vos actions venaient à me démentir, votre défaillance retomberait sur moi. Mais je suis sûr, grâce à votre expérience, à votre affection pour moi et à l'ignorance des ennemis, que ces espérances ne seront point trompées. Marchons avec confiance, puisque nous ne pouvons pas même être soupçonnés de convoiter injustement le bien d'autrui. Ce sont les ennemis dont les mains injustes commencent par nous attaquer ; ce sont des amis qui nous appel-

lent à leur défense. Y a-t-il rien de plus juste que de repousser une attaque, rien de plus beau que de secourir ses amis?

« Je crois aussi que ce qui vous donne plus de confiance encore, c'est que je n'ai point négligé les dieux à notre départ. Pour avoir vécu longtemps avec moi, vous savez que non-seulement dans les grandes entreprises, mais même dans les petites, mon premier soin est de commencer par les dieux, toujours. Enfin, que vous dirai-je? Allez, choisissez, prenez les hommes qu'il vous faut, préparez tout le reste, et partez pour la Médie. Pour moi, je retourne auprès de mon père, et puis je pars, après m'être informé avant tout de l'état de nos ennemis, et avoir tout préparé de mon mieux, pour que le succès, avec l'aide de Dieu, soit assuré à notre lutte. » Tout s'exécute ainsi.

CHAPITRE VI[1].

Cyrus retourne auprès de Cambyse : ils s'entretiennent longuement des devoirs d'un bon général.

Cyrus retourne à la maison, adresse des prières à Vesta nationale[2], à Jupiter national et aux autres dieux, et part pour l'armée. Son père lui fait la conduite. Quand ils sont hors de la maison, on dit que des éclairs brillèrent à leurs yeux et qu'on entendit des tonnerres de bon augure. Ces signes s'étant produits, ils marchent sans attendre d'autres présages que ces signes éclatants du grand Dieu. Chemin faisant, le père de Cyrus lui adresse ainsi la parole : « Oui, mon fils, les dieux propices et bienveillants favorisent ton expédition : les victimes l'attestent, et ces signes qui se manifestent dans le ciel. Toi-même tu le reconnais. Car je t'ai toujours instruit de ces pratiques, afin que tu comprennes directement les volontés des dieux sans autres interprètes, c'est-à-dire, que tu voies ce qui peut être vu, que tu entendes ce qui peut être entendu, et que tu ne sois pas à la discrétion des devins, qui, voulant te tromper, te disent autre chose que ce qui est annoncé par les dieux; ou bien

1. Cf. *Mém.* III, 1, t. I, p. 64 et suivantes.

2. Sur le culte de Vesta, voyez la thèse latine de Fustel de Coulanges, *Quid Vestæ cultus in institutis veterum privatis publicisque valuerit.* — Cf. *Cyrop.* VIII, ch. v; *Hist. gr.*, I, vii.

encore afin que, si par hasard tu te trouves sans devin, loin d'être embarrassé d'expliquer les signes divins, la divination te fasse connaître la volonté des dieux et te mette en état d'y obéir. — Mon père, dit Cyrus, pour mériter que les dieux propices veuillent me conseiller, je continuerai toujours, tant que je le pourrai, de me conformer à ton langage. Car je me rappelle t'avoir entendu dire un jour qu'un moyen efficace d'obtenir ce qu'on souhaite des dieux aussi bien que des hommes, c'est de ne point attendre qu'on soit dans la détresse pour leur rendre hommage, mais que la prospérité est le moment même où il faut se souvenir des dieux : tu disais également que c'est ainsi qu'on doit agir avec ses amis. — N'est-ce donc pas, mon fils, en raison même de ces maximes, que tu viens avec plus de plaisir prier les dieux, et que tu espères davantage obtenir ce que tu leur demandes, attendu que ta conscience ne te reproche point de les avoir négligés? — Cela est vrai, mon père, je considère les dieux comme des amis pour moi. — Te souvient-il aussi, mon fils, de ce que nous avons dit un jour à ce propos? Les hommes qui savent ce que les dieux ont mis à notre portée, réussissent mieux que ceux qui les ignorent ; ceux qui travaillent vont plus vite que ceux qui demeurent oisifs ; le soin est une voie plus sûre que l'incurie, et il faut se montrer tel qu'on doit être, quand on veut demander quelques biens aux dieux. — Oui, par Jupiter, dit Cyrus, je me rappelle t'avoir entendu dire ces paroles ; et j'ai dû me rendre à l'évidence de ton langage. Je sais que tu disais encore qu'il n'est pas permis de demander aux dieux, quand on ne sait pas monter à cheval, de vaincre dans un combat à cheval ; quand on ne sait pas tirer de l'arc, de l'emporter en tirant de l'arc sur ceux qui le savent ; quand on ne sait pas gouverner, de vouloir sauver un vaisseau en le gouvernant ; quand on ne sème pas de grains, de demander de faire une bonne récolte ; quand on n'a rien fait pour se défendre à la guerre, de demander à n'être pas vaincu. Tout cela, en effet, est contraire aux lois établies par les dieux ; et tu disais que, quand on demande des choses injustes, il est aussi naturel de ne pas les obtenir des dieux, que de ne rien obtenir des hommes quand on leur demande des choses illégales. — Mais, as-tu donc oublié, mon fils, ce que nous disions encore moi et toi? qu'il est beau pour un homme de pouvoir veiller à devenir lui-même beau et bon à toute épreuve, et de se procurer les moyens d'avoir largement le nécessaire, lui et ses serviteurs. Mais si c'est là un grand point,

savoir gouverner les autres hommes de manière à leur procurer abondamment le nécessaire et les rendre tous tels qu'ils doivent être, nous paraissait une œuvre réellement admirable. — Oui, par Jupiter, mon père, dit Cyrus, je me rappelle que tu disais cela. Aussi me semblait-il qu'une œuvre gigantesque, c'est de bien gouverner. Et maintenant même encore je suis dans la même idée, quand, en y réfléchissant, je considère le gouvernement en lui-même. Seulement, quand, regardant les autres hommes, je considère et ce que sont les gouvernants, et ce que sont particulièrement nos antagonistes, il me semble qu'il serait honteux de craindre ces gens-là et de ne pas vouloir les attaquer. En effet, je vois que tous, à commencer par nos alliés, s'imaginent que la principale différence entre le gouvernant et les gouvernés, c'est de faire meilleure chère, d'avoir plus d'or dans ses coffres, de dormir plus longtemps, de vivre en se donnant moins de peine que les gouvernés. Moi, au contraire, je pense que la différence entre le gouvernant et les gouvernés ne consiste pas dans la vie plus facile, mais dans une prévoyance plus active et un plus grand amour du travail. — Oui, mais, mon garçon, il y a des circonstances où il faut lutter non pas contre les hommes, mais contre les choses elles-mêmes, et il n'est pas toujours facile d'en triompher sans obstacle. Par exemple, tu sais que, si ton armée n'a pas le nécessaire, ton commandement s'évanouira bientôt. — Cela est vrai, mon père; mais Cyaxare a dit qu'il fournira ce qu'il faut à tous ceux qui lui viennent d'ici, quel qu'en soit le nombre. — Tu pars donc, mon garçon, sur la foi des richesses de Cyaxare? — Mais oui, dit Cyrus. — Et sais-tu précisément ce qu'il a? — Non, par Jupiter, dit Cyrus, je n'en sais rien. — Tu comptes donc sur ce que tu ne sais pas? Ainsi, tu auras besoin de bien des choses, il te faut même, dès à présent, faire mille et mille dépenses, ne le sais-tu pas? — Je le sais, dit Cyrus. — Et s'il n'a pas le moyen de dépenser, s'il ment avec connaissance de cause, comment ira ton armée? Il est évident que cela n'ira pas bien. — Alors, mon père, dit Cyrus, si tu vois quelque ressource qui s'ajoute aux miennes, tant que nous sommes encore en pays ami, dis-le-moi.

— Tu me demandes, mon garçon, s'il y a quelque ressource qui s'ajoute aux tiennes? Mais qui peut mieux trouver des ressources que celui qui a la force en main? Tu pars d'ici avec une infanterie qui n'a pas, j'en suis sûr, son égale au monde : la cavalerie des Mèdes, qui est très-forte, va être ton alliée.

Quelle est alors la nation d'alentour qui ne s'empresse de te venir en aide soit par désir de te plaire, soit par crainte d'éprouver quelque mal? Tu dois te concerter avec Cyaxare pour qu'il ne te manque rien de ce qu'il faut avoir ; et pour le courant, te ménager des ressources assurées. Mais retiens-moi bien ce point-ci, le plus essentiel de tous : il ne faut jamais attendre pour te procurer le nécessaire que la nécessité t'y oblige ; mais quand tu seras surtout dans l'abondance, songe à te munir contre la disette. Car, moins tu paraîtras avoir besoin de ce que tu demandes, plus tu l'obtiendras facilement ; tes soldats n'auront rien à te reprocher, et de plus tu obtiendras le respect des autres. Si tu veux, selon ton pouvoir, faire du bien ou du mal à quelqu'un, tant que tes soldats auront le nécessaire, ils t'obéiront plus vite, et, sache-le bien, tu trouveras des paroles plus persuasives, quand on verra que, de plus, tu es en état de faire, si tu veux, du bien ou du mal.— Tout ce que tu dis, mon père, me paraît fort juste : ajoutons que ce que les soldats vont, dit-on, recevoir aujourd'hui, il n'y en a pas un qui m'en saura gré. Car ils savent à quelle condition Cyaxare les fait venir pour alliés ; tandis que, s'ils reçoivent de moi la moindre chose, ils regarderont cela comme un honneur et ils en sauront, j'en suis sûr, un gré infini à celui qui leur aura donné. Quand on a une armée avec laquelle on peut servir ses amis à charge de revanche, et essayer de punir ses ennemis, et quand on néglige de se procurer des ressources, n'est-ce pas, selon toi, aussi honteux que d'avoir des champs, d'avoir des travailleurs pour y travailler et de laisser la terre en friche et inutile? Aussi, pour ma part, jamais je ne négligerai le moyen de donner le nécessaire à mes soldats, soit en pays ami, soit en pays ennemi ; tu peux en être certain.

— Mais n'y a-t-il pas, mon garçon, d'autres choses que nous croyions nécessaires de ne pas négliger? T'en souviens-tu? — Comment aurais-je oublié le jour où je vins te demander de l'argent pour payer les leçons de celui qui prétendait m'avoir donné des leçons de stratégie? En me le donnant, tu me fis à peu près cette question : « Dis-moi, mon garçon, l'homme à qui « tu portes cet argent, t'a-t-il parlé de l'économie comme ren- « trant dans les devoirs d'un général? Car enfin les soldats n'ont « pas moins besoin de choses nécessaires, que les domestiques « dans une maison. » Et lorsque, te disant la vérité, je te répondis qu'il ne m'en avait pas dit un mot, tu me demandas s'il m'avait touché quelque chose de la santé et de la vigueur, comme préoccu-

pations nécessaires du général au sujet de son armée. Comme je te dis qu'il ne m'en avait point parlé, tu me demandas encore s'il ne m'avait point enseigné quelques ruses propres à rendre les alliés très-habiles dans chacun des travaux militaires. Je te dis qu'il ne m'en avait pas dit un mot, et alors que tu cherchas à savoir s'il m'avait appris comment je pourrais inspirer du courage à une armée, disant qu'en toute entreprise il y a une différence énorme entre le courage et la timidité, je te répondis qu'il n'en avait pas été question, et tu t'informas si, dans ses leçons, il m'avait donné quelques conseils sur le meilleur moyen de se faire obéir de son armée. Je te répondis qu'il ne m'avait pas ouvert la bouche de tout cela, et enfin tu me demandas ce qu'il m'avait appris pour dire qu'il m'avait appris la stratégie. Je te répondis que c'était la tactique. Tu te mis à rire et à m'expliquer ensuite, en reprenant par les détails, à quoi pourrait servir la tactique. en fait de stratégie, sans les choses nécessaires ; à quoi, sans la santé, à quoi, sans savoir les ruses de guerre ; à quoi, sans l'obéissance. Et quand tu m'eus démontré clairement que la tactique est la moindre partie de la stratégie, comme je te demandais si tu étais en mesure de m'enseigner quelqu'une de ces choses, tu m'engageas à aller m'en entretenir auprès des hommes réputés bons stratégistes, et à m'informer comment chacune d'elles se pratique.

« Depuis lors, j'ai toujours fréquenté ceux que j'entendais dire savants sur ces matières. Ainsi pour la nourriture, j'ai cru pouvoir m'en remettre aux soins de Cyaxare ; pour la santé, j'ai entendu dire et j'ai vu que, comme les villes qui veulent être en bonne santé se choisissent des médecins, les généraux emmènent avec eux des médecins pour leurs soldats : par conséquent, à peine entré en fonctions, je m'en suis préoccupé, et je crois, mon père, que j'ai avec moi des hommes habiles dans l'art médical. »

A cela le père de Cyrus lui répond : « Les gens dont tu parles, mon garçon, me font l'effet de certains raccommodeurs d'habits déchirés : les médecins, quand on est malade, viennent vous guérir ; mais pour toi, il y a une mesure plus noble à prendre relativement à la santé, c'est d'empêcher ton armée d'être malade : telle doit être ta préoccupation. — Et quelle est la marche à suivre, mon père, pour arriver à cela ? — Quand tu dois rester quelque temps au même endroit, aie soin avant tout de t'assurer d'un campement salubre ; et tu ne seras pas en défaut sur ce point, si tu t'en donnes la peine. Il n'est men-

tion chez les hommes que des endroits malsains ou salubres : et de plus, on a dans les deux cas des témoignages manifestes dans la constitution et dans le teint des habitants. Cependant il ne suffit pas de considérer la localité, mais il faut te souvenir des soins que tu prends toi-même pour conserver ta santé. — Par Jupiter, répond Cyrus, je veille avant tout à ne point trop me remplir ; c'est chose fort incommode ; puis je prends de l'exercice pour digérer ; et ce moyen me paraît excellent pour me conserver la santé et y ajouter de la vigueur. — C'est bien, mon garçon, mais il faut penser aux autres. — Oui, mon père ; mais les soldats ont-ils le temps de s'exercer le corps ? — Par Jupiter, dit le père de Cyrus, ce n'est pas seulement une chose bonne, mais indispensable. Il faut qu'une armée, pour accomplir ses devoirs, ne cesse pas un instant de faire du mal aux ennemis, ou du bien à elle-même. Or, s'il est difficile, mon garçon, de nourrir un homme oisif, s'il est plus difficile de nourrir une maison entière, le plus difficile de tout c'est de nourrir une armée oisive. Car il y a dans une armée beaucoup de bouches qui mangent, qui se mettent en campagne avec très-peu de chose et qui consomment largement ce qu'on leur donne ; ainsi une armée ne doit pas rester oisive. — Tu veux dire, mon père, que, s'il n'y a rien à faire d'un laboureur paresseux, il n'y a rien à faire d'un général oisif. — Aussi j'affirme qu'un général actif, si quelque dieu ne traverse son action, saura mettre sous nos yeux des soldats bien pourvus du nécessaire, et leur donner des corps bien portants. — Quant aux manœuvres militaires, je pense, mon père, qu'il sera bon d'établir certaines luttes et de proposer un prix : ce sera un bon moyen d'encourager les soldats à bien faire et de les avoir tout préparés pour s'en servir au besoin. — Tu as raison, mon garçon. En faisant cela, sois sûr que tu verras que tes troupes seront aussi bien dressées que des chœurs de danse.

— Je te dirai encore, reprend Cyrus, que, pour donner du cœur aux soldats, je ne vois rien de meilleur que de remplir ses hommes de belles espérances. — Oui, mon garçon ; mais c'est faire là comme si à la chasse on appelait toujours ses chiens du cri usité quand on aperçoit la bête. D'abord, je le sais bien, ils s'empressent d'obéir ; mais, si on les trompe plusieurs fois, ils finissent, même quand on les appelle réellement, au vu de la bête, par ne plus obéir. Il en est de même de l'espérance. Si l'on fait souvent entrevoir l'attente d'un bien mensonger, on finit par ne plus persuader, même quand on parle d'un espoir

qui est réel. Il faut donc se garder de parler, mon garçon, de choses qu'on ne sait point parfaitement, bien que parfois ce moyen ait réussi à d'autres. Quant aux exhortations réservées pour les grands dangers, il faut en ménager le plus possible le crédit. — Oui, par Jupiter, tu me sembles, mon père, parler avec justesse, et cette conduite m'agrée ainsi. Toutefois, en ce qui concerne l'art de rendre les soldats obéissants, je crois, mon père, en avoir quelque expérience. Car, dès mon enfance, tu m'as appris à t'obéir, puis, quand tu m'as mis aux mains des maîtres, ils m'ont fait suivre la même pratique ; enfin, lorsque nous étions parmi les adolescents, notre chef y donnait une scrupuleuse attention. Au reste, la plupart de nos lois ne m'ont pas semblé enseigner autre chose que ces deux principes, commander et obéir. Or, en y réfléchissant, je crois que ce qui conduit le mieux à obéir, c'est que l'obéissance soit louée et honorée, la désobéissance humiliée et punie. — Sans doute, mon garçon, c'est la marche à suivre pour te faire obéir par contrainte ; mais, ce qui vaut bien mieux, pour se faire obéir volontairement, il y a une voie beaucoup plus courte. Quand les hommes croient que quelqu'un sait mieux qu'eux ce qui est de leur intérêt, ils lui obéissent volontiers. C'est une remarque que tu peux faire dans mille circonstances, mais particulièrement chez les malades : ils s'empressent d'appeler les médecins pour se faire prescrire les remèdes nécessaires. Sur mer, tout l'équipage s'empresse d'obéir aux pilotes ; et généralement, quand on croit que quelqu'un connaît mieux la route, on n'hésite point à marcher derrière lui. Au contraire, quand on croit que l'obéissance peut tourner mal, on ne cède point aux punitions et l'on ne se laisse point séduire par les présents. Car jamais personne de gaieté de cœur ne reçoit des présents pour son propre mal. — Ainsi, mon père, tu dis qu'il n'y a rien de meilleur pour se faire obéir que de paraître plus habile que ceux auxquels on commande. — C'est ce que je dis. — Eh bien, mon père, comment arrive-t-on le plus vite à donner de soi cette opinion ? — Il n'y a pas, mon garçon, de voie plus courte que de devenir habile dans les choses où tu souhaites paraître plus habile. Or, en parcourant, une à une, les différentes conditions, tu verras que ce que je t'ai dit est vrai. Si tu veux, n'étant pas bon laboureur, paraître bon laboureur, ou cavalier, ou médecin, ou joueur de flûte, ou toute autre profession, pense à tout ce dont il faudrait s'ingénier pour le paraître. Et même si tu gagnais quelques personnes pour te louer, afin de te donner de

la réputation, si tu achetais les plus beaux instruments pour chacun de ces métiers, tu pourrais d'abord tromper le monde ; mais, avant peu, quand on t'aurait mis à l'épreuve, tu serais découvert et tu passerais pour un charlatan. — Mais quel est le moyen de devenir réellement habile dans un art qui doit être utile ? — Il est clair, mon fils, que c'est en apprenant tout ce qui peut être appris, comme tu as appris la tactique. Si ce sont des choses que les hommes ne peuvent pas apprendre, que la pénétration humaine ne peut pas pénétrer, il faut les demander aux dieux par la divination, et tu deviendras plus habile que les autres ; puis, quand tu verras quelque chose de meilleur à faire, tu veilleras à ce que cela soit fait. Car le soin de ce qu'il faut est plutôt d'un homme habile que la négligence. Au reste, pour se faire aimer de ceux auxquels on commande, ce qui me paraît la chose du monde la plus importante, il faut suivre la même voie que quand on désire se faire aimer de ses amis. Je crois qu'il faut évidemment faire du bien. Il est vrai, mon fils, qu'il est difficile de faire toujours du bien à qui l'on veut ; mais partager la joie de ceux auxquels il arrive quelque bien, la douleur de ceux qui éprouvent quelque mal, s'empresser de venir en aide à leurs besoins, craindre qu'ils ne réussissent pas dans leurs projets, essayer par sa prévoyance de les garantir d'un échec : telles sont les preuves manifestes d'une affection réciproque.

« Entrons dans la pratique : si l'on est en été, le chef doit ostensiblement s'exposer davantage au soleil ; en hiver, au froid ; quand il faut peiner, aux travaux : tout cela le fait chérir encore plus de ceux auxquels il commande. — Tu dis donc, mon père, qu'il faut qu'un chef ait plus de courage à tout, que ceux auxquels il commande ? — C'est ce que je dis. Cependant rassure-toi, mon fils. Sache bien que les mêmes travaux n'affectent pas de la même manière le chef et celui qui obéit ; mais la gloire allége les travaux du chef, et la conscience qu'il a que rien de ce qu'il fait ne demeure caché. — Mais enfin, mon père, quand les soldats auront le nécessaire, la santé, l'habitude de la fatigue, l'exercice des manœuvres militaires, l'ardeur de montrer leur bravoure, le désir plus vif d'obéir que de désobéir, te paraîtrait-on sage alors en voulant les conduire aussitôt à l'ennemi ? — Oui, par Jupiter, si l'on doit avoir l'avantage : autrement, plus je croirais être vaillant et avoir de vaillants soldats, plus je me tiendrais sur la réserve. Car d'ordinaire les objets que nous croyons les plus précieux, nous nous efforçons

de les déposer dans l'endroit le plus sûr. — Comment donc, mon père, peut-on avoir l'avantage sur les ennemis? — Par ma foi, mon garçon, tu me demandes là une chose qui n'est point une petite affaire, ni toute simple. Car, sache-le bien, pour faire ce que tu dis, il faut être insidieux, dissimulé, rusé, trompeur, voleur, pillard et supérieur en tout aux ennemis. — Par Hercule, reprend Cyrus en riant, quel homme, mon père, tu me conseilles de devenir! — Mais oui, mon fils, le plus juste et le plus loyal des hommes. — Pourquoi donc alors, mon père, quand nous étions enfants et adolescents, nous enseigniez-vous tout le contraire? — Par Jupiter, c'est encore aujourd'hui la même chose, quand il s'agit de vos rapports avec vos amis et vos concitoyens. Mais dès qu'il s'agit de faire du mal à vos ennemis, ne sais-tu pas qu'on vous apprend mille détours? — Pour moi, mon père, je n'en ai point appris. — Et pourquoi donc avez-vous appris à tirer de l'arc; pourquoi à lancer le javelot; pourquoi à prendre des sangliers dans des filets et dans des fosses; pourquoi des cerfs dans des piéges et dans des lacets? pourquoi enfin ne combattiez-vous pas de plain-pied contre les lions, les ours et les léopards, mais tâchiez-vous toujours de prendre sur eux quelque avantage? Ignores-tu que ce sont là des détours, des tromperies, des ruses, des moyens de succès? — Oui, par ma foi, dit Cyrus, avec des bêtes; mais avec des hommes, j'ai voulu un jour en tromper un, et je sais que j'ai reçu force coups. — Je ne crois pas cependant, dit Cambyse, que nous vous ordonnions de viser de l'arc ou de lancer le javelot sur un homme, mais nous vous apprenions à frapper un but, de manière à ce que, sans faire de mal dans ce moment à vos amis, une guerre échéant, vous pussiez viser les hommes[1]. Et de même nous ne vous enseignions pas à tromper les hommes et à prendre avantage sur eux, mais à le faire avec des bêtes, de manière à ce que, sans nuire à vos amis, vous fussiez, une guerre échéant, exercés à ces manœuvres. — Cependant, mon père, puisqu'il est utile de savoir également faire du bien et du mal aux hommes, il me semble qu'il faudrait que les hommes apprissent l'un et l'autre. — Aussi dit-on, mon garçon, que du temps de nos pères, il y eut un maître de l'enfance, qui enseignait aux enfants la justice comme tu le demandes : ne pas mentir et mentir, ne pas tromper et tromper, ne pas calomnier et calomnier, ne pas prendre avantage et

1. Voy. les mêmes idées dans le traité *De la chasse*, t. I, p. 313, 339.

prendre avantage. Il faisait ensuite une distinction entre ce qu'il fallait faire avec ses amis et avec ses ennemis. Il allait jusqu'à enseigner qu'il peut être juste de tromper ses amis pour le bien, de voler même ses amis pour le bien. Comme conséquence de ses leçons, il exerçait les enfants à les pratiquer entre eux, comme on dit que les Grecs enseignent à tromper dans la lutte, et il exerçait les enfants à agir de la sorte les uns contre les autres. Quelques-uns donc, ayant de leur nature de bonnes dispositions pour bien tromper et pour bien prendre avantage, et n'en ayant peut-être pas de mauvaises pour l'appât du gain, ne s'abstenaient pas de s'exercer sur leurs amis et d'en tirer avantage. Il en résulta un décret, qui est encore en vigueur, d'après lequel il faut instruire les enfants, comme nous instruisons nos serviteurs, à dire simplement la vérité, à ne pas tromper, à ne pas voler, à ne pas essayer de tirer avantage; et l'on punit les délinquants. Il en résulte qu'avec cette habitude on a des citoyens dont les mœurs sont plus douces.

« Mais quand ils ont atteint l'âge que tu as maintenant, on croit pouvoir leur enseigner sans danger comment on doit se comporter avec les ennemis, parce qu'il ne paraît guère possible que vous deveniez des citoyens de mœurs sauvages, après avoir été nourris à vous respecter les uns les autres. Ainsi nous ne parlons pas d'amour aux trop jeunes gens, de crainte que la vivacité du désir, s'ajoutant à la légèreté de leur âge, ne les entraîne à des excès. — Par Jupiter, dit Cyrus, je suis bien en retard pour ce qui concerne ces ruses de guerre : ne tarde donc pas, mon père, si tu en connais, de me les apprendre, afin que j'obtienne des avantages sur les ennemis. — Tâche donc, dit Cambyse, autant que possible, de surprendre avec des troupes bien rangées les ennemis en désordre, avec des soldats armés des troupes sans armes, éveillés, des gens endormis : tâche de les voir en leur demeurant invisible; d'être dans un lieu avantageux, quand ils sont dans un mauvais poste. — Est-il donc possible, mon père, de prendre l'ennemi dans de pareilles fautes? — Il est de toute nécessité, mon garçon, que vous et les ennemis vous vous trouviez souvent en pareilles conjonctures. Ainsi, de part et d'autre, il faut manger; il faut dormir; il faut aller de bon matin aux choses indispensables; il faut passer, bon gré mal gré, par les routes telles qu'elles sont. Il faut donc que tu considères, avant tout, les points sur lesquels tu sens que vous êtes faibles, pour te mettre sur tes gardes, et ceux sur lesquels les ennemis sont le plus faciles à

vaincre, pour les y attaquer. — Est-ce dans ces occasions seulement, dit Cyrus, qu'on peut avoir l'avantage, ou y en a-t-il encore d'autres ?—Il n'en faut pas douter, mon garçon. Dans ces occasions, tous ceux qui connaissent leur faible se tiennent particulièrement sur leurs gardes. Mais c'est bien savoir tromper les ennemis que de leur inspirer de la confiance pour les surprendre à l'improviste, et de les mettre en désordre en feignant de fuir devant eux, de les attirer par la fuite dans un mauvais pas, pour les y attaquer. D'ailleurs, mon garçon, puisque tu désires apprendre toutes ces ruses, il ne faut pas t'en tenir seulement à celles que tu auras apprises, mais devenir toi-même un inventeur de machinations contre les ennemis. C'est ainsi que les musiciens ne se contentent pas des airs qu'ils ont appris, mais ils essayent de composer de nouvelles mélodies. Et comme dans la musique les chants nouveaux et frais sont en plus grande estime, de même à la guerre les stratagèmes les plus récents sont les plus estimés, parce qu'ils trompent le mieux les ennemis. Au reste, mon garçon, quand tu ne ferais que transporter aux hommes les ruses dont tu te servais contre les petits animaux, ne crois-tu pas que tu serais assez avancé dans l'art de prendre avantage sur l'ennemi ? Tu te levais quelquefois la nuit, au cœur de l'hiver, pour aller faire la chasse aux oiseaux, et, avant qu'ils fussent levés, tu leur tendais des piéges dans les endroits où tu voulais les attirer, de manière à ce que la terre remuée parût ne pas l'avoir été ; puis tu avais des oiseaux dressés à servir tes desseins, et à tromper ceux de leur race. Alors tu les épiais de façon à n'en pas être vu, et, après t'y être exercé, tu tirais le filet avant qu'ils pussent s'enfuir. Pour chasser le lièvre qui broute la nuit, et qui le jour se tient au gîte, tu nourrissais des chiens qui le suivaient à l'odeur, et qui le faisaient lever. Comme il est vite à fuir, une fois découvert, tu avais d'autres chiens dressés à le prendre sur pied ; et s'il venait à s'échapper, toi, après avoir épié ses passages et les refuites familières aux lièvres, tu y tendais des filets invisibles, où il tombait et se liait lui-même dans la rapidité de sa fuite. Enfin, de crainte qu'il ne s'échappât encore, tu plaçais à côté des piéges des surveillants, qui devaient se tenir au plus près, puis, toi-même sur la piste du lièvre, et poussant des grands cris, tu l'effrayais de manière à le prendre tout ahuri. Seulement, tu recommandais le silence à ceux que tu avais fait cacher en embuscade. Comme je l'ai dit, si tu voulais user de toutes ces ruses avec les hommes, je ne pense pas qu'un seul

de tes ennemis pût s'échapper. S'il faut parfois combattre en rase campagne, en plein jour, et bien armé des deux parts, c'est alors, mon garçon, que les avantages ménagés de longue main sont d'une grande utilité : je veux dire des soldats dont le corps a été bien exercé, l'âme bien aiguisée, l'éducation militaire bien faite. Mais il faut aussi ne pas perdre de vue que ceux de qui tu veux être obéi, veulent à leur tour que ta prévoyance s'étende sur eux. N'aie donc pas un instant d'insouciance ; mais songe la nuit à ce que ceux qui t'obéissent auront à faire, quand le jour sera venu ; puis le jour, à ce que la nuit les choses marchent à merveille. Comment il faut ranger une armée en bataille, comment il faut la mener de jour ou de nuit, dans un défilé, sur une route unie, dans les montagnes ou dans les plaines, asseoir un camp, placer des sentinelles de nuit et de jour, mener à l'ennemi, battre en retraite, se comporter auprès d'une ville ennemie, s'approcher ou s'éloigner d'un rempart, traverser un bois ou une rivière, se garder de la cavalerie, des gens de trait ou des archers, se ranger promptement en bataille, si les ennemis se présentent quand on marche en colonne, leur faire face s'ils se présentent pour charger en queue ou sur les flancs, éventer de son mieux leurs secrets, et leur cacher de ton mieux les tiens, tout cela, pourquoi t'en parlerais-je ? Tout ce que j'en ai dit, tu l'as souvent entendu, et d'ailleurs tous ceux que tu as crus versés dans ces matières, il n'en est pas un que tu aies négligé d'entendre, pas un dont les leçons ne t'aient profité. Il faut donc, d'après l'occurrence, je crois, te servir des moyens que tu jugeras les plus convenables.

« Mais surtout, mon fils, apprends de moi la chose importante entre toutes : quand les victimes, quand les présages ne sont point favorables, ne t'expose jamais, ni toi ni ton armée. Songe que les hommes forment leurs desseins sur de simples conjectures, et ne savent pas ce qui doit leur être le plus utile. Tu le comprendras par ce qui arrive tous les jours. Nombre d'hommes, qui passaient pour de grands politiques, ont souvent engagé leur patrie dans des guerres contre des peuples qui les ont précipités à leur perte. Beaucoup d'autres ont fait prospérer des particuliers et des États, et, pour prix de leurs services, ils ont souffert les plus grands maux. D'autres, pouvant se créer des amis par un échange de bons offices, ont mieux aimé traiter ces amis en esclaves ; ils ont été punis par ceux-là mêmes qu'ils voulaient asservir. D'autres encore, peu contents de ce qui leur assurait une vie douce, ont désiré tout posséder, et ils ont perdu

même ce qu'ils avaient d'abord. Beaucoup enfin, après avoir acquis cet or tant désiré, y ont trouvé leur perte. Ainsi la sagesse humaine ne met pas plus de prudence à choisir le meilleur que si, après avoir tiré au sort, l'on agissait sur la foi du hasard. Mais les dieux, mon fils, qui sont éternels, savent tout, et ce qui a été, et ce qui est, et ce qui doit suivre ; et, consultés par des hommes auxquels ils sont propices, ils leur indiquent ce qu'il faut faire ou non. Seulement, s'ils ne veulent pas donner ces conseils à tout le monde, il n'y a rien d'étonnant ; rien, en effet, ne les oblige à s'occuper de ce qu'ils ne veulent point. »

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Cambyse et Cyrus se séparent. — Entrevue de Cyaxare et de Cyrus. — Dénombrement de l'armée ennemie et de celle de Cyaxare. — Détails sur les armes des ennemis. — Renfort demandé en Perse. — Discours de Cyrus aux homotimes et aux soldats. — Exercices en attendant l'ennemi. — Récompenses. — Constructions de tentes. — Recommandation aux soldats de ne manger qu'après un grand exercice. — Cyrus invite à sa table les officiers, les soldats et même les valets d'armée.

Tout en devisant de la sorte, ils arrivent aux frontières de la Perse. Là, ils aperçoivent un aigle qui vole à leur droite et qui les guide. Ils prient les dieux et les héros qui veillent sur la Perse de leur être propices et bienveillants durant le voyage, et ils franchissent les frontières. Dès qu'ils les ont franchies, ils prient de nouveau les dieux qui veillent sur la Médie, de leur faire un accueil propice et bienveillant. Cela fait, ils s'embrassent : Cambyse reprend le chemin de la Perse, Cyrus se dirige chez les Mèdes vers Cyaxare.

Aussitôt que Cyrus est arrivé chez les Mèdes auprès de Cyaxare, ils commencent, naturellement, par s'embrasser. Ensuite Cyaxare demande à Cyrus de combien se compose l'armée qu'il lui amène. Cyrus lui dit : « De trente mille hommes, qui jadis sont venus ici comme mercenaires ; les autres sont des homotimes qui ne sont pas même sortis du pays. — Et combien y en a-t-il ? dit Cyaxare. — Le nombre, dit Cyrus, ne te plaira peut-être point, quand tu le sauras ; mais songe que, malgré leur petit nombre, ces gens, qu'on appelle homotimes, commandent aisément au reste des Perses qui sont nombreux. Enfin, en as-tu besoin ? Est-ce pour rien que tu t'effrayais ? Les enne-

mis ne viennent-ils pas? — Par Jupiter, ils sont venus, et en grand nombre encore. — Comment le sait-on? — Beaucoup de gens qui arrivent de là disent tous la même chose, chacun à sa manière. — Il nous faut donc combattre contre ces hommes-là? — Il le faut. — Dis-moi, reprend Cyrus, à combien peuvent se monter leurs troupes et les nôtres, afin que, quand nous le saurons, nous puissions prendre les mesures propres à nous assurer le succès. — Écoute-moi donc, dit Cyaxare. Crésus, roi de Lydie, a, dit-on, dix mille cavaliers, et un peu plus de quarante mille peltastes et archers. Artamas, gouverneur de la grande Phrygie, amène, dit-on, huit mille chevaux, et environ quarante mille peltastes et lanciers. Aribée, roi des Cappadociens, amène six mille cavaliers, et au moins trente mille archers et peltastes. L'Arabe Maragdus conduit dix mille cavaliers, cent chars, et je ne sais combien de frondeurs. Quant aux Grecs d'Asie, on ne sait pas au juste s'ils suivront. Mais ceux qui occupent la partie de la Phrygie voisine de l'Hellespont doivent joindre dans la plaine du Caystre les troupes de Gabée, qui peut avoir six mille chevaux et vingt mille peltastes. On dit que les Cariens, les Ciliciens, les Paphlagoniens, ne veulent pas répondre à l'appel. Pour l'Assyrien, le roi de Babylone, qui est maître du reste de l'Assyrie, doit amener, je le présume, au moins vingt mille cavaliers; ses chars, je le sais, sont au moins deux cents: et il a, je le crois, un grand nombre de fantassins; c'est là son habitude, quand il fait invasion chez nous.

— D'après ce que tu dis, reprend Cyrus, les ennemis ont soixante mille cavaliers, et plus de vingt myriades de peltastes et d'archers. Voyons maintenant, quel est, dis-tu, le nombre de tes troupes? — J'ai plus de dix mille cavaliers mèdes: pour les peltastes et les archers, notre pays en fournira au moins soixante mille. Les Arméniens, nos voisins, viendront avec quatre mille cavaliers et vingt mille hommes de pied. — D'après ce que tu dis, il s'en faut de plus des deux tiers que tu aies autant de cavalerie que les ennemis, et à peine as-tu la moitié de leur infanterie. — Eh quoi, dit Cyaxare, pour combien comptes-tu donc les Perses que tu dis nous amener? — Si nous avons besoin de monde, ou non, dit Cyrus, nous en parlerons une autre fois. Mais commence par me dire quelle est la façon de combattre de chacune de ces nations. — C'est à peu près la même que celle de tout le monde: car ils ont des archers et des porteurs de javelots comme les nôtres. — Avec ces armes-là, dit Cyrus, on est forcé de combattre de loin. — On y est forcé, dit

Cyaxare. — Et par conséquent, dit Cyrus, la victoire est du côté où il y a le plus de combattants; car une grosse troupe blessera beaucoup plus de gens dans une petite, que la petite n'en pourra blesser dans la grande. — Si cela est vrai, dis-moi, Cyrus, qu'y a-t-il de mieux à faire que d'envoyer chez les Perses, et de leur dire que, si les Mèdes éprouvent un échec, le danger gagnera la Perse, et de leur demander un renfort? — Mais, répond Cyrus, sois bien sûr que, quand tous les Perses viendraient, nous ne serions pas encore supérieurs en nombre aux ennemis. — Eh bien, vois-tu quelque chose de mieux à faire? — Si j'étais à ta place, dit Cyrus, je ferais faire pour tous les Perses qui viennent ici des armes telles qu'en portent ceux que nous nommons homotimes : c'est une cuirasse pour couvrir la poitrine, un petit bouclier pour le bras gauche, un sabre ou une sagaris pour la main droite. En les armant ainsi, tu feras que nos gens iront à la rencontre de l'ennemi avec plus d'assurance, et que les ennemis aimeront mieux fuir que de tenir ferme. Nous nous rangeons nous-mêmes contre ceux qui tiennent bon; puis, s'ils viennent à fuir, nous vous les laissons à vous et à vos chevaux pour qu'ils n'aient pas le temps de reprendre pied et de revenir à la charge. »

Ainsi parle Cyrus. Cyaxare juge qu'il a raison, et, sans plus songer à demander de nouvelles troupes, il fait faire les armes en question. Elles étaient bientôt prêtes, quand les homotimes des Perses arrivent, suivis de l'armée perse. On dit qu'alors Cyrus les réunit et leur adressa ainsi la parole :

« Mes amis, je crois, en vous voyant armés de la sorte et le cœur bien préparé, que vous êtes tout prêts à en venir aux mains avec les ennemis. Quand je songe que les Perses qui vous suivent n'ont d'armes que pour combattre rangés de loin, je crains qu'étant si peu nombreux et privés d'alliés, une mêlée avec ces nombreux ennemis n'entraîne un échec. Aujourd'hui vous venez avec des hommes dont le corps est en bon état; mais il leur faut des armes semblables aux nôtres. Pour ce qui est d'aiguiser leur courage, c'est votre affaire : car il ne suffit pas à celui qui commande de se montrer vaillant, il doit veiller à ce que tous ceux auxquels il commande soient aussi vaillants que possible. »
Ainsi parle Cyrus. Tous sont enchantés de ses paroles, en pensant qu'ils lutteraient mieux contre un ennemi plus fort, et l'un d'eux prenant la parole : « Peut-être, dit-il, mes paroles sembleront assez étranges, si je conseille à Cyrus de parler pour nous, quand ceux qui doivent combattre sous nos ordres rece-

vront leurs armes. Mais je sais par expérience que les discours de ceux qui peuvent, à leur gré, faire du bien ou du mal, pénètrent plus intimement dans l'âme de ceux qui les écoutent; il en est ainsi de leurs présents; lors même qu'ils ont moins de valeur que ceux qui sont offerts par des égaux, ils sont beaucoup plûs prisés par ceux qui les reçoivent. Maintenant donc les Perses, exhortés par Cyrus, seront beaucoup plus contents que si nous les excitions nous-mêmes. Élevés au rang des homotimes, ils se tiendront plus assurés dans la possession d'une dignité qui leur vient du fils du roi et de leur général, que s'ils étaient élevés par nous. Cependant nous ne devons point leur faire défaut, mais nous devons, par tous les moyens, enflammer vivement le cœur de ces hommes. Car notre intérêt veut qu'ils soient encore plus courageux. »

Alors Cyrus fait déposer les armes par terre, convoque tous les soldats de Perse, et leur dit : « Soldats perses, vous êtes tous nés et vous avez tous été élevés dans le même pays que nous ; vous avez des corps aussi robustes que les nôtres, et vos courages ne sont point inférieurs à nos courages. Cependant, tels que vous êtes, vous n'êtes point avec nous, dans la patrie, sur le pied de l'égalité, non que vous ayez été exclus par nous-mêmes, mais parce qu'il y avait pour vous nécessité de vous procurer le nécessaire. Aujourd'hui, j'aurai soin, avec l'aide des dieux, de vous procurer ce qu'il vous faut; vous pouvez donc, si vous voulez, prendre des armes semblables aux nôtres, avoir les mêmes dangers que nous, et, s'il en résulte quelque action belle et bonne, obtenir des récompenses égales aux nôtres.

« Jusqu'à présent nous ne nous sommes servis, les uns et les autres, que de l'arc et du javelot; et si votre adresse était moindre que la nôtre dans ces exercices, il n'y a rien d'étonnant; vous n'aviez pas le même loisir que nous pour vous y livrer. Mais, quand vous aurez pris ces nouvelles armes, nous n'aurons plus d'avantage sur vous. Une cuirasse qui s'ajuste à la poitrine est là pour chacun de vous ; un bouclier pour le bras droit, comme nous avons l'habitude d'en porter, un sabre ou une sagaris pour la main droite, afin d'en frapper l'ennemi, sans craindre de porter des coups mal assurés.

« Dès lors, en quoi différerons-nous les uns des autres, si ce n'est par le courage? Il ne vous est plus permis d'en montrer moins que nous. Le désir de la victoire, qui donne et maintient tous les biens et tous les honneurs, nous est-il donc plus naturel qu'à vous? Et le triomphe qui assure au vainqueur tous les avan-

tages du vaincu, en avons-nous besoin plus que vous-mêmes? Vous avez entendu tout cela, dit-il en terminant; vous voyez les armes : que chacun prenne celles qui lui seront nécessaires, et qu'il se fasse inscrire sur le rôle de son taxiarque, pour être du même rang que nous. Cependant celui qui se contente de sa condition de mercenaire, peut demeurer dans ses armes d'esclave. »

Ainsi parle Cyrus. En l'entendant, les Perses jugent qu'après cet appel, s'ils refusent par le partage des mêmes travaux d'obtenir les mêmes avantages, ils mériteront de vivre toujours sans ressources. Ils se font donc tous inscrire, et tous prennent les armes.

Cependant les ennemis ne paraissant pas encore, quoiqu'on annonçât leur venue, Cyrus s'efforce d'exercer les corps de ceux qui sont avec lui, pour leur donner de la vigueur, de leur apprendre la tactique, et d'exciter leurs âmes à toutes les actions guerrières. Et d'abord il leur fait donner par Cyaxare des serviteurs, chargés de fournir largement à chacun des soldats tout ce dont ils peuvent avoir besoin. Cela fait, il ne leur laisse plus d'autre désir que de s'exercer aux travaux guerriers. Il savait que le moyen d'exceller en quoi que ce soit, c'est de renoncer à tout le reste et d'être tout entier à l'œuvre dont on s'occupe. Aussi, même dans leurs exercices militaires, il leur fait abandonner l'arc et le javelot, et les accoutume à se battre armés du sabre, du bouclier et de la cuirasse. Il les amène bien vite à reconnaître qu'il faut aller droit aux ennemis ou convenir qu'ils ne servent de rien à leurs alliés. Or, il leur eût été difficile d'en convenir, sachant bien qu'ils n'étaient pas nourris dans une autre intention que de combattre pour ceux qui les nourrissaient.

Ayant pris garde aussi que les hommes se plaisent surtout aux exercices qui entretiennent l'émulation, il propose des luttes pour tous les exercices où il juge que les soldats doivent exceller, recommandant au simple soldat de se montrer docile à ses chefs, laborieux, hardi sans indiscipline, sachant bien son métier, soigneux de ses armes, se piquant de bien faire en toutes choses; au pempadarque, de se comporter comme un bon simple soldat, et d'y amener ses cinq hommes; au décadarque, sa décade; au lochage, son loche; et de même pour le taxiarque: et de même encore pour les autres chefs; d'être eux-mêmes irrépréhensibles et d'avoir l'œil sur les commandants en sous-œuvre, afin que ceux-ci, à leur tour, agissent de même avec ceux qui sont sous leurs ordres.

Pour récompense, il promet aux taxiarques dont la troupe sera parfaitement organisée, de les élever au grade de chiliarque; aux lochages dont les loches se distingueront par une excellente tenue, de les faire porter au grade de taxiarque; aux chefs de décades bien tenues, d'en faire des lochages; aux pempadarques, de les nommer décadarques; enfin aux bons simples soldats, de les faire pempadarques. De cette manière tous les chefs obtiennent d'abord l'obéissance des subalternes; puis les honneurs affectés à chacun leur sont scrupuleusement accordés. Enfin, il ne manque point de faire espérer un plus grand avancement aux gens de mérite, dès que l'occasion viendra de le leur faire obtenir.

Il propose également des récompenses à des bataillons entiers, à des loches, à des décades, à des pempades tout entières, quand elles se sont montrées dociles aux chefs et fidèles à la discipline qu'il a établie. Ces récompenses étaient telles qu'il convient à la multitude. Voilà quelle était l'organisation, ainsi que les exercices de l'armée.

Il fait faire aussi des tentes, suivant le nombre de ses taxiarques, et d'une grandeur suffisante pour y loger un bataillon composé de cent hommes. Ils sont donc tous logés sous des tentes par bataillon. Cette communauté de tentes lui paraissait utile pour les combats à venir, en ce que, chacun voyant que ses camarades étaient nourris comme lui, il n'y aurait aucun sujet de plainte, aucun lieu de se relâcher ou d'être moins brave en face de l'ennemi; et puis cette communauté de tentes avait encore l'avantage qu'on se faisait connaître les uns aux autres. Or, quand on se connaît, on a un certain sentiment de retenue réciproque, tandis que quand on ne se connaît pas, on paraît plus prompt à mal faire, comme il arrive à ceux qui sont dans l'obscurité. Enfin, le grand avantage de cette communauté de tentes, c'était de connaître exactement les bataillons. Car les taxiarques avaient là chacun son bataillon sous sa surveillance, comme quand on marchait en corps, et les lochages leurs loches, et les décadarques leurs décades, et les pempadarques leurs pempades. Or, cette connaissance exacte des bataillons lui paraissait excellente pour éviter le désordre et pour se rallier aisément, si un désordre avait lieu; de même que, quand il s'agit d'ajouter des pierres ou des pièces de bois, aussi brouillées qu'on le suppose, il est facile de les ajuster, quand elles ont des marques faites pour montrer clairement la place où chacune doit être mise.

Il trouvait encore un autre avantage à les faire manger en-

semble : c'est qu'ils seraient moins disposés dans le besoin à s'abandonner les uns les autres. Il avait remarqué que les bêtes elles-mêmes, quand elles ont été nourries ensemble, éprouvent un vif regret lorsqu'on les sépare. Cyrus avait aussi le soin de ne faire prendre le dîner ou le souper à ses soldats, que trempés de sueur. Il les menait à la chasse pour les faire suer, ou inventait quelque jeu qui devait les mettre en sueur ; ou bien, s'il avait besoin d'agir lui-même, il les engageait dans une action qui ne leur permettait pas d'en revenir sans suer. Il regardait cela comme un excellent moyen de manger avec plaisir, de se porter mieux et d'être prêt à travailler. Pour ce qui est d'être sociables, il regardait le travail comme un excellent moyen de le devenir, puisque les chevaux qui travaillent ensemble deviennent plus doux. En somme, les soldats ont plus de cœur contre les ennemis, quand ils ont la conscience d'avoir été bien exercés.

Cyrus avait disposé pour lui-même une tente assez spacieuse pour y recevoir ceux qu'il invitait à dîner : il invitait, en effet, la plupart du temps, parmi les taxiarques, ceux qu'il croyait opportun d'engager ; il invitait même parfois des lochages, des décadarques et des pempadarques, et jusqu'à de simples soldats. D'autres fois, c'était une pempade, une décade tout entière, un loche, un bataillon tout entier. Il honorait également de cette invitation ceux qu'il voyait faire des choses qu'il eût voulu voir faire à tous. On servait absolument les mêmes plats qu'à lui à tous les invités du repas. Il veillait à ce que les valets de l'armée fussent sur le pied de l'égalité avec tous les autres. Il croyait qu'il ne fallait pas moins honorer les valets de service militaire que des hérauts ou des députés. Il pensait que de telles gens doivent être fidèles, entendus en fait de guerre, prudents, actifs, prompts, diligents, amis de l'ordre. En un mot, toutes les qualités des meilleurs soldats, Cyrus les croyait nécessaires aux valets d'armée, et il les voulait habitués à ne se rebuter d'aucune besogne, mais à regarder comme de leur ressort tout ce que le chef leur commandait.

CHAPITRE II.

Conversations de la table de Cyrus. — Récits d'Hystaspe et d'un autre officier. — Réflexions de Cyrus. — Reproches d'Aglaïtadas. — Justification de l'un des conteurs. — Proposition de Chrysantas. — Réponse de Cyrus. — Réflexions de Cyrus sur les soldats vicieux ou paresseux. — Histoire de Sambaulas.

Toujours Cyrus avait soin, quand on dînait sous la tente, qu'on mît en avant des propos intéressants et capables de conduire au bien. Un jour il lui arriva de proposer une question : « Camarades, est-ce que chez nous ce n'est pas un désavantage pour une partie des habitants de n'avoir pas été élevés de la même manière que nous ? Croyez-vous que ceux-là nous valent dans les réunions, ou quand il faut combattre contre les ennemis ? » Hystaspe répond : « Comment ces gens-là se conduiront en face de l'ennemi, je n'en sais rien ; mais, pour les réunions, par tous les dieux, il y en a certains qui ne sont pas commodes à vivre. L'autre jour, Cyaxare envoie des victimes à chaque bataillon, et chacun de nous pouvait avoir à sa discrétion trois pièces de viande et même plus. Le cuisinier commence par moi, en faisant la première tournée, puis, quand il revient pour la seconde, je lui ordonne de commencer par le dernier et de faire le tour en sens inverse. Un des soldats couchés vers le milieu du cercle, s'écrie : « Par Jupiter, il n'y a pas ici d'égalité, car jamais on ne commencera par nous, qui sommes au milieu. » Moi qui l'entends, je trouve mauvais qu'il se plaigne, puisqu'il n'avait pas moins que les autres, et je l'appelle aussitôt près de moi. Il obéit avec une grande docilité. Quand le plat arrive à nous, qui étions les derniers, il n'y trouve, comme de juste, que de très-petits morceaux. Il ne put cacher son désappointement, et il se dit à lui-même : « Quelle chance d'être venu là, quand on m'a appelé ! » Je lui dis : « Ne te chagrine pas, on va faire encore un tour qui commencera par notre bout, et tu prendras le premier la plus grosse part. » En ce moment, en effet, on commence la troisième tournée, qui était la dernière, et il prend le second après moi. Mais à peine le troisième a-t-il pris sa part, que notre homme croit cette part meilleure que la sienne, et il remet aussitôt celle qu'il a prise, afin d'en prendre

une plus grosse. Le cuisinier, croyant qu'il n'en veut pas, passe outre avant que l'autre ait eu le temps de prendre un autre morceau de viande. Cet homme est si fâché de sa mésaventure, d'avoir ainsi perdu la part qu'il avait prise, que, comme il lui restait encore de la sauce, il la renverse dans un accès d'humeur et de dépit contre la fortune. Le lochage qui était le plus près de nous bat des mains en voyant cela, et se donne à cœur joie de rire. Pour moi, je fais semblant de tousser, car je ne pouvais m'empêcher de rire aussi. Voilà quelle est, Cyrus, l'humeur d'un de nos compagnons. »

En entendant ce récit, tout le monde, comme de juste, éclate de rire. Alors un autre des taxiarques : « Mon camarade, dit-il, a trouvé là, Cyrus, à ce qu'il paraît, un homme peu commode. Pour moi, après que tu nous eus fait connaître comment tu désirais qu'on fît faire l'exercice aux soldats, et que tu eus commandé à chaque taxiarque d'enseigner à son bataillon ce que tu leur avais enseigné toi-même, moi, comme tous les autres, je pris un loche pour l'instruire. Je place un lochage en tête, et derrière lui un jeune homme, suivi de plusieurs autres sur la même file, comme je croyais qu'il fallait faire ; après quoi, je me mets vis-à-vis d'eux, et en regardant le loche, je donne, quand le moment me paraît opportun, l'ordre de marcher en avant. Alors mon jeune homme, passant par-devant le lochage, se met à marcher en avant. Je le vois et lui dis : « Hé ! l'homme, que fais-tu là ? » Il me répond : « Je marche en avant, d'après ton ordre. » Je lui dis : « Mais ce n'est pas à toi seul que j'ai donné l'ordre, c'est à tout le monde. » Alors lui, en entendant ces mots, et se tournant vers les autres lochites : « Est-ce que vous n'entendez pas, dit-il, qu'on vous ordonne de marcher tous en avant ? » Et, à l'instant même, tous mes hommes, passant par-devant le lochage, s'avancent de mon côté. Le lochage les rappelle. Ils se fâchent, et disent : « A qui donc obéir ? Maintenant l'un ordonne d'avancer et l'autre ne veut pas. » Pour moi, je vois la chose avec patience, et, remettant le monde en place, je défends à quiconque se trouve derrière de bouger, avant que ceux de devant se soient d'abord avancés, et je leur recommande à tous de ne faire attention qu'à une chose, de suivre celui qui les précède immédiatement. Là-dessus, un de mes amis qui s'en allait en Perse, vient me trouver, et me prie de lui donner une lettre que j'avais écrite pour envoyer chez moi. Alors moi, comme le lochage savait où était ma lettre, je le prie de courir la chercher. Il se met à courir ; le jeune homme susdit suit son

lochage avec sa cuirasse et son sabre, un autre suit celui-ci, et bientôt tout le loche est en course. Puis ils reviennent tous apportant la lettre. Et voilà, dit-il, comment mon loche observe exactement les ordres émanés de toi. »

Tous les assistants se mettent à rire, comme de raison, de la lettre ainsi escortée. Mais Cyrus s'écrie : « O Jupiter et tous les dieux, quels compagnons d'armes nous avons ici ! Les uns sont si faciles à traiter, qu'un maigre repas suffit pour gagner complétement leur affection, et les autres si dociles qu'avant de savoir ce qu'on leur commande, ils obéissent. Pour ma part, je ne sais si l'on pourrait souhaiter d'avoir de meilleurs soldats. » Et Cyrus se met à rire, en faisant ainsi leur éloge.

Il y avait sous la tente un certain lochage nommé Aglaïtadas, homme d'une humeur très-sévère. Il s'exprime à peu près ainsi : « Est-ce que tu crois, Cyrus, dit-il, que ces gens-là ont dit la vérité ? — Et quel intérêt, dit Cyrus, auraient-ils à mentir ? — Pourquoi ? par la volonté de faire rire. Et c'est là la raison pour laquelle ils parlent ainsi et se vantent eux-mêmes. » Alors Cyrus : « Plus de réserve, dit-il, ne les traite point de vantards. Le vantard, selon moi, est un homme qui se donne pour plus riche ou pour plus brave qu'il n'est, et qui promet de faire des choses dont il est incapable, et cela, avec l'intention évidente de recevoir quelque chose et de tirer quelque profit. Mais ceux qui s'ingénient de faire rire leurs amis, sans profit pour eux-mêmes, sans tort pour les écouteurs et sans dommage pour eux-mêmes, comment ne pas les appeler spirituels et aimables plutôt que vantards ? »

C'est ainsi que Cyrus justifie ceux qui ont fait rire. Mais le taxiarque, qui avait raconté l'aventure plaisante du loche, ajoute : « Dis-moi donc, Aglaïtadas, est-ce que tu ne nous aurais pas fortement blâmés, si nous avions essayé de te faire pleurer, comme ces gens qui étudient tout exprès certains discours ou certaines chansons lugubres pour tirer des larmes ? Et maintenant que nous voulons, tu le sais bien toi-même, vous égayer un peu, sans vous nuire en rien, tu nous rabaisses le plus possible. — Oui, par Jupiter, répond Aglaïtadas, car j'ai raison. Il me semble qu'il est souvent plus utile de faire pleurer ceux qu'on aime que de les faire rire. Et tu trouveras toi-même, si tu veux y réfléchir, que je dis vrai. C'est par des pleurs que les pères enseignent la sagesse à leurs fils et les maîtres de bonnes connaissances aux enfants. Les lois ne dirigent les citoyens vers la justice qu'en leur imposant des pleurs, tandis que ceux qui

font rire, pourrais-tu me dire en quoi ils sont utiles au corps ou à l'esprit, comment ils apprennent à bien gouverner les maisons ou les États? » Hystaspe répond : « Si tu m'en crois, Aglaïtadas, tu dépenseras sans hésiter avec les ennemis ce précieux trésor, et tu essayeras de leur donner à pleurer : mais avec nous, continua-t-il, et avec tes amis, tu prodigueras avec largesse ton modeste trésor de rire. Je sais que tu en as tenu un grand fonds en réserve; car tu n'en dépenses pas pour ton usage, et tu n'es pas pressé de fournir du rire à tes hôtes et à tes amis. Si bien que tu n'as aucune excuse à nous donner pour ne pas nous faire rire. — Quoi donc, Hystaspe, répond Aglaïtadas, veux-tu donc que je vous prête à rire? — Non, ma foi, dit le taxiarque, ce serait folie : on tirerait plutôt du feu de ton corps, en le frottant, que la moindre étincelle de rire. »

A ces paroles, tous les conviés éclatent, connaissant bien l'humeur d'Aglaïtadas, et lui-même se laisse aller jusqu'à sourire. Alors Cyrus se tournant vers celui qui s'était ainsi égayé : « Tu es injuste, taxiarque, lui dit-il; tu nous gâtes le plus sérieux des hommes, en lui conseillant de rire, et cela quand il en est si grand ennemi. » La chose en reste là. Chrysantas alors se met à dire : « Pour moi, Cyrus et vous tous qui êtes ici présents, je pense que tous ceux qui sont venus ici avec nous ont un mérite les uns supérieur, les autres inférieur. Cependant si nous obtenons quelque succès, ils voudront tous avoir la même part. Eh bien, selon moi, il n'y a rien de plus inégal parmi les hommes que de traiter également le bon et le mauvais. » Alors Cyrus : « Le meilleur, mes amis, dit-il, j'en atteste les dieux, n'est-il pas d'introduire cette question auprès de l'armée, et de savoir s'il est plus juste, au cas où la divinité nous accorderait quelque avantage, de donner à chacun une part égale, ou bien, après examen, d'attribuer à chacun sa part, selon ses œuvres. — Pourquoi, dit Chrysantas, porter ailleurs cette question, et ne pas annoncer que tu feras ainsi? N'as-tu pas proclamé les luttes et les prix? — Mais, par Jupiter, dit Cyrus, les choses ne sont plus les mêmes : les soldats, je crois, penseront que ce qu'ils pourront acquérir à la guerre sera tout en commun; tandis qu'ils croient sans doute que le commandement de l'armée est à moi par droit de naissance; de sorte qu'ils croient également que je ne fais aucune injustice, lorsque j'en nomme les chefs. — Et crois-tu donc aussi, dit Chrysantas, que la multitude réunie décrète que chacun ne puisse obtenir des parts égales, mais que les plus braves aient une plus large part d'honneurs et de pré-

sents ? — Je le crois, dit Cyrus, et parce que vous appuierez tous cette opinion, et parce qu'il y a de la honte à ne vouloir pas que celui qui a le mieux servi soit le mieux récompensé. Je suis certain que même les plus lâches trouveront qu'il est utile de mieux récompenser les braves. »

Or, Cyrus désirait que ce décret fût rendu particulièrement en vue des homotimes : il savait bien que c'était le moyen d'augmenter leur courage que de les assurer qu'on jugerait d'eux et qu'on les récompenserait selon leurs œuvres. Aussi ne voulait-il point laisser échapper cette occasion de faire voter sur une question où les homotimes eussent été mécontents d'avoir une part égale à celle du commun des soldats. Il est donc convenu que ceux qui étaient sous la tente introduiraient la question. et chacun jugea qu'elle serait appuyée par tous les braves. — Pour moi, dit un des taxiarques en souriant, je sais un homme du peuple qui ne manquera pas de dire avec nous que le partage ne doit pas être aveuglément égal. — Et qui est-ce donc, lui demanda-t-on ? — C'est, par Jupiter, un de mes compagnons de tente, qui veut, en tout, avoir plus que les autres. — Même en fait de travail, lui dit un autre ? — Oh ! non, par Jupiter ! vous m'avez pris à mentir sur ce point ; car pour les choses pénibles, il les laisse volontiers à qui veut en prendre plus que lui. — Quant à moi, mes amis, dit Cyrus, je crois que les gens du caractère de celui que l'on vient de dire, quand on veut avoir une armée active et docile, doivent en être bannis. Car je remarque que les soldats vont d'ordinaire comme on les mène : ainsi. selon moi. les bons conduisent au bien et les méchants au mal. Seulement, il arrive le plus souvent que les méchants trouvent beaucoup plus de gens qui veulent les suivre que les bons : car le vice, en marchant à travers des plaisirs tout actuels. en use pour attirer à lui les volontés et les cœurs, tandis que la vertu. montant par un sentier à pic, n'a pas grand charme pour attirer à elle les esprits, surtout quand d'autres cherchent à ramener vers la route facile et douce. Aussi. quand les soldats n'ont pas d'autres défauts que la fainéantise et la paresse, je les compare aux frelons, vu qu'ils ne nuisent à leurs compagnons que par la dépense. Mais ceux qui manquent de cœur quand il faut prendre la part de travail, et qui se montrent violents et impudents à se prévaloir, ceux-là sont des guides vers le mal , parce que souvent leur méchanceté peut avoir le dessus. Il faut donc retrancher tout à fait de nous de pareils hommes. Et ne soyez point en peine si vous remplirez vos rangs avec des gens de

notre pays. Il en est ici comme des chevaux. C'est pour les avoir bons, et non pas de votre pays, que vous en faites recherche ; de même dans le choix des hommes, ce sont ceux que vous croyez les plus capables de fortifier votre parti et de vous faire honneur que vous prenez avec vous. Voici encore une preuve au sujet du bien en question : un char n'a garde d'aller vite, attelé de chevaux pesants, ni d'une course égale, attelé de chevaux inégaux ; une maison ne peut être bien administrée, quand elle a de mauvais serviteurs ; et celle qui n'a pas du tout de serviteurs est moins en danger de ruine que celle où des serviteurs injustes mettent le désordre. Sachez donc bien, mes amis, qu'après avoir banni les méchants nous aurons non-seulement l'avantage de n'avoir plus de méchants avec nous, mais que ceux qui resteront, si déjà la contagion les gagnait, reprendront leur ancienne santé, et que les bons, voyant les méchants couverts d'infamie, s'attacheront avec plus de cœur à la vertu. » Ainsi parla Cyrus : tous ses amis l'approuvèrent et agirent en conséquence.

Cependant Cyrus voulut de nouveau égayer les convives. S'étant aperçu qu'un lochage amenait avec lui et faisait asseoir sur le même lit un homme très-velu et très-laid, il appelle ce lochage par son nom et lui dit : « Sambaulas, est-ce à cause de sa beauté, qu'à la mode des Grecs, tu mènes partout ce jeune homme assis auprès de toi ? — Par Jupiter, dit Sambaulas, j'aime à me trouver avec lui et à le regarder. » A ces mots, ses compagnons de tente jettent les yeux sur lui, et en voyant la physionomie de cet homme d'une laideur repoussante, ils éclatent tous de rire : « Au nom des dieux, Sambaulas, dit l'un d'eux, qu'a donc fait cet homme pour t'attacher ainsi à lui ? — Par Jupiter, répond Sambaulas, je vais vous le dire. Toutes les fois que je l'ai appelé, soit le jour, soit la nuit, il n'a jamais allégué de prétexte pour s'en dispenser, et il n'est pas venu à pas lents, mais toujours au pas de course : toutes les fois que je lui ai donné un ordre, je le lui ai vu toujours exécuter, dût-il se mettre en sueur ; il a rendu comme lui tous les hommes de sa décade, non par des paroles, mais par des actions. — Mais alors, dit quelqu'un, puisqu'il est tel que tu le dis, pourquoi ne lui donnes-tu pas le baiser comme entre parents ? » A cela l'homme très-laid se met à dire : « Oh ! non, par Jupiter : il n'aime pas la besogne difficile ; s'il voulait me donner le baiser, cela lui vaudrait une dispense de tous les autres exercices. »

CHAPITRE III.

Cyrus rassemble l'armée pour la question des parts égales. — Discours de Cyrus, de Chrysantas et de Phéraulas. — On convient que chacun aura le prix selon sa valeur. — Récit d'un combat grotesque. — Cyrus invite quelques-uns des soldats à souper. — Autres exercices. — Cyrus reçoit à sa table un bataillon tout entier.

Telles étaient les paroles et les actions, plaisantes ou sérieuses, qui se disaient et se faisaient sous la tente. A la fin, on verse les troisièmes libations, on demande les biens aux dieux, et l'on sort de la tente pour se mettre au lit. Le lendemain, Cyrus rassemble tous les soldats et leur dit : « Mes amis, la bataille approche : les ennemis s'avancent. Le prix de notre victoire, si nous sommes vainqueurs, car enfin il faut toujours parler et agir dans ce sens, ce sont, vous le savez, nos ennemis eux-mêmes et les biens de nos ennemis ; mais si nous éprouvons une défaite, alors tous les biens des vaincus sont également le prix des vainqueurs. Il faut donc que vous sachiez que, quand les hommes réunis pour faire une guerre en commun ont la conviction intime que, si chacun d'eux manque de cœur, rien ne se fera de ce qui doit se faire, ils exécuteront promptement de nombreuses et belles actions : car personne ne demeure inactif dans ce qui doit être fait ; mais quand chacun se dit qu'il y en aura d'autres pour agir et pour combattre, encore qu'il reste lui-même en repos, alors, sachez-le bien, avec des gens de cette trempe, tout ira mal, puisque tout les accablera. La divinité l'a voulu ainsi. Ceux qui ne veulent pas s'imposer à eux-mêmes de faire de belles actions, elle les soumet à l'empire des autres. Maintenant donc qu'on se lève et qu'on réponde à cette question : le courage, selon vous, ne sera-t-il pas mieux pratiqué chez nous, si celui qui affrontera volontairement le plus de travaux et de périls obtient une plus grande récompense, ou bien si nous convenons qu'il ne diffère en rien du lâche ? et alors nous aurons tous des récompenses égales. »

A ces mots, Chrysantas se lève. C'était un des homotimes : il n'était, à le voir, ni grand ni vigoureux, mais il avait une rare prudence : il dit : « Je crois, Cyrus, que ta pensée n'est pas que les lâches doivent avoir une part égale à celle des braves.

quand tu nous proposes cette question : tu veux éprouver s'il y a un homme capable, si c'est là son idée, de ne faire aucun acte bel et bon, et de prétendre à une part égale à celle que d'autres auront acquise par leur valeur. Or, pour ce qui est de moi, je ne suis ni agile des pieds, ni robuste des mains ; je sais qu'à me juger aux œuvres de mon corps, je ne puis être estimé ni le premier, ni le second, ni le millième, je crois, ni peut-être même le dix-millième. Mais je sais positivement que, si les hommes vigoureux se mettent résolûment à l'œuvre, j'aurai ma part de quelque avantage, et aussi grande que le veut la raison, tandis que, si les lâches ne font rien, et si les vaillants, les capables se découragent, je crains fort de n'avoir qu'une part plus large que je ne voudrais de toute autre chose que du bien. »

Ainsi parle Chrysantas. Après lui, Phéraulas se lève : c'était un Perse de la classe des plébéiens, homme, depuis longtemps, familier et agréable à Cyrus, bien fait de corps, et d'une âme qui l'égalait aux gens de la noblesse. Il s'exprime ainsi : « Pour ma part, Cyrus et vous tous Perses qui m'écoutez, il me semble que nous pouvons tous nous élancer du même point vers le prix de la valeur. Je vois que nous nous développons tous le corps par une nourriture semblable, qu'on nous accueille tous dans les mêmes compagnies, qu'on nous enseigne à tous la même direction vers le bien ; nous obéissons aux mêmes chefs, entre nous tout est en commun ; celui qui s'acquitte de ses devoirs sans murmurer est en honneur auprès de Cyrus : la valeur déployée contre les ennemis n'est pas le privilége plus de l'un que de l'autre, c'est aux yeux de tous la plus belle de toutes les qualités. Quant aux moyens de combattre, que je vois suggérés à tous les hommes par la nature, chacun des animaux les connaît également, et ils n'ont pas eu d'autres maîtres que la nature elle-même : ainsi le bœuf frappe de la corne, le cheval du sabot, le chien de la gueule, le sanglier du boutoir. Tous les êtres donc savent se garder de ce dont ils doivent avant tout se défendre, et cela, sans avoir jamais été à l'école de personne. Moi-même, lorsque j'étais tout enfant, je savais me défendre de tout ce que je croyais pouvoir me frapper. Je me servais de mes mains, quand je n'avais pas d'autre arme, pour me garantir contre celui qui voulait me battre : et certes je le faisais sans l'avoir appris, puisque même on me frappait quand je portais les mains en avant. Étant enfant, partout où je voyais un sabre, je le saisissais et personne autre que la nature, ainsi que je le dis, ne m'avait appris par où il fallait le prendre.

Je le faisais, quoiqu'on m'en empêchât, et sans qu'on me l'eût enseigné. Il en est de même pour bien d'autres choses que m'empêchaient de faire mon père et ma mère, et auxquelles la nature m'entraînait. Ainsi, par Jupiter, je frappais de mon épée tout ce que je pouvais frapper sans être vu ; et ce n'était pas seulement un besoin de la nature, comme de marcher et de courir ; mais, outre l'instinct naturel, j'en éprouvais un vif plaisir. Maintenant donc qu'on nous donne un moyen de combattre qui exige plus de courage que d'art, comment ne trouverions-nous pas de plaisir à lutter contre les homotimes ? Les récompenses proposées à leur courage sont les mêmes qui nous attendent, mais nous marchons au danger en risquant moins qu'ils ne risquent : ils exposent une vie honorable, la plus douce et la plus agréable qu'on puisse avoir, et nous, une vie de travaux, privée de tout honneur, et, à mon gré, la plus misérable. Ce qui m'excite encore davantage à cette lutte, compagnons, c'est que Cyrus en sera le juge, et un juge impartial. Oui, j'en atteste les dieux, Cyrus aime autant que lui-même ceux qu'il voit braves, et je vois qu'il prend plus de plaisir à leur donner ce qu'il possède qu'il n'en a lui-même à le posséder. Je n'ignore pas toutefois que les homotimes ont d'eux-mêmes une haute idée, parce qu'ils sont élevés à endurer la faim, la soif, le froid, mais ils ne savent pas que nous avons pris les mêmes leçons d'un maître meilleur que le leur. Car il n'est pas de meilleur maître que la nécessité qui nous a donné, sous ce rapport, un enseignement complet. Il a fallu leur apprendre à porter les armes, que tous les hommes ont inventées de manière à être faciles à porter ; mais nous qui sommes habitués à marcher et à courir avec d'énormes fardeaux, nous les trouvons si légers, qu'il me semble plutôt que ce sont des ailes qu'un fardeau. Sache donc bien, Cyrus, que je suis résolu à me battre vaillamment, et que je prétends, selon ce que je ferai, être honoré suivant mon mérite. Et vous, plébéiens, je vous conseille de vous élancer à cette lutte de bravoure guerrière avec ceux qui y ont été élevés ; car les voilà maintenant provoqués à lutter avec des plébéiens. » Ainsi parle Phéraulas. Plusieurs autres se lèvent pour appuyer les orateurs. Il est décidé, en conséquence, que chacun sera récompensé selon son mérite, et que Cyrus en sera le juge. Ainsi se termine cet incident.

Un jour, Cyrus invita à souper un bataillon entier avec son taxiarque, qui lui avait fait voir un jeu fort agréable. Il les avait partagés en deux bandes de cinquante hommes chacune, et les

avait rangées en face l'une de l'autre : tous avaient leur cuirasse et le bouclier au bras gauche. Il met alors de grosses cannes dans la main droite de la moitié des soldats, et dit aux autres de commencer l'attaque en frappant avec des mottes de terre. Quand les deux bandes sont ainsi organisées, il donne le signal du combat, et à l'instant les mottes de terre sont lancées et vont frapper les cuirasses et les boucliers, les cuisses et les jambes. Mais la mêlée s'engageant, les soldats armés de cannes frappent les autres aux cuisses, aux jambes, aux mains, et, quand ils se baissent vers les mottes de terre, ils leur frappent le cou et le dos. Enfin, les porte-cannes les mettent en fuite et les poursuivent en les frappant, avec force rire et gaieté. Puis la réciproque a lieu : les gens aux mottes prennent les cannes et font la même chose à ceux qui leur jettent des mottes. Ce passe-temps réjouit beaucoup Cyrus, et l'invention du taxiarque, et l'obéissance des troupes, et l'exercice mêlé de plaisir, et surtout la victoire demeurant à ceux qui étaient armés à la perse. Ravi de tout cela, il les invite à dîner ; et sous la tente voyant quelques-uns d'entre eux pansés l'un à la jambe, et l'autre au bras, il leur demande ce qui leur est arrivé. Ils répondent qu'ils ont été blessés par les mottes de terre. Il leur demande encore s'ils ont été blessés dans la mêlée ou bien à distance. Ils lui disent que c'est à distance. Alors les porte-cannes prétendent que la mêlée avait été un jeu superbe, mais ceux qui avaient reçu des coups de cannes s'écrient que les coups reçus de près n'étaient point du tout un jeu : et en même temps ils montrent les coups que les porte-cannes leur ont donnés sur les mains, sur le cou, quelques-uns même au visage. Et alors, comme de juste, on se met à rire les uns des autres. Le lendemain, toute la plaine était remplie de gens qui faisaient le même exercice : et depuis, dès qu'on n'avait rien de sérieux à faire, on jouait à ce jeu.

Une autre fois, Cyrus voit un taxiarque qui mène son bataillon le long de la rivière, en faisant filer ses soldats sur la gauche, un par un ; puis, à un moment voulu, il commande au second loche, au troisième et quatrième de s'avancer au front. Alors, quand les lochages se trouvent de front, il fait avancer leurs loches deux par deux : cela fait, les décadarques s'avancent au front ; puis, au moment voulu, il leur commande de mener leurs loches quatre par quatre : à leur tour les pempadarques s'avancent au front, et leurs loches marchent quatre par quatre ; arrivés à la porte, il commande le mouvement · « Marche un

par un ! » puis il fait entrer le premier loche, ordonne au second de suivre à la queue du premier, puis le troisième, et enfin le quatrième ; après quoi il les fait asseoir au dîner dans l'ordre où il les a conduits. Cyrus, ravi de l'aménité, du talent d'instruction et du soin de ce taxiarque, ne manque pas de l'inviter avec toute son bataillon.

Un autre taxiarque invité également à dîner : « Et mon bataillon, Cyrus, dit-il, ne l'appelleras-tu pas aussi sous ta tente ? Jamais, quand il vient prendre son repas, il ne manque d'exécuter tout ce mouvement : et de plus, quand le repas est fini, le serre-file du dernier loche sort le premier en tête des hommes du dernier rang ; puis le second serre-file conduit ceux du second loche, le troisième ceux du troisième, le quatrième ceux du quatrième, de sorte que, s'il fallait faire une retraite devant les ennemis, ils sauraient comment l'opérer. Si nous voulons nous mettre au pas de course, à l'endroit où nous nous promenons, nous tournons le visage vers l'orient, et alors moi, je marche en tête, puis vient le premier loche à son rang ordinaire, et ensuite le second, le troisième et le quatrième, ainsi que les décades et pempades, jusqu'à ce que je fasse un commandement. Maintenant, quand nous nous retrouvons vers le couchant, c'est la queue qui est en tête, et les premiers se trouvent les derniers, et l'on ne m'obéit pas moins, quoique je marche derrière. Par là mes hommes s'habituent à obeir quand ils marchent en tête ou en queue. » Cyrus lui dit : « Est-ce que vous faites toujours cela? — Mais, par Jupiter, toutes les fois que nous allons dîner. — Eh bien, je veux vous inviter aussi, d'abord parce que vous faites l'exercice en entrant et en sortant, et ensuite parce que, jour et nuit, vous exercez les corps par des marches et vous rendez service aux âmes par vos instructions. Or, comme vous travaillez double, on vous doit double régal. — Par ma foi, dit le taxiarque, ce ne sera pas cependant le même jour, à moins que tu ne nous fournisses double ventre. » Et là-dessus chacun se retire. Le lendemain, Cyrus invite ce bataillon, comme il avait mandé l'autre. Voyant cela, tous les autres imitaient ces exemples.

CHAPITRE IV.

Cyaxare reçoit des envoyés indiens. — Il mande Cyrus qui fait ranger ses troupes sur plusieurs plans. — Entretien avec les envoyés indiens relativement à la guerre. — Nécessités financières. — Cyrus promet à Cyaxare de réduire le roi d'Arménie. — Plan de campagne. — Instructions données à Chrysantas.

Un jour que Cyrus passait l'inspection et la revue de ses troupes sous les armes, il arrive un messager de la part de Cyaxare, lui annonçant qu'il est venu des envoyés des Indiens. « Il te prie donc de venir le plus tôt possible. Je t'apporte, ajoute le messager, une très-belle robe que t'envoie Cyaxare ; car il veut que tu sois richement et brillamment vêtu, attendu que les Indiens y feront attention, quand tu arriveras. » A cette nouvelle, Cyrus commande au taxiarque du premier rang de se placer au front du bataillon, en se tenant lui-même à droite, et de faire défiler un par un : il fait passer le même commandement au second taxiarque et ainsi de suite, sur toute la ligne. L'ordre donné s'exécute aussitôt, et il se forme, en un instant, un grand corps de trois cents de front, c'était le nombre de taxiarques, sur cent de profondeur.

Les troupes ainsi disposées, Cyrus leur commande de le suivre, et s'avance au pas de course. Mais ayant réfléchi que le chemin qui mène au palais est trop étroit pour y marcher dans cette ordonnance, il commande au premier mille de continuer la marche, puis au second de suivre en queue, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Lui-même, sans s'arrêter, fait avancer la tête ; et les autres mille suivent chacun en queue du précédent. Il envoie en même temps deux officiers à l'entrée de la rue, pour indiquer ce qu'il faut faire, si quelqu'un vient à l'ignorer. Arrivés aux portes de Cyaxare, il ordonne au premier taxiarque de ranger son bataillon sur douze de profondeur, et de placer les dodécadarques sur le front autour du palais, puis il fait donner le même ordre au second taxiarque et ainsi de suite jusqu'au dernier. Tous ces mouvements s'exécutent.

Il entre ensuite chez Cyaxare, vêtu d'une robe persique, qui n'avait rien d'insolent. Cyaxare le voyant se réjouit de sa promptitude, mais il se fâche de la simplicité de sa robe et lui dit :

« Qu'est-ce donc, Cyrus? Que fais-tu donc de te montrer ainsi aux Indiens? Je voulais que tu parusses en brillant costume. C'est un honneur pour moi, qu'étant le fils de ma sœur, tu te présentes splendidement vêtu. » Cyrus lui répond : « Et t'aurais-je fait plus d'honneur, Cyaxare, si j'avais une robe de pourpre, des bracelets aux poignets, un collier au cou, et si j'avais mis un long temps à t'obéir, qu'en t'obéissant, comme aujourd'hui, avec une rapidité qui t'honore, en me faisant honneur, ainsi qu'à toi, par la sueur et par le zèle, et en montrant une armée si docile à tes ordres? » Voilà ce que dit Cyrus. Cyaxare, jugeant qu'il a bien parlé, fait introduire les Indiens.

Les Indiens introduits disent que le roi des Indiens les envoie s'enquérir pourquoi il y a guerre entre les Mèdes et l'Assyrien. « Quand nous t'aurons entendu, il nous a ordonné d'aller ensuite trouver l'Assyrien, et de lui faire aussi la même question, et à la fin, de vous dire à tous deux que lui, roi des Indiens, après avoir considéré le bon droit, se mettra du côté de l'offensé. » A cela Cyaxare répond : « Écoutez-moi donc vous dire que nous n'avons en rien offensé l'Assyrien. C'est à lui, si vous le voulez, qu'il faut aller à présent pour savoir ce qu'il dit. » Cyrus présent demande à Cyaxare : « Et moi, dit-il, puis-je dire mon avis ? » Cyaxare l'y ayant engagé : « Vous direz donc au roi des Indiens, ajoute Cyrus, à moins que Cyaxare ne soit d'un avis contraire, que nous sommes décidés, si l'Assyrien se dit offensé par nous, à choisir le roi des Indiens pour juge. » Cette réponse entendue, les envoyés se retirent.

Quand les Indiens sont sortis, Cyrus entre en discours avec Cyaxare et lui dit : « Cyaxare, je suis venu ici, sans avoir apporté beaucoup d'argent de chez moi. Cependant, si peu que j'en avais, il m'en reste maintenant à peine. J'ai tout dépensé pour les soldats. Peut-être es-tu surpris que j'aie fait cette dépense, toi les ayant nourris. Mais sache bien que je n'ai pas fait autre chose que de récompenser et de gratifier tous les soldats dont j'étais satisfait. Car il me semble que quiconque veut avoir de bons auxiliaires, en quoi qu'il veuille faire, doit plutôt provoquer l'obéissance par de bonnes paroles et de bons offices que par la rigueur et la contrainte. Mais c'est surtout pour la guerre qu'il faut, selon moi, quand on veut avoir des auxiliaires dévoués, essayer de les prendre par de bonnes paroles et de bons offices. C'est l'amitié et non la haine qu'il faut faire naître dans le cœur de ceux qui doivent être des alliés éprouvés, incapables de jalousie envers le chef dans les succès, et de trahison dans les

revers. Ce plan que j'ai suivi fait que je me trouve aujourd'hui sans argent. Recourir à toi en toute occurrence, quand je te vois dépenser beaucoup, me semblerait déraisonnable. Mais je pense que nous pouvons aviser, toi et moi, aux moyens de ne pas manquer d'argent. Du moment que tu en auras en abondance, je suis sûr que je pourrai en prendre ce qu'il me faudra, surtout quand je l'emploierai de manière que la dépense te porte intérêt. Il n'y a pas longtemps, si je ne me trompe, je t'ai entendu dire que l'Arménien commençait à te mépriser, pour avoir su que les ennemis s'avancent contre nous, et que, depuis lors, il ne t'envoie plus d'armée et ne paye plus le tribut qu'il te doit. — Oui, Cyrus, c'est ce qu'il fait ; et j'en suis à me demander s'il vaut mieux marcher contre lui et le ranger par force à son devoir, ou s'il ne vaut pas mieux le laisser tranquille pour le moment, afin de ne pas ajouter ce nouvel ennemi aux autres. — Ses places, demande Cyrus, sont-elles dans des lieux fortifiés ou abordables ? — Ses places, dit Cyaxare, sont dans des lieux peu fortifiés. J'y ai toujours eu l'œil. Mais il y a des montagnes où il peut se retirer, et dans lesquelles il ne serait pas aisé de mettre la main sur lui, ni de reprendre ce qu'il aurait emporté, à moins de l'y assiéger, comme fit jadis mon père. — Eh bien, dit Cyrus, si tu veux me laisser aller par là, avec les cavaliers qui nous paraîtront nécessaires, je pense, avec l'aide des dieux, le mettre au point de t'envoyer une armée et de te payer le tribut ; mais, en outre, j'espère nous en faire un ami plus dévoué qu'il n'est en ce moment. — J'espère, dit Cyaxare, qu'ils viendront plus vite à toi qu'à nous, car on m'a dit que ses enfants ont été tes camarades de classe ; ce qui fait qu'ils viendront volontiers à toi : or, ceux-là devenus soumis, tout ira, je présume, comme nous le voulons. — Ne crois-tu pas à propos, dit Cyrus, de déguiser notre dessein ? — Sans doute, dit Cyaxare, c'est le moyen qu'ils tombent mieux entre tes mains, ou, si l'on fond sur eux, de les prendre mieux au dépourvu. — Écoute donc, dit Cyrus, si mon avis te semble utile. J'ai souvent été à la chasse avec tous mes Perses sur les frontières qui séparent ton pays de celui des Arméniens, et parfois même j'ai conduit avec moi quelques cavaliers de mes amis d'ici. — Oui, et en faisant la même chose, dit Cyaxare, tu n'éveilleras point de soupçons, tandis que, si tu mènes plus de monde que tu n'en conduis d'ordinaire à la chasse, cela pourra devenir suspect. — Il ne sera pas difficile, dit Cyrus, de trouver un prétexte vraisemblable, même ici : on n'a qu'à dire là-bas que je veux faire une grande chasse, et je n'ai qu'à te

demander ouvertement des cavaliers.— A merveille, dit Cyaxare, et moi j'aurai l'air de ne vouloir t'en donner que très-peu, comme si j'avais dessein d'aller vers ces places fortes d'Assyrie. Et de fait, ajoute-t-il, j'ai dessein d'y aller pour les fortifier encore. Quand tu es parti avec ta troupe, et que tu as chassé deux jours, je t'envoie les meilleurs cavaliers et fantassins de ceux que j'ai rassemblés, et avec ce renfort, tu fais tout de suite ton invasion. Moi-même, avec le reste des troupes, je tâche de n'être pas très-loin de vous, et, s'il en est besoin, je me montre. »

Aussitôt Cyaxare rassemble cavaliers et fantassins vers les forteresses, et dirige sur la route des forteresses des chariots chargés de blé. Cyrus, sans plus tarder, fait un sacrifice pour le voyage, et envoie demander à Cyaxare ses plus jeunes cavaliers. Cyaxare, quoiqu'un grand nombre veuille le suivre, ne lui en donne que quelques-uns. Pendant que Cyaxare s'avance avec ses troupes, fantassins et cavaliers, sur la route des places fortes, Cyrus, ayant eu des présages favorables, marche du côté de l'Arménien. Il se met en campagne, équipé comme pour une chasse.

Il commençait à marcher, quand au premier endroit un lièvre se lève; aussitôt un aigle qui volait d'un vol favorable, apercevant le lièvre en fuite, fond dessus, le frappe, l'enlève dans ses serres, et, le portant sur un coteau voisin, fait tout ce qu'il veut de sa proie. Cyrus, à la vue de ce présage, est ravi, adore Jupiter roi, et dit aux assistants : « La chasse sera bonne, mes amis, si le Dieu le permet. »

Arrivé près des frontières, il se met en chasse comme d'habitude, et ses soldats, fantassins et cavaliers, le suivent comme pour faire lever le gibier. Cependant les meilleurs fantassins et cavaliers se divisent pour recevoir la bête et la poursuivre; ils prennent une grande quantité de sangliers, de cerfs, de daims et d'onagres; car il y a même encore de nos jours beaucoup d'onagres dans ces contrées.

La chasse finie, Cyrus arrive sur les frontières d'Arménie, et y fait prendre le repas. Le lendemain, il chasse de nouveau, en s'avançant vers les montagnes qu'il voulait gagner; puis, la chasse terminée, il fait prendre le repas. Informé de l'approche des troupes de Cyaxare, il leur fait dire de prendre leur repas à la distance d'environ deux parasanges, jugeant qu'il couvrirait mieux par là ses desseins, et il mande à celui qui les commande, le repas fait, de venir vers lui. Pour lui, après

le repas, il convoque les taxiarques, et, quand ils sont réunis, il leur dit : « Mes amis, l'Arménien était autrefois l'allié et le tributaire de Cyaxare. Aujourd'hui, voyant l'approche des ennemis, il le méprise, il n'envoie plus de troupes, et ne paye plus le tribut. Il faut donc lui donner la chasse si nous pouvons. Or, voici ce que je crois bon de faire. Toi, Chrysantas, après quelques instants de sommeil, tu prends la moitié des Perses qui sont avec nous, tu suis la route des montagnes, et tu t'empares des montagnes elles-mêmes, où l'on dit que, quand il a peur, l'Arménien s'enfuit ; des guides, je t'en donnerai. On dit donc que ces montagnes sont boisées, de sorte qu'il y a espoir qu'il ne vous verra point. Cependant si tu envoyais devant l'armée quelques hommes armés à la légère, ayant l'air d'une troupe de voleurs et par leur marche et par leurs habits, peut-être ces hommes-là rencontreraient-ils quelques Arméniens qu'ils prendraient et empêcheraient ainsi d'aller répandre l'alarme. Ceux qu'ils ne pourraient prendre, ils les mettraient en fuite, ce qui les empêcherait de voir l'armée tout entière et de croire à autre chose qu'à une attaque de voleurs. Voilà ce que tu as à faire. Moi, au point du jour, je m'avance avec l'autre moitié de l'infanterie et tous les cavaliers, et je marche, à travers la campagne, droit à la demeure du roi. S'il se met en défense, il est clair qu'il faudra combattre ; s'il se retire de la plaine, il est clair qu'il faudra courir après ; et s'il fuit vers les montagnes, là c'est ton affaire qu'il n'en échappe pas un. Figure-toi que c'est une chasse que nous allons faire : nous, nous faisons la battue ; toi, tu te tiens aux filets. Souviens-toi qu'il faut attendre que les passages soient bouchés, avant de commencer la chasse, et n'oublie pas que ceux qui sont aux échappées doivent se cacher, afin de ne pas effaroucher les bêtes qu'on leur pousse. Cependant, Chrysantas, ne fais pas ici ce que tu fais parfois, vu ta passion pour la chasse. Souvent tu passes toute une nuit sans dormir. Aujourd'hui, laisse prendre à tes hommes ce qu'il leur faut de sommeil, afin qu'ils puissent y résister ailleurs. Ne te laisse pas non plus égarer à travers les montagnes, non pas faute de guides, mais parce que tu suis la bête où elle t'entraîne : ici ne te jette point dans des pas impraticables ; ordonne aux guides de te mener par le chemin le plus facile, à moins qu'un autre ne t'abrége de beaucoup ; pour une armée, le plus facile est le plus court. Enfin, comme c'est ton habitude sur les montagnes, ne te mets pas à courir et à te faire suivre à la course ; prends un pas que tout le monde puisse suivre, et

hâte-toi lentement. Il est bon aussi que quelques-uns des plus dispos et des plus robustes demeurent quelquefois derrière, pour entraîner les autres : l'aile une fois passée, c'est un stimulant pour tout le monde de voir courir auprès de soi quand on marche. » Chrysantas, après avoir entendu ces recommandations, tout fier de la mission de Cyrus, prend des guides, sort, donne les ordres nécessaires à ceux qui doivent le suivre, et va se reposer. Quand ils ont dormi le temps convenable, ils s'avancent vers les montagnes. Cyrus, au point du jour, envoie un messager à l'Arménien avec mission de lui dire : « Arménien, Cyrus te prie de t'arranger de manière à lui amener au plus vite le tribut et l'armée. Et s'il te demande où je suis, dis-lui la vérité : que je suis sur les frontières. S'il te demande si je viens en personne, dis-lui la vérité : que tu n'en sais rien. S'il s'informe combien nous sommes, dis-lui d'envoyer quelqu'un s'en assurer. »

Le messager ainsi stylé, Cyrus l'envoie avec la pensée qu'il était plus amical d'agir ainsi que d'entrer sans avis préalable. Lui-même, après avoir assuré tout au mieux pour la route et pour le combat, s'il était nécessaire, se met en campagne. Il fait défendre à ses soldats de commettre aucun dégât ; et, si l'on rencontre quelque Arménien, de l'engager à avoir confiance, et à venir sans crainte vendre des vivres, partout où l'on serait, s'ils désiraient faire acheter de quoi manger ou de quoi boire.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Le roi d'Arménie est pris avec les siens. — Son fils le fait recevoir a discrétion et à des conditions équitables. — Alliance étroite avec les Arméniens.

Cyrus en était là. L'Arménien, en entendant le message de Cyrus, est saisi de peur, quand il songe au grief de n'avoir pas payé de tribut, ni envoyé d'armée; mais ce qui l'effraye surtout, c'est qu'on va voir qu'il commence à fortifier sa capitale, pour la mettre en état de défense. Tout cela le faisant trembler, il envoie de côté et d'autre rassembler ses troupes, et fait passer dans les montagnes le plus jeune de ses fils, Sabaris, sa femme et celle de son fils, ses filles, ses joyaux, ses meubles les plus précieux, le tout gardé par une nombreuse escorte. Il envoie en même temps épier ce que fait Cyrus, et il arme tous les Arméniens qu'il a autour de lui. Au même instant, on vient lui annoncer que Cyrus arrive en personne. Alors, loin d'oser en venir aux mains, il s'éloigne. En le voyant faire ainsi, les Arméniens regagnent en hâte chacun leur demeure, pour mettre leur avoir en sûreté. Cyrus, voyant la plaine remplie de gens courant et se sauvant avec leurs bêtes, leur envoie dire qu'il ne fera la guerre à aucun de ceux qui demeureront, mais que tous ceux qui seront pris à fuir, seront traités en enuemis. Le plus grand nombre reste : il y en a qui se sauvent avec le roi. Cependant l'escorte des femmes tombe au milieu de la troupe qui garde la montagne : ils jettent un grand cri et sont presque tous pris dans leur fuite. Enfin, on prend le fils du roi, ses femmes et ses filles, avec tous les trésors qui sont avec eux. Le roi apprenant ce qui est arrivé, et ne sachant que faire, se sauve sur une hauteur. Cyrus, qui avait vu le mouvement, in-

vestit la hauteur avec les troupes qu'il a sous la main, puis, envoyant vers Chrysantas, il lui ordonne de laisser la garde de la montagne et de venir.

Pendant que Cyrus rassemble son armée, il envoie à l'Arménien un héraut, chargé de lui faire cette question : « Dis-moi, Arménien, préfères-tu rester là-haut, à lutter contre la faim et la soif, ou bien descendre dans la plaine pour combattre avec nous? » L'Arménien répond qu'il aimerait mieux n'avoir à lutter ni contre l'un ni contre l'autre. Cyrus envoie une seconde fois lui demander : « Pourquoi restes-tu là-haut et ne descends tu pas? — Parce que je ne sais pas ce que je dois faire. — Mais, répond Cyrus, il n'y a pas d'hésitation. Il ne tient qu'à toi de descendre pour te disculper. — Et qui sera mon juge? — Ce sera naturellement celui auquel la Divinité a donné de disposer de toi à son gré, et sans autre forme de procès. » Alors, l'Arménien, contraint par la nécessité, descend de la colline. Cyrus le reçoit, avec toute sa suite, au milieu de son armée, complétée par l'arrivée du reste de ses troupes.

Sur ces entrefaites, le fils aîné du roi d'Arménie revient d'un voyage : il avait été souvent compagnon de chasse de Cyrus. Informé de ce qui se passe, il se rend, en équipage de voyage, auprès de Cyrus. Quand il voit prisonniers son père, sa mère, ses sœurs et sa propre femme, il se prend à pleurer, comme de juste. Cyrus, en le voyant, ne lui fait pas d'autre accueil amical que de lui dire : « Tu arrives à temps pour assister au jugement de ton père. » Bientôt il assemble les chefs des Perses et ceux des Mèdes : il fait mander également tout ce qu'il y a de grands d'Arménie, il ne fait point retirer les femmes, placées sur les chariots, mais il leur permet d'écouter et commence ainsi : « Arménien, je te conseille, avant tout, de ne rien dire que de vrai dans ta défense, afin d'éloigner de toi le plus odieux des crimes. Car le mensonge, sache-le bien, est le plus grand obstacle chez les hommes à obtenir un pardon. Et puis, tes enfants, ces femmes, savent tout ce que tu as fait, ainsi que les Arméniens ici présents. S'ils t'entendent dire autre chose que ce qui s'est fait, ils jugeront que tu te condamnes toi-même aux derniers supplices, quand je viendrai à savoir la vérité. — Demande-moi, Cyrus, ce qu'il te plaira, je dirai la vérité, advienne que pourra. — Réponds donc. As-tu jamais fait la guerre à Astyage, père de ma mère, et aux autres Mèdes? — Je l'ai faite. — Vaincu par lui, n'es-tu pas convenu de lui payer un tribut, de te mettre en campagne avec lui

partout où il te le dirait, et de ne point avoir de fortifications? — C'est vrai. — Pourquoi donc n'as-tu envoyé ni tribut, ni soldats? pourquoi as-tu fait construire des fortifications? — Je désirais la liberté : car il me semblait beau d'être libre et de léguer la liberté à mes enfants. — Il est beau, sans doute, dit Cyrus, de combattre pour échapper à l'esclavage; mais si un homme, vaincu dans une guerre ou asservi de toute autre manière, essayait ouvertement de se dérober à ses maîtres, dis-moi toi-même, le récompenserais-tu comme un homme loyal et agissant bien, ou bien, si tu le prenais, le châtierais-tu comme un coupable? — Je le punirais, puisque tu ne veux pas que je mente. — Réponds nettement, dit Cyrus, à chacune de mes paroles. Si tu avais quelque homme en dignité qui fît une faute, lui laisserais-tu ses fonctions ou en mettrais-tu un autre à sa place? — J'y mettrais un autre. — Ensuite, s'il avait de grands biens, le laisserais-tu riche ou le ferais-tu pauvre? — Je lui ôterais ce qu'il posséderait. — Et si tu découvrais qu'il est d'intelligence avec tes ennemis, que ferais-tu? — Je le tuerais : eh! ne vaut-il pas mieux que je meure, disant la vérité que convaincu de mensonge? »

A ces mots, son fils arrache sa tiare de dessus sa tête et déchire ses vêtements : les femmes poussent de grands cris et se meurtrissent le visage, comme si leur père n'était déjà plus et qu'eux tous fussent déjà perdus. Cyrus ordonne le silence et continue : « Bien, dit-il; voilà donc, Arménien, ta règle de justice. D'après cela, que nous conseilles-tu de faire? » L'Arménien, réduit à se taire, ne sait s'il doit conseiller à Cyrus de le condamner à mort ou lui conseiller le contraire de ce qu'il a dit lui-même. Alors son fils Tigrane s'adressant à Cyrus : « Dis-moi, Cyrus, demande-t-il, puisque mon père a l'air d'hésiter, puis-je te conseiller ce que je crois être le meilleur? » Cyrus se rappelant que, quand Tigrane chassait avec lui, il avait près de lui un certain sophiste que Tigrane admirait beaucoup, désira beaucoup savoir ce qu'il dirait en cette rencontre : il l'engage donc volontiers à dire ce qu'il pense.

« Pour moi donc, dit Tigrane, si tu approuves tous les desseins de mon père, toutes ses actions, je te conseille sincèrement de l'imiter; mais, si tu crois qu'il est de tout point en faute, je te conseille de ne pas l'imiter. — Eh bien, dit Cyrus, en pratiquant la justice, je n'imiterai point un coupable. — C'est vrai. — Ainsi, de ton propre aveu, il faut punir ton père, puisqu'il est juste de punir un coupable. — Mais lequel vaut mieux,

Cyrus, selon toi, de punir à ton avantage ou bien à ton désavantage ? — Dans le dernier cas, je me punirais moi-même. — Et cependant, dit Tigrane, ce sera un grand désavantage pour toi, si tu fais mourir des gens qui t'appartiennent, au moment où il t'importe le plus de les conserver. — Et comment, dit Cyrus, peut-on compter sur des gens convaincus d'infidélité ? — S'ils deviennent sages, je crois ; car, selon moi, Cyrus, il en va de la sorte ; sans la sagesse, les autres vertus sont inutiles. A quoi sert à un homme d'être fort et courageux, s'il n'est sage ? à quoi lui sert d'être bon écuyer, riche, puissant dans sa patrie ? Mais avec la sagesse, tout ami est utile, tout serviteur est bon. — Tu dis donc que, dans un même jour, ton père d'insensé est devenu sage ? — Assurément. — La sagesse, selon toi, est donc une affection de l'âme, comme la douleur, et non point une science acquise. Cependant, s'il faut être sensé pour devenir sage, jamais on ne peut dans un instant devenir sage d'insensé. — Comment, Cyrus ! N'as-tu donc jamais observé qu'un homme, qui ose se battre contre un plus fort, est aussitôt guéri de sa témérité par sa défaite ? N'as-tu jamais vu que de deux États en guerre, celui qui est vaincu cesse aussitôt de vouloir combattre contre l'autre ? — Quelle est donc cette défaite, dit Cyrus, que ton père a éprouvée, pour devenir aussi sage que tu le dis ? — C'est, par Jupiter, après avoir désiré sa liberté, de se voir plus esclave que jamais ; c'est, chaque fois qu'il a cru devoir ou tenir ses plans secrets ou attaquer de vive force, de voir échouer ses desseins. Il t'a vu toi, quand tu as voulu le tromper, le tromper aussi facilement qu'on trompe des aveugles, des sourds, des hommes dépourvus de sens. Quand tu as voulu rester impénétrable, il t'a vu demeurer si impénétrable pour lui, que les places qu'il croyait avoir fortifiées pour s'y défendre, tu en as fait, sans qu'il s'en aperçût, de vraies prisons : tu l'as si bien prévenu de vitesse, que tu es arrivé de loin avec une nombreuse armée, avant qu'il ait eu rassemblé ses troupes autour de lui. — Et tu penses, dit Cyrus, qu'un tel revers est capable de rendre un homme sage, ainsi que la conviction que les autres hommes valent mieux que lui ? — Beaucoup mieux, dit Tigrane, que s'il est vaincu dans un combat. Car il peut se faire que celui qui est vaincu par la force, croie qu'en s'exerçant le corps il pourra se représenter à la lutte : une ville subjuguée espère qu'en prenant des alliés, elle pourra renouveler le combat. Mais, quand on reconnaît la supériorité d'un homme, souvent on consent à lui obéir sans contrainte. — Tu me parais croire que les hommes

violents n'admettent pas qu'on soit modéré, ni les voleurs qu'on ne vole point, ni les menteurs qu'on dise la vérité, ni les injustes qu'on pratique la justice. Ignores-tu que ton père, en nous trompant constamment, et en n'observant point nos traités, savait que nous, de notre côté, nous observions exactement ceux qui nous liaient avec Astyage? — Aussi, je ne dis pas qu'il suffise, pour devenir sage, d'admettre qu'il y a des gens meilleurs, sans être sous le coup de la justice d'un plus fort, comme il arrive à mon père en ce moment. — Mais, dit Cyrus, ton père n'a point encore éprouvé le moindre mal : cependant il craint, je le sais bien, d'être condamné à tout souffrir. — Crois-tu, dit Tigrane, qu'il y ait rien qui rende une âme plus servile qu'une crainte violente? Ne sais-tu pas que des hommes, frappés par le fer de la loi, ce qui est la punition la plus forte, veulent encore résister, tandis que, quand on éprouve une forte crainte, on n'ose pas regarder en face ceux que l'on craint, même lorsqu'ils parlent avec bonté? — Tu dis donc que la crainte du châtiment punit plus les hommes que le châtiment réel? — Et toi, tu sais par expérience que je dis vrai. Tu as remarqué que ceux qui craignent d'être exilés de leur patrie, qui, au moment de combattre, craignent d'être vaincus, manquent tout à fait de cœur : et de même pour ceux qui, en s'embarquant, redoutent le naufrage, pour ceux qui ont peur de l'esclavage et des chaînes : tous ces gens-là ne peuvent prendre ni nourriture ni sommeil, à cause de leur crainte ; mais une fois exilés, une fois vaincus, une fois esclaves, on les voit manger et dormir mieux que des hommes heureux. Voici qui prouve plus clairement encore quel fardeau c'est que la peur. On a vu des gens qui, dans la crainte de mourir, s'ils étaient pris, se donnaient la mort par crainte, les uns en se précipitant, les autres en s'étranglant, d'autres en s'égorgeant : ainsi, de toutes les affections la crainte est celle qui frappe le plus fortement les âmes. Et mon père, te figures-tu l'état de son âme, quand il doit craindre l'esclavage, non-seulement pour lui, mais pour moi, mais pour sa femme, mais pour ses enfants? — Je n'ai pas de peine à croire, dit Cyrus, à cet état de son âme. Seulement, je sais aussi que le même homme, insolent dans le bonheur, est promptement accablé par le revers, et qu'une fois relevé, il revient à sa première arrogance et à ses anciennes manœuvres. — Oui, par Jupiter, Cyrus, nos fautes sont des motifs pour que tu n'aies point de confiance en nous. Mais tu es libre de construire des forteresses, d'occuper nos places fortes, de faire tout ce qui peut t'assurer notre fidélité.

Et cependant jamais tu ne nous entendras nous plaindre. Nous nous souviendrons que nous nous sommes attiré nos malheurs. Si, en donnant ce gouvernement à quelque homme irréprochable, tu as l'air de te défier de lui, prends garde que ce bienfait ne rompe en même temps votre amitié. D'un autre côté, si, pour éviter sa haine, tu n'imposes pas un frein à son insolence, prends garde qu'il n'ait bientôt plus besoin que nous d'être ramené à la raison. — J'en atteste les dieux, dit Cyrus, j'aurais de la répugnance à user de serviteurs dont je ne devrais les services qu'à la contrainte : il me semble que je supporterais plus facilement les fautes d'un homme qui, avec de bonnes intentions, avec de l'amitié, m'aiderait à accomplir mon office, que de me sentir haï par un homme remplissant ses devoirs exactement, mais par contrainte. — Mais cette amitié, dit Tigrane, de qui peux-tu mieux en ce moment l'obtenir que de nous ? — De ceux, je crois, qui n'ont jamais été mes ennemis, si je veux leur faire le bien que tu me presses de vous faire. — Y a-t-il donc, Cyrus, en ce moment, quelqu'un au monde à qui tu puisses faire autant de bien qu'à mon père ? Et d'abord crois-tu donc qu'un homme, qui ne t'aura point offensé, te saura gré de lui laisser la vie ? Puis, si tu ne lui enlèves ni ses enfants ni sa femme, t'aimera-t-il plus pour ce bienfait que celui qui avoue que tu es en droit de les lui enlever ? Enfin, s'il ne doit plus avoir le royaume d'Arménie, sais-tu quelqu'un qui puisse en ce moment en être plus affligé que nous ? Il est donc évident que celui qui ressentirait le plus vif chagrin de ne plus être roi, celui-là, en reprenant le pouvoir, t'en aurait la plus vive reconnaissance. Si tu as à cœur de laisser tout ici dans le meilleur ordre à ton départ, vois si tu crois que tout sera plus tranquille en introduisant une nouvelle autorité, ou bien en laissant subsister l'ancienne. Si tu songes à emmener d'ici le plus de troupes possible, qui sera plus capable, selon toi, de te les choisir, que celui qui en a fait un long usage ? Si tu as besoin d'argent, qui penses-tu qui soit en état de te le mieux fournir que celui qui connaît et qui a en main toutes les ressources ? Ainsi, mon bon Cyrus, prends garde, en nous perdant, de te faire plus de tort à toi-même que mon père n'a pu t'en faire. » Ainsi parla Tigrane.

Cyrus l'avait écouté avec plaisir, en voyant s'accomplir tout ce qu'il avait promis à Cyaxare. Il se rappelait avoir dit à celui-ci qu'il pensait faire de l'Arménien un ami plus fidèle que par le passé. Il s'adresse donc de nouveau à l'Arménien : « Si je me laisse convaincre par toutes ces raisons, Arménien, lui dit-

il, combien de troupes m'enverras-tu, combien d'argent me payeras-tu pour la guerre? — Je ne puis, Cyrus, dit l'Arménien, te répondre avec plus de franchise et de vérité qu'en t'exposant l'état de nos forces actuelles, afin que, d'après ce que tu verras, tu emmènes ce qu'il te plaira de troupes, et que tu laisses le reste pour la garde du pays. Il me semble juste de t'exposer de la même manière l'etat de nos finances; quand tu le connaîtras, tu en prendras suivant ton bon plaisir, et tu nous en laisseras ce que tu jugeras à propos. — Eh bien, dit Cyrus, expose-moi l'état de vos forces, et dis-moi à quoi se montent vos finances. — La cavalerie des Arméniens, dit le roi d'Arménie, est forte de huit mille hommes, et leur infanterie de quarante mille. Nos richesses, en y comprenant les trésors laissés par mon père, peuvent être évaluées en argent à la somme de plus de trois mille talents. — De tes troupes, dit aussitôt Cyrus, sans hésiter, puisque vous êtes en guerre avec les Chaldéens, vos voisins, tu ne me donneras que la moitié; et pour tes richesses, au lieu de cinquante talents que tu devais comme tribut à Cyaxare, tu lui en payeras cent, à cause de ton infidélité. Mais tu m'en prêteras cent autres, et je te promets, si le ciel me seconde, en retour de ce que tu m'auras prêté, de te rendre de plus grands services ou de te compter la somme, si je puis. Si je ne puis pas, on pourra m'accuser d'impuissance, mais d'injustice, ce ne serait pas juste. — Au nom des dieux, dit l'Arménien, Cyrus, ne parle pas ainsi : autrement, tu ne me donnerais pas confiance. Songe que ce que tu me laisses n'est pas moins à toi que ce que tu emporteras. — Soit, dit Cyrus; mais, pour recouvrer ta femme, combien me donnes-tu? — Tout ce que je possède. — Bien! et pour tes enfants? — Encore tout ce que je possède. — C'est, dit Cyrus, une fois de plus que ce que tu as réellement. Et toi, Tigrane, que donnerais-tu pour recouvrer ta femme? » Tigrane était nouvellement marié et éperdument épris de sa femme. « Moi, Cyrus, je vendrais ma vie, pour empêcher ma femme d'être esclave. — Reprends-la donc, elle est à toi. Je ne la regarde point comme captive, puisque tu n'as jamais abandonné notre parti. Et toi, Arménien, reprends aussi ta femme et tes enfants sans rançon; ils sauront par toi qu'ils n'ont pas cessé d'être libres. Maintenant vous allez souper avec nous; puis, après le souper, vous irez où il vous plaira. » Ils restèrent.

Après le souper achevé sous la tente, Cyrus reprenant la conversation : « Dis-moi, Tigrane, où est donc cet homme qui

chassait avec nous et dont tu faisais tant de cas ? — Eh ! mon père, ici présent, ne l'a-t-il pas fait mourir ? — Pour quel crime ? — Il a dit qu'il me corrompait. Cependant, Cyrus, il avait l'âme si belle et si bonne, que, près d'expirer, il me fit appeler et me dit : « Je t'en prie, Tigrane, quoique ton père me « fasse mourir, ne t'irrite pas contre lui : ce n'est point par « malveillance, c'est par ignorance qu'il agit ainsi. Or, toutes les « fautes que les hommes commettent par ignorance, je les estime « involontaires. » — Le pauvre homme ! s'écrie alors Cyrus. — Cyrus, dit l'Arménien, tous ceux qui, surprenant un autre homme en commerce criminel avec leur femme, lui donnent la mort, n'allèguent point pour raison que cet homme affolait leur femme, mais, convaincus qu'il leur ravissait l'affection qui leur est due, voilà pourquoi ils le traitent en ennemi. Moi, de même, j'avais conçu de la jalousie contre cet homme. — Oui, dit Cyrus, j'en atteste les dieux, Arménien, ta faute est un effet de la faiblesse humaine. Et toi, Tigrane, pardonne à ton père. »

Après cet entretien et les marques d'amitié, suites naturelles d'une réconciliation, ils montent sur leurs chariots avec leurs femmes et s'en retournent la joie dans le cœur. Arrivés à leur demeure, ils ne parlent que de Cyrus : l'un vante sa sagesse, l'autre sa valeur ; celui-ci sa douceur, celui-là sa beauté et sa taille. Là-dessus Tigrane dit à sa femme : « Et toi, Arménienne, Cyrus t'a-t-il semblé beau ? — Mais, par Jupiter, je ne l'ai point regardé. — Et qui regardais-tu ? dit Tigrane. — Par Jupiter, celui qui disait qu'il vendrait sa vie pour m'empêcher d'être esclave. » Comme l'on doit croire, ils s'en allèrent tous se reposer les uns avec les autres.

Le lendemain, l'Arménien envoie à Cyrus toutes ses troupes avec des présents hospitaliers, et ordre donné à tous ceux qui doivent entrer en campagne d'être prêts dans trois jours. En même temps il compte à Cyrus le double de ce que celui-ci avait dit. Cyrus prend ce qu'il a dit et renvoie le reste. Il demande qui conduira l'armée, le fils ou le roi en personne. Ils s'empressent de répondre tous deux, le père : « Celui des deux que tu voudras ; » le fils : « Et moi, Cyrus, je ne te quitterai point ; non, quand même il faudrait te suivre comme skeuophore. » Cyrus se prenant à sourire : » Et pour combien voudrais-tu, dit-il, que ta femme apprît que tu es skeuophore ? — Il ne sera pas nécessaire de le lui apprendre ; car je l'emmènerai, afin qu'elle voie tout ce que je pourrai faire. — Eh bien, alors, pré-

parez-vous. — Compte que nous serons prêts et que nous aurons tout ce que mon père doit nous donner. » Les soldats, après une réception hospitalière, vont prendre du repos.

CHAPITRE II.

Soumission et alliance des Chaldéens. — Envoi d'une députation au roi des Indiens.

Le lendemain, Cyrus, prenant avec lui Tigrane, les meilleurs cavaliers des Mèdes, et ceux de ses amis qu'il juge convenable d'emmener, parcourt à cheval le pays, pour examiner où il peut construire un fort. Arrivé à une éminence, il demande à Tigrane où sont les montagnes d'où les Chaldéens descendent pour marauder. Tigrane les lui montre. Cyrus lui demande : « Et maintenant, sont-elles abandonnées ? — Non, par Jupiter ! il y a là leurs espions, qui donnent avis aux autres de tout ce qu'ils voient.— Et que font-ils, ainsi avertis? — Ils arrivent à la défense des montagnes, chacun de son mieux. » Après cette réponse, Cyrus remarque qu'une grande partie du pays des Arméniens est abandonnée et inculte à cause de la guerre[1]. Ils retournent alors au camp, soupent et vont se reposer.

Le jour suivant, Tigrane arrive avec tout son équipage ; il avait rassemblé environ quatre mille cavaliers, près de dix mille archers et autant de peltastes. Pendant que ces troupes se réunissent, Cyrus offre un sacrifice. Les présages ayant été favorables, il rassemble les chefs des Perses, ainsi que ceux des Mèdes, et leur tient ce discours : « Mes amis, ces montagnes que nous voyons sont aux Chaldéens : mais, si nous en devenons maîtres, et si nous construisons un fort sur le sommet, il faudra bien que les Arméniens et les Chaldéens soient sages avec nous. Les présages sont favorables. Et d'ailleurs, dans une entreprise qui dépend de l'activité humaine, il n'y a pas de meilleur auxiliaire que la promptitude. Si nous atteignons le haut de la montagne avant que les Chaldéens s'y assemblent, ou nous nous y établirons sans coup férir, ou du moins nous n'aurons affaire qu'à des ennemis faibles et peu nombreux. Il n'y a pas d'entreprise plus facile ni moins périlleuse, si nous

1. Cf. Bossuet, *Hist. univ.*, p. 357 de l'édit. Charpentier.

nous hâtons d'un zèle soutenu. Courez donc aux armes. Vous, Mèdes, avancez par la gauche; et vous, Arméniens, marchez moitié à droite, moitié à notre avant-garde : et vous, cavaliers, suivez pour nous pousser et pour hâter la marche : s'il y a des traînards, pressez-les. » Cela dit, Cyrus se met à la tête de sa troupe formée en colonnes.

Les Chaldéens, voyant la marche se diriger vers la montagne, se donnent le signal, jettent des cris et se rassemblent. Cyrus, encourageant les siens : « Perses, dit-il, ils nous font signe de nous hâter. Si nous arrivons là-haut avant eux, les ennemis n'y pourront rien. » Les Chaldéens avaient un bouclier d'osier et deux javelots. Ils passent pour les plus belliqueux de cette contrée : ils se mettent à la solde de qui les demande, vu leur humeur guerrière et leur pauvreté, leur pays étant montagneux, stérile, et la partie qui offre des ressources, fort restreinte.

Lorsque les troupes de Cyrus se sont rapprochées de la montagne, Tigrane, qui marchait à côté de Cyrus, lui dit : « Cyrus, sais-tu qu'il nous faudra bientôt combattre ? Les Arméniens ne pourront pas tenir contre les ennemis. » Cyrus lui répond qu'il le sait, et il encourage les Perses à poursuivre l'ennemi, « dès que les Arméniens, en fuyant, dit-il, l'auront attiré près de nous. » Les Arméniens continuent d'avancer. Ceux des Chaldéens qui sont présents à l'approche des Arméniens, poussent le cri de guerre et fondent sur eux, suivant leur coutume. Les Arméniens, suivant leur coutume, ne peuvent tenir bon. Les Chaldéens les poursuivent; mais, quand ils aperçoivent le reste des troupes qui monte le sabre au poing, quelques-uns de ceux qui s'étaient trop avancés sont tués ou pris, les autres s'enfuient; et l'on est maître des hauteurs. Dès que les troupes de Cyrus se sont emparées des hauteurs, ils découvrent les habitations des Chaldéens et voient ceux qui étaient le plus près d'eux abandonner leurs habitations. Cyrus, quand tous ses soldats sont réunis, leur ordonne de dîner. Le repas fini, Cyrus ayant observé que le lieu d'observation des Chaldéens était fortifié et fourni d'eau, il veut y faire construire un fort. Il ordonne à Tigrane de mander à son père de venir joindre promptement l'armée avec tout ce qu'il pourra réunir de charpentiers et de maçons. Le messager se rend auprès de l'Arménien, et Cyrus se met à l'œuvre avec ceux qui sont présents.

Sur ces entrefaites, on lui amène plusieurs prisonniers, les uns enchaînés, les autres libres; il les voit, fait ôter les chaînes

aux premiers, et met les blessés entre les mains des médecins, avec ordre de les soigner. Il dit ensuite aux Chaldéens qu'il n'est venu ni pour les détruire, ni par envie de guerroyer, mais pour établir la paix entre les Arméniens et les Chaldéens. « Avant que je fusse maître de ces montagnes, ajoute-t-il, je sais que vous pouviez vous passer de la paix : votre avoir était en sûreté, et vous emportiez celui des Arméniens. Mais voyez maintenant où vous en êtes. Je vous laisse, vous prisonniers, retourner librement chez vous, et je vous permets à vous, ainsi qu'aux autres Chaldéens, de délibérer si vous voulez nous faire la guerre ou être nos amis. Si vous choisissez la guerre, ne venez pas ici sans armes, si vous n'avez pas perdu le sens; si vous optez pour la paix, venez sans armes : le bon état de vos affaires, si vous devenez nos amis, sera l'objet de mes soins. » A ces mots, les Chaldéens, applaudissent vivement Cyrus, lui serrent mille fois la main en retournant chez eux.

Quand l'Arménien a entendu l'appel de Cyrus et appris ce qu'il a fait, il prend avec lui des ouvriers et tout ce qui lui est nécessaire, et se rend auprès de Cyrus le plus vite possible. Dès qu'il est en sa présence, il lui dit : « Cyrus, j'admire comment, avec si peu de connaissance de l'avenir, nous osons, faibles mortels, former tant de projets. Ainsi, moi, quand je m'ingéniais des moyens de conquérir ma liberté, je suis devenu esclave comme jamais je ne l'avais été. Depuis que nous avons été pris et que nous croyions évidemment tout perdu, nous nous sommes trouvés plus en sûreté que jamais. Car jamais ces ennemis n'avaient cessé de nous faire du mal, et maintenant je vois qu'ils ont ce que je souhaitais. Sache bien, Cyrus, que, pour obtenir qu'ils fussent chassés de ces montagnes, j'aurais donné beaucoup plus que tu n'as exigé de moi. Ce que tu as promis de nous faire de bien, en recevant notre argent, tu l'as déjà payé; nous avons même de nouvelles obligations envers toi, que nous ne pourrons oublier sans rougir, à moins d'être des lâches; et d'ailleurs, quoi que nous fassions, notre gratitude ne nous acquittera jamais envers un tel bienfaiteur. » Ainsi parle l'Arménien.

Les Chaldéens reviennent supplier Cyrus de faire la paix avec eux. Cyrus leur adresse cette question : « Et quel autre désir, Chaldéens, avez-vous, en faisant la paix, que d'y trouver plus de sûreté que dans la guerre, maintenant que nous sommes maîtres des montagnes? » Les Chaldéens en conviennent. Alors Cyrus : « Et si la paix vous procurait encore d'autres biens? —

Alors, disent-ils, nous en serions encore bien plus charmés. — Pour quelle autre raison, que la stérilité de votre sol, vous regardez-vous comme pauvres? — Pour mille autres. — Eh bien, dit Cyrus, voudriez-vous, à la charge de payer les mêmes redevances que les autres Arméniens, qu'il vous fût permis de cultiver autant de terrain en Arménie que vous en désireriez? — Oui, dirent les Chaldéens, mais avec la certitude qu'on ne nous ferait point de tort. — Et toi, Arménien, consentirais-tu à ce qu'on leur donnât à cultiver chez toi les terres incultes, à condition que les cultivateurs payent l'impôt régulier? — Je payerais beaucoup pour cela, dit l'Arménien, mon revenu s'en accroîtrait d'autant. — Et vous, Chaldéens, dit Cyrus, vous avez des montagnes excellentes. Voudriez-vous permettre aux Arméniens d'y faire paître, en vous payant un droit équitable? — Oui, disent les Chaldéens, nous gagnerions beaucoup sans peine. — Et toi, Arménien, voudrais-tu avoir la jouissance de ces pâturages, si, en accordant une légère indemnité aux Chaldéens, tu en retirais un grand profit? — Certainement, si j'espérais en avoir la tranquille jouissance. — Est-ce que cette jouissance ne serait pas tranquille, si les hauteurs avaient une garnison alliée? — Oui, dit l'Arménien. — Mais, par Jupiter, disent les Chaldéens, loin de pouvoir cultiver en sûreté les champs des Arméniens, nous ne pouvons pas même travailler aux nôtres, si ce sont eux qui occupent les hauteurs. — Mais si, vous aussi, vous y avez une garnison alliée? — Alors nos affaires iront bien. — Par Jupiter, dit l'Arménien, les nôtres n'iront pas si bien si ce sont les Chaldéens qui gardent les hauteurs, et surtout les hauteurs fortifiées. — Voici donc, dit Cyrus, ce que je ferai : je ne confierai les hauteurs ni aux uns ni aux autres; c'est nous qui les garderons; et, si l'un de vous fait du tort à l'autre, nous serons avec les offensés. »

Quand on a des deux parts entendu ces mots, on applaudit, et l'on convient que c'est l'unique moyen de rendre la paix durable; puis l'on reçoit et l'on donne des gages de foi, aux conditions d'être indépendant l'un de l'autre, de s'allier par des mariages, de labourer et de faire paître en commun, de se secourir réciproquement, si l'on attaquait l'une des deux parties contractantes. Ainsi fut conclu ce traité, et il dure encore aujourd'hui entre les Chaldéens et celui qui gouverne l'Arménie. L'alliance faite, les deux peuples travaillent de concert et de tout cœur à la construction de la forteresse, et y transportent les objets nécessaires.

Le soir venu, Cyrus invite les gens des deux pays à dîner avec lui, à titre déjà d'amis. Pendant le repas sous la tente, un des Chaldéens se met à dire que cette alliance comblerait les vœux de la majorité de la nation, mais qu'il y a des Chaldéens, vivant de maraude, qui ne savent et ne peuvent labourer, vu leur habitude de subsister par la guerre. Ils n'ont d'autre occupation que de piller et de se mettre à la solde, tantôt du roi des Indes, qui est, ajoutent-ils, un homme tout cousu d'or, tantôt d'Astyage. « Eh bien! dit Cyrus, que ne se mettent-ils à la nôtre? Je leur donnerai autant et plus qu'aucun autre ne leur a jamais donné. » Tous répondent que c'est au mieux, et prétendent qu'il y aura un grand nombre d'adhérents.

Telles sont les conventions faites. Cyrus, apprenant que les Chaldéens se rendent souvent auprès de l'Indien, et se rappelant qu'il était venu des envoyés de ce roi chez les Mèdes pour examiner ce qui se passait, et que de là ils étaient allés chez les ennemis pour voir aussi ce qui s'y faisait, résolut d'instruire l'Indien de ce que lui-même venait de faire. Il entre donc ainsi en propos. « Arméniens et vous Chaldéens, dites-moi, si je dépêchais aujourd'hui quelqu'un des miens auprès de l'Indien, voudriez-vous lui adjoindre quelques-uns des vôtres, pour lui servir de guides dans la route et agir de concert avec lui, afin d'obtenir pour nous de l'Indien ce que je désire? Je désirerais avoir plus d'argent pour accorder une bonne paye à ceux qui en ont besoin, ainsi que des honneurs et des présents à ceux de nos compagnons d'armes qui les méritent. C'est pour cela que je veux avoir des ressources abondantes, considérant que j'en ai besoin. Mais il me serait agréable de ménager vos fonds, car je vous regarde comme des amis, tandis que j'en recevrais volontiers de l'Indien, s'il m'en donnait. Le messager, auquel je vous propose d'adjoindre des vôtres pour guides et pour seconds, doit parler ainsi de ma part : « Indien, Cyrus m'envoie « vers toi : il dit qu'il a besoin de fonds, et qu'il attend une nou- « velle armée venant de Perse (or, je l'attends, en effet) : si donc « tu lui envoies selon ton pouvoir, il dit que, pour peu que la « Divinité mène les choses à bonne fin, il se conduira de sorte « que tu croiras avoir travaillé pour toi en l'obligeant. » Voilà ce qu'il dira de ma part. Quant à vos gens, chargez-les, de votre côté, de tout ce qui vous paraîtra de votre intérêt. Si nous recevons de lui, nous serons plus au large ; si nous ne recevons pas, nous ne lui saurons pas le moindre gré, et nous pourrons prendre avec lui le parti qui nous paraîtra le plus avantageux

pour nous. » Tel est le langage de Cyrus, pensant bien que les envoyés arméniens et chaldéens diraient de lui ce qu'il voulait qu'on entendît et qu'on répétât parmi tous les hommes. Tout étant donc pour le mieux, on sort de la tente, et chacun va prendre du repos.

CHAPITRE III.

Retour de Cyrus auprès de Cyaxare. — Entrée sur le territoire ennemi. Premières hostilités. — Les Assyriens sont repoussés dans leur camp.

Le lendemain, Cyrus envoie son messager stylé sur tout ce qu'il a dit. L'Arménien et les Chaldéens députent, en même temps, ceux qu'ils croient les plus propres à agir de concert avec lui et à dire ce qu'il faut pour Cyrus. Ensuite Cyrus fait dégager le fort avec tout ce qui est nécessaire; il y laisse pour commandant celui des Mèdes qu'il croit devoir le plus agréer à Cyaxare, et s'en va, conduisant avec lui toutes les troupes qu'il a amenées, celles qu'il a reçues des Arméniens et environ quatre mille Chaldéens, qui se croyaient meilleurs que tous les autres. Quand il est arrivé à la contrée habitée, il ne reste aucun Arménien dans sa maison, ni homme, ni femme, mais tous accourent sur son passage, joyeux de la paix, apportant et amenant ce que chacun a de plus précieux. L'Arménien n'est pas blessé de ces démonstrations, convaincu que Cyrus est ravi de ces hommages unanimes. A la fin, il voit venir à sa rencontre la femme de l'Arménien, ayant avec elle ses filles et son plus jeune fils, et apportant, avec divers présents, l'or que Cyrus n'avait pas voulu recevoir. Cyrus s'en étant aperçu : « Vous ne savez point, dit-il, que mes bienfaits, dans mon expédition, reçoivent un salaire; toi, femme, retire-toi avec les richesses que tu as, et ne permets plus désormais à l'Arménien de les enfouir; mais renvoie-moi ton fils, après l'avoir, avec cet or, équipé comme il faut pour la guerre. Avec le reste, acquiers pour toi-même, pour ton mari, pour tes filles et pour tes fils, les objets dont la possession et la parure vous fera mener une vie plus belle et plus douce. Pour la terre, qu'il suffise, ajoute-t-il, d'y enterrer les corps, quand chacun de nous n'est plus. » Cela dit, il pousse en avant. L'Arménien et les autres

habitants lui font cortége, en lui donnant les noms de bienfaiteur, d'excellent homme; et ils font ainsi jusqu'à ce qu'il soit sorti de leur pays. L'Arménien lui adjoint de nouvelles troupes, vu la paix qui règne dans ses États. Cyrus s'en va donc, riche non-seulement des richesses qu'il a reçues, mais de celles que sa bonté lui a conquises pour s'en servir au besoin.

On campe ce jour-là sur les frontières. Le lendemain, il renvoie son armée et son argent à Cyaxare, qui était dans le voisinage, comme il l'avait dit. Quant à lui, avec Tigrane et quelques Perses de distinction, il se met en chasse de toutes les bêtes qu'il rencontre, et il y prend grand plaisir. Dès qu'il est arrivé en Médie, il distribue à chaque taxiarque une somme suffisante pour avoir de quoi accorder des distinctions à ceux qui les ont mérités. Il pensait, en effet, que, si chacun mettait sa troupe sur un bon pied, l'ensemble serait au mieux. Lui-même, quand il voyait quelque chose qui dût faire bien dans son armée, il se le procurait pour en faire présent à ceux qu'il en estimait les plus dignes, convaincu que, s'il avait une belle et bonne armée, il n'y avait pas pour lui de plus bel ornement. Tout en faisant ces distributions, Cyrus prononce ces paroles au milieu du cercle des taxiarques, des lochages et de tous ceux qu'il récompensait : « Mes amis, il me semble que nous avons de quoi nous réjouir, puisque nous sommes dans l'abondance et que nous aurons désormais de quoi accorder des récompenses et honorer chacun suivant son mérite. Mais rappelons-nous bien ce qu'il nous a fallu faire pour acquérir tous ces avantages. Avec un peu de réflexion, vous sentirez que nous en sommes redevables à nos veilles, à nos travaux, à notre célérité, à notre résistance à l'ennemi. Il faut donc continuer à être de braves soldats, convaincus que les plus grands plaisirs et les plus grands biens proviennent de la soumission, de la patience, et, quand il le faut, des travaux et des dangers. »

Cyrus trouvant alors ses soldats le corps endurci aux fatigues, l'âme aguerrie à mépriser les ennemis, exercés au maniement de leurs armes respectives, bien préparés tous à obéir à leurs chefs, songe à exécuter de ce moment même les plans qu'il a formés. Il savait que souvent, en temporisant, un général perd le fruit de grands préparatifs. Voyant d'ailleurs qu'à force de rivalité entre concurrents, beaucoup de ses soldats deviennent jaloux les uns des autres, en raison de ce motif, il voulut les conduire le plus tôt possible en pays ennemi, sachant bien que les dangers communs rendent les hommes disposés à

s'aider les uns les autres; et non-seulement alors ils ne jalousent point ceux qui ont de belles armes ou qui sont passionnés pour la gloire, mais de telles gens louent et aiment ceux qui leur ressemblent, convaincus que leur concours ne tourne qu'à l'intérêt commun. Cyrus fait donc prendre à ses soldats leurs plus belles et leurs meilleures armes, puis il convoque les myriarques, les chiliarques, les taxiarques et les lochages. Ces officiers, placés hors cadre, n'étaient point compris dans le nombre effectif; mais, quand il fallait obéir au stratége ou lui rendre compte, afin que rien ne fût abandonné au désordre, les dodécadarques et les hexadarques avaient soin de tout le demeurant.

Lorsque ceux dont la présence était nécessaire sont réunis, Cyrus les fait passer dans les rangs, leur en montre l'excellente tenue et leur indique où se rencontre la principale force des alliés. Après leur avoir inspiré la volonté d'agir, il leur dit de retourner chacun à son poste, de transmettre respectivement à leurs hommes les instructions qu'il vient de leur donner, d'essayer de faire passer dans l'âme de tous le désir de marcher, afin que tous s'élancent avec courage, et de se trouver le matin aux portes de Cyaxare. Ils s'en vont et font tous comme il l'a dit. Le lendemain, au point du jour, ceux qui sont de service se trouvent aux portes. Cyrus entre, aborde Cyaxare et lui parle ainsi :

« Je suis certain, Cyaxare, que ce que je viens te dire tu le penses depuis longtemps comme nous. Seulement, il se peut que tu aies honte de le dire, de peur de paraître las de nous nourrir en nous conseillant de sortir de ce pays. Mais, puisque tu gardes le silence, je vais, moi, parler et pour toi et pour nous. Nous tous, nous sommes d'avis, puisque nous sommes prêts, de ne pas attendre pour combattre l'entrée de l'ennemi sur ton territoire, et de ne pas rester assis en pays ami, mais de marcher au plus tôt en guerre. En restant sur tes terres, nous y causons involontairement du dommage. Mais si nous allons en pays ennemi, nous leur faisons du mal de fort bon cœur. D'ailleurs, en ce moment tu fais de grandes dépenses pour notre nourriture; une fois en campagne, nous serons nourris à leurs frais. S'il devait y avoir plus de danger pour nous là-bas qu'ici, peut-être faudrait-il choisir le parti le plus sûr. Mais ils seront toujours les mêmes hommes, que nous attendions ici, ou que nous allions à leur rencontre dans leur pays; et nous, nous serons toujours les mêmes dans le combat, que

nous attendions ici leur invasion, ou que nous marchions sur eux pour engager la lutte. Et cependant le cœur de nos soldats sera meilleur et plus ferme, si nous marchons contre les ennemis, et si nous n'avons pas l'air de craindre leur venue : ils nous redouteront bien davantage, quand ils sauront que ce n'est point par crainte que nous demeurons chez nous, mais qu'une fois instruits de leur arrivée, nous allons à leur rencontre, pour en venir aux mains au plus vite, sans attendre que notre pays soit ravagé, mais en prenant sur eux l'avance par le ravage de leurs terres. Or, si nous les rendons plus craintifs et nous-mêmes plus hardis, il n'y a pas, que je sache, de supériorité plus grande, et je calcule que le péril diminue pour nous à mesure qu'il augmente pour les ennemis. Mon père dit toujours, tu le dis toi-même, et tout le monde en convient, que les combats se décident plutôt par le courage que par la force du corps. »

Ainsi parle Cyrus ; Cyaxare lui répond : « Que je sois fâché de vous nourrir, ne le soupçonne pas, Cyrus, ni vous autres Perses. Cependant l'entrée en pays ennemi me semble le meilleur de beaucoup. — Puisque c'est notre commun avis, dit Cyrus, faisons ensemble nos préparatifs, et, si les dieux nous secondent au plus vite, partons sans plus tarder. » On ordonne alors aux soldats de préparer leurs bagages. Cyrus offre un sacrifice à Jupiter roi, puis aux autres dieux, et leur demande d'être des guides favorables et propices à l'armée, de puissants appuis, de bons alliés, des conseillers bienveillants. Il invoque aussi les héros habitants et tutélaires de la Médie. Dès qu'il voit les sacrifices favorables à l'armée déjà rassemblée sur la frontière, il part sous les plus heureux auspices. A son arrivée dans le pays ennemi, il se rend la Terre favorable par des libations, les dieux par des victimes, et invoque la bienveillance des héros habitants de l'Assyrie. Cela fait, il offre un nouveau sacrifice à Jupiter national, sans oublier aucun des dieux que sa mémoire lui rappelle.

Toutes les cérémonies achevées, l'infanterie se met en marche et campe à une petite distance de la frontière, tandis que la cavalerie court la campagne, d'où elle revient bientôt chargée d'un immense butin de toute espèce. Ensuite on lève le camp, ayant de tout en abondance et ne cessant de ravager le pays en attendant les ennemis. Quand, en s'avançant, on a appris qu'ils ne sont plus qu'à dix jours de marche, Cyrus dit : « Cyaxare, voici le moment de marcher à la rencontre des en-

nemis sans avoir l'air de craindre à leurs yeux et à ceux de nos troupes; mais il faut montrer que nous ne combattons pas malgré nous. » Cyaxare est de cet avis : de ce moment l'armée ne marche plus qu'en bataille, faisant chaque jour autant de chemin qu'il plaît aux chefs. Elle prenait toujours son repas au grand jour, et la nuit, elle n'allumait point de feu dans l'intérieur du camp : on n'en brûlait qu'en avant du camp, afin que, si quelqu'un s'approchait la nuit, on pût le voir au moyen du feu, sans être vu des arrivants. Quelquefois on allumait le feu sur les derrières du camp, pour donner le change aux ennemis; en sorte que leurs espions tombaient dans les gardes avancées, croyant être loin du camp à cause des feux allumés sur les derrières.

Cependant les Assyriens et leurs alliés, quand les deux armées sont voisines l'une de l'autre, creusent un fossé autour de leur camp, ce que pratiquent encore les rois barbares quand ils campent; et comme ils ont beaucoup de bras, ils creusent très-vite ce fossé. Ils savent que, durant la nuit, la cavalerie est en désordre et devant le râtelier; et si l'on vient les attaquer, c'est toute une affaire la nuit de détacher les chevaux, une affaire de les brider, une affaire de les équiper, une affaire d'endosser la cuirasse; enfin l'on voudrait sauter sur son cheval et traverser le camp au galop, que c'est tout à fait impossible. En raison de tout cela, les Assyriens et les autres barbares se creusent un retranchement, et ils pensent en même temps que ce fossé leur donne la liberté de ne combattre que s'ils le veulent. Tout en agissant ainsi, les deux armées s'approchent l'une de l'autre.

Quand il n'y a plus entre elles que la distance d'une parasange, les Assyriens placent leur camp dans un lieu fortifié de retranchements, comme je viens de le dire, mais découvert; Cyrus, au contraire, dans l'endroit le plus caché possible, derrière des villages et des collines, convaincu qu'à la guerre les mouvements inopinés sont plus propres à effrayer l'ennemi. Cette nuit, quand les gardes avancées ont été placées aux postes convenables, on va de part et d'autre prendre du repos.

Le lendemain, l'Assyrien, Crésus et les autres chefs laissent leurs troupes tranquilles dans le retranchement : mais Cyrus et Cyaxare rangent les leurs en bataille, et attendent, si l'ennemi s'avance, le moment de combattre. Quand il est certain qu'ils ne sortiront pas de leur retranchement et qu'il ne se passera rien de tout le jour, Cyaxare, appelant Cyrus et ceux

des autres officiers dont la présence est nécessaire : « Il me semble, mes amis, dit-il, puisque nous voici tout rangés, qu'il est bon de marcher contre le retranchement des ennemis et de montrer que nous voulons combattre. S'ils ne marchent pas contre nous, les nôtres n'en auront que plus de courage, et les ennemis, voyant notre intrépidité, auront plus peur de nous. » Alors Cyrus : « Non pas, Cyaxare, dit-il, non pas, au nom des dieux : si nous nous montrons comme tu le demandes, les ennemis nous verront avancer sans frayeur en se sentant à l'abri de toute espèce d'atteinte, puis, quand nous nous retirerons sans avoir rien fait, et qu'ils auront pu remarquer combien notre nombre est inférieur au leur, ils nous dédaigneront, et demain, ils feront une sortie d'un cœur plus assuré. Maintenant, ajoute-t-il, qu'ils nous savent près d'eux, sans nous voir, sachez-le bien, loin de nous mépriser, ils sont inquiets de ce qui doit avoir lieu, et je suis même certain qu'ils ne cessent de s'entretenir de nous. Quand ils sortiront de leurs retranchements, c'est alors qu'il faut paraître tout à coup, marcher sur eux avec ensemble, et les saisir comme nous le souhaitons depuis longtemps. » Le plan de Cyrus est approuvé de Cyaxare et des autres. Après le souper, on établit des postes, on allume des feux en avant, et l'on va se reposer.

Le jour suivant, au matin, Cyrus, une couronne sur la tête, offre un sacrifice, et fait appeler les homotimes avec ordre de se présenter également couronnés ; puis, le sacrifice achevé, il les réunit et leur dit : « Guerriers, les dieux et les devins nous annoncent, et moi-même je reconnais qu'il y aura bataille, avec promesse de la victoire et certitude de salut : c'est là ce que présagent les victimes. Si je vous rappelais ce que vous devez être dans cette circonstance, j'en aurais honte. Je sais que vous connaissez vos devoirs ; vous les avez pratiqués ; et pour les avoir entendus, pour les entendre chaque jour exposer, vous êtes en état, comme moi, de les enseigner à d'autres. Mais il y a un point auquel vous n'avez peut-être pas songé : écoutez donc. Les alliés que nous avons recrutés récemment et que nous nous efforçons de rendre semblables à nous, il faut que vous leur rappeliez pourquoi nous avons été nourris par Cyaxare, pourquoi nous nous sommes exercés, pourquoi nous les avons appelés à des travaux où ils ont dit qu'ils seraient volontiers nos concurrents ; rappelez-leur aussi que ce jour va mettre à découvert le mérite de chacun. Leur éducation ayant été tardive, il n'est pas étonnant que quelques-uns d'entre eux aient besoin

qu'on les fasse ressouvenir; mais c'est gagner beaucoup que de pouvoir rendre les hommes bons par suggestion. En agissant de la sorte, vous aurez fait vous-mêmes vos preuves : car celui qui peut, en pareille occurrence, rendre les autres meilleurs, a, comme de juste, la conscience d'être un homme parfait, tandis que celui qui n'a que pour lui-même le souvenir des leçons qu'il a reçues et qui s'y tient, ne doit se considérer que comme un demi-brave. Voici pourquoi, moi, je ne leur parle point et je vous engage à leur parler, c'est qu'ils chercheront à vous plaire; car vous les avez sous les yeux, chacun dans votre compagnie. Sachez que, tant qu'ils vous verront pleins de résolution, vous leur donnerez, ainsi qu'à beaucoup d'autres, une leçon non plus théorique, mais pratique, de courage. Maintenant, ajoute-t-il en terminant, allez dîner sans quitter vos couronnes, faites des libations, et retournez à vos bataillons la tête toujours couronnée. »

Quand ils sont sortis, Cyrus mande les serre-files, et les exhorte en ces mots : « Soldats perses, vous voilà devenus des homotimes, des soldats d'élite, vous qui ressemblez pour tout le reste aux guerriers de distinction, et en outre l'âge a augmenté votre prudence. Vous avez donc un rang non moins honorable que ceux qui occupent le premier : quoique placés au dernier, observez-les, excitez-les à se montrer encore plus braves, et, si quelqu'un d'eux mollit, remarquez-le et ne le lui permettez pas. Il vous convient d'ailleurs plus qu'à tout autre de remporter la victoire, à cause de votre âge et du poids de votre armure. Quand ceux des premiers rangs vous inviteront par des cris à les suivre, écoutez-les, et, pour ne leur céder en rien, pressez-les à votre tour de vous mener plus vite aux ennemis. Allez, dit-il, et, quand vous aurez dîné, revenez, la couronne sur la tête, rejoindre vos camarades aux bataillons. »

Voilà où l'on en était dans le camp de Cyrus. Les Assyriens, qui avaient déjà dîné, sortent résolûment de leurs retranchements et se rangent avec assurance. Leur roi en personne préside à leur ordre de bataille, monté sur un char et les stimulant en ces mots : « Soldats assyriens, dit-il, il faut en ce moment être des gens de cœur; car, en ce moment, vous avez à combattre pour votre vie, pour le pays qui vous a vus naître, le foyer où vous avez été nourris, vos femmes, vos enfants, tous les objets qui vous sont chers. Vainqueurs, vous serez maîtres de tous ces biens, comme par le passé; vaincus, sachez que vous abandonnerez tout aux ennemis. Animés par le désir de vaincre, com-

battez donc de pied ferme. Il y aurait folie à vouloir vaincre en ne présentant à l'ennemi, par la fuite, que des corps qui sont sans yeux, sans mains et sans armes; et celui-là encore serait fou qui voudrait sauver sa vie en fuyant; car chacun sait que les vainqueurs se sauvent, mais que ceux qui fuient périssent plutôt que ceux qui tiennent bon : enfin, ce serait encore folie, quand on aime les richesses, de se laisser vaincre. Qui donc ignore, en effet, que les vainqueurs gardent tout ce qui leur appartient, tandis que les vaincus perdent à la fois eux-mêmes et tout ce qu'ils possèdent? » Voilà où en était l'Assyrien.

Cyaxare envoie dire à Cyrus qu'il est temps de marcher à l'ennemi : « Les Assyriens, dit-il, n'ont en ce moment que très-peu de monde hors des retranchements, et, pendant que nous marcherons, ils deviendront plus nombreux. Ainsi n'attendons pas qu'ils soient plus que nous; chargeons-les pendant que nous croyons pouvoir facilement les accabler. » Cyrus lui répond : « Cyaxare, si nous ne défaisons pas au moins la moitié de leur armée, sois sûr qu'ils diront qu'effrayés de leur nombre nous n'avons osé en attaquer qu'une petite partie; ils ne se croiront point battus; il te faudra un second combat, où peut-être ils prendront des dispositions meilleures que leurs dispositions actuelles, vu qu'ils se livrent à notre discrétion et nous laissent maîtres de choisir avec quel nombre d'ennemis nous voulons avoir affaire. » Les messagers s'en retournent avec cette réponse.

Sur ce point arrive le Perse Chrysantas et quelques autres homotimes, amenant des transfuges. Cyrus, comme de juste, questionne les transfuges sur ce qui se passe chez les ennemis. Ils disent que les Assyriens sortent en armes de leur camp; que le roi en personne les range en bataille, qu'il leur fait beaucoup de belles et fortes exhortations, à mesure qu'ils sont dehors, du moins à ce que leur ont dit ceux qui les ont entendues. Alors Chrysantas dit : « Eh bien, Cyrus, si tu assemblais aussi tes soldats pour les haranguer; tu en as encore le temps; est-ce que tu ne les rendrais pas plus braves? » Cyrus répond : « Chrysantas, ne te mets pas en peine des harangues des Assyriens; il n'y a pas d'exhortation si belle qu'elle puisse rendre braves sur-le-champ ceux qui ne l'étaient point avant de l'entendre, qui forme des archers, s'ils ne se sont pas instruits auparavant, pas plus que des hommes de trait ou des cavaliers, ni qui donne aux corps une trempe capable de résister à la fatigue, si l'on n'a commencé par l'exercer. » Chrysantas répond : « Mais ce

ne serait déjà pas mal, Cyrus, si ta harangue enflammait leurs âmes. — Eh quoi, dit Cyrus, un seul discours tenu sur-le-champ peut-il remplir d'honneur les âmes des écoutants, les éloigner de la lâcheté, leur faire braver, pour la gloire, tout travail, tout danger, faire entrer profondément dans les cœurs qu'il vaut mieux mourir en combattant que de se sauver par la fuite? Si l'on veut que de tels sentiments s'impriment chez les hommes et y demeurent gravés, il faut d'abord établir des lois qui assurent aux citoyens vertueux une existence honorable et libre, et qui condamnent les lâches à traîner dans l'humiliation une vie misérable et abjecte. Il faut ensuite, je crois, confier ces hommes à des chefs qui les forment par leur exemple, autant que par des préceptes, à la pratique des vertus, jusqu'à ce qu'ils soient accoutumés à regarder comme réellement heureux les hommes braves et renommés, et à considérer les gens lâches et sans gloire comme les plus malheureux des hommes. Voilà les sentiments dignes de ceux qui veulent faire preuve d'une instruction supérieure à la crainte des ennemis. Si, quand ils vont au combat en armes, moment où la plupart oublient leurs anciennes leçons, on pouvait, par l'emploi de quelque rhapsodie, rendre soudain les hommes braves, il n'y aurait rien de plus facile que d'apprendre soi-même et d'enseigner aux autres la plus grande des vertus humaines. Mais moi, je ne me fierais pas même à la persévérance de nos soldats exercés depuis si longtemps, si je ne vous voyais à leur tête, pour leur apprendre, par votre exemple, comment il faut se conduire, et pour rappeler à leur devoir ceux qui viendraient à l'oublier. Quant à ceux qui n'ont aucune teinture de vertu, je m'étonnerais, Chrysantas, qu'un seul beau discours contribuât plus à les rendre braves qu'un seul air bien chanté ne rendrait musiciens des gens sans aucune teinture de musique. »

Tels étaient leurs discours. Cependant Cyaxare envoie dire, pour la seconde fois, que Cyrus a tort de différer et de ne pas conduire au plus vite à l'ennemi. Cyrus répond : « Qu'il sache donc bien qu'il n'y en a pas encore assez dehors : annoncez-le-lui en présence de tout le monde. Pourtant, s'il y tient, je conduirai dès à présent. » Cela dit, il invoque les dieux et fait sortir l'armée. Le défilé commence au pas redoublé : lui-même est en tête ; le reste suit en bon ordre, grâce à l'habitude prise par l'instruction et par l'exercice de marcher en rang, à leur vigueur, leur émulation, leurs corps fortifiés par la fatigue, la présence de leurs chefs aux premiers rangs, leur joie prove-

nant de leur prudence. Car une longue expérience leur avait appris que rien n'est plus sûr que de se battre corps à corps avec les ennemis, surtout avec les archers, les hommes de trait et les cavaliers. Avant d'arriver à la portée du trait, Cyrus donne pour mot de ralliement : « Jupiter auxiliaire et conducteur. » Puis, quand ce mot, passant de bouche en bouche, lui revient, il entonne le péan d'usage : tous le continuent en chœur avec lui, religieusement et à pleine voix. Dans ces occasions, ceux qui craignent les dieux ont moins peur des hommes. Le péan achevé, les homotimes s'avancent, d'un seul pas, superbes, bien instruits, se regardant l'un l'autre, appelant par leur nom ceux qui sont devant eux et derrière, et par ces mots souvent répétés : « Allons, les amis! allons, les braves! » s'excitant mutuellement à suivre. Les derniers rangs répondent aux cris des premiers, les exhortent à leur tour, les pressent de les mener avec vigueur. Ainsi l'armée de Cyrus est pleine de courage, d'amour de la gloire, de vigueur, de confiance, de zèle à s'encourager, de prudence, de discipline, ce qui est, je crois, désespérant pour des ennemis.

Quant aux Assyriens, ceux qui doivent combattre de dessus des chars, y sautent pour engager le combat, à l'approche de l'armée persique, et se replient sur le gros de leur propre armée. Les archers, les gens de trait et les frondeurs font une décharge, mais de trop loin. Pendant ce temps, les Perses avancent en marchant sur les traits lancés, et Cyrus leur dit : « Braves soldats, que l'un de vous double le pas, et que ce soit un signal pour les autres. » L'ordre est transmis aussitôt : plusieurs, entraînés par le courage, l'ardeur, le désir de se hâter, se mirent au pas de course. Bientôt toute la phalange les suit en courant ; Cyrus lui-même, accélérant le pas, se met à leur tête en disant: « Qui est-ce qui suit? Où est le brave qui tuera le premier homme?[1] » Ceux qui l'entendent répètent ce qu'il dit, et l'on entend sur toute la ligne ce cri d'encouragement : « Qui est-ce qui suit? Où est le brave? » Ainsi les Perses sont entraînés en masse au combat. Les ennemis ne peuvent pas tenir, ils sont mis en déroute, et s'enfuient dans leurs retranchements. Tandis qu'ils se poussent aux entrées, les Perses, qui les ont suivis, entrent en grand nombre ; puis, fondant

1. Cf. Montaigne, *Essais*, III, v. « Je voudrois avoir droict de leur demander, au style auquel j'ai veu quester en Italie : *Fate ben per voi*, ou à la guise que Cyrus enhortoit ses soldats : Qui s'aymera, si me suyve. »

sur ceux qui tombent dans les fossés, ils massacrent tout, hommes et chevaux, car quelques-uns des chars, en fuyant, avaient été entraînés et précipités dans les fossés. Les cavaliers mèdes, à cette vue, chargent les cavaliers des ennemis : ceux-ci ne tiennent pas ; la poursuite est vive, et il y a carnage d'hommes et de chevaux. Ceux des Assyriens en dedans du retranchement, sur la crête du fossé, n'ont ni la pensée ni la force de lancer leurs flèches ou leurs javelots sur ceux qui les égorgent : frappés de ce spectacle terrible et glacés d'effroi, s'apercevant même que quelques Perses ont forcé l'entrée du retranchement, ils abandonnent la crête intérieure du fossé et s'enfuient. A la vue de cette déroute, les femmes des Assyriens et des alliés se mettent à crier et à courir tout éperdues, les unes tenant leurs enfants, les autres, plus jeunes, déchirant leurs vêtements, se frappant le visage, suppliant tous ceux qu'elles rencontrent de ne pas fuir en les abandonnant, mais de combattre pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour eux-mêmes. Dans ce moment, les rois, suivis de leurs meilleurs soldats, postés à l'entrée du camp et montés sur les crêtes des fossés, combattent en personne et excitent leurs troupes. Cyrus s'aperçoit de ce mouvement : craignant que, s'il entreprend le passage, il n'arrive malheur à ces gens contre un nombre supérieur, il ordonne qu'on gagne au pied hors de la portée du trait : et qu'on fasse vite. Là on eût pu voir la bonne instruction des Homotimes : aussitôt exécuté par eux, cet ordre est transmis aux autres. Dès qu'on est hors de la portée du trait, les rangs sont repris avec plus d'exactitude qu'un chœur de danse, chacun connaissant l'endroit précis où il doit se placer.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Récompenses accordées après la victoire. — Résolution de poursuivre l'ennemi. — Jalousie et mollesse de Cyaxare, qui essaye d'empêcher ce projet. — Cyrus obtient de se faire suivre des Mèdes de bonne volonté.

Après avoir tenu assez longtemps avec son armée pour montrer à l'ennemi qu'ils étaient prêts à combattre si l'on faisait mine de sortir, personne ne se présentant, Cyrus conduit ses troupes à la distance qu'il juge convenable et y établit son camp. Quand il a posé les sentinelles et envoyé des espions, il rassemble ses soldats et leur dit : « Soldats perses, je commence par remercier les dieux de tout mon cœur, et vous faites tous comme moi, je pense, car nous avons vaincu et nous sommes sauves. Il est donc juste de payer aux dieux le tribut possible de notre reconnaissance. Pour ma part, je vous loue tous sans exception, car vous avez tous contribué à ce brillant exploit ; puis, à chaque méritant, quand je saurai à quoi m'en tenir, je m'efforcerai d'accorder, suivant son mérite, ce que je lui dois d'éloges et de récompenses. En ce qui regarde le taxiarque Chrysantas, qui était à mes côtés, je n'ai pas besoin de m'enquérir auprès des autres : je sais par moi-même ce qu'il a été : je ne puis douter que vous en auriez tous fait autant. Dans l'instant même où je commandais la retraite, je l'appelai par son nom : il avait le sabre levé, prêt à frapper un ennemi. Il obéit aussitôt, n'achève pas ce qu'il allait faire, exécute mon ordre, se retire, et transmet avec rapidité le même mouvement aux autres : en sorte qu'il avait ramené son bataillon hors de la portée des traits avant que les ennemis se fussent aperçus que nous nous retirions et qu'ils eussent détendu leurs arcs et re-

tenu leurs javelots. Grâce à votre obéissance, il est revenu sain et sauf, et sains et saufs avec lui tous les siens. J'en vois d'autres qui sont blessés ; je m'informerai dans quelles circonstances ils ont reçu leurs blessures, et je m'expliquerai sur leur compte. Pour Chrysantas, bras exercé dans la guerre, tête prudente, capable d'obéir et de commander, je lui donne, dès ce moment, le grade de chiliarque ; et, si la Divinité m'accorde quelque nouvelle faveur, je ne l'oublierai pas. Je veux aussi vous rappeler une seule chose, à vous tous. Ce que vous avez vu dans ce combat, ne cessez jamais d'y penser, afin de juger par vous-mêmes lequel vaut mieux pour sauver sa vie, de la valeur ou de la fuite, si ceux qui sont de bon cœur au combat s'en tirent plus facilement que ceux qui marchent contre leur gré, et enfin quel plaisir procure la victoire : vous en jugerez sainement et d'après votre propre expérience et sur le fait qui vient de s'accomplir. En y songeant, vous en deviendrez plus braves. Maintenant, allez dîner en soldats religieux, braves et sages, faites des libations aux dieux, entonnez un péan et tenez-vous prêts à exécuter les ordres. » Cela dit, il monte à cheval et va trouver Cyaxare. Il se réjouit avec lui, comme de juste, observe ce qui se passe de ce côté, lui demande s'il lui faut quelque chose et revient au galop vers son armée. Les soldats de Cyrus, après avoir dîné, posé les sentinelles nécessaires, se livrent au repos.

Cependant les Assyriens, après la mort de leur chef et des meilleurs soldats, sont tous au désespoir : quelques-uns s'enfuient du camp pendant la nuit. Ce que voyant Crésus et les autres alliés, ils sont tous au désespoir : tout, en effet, était critique. Ce qui met le comble à leur découragement, c'est que l'état-major de leur armée semble avoir perdu le sens : ils abandonnent le camp et se sauvent durant la nuit. Quand le jour est venu, et qu'on voit le camp déserté par les ennemis, Cyrus y fait entrer les Perses les premiers. Les ennemis y avaient laissé quantité de brebis, quantité de bœufs, quantité de chars remplis de toute espèce d'objets utiles. Alors arrivent tous les Mèdes avec Cyaxare, et l'armée entière prend là son repas en cet endroit. Cyrus, ayant ensuite convoqué les taxiarques, leur adresse ces mots :

« Que de biens, et quels biens ! nous échappent, mes amis, quand les dieux cependant nous les donnent ! En ce moment, les ennemis ont pris la fuite, vous le savez. Les gens qui ont abandonné, pour fuir, un retranchement comme celui-là, com-

ment tiendraient-ils devant vous en rase campagne? Les hommes qui ont lâché pied avant de nous combattre, comment pourraient-ils nous résister, à présent que nous les avons vaincus, accablés de mille maux? Quand leurs meilleurs soldats sont morts, comment leurs soldats les plus lâches voudraient-ils se mesurer avec nous? » Alors quelqu'un dit : « Eh bien, pourquoi ne pas les poursuivre au plus vite, quand nous avons tant d'avantages? — Parce que, dit Cyrus, nous n'avons pas de cavaliers, et que les plus considérables des ennemis qu'il nous importerait de faire prisonniers ou de tuer, s'en retournent à cheval. — Eh bien alors, lui dit-on, que ne vas-tu le dire à Cyaxare? — Venez donc tous avec moi, dit Cyrus, afin qu'il sache que nous sommes tous du même avis. » Tous le suivent, et ils disent ce qui leur paraît propre à faire réussir ce qu'ils demandent.

Cependant Cyaxare, moitié jalousie de ce que ceux-ci ouvraient cet avis les premiers, moitié conviction qu'il serait sage de ne pas courir de nouveaux dangers, attendu qu'il se livrait à la joie et voyait beaucoup de Mèdes en faisant autant, reprend en ces mots : « Cyrus, de tous les hommes, vous autres Perses, vous êtes ceux qui n'usez immodérément d'aucun plaisir, je le sais par moi-même et par ouï-dire. Mais, pour ma part, je crois qu'il importe bien davantage de se modérer au milieu des plus grandes jouissances. Or, y en a-t-il qui en procure de plus grandes aux hommes que notre bonheur présent? Si nous le ménageons sagement, aujourd'hui que nous sommes heureux, peut-être pourrons-nous vieillir loin des dangers; mais si nous en usons avec excès, et si nous courons de bonheur en bonheur, remarquez que nous nous exposons à éprouver le sort qu'éprouvent, dit-on, les navigateurs que leur prospérité empêche de s'arrêter et qui périssent en naviguant ; ou bien les hommes qui, vainqueurs d'abord, perdent le fruit de leur victoire pour avoir voulu en remporter une autre. En effet, si les ennemis qui ont pris la fuite nous étaient inférieurs en nombre, sans doute nous hasarderions peu à les poursuivre; mais songe à quelle faible partie de leurs forces toutes les nôtres ont eu affaire dans cette victoire; les autres n'ont pas combattu. Si nous ne les forçons pas à combattre, ne connaissant ni nos forces, ni les leurs, ils se retireront par ignorance et par couardise; mais s'ils comprennent qu'ils ne risquent pas moins à fuir qu'à résister, peut-être les contraindrons-nous, malgré eux, à devenir braves. Sache que, si tu désires prendre leurs femmes et leurs

enfants, ils ne désirent pas moins les sauver. Songe que les laies, une fois vues, s'enfuient, quoique nombreuses, avec leurs petits, tandis que si on donne la chasse à un petit de l'une d'elles, elle ne fuit plus, fût-elle seule, mais elle marche sur celui qui tente de le lui ravir. Les ennemis s'étaient renfermés dans leurs retranchements : nous avons donc pu choisir le nombre des leurs que nous voulions combattre ; mais si nous les joignons en plaine, et qu'ils apprennent à se diviser en plusieurs corps qui nous attaquent, l'un de front, comme tout récemment, deux autres en flanc, un quatrième par derrière, demande-toi si nous aurons assez d'yeux et de bras contre chacun d'eux. Enfin, je ne voudrais pas, lorsque je vois les Mèdes se divertir, les contraindre à chercher de nouveaux dangers. — Mais ne contrains personne, répond Cyrus ; confie-moi seulement ceux qui voudront bien me suivre, et j'espère que nous te ramènerons, à toi et à chacun de tes amis, de quoi vous réjouir tous. Nous n'irons certainement pas poursuivre le gros de l'armée ennemie ; car, comment l'atteindre ? Mais si nous rencontrons quelque corps détaché ou demeuré en arrière, nous reviendrons et nous te l'amènerons. Songe que, sur ta demande, nous avons fait un long trajet pour t'être agréable : il est juste que tu nous sois agréable à ton tour, afin que nous retournions avec quelque chose à la maison et que nous n'ayons pas tous l'œil tourné vers tes finances. — Mais si l'on veut te suivre de bon cœur, reprend Cyaxare, je serai le premier à te savoir gré. — Envoie donc avec moi un Mède en qui tu aies confiance, pour annoncer aux autres tes intentions. — Prends celui qu'il te plaira de tous ceux qui sont ici. » Il y avait là par hasard celui qui s'était dit autrefois le cousin de Cyrus et lui avait donné le baiser. Cyrus dit donc : « Celui-ci fait mon affaire. — Qu'il se décide donc ; et toi, va dire que chacun est libre d'aller avec Cyrus. » Cyrus prend son homme et part. Quand ils sont sortis, Cyrus lui dit : « C'est maintenant que tu me prouveras si tu disais vrai, quand tu prétendais éprouver du plaisir à me voir. — Eh bien, je ne te quitterai plus, dit le Mède, si tu y consens. — Oui ; et te sens-tu le cœur de m'en amener d'autres ? — Par Jupiter, dit l'autre en faisant un serment, jusqu'à ce que tu arrives toi-même à me voir avec plaisir ! » Dès lors, l'envoyé de Cyaxare, non-seulement remplit avec zèle sa mission auprès des Mèdes, mais il ajouta que, pour lui, il ne quitterait jamais un guerrier si beau et si bon, et, qui plus est, issu des dieux.

CHAPITRE II.

Envoyés des Hyrcaniens. — Cyrus se rend chez eux avec une grande partie des Mèdes. — Il fait éprouver aux ennemis une grande défaite. — Prévoyance de Cyrus.

Sur ces entrefaites, il arrive à Cyrus, comme par une faveur divine, des envoyés des Hyrcaniens. Les Hyrcaniens sont limitrophes des Assyriens ; c'est une nation peu nombreuse, et voilà pourquoi les Assyriens l'avaient assujettie. Elle passait et passe encore pour avoir d'excellents cavaliers. Aussi les Assyriens s'en servaient-ils comme les Lacédémoniens des Scirites[1], ne les ménageant ni dans les travaux, ni dans les dangers. En ce temps même ils avaient placé à la queue de l'arrière-garde près de mille cavaliers, afin que, s'il y avait une attaque sur leurs derrières, ils en eussent le premier choc. Les Hyrcaniens marchaient aussi les derniers de l'armée, ayant avec eux leurs chariots et leurs familles : car c'est ainsi que la plupart des nations asiatiques vont en guerre avec tout leur domestique ; et les Hyrcaniens faisaient ainsi. Réfléchissant donc à ce qu'ils souffraient de la part des Assyriens, considérant que le chef de ces derniers était mort, qu'ils étaient défaits, que la terreur était générale dans leur armée, que leurs alliés étaient découragés et les abandonnaient, pensant à tout cela et jugeant l'occasion favorable pour quitter leur parti, au cas où Cyrus voudrait attaquer leur ennemi avec eux, ils envoient des députés à Cyrus, dont le nom avait singulièrement grandi depuis la bataille.

Les envoyés exposent à Cyrus les motifs de leur haine légitime contre les Assyriens, et lui offrent, s'il veut marcher, de lui servir d'alliés et de guides. En même temps, ils lui expliquent en détail la situation des ennemis, dans l'intention de l'exciter fortement à une expédition. Cyrus leur fait cette demande : « Pensez-vous que nous puissions les atteindre avant qu'ils aient gagné leurs forteresses ? Car nous regardons comme un rêve qu'ils nous aient échappé à notre insu. » Or, en di-

1. Alliés de Sparte, dont il sera plus amplement question dans le *Gouvernement des Lacédemoniens*.

sant cela, il leur donnait la plus haute idée des siens. Les envoyés répondent que des hommes agiles peuvent les joindre le lendemain de grand matin, que leur nombre et leurs chariots rendent leur marche lente. « En outre, ajoutent-ils, comme ils n'ont pas dormi la nuit précédente, ils n'ont fait en ce moment qu'une petite marche avant d'asseoir leur camp. » Alors Cyrus : « Avez-vous à me donner quelques gages qui nous prouvent que vous nous dites la vérité ? — Des otages, disent-ils, que nous te donnerons, quand nous partirons demain, au point du jour. Engage-nous seulement ta foi, en présence des dieux, et donne-nous la main afin que nous portions aux autres les assurances que nous avons reçues de toi. » Cyrus leur engage sa foi que, s'ils tiennent leurs promesses, il les regardera comme de fidèles amis, et ne les traitera pas moins bien que les Perses et les Mèdes. Et aujourd'hui même encore on voit les Hyrcaniens jouissant d'une grande confiance et admis à tous les emplois, comme les Mèdes et les Perses les plus considérés.

Les troupes avaient soupé : comme il était encore jour, Cyrus fait sortir son armée et prie les Hyrcaniens d'attendre pour partir ensemble. Tous les Perses, comme cela devait être, sont bientôt hors du camp, ainsi que Tigrane avec ses troupes. Les Mèdes s'offrent à Cyrus, les uns parce qu'enfants ils ont été les amis de Cyrus ; les autres parce qu'en chassant avec lui, ils n'ont eu qu'à se louer de sa douceur ; ceux-ci lui savent gré de les avoir délivrés d'une grande crainte, ceux-là sont pleins d'espérance, en le voyant si bon, qu'il sera plus tard un souverain heureux, grand et puissant. D'autres veulent s'acquitter des services qu'il leur a rendus, quand il était élevé chez les Mèdes, car il avait fait accorder par son grand-père nombre de faveurs à nombre de gens, en raison de sa bonté d'âme. Beaucoup ayant entendu dire que les Hyrcaniens qu'ils voyaient allaient les conduire à de nombreux trésors, s'offrent pour en aller prendre leur part. Ainsi presque tous les Mèdes sortent du camp, excepté ceux qui se trouvent sous la tente de Cyaxare : ceux-là seuls demeurent avec ceux qui sont sous leurs ordres. Les autres partent avec l'allégresse et l'ardeur de gens qui s'en vont sans contrainte, de plein gré et par un sentiment de reconnaissance. Dès qu'ils sont dehors, Cyrus vient trouver les Mèdes les premiers, les félicite et prie les dieux de les assister eux et les siens, puis de le mettre lui-même en état de reconnaître leur zèle. Il ordonne ensuite que

l'infanterie marche la première, que la cavalerie mède la suive, et que, toutes les fois qu'on prendra du repos, qu'on fera halte pendant la route, on ait soin de détacher vers lui quelques cavaliers, pour leur donner les ordres nécessaires.

Ces dispositions faites, il commande aux Hyrcaniens de se mettre en tête. Ceux-ci lui demandent : « Mais pourquoi n'attends-tu pas les otages que nous devons t'amener, afin d'avoir des garants de notre foi en te mettant en marche ? » Cyrus, dit-on, leur répond : « Parce que je songe que nous avons tous des garants dans nos courages et dans nos bras. Nous sommes dans une position telle que, si vous dites vrai, nous pourrons vous en récompenser ; si vous nous trompez, nous croyons que, loin de dépendre de vous, nous saurons, avec la protection des dieux, devenir les arbitres de votre sort. Du reste, Hyrcaniens, ajoute-t-il, puisque vous dites que vos compatriotes sont à la queue de l'armée, montrez-nous-les, dès que vous les découvrirez, afin que nous les épargnions. » Les Hyrcaniens, à ces mots, se mettent, selon son commandement, à la tête de ces troupes, tout pleins d'admiration pour sa magnanimité : ils ne redoutaient ni les Assyriens, ni les Lydiens, ni leurs alliés ; mais ils craignaient seulement que Cyrus ne jugeât d'un faible poids leur présence ou leur absence.

Pendant qu'ils marchent, la nuit étant survenue, on dit qu'une lumière brillante, partie du ciel, se répand sur Cyrus et sur l'armée, ce qui inspire à tous une frayeur religieuse et de la confiance contre les ennemis. Comme ils marchaient promptement et armés à la légère, ils font naturellement tant de chemin, qu'à la pointe du jour ils se trouvent à peu de distance du camp des Hyrcaniens. Les messagers les reconnaissent et disent à Cyrus que ce sont là les leurs. Ils ajoutent qu'ils les reconnaissent à leur place en queue et à la multitude des feux. Aussitôt Cyrus envoie l'un des messagers leur dire que, s'ils sont amis, ils viennent à lui au plus vite, la main droite levée : il adjoint à cet envoyé l'un des siens avec ordre de dire aux Hyrcaniens que, comme on les verra agir, on agira. Ainsi l'un des deux messagers reste auprès de Cyrus, tandis que l'autre va trouver les Hyrcaniens. Cependant Cyrus, afin d'observer comment les Hyrcaniens vont se comporter, ordonne à son armée de faire halte. Alors les chefs des Mèdes et Tigrane accourent vers lui au galop et lui demandent ce qu'il faut faire. Cyrus leur répond : « Ce corps, que vous voyez près de nous, sont les Hyrcaniens : un de leurs envoyés, accompagné de

quelqu'un des nôtres, est allé leur dire que, s'ils sont amis, ils viennent à nous, la main droite levée. S'ils font ainsi, montrez-leur aussi la main droite sur toute la ligne et rassurez-les par là : mais, s'ils prennent leurs armes ou cherchent à s'enfuir, ne manquez pas de faire qu'il n'en échappe aucun. » Ainsi parle Cyrus. Les Hyrcaniens ont à peine entendu les propositions des envoyés, que, transportés de joie, ils montent à cheval et arrivent, comme il était convenu, la main droite levée. Les Mèdes et les Perses lèvent aussi la main et leur donnent courage. Alors Cyrus dit : « Pour nous, Hyrcaniens, nous avons dès à présent en vous toute confiance : il faut que vous ayez une confiance égale en nous. Commencez par nous dire à quelle distance nous sommes du lieu qu'occupent les chefs des ennemis avec le gros de leurs troupes. » Ils répondent que c'est à la distance d'une parasange.

Cyrus dit alors : « Allons, Mèdes et Perses, et vous, Hyrcaniens, car je vous regarde dès ce jour comme des alliés et des compagnons, sachez bien que nous sommes dans une situation où la mollesse attirerait sur nous les plus grands malheurs. Les ennemis savent pourquoi nous venons. En allant à eux, en les attaquant avec vigueur et courage, vous les verrez aussitôt, comme des esclaves fugitifs que l'on retrouve, les uns se jeter à genoux, les autres s'enfuir, d'autres ne savoir quel parti prendre. Ce n'est que vaincus qu'ils nous apercevront ; et, avant même de savoir que nous arrivons, avant de s'être rangés et préparés à combattre, ils seront assaillis. Si donc nous voulons souper gaiement, dormir tranquilles et vivre heureux dès à présent, ne leur donnons pas le temps de délibérer, ni de faire d'utiles préparatifs, ni même de reconnaître qu'ils ont affaire à des hommes : qu'ils ne voient partout que des boucliers, que des sabres, que des sagaris, que des coups de toutes parts. Vous, Hyrcaniens, vous marcherez en avant pour couvrir notre front, afin que la vue de vos armes entretienne le plus longtemps possible l'erreur des ennemis. Lorsque je serai près de leur camp, qu'on laisse près de moi un escadron de chaque nation, dont je puisse me servir, suivant l'occurrence, sans quitter mon poste. Vous chefs, et vous, vétérans, si vous êtes prudents, marchez serrés, de peur qu'en donnant dans un épais détachement, vous ne soyez repoussés. Laissez les jeunes gens poursuivre, et qu'ils tuent ; le plus sûr pour nous est d'épargner le moins possible d'ennemis. Si nous remportons la victoire, gardons-nous de ce qui a trop souvent ruiné les vain-

queurs, je veux dire du pillage : celui qui pille n'est plus un homme, c'est un skeuophore, et il est permis de le traiter en esclave. Il faut bien comprendre qu'il n'y a rien de plus lucratif que la victoire. Le vainqueur tient en son pouvoir les hommes, les femmes, les richesses, tout le pays : n'ayons d'autre objet que de conserver la victoire : elle vous livre jusqu'au pillard même. Mais, dans la poursuite, n'oubliez pas de revenir à moi quand il fait encore jour ; la nuit venue, nous ne recevrons plus personne. » Cela dit, il envoie chacun à son poste avec ordre, en s'y rendant, de faire les mêmes recommandations chacun à ses décadarques : les décadarques, en effet, placés au premier rang, étaient à portée d'entendre : les décadarques ont à leur tour l'ordre de transmettre les instructions chacun à la décade. Alors les Hyrcaniens se remettent en tête, et Cyrus, occupant le centre avec les Perses, reprend la marche : sur le flanc, comme de juste, il a rangé la cavalerie.

Parmi les ennemis, quand le jour a paru, les uns s'étonnent de ce qu'ils voient, d'autres comprennent ce qui se passe, ceux-ci donnent des nouvelles, ceux-là jettent des cris ; on détache les chevaux, on plie bagage, on jette précipitamment les armes de dessus les bêtes de somme ; on s'arme, on saute sur les chevaux, on les bride, on fait monter les femmes sur les chariots, on prend ce qu'on a de plus précieux, comme pour le sauver, on en surprend qui cherchent à l'enfouir ; la plupart se jettent dans la fuite. On s'imagine aisément qu'ils font tout, excepté de combattre ; ils périssent sans coup férir.

Crésus, roi des Lydiens, en raison de l'été, avait fait partir ses femmes la nuit sur des chariots, afin que leur voyage se fît mieux par la fraîcheur, et lui-même suivait avec ses cavaliers. On dit que le Phrygien, chef de la Phrygie des bords de l'Hellespont, en avait fait autant. Mais lorsqu'ils ont appris des fuyards qui les atteignent ce qui vient de se passer, ils se mettent à fuir à bride abattue. Le roi des Cappadociens et celui des Arabes qui se trouvent tout près, et qui n'ont pas eu le temps d'endosser leurs armes, sont tués par les Hyrcaniens. Mais la plus grande perte est parmi les Assyriens et les Arabes, qui, se trouvant dans leur pays, s'avançaient d'une marche fort lente. Les Mèdes et les Hyrcaniens, usant du droit des vainqueurs, se mettent à leur poursuite. Cyrus ordonne aux cavaliers restés près de lui d'investir le camp ; et tous ceux qu'ils en verraient sortir armés, de les tuer : quant à ceux des ennemis qui n'en sortent pas, quels qu'ils soient, cavaliers,

peltastes et archers, il leur fait ordonner d'apporter leurs armes liées et de laisser leurs chevaux auprès des tentes. Quiconque ne le fera point, sera condamné à perdre la tête sur-le-champ. Le sabre au poing, les cavaliers se rangent autour du camp. Les ennemis qui ont des armes les jettent, et les apportent dans un lieu déterminé, et alors des hommes désignés pour cet office y mettent le feu.

Cyrus n'ignorait pas que les troupes étaient venues sans apporter de quoi manger et de quoi boire, provisions sans lesquelles il est impossible de faire une expédition ou toute autre chose. Comme il songeait aux moyens de s'en procurer des meilleures et au plus vite, il réfléchit qu'il y a de toute nécessité, dans une armée, des gens chargés du service de la tente et du soin de préparer aux soldats ce qui leur est nécessaire, quand ils y rentrent. Il juge que, selon toute probabilité, c'est surtout cette sorte de gens qu'on vient de prendre dans le camp, puisqu'ils étaient occupés autour des bagages. Il fait donc publier par un héraut que tous les pourvoyeurs se présentent sur-le-champ; que, s'il en manque quelqu'un, il vienne alors le plus ancien de la tente; que le manquant s'expose aux dernières rigueurs. Les pourvoyeurs, voyant leurs maîtres eux-mêmes se soumettre, obéissent promptement. Quand ils sont arrivés, Cyrus ordonne que ceux qui ont dans leur tente des vivres pour plus de deux mois, aient à s'asseoir; puis, quand il les a vus, il donne le même ordre à ceux qui n'en ont que pour un mois; presque tous ceux qui s'asseient se trouvent dans ce cas. Cette donnée recueillie, il leur parle ainsi: « Allons, vous autres, dit-il, si quelques-uns d'entre vous craignent les mauvais traitements, et que vous vouliez gagner mes bonnes grâces, ayez soin de veiller à ce qu'il y ait de préparé dans chaque tente une ration de boire et de manger du double de celles que vous fournissez aux maîtres et aux valets. Faites d'ailleurs tout ce qu'il faut pour leur donner un bon repas, car nos gens reviendront aussitôt qu'ils seront complétement vainqueurs, et ils voudront qu'on leur fournisse abondamment tout ce qui est nécessaire. Sachez donc bien que votre intérêt veut qu'ils n'aient pas à se plaindre de la réception. »

Ces gens, après avoir entendu Cyrus, s'empressent d'obéir à ses ordres. Celui-ci, appelant alors les taxiarques, leur adresse ces mots: « Mes amis, je vois qu'il ne tient qu'à nous de nous mettre à table en l'absence de nos alliés, et de profiter du boire

et du manger préparés avec tant de soin. Mais je crois que nous gagnerons moins à faire bonne chère qu'à montrer que nous nous préoccupons de nos alliés ; et ce bon repas ne nous rendrait pas plus forts que le moyen d'avoir des alliés dévoués. Si pendant qu'ils poursuivent et tuent nos ennemis, pendant même qu'ils combattent ceux qui peut-être résistent, nous leur témoignions assez d'indifférence pour nous mettre à table avant d'être informés de ce qu'ils deviennent, nous nous couvririons de honte et nous nous affaiblirions faute d'alliés. Mais si, au contraire, pendant qu'ils affrontent et travaux et dangers, nous veillons à ce qu'ils aient au retour ce qui leur est nécessaire, ce repas, dis-je, sera beaucoup plus agréable que si nous pensons avant tout à satisfaire notre ventre. Songez, ajoute-t-il, que, quand nous n'aurions point à rougir devant nous, il ne nous convient nullement de les abandonner à l'excès du manger et à l'ivresse : car, nous n'avons pas encore terminé ce que nous voulons, mais tout est dans une situation critique qui exige un surcroît de vigilance. Nous avons dans notre camp des ennemis, beaucoup plus nombreux que nous, et qui ne sont point enchaînés : il faut donc, tout à la fois, nous en défier et prendre garde qu'ils ne nous échappent, attendu qu'ils doivent nous servir pour tout ce qui est nécessaire. De plus, nos cavaliers sont absents, nous ignorons où ils sont, et s'ils voudront, à leur retour, demeurer ici. En conséquence, je suis d'avis que chacun de nous boive et mange si sobrement, qu'il résiste au sommeil et conserve sa raison. Il y a aussi beaucoup de richesses dans le camp, et je n'ignore pas qu'il nous est possible, ces richesses nous étant communes avec ceux qui nous ont aidés à les prendre, d'en mettre de côté tout ce qu'il nous plairait. Mais il ne me semble pas plus avantageux de prendre ces richesses que de nous montrer justes et de redoubler ainsi l'affection qu'ils ont pour nous. Mon avis est de ne faire ce partage qu'à leur retour, et de les confier aux Mèdes, aux Hyrcaniens et à Tigrane. Si notre part s'en trouve amoindrie, regardons cela comme un profit ; car l'intérêt les fera rester plus volontiers avec nous. Un excès de cupidité nous donnerait pour le moment un ridicule éphémère ; mais l'abandon de ces trésors, pour la conquête du pays où naît la richesse, doit nous procurer, j'en suis sûr, une source inépuisable de fortune pour nous et tous les nôtres. Je crois que chez nous l'on nous exerçait à vaincre notre ventre et le désir des gains honteux, afin que nous puissions, au besoin, profiter de cette éducation. Or, où trouver

une plus utile occasion de mettre ces leçons en pratique? Je n'en vois pas. »

Ainsi parle Cyrus. Hystaspe, guerrier perse, un des homotimes, lui répond: « Il serait étrange, Cyrus, qu'à la chasse, nous eussions le courage de supporter la faim, pour prendre un chétif animal, qui n'est que de médiocre valeur, et que, quand nous sommes sur la piste du bonheur parfait, le moindre obstacle qui commande à des lâches, mais qui cède à des braves, nous fît négliger nos devoirs. » Ainsi parle Hystaspe. Tous les autres applaudissent avec lui aux paroles de Cyrus. Il répond: « Eh bien, puisque nous sommes tous du même avis, envoyez par chaque loche cinq hommes des plus intelligents. Ils parcourront le camp, et tous ceux qu'ils verront occupés à nous procurer le nécessaire, ils les féliciteront, tandis que les négligents, ils les châtieront, sans y rien épargner comme des monstres. » Ainsi font-ils.

CHAPITRE III.

Projet de former une cavalerie perse.

Cependant quelques Mèdes s'étant emparés des chariots partis en avant et remplis d'objets nécessaires à la guerre, leur font rebrousser chemin et les ramènent; d'autres, ayant suivi des chariots pleins de femmes très-belles, épouses ou maîtresses, qu'on avait emmenées pour leur beauté, les font prisonnières et les conduisent au camp. C'est, en effet, aujourd'hui même encore, la coutume des Asiatiques, quand ils vont à la guerre, de se faire suivre de ce qu'ils ont de plus précieux: ils disent qu'ils se battent mieux en présence de ce qu'ils chérissent le plus au monde, qu'il y a là pour eux nécessité de se défendre avec vigueur. Peut-être est-ce vrai, peut-être n'agissent-ils ainsi que par amour du plaisir.

Cyrus, en voyant ce qu'avaient fait les Mèdes et les Hyrcaniens, ressent un peu de dépit contre lui-même et contre ceux qui sont avec lui: dans le temps même où les autres avaient fait briller leur valeur et conquis des avantages, les siens étaient demeurés en place, condamnés à l'inaction. Ceux qui amenaient le butin au camp le lui montraient et retournaient aussitôt à

la poursuite des ennemis, suivant l'ordre qu'ils disaient avoir reçu de leurs chefs. Quoique piqué au vif, Cyrus fait ranger séparément ces objets; il assemble de nouveau ses taxiarques, et, les plaçant dans un endroit où ils peuvent entendre ce qu'il allait expliquer, il s'exprime ainsi :

« Que si nous possédions, mes amis, tout ce qui s'étale en ce moment sous nos yeux, cela ferait un grand bien à tous les Perses, et sans doute un plus grand encore à nous, par les mains desquels cela se passe, vous le savez tous, j'en suis certain. Mais comment nous en emparer, incapables que nous sommes de nous en rendre maîtres, puisque les Perses n'ont pas de cavalerie nationale? je ne le vois pas. Réfléchissez à ceci : nous avons, nous autres Perses, des armes avec lesquelles, selon toute apparence, nous pouvons mettre en déroute les ennemis, dans une mêlée. Mais, une fois en déroute, le moyen, avec de telles armes et sans chevaux, de prendre ou de tuer des cavaliers, des archers, des peltastes, des gens de trait en fuite? Qui les empêchera de fondre sur nous et de nous faire du mal, quand ces archers, gens de trait et cavaliers, sauront qu'ils ne courent pas plus de risque d'éprouver quelque mal de notre part, que s'ils avaient affaire à des arbres? S'il en est ainsi, il est clair que les cavaliers, en ce moment avec nous, pensent que tous les objets sur lesquels ils ont fait main basse sont à eux non moins qu'à nous, et, par Jupiter, plus encore. Or, il en est ainsi de toute nécessité. Si donc nous pouvons nous créer une cavalerie qui ne le cède point à la leur, n'est-il pas évident pour vous tous que nous pourrons, sans eux, faire aux ennemis ce que nous faisons maintenant avec eux, et que nous les verrons se montrer moins fiers avec nous? Qu'ils veuillent, en effet, demeurer ou s'en aller, nous nous en soucierons fort peu, quand nous pourrons, sans eux, nous suffire à nous-mêmes. Soit. Maintenant, je le crois, il n'est personne de vous qui ne convienne qu'il y a urgence à former chez les Perses une cavalerie nationale. Mais vous vous demandez peut-être comment on peut la créer. Ne pouvons-nous pas examiner, voulant former une cavalerie, ce que nous avons et ce qui nous manque? Nous avons dans le camp toute cette immense quantité de chevaux qui ont été pris, et des freins pour les conduire, et tous les harnais nécessaires aux chevaux. Nous avons aussi tout ce dont a besoin le cavalier, des cuirasses pour couvrir le corps, des javelots à lancer ou à tenir à la main. Que faut-il de plus? Évidemment des hommes. Or, c'est ce qui nous manque le moins.

Car rien n'est plus à nous que nous-mêmes. Peut-être me dira-t-on que nous ne savons pas manier un cheval. Oui, par Jupiter : mais ceux qui le savent maintenant l'ignoraient avant de l'avoir appris. Mais, dira-t on, ils l'ont appris, étant enfants. Est-ce que les enfants ont plus de dispositions pour apprendre ce qu'on leur dit et ce qu'on leur montre? Et lesquels ont un corps mieux fait pour exécuter ce qu'ils ont appris, des enfants ou des hommes? J'ajoute que nous avons plus de loisir pour apprendre que les enfants et les autres hommes. Nous n'avons pas à apprendre à tirer de l'arc, comme les enfants : nous le savons ; ni à lancer le javelot : nous le savons encore. Nous ne sommes pas obligés, comme la plupart des hommes, d'employer notre temps à la culture de la terre, ni à un métier, ni aux soins domestiques. Nous sommes soldats, non-seulement par état, mais par nécessité. Mais il n'en est point ici comme de certaines pratiques militaires, qui sont utiles, mais pénibles. L'équitation n'est-elle pas plus agréable pour cheminer que la marche sur les deux jambes? Pour la promptitude, n'est-il pas plus agréable de voler vite au secours d'un ami, s'il le faut, de saisir vite à la poursuite, soit un homme, soit une bête? N'est-il pas commode, puisqu'il faut porter les armes, que le cheval les porte avec vous? C'est tout ensemble les avoir et les porter. On pourrait appréhender que, s'il fallait combattre à cheval avant d'être rompus à cet exercice, nous ne fussions devenus de mauvais fantassins, sans être encore de bons cavaliers ; mais voilà qui est impossible. Dès que nous le voudrons, il nous sera permis de combattre à pied sur-le-champ, et nous ne désapprendrons pas les manœuvres de l'infanterie pour avoir appris celles des cavaliers. »

Ainsi parle Cyrus. Chrysantas lui répond en ces mots : « Pour ma part, je désire vivement apprendre à monter à cheval ; il me semble que, devenu cavalier, je serai un homme avec des ailes. Maintenant, quand je me mets à courir contre un homme but à but, je m'estime heureux si je le gagne seulement d'une tête ; je suis content si, voyant un animal fuir devant moi, je parviens en courant à l'approcher pour l'atteindre d'un javelot ou d'une flèche avant qu'il soit trop éloigné. Une fois devenu cavalier, je pourrai tuer un ennemi, à quelque distance que je l'aperçoive : je pourrai, en poursuivant les bêtes fauves, joindre les unes, pour les frapper de la main, et percer les autres du javelot comme si elles ne bougeaient pas : car, si agiles que soient deux animaux, lorsqu'ils

s'approchent, ils sont l'un à l'égard de l'autre comme s'ils ne bougeaient pas. Par suite, il n'est pas d'être dont j'aie plus envié l'existence que les Hippocentaures, si tant est qu'ils aient existé, puisqu'ils avaient la prudence de l'homme pour raisonner, des mains pour accomplir tout ce qu'il faut, la vitesse et la vigueur du cheval pour atteindre ce qui fuit et arracher ce qui résiste. Devenu cavalier, je réunirai tous ces avantages : pour prévoir tout, j'aurai la prudence humaine ; de mes mains je porterai mes armes ; je poursuivrai, avec mon cheval, ce qui me résistera, je le renverserai d'un choc de ma tête ; et cependant je ne ferai point corps avec lui comme les Hippocentaures. Ce qui vaut mieux que d'être deux natures en une seule. Je m'imagine que les Hippocentaures ne devaient user ni de certains avantages dont jouissent les hommes, ni de certains plaisirs accordés aux chevaux. Pour moi, quand je serai cavalier, je ferai, à cheval, ce que faisait l'Hippocentaure : une fois descendu, je pourrai manger, m'habiller, et dormir comme les autres hommes. Ainsi je serai un Hippocentaure qui se détache et se rattache à volonté. J'aurai encore un autre avantage sur l'Hippocentaure : il ne voyait que de deux yeux, n'entendait que de deux oreilles ; moi, j'aurai quatre yeux pour observer, et quatre oreilles pour entendre. Car on dit que le cheval voit de ses yeux beaucoup de choses avant l'homme, et qu'entendant beaucoup de choses de ses oreilles, il en donne avis. Inscrivez-moi donc sur la liste de ceux qui désirent être cavaliers. — Par Jupiter, s'écrient tous les autres, et nous aussi ! » Cyrus reprend alors : « Puisque tel est le vœu général, pourquoi ne pas déclarer par une loi que ce sera un déshonneur chez nous pour tous ceux à qui je fournirai un cheval d'être remonté à pied, si peu de chemin qu'il y ait à faire ? De cette manière, partout les hommes nous prendront pour des Hippocentaures. » Ainsi parle Cyrus, et tous d'applaudir. De là l'usage qui s'observe encore chez les Perses, que jamais Perse, réputé beau et bon, n'y est vu, sauf contrainte, marchant à pied. Voilà quels étaient leurs propos.

CHAPITRE IV.

Renvoi des captifs.

Peu après le milieu du jour, les cavaliers mèdes et hyrcaniens reviennent, amenant avec eux des chevaux et quelques prisonniers : tous ceux qui avaient rendu les armes, ils les avaient épargnés. A peine arrivés, Cyrus commence par s'informer si personne d'entre eux n'est blessé. Sur leur réponse affirmative, il leur demande ce qu'ils ont fait. Ils lui racontent ce qu'ils ont fait et vantent chacune de leurs actions d'éclat. Cyrus les écoute avec plaisir et leur répond par ce mot d'éloge : « On voit bien que vous vous êtes comportés en hommes de cœur : car vous avez l'air plus grands, plus beaux et plus fiers qu'auparavant. » Ensuite il les questionne sur les chemins qu'ils ont parcourus, sur la population du pays. Ils lui disent qu'ils en ont parcouru une grande partie, que le pays est très-peuplé, rempli de brebis, de chèvres, de bœufs, de chevaux, de blé, de denrées de toute espèce. « Deux soins, dit alors Cyrus, nous regardent ; il faut assujettir les maîtres de ces biens et les contraindre à demeurer : un pays peuplé est une possession précieuse ; privé d'hommes, il est également privé de ses produits. Ceux qui ont voulu résister, vous les avez tués, je le sais ; vous avez bien fait : c'est le meilleur moyen d'assurer la victoire. Ceux qui ont mis bas les armes, vous les avez faits prisonniers : si nous les relâchons, nous ferons là un acte des plus avantageux, c'est mon avis. D'abord nous nous délivrerons du soin de nous garder d'eux, de les garder eux-mêmes et de les nourrir, notre intention n'étant pas de les laisser mourir de faim ; ensuite, en les relâchant, nous augmenterons le nombre des prisonniers : car, si nous nous emparons du pays, tous les habitants seront à nous, et, quand ils verront que nous avons donné la vie et la liberté à leurs camarades, les autres aimeront mieux rester et obéir que de combattre. Tel est mon avis : si quelqu'un en a un meilleur à proposer, qu'il parle. » Les écoutants sont unanimes pour qu'il soit fait ainsi.

Alors Cyrus, faisant assembler les prisonniers, leur parle ainsi : « Assyriens, dit-il, votre soumission vous a sauvé la

vie ; si vous vous conduisez de même à l'avenir, il ne vous arrivera aucun mal, vous n'aurez fait que changer de maître. Vous habiterez les mêmes maisons, vous cultiverez la même terre, vous vivrez avec les mêmes femmes, vous aurez la même autorité sur vos enfants : seulement, vous ne combattrez plus ni contre nous, ni contre personne. Si l'on vous fait quelque tort, c'est nous qui combattrons pour vous. Afin même qu'il ne soit pas possible qu'on vous appelle à une expédition, apportez-nous vos armes : les apporter, c'est la paix, et tout ce que nous disons, c'est avec sincérité ; mais tous ceux qui ne livreront pas leurs armes de guerre, nous marcherons certainement contre eux. Si quelqu'un de vous se donne à nous d'assez bon cœur pour chercher à nous être utile par actions ou par conseils, nous le traiterons en bienfaiteur, en ami, et non pas en esclave. Retenez donc bien tous ceci et l'annoncez aux autres. S'il y en a qui ne veulent pas se rendre à vos désirs, conduisez-nous auprès d'eux, afin qu'ils sachent que c'est à vous de faire la loi, et non de leur obéir. » Ainsi parle Cyrus : ces gens se prosternent à ses pieds et lui promettent d'agir ainsi.

CHAPITRE V.

Repas et garde du camp. — Colère de Cyaxare qui rappelle Cyrus. — Cyrus retient le messager de Cyaxare. — Envoi en Perse pour obtenir un renfort. — Lettre à Cyaxare. — Partage du butin.

Quand ils sont partis, Cyrus parle en ces mots : « Il est temps, Mèdes et Arméniens, de prendre tous notre repas. Tout ce qui vous était nécessaire, nous vous l'avons fait préparer du mieux que nous avons pu. Allez donc, et envoyez-nous la moitié des pains qu'on a faits : on en a fait assez pour nous tous : ne nous envoyez ni viande ni boisson, nous en avons suffisamment de préparée pour nous. Pour vous, Hyrcaniens, conduisez-les aux tentes : vous donnerez les grandes aux chefs ; vous savez où elles sont : les autres seront partagées aux soldats de la manière que vous croirez la plus convenable : vous souperez ensuite à votre aise : vos tentes ne sont point endommagées ; elles sont restées intactes : tout y est prêt comme dans les autres. Sachez aussi des deux parts que nous

ferons la garde cette nuit hors du camp : veillez seulement à celle des tentes et placez bien vos armes; car ceux qui sont sous ma tente ne sont pas encore nos amis. » Les Mèdes et les soldats de Tigrane commencent par se laver[1], puis ils changent de vêtements et se mettent à table. Les chevaux aussi reçoivent ce qu'il leur faut. On envoie aux Perses la moitié des pains, mais sans viande ni vin, croyant que Cyrus avait dit que les siens en avaient en abondance. Or, il avait voulu dire que la viande c'était la faim, et que pour boire il suffisait de l'eau courante du fleuve. Le repas des Perses fini et la nuit venue, Cyrus fait partir plusieurs des siens par pempades et par décades, avec ordre de se mettre en campagne autour du camp, afin que personne n'y entre, et qu'on arrête ceux qui voudraient en sortir avec du butin. C'est en effet ce qui arriva. Plusieurs tentent de s'évader; bon nombre sont repris : Cyrus laisse aux soldats qui les ont pris l'argent qu'ils emportaient, et fait égorger les fugitifs. A l'avenir, vous n'auriez pas pu, avec la meilleure volonté, rencontrer un homme rôdant la nuit. Pendant que les Perses se comportent ainsi, les Mèdes boivent, se régalent, dansent à la flûte et mènent joyeux déduit; car on avait pris de quoi ne pas laisser dans l'embarras des gens prêts à demeurer éveillés.

Cyaxare, roi des Mèdes, la nuit même où Cyrus était parti, s'était enivré avec ceux qui étaient admis sous sa tente, en réjouissance de la victoire, et il se figurait que tous les Mèdes étaient revenus au camp, sauf quelques-uns, vu le grand bruit qu'il entendait. En effet, les valets des Mèdes, en l'absence de leurs maîtres, buvaient d'autant et faisaient du train, après avoir pris sur l'armée des Assyriens et du vin et beaucoup d'autres vivres. Le jour venu, personne ne se présente aux portes, excepté les convives du roi; alors Cyaxare, apprenant que le camp est vide des Mèdes et de leurs cavaliers, et voyant, à la sortie, que la nouvelle est vraie, entre dans une vive colère contre Cyrus et contre les Mèdes, qui l'ont laissé seul; et aussitôt, comme il était, dit-on, dur et violent, il charge un de ceux qui se trouvent près de lui de prendre quelques cavaliers, de courir après le détachement de Cyrus et de dire à celui-ci : « Je ne croyais pas, Cyrus, que tu fusses capable de me traiter si légèrement, et, dans le cas où Cyrus aurait cette pensée, que vous, Mèdes, vous eussiez voulu aujourd'hui m'abandonner!

1. Je lis avec Leunclaw ἐλούοντο, passage controversé.

Que Cyrus revienne donc, s'il le veut; mais vous, du moins, revenez au plus vite. » Tels sont les ordres qu'il envoie. L'envoyé lui répond : « Mais, seigneur, où les trouverai-je? — Par la route où Cyrus et les siens ont été trouver les autres. — Mais, par Jupiter, dit l'envoyé, l'on m'a dit qu'il était venu ici quelques Hyrcaniens, déserteurs de l'ennemi, et qu'ils leur avaient servi de guides. » A ces mots, Cyaxare, beaucoup plus irrité de ce que Cyrus ne lui en avait rien dit, envoie avec plus de hâte encore vers l'armée des Mèdes, afin de l'affaiblir, et prend un ton plus menaçant contre les Mèdes qu'il rappelle et contre l'envoyé, s'il n'exécute pas sa commission avec vigueur.

L'envoyé part à la tête d'une centaine de cavaliers, fort affligé de n'avoir pas lui-même suivi Cyrus. Arrivé à un endroit où le chemin se partage en plusieurs routes, il en prend une qui les égare, et ils ne rejoignent l'armée de Cyrus qu'après avoir rencontré par hasard un détachement ami d'Assyriens fugitifs, qu'ils obligent de les conduire vers Cyrus : encore n'y arrivent-ils qu'en voyant des feux et au milieu de la nuit. Quand ils sont près du camp, les guides, conformément aux ordres de Cyrus, ne les laissent pas entrer avant le jour. Dès la pointe du jour, Cyrus, faisant appeler les mages, leur ordonne de choisir dans le butin les dons qu'il était d'usage d'offrir aux dieux, pour reconnaître leurs faveurs; et, pendant qu'ils exécutent cet ordre, il convoque les homotimes et leur dit :

« Soldats, c'est à la Divinité que nous devons toutes ces richesses; mais, nous autres Perses, nous sommes en ce moment trop peu nombreux pour les garder. D'une part, si nous ne veillons pas à la garde de ces biens que nous avons pris, ils retomberont en d'autres mains; de l'autre, si nous laissons ici des troupes pour les garder, nous paraîtrons nous être dépouillés de toute notre force. Je suis donc d'avis que quelqu'un de vous aille au plus tôt instruire les Perses de la situation que je dis, et les presser de nous envoyer sans délai un renfort, si les Perses aspirent à l'empire de l'Asie et à la possession de toutes ses richesses. Va donc, toi qui es le plus âgé, va leur dire ce qu'il en est; dis-leur que les soldats qu'ils nous enverront, une fois arrivés, c'est moi qui me charge de leur nourriture. Tu vois les trésors que nous avons; ne leur cache rien. Pour les biens que j'envoie en Perse, comme je veux agir pieusement et légalement, consulte mon père sur la part qui revient aux siens, et les magistrats sur celle qui revient au trésor. Qu'on nous envoie aussi des inspecteurs qui examinent ce qui

se passe ici, et des conseillers que nous puissions consulter. Et maintenant prépare-toi et prends un loche pour escorte. »

Il fait ensuite appeler les Mèdes. L'envoyé de Cyaxare paraît au milieu d'eux, et parle publiquement de la colère de Cyaxare contre Cyrus, de ses menaces contre les Mèdes, et finit par dire qu'il ordonne aux Mèdes de revenir chez eux, lors même que Cyrus voudrait rester. A ces paroles de l'envoyé, les Mèdes demeurent silencieux, ne sachant s'ils doivent obéir à cet appel, et craignant l'effet des menaces d'un roi dont ils connaissent la dureté. Cyrus dit : « Pour ma part, messager, et vous, Mèdes, je ne m'étonne pas que Cyaxare, en voyant une foule d'ennemis, et ignorant nos succès, tremble pour nous et pour lui; mais quand il saura qu'un grand nombre d'ennemis sont morts et que tous sont en fuite, d'abord il cessera de craindre, puis il reconnaîtra qu'il n'a pas été abandonné, puisque ses amis détruisaient ses ennemis. Le moyen, en effet, de se plaindre de nous, qui le servons si bien, et qui n'entreprenons rien de notre propre mouvement? Pour moi, ce n'est qu'après avoir obtenu de lui qu'il me laissât vous emmener avec moi que j'agis de la sorte; et vous, vous n'avez point demandé à partir comme des gens qui veulent s'en aller, et vous êtes venus ici sur l'invitation qu'il en avait faite à quiconque voudrait bien me suivre. Sa colère, j'en suis sûr, tombera devant nos succès, et disparaîtra quand cesseront ses craintes. De ton côté, dit-il, messager, va te reposer, car tu dois être fatigué; et nous, Perses, puisque nous présumons que les ennemis approchent, ou pour combattre ou pour se soumettre, rangeons-nous en bataille dans le meilleur ordre : en nous montrant ainsi, peut-être avançons-nous la réalisation de nos projets. Et toi, chef des Hyrcaniens, prends sur toi d'ordonner à tes chefs de mettre leurs soldats sous les armes. »

L'Hyrcanien transmet cet ordre et vient rejoindre Cyrus, qui lui dit : « Je vois avec plaisir, Hyrcanien, que non-seulement tu nous donnes des preuves d'amitié, mais que tu me parais avoir de l'intelligence. Il est clair que nous avons aujourd'hui les mêmes intérêts. Les Assyriens sont mes ennemis, mais ils sont encore plus tes ennemis que les miens. Agissons donc de concert, afin qu'aucun de nos alliés ne nous abandonne, et que nous en attirions de nouveaux, si nous pouvons. Tu as entendu le Mède qui rappelle ses cavaliers : s'ils s'en vont, nous ne resterons ici que des fantassins. Il faut donc que nous fassions en sorte, moi et toi, que celui qui les rappelle désire lui-

même demeurer auprès de nous. Donne-lui une tente où il
4 puisse trouver tout ce qui lui conviendra le mieux. De mon côté, je m'efforcerai de lui donner un emploi qui lui soit plus agréable que de s'en retourner. Parle-lui aussi de l'espoir des grands biens qui attendent tous nos amis, si tout va bien. Cela fait, reviens auprès de moi. »

L'Hyrcanien s'en va conduire le Mède à la tente, et celui qui est envoyé en Perse se présente, tout prêt à partir. Cyrus lui recommande de rendre compte aux Perses de tout ce qui a été expliqué dans leur entretien, et le charge d'une lettre pour Cyaxare. « Je veux, dit-il, te lire ce que je lui écris, afin que, la connaissant, tu répondes dans le même sens, s'il te demande quelque chose là-dessus. » Or, voici ce qu'il y avait dans cette lettre : « Cyrus à Cyaxare, salut. Nous ne t'avons point abandonné : personne, quand il triomphe de ses ennemis, n'est alors abandonné de ses amis. En te quittant, nous n'avons pas cru te mettre en péril : au contraire, plus nous sommes éloignés, plus nous pensons t'avoir procuré de sécurité ; car les amis qui restent assis près de leurs amis ne leur procurent pas une sécurité parfaite, mais ce sont ceux qui repoussent les ennemis le plus loin possible qui mettent leurs amis à l'abri du danger. Examine quel je suis à ton égard, et quel tu es envers moi pour m'adresser des reproches. Je t'ai amené des alliés, pas autant que tu le conseillais, mais autant que j'en ai pu rassembler. Tu m'as permis d'emmener, quand j'étais en pays ami, tous ceux que je pourrais emmener : maintenant que je suis en pays ennemi, tu ne rappelles pas qui veut, mais tout le monde. Je comptais partager ma reconnaissance entre toi et les tiens ; maintenant tu me forces à l'oublier et à la réserver tout entière à ceux qui m'ont accompagné. Cependant je ne puis devenir semblable à toi : j'envoie en Perse demander un renfort, à condition que tous ceux qui viendront me rejoindre s'informent si tu as besoin d'eux avant de venir à nous, non pour suivre leur volonté, mais pour se soumettre à la tienne. Je te conseille donc, quoique plus jeune que toi, de ne jamais retirer ce que tu as donné, de peur que, au lieu de la reconnaissance, tu ne recueilles de la haine. Quand tu désires qu'on se rende vite auprès de toi, que ton appel ne soit point menaçant : ne fais pas observer que tu es seul, quand tu menaces un grand nombre, de peur que tu n'apprennes aux autres à te mépriser. Au reste, nous tâcherons de te rejoindre dès que nous aurons exécuté des projets dont nous croyons le succès également avantageux à toi et à nous.

Porte-toi bien. » « Remets-lui cette lettre, et, s'il te questionne sur tout cela, règle ta réponse sur ce qui est écrit. Les instructions que je te donne, relativement aux Perses, sont conformes à ce qui est écrit. » Après ces recommandations, il lui remet la lettre et le congédie, avec ordre, puisqu'il y a urgence, de revenir au plus tôt.

En ce moment, Cyrus aperçoit déjà tout armés les Mèdes, les Hyrcaniens et les soldats de Tigrane. Les Perses sont également armés. Il arrive, en même temps, quelques habitants du voisinage, amenant des chevaux et des armes. Cyrus donne l'ordre de jeter les javelots à l'endroit où les ennemis avaient jeté les leurs, et à ceux qui en ont, la mission de les brûler, sauf ceux qui leur sont alors indispensables. A l'égard des chevaux, il ordonne à ceux qui les ont amenés de rester dans le camp pour les garder et d'attendre ses ordres : après quoi, il appelle les chefs de la cavalerie mède, ainsi que ceux des Hyrcaniens, et leur dit : « Amis et alliés, ne soyez pas surpris si je vous convoque souvent. Le présent nous étant nouveau, il y a beaucoup de choses qui se font avec confusion; or, quand il y a confusion, il y a nécessairement de l'embarras, jusqu'à ce que tout soit à sa place. Nous avons fait un butin immense, et de plus, nombre de prisonniers : mais, comme chacun de nous ignore ce qui lui appartient dans ces prises, comme nul de ces prisonniers ne sait quel est son maître, on en voit peu qui s'acquittent de leur devoir : presque tous sont incertains de ce qu'ils ont à faire. Pour que cela cesse, faites des partages. Celui qui a rencontré une tente bien pourvue de vivres, de vin, de serviteurs, de lits, de vêtements, et de tout ce qui meuble bien une tente militaire, celui-là n'a besoin de rien de plus que de savoir, après se l'être appropriée, qu'il doit en prendre soin dorénavant comme de son propre bien; mais si quelqu'un habite une tente mal pourvue, à vous d'examiner ce qui lui manque et d'y suppléer; vous aurez encore bien du superflu, j'en réponds : car les ennemis avaient bien plus de choses qu'il ne nous en faut pour nos gens. Il est venu des trésoriers du roi des Assyriens et des autres seigneurs pour me dire qu'ils ont chez eux de l'argent monnayé, provenant de tributs dont ils me parlent. Faites-leur annoncer par un héraut qu'ils aient à apporter le tout dans un endroit que vous indiquerez, et faites peur à quiconque ne ferait pas ce qui est prescrit. Cet argent reçu, donnez au cavalier le double du fantassin, et vous aurez ainsi de quoi acheter ce qui peut vous manquer. Annoncez dès à présent un marché dans le camp;

qu'on ne fasse tort à personne ; que les marchands puissent vendre tout ce qu'ils ont de denrées, puis, celles-là vendues, en amener d'autres, afin que votre camp soit fréquenté. »

On fait aussitôt la proclamation. Alors les Mèdes et les Hyrcaniens : « Mais comment, disent-ils, opérer ce partage sans vous et les vôtres ? » Cyrus à cette observation répond ainsi : « Et croyez-vous, guerriers, que rien ne doive se faire ici sans que nous y assistions tous ? Ne suffit-il pas, quand il le faut, que j'agisse pour vous et que vous agissiez pour moi ? En procédant autrement, n'est-ce pas multiplier les affaires et diminuer les chances de succès ? Mais voyez vous-mêmes : nous vous avons gardé le butin, et vous avez la certitude que nous l'avons bien gardé : à votre tour, distribuez-le, et nous, nous aurons la certitude que vous l'avez bien distribué. De notre côté, nous essayerons d'agir aussi dans l'intérêt commun. Ainsi, voyez d'abord le nombre de chevaux que nous avons, ou qu'on nous amène. Si nous les laissons sans les monter, ils ne nous serviront à rien, et nous embarrasseront à soigner ; mais, si nous les donnons à des cavaliers, nous serons délivrés de ce soin et nous augmenterons notre force. Si vous avez à qui les donner, et avec qui vous préfériez courir les hasards de la guerre plutôt qu'avec nous, donnez-les-leur ; mais si vous préfériez nous avoir pour compagnons, donnez-les-nous. Lorsqu'en poursuivant les ennemis sans nous vous couriez des dangers, nous craignions beaucoup qu'il ne vous arrivât malheur, et vous nous faisiez rougir de ne pas être où vous étiez ; mais quand nous aurons des chevaux, nous vous suivrons. Si nous vous semblons plus utiles en combattant à cheval, notre ardeur ne sera point en défaut ; si vous nous croyez plus propres à vous seconder en restant à pied, nous mettons pied à terre, et, redevenus aussitôt fantassins, nous sommes à vous. Nous aurons sous la main des gens à qui donner nos chevaux. » Ainsi parle Cyrus. Ceux-ci lui répondent : « Mais nous n'avons personne, Cyrus, à faire monter sur ces chevaux, et, nous aurions quelqu'un, du moment que tu le désires, nous ne choisirions point ailleurs. Et maintenant, ajoutent-ils, prends-les et fais-en ce que bon te semblera. — Je les accepte, dit Cyrus, et bonne chance à nous, pour devenir cavaliers, et à vous, pour partager le butin commun ! Commencez par mettre de côté pour les dieux ce que les mages vous indiqueront ; puis choisissez pour Cyaxare ce que vous croirez devoir lui être le plus agréable. » Ils disent, en riant, qu'il faut lui choi-

sir des femmes. « Des femmes, soit, dit Cyrus, et autre chose encore, si vous voulez. Quand vous aurez fait votre choix, faites autant que possible, Hyrcaniens, que ceux qui m'ont suivi volontairement n'aient point à se plaindre. De votre côté, Mèdes, traitez ceux-ci, nos premiers alliés, de manière qu'ils se félicitent d'être nos amis. Admettez au partage du tout l'envoyé de Cyaxare, ainsi que ceux qui sont avec lui ; pressez-le de rester avec nous, cet avis étant conforme au mien, afin que, mieux instruit de ce qui se passe, il en rende un compte exact à Cyaxare. Pour les Perses qui sont avec moi, ce qu'il y aura de trop, quand vous aurez été abondamment pourvus, leur suffira. En effet, dit-il, nous n'avons pas été élevés dans la mollesse, mais d'une façon rustique, si bien que vous ririez de nous peut-être, si vous nous voyiez quelque ornement de luxe, comme nous vous donnerons, je le sais, beaucoup à rire assis à cheval, et, je le crois, aussi, tombant par terre. »

Sur ce point, l'on s'en va faire le partage, riant surtout de la future cavalerie. Cyrus appelle les taxiarques, leur ordonne de prendre les chevaux, les harnais et les palefreniers en nombre fixe, et de les faire tirer au sort également par chaque compagnie. Ensuite il fait publier dans le camp que, s'il se trouve parmi les Assyriens, Syriens ou Arabes, des esclaves pris de force chez les Mèdes, les Perses, les Bactriens, les Cariens, les Ciliciens et les Grecs, ou ailleurs, ils se présentent. Le héraut à peine entendu, il en accourt avec empressement un grand nombre. Cyrus choisit les mieux faits et leur dit que, devenus libres, ils devront porter les armes qu'il leur donne, et qu'il veillera, lui, à ce qu'ils aient le nécessaire. Aussitôt il les mène aux taxiarques, leur fait donner des boucliers et des sabres légers, pour qu'ils soient en état de suivre la cavalerie, et distribuer la même ration qu'aux Perses qui sont avec lui : il recommande à ceux-ci d'avoir toujours la cuirasse et la pique quand ils sont à cheval, ainsi qu'il le pratique lui-même, et à ceux des homotimes qui sont restés à pied, de choisir un commandant à la place de chacun des autres homotimes.

CHAPITRE VI.

Gobryas passe à Cyrus. — Rapport sur le partage du butin.

Voilà où l'on en était. Sur ces entrefaites, Gobryas, vieillard assyrien, arrive à cheval suivi d'une escorte de cavaliers : ils avaient tous les armes ordinaires à la cavalerie. Ceux qui étaient préposés pour recevoir les armes, leur demandent leurs piques pour les brûler comme le reste. Mais Gobryas dit qu'il veut d'abord voir Cyrus. Les valets font rester ses cavaliers à l'endroit où ils se sont arrêtés, et conduisent Gobryas à Cyrus. Celui-ci, dès qu'il a vu Cyrus, lui parle ainsi : « Maître, je suis Assyrien de naissance ; j'ai un château fort et je commande à un vaste pays ; je dispose d'environ deux mille trois cents chevaux que je fournissais au roi des Assyriens, et j'étais son ami intime. Mais maintenant qu'il est mort sous vos coups, cet excellent homme, et que son fils lui a succédé, mon ennemi mortel, je viens à toi, je tombe suppliant à tes genoux, et je me donne à toi comme esclave et comme allié, te demandant, en retour, d'être mon vengeur. Je fais de toi mon fils, comme je le puis, car je n'ai point d'enfants mâles. J'en avais un, ô mon maître, qui était beau et bon; il m'aimait, il me respectait avec la déférence d'un fils qui fait le bonheur de son père. Le roi régnant, père du roi actuel, le mande un jour pour donner sa fille à mon enfant ; et moi je l'envoie, tout fier de voir mon fils épouser la fille du roi : le roi actuel l'invite à une chasse, et le laisse courir en toute liberté après la bête, l'estimant beaucoup meilleur cavalier que lui : mon fils croit chasser avec un ami : une ourse paraît : tous deux la poursuivent : le roi actuel vise, et manque; plût aux dieux qu'il n'eût pas manqué ! Mon fils, plus adroit qu'il n'eût fallu, lance son javelot et abat l'ourse. L'autre fâché dissimule sa jalousie. Quelques instants après, un lion se présente : le prince manque son coup une seconde fois, accident qui n'a rien d'extraordinaire, tandis que mon fils, par un second bonheur, atteint ce lion, et s'écrie : « Ainsi par deux fois j'ai visé et par deux fois j'ai abattu la bête ! » Le traître alors ne contient plus sa jalousie; mais saisissant la javeline de l'un de ceux qui le suivaient, il la lance dans la poitrine de mon fils unique et bien-aimé et lui ôte

la vie. Et moi, père infortuné, au lieu d'un fiancé je retrouve un cadavre, et je mets au tombeau, à mon âge, le meilleur, le plus cher des fils, à peine adolescent. On eût dit que l'assassin s'était défait d'un ennemi : nul repentir apparent, en expiation de son crime, nul honneur rendu à celui qui était sous la terre. Son père seul me plaignit et se montra sensible à mon malheur. Aussi moi, s'il vivait encore, je ne viendrais pas implorer ton secours contre lui : car j'ai reçu de lui autant de preuves d'amitié que je lui en ai donné de dévouement. Mais maintenant que le pouvoir est au meurtrier de mon fils, je ne puis avoir pour lui des sentiments de bienveillance ; et lui-même, j'en suis sûr, ne saurait me considérer comme ami. Il sait bien comment je suis pour lui, qu'avant son crime je vivais heureux, et que maintenant je traîne ma faiblesse dans l'abandon et dans les larmes. Si tu me reçois dans ton alliance et si tu me donnes quelque espoir de venger mon fils chéri, je croirai renaître à la jeunesse ; la vie ne me paraîtra plus une honte, et la mort m'arrivera sans regret. »

Ainsi parle Gobryas ; Cyrus lui répond : « Si tu as dans le cœur, Gobryas, tout ce que tu viens de nous dire, je te reçois comme suppliant, et je te promets, avec l'aide des dieux, de punir le meurtrier de ton fils. Mais, dis-moi, si nous faisons cela pour toi et que nous te laissions ton château, avec le pays et la puissance que tu avais autrefois, en retour, quel service nous rendrais-tu ? » Gobryas répond : « Mon château, si tu y viens, sera ta demeure : je te payerai le tribut des terres que je payais à l'autre ; partout où tu feras la guerre, je t'accompagnerai avec toutes les forces de mon pays. J'ai de plus une fille nubile, que je chéris, et que je croyais élever pour être la femme du roi actuel : ma fille elle-même est venue tout en larmes me supplier de ne pas la donner au meurtrier de son frère ; et je partage ses sentiments. Maintenant je remets son sort entre tes mains ; sois pour elle ce que tu vois que moi-même je te semble être pour toi. » Cyrus lui dit : « A ces conditions sincères, je te donne ma main et je reçois la tienne : les dieux nous soient témoins ! » Cela fait, il engage Gobryas à se retirer avec ses armes, et lui demande à quelle distance il est de chez lui, s'il veut y aller. Gobryas lui répond : « En partant demain, dès le matin, le jour suivant tu logeras chez nous. » Sur cela, Gobryas se retire, laissant un guide.

Cependant les Mèdes reviennent après avoir délivré pour les dieux ce que les mages eux-mêmes ont demandé, et mis à part

pour Cyrus une tente magnifique et une femme susienne, qu'on estimait la plus belle de toutes les femmes de l'Asie, et deux musiciennes excellentes ; les objets de seconde qualité sont réservés à Cyaxare : pour le reste, ils se pourvoient abondamment de tout ce qui leur est nécessaire, de manière à n'avoir besoin de rien durant la campagne. Or, il y avait de tout en quantité. Les Hyrcaniens prennent également ce qu'il leur faut, et ils font part égale au messager de Cyaxare. Les tentes de reste sont données à Cyrus pour l'usage des Perses. Quant à l'argent monnayé, on convient de le distribuer, quand tout sera recueilli ; et on le distribue.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Épisode de Panthéa. — Cyrus s'assure des intentions des Mèdes.

Voilà ce qui se dit et ce qui se fait. Cyrus ordonne que le butin réservé à Cyaxare soit confié à la garde de ceux qu'il lui sait particulièrement attachés : « Quant à ce que vous me donnez, dit-il, je le reçois de bon cœur, mais il est à la disposition de celui de vous qui voudra surtout en user. » Un des Mèdes, amateur de musique, lui dit : « Cyrus, j'ai entendu le soir les musiciennes qui sont à toi maintenant, et je les ai entendues avec beaucoup de plaisir : si tu m'en donnais une, la vie du camp me semblerait plus agréable que le séjour à la maison. » Cyrus lui répond : « Eh bien, je te la donne et je te sais plus de gré de me l'avoir demandée que tu ne dois m'en savoir de l'obtenir, tant j'ai soif de vous être agréable. » Ainsi la musicienne est emmenée par celui qui l'a demandée.

Cyrus faisant appeler le Mède Araspe, son ami d'enfance, celui-là même auquel il avait donné sa robe médique, quand il retourna de chez Astyage en Perse, lui confie le soin de lui garder la femme et la tente. Cette femme était l'épouse d'Abradatas le Susien. Dans le temps où l'on prenait le camp des Assyriens, le mari ne s'y trouvait pas, mais il était allé en députation auprès du roi des Bactriens, chez lequel l'Assyrien l'avait envoyé pour traiter de l'alliance, vu les liens d'hospitalité qui l'unissaient au roi des Bactriens. Cyrus donc fait garder cette femme par Araspe, jusqu'à ce qu'il la redemande. Sur cet ordre, Araspe lui dit : « As-tu vu, Cyrus, la femme que tu me donnes à garder? — Non, par Jupiter, répond Cyrus. — Et moi, je l'ai vue, quand nous la choisissions pour toi. En entrant dans sa tente, nous ne la distinguions point d'abord ; elle était assise, et toutes

ses servantes autour d'elle : elle avait des vêtements semblables à ceux des esclaves. Lorsque, voulant connaître quelle est leur maîtresse, nous les avons considérées toutes, l'une après l'autre, elle nous paraît alors bien différente de toutes celles qui l'entourent, couverte d'un voile, quoique assise, et les yeux attachés à la terre. Nous la prions de se lever : toutes les femmes se lèvent en même temps : elle les surpasse d'abord par sa taille, puis par sa vertu et par sa décence, malgré l'extrême simplicité de son extérieur. On pouvait voir couler ses larmes, les unes le long de ses vêtements, les autres jusqu'à ses pieds. Alors le plus âgé d'entre nous : « Courage, femme, lui dit-il ; nous savons que ton mari est beau et bon ; mais celui auquel nous te destinons, sache-le bien, ne lui est inférieur ni en beauté, ni en esprit, ni en puissance. Oui ; d'après notre estime, si quelqu'un est digne d'admiration, c'est Cyrus, de qui tu vas dépendre désormais. A peine cette femme a-t-elle entendu ces mots, qu'elle déchire le voile qui lui couvre la tête et se lamente : toutes ses servantes se mettent à jeter des cris avec elle. Elle nous laisse voir ainsi la plus grande partie de son visage, son cou, ses mains : et sois certain, Cyrus, d'après ce que j'ai pu en juger aussi bien que ceux qui étaient avec moi, qu'il n'y a jamais eu, et qu'il n'y aura jamais en Asie de créature aussi belle. Mais d'ailleurs, viens la voir. » Cyrus répond : « Non pas, par Jupiter, surtout si elle est telle que tu dis. — Et pourquoi? dit le jeune homme. — Parce que, si, maintenant que j'entends dire qu'elle est belle, je me laisse aller à désirer la voir, je crains, ayant peu de temps à moi, qu'elle ne m'engage beaucoup plus vite encore à revenir la voir : et je négligerais ainsi ce dont j'ai à m'occuper, pour demeurer sans cesse à la regarder. »

Alors le jeune homme se mettant à sourire : « Crois-tu donc, Cyrus, dit-il, que la beauté puisse contraindre un homme qui ne le veut pas, à agir contre son devoir? Si la beauté de la nature avait ce pouvoir, elle nous contraindrait tous également. Tu vois le feu ; il brûle également tout le monde, parce que c'est sa nature ; mais les uns aiment la beauté, les autres ne l'aiment pas : l'un aime l'un, l'autre l'autre. L'amour, en effet, dépend de la volonté, et l'on aime qui l'on veut aimer. Un frère n'est point amoureux de sa sœur, mais un autre l'aime ; un père n'est point amoureux da sa fille, elle est aimée d'un autre : c'est que la crainte et la loi peuvent réprimer l'amour. Si cependant une loi défendait d'avoir faim, quand on a besoin de manger, soif, quand on est altéré, froid, l'hiver, et chaud, l'été, il n'est pas de

puissance qui la ferait observer, parce qu'il est ici dans la nature de l'homme d'obéir; il est fait pour céder à ces sensations; l'amour, au contraire, est soumis à la volonté : chacun aime où il veut, comme on aime un vêtement, une chaussure.

— Comment donc se fait-il, dit Cyrus, si l'amour est volontaire, qu'on ne soit pas maître de cesser d'aimer quand on le veut? Pour ma part, j'ai vu des gens pleurer de la douleur que l'amour leur causait, et cependant demeurer esclaves de l'objet aimé, tandis qu'avant d'aimer, la servitude leur paraissait un mal; je les ai vus donner beaucoup de choses, dont il n'était pas de leur intérêt de se priver, et souhaiter d'être délivrés de leur amour comme d'une maladie, sans pouvoir se guérir, liés par une puissance plus forte que des chaînes de fer. Aussi les amants se montrent-ils esclaves des caprices de la personne qu'ils aiment, et, malgré les maux qu'ils endurent, ils n'essayent point de s'enfuir, mais ils veillent à ce que l'objet aimé ne puisse leur échapper. »

Le jeune homme lui répond : « C'est bien là ce qu'ils font; seulement, de tels amants sont des lâches : voilà pourquoi, je pense, il y en a qui se croient assez malheureux pour souhaiter de mourir, et qui, avec mille moyens de sortir de la vie, ne la quittent pourtant pas. Ce sont de ces gens-là qui entreprennent de voler, et qui ne s'abstiennént point du bien d'autrui; puis, quand ils ont volé ou dérobé, tu vois que tu es le premier à leur faire un crime de leur larcin et de leur vol, parce qu'ils n'étaient point entraînés fatalement à voler : aussi, loin de leur pardonner, tu les châties. Il en est de même de la beauté : elle ne force point les hommes à l'aimer, à désirer ce qui leur est interdit, mais il y a des êtres vils que leurs passions maîtrisent, et qui ensuite accusent l'amour, tandis que les hommes bons et beaux désirent, il est vrai, de l'or, de bons chevaux, de belles femmes; mais ils savent s'en passer plutôt que de se les procurer par une injustice. Ainsi, moi, j'ai vu cette femme et elle m'a paru fort belle; cependant je suis à cheval auprès de toi et je m'acquitte de tous mes autres devoirs. — Oui, par Jupiter, dit Cyrus; mais peut-être es-tu parti avant le temps qu'il faut à l'amour pour s'emparer d'un homme. Le feu, quand on y touche, ne brûle pas tout de suite, et le bois ne s'enflamme pas tout à coup; mais cependant, moi, je ne m'expose ni à toucher le feu, ni à regarder une belle personne. Je ne te conseillerais pas, Araspe, de laisser ton regard trop longtemps fixé sur un

bel objet. Car le feu ne brûle que quand on y touche, et la beauté, même de loin, enflamme ceux qui la regardent. — Sois tranquille, Cyrus; lors même que je ne cesserais de regarder, jamais je ne serai subjugué, au point de rien faire de ce que je ne dois pas. — Parfaitement dit : garde-la donc, comme je te le prescris, et prends-en soin; peut-être, dans la suite, sera-t-il à propos pour nous d'avoir entre nos mains cette femme. » Cela dit, ils se séparent.

Le jeune homme, voyant cette femme si belle, et frappé de la noblesse de ses sentiments, s'apercevant, en outre, que ses soins lui agréent et qu'elle ne les reçoit pas avec indifférence, qu'elle-même lui en rend par ses servantes, qu'ainsi, lorsqu'il entre dans la tente, on prévient ses besoins, que, s'il est malade, on veille à ce que rien ne lui manque; le jeune homme, avec tout cela réuni, finit par être pris d'amour; et cela n'a rien d'étrange. Voilà donc ce qui se passait.

Cependant Cyrus, voulant que les Mèdes et les autres alliés restent volontairement avec lui, convoque tous ceux qu'il faut, et leur parle ainsi : « Mèdes, et vous tous qui êtes ici présents, je sais que ce n'est ni l'amour de l'argent, ni l'envie de servir Cyaxare qui vous a mis en campagne; c'est parce que vous vouliez m'être agréables et m'honorer que vous avez affronté les marches nocturnes et les dangers avec moi. Je dois vous en savoir gré, à moins d'injustice. Seulement, je n'ai point encore le pouvoir de reconnaître dignement vos services : je ne rougis pas de l'avouer; mais ces mots : « Si vous restez avec moi, je m'acquitterai pour sûr, » je rougirais de les prononcer. Je craindrais, en effet, de paraître ne vous faire cette promesse que pour vous déterminer à rester plus volontiers. Au lieu de cela, voici ce que je vous dis : Si vous me quittez pour obéir à Cyaxare, je ne laisserai pas, en cas de réussite, de me comporter avec vous de manière que vous ayez à vous louer de moi : car je ne m'en retourne pas. Je suis lié aux Hyrcaniens par des serments. Je ne trahirai point la foi donnée, et l'on ne me prendra pas à les trahir. Et maintenant, ce Gobryas qui nous livre ses murs, son pays, son pouvoir, je m'efforcerai de faire en sorte qu'il n'ait point à se repentir de sa venue vers moi. Mais, chose essentielle entre toutes, quand les dieux nous accordent si visiblement leurs faveurs, je craindrais et j'aurais honte de les négliger et de partir. Vous toutefois, décidez ce que vous voudrez et agissez ainsi; dites-moi seulement ce que vous faites. » Ainsi parle Cyrus.

Le Mède, qui jadis s'était dit parent de Cyrus, lui répond le premier : « Pour ce qui me concerne, grand roi, car, à mes yeux, la nature ne t'a pas moins fait roi que ne l'est dans la ruche le chef des abeilles ; or, les abeilles lui obéissent constamment d'elles-mêmes ; partout où il demeure, il n'en est pas une qui s'éloigne ; s'il sort pour se rendre ailleurs, il n'en est pas une qui le quitte, tant il y a en elles un amour de lui obéir ; eh bien, selon moi, tous ces hommes me paraissent attachés à toi par de semblables liens. Quand de la Perse tu es venu chez nous, quel Mède, jeune ou vieux, demeura en arrière, au lieu de t'accompagner, jusqu'au moment où Astyage nous rappela? Lorsque ensuite tu es revenu de Perse à notre secours, nous avons vu presque tous nos amis empressés à te suivre. Quand tu as entrepris cette dernière expédition, tous les Mèdes, de leur propre mouvement, t'ont suivi. Voilà comme nous sommes pour toi ; de sorte que, même en pays ennemi, nous marchons de confiance, et sans toi nous craignons de retourner même dans notre pays. Que les autres donc disent ce qu'ils veulent faire ; moi, Cyrus, et ceux auxquels je commande, nous restons auprès de toi ; en te voyant, nous aurons du courage, de la patience, animés par tes bienfaits. »

Tigrane alors prenant la parole : « Ne sois pas surpris, Cyrus, dit-il, si je garde le silence ; mon cœur ne se croit pas fait pour délibérer, mais pour exécuter tes ordres. » L'Hyrcanien prenant ensuite la parole : « Quant à moi, Mèdes, dit-il, si vous vous en alliez, je vous croirais poussés par un mauvais génie, qui ne veut pas vous voir heureux. Quel homme sensé tournerait le dos à des ennemis en fuite? Quand ils livrent leurs armes, qui ne les recevrait? Quand ils se livrent eux-mêmes, qui ne les accepterait, surtout ayant un général comme le nôtre, qui, j'en atteste tous les dieux, aime mieux nous enrichir que lui-même? » A ces mots, tous les Mèdes s'écrient : « C'est toi, Cyrus, qui nous as fait sortir de notre patrie ; à toi, quand tu le jugeras opportun, de nous y faire rentrer avec toi. » En entendant ces mots, Cyrus fait cette prière : « Grand Jupiter, je t'en supplie, accorde-moi de surpasser leur affection respectueuse par mes bienfaits ! » Il leur ordonne alors de placer des sentinelles, et de se tenir ensuite en repos, recommandant aux Perses de donner aux cavaliers des tentes convenables, aux fantassins des tentes suffisantes, et de veiller à ce que les hommes chargés du service des tentes portent tout ce qu'il faut aux Perses dans chaque compagnie et tiennent les chevaux pansés ; de

sorte que les Perses n'aient d'autre œuvre à exécuter que les travaux de la guerre. Voilà comment ils passent cette journée.

CHAPITRE II.

Cyrus se rend chez Gobryas, qui se livre corps et biens à Cyrus. — Gobryas dans le camp des Perses. — Conversation de Cyrus avec Gobryas et l'Hyrcanien. — On marche droit sur Babylone.

Le lendemain matin, on se lève et l'on se met en marche pour se rendre chez Gobryas, Cyrus à cheval, avec les cavaliers perses, au nombre d'environ deux mille, suivis d'autant de gens de pied, portant boucliers et épées. Le reste des troupes marche ensuite en bon ordre. Cyrus enjoint d'avertir les fantassins nouvellement au service que quiconque d'entre eux sera surpris hors des rangs, soit au delà de l'arrière-garde, soit en avant, sur le front de l'armée ou sur les côtés, sera puni.

Le jour suivant, dans l'après-midi, l'on arrive au château de Gobryas, et l'on voit une place très-forte, avec remparts garnis de tout ce qui sert à repousser vigoureusement une attaqne : on voit rassemblés derrière ces ouvrages extérieurs une grande quantité de bœufs et de menu bétail. Gobryas fait prier Cyrus de visiter à cheval les dehors du château pour examiner s'il y a quelque endroit faible, et de lui envoyer des hommes de confiance qui puissent, à leur retour, lui rendre compte de l'état de l'intérieur. Cyrus, voulant s'assurer si la place est vraiment imprenable, et si Gobryas le trompe, en fait le tour : il remarque qu'elle est si bien fortifiée de toutes parts, que l'accès en est impossible. Ceux qui avaient été envoyés à Gobryas rapportent à Cyrus que les munitions de l'intérieur sont en telle quantité, qu'il y aurait de quoi nourrir un siècle entier ceux qui y habitent. Ce rapport cause à Cyrus quelque inquiétude. Lorsque Gobryas lui-même vient à lui, accompagné de tous ceux de l'intérieur, apportant vin, orge et blé, amenant bœufs, chèvres, brebis, cochons, enfin tout ce qu'il y a de comestibles, ils les apportent de manière à donner à dîner à l'armée entière de Cyrus : les découpeurs se mettent à l'œuvre, et l'on commence le repas.

Gobryas, ayant fait sortir tout le monde du château, invite

Cyrus à y entrer avec les précautions qu'il jugera nécessaires. Cyrus envoie donc en avant des éclaireurs avec un corps de troupes, et entre lui-même. A peine est-il entré, qu'il fait ouvrir les portes à deux battants et appelle sur ses pas tous les amis et tous les chefs qui sont avec lui. Dès qu'ils sont à l'intérieur, Gobryas apporte des coupes d'or, des aiguières, des vases, des joyaux de toute espèce, avec quantité de dariques et d'effets précieux; puis il amène sa fille, remarquable par sa taille et par sa beauté, mais toute en deuil, à cause de la mort de son frère, et il parle ainsi : « Je te fais don, Cyrus, de toutes ces richesses, et je remets ma fille entre tes mains, pour en disposer à ton gré. Nous te supplions, moi, de venger mon fils, elle, de venger son frère. »

Cyrus répond : « Je t'ai promis tout récemment de te venger de mon mieux, si tu étais sincère. Aujourd'hui, comme je vois que tu dis la vérité, je t'en donne ma foi, et je promets en même temps à celle-ci, avec l'aide des Dieux, d'en faire autant pour elle. J'accepte tes biens; mais je les donne à cette enfant et à celui qui sera son époux. Je n'emporterai d'ici qu'un seul de tes dons; et tous les trésors immenses qui sont dans Babylone et même dans tout l'univers, ne sont rien, comparés à ce présent qui me comble de joie en le recevant de toi à mon départ. » Alors Gobryas, étonné de ce que ce pouvait être et soupçonnant qu'il s'agissait de sa fille, lui demande : « Mais quel est donc ce présent, Cyrus? » Cyrus répond : « Je ne doute pas, Gobryas, qu'il n'y ait beaucoup de gens au monde qui ne voudraient ni commettre une injustice, ni se parjurer, ni mentir de propos délibéré; cependant, comme personne n'a voulu leur confier de grandes richesses, un pouvoir absolu, des places fortes, des enfants dignes d'être aimés, ils meurent avant qu'on ait pu voir au vrai ce qu'ils sont. Aujourd'hui, en remettant entre mes mains une place forte, des richesses de toute nature, ton pouvoir, et une fille, digne objet de tous les vœux, tu m'as mis en état d'apprendre à tous les hommes que je ne veux pas me parjurer avec mes hôtes, ni commettre d'injustice par amour de l'argent, ni manquer volontairement aux traités. Voilà un don, sache-le bien, qui, tant que je serai juste et que ce bruit me vaudra les louanges des hommes, ne sortira point de mon souvenir; mais je m'efforcerai de te combler, à mon tour, de tous les biens. Quant à l'époux à donner à ta fille, ne crains point que je n'en trouve pas un qui en soit digne : j'ai plusieurs braves amis dont l'un sera son époux : aura-t-il autant de bien, ou

approchant, qu'elle lui en apportera, je l'ignore; mais sache qu'il en est parmi eux pour qui les biens dont tu la doteras ne te feront pas le moins du monde estimer davantage. Aujourd'hui même ils me portent envie et demandent à tous les dieux de pouvoir montrer un jour qu'ils sont aussi fidèles que moi envers leurs amis, qu'ils ne cèdent jamais à l'ennemi tant qu'ils respirent, à moins que la Divinité ne leur soit contraire, et qu'ils font plus de cas de la vertu et d'une bonne renommée que de tes richesses ajoutées à celles des Syriens et des Assyriens. Tel est le caractère des gens que tu vois assis à mes côtés. » Gobryas reprend avec un sourire : « Au nom des dieux, Cyrus, indique-moi où ils sont, afin que je t'en demande un pour devenir mon fils. — Tu n'auras pas besoin de moi pour les connaître, dit Cyrus; mais suis-nous, et bientôt tu seras toi-même en état de faire connaître chacun d'eux à un autre. »

Cela dit, Cyrus prend la main de Gobryas, se lève et part emmenant tous ceux qui sont avec lui. Vainement Gobryas le prie de demeurer à souper, il ne veut pas, mais il retourne souper au camp et y invite Gobryas. Quand il est couché sur un lit de feuillages : « Dis-moi, Gobryas, dit-il, crois-tu avoir plus de lits que chacun de nous? — Par Jupiter, répond Gobryas, je vois bien que vous avez plus de tapis et plus de lits que moi, ainsi qu'une maison plus grande que la mienne, vous dont l'habitation est la terre et le ciel. Vous avez autant de lits qu'il y a de couches sur la surface de la terre; vous regardez comme tapis, non pas tout ce que les brebis donnent de laine, mais les broussailles qui croissent sur les montagnes et dans les champs. »

Gobryas, mangeant pour la première fois avec les Perses et voyant les mets grossiers qu'on leur sert, juge que ses gens sont traités avec beaucoup plus de libéralité, surtout quand il a remarqué la tempérance des conviés. En effet, il n'est pas de mets ou de boisson sur laquelle un Perse bien élevé jette ostensiblement un regard ou porte une main avide; son esprit n'est pas moins capable de réflexion que s'il n'était pas à table. De même que les écuyers ne se laissent point troubler, quand ils sont à cheval, mais peuvent, tout en chevauchant, voir, entendre et dire ce qu'il convient, de même les Perses croient qu'à table il faut se montrer sage et mesuré : quant à se sentir ému par la vue du manger et du boire, c'est, selon eux, le fait des porcs et des bêtes sauvages. Gobryas remarque également qu'ils s'interrogent entre eux sur des points où l'on trouve plus agréable

d'être interrogé que de ne pas l'être, et qu'ils se lancent de ces railleries, dont on trouve plus agréable d'être le point de mire que de ne pas l'être ; qu'ils plaisantent souvent, mais sans parole offensante, sans geste incivil, sans aucun signe de mutuelle aigreur. Mais ce qui lui paraît surtout digne d'éloge, c'est de voir que, dans cette armée où tous partagent les mêmes dangers, personne ne croit avoir droit à une portion plus forte, mais que chacun regarde comme le plus agréable des repas celui où l'on rend excellents soldats ceux qui doivent combattre ensemble. Aussi, quand Gobryas se lève pour retourner à sa demeure, on prétend qu'il dit : « Il n'est pas étonnant, Cyrus, qu'ayant plus de coupes, de vêtements et d'or que vous, nous valions moins que vous ne valez. Nous mettons, nous, tous nos soins à les amasser, et vous, vous ne paraissez travailler qu'à vous rendre meilleurs. » Cyrus lui répond : « A demain, Gobryas ; viens nous joindre dès le matin avec tes cavaliers tout armés, nous verrons l'état de tes forces, puis tu nous dirigeras à travers ton pays, afin que nous voyions ce qui doit être considéré comme ami ou comme ennemi. » Cela dit, chacun des deux retourne à ses affaires.

Dès que le jour paraît, Gobryas arrive avec ses cavaliers, et sert de guide à l'armée. Cyrus, en bon général, ne se préoccupe pas tellement du soin de régler la marche, qu'il ne songe aux moyens, tout en suivant sa route, de diminuer les forces de l'ennemi et d'accroître les siennes. Il appelle donc l'Hyrcanien et Gobryas, qu'il juge les plus propres à l'instruire de ce qu'il veut savoir. « Mes amis, leur dit-il, je pense qu'en délibérant avec d'aussi fidèles alliés que vous sur les opérations de cette guerre, je ne puis me tromper : car je vois que vous avez d'ailleurs encore plus d'intérêt que moi à faire que l'Assyrien n'ait pas l'avantage sur nous. Pour ma part, si j'étais déçu dans mes espérances, je me tournerais d'un autre côté ; mais vous, s'il est vainqueur, je vois que tous vos biens passeraient à des mains étrangères. En effet, il est devenu mon ennemi, non pas par haine contre moi, mais parce qu'il croit contraire à ses intérêts que nous nous agrandissions, et voilà pourquoi il se met en campagne contre nous. Vous, au contraire, il vous hait, parce qu'il croit que vous l'avez offensé. »

Ils répondent l'un et l'autre à Cyrus qu'il doit suivre son plan conformément à ces idées qu'ils approuvent eux-mêmes, et qu'ils sont fortement préoccupés de savoir comment tout cela finira. Alors Cyrus : « Dites-moi, répond-il, si vous êtes les seuls que

l'Assyrien regarde comme ennemis, ou si vous connaissez quelque autre nation mal disposée à son égard. — Par Jupiter ! dit l'Hyrcanien, il a pour ennemis mortels les Cadusiens, peuple nombreux et vaillant. Il en est de même des Saces, nos voisins, qui ont essuyé mille maux de la part de l'Assyrien ; car il a essayé de les asservir comme nous. — Vous pensez donc que ces deux peuples s'uniraient volontiers à nous aujourd'hui pour attaquer l'Assyrien ?» Ils répondent que ce serait avec empressement, s'ils pouvaient se joindre à Cyrus. « Mais qui fait obstacle à ce qu'ils se joignent à moi ? — Les Assyriens, répondent-ils, dont tu traverses en ce moment même le pays. » Dès que Cyrus a entendu cette réponse : « Mais, dis-moi, Gobryas, ne t'ai-je pas entendu parler de l'humeur arrogante à l'excès du jeune homme qui règne aujourd'hui ? — C'est du moins, répond Gobryas, cette sorte d'humeur que j'ai eu à subir. — Mais est-ce contre toi seul, ou contre d'autres encore, qu'il s'est ainsi montré ? — Par Jupiter ! répond Gobryas, c'est contre d'autres encore. Les violences qu'il exerce sur les faibles, à quoi sert d'en parler ? Le fils d'un homme beaucoup plus puissant que je ne suis était son ami au même degré que mon fils. Un jour qu'ils buvaient ensemble, il le fait saisir et mutiler pour cela seul, dit-on, que la maîtresse du prince avait loué la beauté de ce jeune homme et vanté le bonheur de celle qui serait sa femme. Il allègue à présent pour excuse que l'autre avait voulu séduire sa maîtresse. Quoi qu'il en soit, ce jeune homme est eunuque et gouverne ses États depuis la mort de son père. — Penses-tu qu'il soit bien aise de nous voir chez lui, s'il croit que nous voulons le servir ? — Je n'en doute pas, dit Gobryas ; mais il est difficile, Cyrus, d'arriver jusqu'à lui. — Et pourquoi ? — Parce que, pour le joindre, il nous faut aller au delà de Babylone. — Et en quoi est-ce difficile ? — Hé ! par Jupiter, répond Gobryas, parce que je sais qu'il sortira de cette ville une force double de celle que tu as à présent. Sache bien, ajoute-t-il, que, si en ce moment même il vient moins d'Assyriens t'apporter leurs armes et t'amener leurs chevaux, c'est uniquement parce que ton armée a paru peu considérable à ceux qui l'ont vue, et que le bruit s'en est répandu partout. Je crois donc qu'en avançant il est essentiel de nous tenir sur nos gardes. »

Cyrus, en entendant Gobryas s'exprimer ainsi, lui répond : « Tu as bien raison, Gobryas, d'insister sur la nécessité des précautions dans la marche. Pour moi, quand j'y réfléchis, je n'imagine pas de meilleur moyen que d'aller droit à Babylone,

puisque c'est là le point central de la force de nos ennemis. Ils sont nombreux, dis-tu ; s'ils ont du cœur, ils nous le montreront bientôt, je l'espère. En ne nous voyant pas, ils croiront que la peur nous empêche de nous montrer, et sois sûr alors que, délivrés de toute crainte, ils reprendront d'autant plus de courage qu'ils auront été plus longtemps sans nous voir. Mais si, de ce moment, nous allons droit à eux, nous en trouverons bon nombre pleurant leurs morts, bon nombre empêchés par les blessures qu'ils ont reçues des nôtres, tous pleins du souvenir du courage de nos soldats, de leur fuite et de leur malheur. Crois-moi, Gobryas, et pénètre-toi de cette vérité. Une troupe nombreuse, quand elle a du cœur, est capable d'efforts auxquels rien ne résiste : mais, du moment qu'elle a peur, plus elle est nombreuse, plus l'épouvante y cause de trouble et de désordre. Les mauvaises nouvelles qui circulent contribuent à l'augmenter encore, et elle se grossit de mille pâleurs affreuses, de mille incidents décourageants, de visages bouleversés. Cet excès de crainte, il est difficile de l'étouffer sous des paroles, de ramener aux ennemis en donnant du cœur, ou de ranimer le courage pour battre en retraite ; mais plus les exhortations sont vives, plus le danger paraît imminent.

« Voyons donc bien, par Jupiter, ce qu'il en est. Si, à partir d'aujourd'hui, la victoire, dans les opérations guerrières, dépend du plus grand nombre, tu as raison de craindre pour nous, et nous sommes réellement en péril ; mais si le succès des batailles, comme auparavant, dépend, aujourd'hui même encore, du courage des combattants, ne crains rien ; tu ne seras pas déçu : avec l'aide des dieux, tu trouveras parmi nous plus d'hommes bien disposés à combattre, que parmi les ennemis. Mais, pour te donner plus de confiance encore, réfléchis à ceci : les ennemis sont beaucoup moins nombreux, depuis que nous les avons défaits, beaucoup moins que quand nous les avons mis en fuite : nous, au contraire, nous sommes plus grands aujourd'hui qu'autrefois, puisque nous sommes vainqueurs, plus forts, puisque nous avons le succès, plus nombreux, puisque vous vous êtes joints à notre armée : car ne fais pas à tes gens l'injure de les compter pour rien depuis qu'ils sont avec nous. Unis à des vainqueurs, Gobryas, les suivants même ont du courage. N'oublie pas non plus ceci, dit-il enfin, c'est que les ennemis peuvent dès à présent nous apercevoir : or, jamais, sois-en sûr, nous ne leur paraîtrons plus redoutables en demeurant en place qu'en allant droit à eux. Voilà mon avis : conduis-nous donc tout droit à Babylone. »

CHAPITRE III.

Ravage de l'Assyrie; part du butin affectée à Gobryas. — Cyrus marche sur Babylone et provoque inutilement l'Assyrien au combat. — Gadatas s'unit à Cyrus. — Jonction des Cadusiens et des Saces. — Gadatas part pour défendre ses places. — Discours de Cyrus. — Pourquoi Cyrus sait par cœur les noms des chefs de son armée. — Habileté stratégique de Cyrus.

Après quatre jours de marche, on arrive aux limites du pays de Gobryas. Aussitôt qu'il est en pays ennemi, Cyrus fait faire halte, et demeure en bataille à la tête de l'infanterie et d'une troupe de cavalerie qui lui paraît propre à ses desseins. Il envoie le reste des cavaliers battre la campagne, avec ordre de tuer tout ce qui a des armes et de lui amener les autres avec le bétail qu'on prendrait. Il commande aux Perses d'accompagner ces cavaliers : beaucoup reviennent, après avoir été culbutés de leurs chevaux; beaucoup rentrent, amenant un grand butin.

Pendant qu'on en fait l'inventaire, Cyrus convoque les chefs des Mèdes et ceux des Hyrcaniens, ainsi que les homotimes, et leur parle ainsi : « Mes amis, Gobryas nous a donné à tous une généreuse hospitalité. Si donc, après avoir choisi pour les dieux la portion qui leur est affectée, et pour l'armée une autre part raisonnable, nous abandonnons le surplus à Gobryas, n'agirons-nous pas convenablement, et ne montrerons-nous pas que nous nous efforçons de vaincre en bienfaits nos bienfaiteurs?

En entendant ces mots, tout le monde applaudit. Un des chefs prenant la parole : « Ne différons pas, Cyrus, dit-il. Il me semble que Cyrus nous croit des espèces de mendiants, parce que nous n'arrivons pas couverts de dariques, parce que nous ne buvons pas dans des coupes d'or. En nous conduisant ainsi avec lui, il saura que l'on peut être généreux sans avoir d'or. — Allons, dit Cyrus, remettez aux mages la part des dieux, prenez ce qui est nécessaire à l'armée, appelez ensuite Gobryas, et donnez-lui le reste. » Chacun prend alors ce qui lui revient, et le reste est donné à Gobryas.

Cyrus conduit ensuite son armée vers Babylone, dans l'ordre

où elle était le jour du combat. Mais les Assyriens ne sortant point à sa rencontre, Cyrus charge Gobryas d'aller leur dire de sa part que, si le roi veut sortir pour en venir aux mains, il est, lui, tout prêt à combattre ; mais que, s'il ne défend pas son domaine, il ait à se soumettre au vainqueur. Gobryas, s'avançant jusqu'où il est possible sans danger, fait parvenir ces paroles au roi, qui lui envoie cette réponse : « Voici, Gobryas, ce que te dit ton maître : Je ne me repens pas d'avoir tué ton fils, mais de ne pas t'avoir tué avec lui. Si vous voulez combattre, revenez dans trente jours ! En ce moment nous n'avons pas le temps : nous faisons nos préparatifs. » Gobryas répond : « Puisse ce repentir ne finir qu'avec ta vie ! car je vois que je fais ton tourment, depuis que tu es en proie à ce repentir. »

Gobryas revient rapporter à Cyrus les paroles de l'Assyrien. Cyrus, après l'avoir entendu, fait retirer ses troupes, et appelant Gobryas : « Dis-moi, lui dit-il, ne m'as-tu pas rapporté que, selon toi, le prince mutilé par l'Assyrien se joindrait à nous ?— Je n'en saurais douter : car nous avons eu ensemble des entretiens de toute franchise. — Puisque tu crois que tout va bien de ce côté ; va le trouver, et essaye d'abord, toi et les tiens, de savoir ce qu'il dit ; puis, quand tu t'entretiendras avec lui, si tu juges qu'il désire sincèrement être de nos amis, il devra prendre toutes les mesures pour qu'il ne transpire rien de notre amitié. A la guerre, en effet, on ne sert jamais si bien ses amis qu'en passant pour leurs ennemis, et on ne nuit jamais plus à ses ennemis qu'en paraissant leurs amis. — Oh ! je suis sûr, dit Gobryas, que Gadatas payerait cher le plaisir de faire beaucoup de mal au roi actuel des Assyriens ; mais le moyen, il faut l'examiner ensemble.— Dis-moi, continue Cyrus, cette place forte, en avant du pays, et que vous dites élevée contre les Hyrcaniens et les Saces, et pour servir de boulevard à la contrée, penses-tu que le gouverneur voulût y admettre le prince eunuque arrivant avec ses troupes ? — Assurément, dit Gobryas, s'il se présente quand il n'est pas encore suspect, comme aujourd'hui. — Eh bien, il ne sera pas suspect, si je vais assiéger ses places comme pour m'en rendre maître, et s'il me résiste, lui, avec vigueur. Je lui prendrai quelque chose, il me prendra, de son côté, quelques hommes, ou bien des messagers envoyés par moi vers ceux que vous dites ennemis de l'Assyrien. Ces prisonniers répondront qu'ils vont à l'armée pour rapporter des échelles à la place forte, et l'ennuque, en entendant cette nouvelle, feindra de venir afin de l'annoncer. » Gobryas répond : « Si l'on s'y prend

ainsi, je suis sûr qu'on le recevra et qu'on le priera même de rester jusqu'à ce que tu te sois éloigné. — Crois-tu, dit Cyrus, qu'une fois entré, il puisse nous remettre la place entre les mains? — C'est très-probable, dit Gobryas, s'il a disposé tout au dedans, tandis que tu attaqueras vigoureusement par dehors. — Va donc, dit-il, donne-lui les instructions nécessaires et négocie son alliance avec nous; pour notre sincérité, tu ne saurais lui dire ni lui montrer rien qui l'atteste mieux que ce que toi-même as reçu de nous. »

Sur ce point, Gobryas se met en route : ravi de le voir, l'eunuque convient de tout avec lui, et l'accord est fait. Quand Gobryas lui a fait connaître que tout est parfaitement arrangé avec l'eunuque, Cyrus, le lendemain même, commence l'attaque; Gadatas résiste; mais Cyrus emporte la place indiquée par Gadatas lui-même. Quant aux envoyés que Cyrus a dépêchés en leur indiquant la route à suivre, Gadatas en laisse échapper quelques-uns, afin qu'ils ramènent des troupes et apportent des échelles, et en arrête d'autres qu'il interroge en présence de témoins. Dès qu'il a su d'eux le but de leur mission, il fait ses préparatifs de départ, et, sous prétexte d'aller en faire le rapport, il se met en route dès la nuit même. Décidément convaincu qu'il vient en auxiliaire, on l'admet dans la place forte. Là, il se concerte avec le gouverneur pour se mettre sur la défensive; puis, quand Cyrus arrive, il se rend maître de la place, avec l'aide des prisonniers envoyés par Cyrus.

Quand tout est bien réglé pour assurer sa prise, Gadatas sort au-devant de Cyrus, en se prosternant devant lui selon l'usage : « Réjouis-toi, Cyrus, lui dit-il. — C'est ce que je fais, puisque, d'accord avec les dieux, non-seulement tu m'y invites, mais vous m'en faites un devoir. Sois sûr que ce m'est d'un grand prix de laisser cette place à des alliés. Pour toi, Gadatas, si, comme il paraît, l'Assyrien t'a privé de la faculté d'avoir des enfants, il ne t'a point privé des moyens d'avoir des amis : sois donc persuadé que tu t'es créé en nous par ton action des amis qui, si nous le pouvons, s'efforceront de te venir aussi bien en aide que si tu avais des fils et des petits-fils. » Voilà ce qu'il lui dit. Au même moment l'Hyrcanien, informé de ce qui s'est passé, accourt, et lui prenant la main droite : « O précieux trésor pour tes amis, Cyrus, que je sais donc grâce aux dieux qui m'ont conduit vers toi! — Va, reprend Cyrus, prendre possession de cette place qui me vaut de toi

ces témoignages d'affection; gouverne-la de manière que cette conquête soit précieuse à ta nation, à nos alliés, surtout à Gadatas, à qui nous la devons et qui nous l'abandonne. — Mais quoi? dit l'Hyrcanien, quand les Cadusiens seront arrivés, ainsi que les Saces et mes compatriotes, ne sera-t-il pas à propos d'appeler aussi Gadatas, afin de délibérer en commun, nous tous qui nous y trouvons intéressés, sur les moyens de tirer le meilleur parti de cette place?» Cyrus approuve cette proposition. On assemble ceux qui sont intéressés à la question de la place, et l'on décide que la forteresse sera gardée en commun par les peuples à qui il importe de la conserver ainsi, pour leur servir à la fois de place d'armes et de boulevard contre les Assyriens. Cette mesure fait que les Cadusiens, les Saces et les Hyrcaniens, s'engagent dans cette guerre avec plus d'ardeur et en plus grand nombre. Les premiers fournissent environ vingt mille peltastes et quatre mille cavaliers; les Saces, dix mille archers à pied et deux mille à cheval : les Hyrcaniens donnent autant d'infanterie qu'ils peuvent, et complètent leurs corps de cavalerie au nombre de deux mille hommes : jusque-là ils avaient été obligés d'en laisser la plus grande partie dans leur pays pour le défendre contre les Cadusiens et les Saces, ennemis des Assyriens. Pendant le séjour que Cyrus fait devant la forteresse pour assurer sa conquête, un grand nombre d'Assyriens, dont les habitations étaient peu éloignées, s'empressent ou d'amener leurs chevaux ou d'apporter leurs armes, dans la crainte de leurs voisins.

Sur ces entrefaites, Gadatas vient trouver Cyrus et lui dit qu'il vient de recevoir la nouvelle que l'Assyrien, en apprenant ce qui s'est passé au sujet de la place, s'est mis en colère et se prépare à faire irruption sur son territoire. « Si tu me permets de m'en aller, Cyrus, ajoute-t-il, je tâcherai de défendre mes murailles; pour le reste, c'est de moindre importance. » Cyrus répond: « En partant tout de suite, quand seras-tu chez toi? — Dans trois jours, répond Gadatas, je puis y souper.— Et l'Assyrien, crois-tu qu'il soit sitôt prêt à t'attaquer? — Je n'en doute pas; il se hâtera d'autant plus que tu paraîtras plus éloigné.— Et moi, dit Cyrus, dans combien de temps puis-je m'y rendre avec mon armée? — Comme ton armée est nombreuse, maître, lui dit Gadatas, tu ne peux arriver à moins de six ou sept jours de marche à ma demeure. — Pars donc au plus vite, lui dit Cyrus; de mon côté, je marcherai aussi rapidement que possible. » Gadatas s'en va : Cyrus rappelle tous

les chefs des alliés, qui pour la plupart se montraient de beaux et bons soldats, et il leur parle ainsi :

« Alliés, Gadatas a exécuté une entreprise importante aux yeux de nous tous, et sans que nous eussions encore rien fait pour lui. On apprend aujourd'hui que l'Assyrien envahit ses bords, pour se venger de l'immense dommage qu'il croit en avoir reçu. Peut-être a-t-il en même temps la pensée que, si ceux qui l'abandonnent pour se joindre à nous n'éprouvent de sa part aucun dommage, tandis que nous mettons à mal ceux qui lui restent fidèles, bientôt, comme de raison, personne ne voudra demeurer avec lui. Aujourd'hui, guerriers, je crois que nous ferons un acte honorable, si nous nous occupons de secourir Gadatas, un homme qui nous a rendu service, et en même temps un acte de justice, en le payant de retour. D'ailleurs il est de notre intérêt, à nous tous, d'agir ainsi. Quand tout le monde nous verra nous efforcer de surpasser en mauvais traitements ceux qui nous maltraitent, et en services ceux qui nous servent, naturellement bien des gens voudront nous avoir pour amis, et personne ne désirera devenir notre ennemi. Si nous avons l'air de négliger Gadatas, au nom des dieux, par quels discours pourrons-nous persuader à d'autres de nous être agréables ? Comment oserons-nous nous vanter ? Qui de nous osera regarder en face Gadatas, après que tant d'hommes réunis se seront laissé vaincre en générosité par un seul homme, et un homme aussi malheureux ? » Ainsi parle Cyrus. Tous d'une commune voix insistant pour qu'on agisse comme il l'a dit : « Eh bien donc, continue-t-il, puisque vous êtes de mon avis, laissez pour escorter les bêtes de somme et les chariots celles de nos troupes les mieux appropriées à ce service. Gobryas les commandera et leur servira de guide : outre qu'il connaît les chemins, il est fait pour cette mission. Nous autres, nous partirons avec nos chevaux et nos hommes les plus vigoureux, en prenant des vivres pour trois jours. Plus notre équipage sera simple et léger, plus nous aurons de plaisir, les jours suivants, à dîner, à souper et à dormir. Tel sera l'ordre de notre marche. Toi d'abord, Chrysantas, tu conduis l'avant-garde composée de thoracophores[1] ; le chemin étant plat et uni, tu places de front tous les taxiarques : chaque bataillon marche sur une seule file : en nous serrant, nous marcherons avec d'autant plus de vitesse et de sûreté. Je veux que les thoracophores marchent les premiers,

1. Soldats armés de cuirasses.

par la raison que les troupes légèrement armées, étant précédées du corps le plus pesant, doivent suivre sans peine, et que si, pendant la nuit, on mettait à la tête le corps le plus dispos, il ne serait pas étonnant que l'armée se divisât, une avant-garde se trouvant bien vite à distance. Artabaze commande les peltastes et les archers des Perses; Handamyas le Mède, l'infanterie des Mèdes; Embas, l'infanterie des Arméniens; Artsuchas, les Hyrcaniens; Thambradas, l'infanterie des Saces; Datamas, les Cadusiens. Que tous ces chefs marchent de manière que les taxiarques soient au front de leur colonne, les peltastes à la droite, les archers à la gauche : cet ordre donnerait plus de facilité pour agir. Viendront ensuite les skeuophores, à la suite du corps d'armée : leurs chefs veilleront à ce que tous les effets soient rassemblés avant qu'on aille prendre du repos, que, dès la pointe du jour, on soit rendu avec les bagages au lieu fixé, et qu'on marche en bon ordre. Après les skeuophores, le Perse Madatas conduit les cavaliers : il place les hécatonarques sur le front de son escadron : chaque hécatontarque fait marcher ses cavaliers un par un comme font les chefs d'infanterie. Le Mède Rambacas vient ensuite avec ses cavaliers. Tu viens ensuite, Tigrane, avec ta cavalerie. Puis les autres hipparques, chacun avec les troupes qu'ils ont amenées. Saces, vous les suivez. Les Cadusiens, derniers venus, ferment la marche. Alceunasa, toi qui les commandes, veille à l'arrière-garde à ce qu'il ne reste personne derrière les cavaliers. Veillez bien à marcher en silence, et vous autres chefs et tous ceux qui sont raisonnables : la nuit, on a plus besoin de ses oreilles que de ses yeux pour percevoir et pour agir. Le désordre, durant la nuit, est beaucoup plus difficile à réparer que le jour. Il faut donc observer le silence et garder son rang Les gardes nocturnes, quand il faudra décamper de nuit, devront être courtes et fréquentes, de peur qu'une trop longue veille n'incommode quelqu'un pour la marche. Quand il sera l'heure de partir, la trompette donnera le signal : alors, munis de ce qui vous est nécessaire, tenez-vous prêts à marcher sur Babylone. Que les premiers engagent toujours ceux qu'ils précèdent à suivre de près. »

Ces mots entendus, on retourne aux tentes; et en s'en allant ils parlent entre eux de la mémoire de Cyrus, qui, ayant tant d'ordres à donner, appelle chacun par son nom. Cyrus y était arrivé par l'exercice : il trouvait étrange que des artisans connussent les noms des outils de leur métier, que le médecin sût par leur

nom les instruments de son art et les remèdes qu'il emploie ; et qu'un général eût assez peu d'intelligence pour ignorer les noms de ses officiers, qui sont les instruments nécessaires dont il use pour attaquer ou pour se défendre. pour inspirer la confiance ou la terreur. Voulait-il faire honneur à quelqu'un, il lui paraissait convenable de l'appeler par son nom : il était persuadé que des hommes, qui se croient connus du général, ont plus d'ardeur à se faire remarquer par quelque action d'éclat et d'empressement à ne rien faire qui les déshonore. Il trouvait ridicule qu'un général. quand il a des ordres à donner, fît comme certains maîtres de maison, qui disent : « Qu'on aille à l'eau ! qu'on fende du bois ! » A de pareils commandements tout le monde se regarde. personne ne fait ce qu'on demande, et, quoique tous soient en faute, personne ne rougit, personne ne craint, parce que cette faute est commune. Voilà pourquoi Cyrus appelait par leur nom tous ceux auxquels il donnait un ordre, et telle était sur ce point sa manière de voir.

Dès que les soldats ont terminé leur repas et posé des sentinelles, ils réunissent tous leurs bagages et vont dormir. Vers minuit, la trompette sonne. Cyrus dit à Chrysantas de se tenir sur la route à la tête de l'armée, et il est accompagné de ses officiers particuliers. Bientôt Chrysantas arrive, suivi des thoracophores ; Cyrus lui donne des gardes et lui prescrit d'avancer lentement, jusqu'à ce qu'il soit arrivé un messager : car toutes les troupes n'étaient pas encore en mouvement. Pour lui, demeurant sur la route, il fait ranger les soldats à mesure qu'ils avancent, et envoie presser les retardataires.

Quand tout le monde est en marche, il dépêche des cavaliers pour en donner avis à Chrysantas, et lui dit : « Marche plus vite. » Et lui-même alors pousse son cheval vers la tête de la colonne, examinant sans rien dire la marche des différents corps. Quand il voit des soldats qui s'avancent en bon ordre et en silence, il s'approche d'eux, leur demande leur nom et les félicite ; s'il remarque ailleurs de la confusion, il essaye d'en démêler la cause et d'y remédier. J'oubliais de parler d'une de ses précautions durant cette nuit. Il avait fait précéder toute l'armée d'un peloton de gens hardis et dispos, qui pouvaient voir Chrysantas et en être vus : ils devaient l'avertir de tout ce qu'ils entendraient et découvriraient. Cette troupe était commandée par un officier chargé de les équiper et de transmettre à Chrysantas les avis importants, sans le fatiguer de rapports inutiles. Ainsi se fit la marche de cette nuit.

Quand le jour paraît, Cyrus laisse, pour contenir l'infanterie cadusienne, qui vient la dernière, la cavalerie de la même nation, et fait prendre les devants aux autres corps de cavalerie, parce que, ayant l'ennemi en tête, il croit être en état ou de combattre avec toutes ses forces, s'il trouvait de la résistance, ou de poursuivre les fuyards, si on en apercevait quelques-uns. Pour cela, il avait toujours sous la main des hommes tout prêts à poursuivre, s'il le fallait, ou à demeurer auprès de lui, car il ne souffrait pas que la cavalerie se détachât tout entière. C'est ainsi que Cyrus conduisait son armée : il n'avait pourtant aucun poste fixe, mais se portait sans cesse d'un point à un autre, veillant et réglant tout suivant le besoin; et voilà comme marchaient les troupes de Cyrus.

CHAPITRE IV.

Cyrus sauve la vie à Gadatas. — Défaite des Cadusiens. — Ils sont vengés par Cyrus. — Gadatas suit l'armée de Cyrus. — Convention avec les Assyriens pour épargner les cultivateurs. — Cyrus explique pourquoi il veut camper loin de Babylone. — Il s'empare de trois places fortes.

Cependant un des principaux officiers de la cavalerie de Gadatas, voyant que celui-ci a secoué le joug de l'Assyrien, s'imagine que, si son maître éprouve un revers, il pourra obtenir de l'Assyrien tous les biens de Gadatas. Dans cette pensée, il dépêche à l'Assyrien l'un de ses plus fidèles serviteurs, chargé de lui dire que, s'il le trouve sur les terres de Gadatas avec l'armée assyrienne, il sera facile, en lui tendant une embuscade, de prendre Gadatas et ceux qui sont avec lui. Il lui enjoint également d'exposer quelles sont les forces de Gadatas et comment Cyrus ne l'accompagne pas, et de lui apprendre par quel chemin il doit arriver. Puis, pour s'attirer plus de confiance, il écrit à d'autres de ses serviteurs de livrer à l'Assyrien un château qu'il possède sur le territoire de Gadatas, ainsi que tous les objets qui s'y trouvent. Enfin, il fait dire au roi qu'il le joindra, s'il réussit, après avoir tué Gadatas; qu'autrement, s'il manque son coup, il passera du moins à son service le reste de ses jours. L'envoyé se rend au plus vite auprès de l'Assyrien et lui déclare ce qui l'amène. Après l'avoir entendu, celui-ci

s'empare de la forteresse, et fait embusquer dans les villages, très-voisins les uns des autres, un gros corps de cavalerie avec des chars. Gadatas, arrivé près des villages, envoie devant lui quelques éclaireurs. Dès que l'Assyrien voit les éclaireurs s'approcher, il fait sortir deux ou trois chars et un petit nombre de cavaliers, comme gens ayant peur et inférieurs en nombre. Les éclaireurs, les voyant fuir, les poursuivent et font signe à Gadatas, et celui-ci, trompé, les poursuit à toute bride. Les Assyriens, voyant Gadatas à portée d'être pris, sortent de leur embuscade. Gadatas et ses gens les aperçoivent et prennent tout naturellement la fuite; mais les autres, naturellement aussi, les poursuivent : celui qui avait tendu le piége à Gadatas le frappe, mais le coup n'est pas mortel et il ne lui fait qu'une forte blessure à l'épaule. Cela fait, il s'élance, rejoint ceux qui sont en poursuite, s'en fait reconnaître; puis, quand il est avec les Assyriens, il pousse son cheval et se met en poursuite avec le roi. Là, quelques-uns de ceux qui ont apparemment des chevaux trop lourds, sont pris par des cavaliers plus vites. La cavalerie de Gadatas, déjà épuisée par les fatigues de la route, était près de succomber, quand ils voient Cyrus arriver avec son armée. On peut croire que c'est avec la joie du marin qui revoit le port après l'orage. Cyrus est d'abord surpris; mais, quand il apprend l'affaire, et que les ennemis marchent sur lui, il fait lui-même avancer sur eux son armée en bataille. Les ennemis, de leur côté, voyant le danger, prennent la fuite; Cyrus les fait poursuivre par le corps de troupes désigné à cet effet, et lui-même les suit avec les autres aux points où il le juge utile. On prend, dans la déroute, plusieurs chars, dont les conducteurs ont été renversés en voulant tourner pour s'enfuir ou par d'autres accidents; d'autres sont coupés et saisis par les cavaliers : on tue un grand nombre d'ennemis, et, entre autres, celui qui avait frappé Gadatas. Quant à l'infanterie assyrienne qui assiége son château, une partie se sauve en fuyant dans la forteresse enlevée à Gadatas; l'autre, prenant les devants, se réfugie dans une grande ville dépendante de l'Assyrien, et l'Assyrien lui-même y cherche un asile avec sa cavalerie et ses chars.

Cela fait, Cyrus rentre sur le territoire de Gadatas; il donne ordre à ceux que ce soin regarde de veiller au butin, va tout aussitôt visiter Gadatas et lui demande comment il se trouve de sa blessure. Mais Gadatas arrive au-devant de lui, sa blessure déjà pansée. En le voyant, Cyrus est ravi et lui dit : « J'allais

auprès de toi pour savoir comment tu te trouves. — Et moi, dit Gadatas, j'en atteste les dieux, j'allais auprès de toi pour contempler le visage d'un homme qui a une telle âme, qui, n'ayant pas, que je sache, besoin de moi, ne m'ayant rien promis, n'ayant reçu de moi aucun service, par cela seul que j'ai été de quelque utilité à ses amis, me secourt si puissamment, qu'aujourd'hui même, sans lui, je périssais, et que, par lui, je suis sauvé. Oui, par les dieux, à l'avenir, Cyrus, si j'étais resté tel que m'avait fait la nature et que j'eusse eu des enfants, je ne sais pas si un fils m'eût rendu les mêmes soins. Je connais des fils, par exemple le roi actuel des Assyriens, qui a fait plus de mal à son père qu'il ne pourra jamais t'en causer. » A cela, Cyrus répond : « Gadatas, il y a ici quelque chose de plus admirable que ce que tu admires en moi. — Et qu'est-ce donc ? dit Gadatas. — C'est le zèle de tant de Perses, de tant de Mèdes, de tant d'Hyrcaniens à ton égard ; c'est celui de tous les Arméniens, Saces ou Cadusiens ici présents. » Alors Gadatas faisant une prière : « Que Jupiter, dit-il, et que les autres dieux les comblent de tous les biens, ainsi que celui qui les a rendus ce qu'ils sont ! Mais afin, Cyrus, que ceux qui méritent tes éloges reçoivent des présents d'hospitalité convenables, accepte ceux dont je puis disposer. » En même temps, il fait apporter des provisions en grande abondance, pour qu'il y ait de quoi sacrifier, si on le désire, et de quoi donner aux troupes un repas digne de leur valeur et de leurs succès.

Le Cadusien posté à l'arrière-garde n'avait pas été de la poursuite. Voulant donc aussi faire quelque chose de brillant, sans se concerter avec Cyrus, sans lui communiquer son dessein, il va faire une incursion du côté de Babylone. Tandis que ses cavaliers sont dispersés dans la campagne, l'Assyrien sort tout à coup de la ville où il s'est réfugié, et paraît à la tête de ses troupes rangées dans le meilleur ordre. Quand il voit que les Cadusiens sont seuls, il fond sur eux, tue leur chef et plusieurs soldats, s'empare d'un grand nombre de chevaux et reprend le butin qu'ils emportent ; après quoi, l'Assyrien, les poursuivant tant qu'il croit pouvoir le faire sans danger, revient sur ses pas. Les premiers d'entre les Cadusiens échappés à cette défaite rentrent au camp vers le soir. Cyrus, ayant appris cette mauvaise nouvelle, court au-devant des Cadusiens, accueille chacun de ceux qu'il voit blessés, et les envoie à Gadatas pour qu'on en prenne soin, établit les autres dans une tente, et veille lui-même à ce qu'il ne leur manque rien, secondé de quelques

homotimes. Dans ces occasions, les bons cœurs aiment à compatir. La douleur était donc peinte sur le visage de Cyrus : à l'heure du souper, toutes les troupes s'étant mises à leur repas, il continue, avec les servants et les médecins, de veiller à chacun des blessés, s'assurant de tout par lui-même ou bien, s'il ne pouvait de sa personne faire visite, envoyant des gens pour les soigner.

Ainsi s'écoule le temps du repos. Au point du jour, Cyrus fait appeler par un héraut les chefs des autres peuples et tous les Cadusiens, et s'exprime ainsi : « Alliés, c'est un événement tout humain qui vient de se passer : car se tromper, quand on est homme, n'a rien, je pense, d'étonnant ; mais il faut du moins que nous tirions une bonne leçon de ce qui s'est passé : apprenons que des troupes inférieures en nombre à celles de leurs ennemis ne doivent jamais se séparer du gros de l'armée. Je ne dis pas cependant qu'il ne faille, en aucune circonstance, faire une attaque nécessaire, même avec un corps moins nombreux que n'était celui des Cadusiens quand il est parti, mais quand l'attaque est concertée avec celui qui a des forces suffisantes pour l'appuyer ; si l'on se trompe, il se peut que celui qui soutenait trompe à son tour les ennemis et les détourne de la poursuite des fuyards, et qu'en suscitant d'autres affaires à l'ennemi il assure le salut de ses amis. Quand on s'éloigne de cette manière, on n'est point positivement séparé, on se relie au corps qui est en force ; mais celui qui s'éloigne sans faire connaître où il se rend, ne diffère en rien de celui qui se met seul en campagne. D'ailleurs, poursuit Cyrus, si la Divinité le veut, nous nous vengerons avant peu des ennemis. Aussitôt après que vous aurez dîné, je vous conduirai à l'endroit où le fait a eu lieu. Là, nous ensevelirons les morts et nous montrerons aux ennemis, si Dieu le veut, qu'à l'endroit où ils se croient vainqueurs, d'autres les ont vaincus, et nous, nous brûlerons leurs villages, nous ravagerons leur pays, afin qu'ils ne voient plus d'objets qui les réjouissent et qu'ils n'aient plus que le spectacle de leurs malheurs. Que les autres aillent donc prendre leur repas : quant à vous, Cadusiens, aussitôt retournés à votre quartier, choisissez vous-mêmes, selon votre usage, un chef qui veille, avec l'aide des dieux et le nôtre, à tous vos besoins ; puis, votre choix et votre dîner faits, envoyez-moi celui que vous aurez choisi. » Ainsi font-ils. Quant à Cyrus, après avoir conduit l'armée hors du camp, et assigné un poste au chef récemment élu par les Cadusiens, il lui recommande de faire suivre

ses soldats de près : « Afin, dit-il, que nous leur redonnions du cœur, si c'est possible. » L'armée part. Arrivés au lieu où les Cadusiens ont été battus, l'on ensevelit les morts, on pille la campagne, et les troupes rentrent chargées de butin sur les terres de Gadatas.

Cyrus alors a la pensée que les peuples voisins de Babylone, unis à son parti, seront maltraités quand il ne sera plus là. Il renvoie donc tous les prisonniers, en les chargeant de dire à l'Assyrien, et lui-même envoie un héraut pour lui annoncer qu'il est prêt à laisser tranquilles ceux qui travaillent la terre, et à ne point leur faire de mal, si, lui, de son côté, laisse travailler les ouvriers de ceux qui se sont joints à lui. « Ainsi, ajoute-t-il, tu peux les empêcher de travailler, mais tu n'en empêcheras qu'un petit nombre, car le pays de ceux qui se sont joints à moi est d'une faible étendue, tandis que moi je laisserais aux vôtres la culture de vastes campagnes. La récolte des fruits, si la guerre continue, sera, je n'en doute pas, le partage du plus fort : si vous faites la paix, il est clair qu'elle t'appartiendra. Dans le cas où quelqu'un violerait le traité, en prenant les armes, les uns contre toi, les autres contre moi, nous nous unirons pour les punir de notre mieux. » Le héraut, stylé de la sorte, se rend auprès de l'Assyrien.

L'Assyrien, après avoir entendu les propositions de Cyrus, fait tout pour engager leur roi à les accepter, comme moyen de diminuer les maux de la guerre. L'Assyrien, soit pour ses compatriotes, soit de son propre mouvement, consent au traité. Il est donc convenu qu'il y aura paix pour ceux qui cultivent la terre, et guerre aux gens armés.

Telles sont les négociations de Cyrus relativement aux cultivateurs. En même temps, il engage ses nouveaux amis à conserver, s'ils le veulent bien, leurs pâturages sous leur propre domination, mais à prendre autant que possible leur butin sur les terres de l'ennemi, afin de rendre plus tolérable le service de leurs alliés : car les dangers seront toujours les mêmes, qu'on enlève ou non ce qu'il faut pour vivre, tandis que la nourriture prélevée sur l'ennemi allége le poids de la guerre.

Cyrus se préparait à partir, lorsque Gadatas arrive en lui apportant et en lui amenant des présents nombreux et variés, attestant une maison opulente, et particulièrement un grand nombre de chevaux enlevés à ses propres cavaliers, dont il se défiait depuis l'embuscade. Il s'approche et dit : « Cyrus, je te les donne dès à présent ; uses-en comme à toi si tu en as be-

soin. Songe aussi que tout ce que j'ai encore t'appartient. Je n'ai point, je n'aurai jamais personne issu de moi à qui je puisse laisser mon bien ; mais il faut qu'avec moi périssent et ma race et mon nom. Cependant, Cyrus, j'en prends à témoin les dieux qui voient et qui entendent tout, je n'ai mérité mon sort ni par une parole ni par une action injuste ou honteuse. » Or, en disant ces mots, il se met à pleurer son malheur, et ne peut en dire davantage.

Cyrus, en l'entendant, prend pitié de son infortune, et lui dit : « Eh bien, j'accepte les chevaux, et je crois te rendre service en les donnant à des gens mieux intentionnés pour toi que ceux qui les montaient. Je vais au plus vite, ainsi que je le désire depuis longtemps, porter à dix mille le nombre des cavaliers perses. Remporte tes autres biens, et garde-les jusqu'à ce que tu me voies assez riche pour ne pas te céder en générosité : si tu t'en allais après avoir plus donné que reçu de moi, j'en atteste les dieux, je ne pourrais m'empêcher de rougir. » Gadatas répond : « Mais c'est un dépôt que je te confie ; car je connais ton caractère : vois si je suis en état de les garder. Tant que nous étions amis avec l'Assyrien, il n'y avait pas de séjour plus beau que le domaine de mon père. Le voisinage de l'immense Babylone [1] nous procurait tous les avantages d'une grande ville ; et tous les inconvénients, nous pouvions les éviter en nous retirant chez nous. Aujourd'hui que nous sommes ennemis, il est certain qu'aussitôt que tu seras éloigné, nous serons

1. Nous trouvons dans Herder des réflexions intéressantes sur la situation et sur l'étendue des grandes cités assyriennes et orientales à l'époque de Cyrus, et durant la période primitive des antiques conquérants de l'Asie. « Que pouvaient être les premières villes qui ont été bâties par les monarques assyriens ? Les fortifications d'une horde nombreuse, le camp fixe d'une tribu qui, maîtresse de ces fertiles contrées, faisait çà et là des incursions pour porter le pillage dans d'autres lieux. De là, la vaste enceinte de Babylone, une fois qu'elle eut étendu ses fondements des deux côtés du fleuve. Les murs n'étaient que des remparts d'une argile cuite, élevés pour protéger un camp immense de Nomades ; les tours servaient à placer des sentinelles. Traversée dans tous les sens par des jardins, la ville entière était, suivant l'expression d'Aristote, un Péloponèse. Le pays fournissait en abondance les matériaux propres à cette espèce d'architecture naturelle aux Nomades ; principalement de l'argile, avec laquelle ils formaient des briques, et du bitume, dont ils apprirent à faire un ciment. Ainsi la nature les aidait dans leurs travaux, et, une fois que les fondements eurent été jetés dans le style nomade, il était aisé de les enrichir et de les embellir, quand la horde avait fait des excursions, et qu'elle revenait chargée de butin. » HERDER, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, liv. XII, chap. I, t. II, p. 150 de la trad. d'Edgar Quinet.

en butte à des piéges, moi et tout mon domestique, et je m'attends à mener une vie misérable, ayant pour ennemis des voisins, et les voyant plus forts que nous. Peut-être dira-t-on : Mais pourquoi n'as-tu pas fait ces réflexions avant de changer de parti ? Parce que, Cyrus, mon âme outragée, indignée, ne considérait plus le parti le plus sûr : elle ne nourrissait plus qu'un sentiment, l'espoir de se venger un jour d'un monstre ennemi des dieux et des hommes, qui passe sa vie à détester, non pas quiconque l'offense, mais ceux qu'il soupçonne de valoir mieux que lui. Pauvre comme il l'est, je crois qu'il n'aura jamais pour alliés que tous ceux qui sont encore plus pervers que lui-même; et si, parmi eux, il en est un qui lui semble meilleur qu'il n'est, sois tranquille, Cyrus, tu n'auras pas besoin de combattre cet homme; il n'aura pas de trône, avec ses machinations, qu'il n'ait fait mourir celui qui vaut mieux que lui. Cependant, avec ces méchants, il sera encore facilement en état de me nuire. »

En l'entendant, Cyrus croit que ce qu'il dit mérite attention, et il réplique : « Eh bien! Gadatas, que ne renforçons-nous tes murailles d'une garnison, pour que tu y trouves abri et sûreté quand tu voudras y aller? Cependant tu nous suivras, et, si les dieux continuent d'être avec nous, c'est l'Assyrien qui te craindra, et non plus toi qui auras à le craindre. Prends avec toi un des tiens que tu te plais à voir et dont la société t'agrée, et suis-nous. Je ne doute pas que tu ne nous serves encore très-utilement. Je te promets, de mon côté, tous les secours qui dépendront de moi. » En entendant ces mots, Gadatas respire et dit : « Aurai-je le temps d'achever mes apprêts avant que tu partes? Je voudrais emmener ma mère avec moi. — Par Jupiter! répond Cyrus, le temps ne te faudra point : j'attendrai jusqu'à ce que tu dises que tout est prêt. »

Gadatas part, établit, de concert avec Cyrus, des garnisons dans les châteaux qu'il a réparés, et rassemble tout ce qui est nécessaire pour mener un grand train de maison. Il choisit ensuite, pour partir avec lui, plusieurs de ses fidèles; les uns parce qu'ils lui sont agréables, les autres parce qu'ils lui sont suspects, contraignant les uns à emmener leurs femmes, les autres leurs sœurs, pour les retenir par autant de liens. Cyrus garde près de lui Gadatas et sa suite pour lui indiquer l'eau, le fourrage, le blé, de manière à ce que les campements aient lieu dans des cantons fertiles. Aussitôt qu'on est en vue de Babylone, Cyrus, s'apercevant que la route qu'il suit aboutit aux

murs de la ville, appelle Gobryas et Gadatas, et leur demande s'il y a un autre chemin qui ne conduit pas aussi près des murs. Gobryas répond : « Il y a, maître, plusieurs chemins ; mais je croyais que tu préférerais passer le plus près possible de la ville, afin de montrer à l'ennemi le nombre et la belle ordonnance de ton armée. Quand tu avais jadis beaucoup moins de soldats, tu t'es approché des murailles, et l'on a vu que nous n'étions pas nombreux : aujourd'hui, quels que soient les préparatifs que l'Assyrien a faits, car il t'a annoncé qu'il allait tout préparer pour te combattre, je suis sûr qu'en voyant ton armée il se croira à son tour mal préparé. »

Cyrus lui répond : « Tu m'as l'air, Gobryas, d'être étonné que, dans le temps où je suis venu ici avec des troupes moins considérables, je les aie conduites jusque sous les murs mêmes, et que maintenant, ayant une force plus considérable, je ne veuille plus les conduire sous les murs : cesse de t'étonner ; car il y a une différence entre une armée en bataille ou en marche. En bataille, on suit l'ordre le plus propre à assurer l'issue du combat ; en marche, on doit, si l'on est prudent, songer plutôt à la sûreté qu'à la rapidité. Il faut surveiller les chariots développés sur un grand espace, et protéger le reste des bagages : tout cela doit être couvert par des gens armés, et les bagages ne doivent jamais paraître dégarnis d'armes aux yeux des ennemis ; mais une marche ainsi ordonnée étend et affaiblit la ligne des troupes. Si quelques bataillons serrés sortent d'une place fortifiée, de quelque côté qu'ils engagent leur attaque, ils auront de beaucoup l'avantage sur l'armée en marche. Quand on marche en colonne, on ne peut sans beaucoup de temps transporter de secours à l'endroit attaqué, au lieu que ceux qui sortent d'une place peuvent en un instant accourir au secours et rentrer aussitôt. Si donc nous nous contentons d'approcher à la distance nécessaire, et si nous restons développés ainsi, ils verront notre nombre, mais toute la suite armée qui nous couvre leur paraîtra imposante. S'ils sortent pour nous entourer par quelque côté, en les voyant venir de loin nous ne serons pas pris au dépourvu. Mais plutôt, mes amis, ils ne l'essayeront pas, car il faudrait s'éloigner à distance de leurs murs, à moins qu'ils ne s'imaginent que leurs forces réunies sont supérieures aux nôtres : seulement la retraite est dangereuse. » Quand Cyrus a fini de parler, tous ceux qui sont présents approuvent la justesse de son langage, et Gobryas conduit l'armée suivant l'ordre prescrit. Tout le temps qu'elle défile en

vue de Babylone, Cyrus se tient constamment à l'arrière-garde pour la fortifier de sa présence.

Après plusieurs jours de marche, on arrive aux frontières des Syriens et des Mèdes, dans le même lieu où l'armée était entrée en campagne. Les Syriens y avaient trois châteaux, dont l'un, mal fortifié, est emporté d'assaut : quant aux deux autres, la crainte de Cyrus et les paroles persuasives de Gadatas déterminent ceux qui les gardent à les livrer.

CHAPITRE V.

Arrivée de Cyaxare. — Cyrus va au-devant de lui avec sa cavalerie. — Brouille entre Cyaxare et Cyrus. — Ils se réconcilient. — Cyrus propose de continuer la guerre.

Cette expédition terminée, Cyrus envoie un des siens à Cyaxare, lui écrivant de venir au camp, afin de délibérer sur l'usage qu'on doit faire des châteaux dont on vient de s'emparer, et pour que Cyaxare, inspection faite des troupes, donne son avis sur les autres projets qu'on peut former. « S'il le veut, ajoute-t-il, dis-lui que j'irai le joindre pour camper avec lui. » Le messager part pour remplir sa mission. Alors Cyrus donne des ordres pour que la tente de l'Assyrien, que les Mèdes avaient choisie pour Cyaxare, soit dressée et préparée du mieux qu'il se peut, et que l'on place dans le gynécée de la tente les deux femmes, et avec elles les musiciennes qu'on avait réservées pour Cyaxare. Ainsi fait-on. Le messager envoyé à Cyaxare dit ce dont on l'a chargé. Cyaxare, après l'avoir entendu, croit qu'il vaut mieux que l'armée reste sur les frontières; car les Perses que Cyrus avait mandés étaient déjà arrivés dans le pays. C'étaient quatre myriades d'archers et de peltastes. Or, voyant qu'ils faisaient beaucoup de ravages en Médie, trouvant bien plus agréable d'en être délivré que de recevoir une autre troupe armée, le chef de ce renfort ayant demandé à Cyaxare, d'après la lettre de Cyrus, s'il avait besoin de secours, et Cyaxare ayant répondu que non, le jour même, sur l'avis que Cyrus est tout près, il va le rejoindre avec sa troupe.

Cyaxare, le lendemain, se met en route avec ce qui lui reste de cavaliers mèdes. Quand Cyrus apprend qu'il approche, il prend les cavaliers des Perses, en grand nombre, tous ceux des

Mèdes, des Arméniens et des Hyrcaniens, ainsi que les mieux montés et les mieux armés des autres auxiliaires, et va au-devant de Cyaxare pour lui montrer l'état de ses forces. Cyaxare, voyant Cyrus suivi de cette troupe de beaux et bons soldats, tandis qu'il n'a pour cortége qu'une troupe peu imposante, se sent humilié et conçoit un violent chagrin. Cyrus descend de cheval et s'avance vers lui pour lui donner le baiser d'usage : Cyaxare descend également, mais il se détourne et, au lieu de donner le baiser, il fond en larmes devant tout le monde. Alors Cyrus fait retirer un peu tous ceux qui l'accompagnent, prend Cyaxare par la main droite, le conduit sous quelques palmiers, y fait étendre des tapis médiques, le prie de s'asseoir, s'assied à ses côtés, et lui parle ainsi : « Dis-moi donc, au nom des dieux, cher oncle, pourquoi ce courroux contre moi ? Qu'as-tu vu de chagrinant qui te donne l'humeur ? » Cyaxare répond : « Il y a, Cyrus, que moi qui, de mémoire d'homme, ai des rois pour aïeux, fils de roi, roi moi-même, je me vois arrivé ici en triste équipage, tandis que toi, entouré de mes serviteurs et de mes troupes, tu parais ici grand et magnifique. Je crois qu'il serait dur de subir cet affront d'un ennemi : or, par Jupiter ! il est plus dur encore venant de ceux de qui on ne devait pas l'attendre. Oui, j'aimerais mieux être à cent pieds sous terre que d'être vu dans cet abaissement, et de voir les miens m'abandonner et faire de moi un objet de risée : car je n'ignore pas, ajoute-t-il, que non-seulement tu es plus grand que moi, mais que mes esclaves eux-mêmes sont au-dessus de ma puissance, quand ils viennent au-devant de moi, et qu'ils sont plus en état de m'offenser que moi de les punir. » En disant ces mots, il peut encore moins retenir ses larmes, à ce point que Cyrus ne peut empêcher ses yeux d'en être remplis. Cependant, suspendant un instant ses pleurs, Cyrus lui dit :

« Non, non, Cyaxare ; tu ne dis point vrai, et tu juges mal, si tu crois que ma présence autorise les Mèdes à te faire insulte. Cependant je ne suis point surpris de ta colère ; seulement est-elle juste ou non, je ne l'examinerai point : peut-être, je le crois, ne souffrirais-tu qu'avec peine d'entendre ce que je dirais pour les justifier. Toutefois, la colère d'un chef qui s'emporte indistinctement contre tous ceux qui lui sont soumis, me paraît une grande faute. Il faut, en effet, que, s'il en effraye beaucoup, il se fasse beaucoup d'ennemis, et s'il s'emporte contre tous ensemble, c'est les inviter à n'avoir qu'un seul et même sentiment. Voilà pourquoi, sois-en certain, je ne t'ai pas envoyé

tes troupes sans moi : je craignais que ta colère ne t'entraînât à quelque chose qui nous affligeât tous. Grâce aux dieux, moi présent, tu seras à l'abri de ce côté. Quant à ta pensée, que je t'ai offensé, il est bien douloureux pour moi, pendant que je travaille de toutes mes forces pour le plus grand avantage de mes amis, qu'on me soupçonne d'agir contre leurs intérêts. Mais cessons de nous accuser vaguement. Voyons plutôt, s'il est possible, voyons nettement quel est mon grief envers toi. Je te fais une proposition tout à fait raisonnable entre amis. Si je suis convaincu de t'avoir nui en quoi que ce soit, je m'avouerai coupable ; mais s'il est prouvé que je ne t'ai pas nui, que je n'ai pas même voulu te nuire, ne conviendras-tu pas que tu n'as reçu de moi aucune offense ? — Il faudra bien que j'en convienne. — Et s'il est clair que je t'ai bien servi, que tout mon zèle a été pour ton bien, autant que je l'ai pu, ne serai-je pas digne d'éloge et non de blâme ? — C'est juste. — Eh bien donc, dit Cyrus, examinons toutes mes actions une à une : c'est le meilleur moyen de voir ce que j'ai fait de bien ou de mal. Remontons à l'époque de mon commandement, si cela paraît te suffire.

« Quand tu fus informé que les ennemis s'étaient rassemblés en grand nombre, et qu'ils marchaient contre toi et ton territoire, tu envoyas aussitôt demander du secours aux Perses, et tu me prias, en particulier, de faire mes efforts pour être placé à la tête des Perses qui pourraient venir. Ne me suis-je pas rendu à tes instances, en venant moi-même et en t'amenant, autant que possible, les soldats les plus nombreux et les meilleurs ? — Oui, tu es venu. — Dis-moi donc tout d'abord si tu m'accuseras, sous ce rapport, d'avoir commis une offense envers toi, ou si ce n'est pas plutôt un service. — Il est évident, dit Cyaxare, que c'est un service. — Continuons. Quand les ennemis sont arrivés, et qu'il a fallu en venir aux mains avec eux, m'as-tu vu me refuser à la fatigue et me ménager dans le danger ? — Non, par Jupiter ! non. — Et quand, avec l'aide des dieux, nous avons remporté la victoire, quand les ennemis ont été en déroute, et que j'ai pressé de les poursuivre en commun, d'en tirer une commune vengeance, de recueillir en commun le succès et le profit, m'accuseras-tu là d'une ambition toute personnelle ? » A cela Cyaxare ne répond rien. Cyrus reprend : « Puisque tu aimes mieux te taire là-dessus que de me répondre, dis-moi si tu crois que je t'ai offensé, lorsque, te voyant convaincu qu'il n'y avait pas de sûreté à poursuivre, je ne t'ai

point engagé avec moi dans le péril, mais je te priais seulement de m'envoyer quelques-uns de tes cavaliers. Si cette demande était une offense, surtout quand j'avais déjà combattu pour toi comme allié, tu devrais bien me le démontrer. » Cyaxare garde encore le silence. « Eh bien! puisque tu ne veux pas répondre, dit Cyrus, dis-moi du moins si je t'ai offensé lorsque, sur ta réponse, que tu ne voulais pas troubler la joie des Mèdes et les forcer à une marche périlleuse, je me bornai, au lieu de te témoigner mon ressentiment, à te demander ce que je savais te coûter le moins, et ce qui était le plus facile pour toi d'ordonner aux Mèdes; car je te priai de m'accorder les hommes qui voudraient me suivre. En l'obtenant de toi, je n'eusse rien fait, si je ne les avais persuadés : j'allai donc les trouver; je les persuadai; et ceux que j'avais persuadés, je les emmenai avec moi sous ton bon plaisir. Si cette conduite te paraît criminelle, recevoir un don de ta main serait, il faut le croire, se rendre coupable. Nous voilà donc partis. Depuis notre départ, qu'avons-nous fait qui ne soit connu de tous? N'avons-nous pas pris le camp des ennemis? La plupart de ceux qui marchaient contre toi ne sont-ils pas morts? Bon nombre des ennemis survivants n'ont-ils pas été privés, les uns de leurs armes, les autres de leurs chevaux? Les richesses de ceux que tu voyais autrefois enlever et emmener les tiennes, ne les vois-tu pas enlever et emmener par les amis qui te les donnent ou qui les gardent avec ton autorisation? Mais ce qu'il y a de plus grand et de plus beau, tu vois ton pays accru et celui des ennemis amoindri : plusieurs de leurs châteaux en ton pouvoir; les tiens, que les Syriens avaient enlevés, rentrés sous ton obéissance. Si ce sont là de mauvais ou de bons procédés, je serais fort embarrassé de te faire cette question. Je suis prêt cependant à t'écouter : ainsi, dis-moi ce que tu penses. » Cyrus ayant ainsi parlé se tait, et Cyaxare reprend en ces mots : « Non, Cyrus! tout ce que tu as fait là, on ne saurait dire que ce soit mal : seulement sois sûr que plus ces biens sont considérables, plus je m'en sens accablé. Ton pays, j'aimerais mieux l'avoir agrandi avec mes troupes que de voir le mien augmenté par les tiennes; car tout ce que tu as fait de bien tourne, pour moi, à mon déshonneur. Il me serait bien plus agréable de faire des présents que de recevoir ceux que tu m'offres aujourd'hui : enrichi par toi, il me semble que je n'en suis que plus pauvre. Voir mes sujets froissés par toi dans leurs intérêts me causerait une douleur moins grande, que les voir en ce moment comblés

de tes bienfaits. Si ma façon de penser ne te paraît point raisonnable, ne songeons plus à moi, et supposons que c'est de toi qu'il s'agit en tout ceci. Que dirais-tu si, quand tu élèves des chiens pour te garder, toi et tes gens, un autre, en les soignant, se faisait mieux connaître d'eux que toi-même? Serais-tu content des soins qu'il aurait pris? Si cet exemple n'est pas assez sensible, songe à ceci : supposons qu'un homme prenne un tel ascendant sur ceux que tu auras pris à ton service, gardes ou soldats, qu'ils aiment mieux être avec lui qu'avec toi, lui en sauras-tu gré comme d'un bienfait? Enfin, pour parler de ce que les hommes ont de plus chère affection, de plus intime dévouement, qu'un homme, par ses assiduités, réussisse à se faire aimer plus que toi de ta femme, te réjouiras-tu de ce service? J'en doute fort; et je suis convaincu que tu le considérerais comme t'ayant causé le plus grand préjudice. Enfin, ce qui a plus de rapport avec ce qui m'arrive, si quelqu'un, par ses bienfaits, amenait les Perses que tu conduis à le suivre plus volontiers que toi, regarderais-tu cet homme comme un ami? Non, je le crois; mais comme un ennemi plus cruel que s'il t'avait tué un grand nombre d'entre eux.

« Il y a plus : si un de tes amis, à qui, par bonté d'âme, tu aurais dit de prendre de tes biens ce qu'il voudrait, s'avisait, sur cette offre, de s'en aller en prenant tout ce qu'il pourrait emporter, et s'enrichissait ainsi de ton bien, te laissant à peine le nécessaire, le regarderais-tu comme un ami sans reproche? Eh bien, Cyrus, si tes torts envers moi ne sont pas les mêmes, ils diffèrent peu. Oui, tu dis vrai. Aussitôt que je t'eus dit d'emmener ceux de mes sujets qui voudraient te suivre, tu es parti avec toutes mes troupes, et tu m'as laissé tout seul. C'est avec mes troupes que tu as pris ce que tu me donnes; c'est avec mes propres forces que tu as accru mon pays. Ainsi j'ai l'air, après n'avoir pris aucune part à ces exploits, de me présenter, comme une femme, pour m'en faire donner le fruit; les autres gens et mes propres sujets te regardent comme un homme, et moi comme indigne du commandement. Trouves-tu cela des services, Cyrus? Sache donc bien que, si tu avais de moi quelque souci, tu te serais bien gardé de porter la moindre atteinte à mon honneur et à mon autorité. Que m'importe, en effet, que mon territoire soit plus étendu, si je suis déshonoré? Car je suis souverain des Mèdes, non parce que je vaux mieux qu'eux tous, mais à cause de l'opinion où ils sont que nous leur sommes supérieurs en toute chose. »

Cyrus, après ces mots, reprend et dit : « Au nom des dieux, cher oncle, si jamais j'ai fait quelque chose qui te fût agréable, accorde-moi aujourd'hui la faveur que je te demande : cesse, en ce moment, de m'accuser. Quand tu m'auras mis à l'epreuve, si tu reconnais que mes actions ont été faites dans ton intérêt, aime-moi comme je t'aime, conviens que je t'ai bien servi, et si tu trouves le contraire, plains-toi de moi. — Peut-être, dit Cyaxare, as-tu raison : ainsi ferai-je. — Eh bien, dit Cyrus, te donnerai-je le baiser ? — Si tu veux. — Et tu ne te détourneras pas comme tout à l'heure ? — Je ne me détournerai pas. » Cyrus lui donne le baiser.

A cette vue, les Mèdes, les Perses et les autres, qui se demandaient ce qu'il allait en advenir, sont ravis et laissent éclater leur joie. Cyrus et Cyaxare montent à cheval et se placent en tête : les Mèdes se mettent à la suite de Cyaxare, sur un signe de Cyrus, les Perses à la suite de Cyrus et les autres après eux. Arrivés au camp, on conduit Cyaxare à la tente qui lui est préparée et dans laquelle des gens préposés à ce serviee avaient disposé pour lui tout ce qui lui était nécessaire. Les Mèdes, durant le loisir laissé à Cyaxare avant le souper, viennent le trouver, quelques-uns spontanément, la plupart sur l'ordre de Cyrus, et lui amènent des présents, celui-ci un bel échanson, celui-là un bon cuisinier, l'un un boulanger, l'autre un musicien, d'autres des coupes ou de riches vêtements : chacun enfin prélève, pour la lui offrir, une part du butin qu'il a reçu. Cyaxare reconnaît alors que Cyrus n'a point détourné de lui le cœur des Mèdes, et qu'ils ont pour lui la même affection qu'auparavant.

L'heure du repas venue, Cyaxare, revoyant Cyrus après une longue absence, l'invite à dîner avec lui. Cyrus lui répond : « Dispense-moi, Cyaxare : ne vois-tu pas que tous ceux qui sont ici ne sont venus que sur notre invitation ? J'aurais donc mauvaise grâce, si je les négligeais pour ne paraître songer qu'à mon plaisir. Quand les soldats se croient négligés, les bons se découragent et les mauvais deviennent insolents. Mais toi, qui as fait une longue traite, il est temps que tu te mettes à dîner. Ceux qui te rendent hommage, accueille-les et traite-les comme il faut, afin qu'ils cessent de te craindre. Moi, je vais m'occuper de ce dont je t'ai parlé. Demain, dès le matin, les officiers de service se rendront à tes portes, afin que nous délibérions tous avec toi sur ce qu'il faut faire désormais. Quant au conseil, propose toi-même la question s'il vaut mieux continuer la campagne ou licencier l'armée. »

Pendant que Cyaxare s'occupe de dîner, Cyrus rassemble ceux de ses amis qu'il croit les plus capables pour le conseil et pour l'action, et il leur dit : « Mes amis, nos premiers vœux ont été exaucés par les dieux. Tout le pays que nous avons parcouru, nous en sommes maîtres. Nous voyons nos adversaires s'affaiblir, nos troupes s'accroître et se renforcer chaque jour. Si les alliés qui nous accompagnent en ce moment veulent demeurer avec nous, nous pouvons accomplir les plus grands exploits, soit qu'il faille agir par la force, soit par la persuasion. Ainsi donc, engager le plus grand nombre d'alliés à demeurer avec nous est une affaire dont vous ne devez pas moins vous ingénier que moi. Or, de même que, lorsqu'il s'agit de se battre, celui qui fait le plus de prisonniers est estimé le plus vaillant, de même, quand il s'agit de conseiller, celui qui amène le plus de personnes à son avis passe à bon droit, pour le plus éloquent et le plus habile en affaires. Cependant ne songez pas à faire montre de paroles dans les discours que vous tiendrez à chacun d'eux en particulier ; mais disposez-les de manière à ce qu'on voie, par leurs actes, que chacun de vous les a persuadés. Pour moi, je vais, autant que possible, veiller à ce que les soldats aient le nécessaire, avant qu'on leur propose de délibérer sur le projet relatif à la guerre. »

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER

Les alliés prient Cyrus de ne pas licencier l'armée. — On décide de continuer la guerre. — Cyrus conseille de détruire les châteaux des ennemis et d'en construire de nouveaux. — On prend des quartiers d'hiver. — On augmente la cavalerie perse et l'on construit des chars à faux. — Amour d'Araspe pour Panthéa. — Panthéa fait demander Abradatas. — Services que celui-ci rend à Cyrus. — Construction de chariots à tours.

La journée ainsi passée, l'on soupe et l'on va se reposer. Le lendemain, dès le matin, tous les alliés se rendent aux portes de Cyaxare. Pendant que Cyaxare s'habille, en entendant le bruit de la foule qui se presse à ses portes, les amis de Cyrus présentent à celui-ci : les uns, les Cadusiens, qui le prient de demeurer; les autres, les Hyrcaniens; tel autre, les Saces; tel autre, Gobryas; Hystaspe lui amène l'eunuque Gadatas, qui prie également Cyrus de rester. Alors Cyrus, qui savait que Gadatas se mourait de peur que l'armée ne fût licenciée, lui dit en riant : « Il est clair, Gadatas, que c'est Hystaspe qui t'a stylé à ces sentiments-là. » Gadatas, levant les mains au ciel, jure que ce n'est point Hystaspe qui l'en a stylé. « Mais je vois, ajoute-t-il, que, si tu te retires avec tes troupes, c'en est fait de nous complétement. Voilà pourquoi je demandais moi-même à Hystaspe s'il connaissait la résolution relative au licenciement des troupes. — J'ai tort alors, dit Cyrus, selon toute apparence, de m'en prendre à Hystaspe. — Tout à fait tort, Cyrus, dit Hystaspe, car moi-même je lui représentais que tu ne pouvais rester parce que ton père te rappelait. — Que dis-tu? Tu as osé décider de ce que nous voulons faire ou non? — Oui, par Jupiter! Je te vois désirer vivement d'aller te montrer aux yeux des Perses et

faire à ton père le récit détaillé de tout ce que tu as exécuté ! — Et toi, n'as-tu donc nulle envie de retourner dans ton pays ? — Non, par Jupiter, dit Hystaspe, non, je ne m'en vais point : je reste en campagne, jusqu'à ce que j'aie rendu Gadatas, que voici, maître de l'Assyrien. »

Pendant qu'ils échangeaient d'un ton sérieux ce badinage, Cyaxare sort magnifiquement vêtu et vient s'asseoir sur un trône médique. Quand tous ceux qui doivent assister au conseil sont réunis et qu'on a fait silence, Cyaxare s'exprime ainsi : « Alliés, puisque je me trouve ici et que je suis plus âgé que Cyrus, peut-être est-il convenable que je parle le premier. Je crois donc essentiel, en ce moment, de discuter d'abord la question de savoir si l'on doit continuer la guerre ou licencier dès à présent l'armée. Que quelqu'un dise donc ce qu'il en pense. »

L'Hyrcanien, le premier, prenant la parole : « Alliés, dit-il, je ne crois pas qu'il soit besoin de parler, quand les faits eux-mêmes indiquent ce qu'il y a de mieux à faire. Nous savons tous qu'en demeurant unis nous faisons plus de mal aux ennemis que nous n'en souffrons ; tandis que, quand nous étions séparés les uns des autres, les ennemis nous traitaient de la manière la plus agréable pour eux et la plus fâcheuse pour nous. »

A ces mots le Cadusien se lève : « Pourquoi, dit-il, délibérer si nous devons quitter d'ici pour aller séparément dans nos maisons, nous qui ne pouvons sans danger, même les armes à la main, nous éloigner de vous ? Pour nous être écartés pendant un instant de votre corps d'armée, nous en avons été punis comme vous savez. »

Alors Artabaze, celui qui s'était dit autrefois le parent de Cyrus, se lève et dit : « Pour moi, Cyrus, j'envisage ta question autrement que ceux qui viennent de parler. Ils disent qu'il faut rester ici pour faire la guerre ; moi, je prétends que c'est quand j'étais dans ma patrie, que je faisais la guerre. Alors il me fallait sans cesse courir à la défense de nos biens qu'on nous enlevait ou de nos châteaux menacés, être sans cesse en alarmes et sur la défensive ; et je faisais cette guerre chez moi à mes frais. Maintenant, j'occupe les forteresses de nos adversaires ; je n'en ai plus peur ; je fais bonne chère à leurs dépens et je bois le vin des ennemis. De la sorte, ce qui était chez nous une campagne est devenu une vraie fête ; on ne doit donc point rompre cette société. »

Gobryas reprenant ensuite : « Je n'ai jusqu'ici, chers alliés, qu'à me louer de Cyrus : il n'a manqué à aucune de ses promesses ; mais, s'il quitte ce pays, il est évident que l'Assyrien respirera et ne portera point la peine des injustices qu'il a commises envers moi et du mal qu'il m'a fait : et moi, à mon tour, je serai puni une seconde fois d'être devenu votre ami. »

Quand tout le monde a parlé, Cyrus s'exprime ainsi : « Guerriers, je n'ignore point non plus qu'en congédiant nos troupes notre parti deviendra plus faible et celui des ennemis plus fort : car ceux qu'on a dépouillés de leurs armes en auront bientôt fabriqué d'autres ; ceux qu'on a privés de leurs chevaux se seront bien vite procuré d'autres chevaux. Les morts seront bientôt remplacés par une jeunesse qui leur succédera : en sorte qu'il n'y aura rien d'étonnant si, avant peu, ils nous suscitent de nouveaux embarras. Pourquoi donc ai-je conseillé à Cyaxare de mettre en délibération si on licencierait l'armée ? C'est, sachez-le, parce que je crains l'avenir. Je vois avancer contre nous des ennemis contre lesquels, dans l'état où nous sommes, nous ne pouvons pas combattre. L'hiver approche ; et, si nous avons un abri, par Jupiter, nos chevaux, nos valets, la foule entière des soldats n'en ont point, eux sans qui l'on ne peut faire la guerre. Quant aux vivres, partout où nous avons passé, nous les avons épuisés ; où nous n'avons pas été, les ennemis, redoutant notre venue, les ont transportés dans des forteresses, si bien qu'ils en sont maîtres, et que nous ne pouvons leur en prendre. Or, qui donc est assez courageux, assez robuste, pour combattre à la fois la faim, le froid et les ennemis ? S'il faut que nous tenions ainsi la campagne, je dis, moi, qu'il vaut mieux renvoyer l'armée de notre plein gré que d'y être contraints par la nécessité. Si nous voulons continuer la guerre, je prétends qu'il faut faire en sorte de prendre aux ennemis autant de forteresses qu'il sera possible, et d'en construire nous-mêmes de nouvelles. Cela fait, ceux-là auront le plus de vivres qui auront pu en prendre davantage, et les plus faibles se verront assiégés. A présent, nous ressemblons tout à fait à des navigateurs : ils voguent sans cesse, et ce qu'ils viennent de parcourir n'est pas plus à eux que ce qu'ils n'ont pas encore parcouru. Mais quand nous aurons des places fortes, cela fera déclarer la contrée contre l'ennemi, et tout pour nous sera temps calme et pur.

« Que ceux de vous qui craindraient d'être envoyés en garnison loin de leur pays, n'aient pas d'inquiétude. Nous qui

sommes déjà loin de notre patrie, nous nous chargerons de garder les endroits les plus voisins de l'ennemi. Pour vous, appropriez-vous et cultivez les cantons de l'Assyrie voisins de vos terres. Si nous réussissons à défendre ceux qui sont près de l'ennemi, vous qui en êtes à une si grande distance, vous vivrez en pleine paix ; car je ne pense pas que les ennemis ne se préoccupent point des dangers prochains pour aller au loin vous attaquer. »

Ce discours terminé, tous les chefs se lèvent et se déclarent unanimement prêts à agir ainsi : Cyaxare en fait autant; Gadatas et Gobryas disent aussitôt que, si les alliés y consentent, ils bâtiront chacun une forteresse qui devra servir à la défense commune. Cyrus, voyant que tous s'empressent de suivre le plan qu'il a tracé, termine ainsi : « Puisque nous paraissons avoir à cœur de faire tout ce que nous jugeons nécessaire, préparons au plus tôt des machines pour battre en brèche les murailles des ennemis, et assurons-nous d'ouvriers pour construire des tours solides. » Cyaxare promet une machine qu'il se charge de faire construire; Gadatas et Gobryas une autre, une autre Tigrane; et Cyrus dit qu'il essayera d'en fournir deux. Ces résolutions prises, on cherche des mécaniciens, on rassemble les matériaux nécessaires à la construction des machines, et l'on choisit les hommes qui semblent les plus capables pour surveiller les travaux.

Cyrus, prévoyant que ces préparatifs demanderaient du temps, établit son armée dans l'endroit qu'il estime le plus sain et le plus commode pour le transport de tout ce dont on aurait besoin : partout où il juge un retranchement nécessaire, il le fait construire, afin que les gardes permanentes fussent toujours en sûreté, même si elles avaient besoin d'être séparées du gros de l'armée. De plus, il s'informe aux gens qui connaissent le pays, de quel côté les soldats peuvent faire le plus de butin : lui-même il les y conduit, tant pour procurer à l'armée des vivres en abondance, que pour rendre ses gens plus sains, plus vigoureux, par la fatigue de ces excursions, et pour les entretenir dans l'habitude de garder leurs rangs pendant la marche. Voilà ce que fait Cyrus.

Cependant des transfuges et des prisonniers, venus de Babylone, annoncent que l'Assyrien est parti pour la Lydie, emportant avec lui beaucoup de valeurs d'or et d'argent, de richesses et de joyaux de tout genre. La foule des soldats prétend qu'il transporte ses trésors en lieu sûr, par suite de sa frayeur. Mais

Cyrus, convaincu qu'il n'entreprend ce voyage que pour lui susciter, s'il le peut, un nouvel adversaire, pousse vigoureusement les préparatifs, au cas où l'on devra combattre. Il complète d'abord la cavalerie perse, soit avec les chevaux des prisonniers, soit avec ceux que lui donnent ses amis : car il recevait volontiers de tous, et ne refusait jamais, quand on lui offrait une belle arme ou un cheval. Il met en état de service des chars tirés de ceux qu'on a pris ou de toute autre voie qu'il peut ; mais il abolit l'usage des chars tels qu'étaient jadis ceux des Troyens, et tels que sont encore ceux des Cyrénéens.

Jusque-là, les peuples de Médie, de Syrie, d'Arabie, et tous ceux de l'Asie, se servaient de chars tels qu'en ont encore les Cyrénéens. Cyrus avait observé que l'élite de l'armée, puisqu'on plaçait sur les chars les meilleurs soldats, ne servait qu'à des escarmouches, et ne contribuait que faiblement au gain de la bataille ; et puis, trois cents chars pour trois cents combattants exigent douze cents chevaux et trois cents conducteurs, choisis parmi ceux qui méritent le plus de confiance, et encore ces trois cents hommes ne causent-ils aucun dommage à l'ennemi. Cyrus abolit donc l'usage de ces chars, et en fait construire d'une forme nouvelle, plus convenable pour la guerre : les roues en sont fortes, pour être moins sujettes à se briser ; l'essieu long, car ce qui a de l'étendue est moins sujet à se renverser ; le siége, d'un bois épais, s'élève en forme de tour, mais ne couvre le conducteur qu'à la hauteur du coude, afin qu'il ait toute facilité de conduire les chevaux ; chaque conducteur, armé de toutes pièces, n'a que les yeux découverts : aux deux bouts de l'essieu sont placées deux faux de fer, larges d'environ deux coudées, et deux autres par dessous, dont la pointe, tournée contre terre, doit percer à travers les bataillons ennemis. Cette nouvelle invention, imaginée par Cyrus, est encore en usage dans les pays soumis au roi de Perse. Il a de plus quantité de chameaux qui lui viennent, les uns de ses amis, les autres de ses captures. Tels sont les préparatifs qu'il organise.

Voulant envoyer quelqu'un en Lydie pour apprendre ce qu'y fait l'Assyrien, il juge propre à cette mission Araspe, à qui a été confiée la garde de la belle prisonnière. Or, voici ce qui était arrivé à Araspe. Pris d'amour pour cette femme, il en était venu au point de lui proposer une intime relation. Elle l'avait repoussé et était restée fidèle à son époux absent, qu'elle aimait de toute son âme. Cependant elle n'avait point accusé Araspe auprès de Cyrus, pour ne pas diviser deux amis. Araspe,

qui s'était flatté de voir ses désirs accomplis, menace cette femme que, si elle ne cède point de gré, il l'aura de force. Celle-ci donc, craignant la violence, ne garde plus le secret, mais elle envoie à Cyrus un eunuque avec ordre de lui révéler tout. Cyrus, en l'entendant, rit de la défaite de cet homme qui se vantait d'être plus fort que l'amour, et lui envoie Artabaze avec l'eunuque, pour lui interdire de faire violence à une femme de ce rang, mais il ne lui défend pas, s'il peut, la persuasion. Artabaze va trouver Araspe, et lui parle durement, disant que cette femme est un dépôt, lui reprochant son impiété, son injustice, son incontinence, si bien qu'Araspe, pénétré de douleur, fond en larmes, se sent couvert de honte, et meurt de peur d'être encore maltraité par Cyrus.

Instruit de ces détails, Cyrus le fait venir, et lui parlant seul à seul : « Je vois, Araspe, lui dit-il, que tu as peur de moi et que tu es couvert de honte. Rassure-toi. J'ai entendu dire que les dieux ont été vaincus par l'amour, et je sais dans quels écarts il a souvent entraîné les hommes réputés les plus sages : moi-même, je m'accuse de n'avoir pas toujours assez d'empire sur moi, quand je suis avec beaucoup de beaux objets, pour y demeurer indifférent. C'est moi d'ailleurs qui suis cause de ce qui t'arrive, moi qui t'ai enfermé avec cet invincible objet. » Alors Araspe : « Ah! Cyrus, s'écrie-t-il, te voilà bien toujours semblable à toi-même, bon et indulgent pour les faiblesses humaines. Le reste des hommes m'accablent dans mon infortune : depuis que le bruit de ma disgrâce s'est répandu, mes ennemis me raillent, mes amis me pressent de me cacher pour me dérober au traitement dont ils craignent que tu ne punisses un si grand crime. — Eh bien, Araspe, dit Cyrus, apprends que ce bruit même te met à portée de nous rendre, à nos alliés et à moi, un très-grand service. — Puissé-je, dit Araspe, trouver encore une occasion de te servir ! — Si tu veux avoir l'air de me fuir, et, sous ce prétexte, passer aux ennemis, je crois qu'ils auront en toi pleine confiance. — Par Jupiter ! je le crois aussi, dit Araspe, et je crois que mes amis diront que j'ai voulu te fuir. — Tu reviendras donc instruit du secret de mes ennemis; car leur confidence t'initiera à leurs entretiens et à leurs projets, si bien que tu n'ignoreras rien de ce que nous voulons savoir. — Je pars à l'instant même : sois sûr qu'on ne me soupçonnera pas en me voyant fuir quand je redoute tes châtiments. — Mais pourras-tu abandonner la belle Panthéa? — Je sens parfaitement, Cyrus,

que j'ai deux âmes : c'est une philosophie que vient de m'enseigner l'amour, ce dangereux sophiste : car enfin une seule et même âme ne peut être à la fois bonne et mauvaise, aimer à la fois le bien et le mal, vouloir tout ensemble une chose et ne la vouloir point. Oui, sans contredit, nous avons deux âmes : quand la bonne est maîtresse, elle fait le bien ; quand c'est la mauvaise, elle fait le mal : maintenant que ma bonne âme est forte de ton secours, elle a sur l'autre un empire absolu. — Si donc tu es décidé à partir, reprend Cyrus, voici ce que tu dois faire pour mieux obtenir la confiance des ennemis : fais-leur part de nos projets, mais ne leur en découvre que ce qu'il faut pour déconcerter les leurs : or, tu les déconcerteras, si tu dis que nous nous préparons à une invasion sur leur territoire ; en apprenant cela, ils auront moins de cœur à se concentrer sur un même point, chacun d'eux craignant pour son propre pays. Demeure avec eux le plus longtemps possible : car c'est lorsqu'ils seront le plus près de nous que nous aurons le plus besoin de te voir. Engage-les à choisir même l'ordre de bataille le plus fort. Tu le connaîtras bien sans doute quand tu viendras nous rejoindre, et il faudra bien qu'ils l'adoptent ; un changement entraînerait le désordre de toute l'armée. » Araspe sort, prend avec lui ses plus fidèles serviteurs, et, après avoir dit à quelques-uns ce qu'il croit favorable à son dessein, il part.

Cependant Panthéa, apprenant le départ d'Araspe, envoie dire à Cyrus : « Ne te chagrine point, Cyrus, de ce qu'Araspe est passé aux ennemis. Si tu me permets de députer à mon mari, je te promets qu'il t'amènera en lui un ami plus dévoué qu'Araspe, et qu'il viendra, j'en suis certaine, suivi d'autant de troupes qu'il en aura pu rassembler. Le père du roi actuel était son ami, tandis que le roi actuel a tout fait pour semer la discorde entre mon mari et moi ; aussi, je ne doute pas que celui-ci, qui le regarde comme un homme sans mœurs, ne l'abandonne volontiers à un homme tel que toi. » Cyrus, entendant ces mots, la presse d'envoyer un messager auprès de son mari, et elle l'envoie.

Abradatas, reconnaissant les chiffres de sa femme, et apprenant ce qui se passe, se rend volontiers auprès de Cyrus, suivi d'environ deux mille chevaux. Arrivé au premier poste des Perses, il en fait donner avis à Cyrus, qui le fait aussitôt conduire chez sa femme. Dès que Panthéa et Abradatas s'aperçoivent, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre avec toute la joie d'un bonheur inespéré. Panthéa raconte alors la pureté des mœurs

de Cyrus, sa réserve, sa sympathie pour elle. Abradatas en l'entendant : « Que puis-je faire, Panthéa, dit-il, pour témoigner à Cyrus ma reconnaissance et la tienne? — Pas autre chose, dit Panthéa, que d'essayer d'avoir pour lui les sentiments qu'il a pour toi. »

Abradatas va donc visiter Cyrus. Dès qu'il le voit, il lui prend la main et lui dit : « En retour de tout le bien que tu nous as fait, Cyrus, je n'ai rien de mieux à te dire que je me donne à toi pour ami, pour serviteur et pour allié : dans tout ce que je te verrai entreprendre, je m'efforcerai d'y prendre, de mon mieux, la part la plus active. — J'accepte, répond Cyrus. Pour le moment, je te laisse souper avec ta femme; mais dorénavant il faudra que tu prennes tes repas sous ma tente avec tes amis et les miens. »

Quelque temps après, Abradatas, voyant que Cyrus aimait beaucoup les chars armés de faux, les chevaux bardés et les cavaliers cuirassés, met tout en œuvre pour se faire construire cent chars semblables à ceux de Cyrus, avec l'attelage tiré de sa propre cavalerie, et veut même les conduire en personne, monté sur un char à quatre timons, traîné par huit chevaux. De son côté, Panthéa, de son propre bien, fait faire à son mari une cuirasse, un casque et des brassards d'or, et elle y joint des bandes de cuivre pour couvrir les chevaux du char. Voilà ce que fait Abradatas.

Cyrus, voyant ce char à quatre timons, imagina qu'il serait possible d'en ajuster huit à un seul chariot, auquel seraient attelées huit paires de bœufs, pour traîner certaines machines en forme de tour d'environ dix-huit pieds de hauteur, y compris celle des roues. Ces sortes de tours, placées derrière les rangs, lui paraissaient devoir être d'un grand secours à la phalange, et d'un grand dommage aux rangs ennemis. Il y avait pratiqué des galeries et des créneaux, et dans chaque tour il avait fait monter vingt hommes. Quand tout est prêt, il essaye de les faire aller, et les huit attelages traînent plus aisément une tour avec les hommes qui sont dedans qu'un attelage ordinaire ne traîne un chariot de bagage. La charge ordinaire de ces chariots est, pour un attelage, du poids d'environ vingt-cinq talents[1]; et les tours de Cyrus, quoique d'un bois aussi épais que celui qu'on emploie pour la construction des théâtres tragiques, quoique garnies de vingt soldats tout en armes, donnaient moins à traî-

1. Le talent, poids, était de 26 kilogrammes.

ner à chaque paire de bœufs que le poids de quinze talents. Quand Cyrus est sûr de la facilité de transporter ces tours, il décide d'en avoir à la suite de son armée, persuadé qu'à la guerre prendre avantage, c'est tout à la fois justice, salut et prospérité.

CHAPITRE II.

Arrivée des envoyés indiens. — Activité de Cyrus à exercer ses soldats. — Récit des envoyés indiens. — Crainte des Perses dissipées par Cyrus et par Chrysantas. — On se décide à marcher aussitôt contre l'ennemi.

Dans ce même temps, arrivent les envoyés indiens qui apportent de l'argent et adressent ce discours à Cyrus de la part du roi des Indes : « Je suis fort aise, Cyrus, que tu m'aies instruit de tes besoins ; je veux être ton hôte, et je t'envoie de l'argent. Si tu en as besoin d'autre, envoie m'en demander ; mes députés ont ordre d'obéir à quoi que tu leur commandes. » Cyrus, après les avoir entendus, leur répond : « J'ordonne donc qu'un certain nombre d'entre eux restent dans les tentes pour garder l'argent et pour vivre le plus agréablement possible, et que trois passent chez l'ennemi sous prétexte d'alliance avec l'Indien, mais, en réalité, pour savoir ce qu'il dit, ce qu'il fait, et pour nous en informer au plus vite, moi et l'Indien. Si vous vous acquittez bien de cette mission, je vous en saurai plus de gré encore que de l'argent que vous m'apportez : car mes espions, déguisés en esclaves, ne peuvent nous apprendre que ce que tout le monde sait ; mais des gens comme vous devinent souvent les résolutions intimes. » Les Indiens accueillent volontiers cette proposition ; Cyrus les traite en vrais hôtes ; et, quand ils ont tout préparé pour le voyage, ils partent le lendemain, avec promesse de revenir aussitôt qu'ils se seront instruits de leur mieux de la situation des ennemis.

Cependant Cyrus fait les préparatifs de guerre largement et en homme qui n'a pas de médiocres desseins. Il ne se borne pas aux moyens approuvés par les alliés, il excite encore entre des amis la rivalité d'avoir de plus belles armes, d'être plus fort à cheval, au trait, à l'arc, à la fatigue : il y réussit, en les conduisant à la chasse, et en récompensant ceux qui se distinguent

dans les divers exercices. Les chefs qu'il voit attentifs à perfectionner la discipline de leurs soldats, il les encourage de ses éloges et de toutes les faveurs qui peuvent dépendre de lui. Quand il célèbre un sacrifice ou une fête, tous les exercices que les hommes font à la guerre, il en fait des concours, en accordant de magnifiques récompenses aux vainqueurs : les meilleures dispositions animent son armée.

Déjà Cyrus tient prêt tout ce qu'il peut pour se mettre en campagne, sauf les machines : la cavalerie presque complétée jusqu'au nombre de dix mille hommes ; ainsi que les chars armés de faux, qu'il a fait construire lui-même ; puis, cent autres que le Suzien Abradatas a fait faire pareils à ceux de Cyrus ; et enfin cent chars médiques qu'il avait conseillé à Cyaxare de réformer d'après ce modèle, au lieu de les laisser à la mode troyenne et lydienne : en outre, sur chaque chameau étaient portés deux archers. La plus grande partie de l'armée avait la conviction qu'elle serait victorieuse, et que les forces des ennemis n'étaient rien.

Voilà quelles étaient les dispositions, lorsque les Indiens reviennent de chez les ennemis, où Cyrus les avait envoyés pour observer. Ils rapportent que Crésus a été élu général en chef de l'armée ennemie. On a décidé que tous les rois alliés s'y rendront au plus tôt, chacun avec toutes ses troupes, et des sommes considérables, pour payer autant de mercenaires qu'on en pourrait enrôler, et faire des largesses à qui de droit ; ils ont déjà à leur solde quantité de Thraces armés de longs sabres ; des Égyptiens arrivent par mer, et l'on dit que le nombre s'en élève à douze myriades, armées de boucliers, de longues javelines comme ils en ont encore aujourd'hui, et de poignards : on attend une armée de Cypriotes ; déjà sont au camp tous les Ciliciens, les Phrygiens des deux pays, les Lycaoniens, les Paphlagoniens, les Cappadociens, les Arabes, les Phéniciens et les Assyriens, et avec eux le souverain de Babylone ; les Ioniens, les Éoliens et presque tous les Grecs qui habitent l'Asie ont été contraints de suivre Crésus. Crésus a envoyé traiter d'une alliance avec les Lacédémoniens ; le rendez-vous général est sur les bords du fleuve Pactole ; de là, on doit marcher sur Thymbrara, où s'assemblent encore de nos jours les Barbares de la basse Syrie, soumis à la domination du frère du roi : enfin, l'on a ordonné à tous ceux qui ont des vivres à vendre, de les porter en cet endroit. Les prisonniers tiennent un langage analogue : car Cyrus avait soin de faire saisir ceux dont il pouvait

tirer quelque renseignement ; il faisait aussi passer chez l'ennemi des espions vêtus en esclaves, qui se donnaient pour transfuges.

En apprenant ces détails, l'armée de Cyrus, comme de juste, est dans l'inquiétude; on va, on vient, plus silencieux qu'auparavant, la gaieté a tout à fait disparu, on se forme en cercles; tout est plein de gens qui se questionnent, s'entretiennent de tout cela. Cyrus, s'apercevant que la peur court parmi son armée, fait appeler les principaux chefs et tous ceux dont l'abattement eût porté autant de préjudice que leur assurance devait être utile. Il ordonne aux guides de ne point repousser les soldats qui se présenteraient pour entendre ce qu'il allait dire, et, quand tous se sont assemblés, il parle en ces mots :

« Alliés, je vous ai convoqués, parce que j'ai remarqué que plusieurs d'entre vous, depuis les nouvelles qui nous sont venues des ennemis, ont l'air d'hommes effrayés. Or, il me semble étrange que quelqu'un parmi vous tremble, parce qu'on nous dit que l'ennemi rassemble ses troupes, et qu'en voyant que nous sommes plus nombreux que quand nous les avons vaincus, et, grâce au ciel, beaucoup mieux préparés, vous n'ayez pas pleine confiance. Grands dieux, que feriez-vous donc, vous qui craignez en ce moment, si l'on vous annonçait qu'une armée telle que la nôtre marche aujourd'hui contre nous? Vous entendriez dire tout d'abord : « Les mêmes ennemis qui nous ont déjà vaincus reviennent nous attaquer, l'âme tout enflée de la première victoire qu'ils ont déjà remportée; » et ensuite : « Ceux qui ont triomphé dans les escarmouches de vos archers et de vos gens de trait, arrivent avec un renfort de troupes presque aussi nombreuses : leur infanterie, pesamment armée, a mis la vôtre en fuite; aujourd'hui leur cavalerie, armée de même, va se mesurer avec votre cavalerie: ils ont rejeté leurs arcs et leurs traits, mais chacun d'eux, ayant un fort javelot, est décidé à se jeter en avant et à combattre de près : ils ont des chars pour marcher au combat, et non plus disposés pour fuir comme autrefois : les chevaux qui les traînent sont cuirassés, les conducteurs placés dans des tours de bois, casque en tête, et la partie du corps qui excède la hauteur du siége couverte d'une cuirasse : les essieux sont armés de longues faux de fer; ils ont encore des chameaux sur lesquels ils peuvent monter, et dont un seul peut, de son aspect, épouvanter cent chevaux; enfin, ils traînent à leur suite des tours du haut desquelles, en protégeant les leurs, ils nous acca-

bleront de traits, et nous empêcheront de combattre en rase campagne.» Si l'on était venu vous apporter ces nouvelles de la situation des ennemis, qu'auriez-vous fait? vous qui tremblez, lorsqu'on vous dit que Crésus est élu général, Crésus, le plus lâche des Syriens, Crésus qui, voyant les Syriens vaincus et en fuite, au lieu de secourir ses alliés, a fui et disparu? On annonce encore que les ennemis ne sont pas en état de se défendre contre nous: qu'ils soudoient des étrangers, comme si ces derniers devaient combattre plus vaillamment pour eux qu'ils ne le feraient eux-mêmes. Si cependant quelqu'un trouve leurs forces redoutables et les nôtres faibles, je suis d'avis qu'on le leur envoie : il nous servira beaucoup plus étant avec eux, que demeurant avec nous. »

Quand Cyrus a terminé ce discours, le Perse Chrysantas se lève et dit : « Cyrus, ne sois pas étonné si quelques-uns d'entre nous ont paru tristes en écoutant ces nouvelles ; ce n'est point un effet de la crainte, mais du dépit. De même que si, au moment où des gens veulent dîner et se mettre à table, on vient leur commander un travail d'urgence avant le repas, personne, je crois, ne sera charmé d'entendre un pareil ordre; de même, quand nous croyons que nous allons nous enrichir, et que nous apprenons qu'il nous reste encore quelque entreprise à exécuter, nous nous sentons attristés, non par la peur, mais par le désir qu'elle soit déjà terminée. Oui, puisqu'il s'agit de combattre non-seulement pour la Syrie, fertile en blé, en bétail, en palmiers chargés de fruits, mais encore pour la Lydie, pays abondant en vin, en huile, et baigné d'une mer qui apporte plus de richesses qu'on n'en a jamais vu, nous n'éprouverons plus de dépit, mais nous aurons assez de cœur pour courir à la jouissance des trésors de la Lydie. »

Ainsi parle Chrysantas; tous les alliés approuvent son discours et y applaudissent. Alors Cyrus: « Soldats, dit-il, je suis d'avis qu'on se mette au plus tôt en marche, afin d'arriver les premiers, s'il est possible, où sont rassemblés leurs vivres; plus nous nous hâterons, moins nous les trouverons sur leurs gardes, et plus ils seront pris au dépourvu. Voilà ce que je dis. Si quelqu'un connaît une mesure ou plus facile ou plus sûre, qu'il la propose. » Presque tous les chefs conviennent qu'il est nécessaire de marcher promptement à l'ennemi; et personne n'ouvrant un avis contraire, Cyrus répond : « Alliés, nos âmes, nos corps, nos armes dont nous devons nous servir, sont, grâce aux dieux, depuis longtemps dans un état excellent : ne

songeons maintenant qu'à nous pourvoir de vivres pour une vingtaine de jours, tant pour nous que pour tous les quadrupèdes qui nous suivent. Car, à mon compte, nous mettrons plus de quinze jours à traverser un pays où nous ne trouverons point de subsistances, parce que nous en avons enlevé nous-mêmes une partie, et les ennemis, tout ce qu'ils en ont pu. Il faut donc avoir les vivres voulus, sans quoi nous ne pourrions ni combattre ni vivre : quant au vin, que chacun n'en prenne que ce qu'il en faut, pour nous accoutumer par degrés à ne boire que de l'eau. Car nous aurons une longue partie de la route à faire sans trouver de vin, et, lors même que nous en apporterions une grande quantité, elle ne saurait suffire. Afin donc que la privation subite de vin ne nous rende pas malades, voici ce qu'il faut faire. Dès à présent, dans nos repas, commençons à ne boire que de l'eau : en agissant ainsi, ce changement sera peu nuisible : ceux d'entre nous qui ne vivent que de farine, la délayent dans de l'eau pour en faire une pâte ; le pain que chacun mange est pétri avec de l'eau, et c'est avec de l'eau qu'on fait cuire tout ce qui est bouilli. Si donc nous ne buvons du vin qu'à la fin du repas, notre âme ne languira point pour avoir moins à boire. Il faut ensuite retrancher encore ce vin bu après le dîner, jusqu'à ce que, sans nous en apercevoir, nous soyons devenus buveurs d'eau. Toute modification qui vient peu à peu rend toute espèce de nature susceptible de changement : c'est ce que nous enseigne la Divinité, en nous faisant passer par degrés de l'hiver aux chaleurs brûlantes de l'été, et des chaleurs aux froids rigoureux. Imitons-la, et marchons par l'accoutumance où il nous est nécessaire d'arriver.

« Emportez, au lieu de lits, un poids égal en choses nécessaires à la vie : les objets nécessaires, fussent-ils superflus, ne sont jamais inutiles. Parce que vous n'aurez point de couvertures, ne craignez pas de dormir moins agréablement ; sinon, prenez-vous-en à moi : quiconque a un vêtement convenable, le trouve suffisant en santé comme en maladie. Pour provisions de bouche, il faut s'en procurer qui soient piquantes, de haut goût et salées : elles excitent l'appétit et se conservent longtemps. Quand nous arriverons dans des lieux intacts, d'où nous pourrons tirer du blé, il faudra nous pourvoir de moulins à bras pour le broyer ; c'est le plus léger de tous les instruments à faire du pain.

« N'oublions pas non plus tout ce qu'il faut pour les malades : ces objets ne sont pas lourds, et, le cas échéant, ils sont fort

utiles. Il faut aussi des courroies : elles servent en maintes circonstances pour les hommes et pour les chevaux : qu'elles se rompent ou brisent, on est forcé de demeurer inactif, faute d'avoir rien qui serve à rattacher. Ceux qui ont appris à aiguiser des javelots feront bien de ne pas oublier leur doloire ; il est bon aussi de se munir d'une lime : en aiguisant sa pique, on aiguise son courage ; on rougirait d'être lâche quand on a des armes affilées. Il faut encore avoir beaucoup de bois de charronnage pour les chars et les chariots. Quand on a beaucoup à faire, quelque chose doit nécessairement arrêter. Il faut avoir pour tout cela les outils indispensables : car on n'a pas des ouvriers partout, et cependant le travail de chaque jour, il suffit parfois d'un petit nombre pour l'exécuter. Il faut mettre sur chaque chariot une serpe et un hoyau, sur chaque bête de charge une hache et une faux. Ces instruments sont toujours utiles aux particuliers, et souvent à l'armée entière. Pour ce qui est de la quantité suffisante de provisions, c'est à vous, commandants des hoplites, de vous informer si vos hommes en ont assez : car il ne faut pas négliger ce qui leur est nécessaire ; ce serait nous négliger nous-mêmes. Ce que je fais charger sur les bêtes de somme, à vous, chefs de skeuophores, d'y veiller, et de contraindre ceux qui n'ont point obéi. Vous, chefs des prisonniers, vous avez la liste des acontistes, des archers, des frondeurs que j'ai mis à la réforme ; aux anciens acontistes, donnez une hache propre à couper du bois, et contraignez-les au service ; aux archers, un hoyau ; aux frondeurs, une serpe. Munis de ces instruments, faites-les marcher par petites troupes le long des équipages, pour être prêts à agir, au cas où il faut aplanir le chemin, et, si j'ai besoin de quelque chose, pour que je sache où prendre ce qu'il me faut. J'emmènerai d'ailleurs, pris à l'âge où l'on porte les armes, et munis de leurs outils, des armuriers, des charrons, des cordonniers, de sorte que rien de ce qui, dans l'armée, dépend de leur métier, ne lui fera défaut. Ils feront un corps séparé des hoplophores[1], et ils auront un lieu fixe où ils travailleront pour qui voudra les employer en payant. Si quelque marchand veut faire le commerce à la suite de l'armée, il gardera les denrées le nombre de jours que j'ai fixés ; autrement, toutes seront saisies. Le terme passé, il les débitera comme il voudra. D'ailleurs, les marchands qui fourniront les

1. Ceux qui sont chargés de faire ou de réparer les armes ; les armuriers.

meilleures marchandises obtiendront des alliés et de moi-même des présents et des honneurs. Si quelqu'un d'entre eux n'a pas les fonds suffisants pour faire ses achats, qu'il m'amène de bons répondants qui se portent caution pour lui qu'il nous suivra, et je l'aiderai de ce que je possède. Voilà ce que j'ai à vous dire. Si quelqu'un voit autre chose à recommander, qu'il m'en avertisse. Et maintenant, allez rassembler les bagages; moi, je vais offrir un sacrifice pour le départ. Ce devoir rempli envers les dieux, nous donnerons le signal. Il faut que tout le monde, avec le bagage prescrit, se trouve au lieu fixé auprès de ses chefs. Quant à vous, commandants, dès que vos rangs seront formés, venez tous me trouver, afin de savoir quels postes chacun de vous doit occuper. »

CHAPITRE III.

Description de l'ordre de bataille. — Rapport sur la situation de l'ennemi. — Retour d'Araspe. — Nouvelle description de l'armée de Cyrus.

Ces instructions entendues, les soldats se préparent : Cyrus offre un sacrifice, et, les présages ayant été favorables, il se met en marche avec son armée. Le premier jour, il campe le plus près possible du lieu d'où il est parti, afin que, si l'on avait oublié quelque chose, on fût à portée de l'aller chercher, et que, si l'on s'apercevait qu'on manquât de quelque objet, on pût le retrouver.

Cyaxare, pour ne pas laisser ses États sans défense, reste à cet endroit avec le tiers des Mèdes, tandis que Cyrus s'avance le plus rapidement possible, les cavaliers en tête, et devant eux quelques coureurs et éclaireurs, qui se placent aux points les plus favorables pour observer. Après la cavalerie, viennent les bagages : quand on traverse les plaines, les chariots et les skeuophores marchent sur plusieurs colonnes; à leur suite s'avance l'infanterie de la phalange, et, s'il reste en arrière quelques skeuophores, les officiers qui surviennent, veillent à ce que la marche ne soit point retardée. Quand la route se resserre, les skeuophores demeurent au milieu, et les hoplophores filent de droite et de gauche : de sorte que, s'il y a quelque obstacle, il se trouve toujours des soldats pour y veiller. Chaque

compagnie marche presque toujours près de ses skeuophores : ordre, en effet, est donné à tous ceux-ci de rester près de leur compagnie, à moins d'empêchement majeur; et le skeuophore de chacun des taxiarques porte en main une enseigne connue de toute la compagnie. On marche donc serrés, et, comme chacun a grand soin de ne laisser en arrière aucun de ses camarades, ils ne sont point obligés de se chercher l'un l'autre : leur bagage est sous leurs yeux, et les soldats ont à l'instant même ce qui leur est nécessaire.

Cependant les éclaireurs envoyés en avant croient apercevoir dans la plaine des hommes ramassant du fourrage et du bois; ils voient des bêtes de somme qui en emportent des charges, d'autres qui sont à paître ; et, en regardant plus loin, ils croient apercevoir de la fumée ou de la poussière s'élevant dans les airs. A tous ces signes, ils reconnaissent que l'ennemi n'est pas éloigné. Aussitôt le chef des éclaireurs dépêche un envoyé à Cyrus. Celui-ci, après l'avoir entendu, leur fait donner l'ordre de rester à leur point d'observation, et, s'ils voient quelque chose de nouveau, de lui en donner avis. En même temps il charge un escadron de cavaliers de s'avancer dans la plaine pour faire quelques prisonniers, afin de savoir plus nettement ce qui est. Pendant que ces ordres s'exécutent, Cyrus fait faire halte à son armée, afin que les soldats aient le loisir de tout préparer avant de s'approcher de l'ennemi. Il leur enjoint d'abord de dîner, de reprendre ensuite leurs rangs, se tenant attentifs à ses ordres. Après le repas, Cyrus appela les chefs des cavaliers, des fantassins et des conducteurs de chars, ainsi que ceux qui commandent aux machines, aux skeuophores et aux chariots. Ils se rassemblent. Pendant ce temps, ceux qui courent les champs reviennent, amenant des hommes. Ces prisonniers, interrogés par Cyrus, lui avouent qu'ils sont du camp et que, pour ramasser du fourrage et du bois, ils ont dépassé les avant-postes : le grand nombre de troupes, en effet, a mis partout la disette. Cyrus les entendant ainsi parler : « A quelle distance, leur dit-il, est maintenant l'armée? » Ils lui répondent qu'elle est à deux parasanges environ. Cyrus leur demande ensuite : « Et nous, dit-il, en parlait-on chez les vôtres?—Oui, par Jupiter, répondent-ils, et l'on disait que vous étiez déjà tout près. — Eh bien, dit Cyrus, étaient-ils contents de nous savoir près? » Il faisait cette question à cause de ceux qui étaient là. « Non, par Jupiter, disent les prisonniers; loin de s'en réjouir, ils en sont fort affligés. — Et maintenant, dit Cyrus, que font-

ils? — Ils se rangent en bataille; hier et avant-hier ils n'ont pas fait autre chose. — Et celui qui les range en bataille, dit Cyrus, quel est-il? — Crésus en personne, disent-ils, et avec lui un Grec et je ne sais quel Mède : on dit de ce dernier que c'est un transfuge de chez vous. — Ah! très-grand Jupiter, s'écrie alors Cyrus, puissé-je le prendre comme je le veux! »

Cela dit, il fait retirer les prisonniers, et, comme il se retourne pour parler à ceux qui demeurent, arrive un nouvel envoyé du chef des éclaireurs, qui lui dit qu'on aperçoit dans la plaine un gros escadron de cavalerie. « Nous conjecturons, dit-il, qu'il vient pour reconnaître l'armée; car il est précédé d'une trentaine de cavaliers qui se portent au galop de notre côté, peut-être à dessein de nous enlever notre poste, où nous ne sommes qu'une décade. » Cyrus ordonne aussitôt à quelques-uns des cavaliers qu'il avait toujours près de lui d'aller s'embusquer auprès de ce poste. « Dès que votre décade, dit-il, aura quitté le poste, montrez-vous tout à coup, et chargez ceux qui s'en seront emparés. Que le gros escadron ne vous inquiète pas : toi, Hystaspe, marche à sa rencontre avec un millier de chevaux; mais prends garde de t'engager dans des lieux inconnus; contente-toi de protéger nos postes, et reviens. Si quelques ennemis accourent vers toi levant la main droite, accueille-les avec bonté. »

Hystaspe s'en va prendre ses armes : les cavaliers de Cyrus partent au galop, suivant son ordre. Or, ils rencontrent, en dehors même du poste des coureurs, Araspe et son escorte, Araspe envoyé depuis longtemps comme espion, Araspe le gardien de la belle Susienne. Dès que Cyrus apprend sa venue, il se lève de son siége, court au-devant de lui, et lui tend la main. Les autres, comme de juste, qui ne savent rien, demeurent tout étonnés de cet accueil, jusqu'au moment où Cyrus leur dit : « Mes amis, voici qu'il nous arrive un excellent homme, et il est temps que tout le monde sache ce qu'il a fait. Ce n'est ni la honte du crime, ni la crainte de ma colère, qui l'a fait partir; c'est moi qui l'ai envoyé dans le camp des ennemis, pour pénétrer dans leurs tentes et nous instruire nettement de ce qui est. Oui, Araspe, je me souviens de nos promesses, et nous nous unirons tous pour les remplir. Il est juste, camarades, que vous honoriez avec moi la vertu d'un homme qui, pour nous servir, a eu le courage d'affronter le danger et le poids apparent d'un crime. » A ces mots, tous embrassent Araspe et lui serrent la main. Mais Cyrus leur ayant dit que cela suffisait pour le mo-

ment : « Maintenant, Araspe, continue-t-il, apprends-nous ce qu'il nous importe de savoir ; ne reste pas au-dessous du vrai, n'atténue en rien la situation de l'ennemi : mieux vaut croire leurs forces plus grandes et les trouver moindres, que les croire moindres et les trouver plus grandes. — J'ai tout fait, répond Araspe, pour m'en éclaircir ; car je les aidais moi-même à ranger leurs troupes en bataille. — Tu connais donc, dit Cyrus, non-seulement leur nombre, mais leur ordonnance? — Par Jupiter, dit Araspe, je sais même comment ils se proposent d'engager le combat. — Eh bien, répond Cyrus, dis-nous d'abord quel est en gros le nombre de leurs troupes. — Elles sont rangées, cavalerie et infanterie, sur trente de hauteur, sauf les Égyptiens, et occupent un terrain d'environ quarante stades : j'ai apporté la plus grande attention à m'assurer de l'étendue qu'elles couvrent. — Et les Égyptiens, dit Cyrus, quelle en est l'ordonnance? car, tu as dit : sauf les Égyptiens. — Leurs myriarques forment leurs bataillons de dix mille hommes chacun, cent de front sur cent de hauteur : tel est, disent-ils, l'usage de leur pays. Toutefois Crésus ne le leur a permis qu'avec une grande répugnance, parce qu'il voulait que son armée eût un front beaucoup plus étendu que la tienne. — Pourquoi, dit Cyrus, le désirait-il? — Sans doute, par Jupiter, pour nous envelopper avec la partie qui dépasserait. — Eh bien, dit Cyrus, qu'ils prennent garde, en voulant envelopper, d'être enveloppés eux-mêmes. Mais nous venons d'entendre de toi ce qu'il nous importe de savoir. Voici maintenant, camarades, ce que vous avez à faire. Quand vous serez sortis d'ici, visitez avec soin les harnais de vos chevaux et vos armes : souvent, pour la moindre chose qui manque à l'homme, le cheval et le char deviennent inutiles. Demain matin, pendant que je sacrifierai, commencez par faire déjeuner vos hommes et vos chevaux, de peur que le moment d'agir ne nous surprenne à jeun. Ensuite, toi, Araspe, tu te placeras à l'aile droite, suivant ton habitude, et vous, myriarques, gardez vos postes accoutumés : ce n'est pas au moment où le combat commence qu'il faut changer l'attelage d'un char. Ordonnez aux taxiarques et aux lochages de se mettre en bataille en divisant chaque loche en deux. » Or, le loche était de vingt-quatre hommes.

En ce moment, un des myriarques lui dit : « Crois-tu, Cyrus, qu'avec si peu de profondeur nous soyons en état de résister à une phalange si profonde? — Et toi, réplique Cyrus, crois-tu que des phalanges, dont l'épaisseur fait que la plupart des sol-

dats ne sauraient atteindre l'ennemi avec leurs armes, puissent être d'un grand secours aux leurs, et faire bien du mal au parti opposé? Pour ma part, je voudrais que leurs hoplites, au lieu d'être sur cent, fussent sur dix mille de hauteur : nous aurions affaire à beaucoup moins d'hommes. Quant à nos troupes, par la profondeur que je leur donne, j'estime qu'elles seront toutes en action, toutes en état de se prêter un mutuel secours. Derrière les thoracophores, je placerai les acontistes, et après ceux-ci les archers. Qui, en effet, placerait en première ligne des corps qui conviennent eux-mêmes qu'ils ne sont pas propres à un combat de près? Seulement, couverts par les thoracophores, ils tiendront ferme, et, par leurs traits et leurs flèches, ils incommoderont les ennemis en tirant par-dessus les premiers rangs. Du moment qu'on fait du mal aux ennemis, il est clair que, quel que soit le moyen, on vient en aide à ses alliés. Je placerai en dernière ligne ce qu'on appelle la réserve. Comme une maison n'est d'aucun usage si les fondements et le toit n'en valent rien, de même une armée devient inutile, si les premiers et les derniers rangs ne sont composés de bons soldats. Mettez-vous donc en bataille comme je le prescris : vous, chefs des peltastes, placez vos loches derrière le premier rang, et vous, chefs des archers, derrière les peltastes; toi, chef de la réserve, qui occupes la dernière ligne, recommande à chacun de tes hommes d'observer le mouvement de la file qui sera devant lui, d'encourager ceux qui feront leur devoir, et de contenir les lâches par de terribles menaces. Si quelqu'un tourne le dos pour trahir, qu'on le tue. C'est à ceux qui sont au front de l'armée d'animer ceux qui les suivent de la parole et de l'exemple; mais vous qui êtes aux derniers rangs, vous devez être plus redoutables aux lâches que l'ennemi même. Agissez tous ainsi. Toi, Euphratas, qui veilles aux machines, fais en sorte que nos tours roulantes suivent la phalange d'aussi près que possible. Toi, Daouchus, qui commandes les skeuophores, fais avancer toute ta troupe derrière les tours : ordonne à tes gens de punir rigoureusement quiconque avancera hors de son rang ou demeurera en arrière. Toi, Cardouchas, qui conduis les chariots des femmes, fais-les placer derrière les skeuophores. Cette longue file de chariots qui nous suivra, en grossissant l'apparence de notre armée, nous fournira aussi le moyen de tendre quelque piége à l'ennemi : s'il veut nous envelopper, il sera forcé de se déployer sur un plus grand cercle, et plus il embrassera de terrain, plus il s'affaiblira. Voilà ce que vous avez à

faire. Toi, Artaoze, et toi aussi, Artagersas, prenez chacun vos mille fantassins, et placez-vous derrière les chariots. Toi, Pharnouchus, et toi, Asiadatas, suivis chacun de vos mille cavaliers, ne vous mettez pas en bataille avec le reste de la phalange, mais portez-vous aussi derrière les chariots ; puis vous viendrez me rejoindre avec les autres chefs. Songez à vous tenir prêts, comme si vous deviez les premiers engager l'action. Toi, chef des hommes montés sur les chameaux, range ton monde derrière les chariots, et fais ce que t'ordonnera Artagersas. Pour vous, commandants des chars, tirez au sort à qui rangera les cent chars en première ligne au front de l'armée ; les deux autres centaines borderont les deux flancs de la phalange sur la droite et sur la gauche. » Telle est l'ordonnance des troupes de Cyrus.

Abradatas, roi des Susiens, lui dit alors : « Pour moi, Cyrus, je me chargerai volontiers du commandement des chars que tu opposes au centre de la phalange des ennemis, sauf un autre avis de ta part. » Cyrus, le félicitant et lui tendant la main, demande aux Perses qui doivent monter les autres chars : « Y consentez-vous ? » Comme ils répondent qu'ils ne le peuvent avec honneur, il les fait tirer au sort. Abradatas obtient par le sort ce qu'il souhaite, et fait face aux troupes égyptiennes. Tous se retirent alors, pour s'occuper des préparatifs ; ils soupent, posent des sentinelles et vont se coucher.

CHAPITRE IV.

Les troupes de Cyrus se mettent sous les armes. — Adieux d'Abradatas et de Panthéa. — Discours de Cyrus à son armée.

Le lendemain matin, pendant que Cyrus sacrifie, le reste de l'armée, le repas pris et les libations faites, se couvre de nombreuses et belles tuniques, de belles cuirasses, de beaux casques. On arme les chevaux de caveçons et de housses : les chevaux seuls ont la croupe bardée, ceux des chars ont les flancs armés. On voit briller l'airain, on voit fleurir la pourpre sur l'armée entière.

Le char d'Abradatas, à quatre timons et à huit chevaux, est magnifiquement orné. Il allait endosser sa cuirasse de lin, vêtement national, lorsque Panthéa lui présenta un casque d'or,

des brassards et de larges bracelets du même métal, une tunique de pourpre plissée par le bas, descendant jusqu'aux talons, et un panache de couleur d'hyacinthe : elle avait fait cette armure à l'insu de son époux, sur la mesure de celle dont il se servait. En les voyant, il est étonné, et il demande à Panthéa : « Eh quoi ! chère femme, tu t'es donc dépouillée de tes ornements pour me faire cette armure ? — Non, par Jupiter, dit Panthéa ; le plus précieux de tous m'est resté. C'est toi, en te montrant aux yeux des autres ce que tu es aux miens, qui es mon plus bel ornement. » Cela dit, elle le revêt elle-même de ses armes, et s'efforce de cacher les larmes dont ses joues sont inondées. Cependant Abradatas, déjà si digne d'attirer les regards, est à peine revêtu de ces armes, qu'il semble encore plus beau et plus noble, outre sa nature distinguée. Il prend des mains de son écuyer les rênes de son char et se dispose à y monter, lorsque Panthéa, faisant retirer tous ceux qui sont présents, lui dit : « Abradatas, si jamais femme a aimé son époux plus qu'elle-même, je crois être une de ces femmes-là. A quoi me sert de le prouver en détail ? Mes paroles, je le crois, te le prouvent mieux encore que mes discours. Cependant, quels que soient les sentiments que tu me connais pour toi, j'aimerais mieux, j'en jure par mon amour et par le tien, te suivre sous la terre, soldat glorieux, que vivre déshonorée avec un homme déshonoré, tant je me crois faite, ainsi que toi, pour les actions généreuses. Cyrus a droit, ce me semble, à toute notre reconnaissance ; captive, choisie pour être à lui, loin de me traiter en esclave, ou de me proposer ma liberté à des conditions honteuses, il m'a gardée à toi, comme si j'eusse été la femme de son frère. En outre, lorsque Araspe, mon gardien, s'est enfui, je lui ai promis que, s'il me permettait de t'envoyer un messager, tu viendrais lui offrir en toi un allié plus fidèle et plus utile qu'Araspe. »

Ainsi parle Panthéa. Abradatas, ravi de ces paroles, lui touche la tête, lève les yeux au ciel, et fait cette prière : « Souverain Jupiter, fais que je me montre le digne époux de Panthéa, le digne ami de Cyrus, qui nous a traités avec honneur. » A ces mots, il ouvre les portes du char, il y monte, et, lorsqu'il y est placé et que le conducteur en a fermé les portes, Panthéa, qui n'a plus d'autre moyen d'embrasser son mari, couvre le char de ses baisers. Bientôt le char s'éloigne ; elle le suit quelque temps sans être aperçue, jusqu'au moment où Abradatas se détournant et voyant sa femme : « Du courage, Panthéa, lui dit-il.

adieu ; séparons-nous. » Aussitôt ses eunuques et ses femmes la prennent, la conduisent à son chariot, la couchent et la recouvrent d'un pavillon. Les soldats, malgré la beauté du spectacle offert par Abradatas et par son char, n'avaient pas songé à le regarder avant que Panthéa se fût retirée.

Les victimes ayant été favorables, Cyrus fait ranger l'armée suivant ses ordres, établit des postes en avant, à quelque distance les uns des autres, assemble les chefs et leur parle ainsi : « Amis et alliés, les dieux nous montrent dans les victimes les mêmes signes que quand ils nous ont donné notre première victoire. Je veux maintenant vous rappeler les motifs qui doivent vous donner plus de cœur en marchant au combat. Vous êtes bien plus aguerris que nos ennemis; vous êtes depuis plus longtemps qu'eux nourris et réunis en corps; vous avez participé à la même victoire, tandis qu'un grand nombre des ennemis y ont été vaincus. Quant à ceux des deux partis qui n'ont pas vu la bataille, les soldats de l'armée ennemie savent qu'ils n'ont pour compagnons que des lâches ; mais vous qui marchez avec nous, vous savez que vous combattez avec des hommes résolus à défendre leurs alliés.

« Or, avec une confiance réciproque, tous, animés d'une égale ardeur, tiennent tête à l'ennemi, tandis que, s'il y a défiance, on ne songe qu'au moyen de se dérober au danger. Marchons donc aux ennemis, camarades ; opposons nos chars armés aux chars sans armes de l'ennemi ; allons combattre de près avec nos cavaliers et nos chevaux contre des cavaliers et des chevaux sans armes : vous connaissez l'infanterie qui vous est opposée. Quant aux Égyptiens, leur armure ne leur est pas plus avantageuse que leur ordonnance : leurs grands boucliers les empêchent d'agir et de voir ce qui se passe : rangés sur cent de profondeur, il est clair qu'ils se feront obstacle pour combattre, sauf un très-petit nombre. S'ils espèrent nous enfoncer par l'effort de leur masse, il faudra qu'ils soutiennent d'abord celui de nos chevaux, que le fer dont ils sont bardés rend encore plus terribles. Si quelques-uns d'entre eux résistent, comment pourront-ils à la fois combattre contre nos cavaliers, combattre contre notre phalange, combattre contre nos tours ? Car les soldats des tours nous viendront en aide : en frappant les ennemis, ils réduiront leur action à l'impuissance. Cependant, si vous avez encore besoin de quelque chose, dites-le-moi. Avec l'aide des dieux, nous ne manquerons de rien. Si quelqu'un a quelque chose à dire, qu'il parle : sinon, allez invoquer les dieux à qui

nous venons de sacrifier, et puis retournez à vos compagnies ; que chacun de vous leur rappelle séparément ce que je viens de vous dire à tous ; montrez-vous à ceux que vous commandez, dignes de votre commandement, par une contenance ferme, comme vos traits et vos discours. »

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

L'armée de Cyrus s'avance au combat. — Dernières instructions de Cyrus à ses soldats. — Bataille : défaite de Crésus ; mort d'Abradatas. — Résistance des Égyptiens ; ils sont vaincus par Cyrus.

Après les prières adressées aux dieux, chacun va reprendre son rang. Cyrus était encore occupé aux sacrifices, lorsque des serviteurs apportent pour lui et pour sa suite de quoi boire et de quoi manger. Cyrus, sans plus tarder, commence son repas et en donne une part immédiate à ceux qui le demandent : faisant ensuite des libations et adressant aux dieux des prières, il boit, et ceux qui sont autour de lui suivent son exemple. Après quoi, suppliant Jupiter paternel de lui servir de guide et d'appui, il monte à cheval et ordonne à sa troupe de le suivre. Tous ceux qui la composent portent la même armure que Cyrus, tuniques de pourpre, cuirasses et casques d'airain, panaches blancs, sabres et javelots de bois de cormier, un à chacun. Les chevaux ont le chanfrein, le poitrail et les flancs couverts de bandes d'airain ; et c'est du même métal que sont les cuissards des cavaliers. La seule différence qu'il y ait entre les armes de Cyrus et celles de sa troupe, c'est que ces dernières sont couvertes d'un vernis d'or, et que celles de Cyrus sont brillantes comme un miroir.

Au moment où, monté à cheval, il s'arrête pour voir de quel côté il va se diriger, la voix du tonnerre se fait entendre à droite. Il s'écrie alors : « Nous te suivrons, souverain Jupiter ! » Et il s'élance, ayant à sa droite Chrysantas, commandant de la cavalerie, que suivent ses cavaliers, et à sa gauche Arsamas et les fantassins. Il leur recommande d'avoir l'œil sur son étendard et de marcher d'un pas égal. Or, il avait pour étendard une aigle

d'or éployée au bout d'une longue pique ; et c'est encore aujourd'hui l'étendard du roi de Perse.

Avant d'apercevoir l'ennemi, Cyrus fait faire halte trois jours à son armée. Enfin, après une marche de vingt stades, on commence à découvrir l'armée ennemie venant à la rencontre de celle de Cyrus. Lorsqu'on est en présence, Crésus, ayant remarqué que son front déborde considérablement de droite et de gauche celui de Cyrus, fait faire halte à sa phalange, ce qui était nécessaire pour se former en demi-cercle, et ordonne que les deux extrémités se courbent en forme de gamma, pour assaillir de toutes parts à la fois. Cyrus, apercevant ce mouvement, ne s'arrête point, et ne change rien à l'ordre de sa marche ; mais observant que dans la courbe qu'ils décrivent, les ennemis s'étendent beaucoup sur les ailes : « Vois-tu, Chrysantas, dit-il, quelle courbe ils décrivent ? — Je vois bien, répond Chrysantas, et j'en suis étonné : il me semble que ces ailes s'éloignent beaucoup de leur phalange. — Oui, par Jupiter, dit Cyrus, mais beaucoup aussi de la nôtre. — Et pourquoi ? — Il est évident qu'ils ont peur que, les ailes s'approchant de nous quand la phalange est encore loin, nous ne fondions sur eux. — Mais, dit Chrysantas, comment ces différents corps, séparés les uns des autres par un si grand intervalle, pourront-ils se secourir mutuellement ? — Il est clair dit Cyrus, que, quand les ailes auront pris assez de terrain, elles tourneront sur nos flancs, et, marchant à nous en bataille, nous attaqueront de tous côtés à la fois. — Crois-tu, dit Chrysantas, qu'ils aient là un bon plan ? — Oui, d'après ce qu'ils voient ; mais, étant donné ce qu'ils ne voient pas, leur plan est plus mauvais que s'ils nous attaquaient de front. En attendant, toi, Arsamas, conduis l'infanterie au petit pas comme tu me vois marcher, et toi, Chrysantas, suis avec la cavalerie du même pas qu'Arsamas. Pour moi, je vais me porter à l'endroit d'où je crois bon de faire la première attaque. En passant, je verrai si tout va bien. Une fois là, lorsque nous serons prêts d'en venir aux mains, j'entonnerai le péan, et vous vous hâterez aussitôt que l'attaque commencera. Or, vous le jugerez facilement, je crois, au bruit qui se fera entendre. Abradatas s'élancera avec les chars contre l'ennemi ; l'ordre va lui en être donné. Vous devrez suivre du plus près possible ceux qui sont sur les chars : ce sera le moyen de tomber sur les ennemis en proie au plus grand désordre. Pour moi, je vous rejoindrai le plus tôt possible, afin de poursuivre les fuyards, si les dieux le veulent. »

Après avoir ainsi parlé et donné pour mot de ralliement : *Jupiter sauveur et conducteur*, Cyrus se met en marche. En passant entre les chars et les thoracophores, tous ceux qu'il aperçoit dans les rangs il leur dit : « Soldats, quel bonheur pour moi de voir votre figure ! » A d'autres : « Songez, soldats, qu'il s'agit aujourd'hui non-seulement d'une victoire, mais des fruits de la victoire précédente et du bonheur de toute la vie ! » A d'autres encore : « Camarades, à dater d'aujourd'hui, nous n'aurons plus à accuser les dieux : ils nous ont donné l'occasion d'acquérir des biens dont le nombre égale la grandeur. Mais nous, soldats, soyons braves ! » Et plus loin : « Soldats, à quel plus bel écot que celui-ci pourrions-nous mutuellement nous inviter ? Il est permis à des hommes de cœur de se donner réciproquement de grands biens. » Et ailleurs : « Vous le savez, je crois, soldats : le prix de la victoire est aujourd'hui de poursuivre, de frapper, de tuer, de conquérir, de se faire un nom, d'être libre, de commander : pour les lâches, c'est évidemment le contraire. Que celui qui s'aime, combatte donc avec moi. Je ne donnerai l'exemple ni de la lâcheté, ni d'aucune action honteuse. » S'il rencontre quelques-uns des soldats qui ont combattu à la première bataille, il leur dit : « Et vous, amis, que vous dirai-je ? Vous savez comment les braves passent leur temps un jour de combat, et comment les lâches ! »

Lorsque, en continuant sa route, il est arrivé auprès d'Abradatas, il s'arrête. Abradatas donne les rênes à son écuyer et se rend auprès de Cyrus : les chefs de l'infanterie et les conducteurs de chars qui sont à portée accourent également. Alors Cyrus, les voyant réunis : « Abradatas, lui dit-il, la divinité a voulu ce que tu voulais ; elle t'a jugé digne, toi et les tiens, de marcher au premier rang. Souviens-toi, quand il faudra combattre, que les Perses vous verront, vous suivront et ne souffriront pas que vous vous exposiez seuls au danger. » Abradatas répond : « Autant que j'en puis juger, Cyrus, tout ira bien de ce côté, mais j'ai de l'inquiétude pour nos flancs : je crois que ceux des ennemis, forts en chars et en troupes de toute espèce, s'étendent sans que nous ayons à leur opposer que nos chars. Si mon poste ne m'était pas échu par le sort, j'aurais honte de l'occuper, tant il me semble que j'y suis en lieu sûr. » Cyrus reprend : « Si tout va bien de ton côté, sois tranquille pour les flancs : avec l'aide des dieux, je te les ferai voir dégagés d'ennemis. Seulement n'attaque pas l'ennemi, je t'en conjure, avant que tu aies vu fuir ces mêmes troupes qui te font peur. » Cyrus avait de ces

fiertés, quand le combat était sur le point de s'engager ; étant, au demeurant, l'homme le moins fier du monde. « Lors donc, dit-il, que tu les verras fuir, compte que je suis déjà près de toi, et fonds sur eux : tu trouveras alors les ennemis profondément découragés et les tiens pleins d'assurance. Mais tandis que tu en as encore le temps, Abradatas, visite tous les chars de ta division, engage les conducteurs à te seconder dans l'attaque, rassure-les par ton maintien, anime-les par l'espérance : excite en eux le désir d'être considérés comme les plus braves entre les autres divisions des chars ; car, sache-le bien, si tout marche avec succès, tous diront qu'il n'y a rien de plus profitable que la valeur. » Abradatas remonte sur son char et exécute ces ordres.

Cependant Cyrus s'était avancé jusqu'à l'aile gauche. Là se trouvait Hystaspe avec la moitié de la cavalerie perse. Cyrus l'appelant par son nom : « Hystaspe, lui dit-il, tu le vois, nous avons besoin de ta promptitude ordinaire : car, si nous prenons les devants en tuant les ennemis, nous ne perdrons pas un homme. — Nous aurons soin, dit Hystaspe en riant, de ceux qui sont en face de nous, mais ordonne que les flancs de notre armée ne restent pas les bras croisés. — Je vais y pourvoir, répond Cyrus : toi, Hystaspe, n'oublie pas que quiconque attendra des dieux l'avantage, doit se porter ensuite où les ennemis opposeraient une plus grande résistance. » Cela dit, il continue sa marche ; puis abordant le commandant des chars qui couvrait ce flanc, il lui dit : « Je viens, prêt à vous secourir : dès que vous jugerez que nous avons attaqué l'extrémité des ennemis, vous vous efforcerez de passer à travers leurs rangs, car vous courrez beaucoup moins de risque en vous portant au delà qu'en restant en deçà. » S'étant ensuite porté derrière les chariots, il ordonne à Pharnouchus et à Artagersas de rester à leur poste avec mille fantassins et mille chevaux. « Quand vous reconnaîtrez, dit-il, que je charge l'aile droite, tombez sur la gauche ; attaquez-la par la pointe, c'est la partie la plus faible ; mais maintenez-vous toujours en phalange, pour ne rien perdre de vos forces. Vous voyez les cavaliers des ennemis placés à l'extrémité de l'aile ; faites marcher à leur rencontre votre escadron de chameaux, et soyez sûrs qu'avant d'en venir aux mains, vous aurez de quoi rire aux dépens des ennemis. »

Ces dispositions prises, Cyrus se porte vers la droite. Cependant Crésus, ayant remarqué que la phalange, dont il occupe le centre, est plus près de l'ennemi que les ailes qui se déploient,

les fait avertir par un signal de ne pas aller plus loin, et d'opérer un quart de conversion. Dès qu'elles ont fait halte, le visage tourné vers l'armée de Cyrus, Crésus leur ordonne de nouveau de marcher en avant. Alors trois phalanges s'ébranlent à la fois contre l'armée de Cyrus, l'une de front, et les deux autres sur les flancs de droite et de gauche : le plus grand effroi se répand dans toute l'armée de Cyrus : semblable, en effet, à un petit carré renfermé dans un grand, ainsi l'armée de Cyrus est enfermée, sauf par derrière, par les ennemis, cavaliers, hoplites, peltophores, archers et chars.

Cependant, au commandement de Cyrus, ils font face de tous côtés à l'ennemi : de toutes parts règne un grand silence, dans l'attente de ce qui doit arriver. Mais aussitôt que Cyrus croit l'instant favorable, il entonne le péan, l'armée entière y répond : de toutes parts un cri militaire appelle Ényalius[1] : Cyrus part à la tête d'un corps de cavalerie, prend en flanc l'aile droite des ennemis et pénètre à toute vitesse au milieu d'eux : un corps d'infanterie qui le suit, sans rompre son ordonnance, entame les rangs par différents endroits, et combat avec tout l'avantage d'une phalange sur une troupe qui prête le flanc ; de sorte que les ennemis s'enfuient en toute hâte.

Artagersas, jugeant que Cyrus a commencé l'action, pousse son attaque par l'aile gauche, précédé des chameaux, suivant l'ordre de Cyrus : les chevaux, même à une grande distance, ne peuvent soutenir la vue de ces animaux : tout hors d'eux-mêmes, ils fuient, se cachent, se renversent les uns sur les autres : c'est l'effet ordinaire des chameaux sur les chevaux. Artagersas, avec sa troupe en bon ordre, charge l'ennemi en désordre, faisant de droite et de gauche avancer tous ses chars. Ceux qui cherchent à les éviter sont taillés en pièces par la troupe qui suit en ligne, et ceux qui veulent éviter la troupe sont écrasés par les chars.

Abradatas n'attend pas davantage ; il s'écrie : « Suivez-moi, mes amis ! » et lâchant les rênes à ses chevaux, il les presse de l'aiguillon et les met en sang : tous les chars s'élancent avec une égale ardeur ; ceux des ennemis prennent la fuite, les uns emportant, les autres laissant les soldats qui y combattent. Abradatas, après avoir percé cette ligne, fond sur la phalange égyptienne : il est suivi de ceux qu'il a rangés tout près de lui. Souvent ailleurs on a pu constater qu'il n'y a point de phalange

1. Surnom de Mars

plus forte qu'un bataillon composé d'amis : on l'éprouva encore en cette occasion. Les amis, les commensaux d'Abradatas s'élancent avec lui, tandis que les conducteurs, voyant un épais bataillon d'Égyptiens tenir ferme, se replient sur les chars en fuite, et se sauvent avec eux. Cependant les compagnons d'Abradatas, à l'endroit où leur attaque s'est portée, trouvent les Égyptiens si serrés qu'ils ne peuvent s'ouvrir : aussi, la plupart sont renversés et broyés à leur place et avec leurs armes, sous les pieds des chevaux qui les heurtent, sous les roues : partout où les faux sont lancées, elles tranchent tout avec violence, armes et corps. Dans ce tumulte inexprimable, les roues s'étant embarrassées au milieu d'un monceau de debris de toute espèce, le char d'Abradatas verse et l'entraîne avec ses compagnons : là, ces braves guerriers meurent percés de coups. Les Perses, qui les suivent par la brèche qu'ont faite Abradatas et les siens, fondent sur l'ennemi en désordre, et en font un grand carnage ; lorsque ceux des Égyptiens qui n'ont pas encore souffert, et ils sont nombreux, s'avancent contre les Perses, il se fait alors un combat terrible par les piques, les javelots et les sabres. Les Égyptiens ont l'avantage du nombre et celui des armes : leurs piques, comme encore aujourd'hui, sont fortes et longues ; leurs boucliers, bien plus propres à couvrir le corps et à repousser les coups que les cuirasses et les boucliers ordinaires, attachés qu'ils sont aux épaules. Ils s'avancent donc tenant leurs boucliers serrés, et font une vigoureuse attaque. Les Perses, qui n'ont à leur opposer que les boucliers d'osier qu'ils tiennent à la main, sont contraints de plier : ils reculent, mais sans tourner le dos à l'ennemi, frappant et frappés, jusqu'à ce qu'ils soient à l'abri sous les machines. Là, les Égyptiens sont frappés par les traits lancés des tours ; en même temps la réserve empêche de fuir les archers et les gens de trait et les force, le sabre au poing, de lancer leurs dards et leurs flèches : le carnage est horrible : ce n'est que cliquetis d'armes et de traits de toute espèce, ce ne sont que cris de soldats qui s'appellent, qui s'encouragent, qui implorent les dieux.

En ce moment, Cyrus arrive, poursuivant tout ce qui se présente devant lui. Voyant que les Perses ont lâché pied, il en est affligé, mais, jugeant que le moyen le plus prompt d'arrêter les progrès des ennemis, c'est de les prendre par derrière, il ordonne à sa troupe de le suivre, tourne vers la queue, tombe sur eux avant d'être aperçu, et en tue un grand nombre. Les Égyptiens, l'apercevant alors, s'écrient que les ennemis les attaquent par

derrière et se retournent couverts de blessures : la mêlée s'engage alors entre fantassins et cavaliers : un soldat, renversé et foulé aux pieds sous le cheval de Cyrus, enfonce son sabre dans le ventre de l'animal : le cheval blessé se cabre et renverse Cyrus. On voit alors combien il importe qu'un chef soit aimé de ceux qui l'entourent : tous jettent un cri, et se précipitent en combattant : on pousse, on est poussé, on frappe, on est frappé : enfin un garde de Cyrus saute de son cheval et y fait monter son maître. A peine à cheval, Cyrus voit les Égyptiens battus de toutes parts. Hystaspe et Chrysantas sont là avec la cavalerie perse : Cyrus ordonne alors de ne pas presser davantage la phalange égyptienne, mais de l'inquiéter de loin avec les flèches et les traits : pour lui, il pique vers les machines ; et il s'avise de monter sur une des tours pour découvrir s'il ne reste plus de troupes ennemies qui tiennent encore. Du sommet il voit la plaine couverte de chevaux, d'hommes, de chars fuyant, poursuivant, vainqueurs et vaincus : aucun corps qui résiste ne s'offre à ses regards, sauf les Égyptiens. Abandonnés sans ressource, ils se sont formés en cercle, préparant leurs armes de tous côtés en se couvrant de leurs boucliers : ainsi rangés, ils n'agissent point, mais ils ont beaucoup à souffrir. Cyrus, admirant leur courage, et voyant avec pitié périr de si braves gens, fait retirer tous les assaillants et cesse le combat.

Il leur fait demander par un héraut s'ils aiment mieux mourir tous pour des lâches qui les ont abandonnés, que de sauver leur vie, sans rien perdre de leur réputation de bons soldats. Ils lui répondent : « Pourrions-nous être sauvés, et passer pour de braves soldats ? — Oui, répond Cyrus, puisque nous voyons que vous êtes les seuls qui n'ayez pas lâché pied et qui combattiez encore. — Mais, disent les Égyptiens, comment nous sauver sans déshonneur ? — Vous pouvez, dit Cyrus, vous sauver sans trahir vos alliés, en nous rendant les armes, et en devenant les amis de ceux qui aiment mieux vous sauver que vous faire périr. — Mais si nous devenons tes amis, demandent-ils, que prétends-tu faire de nous ? — Vous faire du bien et en recevoir de vous, dit Cyrus. — Et quel sera ce bien, demandent les Égyptiens ? — Je vous payerai une solde, dit Cyrus, double de celle que vous recevez, tant que nous serons en guerre : la paix faite, à tous ceux de vous qui voudront rester avec moi je donne des terres, des villes, des femmes, des serviteurs. » Ces propositions entendues, les Égyptiens demandent qu'on ne leur fasse point porter les armes contre Crésus : c'est le seul allié, disent-ils, dont

ils n'aient point à se plaindre. Pour le reste, ils y consentent, donnent leur foi et la reçoivent. Voilà comment aujourd'hui même encore les Égyptiens, après s'être attachés à Cyrus, sont fidèles au roi de Perse, Cyrus leur ayant donné, dans le haut pays, des villes qu'on nomme encore villes des Égyptiens, et de plus Larisse et Cyllène, situées près de Cymé, à peu de distance de la mer, que leurs descendants occupent encore de nos jours. Ce traité conclu, Cyrus part au commencement de la nuit et va camper à Thymbrara. Dans ce combat, les Égyptiens furent les seuls de l'armée ennemie qui méritaient des éloges. Du côté de Cyrus, la cavalerie perse fut jugée la meilleure : aussi la cavalerie d'aujourd'hui conserve-t-elle le même équipement que celui que Cyrus avait établi. Les chars armés de faux réussirent si parfaitement, que les rois de Perse en ont retenu l'usage : les chameaux ne servirent qu'à effrayer les chevaux : ceux qui les montaient ne purent combattre avec la cavalerie ennemie, ni en être attaqués, les chevaux ayant refusé de s'approcher. Ainsi, quoiqu'ils paraissent avoir été utiles dans cette occasion, aucun bon soldat ne veut nourrir un chameau, pour le monter ou le dresser à la guerre : on leur a rendu leur ancien harnais et on les a renvoyés aux skeuophores.

CHAPITRE II[1].

Prise de Sardes. — Entrevue de Cyrus et de Crésus. — Crésus rappelle l'oracle d'Apollon et s'accuse d'imprudence. — Clémence de Cyrus envers Crésus.

Les troupes de Cyrus ayant pris leur repas et posé les sentinelles, comme il était nécessaire, vont prendre du repos. Cependant Crésus fuyait vers Sardes avec son armée, et les différents peuples profitaient de la nuit pour s'éloigner au plus vite et gagner chacun leur pays. A la pointe du jour, Cyrus marche vers Sardes : arrivé sur les remparts de la ville, il fait dresser les machines et préparer des échelles comme pour battre le mur. Tout en dirigeant ces apprêts, il fait passer la nuit suivante, par le côté du rempart des Sardiens qui paraît le plus

1. Cf., pour les faits racontés ici par Xénophon, Hérodote, liv. I, depuis le chap. LXXVI jusqu'au chap. XCII.

escarpé, les Chaldéens et les Perses, guidés par un Perse qui, devenu esclave de l'un des gardes de la citadelle, connaissait le chemin descendant au fleuve et remontant à la place. A la nouvelle que l'ennemi est maître de la place, les Lydiens abandonnent leurs murailles et s'enfuient au plus vite de la ville. Au point du jour, Cyrus y entre et défend que personne quitte son rang. Crésus, enfermé dans son palais, appelle Cyrus à grands cris. Mais Cyrus, laissant une garde autour de Crésus, se dirige vers la citadelle dont les siens sont maîtres. Il y voit les Perses gardant la place, comme ils le devaient, mais des Chaldéens il ne trouve que les armes abandonnées, les hommes s'étant mis à courir çà et là pour piller les maisons. Il mande aussitôt les chefs et leur ordonne de se retirer sur-le-champ de l'armée : « Je ne souffrirai pas, dit-il, de voir une plus large part a des gens qui manquent à la discipline. Apprenez que, pour vous récompenser de m'avoir suivi dans cette expédition, j'avais résolu de vous rendre les plus riches des Chaldéens ; mais ne soyez pas surpris si, en vous retirant, vous êtes attaqués par de plus forts que vous. » En entendant ces mots, les Chaldéens effrayés supplient Cyrus de calmer sa colère et offrent de rapporter tout ce qu'ils ont pris. Cyrus répond qu'il n'en a pas besoin. « Cependant, ajoute-t-il, si vous voulez apaiser ma colère, donnez tout ce butin à ceux qui sont demeurés à la garde de la citadelle. Si les soldats s'aperçoivent que ceux qui ne quittent point leur poste sont mieux traités que les autres, tout ira bien. » Les Chaldéens font ce que prescrit Cyrus, et les soldats obéissants reçoivent une grande variété d'objets précieux. Cyrus fait camper ses troupes dans l'endroit de la ville qui leur paraît le plus convenable, et leur enjoint de rester sous les armes en prenant leur repas.

Ces mesures prises, il se fait amener Crésus. Dès que Crésus aperçoit Cyrus : « Salut, maître, dit-il ; car la fortune t'assure désormais ce titre et me contraint à te le donner. — Salut également à toi, Crésus, car tous les deux nous sommes hommes. Voudrais-tu me donner un conseil ? — Puissé-je, Cyrus, te dire quelque chose d'utile ! je croirai m'être utile à moi-même. — Écoute-moi donc, Crésus. Je vois mes soldats, après avoir essuyé des fatigues et des périls sans nombre, maîtres de la ville la plus opulente de l'Asie après Babylone : il me paraît juste qu'ils en tirent profit. Car je doute que, s'ils ne recueillent aucun fruit de leurs travaux, je puisse les tenir longtemps dans l'obéissance. Je ne veux cependant pas leur donner la ville à

piller : car je crois que la ville serait désormais ruinée, et je suis sûr que les plus mauvais auraient la meilleure part du butin. » Crésus en entendant ces mots : « Eh bien, permets-moi de dire à qui je veux des Lydiens que j'ai obtenu de toi que la ville ne fût pas pillée, qu'on ne les sépare ni de leurs femmes, ni de leurs enfants; que je t'ai promis, pour prix de cette grâce, qu'ils t'apporteront d'eux-mêmes tout ce que Sardes renferme de précieux et de beau. Je suis sûr qu'une fois instruits de cela, ils s'empresseront, hommes et femmes, de t'offrir tous les objets de quelque valeur qu'ils ont en leur possession. Une autre année, tu retrouveras la ville remplie de la même quantité de richesses : si tu la pilles, les arts eux-mêmes, qu'on dit la source de l'opulence, seront détruits. Il te sera, du reste, permis, quand tu auras vu ce qu'on t'apporte, de changer d'avis et de te décider pour le pillage. Mais d'abord charge quelqu'un des tiens d'aller retirer mes trésors des mains de ceux à qui j'en avais confié la garde. »

Cyrus remercie Crésus, et fait ainsi qu'il le lui a conseillé; puis, lui adressant la parole : « Dis-moi, maintenant, Crésus, à quoi ont abouti les réponses de l'oracle de Delphes : car on assure que tu as toujours honoré particulièrement Apollon et qu'en toutes circonstances tu n'agis que d'après ses conseils[1]. — J'eusse voulu, Cyrus, qu'il en fût ainsi; mais je n'ai eu recours à Apollon qu'après avoir fait tout le contraire de ce qu'il fallait pour mériter ses faveurs. — Comment cela, dit Cyrus? dis-le moi : ce que tu dis là m'étonne. Avant d'interroger le dieu sur mes besoins, j'ai voulu éprouver s'il disait vrai. Or, les dieux, pas plus que les hommes beaux et bons, quand ils voient qu'on se défie d'eux, n'aiment ceux qui témoignent cette défiance. Ayant donc reconnu mon erreur, et me trouvant éloigné de Delphes, j'envoie demander au dieu si j'aurais des enfants. Il ne répond rien. Je lui offre quantité d'or, quantité d'argent, et je lui sacrifie des milliers de victimes, et le croyant propice, je lui demande ce que je dois faire pour avoir des enfants. Il me répond que j'en aurai : il ne me trompait point : je devins père; mais à quoi m'a-t-il servi de l'être? L'un de mes fils est muet[2] : l'autre, nature d'élite, est mort à la fleur de l'âge.[3] Accablé de ce double malheur, j'envoie demander au

1. Cf. Hérodote, liv. I, particulièrement chap. XLVI et suivants ; et plus loin, chap. XCI.
2. Cf. Hérodote, liv. I, chap. LXXXV.
3. Cf. Hérodote, liv. I, chap. XXXIV et suivants.

dieu ce qu'il faut que je fasse pour vivre heureux le reste de ma vie ; il me répond :

Connais-toi donc, Crésus, et tu vivras heureux.

Cet oracle me comble de joie; je me figure qu'en m'imposant une chose aussi facile, le dieu m'accorde le bonheur. On peut, me dis-je, connaître ou ne pas connaître les autres, mais il me semble qu'il n'y a pas d'homme qui ne se connaisse lui-même. Depuis ce moment donc j'ai vécu en paix, n'ayant eu sujet d'accuser la fortune qu'à la mort de mon fils. Mais du jour où je me suis laissé entraîner par l'Assyrien à vous faire la guerre, je me suis vu exposé à tous les dangers. Cependant je m'en suis retiré sans avoir éprouvé du mal; ce qui fait que je n'accuse point le dieu : car, dès que j'eus reconnu que je n'étais pas en état de résister, je me retirai sans échec, grâce à la protection du dieu, et tous les miens avec moi. Aujourd'hui, pour la seconde fois, séduit par mes richesses, par les prières de ceux qui me demandent de leur servir de chef, par les présents qu'ils me donnent, par les hommes dont les flatteries me font croire que je puis commander à qui je veux, que tous vont m'obéir, que je suis le plus grand des mortels; enflé de ces propos, choisi par tous les rois d'alentour pour être leur général, j'accepte le commandement, me croyant déjà le plus grand des hommes, et me méconnaissant moi-même, en me figurant que j'étais en état de lutter contre toi, issu du sang des dieux, toi le fils des rois, toi formé dès ton enfance à la vertu, tandis que le premier de mes aïeux qui fut roi obtint à la fois la liberté et le trône. Il est donc juste que, pour m'être ainsi méconnu, j'en porte la peine. Mais à présent, Cyrus, je me connais moi-même. Mais crois-tu que l'oracle d'Apollon soit vrai, quand il a dit que je serais heureux, dès que je me connaîtrais? Je te fais cette question, parce qu'il me semble que tu peux y répondre sur-le-champ : il ne tient qu'à toi de le justifier. »

Cyrus lui dit : « Donne-moi toi-même un conseil à ce sujet, Crésus : car, pour moi, quand je considère ta félicité passée, j'ai pitié de ta condition présente. Je te rends donc ta femme et tes filles, car on me dit que tu en as, tes amis, tes serviteurs et ta table servie comme autrefois. Seulement je t'interdis la guerre et les combats. — Par Jupiter, dit Crésus, ne cherche donc plus de réponse à la question relative à mon bonheur : je te le dis dès à présent, si tu fais ce que tu dis, la vie que les

hommes regardent comme la plus heureuse, et qui l'est, selon nous, sera désormais la mienne. — Et qui vit de cette vie si heureuse, dit Cyrus? — Ma femme, dit Crésus : elle a toujours partagé mes biens, mes plaisirs, mes jouissances, sans avoir aucun souci de se les procurer, sans se mêler de la guerre ni des combats. Puisque tu parais me destiner l'état que je procurais à celle que je chéris le plus au monde, je crois devoir à Apollon de nouvelles marques de reconnaissance. » En entendant ces mots, Cyrus admire cette tranquillité d'âme. Dès lors. il mène Crésus avec lui dans tous ses voyages, soit avec l'espoir d'en apprendre quelque chose d'utile, soit dans la pensée de mieux s'assurer de lui.

CHAPITRE III.

Funérailles d'Abradatas. — Mort volontaire de Panthéa. — Cyrus fait élever un monument aux deux époux.

Tous les deux vont alors prendre du repos. Le lendemain, Cyrus, ayant convoqué ses amis et tous les chefs de l'armée, prépose les uns à la réception des trésors, et ordonne aux autres de prélever, sur les richesses que livre Crésus, la part que réclameront les mages pour les dieux, d'enfermer le reste dans des coffres et de le charger sur des chariots, puis de distribuer les chariots au sort, et de les faire marcher à la suite de l'armée, partout où l'on irait, afin d'avoir toujours sous la main de quoi récompenser chacun suivant son mérite. On fait ce qu'il a ordonné.

Alors Cyrus fait appeler quelques-uns de ses serviteurs : « Dites-moi, leur demande-t-il, quelqu'un de vous a-t-il vu Abradatas? Je suis surpris que lui, qui jadis venait souvent auprès de moi, ne se rencontre nulle part. » Un des serviteurs lui répond : « Maître, il n'est plus : il est mort dans le combat en poussant son char contre les Égyptiens. Tous les autres, dit-on, ses compagnons exceptés, ont tourné le dos, quand ils ont vu de près les troupes égyptiennes. Et maintenant on dit que sa femme, après avoir enlevé son corps et l'avoir mis sur le chariot dont elle se sert ordinairement, l'a transporté sur les bords du Pactole. Là, pendant que ses eunuques et ses serviteurs creusent sous une éminence voisine un tombeau pour le mort,

on dit que sa femme, assise à terre, soutient sur ses genoux la tête de son mari, qu'elle a revêtu de ses plus beaux vêtements. » En entendant ces mots, Cyrus se frappe la cuisse, et, sautant à cheval, court, suivi de mille cavaliers, à ce triste spectacle.

Il ordonne d'abord à Gadatas et à Gobryas de prendre tout ce qu'il a de plus riches ornements, pour en revêtir cet ami mort en brave, et de le suivre ; puis, à ceux qui ont des troupeaux de bœufs, des chevaux, ou toute autre espèce de bétail, d'en amener un grand nombre à l'endroit où il se rend et qu'on leur désignera, pour les immoler à Abradatas.

Dès qu'il aperçoit Panthéa, assise à terre et le corps de son mari gisant devant elle, il fond en larmes, et dit avec douleur : « Hélas ! âme bonne et fidèle, tu es partie, tu nous as quittés. » En même temps il prend la main du mort, mais cette main reste dans la sienne : un Égyptien l'avait coupée d'un coup de hache. A cette vue, Cyrus sent redoubler sa douleur. Panthéa jette des cris lamentables, reprend cette main à Cyrus, la baise et essaye de la rejoindre au bras : « Ah ! Cyrus, s'écrie-t-elle, voilà comme il est tout entier ! Mais à quoi te sert de le regretter ? C'est à cause de moi, Cyrus, qu'il en est venu là, et, peut-être aussi à cause de toi ! Insensée ! je l'engageais continuellement à se montrer, par ses actions, digne de ton amitié : et lui, il ne songeait point au sort qui l'attendait, mais aux moyens de te servir. Et cependant il est mort sans reproche : et moi, qui lui donnais ces conseils, je vis et je suis assise près de lui. »

Durant tout ce temps, Cyrus fond en larmes sans prononcer une seule parole ; mais enfin rompant le silence : « Oui, femme, il a eu la fin la plus glorieuse ; il est mort vainqueur. Accepte ce que je te donne pour son corps. » Gobryas et Gadatas venaient d'apporter une grande quantité d'ornements précieux. « D'autres honneurs, continue Cyrus, sache-le bien, lui sont encore réservés : on lui élèvera un tombeau digne de toi et de lui, et on immolera en son honneur les victimes qui conviennent à un brave. Pour toi, tu ne resteras point sans appui : j'honorerai ta sagesse et tes autres vertus ; je te donnerai quelqu'un qui te conduise, où que tu veuilles aller. Dis-moi seulement où tu désires qu'on te mène. » Panthéa lui répond : « Ne te mets pas en peine, Cyrus : je ne te cacherai point vers qui j'ai dessein d'aller. »

Après cet entretien, Cyrus se retire, prenant en pitié la femme privée d'un tel mari, le mari qui ne doit plus revoir

une telle femme. Panthéa fait éloigner ses eunuques : « Afin, dit-elle, de m'abandonner, comme je veux, à ma douleur. » Elle ordonne à sa nourrice seule de rester, et lui recommande, quand elle sera morte, de couvrir son corps et celui de son mari du même tapis. La nourrice essaye par ses supplications de la détourner de son dessein; mais, voyant que ses instances ne font que l'irriter, elle s'assied en pleurant. Panthéa, au même instant, tire un poignard, dont elle s'était depuis longtemps munie, se frappe, et posant la tête sur la poitrine de son mari, elle expire. La nourrice, poussant des cris douloureux, couvre les corps des deux époux, comme l'avait recommandé Panthéa. Bientôt Cyrus apprend l'acte de Panthéa; il arrive tout bouleversé, pour voir s'il peut encore la secourir. Les eunuques, voyant ce qui s'est passé, tirent tous les trois leurs poignards, et se percent dans l'endroit même où elle leur avait ordonné de se tenir. Cyrus, après avoir assisté à ce triste spectacle, s'en va pénétré de douleur et d'admiration pour Panthéa. Par ses soins on rend aux morts les honneurs funèbres avec une très-grande pompe, et il leur fait élever un vaste monument. On dit que ce monument, érigé aux deux époux et aux eunuques, existe encore aujourd'hui, que sur une colonne élevée sont les noms du mari et de la femme écrits en caractères syriens, et que sur trois colonnes plus basses, on lit encore cette inscription : *Porte-sceptres.*

CHAPITRE IV.

Adusius met fin, par son adresse, aux factions des Cariens. — Hystaspe soumet la petite Phrygie. — Cyrus, suivi de Crésus, se dirige vers Babylone.

Vers le même temps, les Cariens, divisés en factions qui se faisaient la guerre entre elles, ayant du reste des habitations sur des lieux forts, implorent des deux parts le secours de Cyrus. Cyrus était alors à Sardes, faisant construire des machines et des béliers. pour battre les places qui refuseraient de se soumettre. Avec lui était Adusius, Perse qui ne manquait ni de prudence ni de talents militaires, et doué de plus du don de persuader. Cyrus l'envoie en Carie et lui donne une armée. Les Ciliciens et les Cypriotes demandent à faire partie de l'ex-

pédition. C'est pour cela que jamais Cyrus n'envoya chez eux de satrape perse et qu'il leur permit d'être gouvernés par des chefs du pays. Il se contenta de leur imposer un tribut, et, au besoin, l'obligation du service.

Adusius, suivi de son armée, arrive en Carie : quelques envoyés des deux factions viennent lui offrir de le recevoir dans leurs murs, à condition de mettre à mal leurs adversaires. Adusius suit le même système avec les deux partis : il dit des deux côtés que leurs raisons sont très-justes, leur recommandant de tenir secrète leur intelligence avec lui, afin de mieux prendre les ennemis au dépourvu. Il demande des gages de foi, et aux Cariens le serment de recevoir des troupes dans leurs murs pour le bien de Cyrus et des Perses. De son côté, il jure d'y entrer sans mauvais dessein, et uniquement à l'avantage de ceux qui l'y recevront. Cela fait, il assigne aux deux partis, à l'insu l'un de l'autre, la même nuit pour l'exécution de son projet ; il est introduit dans leurs forteresses respectives et s'y établit.

Le jour venu, assis au milieu de son armée, il mande les chefs les plus accrédités des deux factions. Ceux-ci, en se voyant les uns les autres, manifestent un vif dépit, convaincus qu'on les trompe, des deux parts. Alors Adusius leur dit : « Je vous ai promis, citoyens, d'entrer dans vos murs sans mauvais dessein et uniquement à l'avantage de ceux qui m'y recevraient. Si j'opprime l'un ou l'autre parti, je me croirai venu pour la ruine des Cariens; mais si je rétablis parmi vous la paix et la sécurité de cultiver vos campagnes, je croirai n'être ici que pour votre bien. Vivez donc, dès ce soir, unis et en bonne intelligence ; labourez tranquillement vos terres, faites échange de familles et d'enfants. Si quelqu'un essaye d'enfreindre ce règlement, Cyrus et nous, nous serons ses ennemis. » Dès ce moment les portes des forteresses sont ouvertes, les rues pleines de gens qui vont se faire visite, les campagnes couvertes de laboureurs. On célèbre des fêtes en commun ; partout règnent la paix et l'allégresse. Les choses en étaient là, quand il arrive de la part de Cyrus des messagers qui lui demandent s'il n'a pas besoin de nouvelles troupes ou de machines. Adusius répond que son armée même peut être employée ailleurs : en effet, il la conduit hors du pays, laissant seulement des garnisons dans les forteresses. Les Cariens le pressent avec instance de ne les point quitter ; et, ne pouvant le retenir, ils envoient prier Cyrus de le leur donner pour satrape.

Cependant Cyrus avait envoyé Hystaspe à la tête d'une armée dans la Phrygie, voisine de l'Hellespont. Aussitôt qu'Adusius est de retour, il reçoit ordre de prendre avec ses troupes la même route qu'Hystaspe, afin que les peuples de ces contrées se soumettent plus promptement à Hystaspe, en apprenant l'arrivée d'un renfort. Les Grecs qui habitent les bords de la mer obtiennent, à force de présents, de ne point recevoir chez eux des troupes étrangères, à condition de payer un tribut et de suivre Cyrus à la guerre, partout où il les appellera. Quant au roi des Phrygiens, il se préparait à défendre vivement ses forteresses et à ne point céder : il avait formellement déclaré sa résolution ; mais, resté presque seul par la défection de ses principaux lieutenants, il finit par se jeter entre les bras d'Hystaspe et à la merci de Cyrus. Hystaspe établit des garnisons dans les places et sort du pays avec le reste de ses troupes, grossies d'une foule de cavaliers et de peltastes phrygiens. Cyrus avait ordonné qu'après la jonction d'Adusius avec Hystaspe, les deux généraux emmèneraient, sans les désarmer, ceux d'entre les Phrygiens qui auraient embrassé son parti, et qu'ils ôteraient les armes et les chevaux à ceux qui auraient fait résistance, les réduisant à suivre l'armée avec des frondes.

Ainsi font-ils. Cyrus alors quitte Sardes, en y laissant une forte garnison d'infanterie perse, accompagné de Crésus et suivi d'une grande quantité de chariots, portant une foule d'objets précieux. Avant le départ, Crésus, ayant dressé l'état exact de tout ce que porte chaque chariot, remet cet écrit à Cyrus en lui disant : « Cyrus, avec cet état, tu sauras qui te rend fidèlement ou non ce qu'il avait sous sa garde. — Tu fais bien, répond Cyrus, de prendre cette précaution ; mais, comme ceux des miens à qui ces richesses seront confiées, y ont un droit légitime, en en volant quelque chose, ils se voleront eux-mêmes. » Cependant, il en donne l'état à ses amis et aux chefs principaux, afin qu'ils puissent distinguer parmi les préposés ceux qui seront fidèles ou non. Cyrus emmène avec eux quelques Lydiens qui lui avaient paru aimer les belles armes, les beaux chevaux, les beaux chars ; tous ceux qu'il voit prêts à faire ce qu'ils pensent lui agréer, il leur laisse les armes ; quant à ceux qu'il voit marcher à regret, il distribue leurs chevaux aux Perses qui font avec lui leur première campagne, jette leurs armes au feu, et les force de suivre une fronde à la main. Il exige pareillement que tous ceux des prisonniers qui seront privés de leurs armes s'exercent à la fronde, espèce d'arme qu'il estime

très-convenable à des esclaves : non qu'il n'y ait des occasions où les frondeurs, mêlés à d'autres troupes, peuvent être d'une grande utilité, mais tous les frondeurs ensemble, s'ils ne sont pas joints à d'autres corps, ne sauraient tenir contre une poignée de soldats armés pour combattre de près.

Cyrus, en se rendant de Sardes à Babylone, soumet les Phrygiens de la grande Phrygie, soumet les Cappadociens et réduit les Arabes sous son joug. Avec les armes de ces différents peuples, il équipe environ quarante mille cavaliers perses, et partage entre les alliés une grande partie des chevaux des vaincus. Enfin, il paraît devant Babylone à la tête d'une cavalerie nombreuse et d'une multitude infinie d'archers, d'acontistes et de frondeurs.

CHAPITRE V[1].

Premières opérations du siége de Babylone. — Prise de la ville. — Cyrus désire être traité en roi. — Son discours à ses amis. — Réponse d'Artabase et de Chrysantas. — Cyrus choisit des eunuques pour ses gardes du corps. — Discours sur l'organisation de la conduite des vainqueurs après leur conquête.

Dès que Cyrus est à Babylone, il établit toutes ses troupes autour de la ville, et va lui-même la reconnaître, suivi de ses amis et des principaux chefs des alliés. Au moment où, après avoir examiné les fortifications, il se dispose à faire retirer son armée, un transfuge sort de la ville et l'avertit que les Babyloniens ont formé le dessein de l'attaquer dans sa retraite, attendu que sa phalange, vue des remparts, leur a paru faible. Il n'était pas étonnant qu'il en fût ainsi. Comme l'enceinte de la ville investie par sa phalange était très-étendue, il était nécessaire qu'elle eût fort peu de profondeur. Sur cet avis, Cyrus, s'étant placé au centre de l'armée avec ceux qui l'accompagnaient, ordonne que les hoplites se replient de droite et de gauche par les deux extrémités et aillent se ranger derrière la partie de l'armée qui ne fera point de mouvement, en sorte que les deux parties viennent se réunir au centre, où il se trouve en per-

1. Cf., pour le siége et la prise de Babylone, Hérodote, liv. I, chapitres CLXXXIX, CXC, CXCI, et Bossuet, *Hist. univ.*, p. 359 de l'édit. Charpentier.

sonne. Cette manœuvre donne tout à la fois de la confiance et à ceux qui demeurent en place, parce que leur files vont doubler de hauteur, et à ceux qui se replient, parce qu'aussitôt après cette manœuvre ils se trouvent en face de l'ennemi. Quand les troupes qui ont eu l'ordre de marcher de droite et de gauche se sont rejointes, elles s'arrêtent, animées d'une nouvelle ardeur, les premiers rangs soutenus par les derniers et ceux-ci couverts par les premiers. La phalange se trouvant ainsi évidée, les premières et les dernières lignes sont composées des meilleurs soldats, et les moins bons demeurent au milieu; disposition excellente pour combattre et pour empêcher les lâches de fuir. De plus, les cavaliers et les gymnètes, placés aux deux ailes, se rapprochent d'autant plus du général, que le front de bataille diminue par le doublement des files. Les troupes de Cyrus, se tenant ainsi bien serrées, se retirent à reculons, jusqu'à ce qu'elles soient hors de la portée du trait. Arrivées hors de la portée du trait, elles font demi-tour à gauche, se retournant ainsi par intervalles le visage vers la ville, mais répétant plus rarement leurs haltes, à mesure qu'elles s'éloignent davantage. Quand elles se croient à l'abri du danger, elles continuent leur marche sans interruption, jusqu'à ce qu'elles aient gagné leurs tentes.

Dès qu'on est arrivé au camp, Cyrus assemble les chefs et leur parle en ces mots : « Alliés, nous avons fait le tour la ville; et, pour ma part, j'ai reconnu, à la hauteur et à la force des murailles, qu'il est impossible de la prendre d'assaut : mais plus les soldats que renferme la ville sont nombreux, plus vite, au moment où ils ne veulent pas sortir, nous pourrons, je pense, les réduire par la faim. Si donc personne n'a rien de mieux à dire, je suis d'avis que nous en formions le blocus. » Chrysantas dit alors : « Le fleuve que voici ne passe-t-il pas au milieu de la ville, avec une largeur de plus de deux stades? — Oui, par Jupiter! répond Gobryas, et telle en est la profondeur, que deux hommes, debout l'un sur l'autre, auraient de l'eau par-dessus la tête : aussi, est-il pour la place une meilleure défense que les remparts. » Alors Cyrus : « Laissons de côté, Chrysantas, dit-il, ce qui est au-dessus de nos forces; après avoir pris nos mesures, creusons au plus vite un fossé très-large et très-profond, auquel travaillera tour à tour chaque compagnie : de cette manière, il nous faudra moins de gens pour faire le guet.

On trace autour des murailles des lignes de circonvallation, et l'on ménage, dans l'endroit où elles viennent aboutir au

fleuve, un espace suffisant pour y bâtir de grandes tours; après quoi, les soldats se mettent à creuser une immense tranchée, en jetant de leur côté la terre de l'excavation. Cyrus commence par construire des forteresses au bord du fleuve, sur des pilotis de palmiers d'un plèthre au moins de longueur : il y en a, en effet, de plus grands encore dans le pays. Or, ces arbres ont la propriété de se relever sous la charge, comme les ânes à paniers. Par la solidité de ces constructions, Cyrus peut faire voir aux ennemis qu'il est bien résolu de tenir la place assiégée, et empêcher l'écroulement des terres, quand le fleuve pénétrera dans la tranchée. Il fait ensuite élever plusieurs forts de distance en distance sur la terrasse dont elle est bordée, afin de multiplier les corps de garde. Telles sont ses œuvres de siége. Cependant les assiégés, du haut des murs, se moquent de ces préparatifs, vu qu'ils ont des vivres pour plus de vingt ans. Aussi, dès que Cyrus en est informé, il divise son armée en douze parties, dont chacune doit faire la garde pendant un mois. A cette nouvelle, les Babyloniens redoublent leurs railleries, se figurant que la garde écherra aux Phrygiens, aux Lyciens, aux Arabes, aux Cappadociens, qu'ils se croient beaucoup plus attachés qu'aux Perses.

Déjà les fossés sont creusés. Cyrus apprend que le jour approche, où l'on doit célébrer à Babylone une fête, durant laquelle tous les Babyloniens passent la nuit entière à boire et à se répandre en plaisirs. A l'instant même, aussitôt que le soleil est couché, il fait ouvrir par un grand nombre d'hommes la communication entre le fleuve et les fossés : l'eau, durant la nuit, s'écoule dans les fossés, et la partie du fleuve qui traverse la ville devient guéable. Le fleuve une fois détourné, Cyrus ordonne aux chiliarques perses, fantassins et cavaliers, de venir le joindre, chacun avec ses mille hommes rangés sur deux files, et aux alliés de suivre en queue dans l'ordre accoutumé. Ils arrivent. Cyrus alors fait descendre dans le fleuve à sec ses gardes, fantassins et cavaliers, pour éprouver si le fond est solide; et, sur la réponse qu'on peut passer en toute sûreté, il assemble les chefs de la cavalerie et de l'infanterie, et leur dit : « Mes amis, le fleuve nous offre une route pour pénétrer dans la ville : entrons-y avec assurance et sans crainte, certains que les ennemis, contre lesquels nous allons marcher, sont les mêmes que nous avons déjà vaincus, lorsqu'ils avaient des alliés, qu'ils étaient bien éveillés, à jeun, couverts de leurs armes et rangés en bataille. Aujourd'hui, quand nous fondons sur eux, ils sont

plongés dans le sommeil et dans l'ivresse; tous sont en pleine confusion; et quand ils nous verront dans leurs murs, ils seront encore moins prêts à agir, vu leur effroi. Si quelqu'un de vous redoute ce qu'on dit, qu'il faut craindre, quand on entre dans une ville, que les habitants ne vous écrasent du haut des maisons; rassurez-vous complétement : s'ils montent sur leurs toits, nous avons pour allié le dieu Vulcain. Leurs portiques sont de matières combustibles; les portes faites de bois de palmier, enduites d'un bitume inflammable : nous avons beaucoup de torches qui produiront vite un grand embrasement : nous avons de la poix et de l'étoupe, qui reçoit la flamme avec rapidité; en sorte qu'il faudra bien qu'ils s'enfuient en hâte de leurs maisons ou qu'ils y soient brûlés. Allez donc! prenez vos armes : je vous conduirai avec l'aide des dieux. Vous, Gadatas et Gobryas, montrez-nous le chemin : vous le connaissez; quand nous serons entrés dans la ville, conduisez-nous droit au palais du roi. — Il ne serait pas étonnant, dit Gobryas, que les portes en fussent ouvertes durant cette nuit où toute la ville est en liesse; mais cependant nous trouverons une garde près des portes : il y en a toujours une d'établie. — Il ne faut pas négliger cet avis, dit Cyrus; mais allons, afin de prendre tous ces gens au dépourvu. »

Cela dit, on se met en marche. Tous ceux qu'on rencontre sont frappés et mis à mort, d'autres s'enfuient dans leurs demeures, d'autres jettent de grands cris : les soldats de Gobryas répondent à ces cris comme s'ils étaient en fête avec eux, et se rendent en toute hâte au palais du roi. La troupe, rangée sous les ordres de Gobryas et de Gadatas, trouve les portes du palais fermées : ceux qui ont ordre d'attaquer les gardes fondent sur eux, pendant qu'ils boivent autour d'un grand feu, et les traitent en ennemis. Uu grand bruit, des cris s'élèvent : ceux de l'intérieur entendent ce désordre. Le roi ordonne de voir ce qu'il en est, et quelques-uns accourent en ouvrant les portes. Gadatas et sa troupe, voyant les portes ouvertes, fondent sur ceux qui voulaient sortir et qui retournent sur leurs pas, les frappent et arrivent auprès du roi; ils le trouvent debout, un cimeterre nu à la main. Une foule des soldats de Gadatas et de Gobryas mettent la main sur lui : il est tué avec ceux qui l'entourent, l'un cherchant à parer le coup, l'autre fuyant, d'autres se défendant avec tout ce qu'ils peuvent. Cyrus envoie par toutes les rues des escadrons de cavalerie, avec ordre de massacrer tous ceux qu'ils trouveront dehors, et il fait inviter, par des crieurs

sachant le syrien, ceux qui sont dans leurs maisons à y rester : si quelqu'un est pris dehors, il sera massacré.

Ainsi font-ils. Gadatas et Gobryas arrivent : leur premier soin est de remercier les dieux de la vengeance qu'ils ont tirée d'un roi impie. Ils se rendent ensuite auprès de Cyrus, lui baisant les mains et les pieds, fondant en larmes de joie et de bonheur. Le jour venu, les garnisons, instruites de la prise de la ville et de la mort du roi, livrent les forteresses. Cyrus s'en saisit, y établit des troupes avec des chefs de garnison, permet aux parents de ceux qui ont été tués d'enterrer les morts, et fait publier par des hérauts un ordre général aux Babyloniens de livrer leurs armes : quiconque sera pris ayant des armes dans sa maison, sera mis à mort, et tous ceux de chez lui. On apporte les armes, et Cyrus les fait déposer dans la forteresse, pour les trouver prêtes au besoin. Ces mesures prises, il fait venir les mages : comme la ville avait été emportée l'épée à la main, il leur recommande de réserver pour les dieux les prémices du butin et les terres consacrées. Il donne les maisons des particuliers et les palais des grands à ceux qui ont le plus contribué au succès de l'entreprise ; distribuant les meilleurs lots aux plus braves, ainsi qu'il avait été décidé, et invitant à réclamer ceux qui croiraient avoir trop peu reçu. Enfin, il enjoint, d'une part, aux Babyloniens de cultiver leurs champs, de payer les tributs, de servir les maîtres qu'il leur donne ; de l'autre, il accorde aux Perses, à ceux qui partagent leurs privilèges, et à tous les alliés qui veulent demeurer avec lui, de parler en maîtres à leurs prisonniers.

Ces mesures prises, Cyrus, voulant être traité avec tous les égards qui sont dus à un roi, a le dessein d'amener ses amis à lui en faire eux-mêmes la proposition, afin qu'on soit moins blessé de le voir rarement en public et dans un appareil imposant. Voici comment il s'y prend. Un jour, au lever du soleil, il se place au lieu qu'il juge propre à son dessein. Là, il écoute tous ceux qui se présentent pour lui parler, leur répond et les renvoie. Dès qu'on sait qu'il donne audience, la foule arrive à ne savoir où se placer : on se pousse, on se dispute, on cherche tous les moyens de pénétrer jusqu'à lui ; c'est un vrai combat : les gardes font leur choix et laissent arriver qui ils peuvent. Si des amis de Cyrus, perçant la presse, viennent s'offrir à lui, il leur tend la main et leur dit : « Attendez, mes amis, que nous ayons expédié toute cette foule, nous nous reverrons ensuite à notre aise. » Les amis attendent, et la foule grossissant, gros-

sissant toujours, la nuit survient avant qu'il ait eu le loisir de leur parler. « Mes amis, leur dit-il alors, il est temps de se retirer : revenez demain matin, je veux avoir un entretien avec vous. » En entendant ces mots, les amis se retirent avec joie, n'ayant pu vaquer aux soins les plus nécessaires ; et chacun va se reposer.

Le lendemain, Cyrus se rend au même lieu : il y trouve une multitude encore plus nombreuse de gens qui veulent l'approcher : ils étaient arrivés bien longtemps avant ses amis. Cyrus donc forme autour de lui un grand cercle de Perses armés de piques, auxquels il ordonne de ne laisser avancer que les familiers, les chefs des Perses et ceux des alliés. Quand ils sont rassemblés, Cyrus leur parle en ces termes :

« Amis et alliés, nous n'avons pas jusqu'ici à nous plaindre aux dieux, que tout ce que nous avons désiré n'ait été accompli. Mais si le fruit des grandes actions se réduit à ne pouvoir plus jouir ni de soi-même, ni du commerce de ses amis, je dis volontiers adieu à un semblable bonheur. Vous avez remarqué qu'hier, ayant commencé l'audience dès le matin, je ne l'avais pas achevée le soir : et vous voyez qu'aujourd'hui les mêmes gens, et plus nombreux encore que la veille, viennent me fatiguer de leurs affaires. Si je m'y astreins, il est clair que nous n'aurons, vous et moi, que bien peu de commerce ensemble, et certainement je n'en aurai aucun avec moi-même. Je remarque, en outre, une chose ridicule. J'ai pour vous l'affection que vous méritez, et je connais à peine un seul homme parmi ceux qui m'environnent : cependant, ils se persuadent tous que, s'ils sont les plus forts à percer la foule, je dois les écouter les premiers. Il me paraît donc convenable que ceux qui auront quelque demande à me faire vous adressent d'abord leur requête à vous, mes amis, et vous demandent une introduction auprès de moi. Peut-être demandera-t-on pourquoi je n'ai pas établi cet ordre tout d'abord, et pourquoi je me suis rendu accessible à tout le monde. C'est que j'étais convaincu qu'à la guerre un chef ne doit pas être le dernier à savoir ce qu'il faut faire et à agir quand il en est besoin ; et il me semblait que le général qui se montre rarement, omet bien des choses qui auraient dû être faites. Aujourd'hui que nous venons de terminer une guerre des plus pénibles, je sens que mon esprit a besoin d'un peu de repos. Or, comme je suis incertain des mesures que nous devons prendre pour assurer votre bonheur et celui des peuples dont nous devons surveiller les intérêts, que chacun me conseille ce qu'il croit le plus avantageux. »

Ainsi parle Cyrus. Artabase, celui qui s'était donné autrefois pour son cousin, se lève et dit : « Certes, tu as bien fait, Cyrus, d'entrer dans ce propos. Pour ma part, quand tu étais encore un enfant, j'ai souhaité vivement devenir ton ami ; mais voyant que tu n'avais pas besoin de moi, j'hésitais à te rechercher. Il arriva, depuis, que tu me prias d'annoncer aux Mèdes la volonté de Cyaxare ; je pensais en moi-même que, si je te servais avec zèle en cette occurrence, je serais admis dans ton intimité, et que j'aurais la liberté de converser avec toi aussi longtemps que je le voudrais. Je m'acquittai de ma mission de manière à obtenir tes éloges. Peu de temps après, les Hyrcaniens viennent solliciter notre amitié ; nous étions pauvres d'alliés : nous les accueillons à bras ouverts. Nous nous rendons maîtres du camp des ennemis : tu n'avais pas alors, je le sais, le temps de penser à moi ; je te le pardonne. Gobryas devient notre allié ; j'en suis ravi. Gadatas en fait autant : c'était une difficulté de plus d'arriver à toi ; puis, quand les Saces et les Cadusiens deviennent nos alliés, il est juste que tu aies pour eux des égards : ils ont, en effet, mille égards pour toi. Revenus au lieu d'où nous étions partis, je te vois embarrassé des détails afférents aux chevaux, aux chars, aux machines, et j'espère qu'aussitôt que tu seras libre, j'obtiendrai de toi quelques moments. Mais survient alors l'effrayante nouvelle que tout le monde est ligué contre nous : je comprends la gravité de la situation ; me disant toutefois que, si les affaires tournent bien, il y aura désormais plénitude absolue d'intimité entre nous. Enfin, nous remportons une grande victoire : Sardes et Crésus sont en notre pouvoir ; nous sommes maîtres de Babylone ; tout nous est soumis. Cependant, j'en jure par Mithra, si je ne m'étais fait jour hier, en poussant à droite et à gauche, je ne serais jamais arrivé jusqu'à toi ; et lorsque, en me prenant la main, tu m'as ordonné de rester, cette distinction n'a servi qu'à faire remarquer à tout le monde que j'avais passé auprès de toi toute la journée sans boire ni manger ; aujourd'hui donc, s'il peut se faire que nous, qui t'avons donné beaucoup, nous ayons la faculté de te voir aussi le plus librement, tout est dans l'ordre ; autrement, je fais annoncer par ton ordre que tout le monde ait à s'éloigner de toi, excepté nous, qui, dès le principe, sommes tes amis. »

A cette conclusion, Cyrus et la plupart des chefs se mettent à rire ; le Perse Chrysantas se lève alors et dit : « Jadis, Cyrus, tu ne pouvais te dispenser de te montrer à tous, soit pour les raisons que tu as dites, soit parce que tu ne nous devais

pas de préférence : c'était notre propre intérêt qui nous avait attirés à ton service : il fallait, par tous les moyens, gagner la foule, afin qu'elle partageât de bon cœur nos fatigues et nos dangers. Aujourd'hui, puisque non-seulement c'est ton humeur, mais que tu peux te faire beaucoup d'amis dans l'occasion, il est juste que tu aies une habitation digne de toi. En effet, que gagnerais-tu en pouvoir, si tu demeurais seul, sans un foyer, la plus aimée de toutes les propriétés humaines, la plus chère, la plus légitime? Penses-tu, d'ailleurs, que nous pourrions te voir, sans rougir, exposé aux injures de l'air, tandis que nous serions à couvert sous nos toits et que nous aurions, en apparence, un sort plus doux que le tien? » Aussitôt que Chrysantas a dit ces mots, tout le monde y applaudit. Alors Cyrus se rend au palais, où ceux à qui ce lieu avait été commis apportent les richesses de Sardes. A peine entré, Cyrus offre un sanglier à Vesta, puis un autre à Jupiter-Roi, et aux autres dieux que les mages lui indiquent.

Cela fait, il s'occupe d'organiser le reste. Considérant qu'il entreprend de commander à un nombre infini d'hommes, et qu'il se dispose à fixer sa demeure dans la plus grande ville de l'univers, et que cette ville lui est aussi hostile qu'on peut l'être à un souverain, il sent la nécessité d'une garde pour la sûreté de sa personne; et, comme il sait qu'on n'est jamais plus exposé qu'à table ou au lit, durant le sommeil, il examine à qui, dans ces différentes situations, il peut se fier davantage. Or, il calcule qu'on ne doit jamais compter sur la fidélité d'un homme qui en aime plus un autre que celui qu'il a mission de garder; que ceux qui ont des enfants, des femmes, des mignons, avec qui ils vivent en bonne intelligence, sont naturellement portés à les chérir plus que tous les autres; tandis que les eunuques, étant privés de ces affections, se dévouent sans réserve à ceux qui peuvent les enrichir, leur venir en aide si on les opprime, et les élever aux honneurs; qu'aucun autre que lui ne peut leur procurer ces avantages : de plus, comme les eunuques sont ordinairement méprisés, ils ont besoin d'être à un maître qui les défende, parce qu'il n'y a point d'homme qui ne veuille, en toute occasion, l'emporter sur un eunuque, à moins qu'il ne soit protégé par un plus fort. D'ailleurs, un eunuque fidèle à son maître ne lui paraît pas indigne d'occuper une place importante. Quant à ce qu'on dit fréquemment que les eunuques sont des lâches, ce n'est point pour lui un fait démontré. Il se fonde pour cela sur l'exemple des animaux. Des chevaux fougueux

qu'on a coupés cessent de mordre et de ruer, et ne sont pas moins propres à la guerre : les taureaux coupés perdent leur humeur sauvage et indocile, sans cesser d'être vigoureux et propres au travail ; les chiens coupés sont moins disposés à quitter leurs maîtres, et ne sont pas moins bons et pour la garde et pour la chasse. Il en est de même des hommes privés de la source du désir : ils deviennent plus calmes, mais n'en sont ni moins prompts à exécuter ce qu'on leur ordonne, ni moins adroits à monter à cheval ou à lancer le javelot, ni moins avides de gloire. Ils montrent, au contraire, tous les jours, par leur ardeur, soit à la guerre, soit à la chasse, que l'émulation n'est pas éteinte dans leurs âmes. Quant à leur fidélité, c'est surtout à la mort de leurs maîtres qu'ils en ont donné des preuves : jamais personne ne s'est montré plus que les eunuques fidèle aux malheurs de leurs maîtres. Et s'ils paraissent devoir perdre quelque chose de leur force physique, le fer, dans une bataille, égale les faibles aux plus vigoureux.

D'après ces considérations, Cyrus, à commencer par les portiers, ne prend que des eunuques pour ses gardes du corps. Mais craignant que cette garde ne soit insuffisante, vu le nombre des malveillants, il songe à qui, parmi les hommes d'une autre espèce, il pourra confier sûrement la garde de son palais. Il réfléchit alors que les Perses restés chez eux mènent dans la pauvreté une vie malheureuse et pénible, tant à cause de l'âpreté du sol que parce qu'ils sont contraints à un travail manuel : il croit donc qu'ils s'estimeront heureux de remplir auprès de lui cette fonction. Il prend parmi eux dix mille doryphores, pour faire sentinelle jour et nuit autour du palais, quand il y serait, et pous l'escorter dans ses sorties. Jugeant d'ailleurs nécessaire d'avoir dans Babylone assez de troupes pour conteni les habitants, qu'il y fût ou non, il établit à Babylone une forte garnison, dont il exige que la solde soit payée par les Babyloniens, voulant par là leur ôter les moyens de nuire, les rendant aussi humbles et aussi souples que possible.

L'établissement de cette garde pour la sûreté de sa personne et celle de la ville de Babylone s'est maintenue jusqu'à nos jours. Songeant ensuite aux moyens de conserver son domaine et d'en étendre les limites, il pense que ces mercenaires pourraient ne pas autant surpasser en courage les peuples vaincus, qu'ils leur étaient inférieurs en nombre. Il a donc le dessein de retenir auprès de lui les braves guerriers qui, avec l'aide des dieux, ont contribué à ses victoires, et surtout de faire en sorte

qu'ils ne dégénèrent point de leur ancienne vertu. Cependant, pour ne pas avoir l'air de leur donner un ordre, mais afin que leur persévérance et leur amour pour la vertu leur soient inspirés par la conviction que c'est là pour eux le meilleur, il rassemble les homotimes, tous ceux dont la présence est nécessaire ou qu'il estime les dignes compagnons de ses travaux et de sa gloire, et leur parle ainsi :

« Amis et alliés, rendons de grandes actions de grâces aux dieux de nous avoir accordé les biens auxquels nous nous croyions le droit de prétendre. Nous possédons aujourd'hui un pays vaste et fertile : nous serons nourris par ceux qui le cultivent : nous avons des maisons, et, dans ces maisons, tous les meubles qu'il faut. Que nul de vous ne considère donc ces biens comme n'étant point à lui; car c'est une maxime éternelle chez tous les hommes que, quand on prend une ville, tout ce qui se trouve dans la ville, corps et biens, appartient aux vainqueurs. Loin donc que vous détruisiez injustement les biens que vous avez, ce sera une concession de votre philanthropie, d'en laisser quelque chose aux vaincus. Quant à ce que nous avons à faire à partir d'aujourd'hui, je suis d'avis que, si nous nous livrons à la paresse, à la vie molle de ces hommes, qui pensent que c'est être misérable que de travailler, que le bonheur souverain consiste à vivre oisif, je puis vous prédire tout aussitôt qu'après être devenus des êtres inutiles, nous serions bientôt privés de ce que nous avons acquis. Il ne suffit pas, pour persévérer dans la vertu, d'avoir été vertueux; on ne s'y maintient que par de continuels efforts. Mais, de même que le talent qui se néglige s'affaiblit, que les corps les plus dispos s'engourdissent dans l'inaction; ainsi la prudence, la tempérance et le courage, si l'on se relâche de leur exercice, dégénèrent en perversité. Préservons-nous donc du relâchement; ne nous laissons pas aller au plaisir. Car, selon moi, c'est un grand œuvre de conquérir un empire, mais c'est un œuvre plus grand encore de conserver ce qu'on a conquis : conquérir, en effet, ne demande souvent que de l'audace; garder ce qu'on a conquis ne peut se faire sans prudence, sans modération, sans soin extrême. L'œil sur ces vérités, exerçons-nous à la vertu plus encore qu'avant de conquérir ces biens, convaincus que plus vous avez, plus il y a de gens qui vous jalousent, vous tendent des piéges, vous deviennent hostiles, surtout si l'on a, comme nous, établi par la force sa fortune et sa puissance.

« Nous devons croire que les dieux seront avec nous; car

nous n'avons point trahi pour acquérir une possession injuste, mais on nous a trahis, et nous nous sommes vengés. Ce qu'il y a ensuite d'essentiel après cette faveur, nous devons nous le procurer : c'est de dominer, supérieurs par notre vertu, les peuples soumis à notre domination. Le chaud, le froid, le manger, le boire, la fatigue, le sommeil, nous sommes obligés de partager ces sensations avec nos esclaves ; et cependant, tout en les partageant, il faut nous efforcer de nous montrer supérieurs à eux en ce point ; mais, à l'égard de la science et des exercices de la guerre, il ne faut jamais leur en faire part, à eux dont nous voulons faire nos laboureurs et nos tributaires : nous devons conserver notre supériorité sur eux dans ces exercices, sachant que ce sont là des instruments de liberté et de bonheur que les dieux ont donnés aux hommes. Enfin, par la même raison que nous avons dépouillé les vaincus de leurs armes, nous ne devons jamais nous dessaisir des nôtres, bien pénétrés de cette maxime que, plus on est près de ses armes, moins on éprouve de résistance à ses volontés. Quelqu'un se dira peut-être : « A quoi donc nous sert-il d'avoir réussi dans toutes nos entreprises, s'il nous faut encore supporter la faim, la soif, les fatigues, les soucis ? » Mais il faut savoir qu'on est d'autant plus sensible à la possession d'un bien, qu'il en a coûté plus de peine pour l'avoir. La peine est l'assaisonnement du plaisir : sans le besoin, les mets les plus exquis seraient insipides. Puisque tout ce que les hommes peuvent souhaiter, la divinité l'a mis entre nos mains, et qu'il dépend de chacun de nous de s'en rendre la jouissance plus agréable, un homme placé dans ces conditions aura sur l'indigent l'avantage de pouvoir se procurer des mets plus agréables s'il a faim, des boissons plus agréables s'il a soif, une couche plus agréable s'il veut se reposer. Je soutiens donc que nous devons redoubler d'efforts pour être des gens de bien, afin de nous assurer la jouissance la plus noble et la plus douce, et de nous garantir du plus grand des maux. Car il est infiniment moins fâcheux de ne pas acquérir un bien, qu'il n'est affligeant de le perdre. Songez aussi quelle raison nous aurions d'être pires qu'autrefois. Serait-ce parce que nous sommes les maîtres ? Mais convient-il que celui qui commande vaille moins que ceux qui obéissent ? Serait-ce parce que nous paraissons plus heureux qu'autrefois ? Mais peut-on dire que le bonheur doive conduire à la méchanceté ? Nous avons des esclaves. Mais comment les corrigerons-nous, s'ils sont méchants ? Convient-il, quand on est méchant, de châtier les autres pour leur méchan-

cété et leur perfidie? N'oubliez pas non plus que nous allons soudoyer des troupes pour la garde de nos personnes et de nos maisons. Quelle honte ce serait pour nous, si nous croyions qu'il nous faut des doryphores pour notre sûreté, et que nous ne fussions pas nous-mêmes nos doryphores! Il faut bien savoir ceci, qu'il n'y a pas de meilleure garde que de devenir beau et bon : c'est là la véritable escorte : celui que n'accompagne point la vertu, rien ne doit lui réussir.

« Que faut-il donc faire, selon moi? Le moyen de s'exercer à la vertu? Le moyen de la pratiquer? Rien de nouveau, mes amis, dans ce que je vais vous dire. De même qu'en Perse les homotimes vivent auprès des bâtiments de l'État; de même ici, devenus tous nobles, nous devons suivre le même plan de vie : vous, l'œil sur moi, vous jugerez si je remplis exactement mes devoirs; moi, l'œil sur vous, ceux en qui je remarquerai le désir de faire ce qui est beau et bon, je les récompenserai. Que les enfants qui naîtront de nous reçoivent cette éducation. Nous-mêmes, nous deviendrons meilleurs, en nous efforçant de donner à nos enfants les meilleurs exemples, et nos enfants, supposé qu'ils veuillent être méchants, ne voyant et n'entendant rien de honteux, passeront leurs jours dans la pratique de ce qu'il y a de beau et de bon. »

LIVRE VIII.

CHAPITRE PREMIER.

Chrysantas approuve les paroles de Cyrus et persuade aux autres de l'honorer comme un roi. — Offices du palais créés par Cyrus. — Pour faire aimer la vertu, il la pratique. — Passion de Cyrus pour la chasse. — Sa magnificence. — Sa politique avec les esclaves et les seigneurs.

Ainsi parle Cyrus. Chrysantas alors se lève et dit : « Oui, souvent, mes amis, et en d'autres occasions, j'ai reconnu qu'un bon prince ne diffère point d'un bon père. Les pères pourvoient à ce que leurs enfants ne manquent jamais de biens ; de même Cyrus me semble nous donner des conseils à l'aide desquels nous devons vivre toujours heureux. Mais comme il me paraît être resté trop vague dans ce qu'il devait expliquer, j'essayerai d'y suppléer pour ceux qui ne savent pas. Considérez ceci : une ville ennemie a-t-elle jamais été prise par des troupes mal disciplinées ? Une ville amie a-t-elle jamais été défendue par de semblables troupes ? Une armée désobéissante a-t-elle jamais remporté la victoire ? Dans un combat, les hommes ne sont-ils pas plutôt vaincus, quand ils songent à pourvoir chacun à leur sûreté personnelle ? Quelle chose bonne a été accomplie par des hommes qui n'obéissaient pas à qui valait mieux qu'eux ? Quelles villes ont été bien gouvernées ? Quelles maisons bien administrées ? Quels navires conduits à leur destination ? Et nous, les biens que nous avons en ce moment, par quelle voie nous les sommes-nous procurés, si ce n'est par notre obéissance à notre général ? Grâce à cette obéissance, nous allions jour et nuit où il fallait aller, marchant serrés à la voix du chef ; notre choc était irrésistible, et nous ne laissions rien d'imparfait dans ses ordres. Si donc l'obéissance paraît le plus

grand des biens pour acquérir des richesses, sachez qu'elle est encore le plus grand des biens pour conserver ce que l'on a acquis. Autrefois plusieurs d'entre nous ne donnaient d'ordre à personne, ils en recevaient; aujourd'hui, vous tous qui êtes ici présents, vous vous trouvez dans une situation telle, que vous commandez les uns à un plus grand nombre d'hommes, les autres à un plus petit. Vous voulez tous qu'ils vous soient soumis : de la même manière nous devons tous obéir à ceux qui ont autorité sur nous. Il y a toutefois cette différence entre nous et des esclaves, que les esclaves ne suivent leurs maîtres que par force, tandis que nous, si nous voulons agir en hommes libres, nous devons faire de bon gré ce que nous croyons le plus digne de louange. Vous verrez qu'une ville qui n'est pas soumise au gouvernement d'un seul, quand elle veut bien obéir aux magistrats, n'est point exposée à subir la loi des ennemis. Soyons donc, comme Cyrus nous le recommande, près de la demeure royale; exerçons-nous à tout ce qui peut nous garantir ce que nous possédons, et montrons-nous prêts à exécuter au besoin tout ce qu'il plaira à Cyrus de nous ordonner; car il faut bien comprendre que Cyrus ne peut rien faire pour son bien qui ne soit pour le nôtre, puisque nos intérêts sont les mêmes et que nous avons les mêmes ennemis. »

Ainsi parle Chrysantas : plusieurs des assistants, Perses et alliés, se lèvent et appuient ses paroles. Il est décidé que les nobles se rendront tous les jours à la porte, pour y recevoir les ordres de Cyrus, et y demeureront jusqu'à ce qu'il les congédie. Ce qui fut alors établi est pratiqué encore en Asie par ceux qui obéissent au roi : ils se rendent à la porte du palais pour faire leur cour. On a vu jusqu'ici que le but de toutes les institutions de Cyrus était d'affermir sa puissance et celle des Perses : aussi ont-elles été maintenues constamment par les rois qui sont venus après lui. Elles ont éprouvé, d'ailleurs, le sort de toutes les choses humaines : quand il y a un bon prince, les lois sont observées avec exactitude ; quand le prince est mauvais, on les observe mollement. Ainsi les nobles se rendaient tous les jours à la porte de Cyrus, avec leurs chevaux et leurs armes, suivant le règlement adopté par les braves guerriers qui avaient contribué à renverser l'empire des Assyriens.

Cyrus prépose alors différents officiers à divers détails d'administration, percepteurs des tributs, payeurs des dépenses, inspecteurs des ouvrages publics, gardes du trésor, surveillants des approvisionnements publics : il prépose au soin des che-

vaux et des chiens ceux qu'il croit les plus capables de mettre ces animaux en état de lui servir. A l'égard de ceux qu'il destine à être les supports de sa prospérité, il ne commet à personne le soin de veiller à ce qu'ils deviennent aussi bons que possible, mais il croit que cette fonction ne convient qu'à lui. Il savait que dans une bataille, ce serait parmi ces hommes-là qu'il choisirait ceux qui devaient marcher à ses côtés ou à sa suite lorsqu'il courrait les plus grands dangers; que c'était de leur corps qu'il aurait à tirer les taxiarques de l'infanterie ou de la cavalerie, les généraux qu'il enverrait commander, à son défaut; les gardiens et les satrapes des villes et des provinces entières; les ambassadeurs qu'il aurait à députer, regardant comme essentiel de venir à bout de ses desseins sans recourir à la guerre. Or, s'il n'avait pas d'hommes capables d'exécuter les affaires importantes et compliquées, il sentait bien que tout irait mal, tandis que, s'il avait des serviteurs comme il faut, tout marcherait à son gré. Il résolut donc de se livrer tout entier à cette surveillance. Il pensait que ce serait pour lui un exercice de vertu, persuadé que, quand on n'est pas soi-même vertueux, on ne peut exciter les autres à tout ce qu'il y a de beau et de bon. Ces réflexions le conduisirent à comprendre que, pour surveiller les grands, il lui fallait, avant tout, du loisir. Mais voyant, d'un côté, que les dépenses nécessaires dans un empire aussi vaste que le sien ne lui permettaient pas de négliger les finances; de l'autre, que, s'il voulait y veiller par lui-même, il ne lui resterait pas, vu l'immensité de ses domaines, un seul moment pour s'occuper d'un objet d'où dépend le salut de l'empire; l'esprit attentivement tourné vers le moyen de bien administrer ses finances et de se ménager du loisir, il s'avise de prendre pour règle de conduite l'ordre qui s'observe dans les corps militaires. Les décadarques veillent sur la décade, les lochages sur les décadarques, les chiliarques sur les lochages, et les myriarques sur les chiliarques, en sorte que dans une armée, il n'y a personne qui n'ait un chef, fût-elle de plusieurs myriades; or, quand le général veut donner un commandement, il lui suffit de donner l'ordre aux myriarques. Cyrus forme sur ce modèle son plan d'administration : il règle tout, en conférant avec peu de personnes, et il lui reste plus de temps libre que n'en a le chef d'une maison ou le commandant d'un vaisseau. Cet ordre établi, il engage ses amis à s'y conformer et les fait participer ainsi au loisir qu'il s'est ménagé.

Il tourne ce loisir vers lui-même et vers ceux qui l'entourent,

et il commence, avec l'autorité d'un chef, à rendre ceux qu'il s'est associés tels qu'il les désire. Et d'abord, tous ceux qui, se trouvant assez riches pour vivre sans être obligés de travailler, manquaient de venir aux portes, il leur en demandait la raison, présumant que ceux qui s'y rendraient assidûment n'oseraient rien faire de criminel ni de honteux sous le regard de leur chef, et avec la pensée que rien de ce qu'ils feraient n'échapperait aux hommes les plus distingués, et que pour ceux qui ne s'y rendraient pas, on pourrait imputer leur absence à la débauche, à l'injustice, à la négligence. Expliquons donc d'abord comment il s'y prenait pour forcer même ceux-ci à se présenter. Il ordonnait à quelqu'un de ses plus intimes amis d'aller se saisir de leurs biens, en disant seulement qu'il prenait ce qui était à lui. Cela fait, les dépouillés venaient au plus vite se plaindre de cette injustice. Cyrus, durant longtemps, ne se donnait pas le loisir de les entendre ; puis, quand il les avait entendus, il renvoyait à un terme éloigné le jugement de l'affaire. Il espérait ainsi les accoutumer à faire leur cour, se rendant moins odieux que s'il les eût contraints par un châtiment. Voilà son premier moyen de leur apprendre à se montrer toujours présents. Un autre qu'il employait aussi, c'était de charger des commissions les plus faciles et les plus lucratives ceux qui se présentaient à lui : un autre encore, c'était de ne rien accorder aux absents. Enfin le plus puissant de tous était la contrainte envers ceux qui avaient résisté aux précédents : il les dépouillait réellement de toutes leurs possessions, pour les donner à un autre, de qui il comptait tirer plus de services : par là, il remplaçait un mauvais ami par un ami utile. Le roi actuel s'informe encore, quand on s'absente, de la raison qui fait manquer à ce devoir.

Ainsi se conduisait-il à l'égard des absents. Pour ceux qui se présentaient assidûment, il croyait qu'étant leur chef il les porterait infailliblement à tout ce qu'il y a de beau et de bon, s'il s'efforçait lui-même de se montrer à ses sujets paré de toute espèce de vertus. Il convenait que les lois écrites peuvent contribuer à rendre les hommes meilleurs, mais il disait qu'un bon prince est une loi voyante, qui observe en même temps qu'elle ordonne, et qui punit le délinquant.

D'après ces principes, il considère, avant tout, ce qui regarde les dieux, et paraît s'en occuper avec d'autant plus de zèle, qu'il est arrivé au plus haut point de prospérité. Il commence par établir des mages, et lui-même, sans y jamais manquer, il célèbre avec le jour les louanges des dieux, et offre chaque jour

des sacrifices à ceux des dieux que les mages lui désignent : institution qui dure encore aujourd'hui sous le roi régnant. Les autres Perses imitent Cyrus en ce point, avec la pensée de devenir eux-mêmes plus heureux, s'ils rendent hommage aux dieux, à l'exemple du plus heureux des souverains. Ils peuvent, du reste, être agréables à Cyrus en agissant ainsi. Cyrus, de son côté, regarde leur piété comme un bien pour lui, de même que, quand on navigue, on aime mieux se trouver avec des gens de bien qu'avec des impies. Il avait d'ailleurs la conviction que, si tous ceux qui l'approchaient craignaient les dieux, ils auraient bien moins de penchant à des actes impies envers lui, qui se considérait comme le bienfaiteur de ses familiers. En faisant voir qu'il estimait au plus haut degré quiconque ne se montrait injuste ni envers un ami ni envers un allié, et en ayant toujours l'œil fixé sur la justice la plus rigoureuse, il espérait amener les autres à s'abstenir de tout gain illicite, et à ne chercher que des profits légitimes. Il se persuadait qu'il inspirerait mieux la pudeur, s'il les respectait assez tous pour ne jamais rien dire ou rien faire devant eux qui pût les blesser. Il espérait qu'il en serait ainsi, d'après ce fait, que les hommes respectent plus, je ne dis pas leur chef, mais celui même qu'ils ne craignent point, s'il se respecte lui-même, que s'il ne se respecte pas; de même que, quand on sait qu'une femme se respecte, on est plus disposé à la respecter en la voyant.

Il croyait que le meilleur moyen de maintenir l'obéissance parmi ceux qui l'approchaient, c'était de récompenser plus libéralement ceux qui obéissaient sans réplique, que ceux qui faisaient preuve des vertus les plus grandes et les plus laborieuses. Il ne cessa jamais d'avoir cette conviction et de la mettre en pratique. En donnant l'exemple de la tempérance, il y formait tous les autres. En effet, quand on voit se montrer tempérant celui qui peut le plus impunément s'abandonner à sa fougue, ceux qui sont moins puissants n'oseraient ouvertement se laisser aller à l'insolence. Il mettait cette différence entre la pudeur et la tempérance, que ceux qui ont de la pudeur craignent de faire à découvert une action honteuse, tandis que ceux qui sont tempérants s'en abstiennent même en secret. Il jugeait qu'il donnerait une grande leçon de modération, en montrant que les plaisirs qui s'offraient sans cesse à lui ne pouvaient le distraire de ses devoirs, et qu'il ne se les permettait que comme délassement d'un travail honnête.

Par cette conduite, il établit à ses portes beaucoup de défé-

rence de la part des inférieurs, toujours prêts à céder aux supérieurs, et des deux parts une grande réserve et une concorde harmonieuse. On n'eût entendu là ni les éclats de la colère, ni les rires d'une joie immodérée; en les voyant, on eût dit, ce qui était, un vie sagement ordonnée. Voilà ce que voyaient et ce que faisaient ceux qui vivaient aux portes.

Afin de former à la guerre, il emmenait à la chasse ceux qu'il croyait utile de façonner à ces exercices; et il pensait que la chasse est le meilleur apprentissage de la guerre, la véritable école de l'équitation. Pour se tenir en selle sur toute espèce de terrains, la chasse y rend fort habile, vu la nécessité de poursuivre les bêtes qui fuient, et elle rend capable d'agir à cheval par l'émulation et le désir d'atteindre le gibier. L'abstinence, le travail, le froid, le chaud, la faim, la soif, c'est surtout à la chasse qu'il accoutumait ses familiers à les supporter; et maintenant même, le roi et ceux qui l'entourent continuent d'agir ainsi.

La conviction où était Cyrus qu'on n'est pas digne de commander, quand on n'est pas plus parfait que ceux auxquels on commande, est, d'après ce qu'on vient de dire, manifeste aux yeux de tous. En exerçant ainsi ceux qui l'entouraient, il s'exerçait beaucoup plus encore lui-même à la tempérance, aux arts et aux manœuvres de la guerre. En effet, il ne les menait à la chasse que quand il n'y avait point nécessité de rester. Et pour lui, quand il y avait nécessité, il chassait, dans la maison, les animaux nourris dans les parcs. Il ne prenait jamais de repos qu'après s'être fatigué jusqu'à suer, et ne faisait donner à manger aux chevaux qu'après les avoir travaillés. Il appelait à cette chasse ses porte-sceptres, qui étaient autour de lui. Il avait, ainsi que ceux qui l'entouraient, une très-grande supériorité dans tous les nobles exercices, grâce à cette application continuelle; et il pouvait être proposé comme un modèle en ce genre. De plus tous ceux qu'il voyait en quête du bien, il les honorait de présents, de dignités, de places, de toute espèce de distinctions. De là naissait une émulation générale à qui se montrerait le meilleur aux yeux de Cyrus.

Nous croyons avoir remarqué dans Cyrus cette règle de conduite qu'un prince, pour s'attacher ses sujets, ne doit pas seulement être meilleur qu'eux, mais user d'une sorte d'artifice. Il prit donc l'habillement des Mèdes, et engagea ses familiers à s'en revêtir. Cet habillement, en effet, a l'avantage de cacher les défauts du corps et de faire paraître plus grands et plus

beaux ceux qui le portent ; la chaussure médique étant faite de manière à placer dedans, sans qu'on s'en aperçoive, de quoi paraître plus grand qu'on n'est. Il approuvait l'usage de se peindre les yeux, afin de paraître avoir de plus beaux yeux qu'on n'en a, et de se farder pour se donner un plus beau teint que de nature[1]. Il recommandait de ne jamais cracher ni se moucher en présence de personne, et de ne détourner jamais la tête pour regarder quoi que ce soit, comme n'étant affecté de rien. Tout cela lui semblait propre à empêcher les chefs de se déconsidérer.

Tous ceux qu'il croyait susceptibles du commandement, il les faisait se revêtir, s'exercer ainsi, et se donner un extérieur respectable : ceux, au contraire, qu'il destinait à l'esclavage, loin de les exciter à embrasser la vie laborieuse des hommes libres, il ne leur permettait pas même l'usage des armes ; mais il veillait à ce qu'ils eussent de quoi boire et de quoi manger en vue des exercices libéraux. Ainsi, quand ils rabattaient le gibier vers les cavaliers dans la plaine, il leur permettait d'emporter des vivres pour la chasse, ce qui était défendu aux gens de condition libre ; dans les voyages, il les conduisait vers l'eau, comme des bêtes d'attelage : quand il était l'heure de dîner, il s'arrêtait pour les faire manger, afin qu'ils ne fussent pas atteints de boulimie. De cette manière, ces gens, aussi bien que les nobles, l'appelaient leur père, quoique ses soins ne tendissent qu'à perpétuer leur esclavage.

Voilà comment Cyrus affermit dans son entier l'empire des Perses. Pour lui, personnellement, il ne craignait rien des peuples qu'il venait de soumettre : outre qu'il les voyait lâches et divisés, aucun d'eux ne l'approchait ni la nuit, ni le jour. Cependant il voyait encore parmi eux des hommes distingués, qui se tenaient en armes et demeuraient unis, et il savait qu'il y avait des chefs de cavaliers, et d'autres de fantassins. Il reconnaissait à certains les sentiments et le talent requis pour commander. Ces mêmes hommes communiquaient fréquemment avec ses gardes et venaient souvent le visiter lui-même : rencontre inévitable, puisqu'il les employait aussi à son service : il y avait donc danger de leur part et de plusieurs côtés. Aussi réfléchit-il aux moyens de se mettre à l'abri de leurs tentatives,

1. « Avec ces amples vêtements, dit M. Adolphe Garnier, ce fard et surtout sa coiffure artificielle, Cyrus nous apparaît comme le précurseur de Louis XIV, et Xénophon comme son grand maître des cérémonies. » *Mémoire sur Xénophon*, p. 52.

et il jugea d'abord qu'il n'était pas à propos de les désarmer et de leur interdire le métier de la guerre, injures d'où pouvait naître le bouleversement de son empire ; qu'ensuite ne plus les laisser approcher de lui et leur témoigner de la défiance, ce serait une déclaration de guerre. Au lieu de tout cela, il crut que le parti le meilleur et le plus digne pour sa sûreté, c'était de se les rendre amis plus qu'ils n'étaient entre eux. Or, comment il nous semble être arrivé à se faire aimer, nous allons essayer de le dire.

CHAPITRE II.

Divers moyens employés par Cyrus pour se faire des amis; présents de table, cadeaux, bienveillance, affabilité, envois de médecins à ceux qui sont malades. — Institution de combats propres à entretenir l'émulation.

Et d'abord il se montra de tout temps et sans cesse attentif à laisser paraître la bonté de son cœur. Comme il savait qu'il est difficile d'aimer ceux qui paraissent nous haïr, et de vouloir du bien à qui nous veut du mal, il pensait aussi qu'il est impossible que ceux qui se croient aimés haïssent ceux dont ils savent avoir reçu des preuves d'affection. Tant que sa fortune ne lui permit pas d'être libéral, on le vit prévenir les besoins de ceux qui l'entouraient, s'employer pour eux, se réjouir avec eux de leurs joies, s'affliger de leurs maux, et, par ces moyens, se mettre en quête de leur amitié. Mais quand la fortune lui permit d'être libéral, il comprit bien, selon nous, que le plaisir le plus sensible que, à dépense égale, les hommes puissent se faire entre eux, c'est de s'inviter réciproquement à boire et à manger. Dans cette pensée, il ordonna que la salle fût toujours couverte de mets semblables à ceux qu'on lui servait à lui-même et suffisants pour un grand nombre de convives; et tout ce qu'on y servait, sauf ce qui était indispensable pour lui et pour ses commensaux, était distribué par son ordre à ceux de ses amis à qui il voulait donner une marque de souvenir ou d'attention. Il en envoyait quelquefois à ceux des gardes, qui s'étaient distingués ou par leur vigilance ou par leur zèle à le servir ou par d'autres actions semblables, montrant par là qu'il connaissait les gens empressés à lui plaire.

Il en usait de même pour les serviteurs dont il avait à se louer. De plus, il faisait apporter sur sa table toutes les viandes qui leur étaient destinées, s'imaginant que ce moyen devait produire chez eux, comme dans les chiens, un attachement plus grand pour leur maître. Quand il voulait mettre en honneur quelqu'un de ses amis, il lui envoyait un plat de sa table. Et encore aujourd'hui, quand on voit quelqu'un à qui le roi envoie de sa table, tout le monde a pour lui plus de respect, se figurant qu'ils sont en faveur et en état d'obtenir ce qu'ils demandent. Au reste, ce n'est pas seulement pour cette raison qu'on aime tant les plats envoyés de la table du roi, mais parce qu'en réalité ce qui en vient est de nature à plaire bien davantage : et il n'y a là rien qui doive étonner. De même que les autres arts donnent des produits de beaucoup supérieurs dans les grandes villes, ainsi les plats préparés pour le roi sont de beaucoup mieux apprêtés.

Dans les petites villes ce sont les mêmes gens qui font lit, porte, charrue, table, et qui, de surplus, bâtissent une maison ; heureux quand ces métiers donnent de quoi manger à qui les exerce ! Or, il est impossible qu'un homme qui fait tant de métiers les fasse bien tous. Dans les grandes villes, au contraire, où une foule de gens ont le même besoin, un seul métier nourrit son homme : quelquefois même, il n'exerce pas tout son métier : l'un fait des chaussures d'hommes, l'autre de femmes ; l'un vit seulement de la couture des souliers, l'autre de la coupe du cuir ; l'un taille les tuniques, l'autre ne fait qu'en assembler les parties. Nécessairement un homme dont le travail est borné à un ouvrage restreint doit y exceller. On peut en dire autant de l'art culinaire. Celui qui n'a qu'un homme pour faire son lit, soigner sa salle, pétrir le pain, préparer toutes sortes de ragoûts, doit s'accommoder à tout, comme on le lui présente : mais où chacun a sa tâche particulière, l'un de faire bouillir les viandes, l'autre de les rôtir, celui-ci de cuire le poisson dans l'eau, celui-là de le griller, un autre de faire le pain, non pas de toute manière, mais de la seule qui convienne à son maître, il me semble que là, de toute nécessité, chaque chose doit être faite dans la perfection. Voilà pourquoi les mets qu'on servait chez Cyrus étaient mieux apprêtés qu'ailleurs [1].

Quant aux autres moyens, dont il usait avec adresse pour se

1. Voyez, pour ce paragraphe, les judicieuses réflexions de M. Adolphe Garnier sur la découverte, faite par Xénophon, des bons effets de la division du travail. *Mémoire sur Xénophon*, p. 40 et suivantes.

faire aimer, je vais les dire. S'il eut l'avantage d'avoir le plus de revenus parmi les hommes, il eut le mérite bien plus précieux encore de les surpasser tous en libéralité. Cyrus a commencé, et maintenant encore les rois de Perse donnent avec magnificence. Quels amis, en effet, sont plus riches que ceux des rois de Perse? Quel autre habille plus superbement les gens de sa suite, et distribue comme lui des bracelets, des colliers, des chevaux à frein d'or, ornements qu'on ne peut tenir que de la main du roi? Quel autre a plus mérité, par ses bienfaits, de se voir préféré à des frères? à un père, à des enfants? Quel autre que le roi de Perse peut aussi facilement se venger de nations ennemies, séparées par un intervalle de plusieurs mois de marche? Quel autre, après sa mort, quel autre que Cyrus fut honoré du titre de père par les peuples dont il avait détruit l'empire? Or, ce titre est plutôt celui d'un bienfaiteur que d'un spoliateur.

Nous savons encore que ceux qu'on appelle les yeux et les oreilles du roi, c'est par des présents et des honneurs qu'il se les était attachés. La grandeur de ses largesses envers ceux qui lui donnaient des avis importants excitait les autres à observer et à écouter tout ce qu'ils croyaient de nature à servir le roi : ce qui a fait croire à bien des gens que le roi avait beaucoup d'yeux et d'oreilles. Or, si l'on croyait qu'il leur fût plus avantageux de n'avoir qu'un seul œil bien choisi, on croirait mal. Un seul homme ne peut pas bien voir, un seul ne peut pas bien entendre : et de plus ce serait défendre aux autres de s'en mêler, que de donner à un seul cette commission exclusive, et, quand on saurait que celui-là seul est un œil, on verrait qu'il faut s'en défier. Mais il n'en est pas ainsi; et quiconque assure avoir vu ou entendu des choses qui méritent attention, le roi les écoute, et voilà pourquoi l'on dit qu'il a beaucoup d'oreilles et beaucoup d'yeux. Par la même raison on craint de dire quelque chose qui déplaise au roi, comme s'il l'entendait, et de rien faire qui lui déplaise, comme s'il était là ; aussi, loin qu'on osât mal parler de Cyrus, chacun n'était pas moins réservé dans ses discours que si tous les assistants eussent été les yeux et les oreilles du prince. Or, d'où venait cette disposition des esprits, sinon de ce qu'il récompensait magnifiquement les plus petits services?

Qu'il ait poussé loin la magnificence de ses dons, étant trèsriche, cela n'a rien d'étonnant; mais que, roi, ses bons offices et ses soins lui aient acquis des amis, c'est ce qu'on ne saurait

trop admirer : on va même jusqu'à dire qu'il donna des signes non équivoques de honte, pour avoir été vaincu en bons offices rendus à des amis. On raconte qu'il avait coutume de dire que la conduite d'un bon roi ne diffère point de celle d'un bon pasteur. Comme le pasteur ne tire de profit de ses troupeaux qu'autant qu'il leur donne l'espèce de bonheur dont ils sont susceptibles, de même le roi n'est bien servi par les villes et par les hommes qu'en les rendant heureux. Il n'est pas étonnant que, avec de pareils sentiments, il ait eu l'ambition de se distinguer parmi tous les hommes par sa bienfaisance.

Comme exemple, je rapporterai la belle leçon que Cyrus donna un jour à Crésus. Crésus lui reprocha qu'à force de donner il deviendrait pauvre, tandis qu'il était maître d'entasser dans son palais plus de richesses qu'aucun homme n'en eût jamais possédé. Cyrus, dit-on, lui demanda : « Et combien d'or crois-tu que j'aurais aujourd'hui, si, d'après tes conseils, je l'avais accumulé depuis que je suis souverain et maître ? » Crésus lui fixe une très-grosse somme. Alors Cyrus : « Eh bien ! Crésus, dit-il, envoie avec Hystaspe, que voici, un homme qui ait ta confiance, et toi, Hystaspe, va trouver mes amis : dis-leur que j'ai besoin d'argent pour une affaire, et de fait, j'en ai besoin. Prie chacun d'eux de m'en fournir le plus qu'il pourra, et d'en donner l'état, signé et scellé, à l'envoyé de Crésus, qui me l'apportera. » Il écrit des lettres contenant ce qu'il vient de dire, y appose son sceau, et charge Hystaspe de les porter : par ces mêmes lettres, il demande que l'on reçoive, comme un de ses amis, Hystaspe qui vient les remettre. Aussitôt qu'Hystaspe est de retour avec l'envoyé de Crésus qui apporte les réponses, Hystaspe dit : « Roi Cyrus, tu peux désormais me regarder comme un homme riche : tes lettres m'ont valu d'innombrables présents. — Voilà donc déjà, Crésus, dit Cyrus, un fonds qui nous est assuré ; mais, ajoute-t-il, vois le reste, et calcule les sommes dont je pourrais disposer. » Crésus, dit-on, en fait le calcul : or, il trouve qu'elles excèdent de beaucoup celles que, selon lui, en cas de besoin, Cyrus aurait pu avoir dans ses trésors, en amassant. Ce compte fait : « Tu vois, reprend Cyrus, que je ne suis pas aussi pauvre que tu croyais. Et cependant tu veux que, pour grossir mon trésor, je m'expose à l'envie, à la haine, et que je paye des gens pour le garder. Les amis que j'enrichis, voilà, selon moi, mes trésors : ils sont pour ma personne et pour mes biens une garde plus sûre que ne seraient des mercenaires. Je te ferai pourtant un aveu. Oui, Crésus, cette pas-

sion que les dieux ont mise dans nos âmes, en nous faisant tous pauvres, je ne puis la dominer en moi; je suis avide de richesses comme tous les autres; mais il y a entre eux et moi cette différence : quand ils ont plus d'argent qu'il ne leur en faut pour leurs services, ou ils l'enfouissent, ou ils le laissent rouiller, ou ils se donnent bien du mal à le compter, à le mesurer, à le peser, à le remuer, à le contempler; cependant, avec tout cet argent dans leurs coffres, ils ne prennent pas plus d'aliments que leur estomac ne peut en contenir, autrement ils crèveraient; ils ne se couvrent pas de plus de vêtements qu'ils n'en peuvent porter, autrement ils étoufferaient; de sorte que ces biens superflus ne sont pour eux qu'une gêne. Moi donc, cédant aux dieux, je désire toujours de nouvelles richesses; mais, une fois qu'elles sont acquises, je subviens aux besoins de mes amis, quand une fois les miens ont été satisfaits : en enrichissant les uns, en faisant du bien aux autres, je m'assure une amitié bienveillante d'où je recueille le repos et la gloire, fruits qui ne pourrissent point et dont l'excès ne fait point mal : plus la gloire s'accroît, plus cet accroissement donne de grandeur et de beauté, plus son poids s'allége, plus elle semble donner de légèreté à ceux même qui la portent. Apprends donc, Crésus, que je n'envisage pas comme le souverain bonheur d'avoir de grands biens uniquement pour les garder : en ce cas, les plus heureux des hommes seraient les soldats en garnison, puisqu'ils gardent tout ce qu'une ville renferme. Mais celui qui, après avoir acquis des richesses par une voie juste, sait en user avec noblesse, celui-là est, selon moi, le plus heureux des hommes. » Voilà ce que disait Cyrus, et ce qu'il disait il le faisait aux yeux de tous.

De plus, comme il avait observé que les hommes, tant qu'ils se portent bien, sont attentifs à se procurer et à mettre en réserve tout ce qui sert dans l'état de santé, mais qu'ils négligent de se munir de ce qui est utile dans les cas de maladie, il voulut remédier à ce défaut de prévoyance; et, n'épargnant rien sur ce point, il appela auprès de lui les meilleurs médecins pour l'aider dans cette œuvre, n'entendant point parler d'instruments utiles, de remèdes, d'aliments, de liqueurs salutaires, qu'il ne voulût en avoir provision. Si quelqu'un de ses familiers tombait malade, il veillait lui-même à son traitement et lui faisait donner les secours nécessaires. Le malade recouvrait-il la santé, Cyrus remerciait les médecins de l'avoir guéri avec les remèdes qu'il avait chez lui. Tels étaient, avec d'autres en-

core, les ressorts qu'il faisait jouer pour obtenir le premier rang auprès de ceux dont il désirait l'amitié.

Quant aux jeux qu'il proposait, aux prix qu'il assignait pour entretenir une noble émulation, s'ils méritaient des éloges à Cyrus, parce qu'il fournissait par là des encouragements à la vertu, ils excitaient aussi des rivalités et des contestations entre les grands. De plus, il avait fait une sorte de loi à tous ceux qui auraient ou un procès à juger, ou quelques différends à l'occasion des jeux, de prendre de concert des juges pour les terminer. On comprend aisément que les deux parties ne manquaient pas de choisir pour juges ceux des grands auxquels elles étaient le plus attachées, et il résultait de ces jugements que le vaincu, jaloux de son adversaire, devenait ennemi des juges qui ne lui avaient pas été favorables, et que le vainqueur, attribuant son succès à la bonté de sa cause, s'imaginait n'avoir d'obligation à personne. Il régnait parmi ceux qui prétendaient au premier rang dans l'amitié de Cyrus, comme cela se voit dans les républiques, cette jalousie réciproque qui fait que l'on ne cherche qu'à se supplanter les uns les autres, loin de chercher à se rendre de bons offices.

Voilà ce que nous avions à dire sur les expédients employés par Cyrus pour se faire aimer des grands plus qu'ils ne s'aimaient entre eux[1].

CHAPITRE III.

Pompe de Cyrus sortant de son palais pour aller offrir un sacrifice. — Jeux équestres. — Conversation de Phéraulas avec un Sace sur le prix des richesses.

Nous allons raconter maintenant comment Cyrus sortit pour la première fois de son palais. La pompe même de sa marche peut être considérée comme un nouveau moyen inventé pour rendre son autorité plus respectable. Et d'abord la veille de la cérémonie, il fait venir les chefs des Perses et des alliés et leur distribue des robes médiques. En faisant cette distribution,

1. Remarquons avec M. Adolphe Garnier ce qu'il y a de curieux à voir ainsi un républicain d'Athènes organiser le palais et l'administration d'un monarque persan. *Memoire sur Xenophon*, p. 51.

il leur dit qu'il veut aller visiter avec eux les enceintes consacrés aux dieux et leur offrir des sacrifices. « Soyez demain, dit-il, à mes portes, avant le lever du soleil, revêtus de ces robes, et rangez-vous dans l'ordre que vous prescrira de ma part le Perse Phéraulas. Ensuite je marcherai à votre tête, et vous me suivrez à l'endroit indiqué. Si quelqu'un imagine une marche plus pompeuse, il me communiquera ses idées à mon retour; car il faut que tout soit réglé de la manière qui vous paraîtra la plus digne et la plus noble. » Après avoir distribué aux principaux chefs les plus belles robes, il fait apporter un grand nombre d'autres robes médiques, de toute espèce, n'épargnant ni les robes de pourpre, ni les brunes, ni les rouges, ni les foncées; puis, les partageant entre tous les capitaines, il leur dit d'en parer leurs amis : « Comme je viens, ajoute-t-il, de vous en parer moi-même. — Et toi, Cyrus, dit un de ceux qui étaient présents, quand te pareras-tu? — Mais, répond-il, ne vous semblé-je pas assez paré de votre parure? Certes, si je puis vous faire du bien, à vous qui êtes mes amis, de quelque habit que je me revête, je paraîtrai toujours beau. » Les chefs se retirent, mandent leurs amis, et leur distribuent les robes dont ils doivent s'orner.

Cyrus avait reconnu dans le plébéien Phéraulas un homme intelligent, ami du beau et de l'ordre, et jaloux de lui plaire; c'était ce même Perse qui avait appuyé l'avis de régler les récompenses d'après le mérite. Cyrus le mande, le consulte sur ce qu'il faut faire pour que la marche soit à la fois un spectacle agréable pour les gens bien intentionnés et redoutable aux malveillants. Dès que tous deux sont tombés d'accord sur les moyens, il le charge de veiller le lendemain à l'exécution de ce qu'ils viennent d'arrêter : « J'ai ordonné, dit Cyrus, que tout le monde t'obéît pour l'ordre de la marche; mais, afin qu'on t'obéisse plus volontiers, prends ces tuniques et porte-les aux chefs des doryphores; prends ces housses pour les donner aux chefs des cavaliers, et ces autres tuniques pour les conducteurs de chars. » Phéraulas part, emportant ces présents. Les chefs, en le voyant, lui disent : « Te voilà grand, Phéraulas, puisque c'est de toi que nous allons apprendre ce qu'il faut faire! — Ah! par Jupiter, dit Phéraulas, pas si grand que tu crois, puisque me voilà devenu skeuophore; je porte donc en ce moment ces deux housses : celle-ci pour toi, celle-là pour un autre; prends celle que tu voudras. » La jalousie du donataire ne peut tenir contre la housse; il finit par demander avis à

Phéraulas sur celle qu'il doit prendre : Phéraulas lui indique la meilleure, tout en lui disant : « Si tu m'accuses de t'avoir donné le choix, une autre fois, s'il y a un service à te rendre, tu chercheras un autre serviteur. » La distribution ainsi faite, suivant l'ordre prescrit, Phéraulas s'occupe des autres dispositions, afin que rien ne manque à la magnificence de la marche.

Le lendemain, tout est prêt avant le point du jour : une haie de soldats est échelonnée des deux côtés de la route, comme on en place encore dans les endroits que le roi doit traverser, et il n'est permis qu'aux personnes de distinction de passer au milieu : des mastigophores se tiennent là pour frapper quiconque causera du désordre. Un corps de quatre mille doryphores est rangé en face du palais sur quatre de hauteur, deux mille de chaque côté des portes. Toute la cavalerie est réunie dans la même place, se tenant pied à terre, et les soldats gardant leurs mains enfermées dans leurs manteaux, ce qui s'observe encore de nos jours, quand on est en présence du roi. Les Perses occupent la droite de la route, les alliés la gauche : les chars sont également rangés des deux parts en nombre égal. Les portes du palais s'ouvrent : il en sort d'abord quatre taureaux superbes qui doivent être immolés à Jupiter et aux autres divinités désignées par les mages. C'est, en effet, une maxime chez les Perses, qu'on doit s'en remettre, pour tout ce qui se rapporte aux dieux, à ceux qui s'en occupent de profession. Après les taureaux, viennent les chevaux qu'on doit sacrifier au soleil, puis un char blanc à timon doré, orné de fleurs et destiné à Jupiter : suit un autre char blanc, également orné de fleurs, et destiné au soleil ; enfin, un troisième, dont les chevaux ont des housses de pourpre, derrière lequel marchent des hommes portant du feu dans un grand bassin.

On voit alors sortir des portes Cyrus lui-même, monté sur un char, la tête couverte d'une tiare en pointe, revêtu d'une tunique mi-partie de pourpre et de blanc, habillement réservé au roi seul, d'un haut-de-chausse de couleur vive et d'un manteau de pourpre. Sa tiare est ceinte du diadème, et ses parents portent également cet ornement distinctif, porté de nos jours encore par les parents du roi. Ses mains dépassent les manches de sa robe : à ses côtés est assis le conducteur du char, homme d'une taille avantageuse, mais qui paraît inferieure à celle du roi, soit en réalité, soit par quelque moyen factice : Cyrus, en effet, a l'air d'être plus grand. Dès qu'on voit Cyrus, tout le monde se prosterne, soit que quelques-uns commencent par ordre, soit

qu'on se sente frappé d'étonnement à la vue d'une si grande pompe, et que Cyrus impose par sa grandeur et sa bonne mine. Jusque-là, du moins, jamais Perse ne s'était prosterné devant Cyrus.

Dès que le char est sorti du palais, les quatre mille doryphores se mettent en marche, deux mille de chaque côté du char. Ils sont suivis d'environ trois cents porte-sceptres à cheval, richement vêtus et armés de dards : après eux on mène en main près de deux cents chevaux des écuries de Cyrus, ornés de freins d'or, et couverts de housses rayées ; ils sont suivis de deux mille xystophores[1]; puis vient le plus ancien corps de cavalerie perse, au nombre de dix mille, sur cent de front et cent de hauteur : à leur tête est Chrysantas; après eux vient un second corps de dix mille autres cavaliers perses, dans le même ordre, commandés par Hystaspe; puis un troisième de pareil nombre, sous la conduite de Datamas, et un quatrième sous celle de Gadatas. Enfin arrivent les cavaliers mèdes, puis les Arméniens, les Cadusiens, les Saces. Derrière la cavalerie sont les chars, rangés sur quatre de front, et conduits par le Perse Artabase.

Tandis que Cyrus s'avance dans cet ordre, une grande foule le suit en dehors des deux haies. Comme on lui présente les uns une supplique, les autres une autre, il envoie dire par ses porte-sceptres, qui se tenaient toujours au nombre de trois ou quatre de chaque côté de son char pour porter ses ordres, de s'adresser à ses hipparques, qui lui rendraient compte des demandes. Aussitôt la foule se replie vers la cavalerie, et chacun se demande à qui il doit s'adresser. Alors Cyrus mande, l'un après l'autre, ceux de ses amis dont il veut augmenter la considération, et leur dit : « Si ces gens qui nous suivent viennent vous faire des demandes qui ne vous agréent point, n'y faites pas attention; mais, si elles sont justes, communiquez-les-moi, afin que nous avisions ensemble au moyen d'y satisfaire. » Ceux qu'il fait appeler ainsi accourent à lui au grand galop, et leur promptitude à obéir ajoute encore à l'éclat de sa puissance. Daïpharne seul, homme d'un caractère brusque, s'imagine qu'en obéissant moins vite il se donnera un air d'indépendance; Cyrus le remarque, et, avant que Daïpharne se soit approché de son char, il lui envoie dire par un porte-sceptre qu'il n'a pas besoin de lui : il ne le demanda jamais depuis. Un autre, qui

1. Porteurs de piques, piquiers.

n'avait été averti qu'après Daïpharne, étant arrivé avant lui, reçoit en présent de Cyrus un des chevaux qui marchent à sa suite, et l'un des porte-sceptres a l'ordre de mener le cheval où l'officier voudra. Les assistants comprennent la valeur de ce présent, et beaucoup plus de gens l'ont en estime.

Arrivés aux enceintes consacrées aux dieux, on sacrifie les taureaux à Jupiter, et l'on en fait un holocauste; puis on fait au Soleil un holocauste de chevaux : on égorge ensuite, en l'honneur de la Terre, les victimes désignées par les mages, et enfin aux héros protecteurs de la Syrie[1]. Les sacrifices achevés, comme le lieu était agréable, Cyrus marque un espace d'environ cinq stades, et commande aux corps de cavalerie divisés par nations de parcourir cette carrière au galop. Il court lui-même avec les Perses et remporte une brillante victoire : et de fait, il était très-fort en équitation. Parmi les Mèdes, Artabase est vainqueur : Cyrus lui avait donné un cheval; parmi les Syriens, c'est leur chef; parmi les Arméniens, Tigrane; parmi les Hyrcaniens, le fils de leur hipparque; entre les Saces, un simple cavalier, dont le cheval devance les autres de presque la moitié du drome[2]. On rapporte que Cyrus ayant demandé à ce jeune homme s'il accepterait un royaume en échange de son cheval : « Pour un royaume! dit-il, je ne le voudrais pas; mais je le donnerais pour avoir l'amitié d'un brave homme. — Eh bien! dit Cyrus, je veux te montrer un endroit où tu ne pourrais rien jeter, les yeux fermés, sans toucher un brave homme. — Par ma foi, dit le Sace, montre-moi donc l'endroit, afin que j'y lance cette motte de terre, » et en même temps il la ramassait. Cyrus lui montre alors l'endroit où se trouvaient la plupart de ses amis : le Sace ferme les yeux, lance sa motte, et atteint Phéraulas, qui exécutait une commission de Cyrus. Phéraulas, touché, ne se détourne point, mais il court où son devoir l'appelle. Le Sace, ouvrant les yeux, demande qui il a touché. « Par Jupiter! lui dit Cyrus, aucun de ceux qui sont ici. — Ce n'est pourtant pas, dit le jeune homme, un de ceux qui n'y sont point. — Mais si, par Jupiter! dit Cyrus; tu as touché celui que tu vois là-bas courir au galop par delà les chars. — Comment alors ne s'est-il pas retourné? — Il est fou, probablement, » dit Cyrus. A ces mots, le Sace part au galop pour voir qui il a frappé : il trouve Phéraulas le menton plein de terre et de

1. Voyez M. Adolphe Garnier, *Mémoire sur Xenophon*, p. 58 et 59.
2. Champ de course.

sang qui lui coulait du nez, où il avait reçu le coup. Le jeune homme s'approche et lui demande s'il a été frappé : « Tu le vois, répond Phéraulas. — Je te donne donc ce cheval. — Et pourquoi? » Le Sace lui raconte alors ce qui s'est passé, et il ajoute : « Je vois bien que je n'ai pas manqué de toucher un brave homme. — C'était à un plus riche que moi, reprend Phéraulas, que tu aurais dû, en homme sage, donner ton cheval. Cependant je l'accepte, et je prie les dieux, qui ont permis que tu m'aies frappé, de me mettre en état que tu n'aies point à te repentir de ton présent : monte sur mon cheval, continue-t-il; retourne à ton poste : dans un instant je serai près de toi. » Ils font ainsi l'échange de leurs chevaux. Parmi les Cadusiens, c'est Rathinès qui remporte la victoire.

Cyrus ordonne aussi une course de chars, après laquelle on distribue aux vainqueurs des bœufs, pour en faire un sacrifice et un régal, et puis un certain nombre de coupes. Lui-même il veut avoir un bœuf pour prix de sa victoire; mais il fait don des coupes qui lui reviennent à Phéraulas, pour le récompenser du bel ordre qu'il a mis dans la marche à l'issue du palais. Cette marche pompeuse, imaginée par Cyrus, se renouvelle aujourd'hui chaque fois que le roi sort, excepté qu'on n'y mène point de victimes, quand il ne doit point sacrifier. Les jeux finis, on reprend le chemin de la ville, et l'on se retire, ceux qui ont reçu des maisons, dans leurs maisons; ceux qui n'en ont point, dans leur quartier.

Phéraulas invite alors le Sace qui lui a donné le cheval à venir loger chez lui, le comble de présents, et, à la fin du dîner, remplissant les coupes qu'il a reçues de Cyrus, il boit à la santé de son hôte et les lui donne. Le Sace, voyant la quantité et la beauté des tapis, la quantité et la beauté des meubles, le nombre des esclaves : « Dis-moi donc, Phéraulas, lui dit-il, tu étais sans doute dans ton pays un des riches? — De quels riches? dit Phéraulas. J'étais un de ceux qui gagnent leur pain avec leurs bras. Dans mon enfance, mon père, qui avait peine à me nourrir de son travail, me fit donner l'éducation des enfants : devenu grand garçon, comme il ne pouvait me nourrir à ne rien faire, il m'emmena aux champs et me mit à l'ouvrage. Je l'ai nourri à mon tour, tant qu'il a vécu, en bêchant et en semant notre petit coin de terre, qui, loin d'être ingrat, se montrait souverainement juste : la semence qu'il avait reçue, il me la rendait bel et bien avec un petit intérêt : quelquefois pourtant, dans sa générosité, il me rendait le double de

ce qu'il avait reçu. Voilà comme je vivais dans mon pays. Maintenant, tout ce que tu vois, Cyrus me l'a donné.» Alors le Sace s'écrie : « Heureux homme de toute manière maintenant, pour avoir été pauvre avant de devenir riche! Je m'imagine qu'ayant éprouvé l'indigence, tu trouves bien meilleure la fortune qui te fait riche. — Tu crois donc, Sace, dit Phéraulas, que je vis d'autant plus heureux que je possède davantage? Tu ne sais pas alors que je n'ai pas plus de plaisir à manger, à boire, à dormir, que je n'en avais, étant pauvre. En ayant beaucoup plus, j'y gagne d'avoir plus à garder, plus de gens à payer, d'être embarrassé de plus de soins. Aujourd'hui, une foule de domestiques me demandent, qui du pain, qui à boire, qui des vêtements : d'autres ont besoin de médecins : celui-ci m'apporte les restes d'une brebis dévorée par les loups, ou bien il me dit que mes bœufs sont tombés dans un précipice, qu'une épidémie est tombée sur mes troupeaux : en sorte que mes richesses, dit Phéraulas, me causent, à ce qu'il me semble, bien plus de soucis que je n'en avais au temps de ma médiocrité.[1] » Alors le Sace : « Oui; mais, par Jupiter! quand tu vois tes biens en bon état, la vue de ton opulence te donne un plaisir que je ne puis avoir. » Alors Phéraulas : « Sois bien certain, Sace, qu'il n'est pas aussi agréable de posséder qu'il est affligeant de perdre; et tu comprendras que je dis vrai, si tu réfléchis que, parmi les riches, il n'en est pas un seul que le plaisir d'avoir fasse veiller, tandis que, parmi ceux qui ont essuyé des pertes, tu n'en verras pas un seul que le chagrin n'empêche de dormir. — Oui, par Jupiter! dit le Sace; mais aussi tu ne verras personne que le plaisir de recevoir ne tienne éveillé. — Tu dis vrai, et j'avoue que, s'il était aussi doux de posséder qu'il l'est de recevoir, les riches seraient, sans contredit, plus heureux que les pauvres; mais il faut, Sace, que celui qui a beaucoup dépense beaucoup pour le service des dieux, pour ses amis, pour ses hôtes; et quiconque aime beaucoup l'argent, sois-en certain, n'aime pas beaucoup à le dépenser. — Par ma foi, dit le Sace, je ne suis point de ces gens-là; mais le bonheur, selon moi, quand on a beaucoup, est de dépenser beaucoup. — Par tous les dieux! dit Phéraulas, pourquoi ne serais-tu pas heureux, et ne ferais-tu pas mon bonheur? Prends tout ce que j'ai, et uses-en à ton gré; seulement nourris-moi comme ton hôte,

1. Voy., pour ce passage, le *Mémoire* déjà cité de M. Adolphe Garnier, p. 32 et suivantes : et cf. la délicieuse anecdote de Philippe et de Ménas dans Horace, Ep. VII du liv. I, notamment vers la fin.

et à moins de frais encore : il me suffira que tu partages avec moi. — Tu plaisantes, dit le Sace. — Je te jure, dit Phéraulas, que je parle sérieusement. Je me charge même d'obtenir de Cyrus que tu ne viennes plus aux portes lui rendre hommage, et que tu n'ailles plus à l'armée. Sois riche et demeure à la maison : je fais cela plus pour moi que pour toi. Si par mon zèle auprès de Cyrus je mérite de nouveaux bienfaits, si je fais quelque prise à la guerre, je te l'apporterai pour augmenter ton avoir. Seulement, délivre-moi de tout ce soin : si je m'en vois débarrassé, je crois que tu m'auras rendu un grand service, aussi bien qu'à Cyrus. » A ces mots, il font entre eux la convention, et agissent en conséquence : l'un se croit heureux d'être maître de tant de richesses; l'autre, de son côté, s'estime le plus heureux des hommes d'avoir un intendant, qui lui procure le loisir de satisfaire ses goûts.

De sa nature, Phéraulas était bon compagnon; il n'aimait rien tant que de rendre service aux autres, que de leur être utile; il regardait l'homme comme le plus sensible et le plus reconnaissant des êtres animés, parce qu'il voyait que ceux qui sont loués par un autre s'efforcent à leur tour de le louer; que ceux qui reçoivent un service s'empressent de le rendre; que ceux dont on éprouve la bienveillance, on se montre à son tour bienveillant pour eux; que ceux dont on se sent aimé, on ne peut jamais les haïr : qu'entre tous les animaux, l'homme se distingue par la piété filiale, par les devoirs qu'il rend à ses parents pendant leur vie et après leur mort; en un mot, il pensait que, de tous les êtres vivants, il n'y en a pas de plus reconnaissant ni de plus sensible que les hommes. Phéraulas donc était ravi de pouvoir, en se débarrassant du soin de ses affaires, se livrer au commerce de ses amis, et le Sace était enchanté d'avoir beaucoup de biens dont il pût disposer. Le Sace aimait Phéraulas, qui apportait toujours, et Phéraulas aimait le Sace, qui était toujours prêt à recevoir, et qui, malgré le surcroît de soins qu'entraînait leur richesse accrue, ne troublait point son loisir. Ainsi vivaient-ils ensemble.

CHAPITRE IV.

Cyrus donne à ses amis un repas, d'où n'est point bannie la plaisanterie. — Il marie Hystaspe à la fille de Gobryas, et fait des présents aux conviés. — Il renvoie une partie de ses troupes dans sa patrie et garde le reste à Babylone. — Présents faits aux chefs et aux soldats. — Discours qu'il tient à ses amis.

Les sacrifices achevés, Cyrus, voulant célébrer sa victoire par un festin, invite ceux de ses amis en qui il voit pour lui un respect mêlé d'affection, et le plus de zèle pour l'accroissement de son pouvoir. Il invite aussi le Mède Artabaze, l'Arménien Tigrane, l'hipparque des Hyrcaniens, et Gobryas. Gadatas était chef des porte-sceptres de Cyrus. Or c'était sur lui que roulait toute l'organisation de l'intérieur, telle qu'il l'avait établie. Aussi, toutes les fois qu'il y avait un repas chez Cyrus, Gadatas ne s'y asseyait point, mais il en avait la direction. Cependant, quand ils étaient seuls, Gadatas prenait place à la table de Cyrus, qui se plaisait à son intimité. En conséquence, il recevait de Cyrus de grands et nombreux honneurs, et, à cause de Cyrus, de tous les autres. Aussitôt que les conviés sont arrivés, Cyrus ne les place point au hasard : il fait asseoir à sa gauche, comme la partie du corps qu'il est plus dangereux de laisser exposée, celui qu'il estime le premier de ses amis, le second à sa droite, le troisième à gauche, le quatrième à droite, et ainsi de suite, quand il y en avait plus.

Il croyait utile de marquer publiquement par là les degrés de son estime. En effet, il ne peut y avoir d'émulation où les hommes distingués par leur mérite n'obtiennent ni préférence ni récompense : quand on voit, au contraire, que les meilleurs sont les mieux traités, il y a évidemment là une lutte de zèle pour le bien. Cyrus voulut donc que tout désignât ceux qu'il estimait le plus, à commencer par l'ordre des séances et des places à ses côtés. Et cependant ces places mêmes n'étaient point données à perpétuité : une loi réglait que les belles actions élèveraient aux plus honorables, et que le relâchement en ferait redescendre. Or, celui qui s'asseyait à la première place, Cyrus aurait rougi de le renvoyer sans quelques riches présents. Ce que Cyrus a établi sur ce point, nous l'avons encore vu persister de nos jours.

Pendant le repas, Gobryas ne trouva point surprenant que la table d'un si puissant monarque fût largement servie, mais il ne vit pas sans étonnement qu'un homme revêtu d'un si grand pouvoir, loin de se réserver ce qui pouvait être de son goût, prît à tâche d'inviter ses convives à le partager avec lui, qu'il fît même porter, comme il le voyait, à ses amis absents, les mets dont il aurait pu manger avec plaisir.

Remarquant également que, pendant le repas, Cyrus envoyait de différents côtés tout ce qu'on desservait, et la desserte était grande : « Pour moi, Cyrus, dit Gobryas, je ne te mettais au-dessus des autres hommes que pour ta supériorité dans l'art militaire; mais je jure par les dieux que tu es encore plus fort en philanthropie qu'en stratégie. — Par Jupiter! il est vrai, dit Cyrus : et je me signale plus volontiers par des actes philanthropiques que stratégiques. — Comment cela? dit Gobryas. — Parce que, dans le second cas, il faut se signaler en faisant du mal aux hommes, et dans le premier, en leur faisant du bien. »

Quand on eut un peu bu, Hystaspe dit à Cyrus : « Te fâcherais-tu, Cyrus, si je t'adressais la question que je veux te faire? — Non pas, répond Cyrus; j'en atteste les dieux; au contraire, je me fâcherais contre toi, si je m'apercevais que tu ne me dis pas ce que tu voulais me demander. — Dis-moi donc alors si jamais, quand tu m'as appelé, j'ai manqué de venir. — Pas de mauvaises paroles, dit Cyrus. — En t'obéissant, t'ai-je obéi avec nonchalance? — Non, vraiment. — Quand tu m'as donné un ordre, ne l'ai-je point exécuté? — Je ne me plains pas. — Dans tout ce que je fais, est-il une chose où tu puisses me reprocher d'agir, non pas sans empêchement, mais sans plaisir? — Pas le moins du monde, dit Cyrus. — Pourquoi donc alors, Cyrus, au nom des dieux! as-tu porté Chrysantas pour avoir une place plus honorable que la mienne? — Te le dirai-je? répond Cyrus. — Assurément, dit Hystaspe. — Et tu ne te fâcheras pas, à ton tour, si je te dis la vérité? — Je serai bien aise, au contraire, de voir que tu ne m'as point fait d'injustice. — Chrysantas donc, dit Cyrus, n'a jamais attendu mon appel, mais, avant d'être appelé, il était là pour tout ce que nous avions à faire; et non-seulement il exécutait ce qui lui était ordonné, mais il faisait de lui-même tout ce qu'il croyait pouvoir nous être avantageux. Si j'avais besoin de conférer avec des alliés, il me conseillait ce qu'il croyait convenable de leur dire : s'il soupçonnait que je voulais leur faire savoir certaines choses, et que

j'éprouvais quelque embarras à parler de moi, il les leur proposait comme une idée de lui. Qui m'empêche de dire, après cela, qu'il m'a souvent mieux servi que je ne me servais moi-même? J'ajouterai qu'il est toujours content de ce qu'il a, et qu'on le voit travailler sans cesse à mes intérêts; enfin, ce qui m'arrive d'heureux le rend plus fier et plus joyeux que je ne puis l'être. — Par Junon! Cyrus, reprend Hystaspe, je suis ravi de t'avoir fait ma question. — Et pourquoi? dit Cyrus. — Parce que je vais m'efforcer d'en faire autant : un seul point m'embarrasse : à quels signes verra-t-on que je me réjouis du bien qui t'arrive? Faut-il battre des mains, rire ou faire quelque autre chose? — Danser la persique! » dit Artabaze. De là un rire général.

Le repas se prolongeant, Cyrus dit à Gobryas : « Dis-moi, Gobryas, marierais-tu plus volontiers ta fille à quelqu'un de ceux que tu vois ici, que tu ne l'aurais fait quand tu vins nous joindre pour la première fois? — Dois-je aussi, dit Gobryas, te dire la vérité? — Oui, par Jupiter, dit Cyrus; une question n'appelle pas un mensonge. — Sache donc bien que j'y consentirais aujourd'hui plus volontiers. — Et pourrais-tu me dire pourquoi? — Certainement. — Dis-le donc. — Parce qu'alors j'avais vu ces hommes supporter bravement les fatigues et les dangers, et qu'aujourd'hui je les vois supporter modestement la prospérité : or, il est plus difficile selon moi, Cyrus, de trouver un homme qui supporte mieux le bonheur que le malheur : le bonheur d'ordinaire engendre l'insolence, et le malheur la modestie. — Entends-tu, Hystaspe, le mot de Gobryas? — Oui, par Jupiter; et, s'il en dit souvent de pareils, je rechercherai sa fille avec plus d'empressement que s'il étale à mes regards beaucoup de vases précieux. — Ma foi! dit Gobryas, j'ai mis par écrit beaucoup de maximes semblables dont je ne te priverai pas, si tu prends ma fille pour femme; quant aux coupes, comme tu n'as pas l'air de les rechercher, je ne sais si je ne dois pas les donner à Chrysantas, qui, aussi bien, t'a déjà enlevé ta place. » Alors Cyrus, prenant la parole : « Hystaspe, dit-il, et vous tous qui êtes ici, quand vous voudrez vous marier, adressez-vous à moi; vous verrez comme je vous servirai. — Et si quelqu'un veut marier sa fille, dit Gobryas, à qui devra-t-il s'adresser? — Encore à moi, dit Cyrus; j'ai pour cela un talent particulier. — Lequel? dit Chrysantas. — Celui de savoir assortir les mariages. — Au nom des dieux, dis-moi, réplique Chrysantas, quelle femme me conviendrait le mieux. — D'abord il te la faut petite; car tu

es tout petit : en la prenant grande. si tu veux l'embrasser debout, il faudra que tu sautes comme les petits chiens. — Ta prévoyance est excellente, d'autant plus que je ne suis pas bon sauteur. — Ensuite il est urgent qu'elle soit camuse. — Pourquoi cela ? — Parce que tu as le nez aquilin : or, le camus et l'aquilin, ne l'oublie pas, s'ajustent parfaitement ensemble. — Ne vas-tu pas dire alors que, comme j'ai bien dîné, une femme à jeun m'irait merveilleusement ? — Oui, ma foi, dit Cyrus : un ventre plein devient aquilin, et un ventre à jeun est camus. » Alors Chrysantas : « Et à un prince froid, pourrais-tu nous dire, au nom des dieux, quelle est la femme qui lui convient ? » Sur ce mot, Cyrus se met à rire, et tout le monde en fait autant. On riait encore quand Hystaspe dit à Cyrus : « Il y a une chose entre toutes, Cyrus, que j'envie dans ta royauté. — Laquelle ? dit Cyrus. — C'est de pouvoir, froid comme tu l'es, faire rire les autres. — Tu payerais donc bien cher, dit Cyrus, pour avoir dit tout cela, et pour qu'on puisse annoncer à celle à qui tu veux plaire que tu es un garçon d'esprit ? » Et voilà comme ils se raillaient.

Après cela, Cyrus fit présent à Tigrane de plusieurs bijoux et le pria de les donner à sa femme pour avoir bravement suivi son mari à la guerre : il donna un vase d'or au Mède Artabaze, et un cheval au prince hyrcanien, outre un grand nombre d'effets précieux. « Quant à toi, Gobryas, je te donnerai un mari pour ta fille. — C'est donc moi, dit Hystaspe, que tu lui donneras, afin que je devienne possesseur des écrits de Gobryas. — As-tu, dit Cyrus, un bien qui réponde à celui de sa fille ? — Oui, par Jupiter, et plus encore. — Mais où donc est ton bien ? dit Cyrus. — A l'endroit même où tu es assis, puisque tu es mon ami. — Ce trésor me suffit, » dit Gobryas ; et, tendant la main vers Cyrus : « Donne, Cyrus, dit-il, je l'accepte. » Cyrus prend la main d'Hystaspe et la met dans celle de Gobryas, qui la reçoit. Il fait ensuite à Hystaspe de riches présents, pour les envoyer à sa fiancée ; et tirant à lui Chrysantas, il lui donne un baiser. « Ah ! par Jupiter, dit Artabaze, la coupe que tu m'as donnée, Cyrus, et le don que tu viens de faire à Chrysantas ne sont pas du même or. — Je t'en ferai un pareil, repart Cyrus. — Quand donc ? demanda Artabaze. — Dans trente ans. — J'attendrai donc, et, comme je ne veux pas mourir avant, songe à t'acquitter. » Ainsi se termine le souper. Tous s'étant levés, Cyrus se lève, et les accompagne jusqu'aux portes.

Le lendemain, il renvoie dans leur pays tous les alliés qui ont

embrassé volontairement son parti, excepté ceux qui préfèrent s'établir auprès de lui. A ces derniers il donne des terres et des maisons, que leurs descendants possèdent encore. C'étaient pour la plupart des Mèdes et des Hyrcaniens. Ceux qui veulent s'en aller reçoivent des présents ; et nul d'entre eux, officiers et soldats, n'a le droit de se plaindre. Il fait ensuite distribuer à ses propres troupes les trésors enlevés de Sardes ; commençant par les myriarques et les officiers attachés à sa personne, qui reçoivent en proportion de leurs services. La distribution du reste est confiée aux myriarques, pour être partagée suivant la règle observée à leur égard : chacun des chefs donne à ses inférieurs la portion qui leur revient, ainsi de suite, de grade en grade, jusqu'aux hexadarques, qui font la répartition à leurs soldats, suivant le mérite de chacun, de sorte que tous sont récompensés avec justice. Quand tout le monde a reçu sa part, on se met à dire de Cyrus : « Certes, il a de grandes richesses, puisqu'il fait à chacun de nous de si grands présents. » D'autres disent : « Que peut-il avoir ? Cyrus n'est pas d'humeur à thésauriser, et il aime mieux donner que posséder. » Cyrus, informé de ce qu'on dit de lui et de ce qu'on en pense, assemble, outre ses amis, tous ceux dont il juge la présence nécessaire, et leur parle ainsi :

« Mes amis, j'ai vu des gens qui veulent paraître avoir plus qu'ils n'ont ; ils croient par là se faire regarder comme généreux ; mais il leur arrive justement le contraire de ce qu'ils souhaitent. Quiconque affecte l'opulence et n'aide pas ses amis en raison de ses moyens, n'y gagne qu'une réputation d'avarice. D'autres s'étudient à cacher ce qu'ils ont ; selon moi, ils se conduisent tout aussi mal avec leurs amis. Comme on ne sait pas ce qu'ils ont, il arrive souvent que leurs amis dans le besoin n'osent pas leur révéler leur situation et sont trompés par l'apparence. Pour ma part, je crois qu'il est d'un homme loyal de laisser voir à découvert ses richesses, pour en user dans l'intérêt de sa renommée. Je veux donc vous faire voir tout ce que je possède, et je vous rendrai compte de ce que je ne pourrai vous montrer. » Aussitôt, il leur fait voir quantité d'effets magnifiques ; et ceux qui sont placés de manière à n'être point en vue, il leur en donne le détail. A la fin, il leur dit : « Tout cela, mes amis, croyez-le bien, est à vous aussi bien qu'à moi : j'ai amassé ces trésors, non pas pour les dissiper, moins encore pour les gaspiller, je ne le pourrais pas, mais afin d'avoir toujours de quoi récompenser les belles actions et secourir ceux

de vous qui, se trouvant dans le besoin, auront recours à moi. » Tel est le langage de Cyrus.

CHAPITRE V.

Retour de Cyrus en Perse, puis en Médie. — Il épouse la fille de Cyaxare.

Quelque temps après, voyant que tout va bien à Babylone, il songe à s'en éloigner, et il fait des préparatifs pour aller en Perse, avec ordre qu'on se dispose à le suivre. Dès qu'il se voit muni de tout ce qui lui est nécessaire, il se fait atteler le chariot du départ. C'est ici le lieu de parler de l'ordre avec lequel une armée si nombreuse campait et décampait, et de la promptitude de chacun à prendre la place qu'il devait occuper.

On sait que, quand le roi de Perse campe, tous les courtisans l'accompagnent, et logent sous des tentes, l'hiver comme l'été.

Cyrus ordonne d'abord que l'entrée de la sienne soit toujours au soleil levant, et fixe l'intervalle qui doit la séparer de celles des doryphores. Il marque le logement des boulangers à sa droite, celui des cuisiniers à sa gauche : il place également à sa droite les chevaux, et à sa gauche les autres bêtes de somme. Le reste est réglé de manière que chaque troupe reconnaisse sans peine le lieu et l'espace, qui lui sont destinés. Quand on décampe , chacun recueille le bagage dont il doit prendre soin, d'autres le chargent sur les bêtes de somme. Les skeuagoges se rendent tous en même temps aux quartiers qui leur sont assignés, et chargent tout à la fois ; d'où il arrive que toutes les tentes, qu'il faille les dresser ou les lever, n'exigent pas plus de temps qu'une seule. Il en est de même pour les vivres : comme chaque valet a sa tâche particulière, il ne coûte pas plus de temps pour tous les mets que pour un seul. Les boulangers et les cuisiniers ne sont pas les seuls à qui il ait assigné des places commodes pour le travail : en distribuant les quartiers aux troupes, il a égard à l'espèce de leurs armes, et chaque corps sait si bien le lieu qui lui est indiqué, qu'il s'y établit sans jamais se méprendre.

Cyrus pensait qu'il est nécessaire de mettre de l'ordre dans une maison particulière, parce que, quand on a besoin de quelque chose, on voit nettement où il faut aller la prendre : à plus

forte raison croyait-il qu'il est d'une bien plus grande conséquence d'avoir à la guerre cette même attention pour la place des différents corps, par la raison que, plus les occasions d'agir dépendent du moment précis, plus les fautes sont graves, quand on ne sait pas le saisir. Il savait qu'à la guerre les grands succès sont le fruit de la promptitude à profiter du bon moment. Voilà pourquoi il apportait tant de soin à ces dispositions.

Chaque fois qu'il campait, on tendait d'abord son pavillon au milieu du camp, comme le lieu le moins exposé à l'insulte. Autour de sa tente étaient, suivant sa pratique ordinaire, ses amis les plus affidés; immédiatement après eux, les cavaliers formaient un cercle avec les conducteurs des chars, qu'il croyait devoir placer dans l'endroit le plus sûr, parce que, ne pouvant avoir leurs armes sous la main, il leur fallait du temps pour se mettre en état de défense. Les peltastes avaient leurs quartiers à la droite et à la gauche tant de sa tente que de la cavalerie; les archers, partie à la tête, partie à la queue des cavaliers. Les hoplites et ceux qui portent de grands boucliers formaient autour du camp une enceinte semblable à une forte muraille, pour soutenir, au besoin, les cavaliers et leur donner le temps de s'armer en toute sûreté. Les hoplites, ainsi que les peltastes et les archers, reposaient dans les rangs; ce qui, d'une part, permettait aux hoplites de repousser les ennemis, s'ils cherchaient à surprendre le camp la nuit, et de l'autre, aux gens de trait, de défendre les hoplites, en lançant leurs flèches et leurs javelots contre ceux qui s'approchaient.

Les tentes des chefs étaient distinguées chacune par une enseigne particulière; et de même que les serviteurs intelligents connaissent dans une ville les maisons de plusieurs citoyens, surtout des notables, de même dans le camp les serviteurs de Cyrus connaissaient tellement les tentes et les enseignes des principaux officiers, que, s'il avait besoin de quelqu'un, ils ne cherchaient point, ils couraient par le chemin le plus court. Comme chaque nation avait son quartier à part, on remarquait aisément où la discipline s'observait, et où l'on ne faisait pas ce qui avait été prescrit. Cyrus pensait qu'avec ces dispositions, si l'ennemi insultait son camp, de nuit ou de jour, il y tomberait comme dans une embuscade.

Il ne croyait pas que la tactique consiste à savoir ranger une phalange sur un front plus ou moins étendu, à la former en ligne, quand elle est en colonne, à changer l'ordre de bataille, suivant que l'ennemi se montre à droite, à gauche ou

par derrière ; mais il croyait que la tactique est de savoir diviser ses troupes, quand les circonstances l'exigent, les distribuer aux postes les plus avantageux, et se hâter quand il faut gagner de vitesse ; c'était de toutes ces diverses parties que se formait, à son avis, le talent du vrai tacticien, et il n'en négligeait aucune. Dans les marches, il variait les ordres suivant les conjonctures ; toutefois dans les campements il changeait rarement l'ordonnance dont je viens de parler.

Dès que l'armée est entrée en Médie, Cyrus se dirige vers Cyaxare. Les premiers embrassements terminés, Cyrus dit à Cyaxare qu'il lui réserve un palais à Babylone, afin qu'il y trouve, quand il voudra aller en Assyrie, une habitation dont il soit le maître. En même temps, il lui offre des présents nombreux et de grand prix. Cyaxare les accepte, fait présenter à Cyrus, par sa fille, une couronne d'or, des bracelets, un collier et une superbe robe médique. Pendant que la jeune fille couronne Cyrus, Cyaxare lui dit : « C'est ma fille, Cyrus ; je te la donne pour femme : ta mère épousa de même la fille de mon père, de laquelle tu es né ; ma fille est cette enfant que tu ne cessais de caresser ici, dans ton enfance : si quelqu'un alors lui demandait avec qui elle se marierait, elle répondait : « Avec Cyrus. » Je lui donne pour dot la Médie tout entière, puisque je n'ai point de fils légitime. » Ainsi parle Cyaxare. Cyrus répond : « Je comprends, Cyaxare, tout le prix de l'alliance, de la fille et de la dot ; mais je veux, avant de te répondre, avoir le consentement de mon père et de ma mère. » Ainsi parle Cyrus ; il ne manque pas toutefois de faire à la jeune fille les présents qu'il croit devoir lui plaire, ainsi qu'à Cyaxare ; et cela fait, il prend la route de la Perse.

Arrivé sur les frontières de la Perse, il y laisse le gros de son armée, et s'avance vers la ville avec ses amis, amenant pour tous les Perses une grande quantité de bétail, soit pour les sacrifices, soit pour les festins : il apporte aussi des présents pour son père, sa mère, ses amis, les magistrats, les vieillards et tous les homotimes. Il fait à tous les Perses, hommes et femmes, des largesses telles que les font encore les rois, quand ils visitent le pays. Alors Cambyse rassemble les vieillards perses, ainsi que les magistrats, dont l'autorité est souveraine, et leur parle ainsi :

« Perses, et toi, Cyrus, j'ai pour vous, vous le savez, la plus vive affection : je suis, en effet, votre roi, et toi, Cyrus, tu es mon fils. Il est donc juste que tout ce que je crois avantageux

pour vous, je vous le communique. Quand Cyrus s'est avancé à votre tête, vous avez agrandi sa personne en lui donnant une armée et en lui en confiant le commandement; mais Cyrus, de son côté, en vous conduisant, vous a rendus, Perses, avec l'aide des dieux, glorieux parmi tous les hommes, respectés dans l'Asie tout entière : il a enrichi les braves qui ont fait la guerre avec lui, il a payé et nourri les soldats ; en établissant un corps de cavalerie perse, il a mis les Perses en état d'avoir toujours le dessus en rase campagne. Si vous avez toujours les mêmes sentiments, vous serez entre vous une cause réciproque de grands biens ; mais si toi, Cyrus, enflé de ton bonheur présent, tu veux commander aux Perses en vue de ton intérêt personnel, et si vous autres, citoyens, jaloux de la puissance de Cyrus, vous essayez d'y porter atteinte, sachez-le, vous vous priverez réciproquement des plus grands biens. Pour empêcher ce malheur, et pour vous assurer d'autres biens, offrez aux dieux un sacrifice en commun, et promettez-vous en leur présence, toi, Cyrus, que si quelqu'un entre à main armée dans la Perse, ou entreprend d'en détruire les lois, tu la défendras de toutes tes forces; vous, Perses, que si quelqu'un cherche à dépouiller Cyrus de l'empire ou à détacher de son obéissance les nations qu'il a soumises, vous accourrez au secours de Cyrus, dès le premier appel. Tant que je vivrai, le royaume des Perses restera entre mes mains ; quand je ne serai plus, il sera certainement à Cyrus, s'il me survit. Quand il viendra en Perse, ce sera lui qui offrira pour vous aux dieux les sacrifices que je leur offre aujourd'hui : lorsqu'il sera absent, vous ferez bien, je crois, de choisir celui que vous croirez le plus digne de votre race, afin qu'il accomplisse ce qu'exigent les dieux. »

Les paroles de Cambyse sont approuvées de Cyrus et des magistrats perses; ils acceptent la convention, et en prennent les dieux à témoin, et maintenant même encore les Perses et le roi sont fidèles à ce contrat.

Tout cela terminé, Cyrus quitte la Perse. Dès qu'il est de retour en Médie, il épouse, du consentement de son père et de sa mère, la fille de Cyaxare, dont on vante encore aujourd'hui la beauté. Selon quelques écrivains, celle qu'il épousa était sœur de sa mère; mais alors cette enfant eût été une vieille femme [1]. Les noces faites, Cyrus se met sur le chariot de voyage.

1. Quelques éditeurs regardent cette phrase comme une glose maladroitement introduite dans le texte.

CHAPITRE VI.

Établissement de satrapes dans les provinces. — Recommandations que leur fait Cyrus. — Inspecteurs annuels. — Courriers pour les dépêches. — Soumission de toutes les contrées comprises entre la Syrie et la mer Érythrée, ainsi que de l'Égypte. — Résidences de Cyrus.

Quand il fut de retour à Babylone, il crut à propos d'envoyer des satrapes dans les provinces conquises, avec cette restriction que les gouverneurs des places, et les chiliarques disséminés pour garder le pays, ne recevraient d'ordres que de lui seul. Il prenait cette mesure afin que, si quelque satrape, fier de ses richesses et de la multitude de ses vassaux, avait l'insolence de vouloir se rendre indépendant, il eût aussitôt contre lui les troupes mêmes du pays. Cette résolution prise, il assemble les principaux chefs, pour instruire ceux qui vont dans les provinces à quelles conditions ils y vont : il croit que par là ils accepteront plus volontiers ses mesures; tandis que, si l'on attendait qu'ils fussent en possession de leurs places, on les froisserait, parce qu'ils croiraient que c'est par défiance qu'on restreint leur autorité. Quand ils sont assemblés, Cyrus leur parle ainsi :

« Mes amis, nous avons laissé des garnisons et des gouverneurs dans les villes que nous avons soumises. En partant, je leur ai donné l'ordre de ne se mêler d'aucune autre affaire que de garder leurs remparts. Je ne puis leur enlever leur pouvoir, puisqu'ils ont exactement suivi mes ordres; mais il me paraît nécessaire d'envoyer des satrapes dans les provinces pour gouverner les habitants, lever les impôts, payer les garnisons, et veiller à tout ce qui leur incombe. Il me paraît aussi nécessaire que ceux qui sont établis ici, et que je pourrai envoyer pour quelque mission dans ces pays, y aient en propriété des terres et des maisons, afin qu'en arrivant ils se trouvent logés chez eux et que les tributs nous parviennent ici. »

Cela dit, Cyrus assigne à plusieurs de ses familiers des maisons et des vassaux dans la plupart des villes conquises; et maintenant encore ces possessions, situées en différentes contrées de l'empire, appartiennent aux descendants de ceux à

qui elles furent données, quoiqu'ils demeurent eux-mêmes auprès du roi. « Il faut d'ailleurs, reprend Cyrus, que les satrapes qui doivent aller dans ces provinces soient ceux que nous croirons capables de nous envoyer ici ce qui s'y trouve de meilleur et de plus beau, afin que, sans sortir de chez nous, nous ayons part aux avantages de tous les pays; et de fait, si quelque danger les menace, c'est nous qui devons les défendre. »

Quand il a fini de parler, il distribue les gouvernements à ceux de ses amis qui les désirent aux conditions fixées, choisissant ceux qu'il croit les plus capables : en Arabie, il envoie Mégabyse; en Cappadoce, Artabatas; dans la grande Phrygie, Artacamas; en Lycie et en Ionie, Chrysantas; en Carie, Adusius, que les habitants avaient demandé; dans la Phrygie, voisine de l'Hellespont, et dans l'Éolide, Pharnuchus. La Cilicie, Cypre et la Paphlagonie, ne reçoivent point de satrapes perses, parce qu'elles avaient suivi de bon gré Cyrus au siége de Babylone; mais on les assujettit au tribut. Ce que Cyrus établit alors subsiste encore aujourd'hui : les garnisons des places fortes sont restées dans la dépendance du roi, et les chiliarques en sont nommés par le roi, qui les inscrit sur ses états.

Il recommande à tous les satrapes qu'il envoie d'imiter ce qu'ils lui voyaient faire : de former d'abord, tant des Perses qu'ils ont avec eux que de leurs alliés, un corps de cavalerie et de conducteurs de chars; d'exiger de ceux qui possèdent des maisons et des terres dans l'étendue de leur gouvernement qu'ils se rendent à leurs portes[1], qu'ils observent la tempérance et viennent s'offrir d'eux-mêmes pour exécuter ce que le satrape voudra leur ordonner; de faire élever les enfants sous leurs yeux, comme il le pratiquait dans son palais; de mener souvent à la chasse les hommes faits qui viendraient à leurs portes, et de les entretenir, en même temps qu'eux-mêmes, dans les exercices militaires.

« Celui d'entre vous, ajoute-t-il, qui, en raison de ses moyens, aura le plus grand nombre de chars, la meilleure et la la plus nombreuse cavalerie, peut s'assurer que je le récompenserai comme un brave et fidèle ami, comme un ferme sou-

1. « Xénophon fait ordonner par Cyrus que les grands du royaume se rendront chaque matin à la *porte* du palais pour prendre les ordres du prince. Il ajoute que cet usage est encore observé au moment où il écrit, et nous y voyons l'origine du nom de *porte*, qui désigne en Orient ce que nous appelons en Occident la *cour*, par souvenir du lieu où le seigneur recevait ses vassaux. » ADOLPHE GARNIER. — Cf. plus haut, liv. VIII, chap. I.

tien des Perses et de mon empire. Que chez vous, ainsi que chez moi, les places d'honneur soient toujours occupées par les plus dignes; que votre table, comme la mienne, soit assez abondamment servie pour nourrir d'abord votre maison, et pour en partager les mets à vos amis, afin d'honorer chaque jour ceux qui font quelque belle action. Ayez des parcs, nourrissez-y des bêtes fauves; ne prenez point de repas qui ne soit précédé d'un exercice, et ne souffrez point qu'on donne à manger à vos chevaux sans qu'ils aient travaillé. Avec toute la force que comporte la condition humaine, je ne pourrais, seul, vous défendre vous tous et vos biens : si je dois vous aider de ma valeur et de celle de mes braves compagnons, il faut que je trouve des alliés en vous et dans vos braves. Je désire que vous compreniez bien que je n'ordonne à nos esclaves aucune des pratiques que je vous prescris, et que je n'exige rien sans essayer de le faire moi-même. En un mot, ce que je vous engage à imiter en moi, apprenez à ceux qui tiendront de vous une part d'autorité à l'imiter en vous. »

Toutes les prescriptions données alors par Cyrus se sont maintenues jusqu'à nos jours. C'est ainsi que toutes les gardes sont dans la dépendance immédiate du roi; les portes de tous les chefs sont également fréquentées; toutes les maisons, grandes ou petites, sont administrées de la même manière; partout, des places d'honneur sont réservées aux plus dignes; partout, dans les marches, on observe l'ordre que j'ai dit, et partout, malgré la multiplicité des affaires, elles sont promptement expédiées par un petit nombre d'officiers. Cyrus, après avoir instruit chacun de ses satrapes de la conduite à tenir et donné un corps de troupes à chacun, les congédie, en les avertissant de se tenir prêts pour entrer en campagne l'année suivante, et pour la revue des hommes, des armes, des chevaux et des chars.

N'oublions pas qu'on doit aussi, dit-on, à Cyrus un établissement qui dure encore aujourd'hui. Tous les ans, un envoyé du roi, suivi d'une armée[1], parcourt les différentes provinces de l'empire : si les gouverneurs ont besoin de secours, il leur prête main-forte; s'ils sont violents, il les ramène à la modération; s'ils négligent de faire payer les tributs et de veiller, soit à la sûreté des habitants de leur province, soit à la culture des terres, en un mot, s'ils manquent à quelqu'un de leurs devoirs,

1. Ce sont les *missi dominici* de Charlemagne.

l'envoyé remédie au mal ; s'il ne le peut, il en fait part au roi. D'après ce rapport, le roi décide de ce qu'il doit faire du délinquant. C'est d'ordinaire parmi ceux dont on dit : « Voilà le fils du roi qui descend ! C'est le frère du roi ! C'est l'œil du roi ! » que sont choisis ces inspecteurs ; quelquefois même ils n'arrivent point à destination, chacun d'eux retournant sur ses pas, s'il plaît au roi de les rappeler.

Voici encore une invention de Cyrus, fort utile pour l'immensité de son empire, et au moyen de laquelle il était promptement informé de tout ce qui se passait dans les contrées les plus éloignées. S'étant rendu compte de ce qu'un cheval peut faire par jour sans être excédé, il fit construire sur les routes des écuries distantes l'une de l'autre de ce même intervalle, et y fit mettre des chevaux et des gens chargés de les soigner : il devait y avoir dans chacune d'elles un homme intelligent pour recevoir les lettres apportées par un courrier, les remettre à un autre courrier, prendre soin des hommes et des chevaux qui arrivaient fatigués et en fournir de frais[1]. Quelquefois même la nuit ne retarde point la marche des courriers ; celui qui a couru le jour est remplacé par un autre qui se trouve prêt à courir la nuit : aussi a-t-on dit d'eux que les grues ne feraient pas aussi vite le même chemin. Si ce mot est exagéré, il est du moins certain qu'on ne peut voyager sur terre avec plus de vitesse. Or, c'est une chose excellente que, quand un fait est digne d'intérêt, on puisse y veiller sur-le-champ.

L'année révolue, Cyrus rassemble son armée à Babylone. On prétend qu'elle était composée de douze myriades de cavaliers, de deux mille chars armés de faux, et de soixante myriades de fantassins. Ces préparatifs rassemblés, il entreprend la fameuse expédition, dans laquelle il subjugue toutes les nations qui habitent les frontières de la Syrie jusqu'à la mer Érythrée : de là, son armée se dirigeant, dit-on, vers l'Égypte, l'Égypte est également conquise. De sorte que son empire a de ce moment pour bornes, à l'orient, la mer Érythrée ; du côté de l'Ourse, le Pont-Euxin ; au couchant, l'île de Cypre et l'Égypte ; au midi, l'Éthiopie ; région dont les extrémités sont presque inhabitables, par la chaleur ou par le froid, par les inondations ou par la sécheresse. Cyrus fixe son séjour au centre de ces différents pays, passant les sept mois d'hiver à Babylone, dont le climat

1. Il est curieux de voir ici l'origine de l'institution de la poste, l'un des plus admirables ressorts administratifs de notre temps.

est chaud, les trois mois du printemps à Suse, et les deux mois de l'été à Ecbatane : ce qui a fait dire qu'il passait sa vie au milieu de la chaleur et de la fraîcheur du printemps.

Il inspirait un tel attachement, qu'il n'était point de nation qui n'eût cru se manquer à elle-même, si elle avait négligé de lui offrir ses meilleures productions, fruits, animaux, ouvrages de l'art : chaque ville en faisait autant, et chaque particulier s'estimait riche, quand il avait pu lui faire un présent. En effet, Cyrus, après en avoir reçu des choses qu'ils avaient en abondance, leur donnait en échange celles qu'il savait leur manquer.

CHAPITRE VII.

Un songe avertit Cyrus de se préparer à mourir. — Discours de Cyrus mourant, à ses enfants et à ses amis. — Mort de Cyrus.

Ainsi vécut Cyrus. Devenu vieux, il fit en Perse son septième voyage depuis l'établissement de son empire. Son père et sa mère, on le comprend, étaient morts depuis longues années. A son arrivée, Cyrus offre les sacrifices accoutumés, commence la danse en l'honneur des dieux, suivant l'usage des Perses, et fait à tout le peuple les largesses habituelles ; après quoi, s'étant retiré dans son palais, il s'y endort et a ce songe. Il croit voir un personnage dont l'air majestueux n'est point d'un mortel, qui lui dit : « Prépare-toi, Cyrus, tu vas bientôt aller vers les dieux. » A la vue de ce songe, il s'éveille, et juge que la fin de sa vie est proche. Il choisit alors des victimes, et, selon le rit perse, il va sacrifier sur les montagnes à Jupiter national, au soleil et aux autres divinités, en leur adressant cette prière : « Jupiter national, soleil, et vous, dieux immortels, recevez ce sacrifice et ces actions de grâces qui terminent ma glorieuse carrière. Je vous remercie des avis que vous m'avez donnés, par les entrailles des victimes, les signes célestes, les augures, les voix, sur ce que j'avais à faire ou à éviter ; mais je vous ai surtout une grande reconnaissance de ce que je n'ai jamais méconnu votre appui, ni oublié jamais, dans mes prospérités, que j'étais homme. Je vous prie d'accorder dès à présent à mes enfants, à ma femme, à mes amis, à ma patrie, des jours heureux, et à moi une fin digne de ma vie. »

Cela fait, Cyrus retourne au palais, et se couche pour prendre un peu de repos. A l'heure accoutumée, ceux qui étaient préposés au bain lui proposent de se baigner : il dit qu'il préfère se reposer. A l'heure habituelle, ceux qui étaient préposés au repas lui proposent de dîner : mais le cœur ne lui dit point de manger ; seulement, il paraît avoir soif, et il boit avec plaisir. Le lendemain et le jour suivant, se trouvant dans le même état, il fait appeler ses fils. Il se trouvait que ceux-ci l'avaient accompagné et étaient en Perse : il appelle aussi ses amis, ainsi que les principaux magistrats de Perse ; quand ils sont tous présents, il commence ce discours[1] :

« Mes enfants, et vous tous mes amis, ici présents, la fin de ma vie approche : je le reconnais clairement à plusieurs indices. Vous devez, quand je ne serai plus, me regarder comme bienheureux, et par suite, parler et agir en conséquence. Dans mon enfance, j'ai recueilli tous les avantages accordés aux enfants ; jeune homme, ceux de la jeunesse ; homme fait, ceux de l'âge mûr. A mesure que le temps marchait, j'ai toujours vu mes forces se développer, en sorte que ma vieillesse ne m'a point paru plus faible que ma jeunesse : tout ce que j'ai entrepris, tout ce que j'ai souhaité, je l'ai vu s'accomplir. J'ai vu mes amis heureux par mes bienfaits et mes ennemis asservis. Avant moi, ma patrie était une province obscure de l'Asie ; je la laisse souveraine de l'Asie entière : je ne sache pas avoir perdu une seule de mes conquêtes. Tout le temps que j'ai vécu s'est passé tel que je le désirais. Cependant, la crainte qui m'a toujours accompagné de voir, d'entendre, ou d'éprouver avec le temps quelques revers, m'a empêché de me laisser aller à l'orgueil et de ressentir une joie immodérée. Et maintenant, en arrivant au terme, j'ai le bonheur, mes enfants, de vous laisser vivants, vous que m'ont donnés les dieux : je laisse ma patrie et mes amis florissants. Aussi, comment n'aurais-je pas après moi l'éternel et le légitime souvenir d'un homme qui fut heureux ?

« Il faut que dès à présent je déclare positivement mon successeur, afin de prévenir tout sujet de dissension entre vous. Je vous aime tous deux, mes enfants, avec une égale tendresse : cependant, l'administration des affaires et l'autorité suprême je les délègue, en toute occasion, à celui qui, étant le plus âgé, doit avoir, par conséquent, plus d'expérience.

1. Voy. la traduction d'une partie de ce discours dans Cicéron, *De la vieillesse*, XXII.

« J'ai été accoutumé dans ma patrie et dans la vôtre à voir céder non-seulement aux frères, mais aux citoyens plus âgés, le chemin, le siége et la parole ; et vous, mes enfants, je vous ai appris, dès l'enfance, à honorer les vieillards, et à être honorés par les plus jeunes. Acceptez donc une disposition conforme à nos lois, à nos anciens usages, à nos mœurs. Ainsi, toi, Cambyse, prends la royauté ; les dieux te la donnent, et moi ensuite, autant qu'il est en mon pouvoir. A toi, Tanaoxare, je te donne la satrapie des Mèdes, des Arméniens, et en troisième lieu, des Cadusiens. En te faisant ces dons, bien que je laisse à ton frère un pouvoir plus grand et le titre de roi, je crois t'assurer un bonheur plus pur. Je ne vois pas, en effet, ce qui pourra te manquer de la félicité humaine. Tout ce qui paraît rendre les hommes heureux, tu l'auras. Aimer les entreprises difficiles à accomplir, avoir le souci de mille affaires, n'avoir pas un instant de repos, être aiguillonné par le désir de rivaliser avec mes actions, tendre des piéges, y être exposé, voilà quel sera le sort de celui qui gouvernera plutôt que le tien, et ce sont là, sache-le bien, de grands obstacles au bonheur.

« Toi, Cambyse, n'oublie point que ce n'est point un sceptre d'or qui conserve la royauté, mais des amis dévoués sont pour un roi le sceptre le plus véritable et le plus sûr. Seulement, ne t'imagine pas que les hommes naissent dévoués : si le dévouement leur était naturel, il se manifesterait chez tous comme les autres penchants naturels. Mais il faut que chacun travaille à se faire des amis dévoués : leur acquisition ne se fait point par la violence ; elle est le fruit des bienfaits.

« Au reste, si tu veux avoir quelques auxiliaires de la royauté, ne choisis personne avant celui qui est issu du même sang que toi. Nos concitoyens nous touchent de plus près que les étrangers ; nos commensaux, que les hommes qui vivent sous un autre toit : et ceux qui sont formés du même sang, nourris par la même mère, élevés dans la même maison, chéris des mêmes parents, qui donnent aux mêmes personnes les noms de père et de mère, pourraient-ils donc n'être pas unis par les liens les plus étroits? Ces liens si doux par lesquels les dieux resserrent l'intimité des frères, ne les relâchez jamais ; qu'ils vous fassent accomplir, dans une vie commune, tous les autres actes de l'amitié : c'est le moyen d'assurer à jamais la durée de votre union. C'est travailler pour soi que de veiller aux intérêts d'un frère. Car pour qui la grandeur d'un frère est-elle plus glorieuse que pour son frère? Par qui un homme investi d'un grand

pouvoir sera-t-il honoré plus que par son frère ? Quand son frère est puissant, est-il quelqu'un à qui l'on craigne plus de faire injustice qu'à son frère ?

« Que personne donc ne soit plus prompt que toi à servir le tien, et avec plus de cœur ; car il n'est personne que doive toucher de plus près que toi sa bonne ou sa mauvaise fortune. Songe encore à ceci. De qui, après un service, pourrais-tu espérer une plus vive gratitude que de lui ? En qui, après l'avoir secouru, trouverais-tu un plus puissant allié ? Est-il quelqu'un qu'il soit plus honteux de ne pas aimer qu'un frère ? Est-il quelqu'un qu'il soit plus beau d'honorer qu'un frère ? Ton frère, Cambyse, ton frère est le seul qui, lorsque le sien est roi, puisse, sans exciter l'envie, occuper la seconde place.

« Je vous conjure donc, mes enfants, au nom des dieux de la patrie, ayez des égards l'un pour l'autre, si vous conservez quelque désir de me plaire : car je ne m'imagine pas que vous regardiez comme certain que je ne vais plus rien être, quand j'aurai terminé cette vie humaine. Jusqu'ici vous ne voyiez point mon âme, mais par ses opérations, vous la reconnaissiez en moi. N'avez-vous pas remarqué de même de quelles terreurs les âmes de leurs victimes agitent les homicides, quelles vengeances elles tirent de ces impies ? Pensez-vous que le culte qu'on rend aux morts se fût constamment soutenu, si l'on eût cru leurs âmes privées de tout pouvoir ? Pour moi, mes enfants, je n'ai jamais pu me persuader que l'âme, qui vit tant qu'elle est dans un corps mortel, s'éteigne dès qu'elle en est sortie : car je vois que c'est elle qui vivifie ces corps périssables, tant qu'elle les habite. Que l'âme aussi cesse d'être raisonnable, au moment où elle se sépare d'un corps qui ne l'est pas, je n'ai jamais pu me le persuader : au contraire, c'est lorsque l'intelligence devient pure et dégagée de tout mélange, qu'elle a pleinement son essence intellectuelle. Quand le corps de l'homme se dissout, on voit les différentes parties qui le composent se rejoindre aux éléments auxquels elles appartiennent : l'âme seule échappe aux regards, présente ou absente.

« Vous savez que rien ne ressemble plus à la mort que le sommeil de l'homme : c'est alors que l'âme humaine approche le plus de la Divinité, et alors même elle prévoit l'avenir, sans doute parce qu'alors elle est entièrement libre. Or, si les choses sont comme je le pense, et si l'âme survit au corps qu'elle abandonne, faites, par respect pour mon âme, ce que je vous recommande. S'il en est autrement, si l'âme demeure avec le corps

et périt avec lui, craignez du moins les dieux, qui sont toujours, qui voient tout et qui peuvent tout : ce sont eux qui entretiennent dans l'univers cet ordre immuable, inaltérable, invariable, dont la magnificence et la majesté sont au-dessus de toute expression : craignez-les, et ne faites jamais une action, n'ayez jamais une pensée qui blesse la piété ou la justice. Après les dieux, craignez les hommes et les générations à venir. Comme les dieux ne vous ont pas cachés dans l'obscurité, nécessairement toutes vos actions seront vues : si elles sont pures et conformes à la justice, elles affermiront votre autorité; mais si vous songez réciproquement à vous nuire, vous perdrez toute confiance dans l'esprit des autres hommes. En effet, avec la meilleure volonté, personne ne pourrait se fier à vous, si l'on vous voyait injustes envers celui que vous devez le plus aimer.

« Mes instructions peuvent vous suffire à vivre l'un avec l'autre comme vous le devez; autrement, consultez l'histoire du passé : c'est une excellente école. Là, vous verrez des pères aimés de leurs enfants et des frères aimés de leurs frères; vous en verrez aussi d'autres, qui ont suivi une voie tout opposée. Parmi ces hommes, choisissez pour modèles ceux qui se sont le mieux trouvés de leur conduite, et vous ferez sagement. Mais il me semble qu'en voilà bien assez. Mon corps, mes enfants, quand je ne serai plus, ne l'ensevelissez ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans quelque autre matière; rendez-le à la terre, au plus vite. Quel plus grand bonheur, en effet, que d'être mêlé à cette terre qui produit et nourrit tout ce qu'il y a de beau, tout ce qu'il y a de bon? Pour moi, j'ai toujours été tellement l'ami des hommes, que je me sentirai heureux de faire partie de la bienfaitrice des hommes. Mais il me semble que mon âme m'abandonne; je le sens aux indices qui indiquent à tous les êtres leur dissolution.

« Si quelqu'un de vous veut toucher ma main et considérer mon regard vivant encore, qu'il s'avance; mais quand je me serai voilé, je vous en prie, mes enfants, que pas un homme ne voie mon corps, pas même vous. Seulement, appelez tous les Perses et les alliés autour de mon tombeau, pour me féliciter de ce que je serai désormais en sûreté, à l'abri de toute impression mauvaise, soit que j'existe au sein de la Divinité, ou que je ne sois plus rien. Que tous ceux qui viendront soient congédiés par vous après avoir reçu les dons qu'on a coutume de distribuer aux funérailles d'un homme heureux. Enfin n'ou-

bliez pas ma dernière parole : c'est en faisant du bien à vos amis que vous serez en état de faire du mal à vos ennemis. Adieu, mes enfants chéris ; portez mes adieux à votre mère ; vous tous, mes amis, présents ou absents, adieu. » En disant ces mots, il serre la main de tous les assistants, se voile et expire [1]

CHAPITRE VIII [2].

Conclusion. — Les Perses ont dégénéré pour s'être écartés des institutions de Cyrus.

Que le royaume de Cyrus ait été le plus beau et le plus grand de ceux de l'Asie, c'est un fait qui se prouve par la vue même de ce royaume. Il était borné à l'orient par la mer Érythrée ; du côté de l'Ourse, par le Pont-Euxin ; au couchant, par l'île de Cypre et l'Égypte ; au midi, par l'Éthiopie. Cette vaste étendue était gouvernée par la seule volonté de Cyrus : il aimait et traitait ses sujets comme ses enfants, et ses sujets honoraient Cyrus comme un père. Mais dès que Cyrus ne fut plus, aussitôt le désordre divisa ses enfants ; des villes, des nations se détachèrent de son empire, tout dégénéra ; et, pour prouver que je dis vrai, je vais commencer par les faits religieux.

Je vois que jadis, quand le roi ou les siens avaient fait un serment, même à des gens qui avaient commis un grand crime, ils le tenaient : quand ils leur avaient offert la main, ils restaient fidèles. S'ils n'avaient pas été ainsi, et s'ils n'avaient pas eu cette réputation, on n'eût pas eu en eux plus de confiance qu'on n'en a aujourd'hui que leur mauvaise foi est connue, et les chefs de ceux qui sont montés en Asie avec Cyrus s'en seraient défiés. De nos jours, ces chefs, trompés par l'ancien bruit de la bonne foi des Perses, se sont livrés entre leurs mains, et, conduits devant le roi, ont eu la tête tranchée : bon nombre de Barbares de la même expédition, trompés évidemment par di-

1. Ce récit contredit les traditions d'Hérodote et de Diodore de Sicile relatives à la mort violente de Cyrus ; mais ce n'est là que la dernière, et non la première contradiction que nous offre la Cyropédie.

2. Le savant Dav. Schulz a essayé d'établir, par des arguments d'une certaine force, que cette conclusion n'est pas de Xénophon. Cette opinion a été réfutée par A. Bornemann.

verses promesses, en ont péri victimes[1]. C'est que les Perses sont pires qu'ils n'étaient autrefois.

Jadis, quand un homme exposait ses jours pour le roi, quand il soumettait une ville, une nation, ou qu'il faisait quelque autre action belle et bonne, on lui accordait des honneurs. Aujourd'hui qu'à l'exemple d'un Mithridate qui trahit son père Ariobarzane, ou d'un Rhéomithrès qui laisse pour otages en Égypte sa femme, ses enfants, les enfants de ses amis, et viole les serments les plus sacrés[2], ou commette une perfidie qui tourne au profit du roi, on est comblé des honneurs les plus magnifiques. En voyant de pareils faits, toutes les nations de l'Asie se sont laissé entraîner à l'impiété et à l'injustice : car, du moment que des hommes ont quelque ascendant, tous ceux qui leur sont assujettis suivent leur exemple. Les Perses sont donc plus injustes qu'autrefois.

En ce qui touche les richesses, ils ne sont pas moins injustes. Ce ne sont plus seulement les criminels, mais les innocents mêmes que l'on emprisonne et que l'on contraint, contre toute équité, de se racheter à prix d'or; en sorte que ceux qui passent pour avoir de grands biens, ne craignent pas moins que ceux qui ont commis de grands crimes. Ils ne veulent pas en venir aux mains avec un ennemi puissant, ils craignent de s'aller joindre à l'armée royale. Aussi tout peuple en guerre avec les Perses peut, sans coup férir, faire des incursions dans leur pays, en punition, sans doute, de leur impiété envers les dieux et de leur injustice envers les hommes : preuve nouvelle que leurs âmes sont tout à fait pires qu'elles n'étaient autrefois.

Quant aux soins du corps, ils ne s'en préoccupent plus comme autrefois, et voici comment. Il y avait chez eux une loi qui défendait de cracher et de se moucher : on voit bien qu'ils n'avaient pas fait cette loi pour ménager une humeur dans le corps, mais pour le fortifier par les travaux et par la sueur. Ils ont conservé, il est vrai, l'usage de ne point cracher et de ne point se moucher, mais ils ont perdu l'amour du travail. Jadis, d'après une autre loi, ils ne devaient faire qu'un seul repas, afin que le reste du jour fût donné aux affaires et aux exercices. Ils ont retenu la pratique de ne faire qu'un repas, mais ils le commencent à l'heure de ceux qui dînent le plus tôt, et ils ne cessent de manger et de boire qu'au moment où se couchent ceux qui veillent le plus tard.

1. Cf. *Expédition de Cyrus*, II, v et vi.
2. Rien de précis sur les deux personnages dont il est ici question.

Il leur était défendu de faire porter des vases de nuit aux repas, parce qu'on pensait que l'excès de la boisson énerve à la fois le corps et l'âme. La défense subsiste encore, mais ils boivent avec si peu de retenue, qu'au lieu de porter ces vases, ce sont eux qu'on remporte, parce qu'ils ne peuvent plus se tenir droits.

C'était chez eux une pratique ancienne de ne jamais boire ni manger chemin faisant, et de ne se permettre publiquement aucun des besoins qui en sont la suite. Cette pratique subsiste encore, mais ils font des marches si courtes, que leur abstinence n'a rien de merveilleux.

Autrefois, ils allaient si fréquemment à la chasse, que cet exercice suffisait pour tenir en haleine les hommes et les chevaux. Depuis que le roi Artaxercès et ses compagnons se sont adonnés au vin, ils ont renoncé à la chasse; et si quelqu'un, pour s'entretenir dans l'habitude de la fatigue, a continué de chasser avec ses cavaliers, il s'est attiré la haine de ses égaux, qui lui en veulent d'être meilleur qu'ils ne sont.

L'usage d'élever les enfants aux portes du palais s'est maintenu jusqu'à présent; mais on néglige de leur enseigner à monter à cheval, parce qu'il n'y a plus d'endroits où ils puissent faire briller leur adresse. L'habitude que prenaient les enfants d'entendre juger des procès suivant la justice et d'apprendre ainsi à devenir justes, est également perdue. Ils voient trop clairement triompher ceux qui donnent davantage. Les enfants apprenaient encore à connaître les propriétés des plantes que produit la terre, afin de s'en servir ou de s'en abstenir, suivant qu'elles sont salutaires ou nuisibles; il semble maintenant qu'ils n'apprennent à les distinguer que pour être en état de faire le plus de mal possible : aussi n'est-il point de pays où l'on voie plus de monde tué ou gravement atteint par le poison.

Leur vie est d'ailleurs beaucoup plus molle que du temps de Cyrus. Ils se ressentaient encore de l'éducation et de la tempérance des Perses, quoiqu'ils eussent déjà l'habit et la parure des Mèdes. Aujourd'hui, ils laissent s'éteindre en eux les mâles vertus des Perses, et ne conservent que la mollesse des Mèdes. Je veux donner quelques preuves de leur relâchement. Quelques-uns ne se contentent pas d'être étendus sur des couches très-molles; il faut que les pieds de leurs lits soient posés sur des tapis qui, en obéissant au poids, empêchent de sentir la résistance du plancher. Pour ce qui est du service de la table,

ils n'ont rien abandonné des inventions d'autrefois, mais ils s'ingénient tous les jours de raffinements nouveaux. Il en est de même des mets. Ils ont des inventeurs à gages dans les deux genres. L'hiver, ils ne se bornent pas à se couvrir la tête, le corps et les pieds; ils ont les mains garnies de fourrures épaisses, et les doigts dans des étuis[1]. L'été, l'ombre des bois et des rochers ne leur suffit pas : ils ont recours à des procédés artificiels pour se faire de nouvelles ombres[2]. Ils ont un nombre infini de vases précieux, et ils en tirent vanité. Que tout ce luxe leur vienne par des moyens déshonnêtes, ils n'en rougissent nullement : tant ont fait chez eux de progrès l'injustice et l'amour des profits honteux.

Jadis, c'était une coutume nationale de ne jamais paraître à pied dans les chemins, et le but de ce règlement était d'en faire de bons cavaliers; aujourd'hui, ils ont plus de tapis sur leurs chevaux que sur leurs lits, et ils sont beaucoup moins curieux d'être bien à cheval que d'être assis mollement. Pour ce qui regarde la guerre, comment ne seraient-ils pas aujourd'hui bien au-dessous de ce qu'ils étaient autrefois? Au temps jadis, c'était une institution nationale suivie par ceux qui possédaient un domaine, d'y lever des cavaliers et de se joindre à l'armée; et, lorsqu'il s'agissait de la défense du pays, les garnisons des places entraient en campagne moyennant la solde qu'on leur donnait. Aujourd'hui, portiers, boulangers, cuisiniers, échansons, baigneurs, valets chargés d'apporter ou de rapporter les plats, de mettre leurs maîtres au lit, de les réveiller, de les habiller, de les frotter, de les parfumer, de les ajuster en tout, voilà quels sont les gens dont les grands font des cavaliers, pour en toucher la solde. Ils en composent une masse, mais une masse inutile pour la guerre. Il est un fait qui le prouve, c'est que leurs ennemis parcourent plus librement leur pays que leurs amis.

Cyrus, afin d'empêcher les escarmouches, avait donné des cuirasses aux hommes et aux chevaux, avec un javelot chacun à la main, pour engager le combat de près. Maintenant on escarmouche de loin, mais on ne se bat jamais en en venant aux mains. L'infanterie a encore pour se battre, comme du temps de Cyrus, le bouclier, le sabre, la sagaris; mais elle n'a

1. Voilà l'invention des gants.

2. « Je vouldrois sçavoir quelle industrie c'estoit aux Perses, si anciennement, et en la naissance de la luxure, de se faire du vent frez et des umbrages à leur poste, comme dict Xenophon. » MONTAIGNE, *Essais*, III, IX.

pas le cœur d'en venir aux mains. Les chars armés de faux ne sont plus employés à l'usage pour lequel Cyrus les avait fait construire. Par les récompenses dont il comblait les conducteurs, il les avait rendus bons et prêts à s'élancer au milieu de la mêlée. Aujourd'hui, on fait si peu de cas des conducteurs de chars, qu'on croit pouvoir parfaitement conduire sans y être exercé. Il est vrai qu'ils s'élancent; mais, avant d'avoir joint l'ennemi, les uns tombent sans le vouloir, les autres sautent en bas, de manière que les attelages, privés de conducteurs, causent plus de dommage aux amis qu'aux ennemis. Au reste, ils savent bien eux-mêmes où ils en sont pour l'art militaire; ils se mettent au-dessous des autres, et personne chez eux n'ose entrer en campagne sans avoir des Grecs dans son armée, soit pour se battre entre eux, soit pour se défendre contre les Grecs : car ils ont pour principe de ne jamais faire la guerre aux Grecs, sans avoir des Grecs de leur côté.

Je crois avoir accompli l'œuvre que je m'étais proposée. Je dis que les Perses et les peuples placés sous leur dépendance, ont aujourd'hui beaucoup moins de respect pour les dieux, de piété envers leurs parents, d'équité les uns avec les autres, de bravoure à la guerre qu'ils n'en avaient autrefois. Si quelqu'un est d'un avis contraire au mien, qu'il examine leurs actions, et il trouvera qu'elles confirment ce que j'ai dit[1].

1. Nous ne pouvons mieux terminer nos observations marginales sur l'*Éducation de Cyrus*, que par ces lignes remarquables de Herder : « S'il est un prince dont l'histoire ressemble à une fiction, c'est assurément Cyrus, le fondateur de l'empire persan, soit que nous lisions les exploits de cet enfant des dieux, conquérant et législateur de tant de peuples divers, dans le récit des Hébreux et des Perses, soit que nous donnions la préférence à Hérodote ou à Xénophon. Sans doute, ce dernier historien, qui reçut de son maître l'idée d'une Cyropédie, a recueilli dans ses campagnes en Asie quelques traditions vraies sur la vie de son héros; mais, comme Cyrus était mort depuis longtemps, il ne les a entendu raconter que dans ce style métaphorique, dont les orientaux se servent toujours en parlant de leurs rois et de leurs grands hommes. Ainsi Xénophon fut pour Cyrus ce qu'Homère avait été pour Achille et pour Ulysse, quand il construisit sa fable sur quelques vérités. Peu nous importe, toutefois, lequel des deux ait surpassé l'autre en fictions. Il nous suffit de savoir que Cyrus a soumis l'Asie et fondé un empire qui s'étendait depuis l'Inde jusqu'à la Méditerranée. Si Xénophon a décrit avec les couleurs véritables les coutumes des anciens Perses, parmi lesquels Cyrus fut élevé, l'Allemand s'enorgueillira à bon droit de ce peuple, auquel ses ancêtres étaient probablement alliés de très-près, et la Cyropédie peut être lue en sûreté par tous les princes de notre pays.

« Mais toi, grand et bon Cyrus, si ma voix pouvait se faire entendre jusque dans ta tombe à Pasagardes, je demanderais à tes cendres pourquoi

tu te laissas entraîner ainsi à la gloire des conquêtes. Dans le cours rapide de tes victoires et de ta jeunesse, t'es-tu demandé une seule fois à quoi te serviraient, à toi et à ta postérité, tant de nations, d'immenses contrées soumises à ta puissance? Ton génie pouvait-il être présent partout, vivre et agir dans la suite des générations? Partant, quel fardeau as-tu imposé à tes souverains, en les couvrant du manteau royal, que tant de richesses et d'ornements surchargeaient d'un poids accablant? Il ne pouvait manquer de se déchirer en lambeaux, ou d'entraîner dans sa chute celui qui en était revêtu. Telle fut l'histoire de la Perse sous les successeurs de Cyrus. L'exemple de son génie aventureux avait tellement élevé leur audace, qu'ils cherchèrent à agrandir un empire qui ne pouvait que décroître. Ainsi, partout pillant et ravageant, l'ambition d'un ennemi qu'ils avaient provoqué ne tarda pas à les conduire à une fin déplorable. L'empire persan eut à peine deux siècles d'existence, et il est étonnant qu'il ait duré si longtemps; car ses racines étaient si peu profondes, et ses branches si étendues, que chaque jour sa chute devenait plus inévitable. » HERDER, *Idées sur une histoire de l'humanité*, t. II, liv. XII, II, p. 361 de la traduction d'Edgar Quinet.

AGÉSILAS[1].

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Famille d'Agésilas; sa patrie, ses exploits en Asie, ses vertus.

Je sais qu'il n'est pas facile de louer dignement les vertus et la gloire d'Agésilas; cependant j'essayerai. En effet, parce qu'il fut un homme accompli, il ne serait pas bien que, pour cela, il n'obtînt pas des éloges, même au-dessous de son mérite.

En ce qui regarde sa noblesse, qu'a-t-on à dire de plus grand et de plus beau, sinon que, parmi ceux qui actuellement encore sont appelés *progones*[2], on peut citer son rang de descendance depuis Hercule, famille non de particuliers, mais de rois enfants de rois? Et l'on ne pourra leur adresser ce reproche que, tout rois qu'ils étaient, leur ville fut obscure; mais, de même que leur race était la plus illustre de leur patrie, ainsi leur ville était la plus renommée de la Grèce. Aussi ne sont-ils point les premiers des

1. Plusieurs savants, particulièrement Walkenaër, Lennep, Wyttenbach, Wolf, Bernhardy et Sievers, ont mis en doute l'authenticité de cet opuscule. Cette opinion a été combattue par Zeun, Weiske, Schneider, Dindorf, Delbrück, Manson, Kühn et Baumgarten. Les lecteurs studieux trouveront les éléments de cette discussion dans les éditions respectives que ces philologues ont données de Xénophon. Mais on recourra surtout avec fruit au livre spécial de Charles-Gustave Heiland : *Xenophontis Agesilaus, cum adnotatione et prolegomenis de auctore et indole libri*, edit. nova, Leipsig, 1857, où l'on trouvera le résumé de ce débat, avec une conclusion favorable à l'atuhenticité de l'ouvrage. C'est cette édition que nous avons eue sous les yeux pour le texte et pour les notes de notre traduction. — Cf. les biographies spéciales d'Agésilas dans Plutarque et dans Cornelius Nepos.

2. C'est-à-dire *ancêtres*, descendants d'Hercule, chef de la dynastie des rois de Sparte. — Cf. Cornelius Nepos, *Ages.*, I, et plus loin, *Gouv. des Laced.*, chap. XV.

seconds, mais les chefs des chefs. Un commun éloge doit unir la patrie d'Agésilas avec sa famille : car si sa ville natale, éloignée de tout sentiment jaloux de la souveraine autorité de ses rois, n'entreprit jamais de les en dépouiller, ces rois, à leur tour, n'aspirèrent jamais à une royauté plus étendue que leur premier pouvoir. Aussi, tandis qu'on n'a vu nulle autre part aucun gouvernement, démocratie, oligarchie, tyrannie ou royauté, subsister sans interruption, chez eux la royauté est restée permanente.

Ce n'est pas tout : Agésilas fut jugé digne du pouvoir avant de commander, et en voici la preuve. Après la mort du roi Agis, des prétentions au pouvoir s'étant élevées entre Léotychide, fils d'Agis, et Agésilas, fils d'Archidamus[1], les citoyens décidèrent que l'héritier le plus méritant était Agésilas, en raison de sa naissance et de sa vertu, et on le choisit pour roi[2]. Quand on voit le choix d'une république puissante, dont les premiers citoyens jugent un homme digne de la plus haute fonction, quel témoignage faut-il encore pour prouver que sa vertu le rendait digne du pouvoir avant de l'exercer ?

Passons maintenant à ce qu'il fit pendant son règne : en voici le récit. Ses actes, à mon avis, mettront son caractère dans le jour le plus vif. Agésilas, disons-nous, fut élu roi tout jeune encore. Il venait d'entrer en fonctions, quand on annonce que le roi de Perse réunit une nombreuse armée de mer et de terre contre les Grecs. Une délibération s'étant ouverte entre les Lacédémoniens et leurs alliés, Agésilas promet que, si on lui donne trois cents Spartiates, deux mille Néodamodes[3], et un bataillon d'à peu près six mille alliés, il passera en Asie, contraindra le Barbare à faire la paix, ou, s'il veut absolument la guerre, lui donnera assez d'occupation pour ne point marcher contre les Grecs. Tout le monde est enchanté du désir exprimé d'attaquer chez lui le Perse qui, jusque-là, était passé en Grèce, de le provoquer sur son territoire au lieu de l'attendre pour le combattre, de songer à vivre de son bien plutôt qu'à défendre seulement celui des Grecs ; enfin l'on regarde comme un fait des plus glorieux de lutter non plus en faveur de la Grèce, mais pour l'empire de l'Asie. Agésilas réunit ses troupes[4]

1. Voy. *Hist. gr.*, III, III. — Cf. Plutarque, *Agésil.*, III, et Cornelius Nepos, *Agés.*, I.
2. Il avait alors quarante-trois ans.
3. Ceux des Hilotes qui avaient été rendus à la liberté.
4. A la ville de Géreste.

et met à la voile ; mais comment faire mieux apprécier son talent de général qu'en racontant ce qu'il fit ? Or, voici son début en Asie.

Tissapherne avait juré à Agésilas que, s'il acceptait une trêve jusqu'au retour des messagers qu'il avait envoyés au roi, il lui accorderait la liberté des villes grecques d'Asie, et, de son côté. Agésilas s'était engagé par serment à observer loyalement la trêve, en accordant un délai de trois mois. Tissapherme manqua aussitôt à son serment. Au lieu de la paix, il sollicita du roi l'envoi de nouveaux renforts. Agésilas, s'en etant aperçu, respecta cependant la trêve.

Or, c'est, selon moi, un trait fort remarquable d'avoir, d'une part, en montrant Tissapherne parjure, rendu la foi de celui-ci suspecte aux yeux de tous ; d'autre part, en se montrant lui-même constant dans sa parole et fidèle observateur des traités, d'avoir amené les Grecs et les Barbares à se fier à lui pour toutes les transactions qu'il eût pu souhaiter [1].

Cependant Tissapherne, fier de ses nouvelles troupes, déclare la guerre à Agésilas, s'il ne sort à l'instant de l'Asie : les alliés et ceux des Lacédémoniens qui étaient présents paraissaient effrayés, croyant que les forces inférieures d'Agésilas ne pourraient pas tenir contre les troupes nombreuses du roi ; mais Agésilas, d'un visage serein, charge les envoyés de Tissapherne de le remercier vivement de ce que, par son parjure, il a rendu les dieux ennemis des Perses et alliés des Grecs. Sur-le-champ, il ordonne aux soldats de se préparer à la campagne ; enjoint aux villes, par où il doit passer pour se rendre en Carie, de lui préparer des vivres, et fait avertir les Ioniens, les Éoliens et les Hellespontins de lui envoyer des renforts à Éphèse.

Cependant Tissapherne, sachant qu'Agésilas n'avait point de cavalerie, la Carie ne se prêtant point aux manœuvres hippiques, sentant du reste qu'il leur garde rancune de sa perfidie, et ne doutant pas qu'il ne se jetât dans la Carie, sa résidence, y fait passer toute son infanterie, et entoure de sa cavalerie les plaines du Méandre, persuadé qu'il écrasera les Grecs sous ses chevaux, avant qu'ils arrivent au pays où les chevaux ne pouvaient agir. Mais, au lieu d'aller en Carie, Agésilas, faisant un détour soudain, s'avance vers la Phrygie, recueille, dans sa marche, les troupes à mesure qu'elles arrivent, prend les villes de force, et, grâce à cette invasion imprévue, fait un immense

1. Cf. Élien, *Hist. div.*, XIV, 2, et Cornelius Nepos, *Agésil.*, II.

butin. Son talent de général se révéla surtout au moment où la guerre étant déclarée, et la ruse, par cela même, devenant juste et autorisée [1], il montra que Tissapherne n'était qu'un enfant en fait de ruses, tandis que lui profitait sagement de l'occasion pour enrichir les villes alliées. On avait fait des prises si considérables, que tout se vendait à vil prix : il avertit donc ses alliés de venir acheter, les prévenant qu'il ne tarderait pas à conduire son armée vers la mer ; en même temps il recommanda aux vendeurs d'inscrire sur leurs registres le prix de chaque effet vendu et de le livrer ensuite ; de sorte que les alliés, n'ayant rien déboursé jusqu'alors, réalisèrent de grands profits, sans nuire au trésor public. De plus, chaque fois que des transfuges, suivant l'habitude, en passant aux troupes du roi, s'offraient à guider les convois d'argent, il disposait tout pour les faire enlever par ses alliés, qui trouvaient là tout ensemble profit et gloire ; et cette conduite ne tarda pas à lui faire beaucoup d'amis [2].

Convaincu de plus qu'une armée ne saurait tenir longtemps dans un pays ruiné et désert, tandis qu'elle trouve toujours de quoi vivre dans une région peuplée et cultivée, il ne cherchait pas seulement à soumettre les ennemis par les armes, mais à les gagner par sa modération. Aussi recommandait-il souvent à ses soldats de ne pas traiter les prisonniers en criminels, mais de les ménager comme des hommes. Parfois même, lorsqu'il levait le camp, s'il s'apercevait que les marchands y laissaient de petits enfants, que beaucoup vendaient dans l'embarras de les porter et de les nourrir, il veillait à ce qu'on les conduisît en

1. De Pauw, dans ses *Recherches historiques sur les Grecs*, n'admet point, et avec raison, selon nous, cet emploi de la ruse dans les transactions, ni même dans les hostilités. Son jugement sur Agésilas se ressent de cette exclusion formelle de toute espèce de procédé entaché de dol et de fourberie. Voici, du reste, ce qu'il dit du roi de Sparte. C'est un contre-poids à ce que l'éloge de Xénophon peut offrir, en quelques passages, de louange enthousiaste et excessive : « On distingue ordinairement parmi le vulgaire des Spartiates, le roi Agésilas, parce que Xénophon, entraîné alors dans le parti de Lacédémone, a fait un éloge très-fastidieux de ce prétendu héros, qui ne fut jamais dans la réalité qu'un brigand insigne. Toutes ses expéditions en Asie et en Égypte n'eurent, de l'aveu même de ses panégyristes, d'autre but que d'amasser de l'argent par le pillage et la déprédation. Il rapporta de la Lydie, de la Phrygie et de l'Égypte douze cent vingt talents, c'est-à-dire près de six millions de livres, sans compter la solde et l'entretien de ses troupes, qui vécurent partout à discrétion sur le territoire des ennemis ou de ceux qu'on appelait ainsi. »

2. Passage difficile et controversé.

lieu sûr[1]. Quant à ceux que la vieillesse faisait garder comme prisonniers, il donnait ordre qu'on eût soin d'eux, et qu'on les mît à l'abri des chiens et des loups. Ceux donc qui appréciaient ces traits d'humanité, et les prisonniers mêmes, s'affectionnaient à lui. Toutes les villes qu'il avait conquises, il les dispensait des devoirs des esclaves envers les maîtres; il n'exigeait que l'hommage de l'homme libre envers le magistrat; en sorte que les places imprenables par la force de leurs murailles, on les soumettait par la douceur.

Comme dans les plaines de la Phrygie il ne pouvait tenir la campagne contre la cavalerie de Pharnabaze, il résolut de se procurer cette espèce de troupes, afin de n'être pas obligé de faire la guerre en fuyant. Il charge donc les plus riches de toutes les villes du pays de nourrir des chevaux, et il déclare que quiconque fournira un cheval, un équipement et un bon soldat, sera exempt de service. Aussitôt tous s'empressent de répondre à ses désirs avec la même ardeur que s'ils eussent cherché quelqu'un pour mourir à leur place. Il désigne les villes d'où l'on tirerait les cavaliers, convaincu que les cités qui élèveraient des chevaux en auraient bientôt la passion et donneraient une bonne cavalerie. Or, c'est un trait digne d'admiration d'avoir su se créer sur-le-champ une cavalerie forte et en mesure d'agir.

Le printemps venu, il rassemble toute son armée à Éphèse[2]; et, dans le dessein de l'exercer, il propose des prix aux troupes de cavalerie qui manœuvreront le mieux, aux hoplites qui auront le corps le plus robuste, aux peltastes et aux archers qui montreront le plus d'adresse. Il fallait voir les gymnases remplis d'hommes qui s'exerçaient; l'hippodrome couvert de cavaliers occupés d'évolutions, tandis que les archers et les gens de trait tiraient à la cible. La ville tout entière, où il se trouvait, présentait un spectacle intéressant. L'agora était pleine d'armes de toute espèce et de chevaux à vendre; ouvriers en airain, en bois, en fer, en cuir, en peinture, tous travaillaient à la fabrication des armes : on eût pris Éphèse pour un atelier de guerre. Rien surtout n'inspirait plus de confiance que de voir Agésilas lui-même et ses soldats couronnés de fleurs, aller, à leur sortie des gymnases, consacrer leurs couronnes à Diane. Car, où l'on voit les hommes respecter les dieux, s'exercer à la guerre et

1. Variété de leçons et passage controversé.
2. Cf. *Hist. Gr.* III, IV. Plutarque, *Agésil.*, IX.

ne songer qu'à obéir aux chefs, comment ne pas trouver là matière à bon espoir? Persuadé de plus que le mépris de l'ennemi donne du cœur à combattre, il ordonne aux crieurs de vendre nus les Barbares pris par les maraudeurs. Les soldats, en voyant ces corps blancs parce qu'ils ne se déshabillaient jamais, mous et chargés d'obésité parce qu'ils étaient toujours sur des chars, comprenaient bien que pour eux ce ne serait qu'un combat contre des femmes.

Il déclare encore à ses soldats qu'il va les mener par le plus court dans la partie la plus fortifiée du pays, afin qu'ils s'y préparent l'esprit et le corps pour combattre avant peu. Cependant Tissapherne croit à une seconde ruse d'Agésilas, et que son dessein est réellement de fondre sur la Carie. Il fait donc passer son infanterie en Carie, comme la première fois, et place de même sa cavalerie dans la plaine du Méandre. Agésilas, qui n'avait point menti, se dirige immédiatement, suivant sa parole, vers la province de Sardes [1], marche trois jours à travers le désert, sans rencontrer l'ennemi, et procure à son armée des vivres en abondance. A la quatrième journée, paraissent les cavaliers ennemis. Le commandant [2] donne ordre au chef des skeuophores de passer le Pactole et d'asseoir un camp; et là, ceux-ci, voyant quelques valets des Grecs s'écarter pour piller, en tuent un grand nombre. Mais Agésilas, qui s'en aperçoit, envoie sa cavalerie pour les secourir. De leur côté, les Perses, voyant arriver ce renfort, rassemblent la leur et la font avancer en ordre de bataille. Alors Agésilas, remarquant que les ennemis n'ont pas d'infanterie, tandis qu'il ne lui manquait à lui pas une de ses forces, juge que c'est le moment d'engager l'action s'il peut. Les victimes immolées, il fait avancer sa phalange contre la cavalerie ennemie; il ordonne aux hoplites, qui ont dix ans de service, d'arriver au pas de course, et aux peltastes de précéder en courant: il recommande aux cavaliers de charger, tandis qu'il suivrait en personne avec le reste de l'armée.

La cavalerie est reçue par les meilleurs soldats des Perses; mais bientôt tout le danger venant à peser sur eux, ils fuient, et les uns tombent à l'instant dans le fleuve, les autres sont mis en déroute. Les Grecs les poursuivent et s'emparent de leur camp: les peltastes, selon leur habitude, se mettent à piller. Agésilas enveloppe tout de son armée, ne fait qu'un camp de celui

1. Dans les plaines de l'Hermus, fleuve qui descend dans la mer Égée, et reçoit le Pactole.

2. Tissapherne.

des ennemis et du sien; puis, apprenant le trouble des ennemis qui s'accusent les uns les autres de l'échec, il marche aussitôt sur Sardes. Là, tandis qu'il brûle et ravage les maisons de la ville, il fait annoncer aux habitants que quiconque désire la liberté peut se joindre à lui, et que, s'il en est qui veulent asservir l'Asie, ils viennent en armes se mesurer contre ses libérateurs. Personne n'osant paraître, il se porte librement partout; voyant les Grecs, qui jusqu'alors avaient été forcés de ramper, honorés par ceux mêmes qui les outrageaient; réduisant ceux qui exigeaient les honneurs divins à n'oser plus même regarder les Grecs; protégeant contre la dévastation le territoire de ses alliés, et dévastant celui des ennemis au point d'envoyer en deux ans plus de deux cents talents comme dîme au dieu de Delphes.

Cependant le roi de Perse, regardant Tissapherne comme la cause de ces désordres, envoie Tithraustès lui couper la tête, exécution qui rend les affaires des Barbares encore plus désespérées et celles d'Agésilas plus florissantes[1]. Tous les peuples envoient des députations lui demander son amitié; plusieurs même passent de son côté, dans l'espoir d'être libres, en sorte qu'Agésilas se trouve chef non-seulement des Grecs, mais d'un grand nombre de Barbares.

Toutefois, ce qui mérite surtout notre admiration, c'est qu'après s'être assuré la possession d'un grand nombre de villes sur le continent, et de plusieurs îles, après que sa ville natale lui eut envoyé une flotte[2], après avoir conquis tant de gloire et de puissance, lorsqu'il pouvait profiter à son gré de ces nombreux et brillants avantages, au moment où il nourissait le projet et l'espoir de renverser un empire dont les forces furent souvent tournées contre la Grèce, il ne se laissa dominer par aucune de ces considérations. Dès qu'il lui vient des magistrats de son pays l'ordre de venir au secours de la patrie, il obéit avec autant de docilité que s'il se fût trouvé seul contre cinq dans le conseil des éphores; faisant voir par là que toute la terre n'était rien à ses yeux en comparaison de la patrie, qu'il ne préférait pas de nouveaux amis aux anciens, ni des profits sans gloire et sans dangers à des périls où l'appelaient l'honneur et la justice.

Tout le temps, du reste, qu'il garda le commandement, il

1. Tithraustès conclut avec Agésilas une trève de six mois.
2. Agésilas mit à la tête de cette flotte Pisandre, son beau-frère.

tint la conduite d'un roi digne d'éloges. En effet, dans toutes les villes vers lesquelles il navigua pour y imposer son autorité, et qu'il trouva en proie à l'anarchie, depuis la chute de la puissance d'Athènes, il fit si bien que, sans exil, sans peine de mort, il rétablit la concorde entre les citoyens et une prospérité durable. Aussi tous les Grecs d'Asie, comme si on leur eût enlevé, non pas un chef, mais un père, un ami, furent-ils désolés de son départ : ils montrèrent, d'ailleurs, qu'ils n'avaient point pour lui une amitié fardée ; ils vinrent spontanément avec lui au secours de Lacédémone, et cela, avec la conviction qu'ils auraient à combattre aussi forts qu'eux. Telle fut la fin de ses exploits en Asie [1].

CHAPITRE II.

Exploits en Europe ; bataille de Coronée ; Agésilas à Sparte ; relations avec l'Égypte.

Après avoir passé l'Hellespont, il fit route à travers les mêmes peuples que le roi de Perse, suivi d'une armée innombrable ; mais ce chemin, que le barbare avait fait en un an, Agésilas le parcourut en moins d'un mois, vu son désir de ne point arriver trop tard pour la patrie.

A peine a-t-il laissé la Macédoine pour entrer en Thessalie, que les habitants de Larisse, de Cranone, de Scotusse et de Pharsale, alliés des Béotiens, tous les Thessaliens, en un mot, excepté ceux qui étaient alors en exil, vinrent inquiéter ses derrières. Jusque-là, il avait conduit son armée en bataillon carré, ayant une moitié de sa cavalerie en tête et l'autre moitié en queue ; mais les Thessaliens l'ayant arrêté dans sa marche, en fondant sur son arrière-garde, il met en queue une partie des troupes de tête, excepté les cavaliers rangés autour de sa personne. Quand les deux armées sont en présence, les Thessaliens, jugeant imprudent à des cavaliers de charger des hoplites, font volte-face et se retirent au pas ; le reste suit avec réserve. Agésilas, voyant la faute des uns et des autres, détache ses meilleurs cavaliers, avec ordre de prescrire aux autres la même manœuvre, c'est-à-dire de serrer l'ennemi d'assez

1. Il y laissa Euxène comme harmoste, avec quatre mille soldats.

près pour l'empêcher de se retourner. Les Thessaliens, se voyant poursuivis, contre leur attente, continuent leur retraite, tandis qu'une partie d'entre eux, essayant de faire volte-face, sont pris au moment de faire obliquer leurs chevaux. L'hipparque Polycharme, de Pharsale, se retourne ainsi et périt avec ses compagnons d'armes. Dès lors la défaite devient générale : les uns sont taillés en pièces, les autres faits prisonniers, et le reste ne s'arrête qu'arrivé au mont Narthace. Agésilas érige un trophée entre les monts Pras et Narthace, où il séjourne quelque temps, satisfait d'avoir vaincu des ennemis fiers de leur cavalerie, avec une troupe qu'il avait formée lui-même.

Le lendemain, il franchit les montagnes de Phthie, et poursuit sa route à travers des pays alliés jusqu'aux confins de la Béotie. Là, ayant trouvé en bataille l'armée ennemie, composée de Thébains, d'Athéniens, d'Argiens, de Corinthiens, d'Énians, de Locriens des deux pays[1], et d'Eubéens, il n'hésite pas, et range aussitôt son armée. Il n'avait qu'une more et demie de Lacédémoniens, et, parmi les alliés du pays, les Phocéens seulement et les Orchoméniens, avec les troupes qu'il avait lui-même amenées. Dire qu'il engagea l'action contre une armée bien supérieure en nombre et en courage, ce serait présenter, selon moi, Agésilas comme un insensé, et moi comme un fou, en louant un général qui laisse au hasard les plus graves intérêts; mais je l'admire pour avoir su se créer une armée aussi forte que celle de l'ennemi, et si bien armée qu'on l'eût dite toute d'airain, toute de pourpre; pour avoir mis les soldats en état de supporter les fatigues; pour avoir rempli leur âme d'un tel courage qu'ils étaient prêts à combattre contre n'importe quel ennemi; pour leur avoir inspiré tant d'émulation qu'ils cherchaient à se surpasser les uns les autres; pour leur avoir donné l'espérance que tout irait bien, s'ils se montraient hommes de cœur. Convaincu qu'avec de tels hommes il pouvait attaquer résolûment l'ennemi, il ne fut pas déçu dans son attente.

Je vais retracer ce combat : c'est l'un des plus remarquables de notre époque. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine voisine de Coronée, celle d'Agésilas venant du Céphise, et celle des Thébains de l'Hélicon. On voyait[2] les phalanges parfaitement égales de part et d'autre, et la cavalerie à peu

1. C'est-à-dire des Locriens Ozoles et Opuntiens.

1. Xénophon assistait à ce combat. — Cf. *Hist. gr.*, IV, III; Plutarque, *Agésilas*, XVIII.

près aussi nombreuse. Agésilas commandait l'aile droite ; les Orchoméniens étaient placés à l'extrémité de son aile gauche : de leur côté, les Thébains étaient à la droite, et à la gauche les Argiens. Les deux armées s'ébranlent dans le plus grand silence; mais, arrivées à la distance d'un stade, les Thébains jettent un cri et s'élancent tous en avant. Il restait encore un intervalle de trois plèthres, lorsque la phalange mercenaire d'Agésilas, commandée par Hérippidas, se détache et s'élance au pas de course. Ce corps se composait de nationaux[1], d'un débris de l'armée de Cyrus, d'Ioniens, d'Éoliens et d'Hellespontins. Or, ce détachement, arrivé à une portée de pique, met en déroute ceux qui lui font face. Cependant les Argiens, ne tenant pas contre les soldats d'Agésilas, s'enfuient vers l'Hélicon. En ce moment quelques soldats étrangers couronnaient déjà Agésilas, quand on lui annonce que les Thébains ont rompu les Orchoméniens jusqu'aux skeuophores : par une brusque évolution il déploie sa phalange, court sur eux; et les Thébains, voyant que leurs alliés se sont enfuis vers l'Hélicon, doublent le pas pour les rejoindre. C'est alors qu'Agésilas montra, sans contredit, la plus grande valeur. Cependant le parti qu'il prit était des plus dangereux. Il pouvait laisser passer l'ennemi qui battait en retraite, puis tomber sur ses derrières et faire main-basse; mais il n'en fit rien, et rompit en visière avec les Thébains; les boucliers s'entre-choquent : on se bat, on tue, on meurt : pas de cris, ni pourtant de silence, mais ce murmure que produisent la colère et la mêlée[2]. A la fin, une partie des Thébains s'échappe vers l'Hélicon; un grand nombre périt dans la déroute. Après que la victoire est assurée à Agésilas, et qu'on l'a rapporté blessé lui-même à sa phalange, quelques cavaliers accourent pour lui dire que quatre-vingts des ennemis sont dans le temple[3] avec leurs armes, et demander ce qu'il faut faire. Et lui, couvert des blessures qu'il a reçues de toutes armes, mais n'oubliant pas ce qu'il doit à la sainteté du lieu, il ordonne de les laisser aller où ils voudront; et, loin de permettre qu'on leur fasse aucun mal, il les fait escorter par des cavaliers de sa garde, et conduire en lieu sûr.

Le combat fini, l'on put voir, où la mêlée avait eu lieu, la terre rouge de sang, les cadavres gisants pêle-mêle, amis et

1. Spartiates.

2. Voy. l'éloge que fait Longin de ce passage, *Traité du Sublime*, sect. XIX. Page 194 de l'édition de L. Vaucher, Genève et Paris, 1854.

3. Le temple de Minerve Itonie. — Cf. Cornel. Nep., *Agésil.*, IV.

ennemis, des boucliers percés, des piques brisées, des épées nues, les unes à terre, d'autres dans les corps, d'autres restées aux mains des combattants[1]. Comme il était déjà tard, les soldats d'Agésilas, après avoir seulement séparé de la phalange les morts des ennemis, prennent un léger repas et se livrent au sommeil. Le lendemain, Agésilas commande au polémarque Gylis de mettre les troupes sous les armes et d'ériger un trophée; aux soldats de se couronner de fleurs en l'honneur du dieu, et aux flûteurs de jouer de leurs instruments. Cependant les Thébains envoient un héraut demander une trêve pour ensevelir leurs morts. Agésilas la leur accorde, et il part à l'instant pour sa patrie, désirant moins être souverain en Asie que de gouverner et d'obéir dans son pays selon les lois.

Dans le même moment, s'apercevant que les Argiens, bien qu'heureux chez eux et maîtres de Corinthe, se plaisent à faire la guerre, il la leur déclare, ravage tout leur territoire, franchit les défilés qui mènent à Corinthe, s'empare des murs qui descendent au Léchée[2]; force les barrières du Péloponèse, revient dans sa ville natale pour les Hyacinthies[3], et à la place qui lui est assignée par le chef des chœurs, chante le péan en l'honneur du Dieu.

Il apprend alors que les Corinthiens avaient mis leurs troupeaux à l'abri dans le Pirée[4], qu'ils avaient ensemencé le Pirée même et qu'ils y faisaient récolte : jugeant donc ce poste très-important, parce que les Béotiens pouvaient par là, de Creusis[5], se joindre aisément aux Corinthiens, il se met en campagne contre le Pirée.

Mais le voyant défendu par une forte garnison, il feint qu'on va lui rendre la ville et campe le soir sous les murs. Il s'aperçoit, durant la nuit, que la garnison du Pirée se rend en masse à la ville; il retourne donc sur ses pas, dès la pointe du jour, s'empare du Pirée, qu'il trouve dégarni de troupes, fait main-basse sur tout ce qu'il y trouve, et se rend maître des fortifications qu'on y avait construites.

1. Nos *Chansons de gestes* sont pleines de descriptions semblables. Il est curieux de les rapprocher de Xénophon.
2. Port de Corinthe.
3. Voy. ce mot dans le *Dict.* de Jacobi.
4. Il ne faut pas confondre le Pirée de Corinthe avec celui d'Athènes. En cet endroit, le texte de L. Dindorf diffère un peu de celui de C. Heiland. C'est ce dernier que j'ai suivi pour la traduction.
5. Comptoir des Thespiens dans le fond du golfe de Corinthe. Voy. Tite-Live, XXXVI, XXXI

Cela fait, il revient chez lui. Bientôt, sollicité par les Achéens, qui lui demandent du secours contre l'Acarnanie, dont les soldats les serrent de près dans les défilés, il s'empare, avec des troupes légères, des hauteurs qui dominent l'ennemi, livre un combat, en tue un grand nombre, érige un trophée et ne se retire qu'après avoir procuré aux Achéens l'amitié des Acarnaniens, des Étoliens et des Argiens, et à lui leur alliance. Cependant les ennemis, désirant la paix, envoient des députés : Agésilas s'oppose à la paix, jusqu'à ce qu'il ait forcé les villes de Corinthe et de Thèbes à rappeler ceux qu'ils avaient exilés à cause des Lacédémoniens. Marchant ensuite lui même sur Phlionte, il ramène les Phliontins exilés pour le même motif. Et si l'on trouve d'ailleurs à reprendre dans cette conduite, on conviendra, toutefois, qu'elle provenait d'une affection sincère. Par exemple, à Thèbes, la garnison lacédémonienne ayant été tuée par la faction ennemie, il marcha sur Thèbes pour la venger. Trouvant les chemins retranchés et garnis de palissades, il franchit les Cynoscéphales[1], ravage le pays jusqu'aux portes de la ville, et présente le combat aux Thébains, en leur laissant le choix de la plaine ou des hauteurs. L'année suivante, il fait une nouvelle expédition contre Thèbes, et franchissant les palis et les fossés auprès de Scole[2], il ravage le reste de la Béotie.

Jusque-là, il avait joui, ainsi que sa patrie, d'un bonheur commun : quant aux échecs qui survinrent, on ne saurait les imputer au commandement d'Agésilas[3]. Après le désastre de Leuctres, les Thébains, de concert avec les Mantinéens, avaient fait mourir à Tégée les amis et les hôtes d'Agésilas. Bien que tous les Béotiens, les Arcadiens et les Éléens, fussent ligués ensemble, il se met en campagne avec les seules forces de Lacédémone, contre l'opinion du grand nombre que les Lacédémoniens ne sortiraient pas de longtemps, ravage le pays de ceux qui avaient tué ses alliés, et ne rentre qu'ensuite dans sa patrie. Bientôt après, Lacédémone est attaquée par tous les Arcadiens, aidés des Argiens, des Éléens, des Béotiens, des Phocéens, des habitants des deux Locrides, des Thessaliens, des Énians, des Acarnaniens et des Eubéens[4]; les esclaves s'étaient soulevés, ainsi que plusieurs villes voisines, et une foule de Spartiates avaient péri ou étaient restés à Leuctres ; il n'en défendit

1. Montagnes entre Thespies et Thèbes.
2. Bourg de la Parasopie, au pied du Cithéron.
3. A cause de sa maladie. — Cf. *Hist. Gr.* V, IV ; Plutarque, *Agésil.*, XXVII.
4. Épaminondas était à la tête de ces troupes alliées.

pas moins la ville, quoique dégarnie de murailles, ne se montrant point aux endroits où les ennemis pouvaient avoir l'avantage, mais rangeant résolûment ses troupes où il comptait sur le succès de ses concitoyens : il pensait bien qu'en sortant dans la plaine il serait investi de toutes parts, tandis qu'en restant dans les défilés ou sur les hauteurs, il était sûr de la victoire.

Lorsque enfin l'armée ennemie se fut retirée, le moyen de ne pas rendre hommage à son bon sens ? Comme son grand âge ne lui permettait plus de combattre soit dans l'infanterie, soit dans la cavalerie, et qu'il voyait sa patrie à court d'argent, pour trouver quelques alliés, il se chargea de lui en procurer. Tout ce qu'il peut faire, il le met en œuvre dans le pays même, puis, le moment venu, il n'hésite point à partir, et ne rougit pas de servir, comme député, sa patrie, à laquelle il n'est plus bon comme soldat. Cependant, il fit encore dans son ambassade les actes d'un grand général. Autophradate[1], qui assiégeait dans Assus[2] Ariobarzane, allié de Sparte, craignant Agésilas, prend la fuite. Cotys[3], qui assiégeait Sestos, ville de la dépendance d'Ariobarzane, lève aussi le siége et se retire. Aussi l'on eut raison de lui ériger un trophée pour son triomphe sur l'ennemi durant son ambassade. Mausole[4], du côté de la mer, tenait assiégées, avec cent vaisseaux, les deux places déjà nommées ; à défaut de la crainte, la persuasion le fit retourner dans son pays. Et voici un fait qui est digne d'admiration : c'est que ceux qui pensaient lui avoir des obligations, aussi bien que ceux qui avaient fui devant lui, lui donnèrent de l'argent. Mausole[5], en considération de leur ancienne hospitalité, lui remit sur-le-champ des fonds pour Lacédémone ; après quoi, tous lui firent cortége jusque dans sa patrie, en lui donnant une magnifique escorte.

Il avait alors près de quatre-vingts ans[6]. Instruit que le roi d'Égypte[7] veut faire la guerre à celui de Perse, qu'il a une nombreuse infanterie, beaucoup de cavaliers et de l'argent à discrétion, il apprend avec plaisir que ce prince le mande et lui

1. Satrape de Lydie. — 2. Ville de la Troade.
3. Roi des Paphlagoniens.
4. Seigneur de Carie. Cf. Diodore de Sicile, XV, 90.
5. Le texte de ce passage est fort controversé. J'ai suivi Weiske et Heiland.
6. Cf. Cornelius Nepos, *Agésil.*, VIII, et Plutarque, *Agésil.*, XXXVI.
7. Il y a controverse sur le nom de ce roi d'Égypte. Les uns prétendent que c'est Tachius, d'autres affirment que c'est Néphrée. Voy. les éléments de la discussion dans C. Heiland, p. 42, 43 et 44.

promet le commandement. Il espérait par cette expédition s'acquitter envers l'Égypte des services rendus à Lacédémone, remettre en liberté les Grecs d'Asie, et se venger du Perse, qui, outre d'anciens griefs, venait récemment, en se disant allié de Sparte, de l'obliger à abandonner Messène. Cependant le roi, qui avait fait venir Agésilas, ne lui donne pas le commandement. Celui-ci, tout à fait désappointé, réfléchit à ce qu'il doit faire. Sur ce point, quelques soldats de l'armée égyptienne se révoltent contre le roi, bientôt leur exemple entraîne tous les autres; le roi effrayé s'enfuit à Sidon de Phénicie : les Égyptiens divisés élisent deux rois. Agésilas voit bien que, s'il reste neutre, ni l'un ni l'autre de ces rois ne payera les Grecs, ni l'un ni l'autre ne leur donnera de vivres, que celui des deux qui l'emportera, deviendra un ennemi, tandis qu'en s'attachant à l'un d'eux, celui-là du moins, pour prix de ce service, deviendra sans doute son ami. Il se joint donc à celui des deux qu'il juge le mieux disposé pour les Grecs, marche avec lui contre l'ennemi des Grecs, le défait, le prend et maintient l'autre ; puis, après avoir assuré à Lacédémone un ami, dont il tire de fortes sommes, il s'embarque pour son pays, quoique au cœur de l'hiver, et fait diligence, afin que sa ville n'hésite pas à se tenir prête contre l'ennemi, au retour du printemps.

CHAPITRE III.

Vertus d'Agésilas ; sa piété, sa justice, sa continence, son courage, sa sagesse.

Jusqu'ici nous avons raconté les actions qu'Agésilas a faites devant de nombreux témoins : de tels actes n'ont pas besoin de preuves; il suffit de les raconter, et aussitôt on les croit. Maintenant j'essayerai de montrer les vertus essentielles de son âme, mobile de toutes ses actions, source de son amour pour le bien et de sa haine pour le mal. Agésilas avait un si grand respect de la Divinité que les ennemis regardaient ses serments et ses armistices comme plus sûrs que leur amitié mutuelle[1]....

1. C. Heiland signale ici une lacune d'environ une ligne dans le manuscrit de Wolfenbuttel, le plus autorisé de tous. Schneider a proposé d'y sup-

Ceux qui craignaient d'entrer en pourparlers s'en remettaient à Agésilas. Si l'on en doutait, je pourrais citer les personnages les plus distingués qui se sont confiés à lui. Le Perse Spithridate, sachant que Pharnabaze faisait tout pour épouser la fille du roi, et qu'il voulait prendre la sienne pour maîtresse, indigné de cet outrage, se mit entièrement à la discrétion d'Agésilas, lui, sa femme, ses enfants[1] et toute sa fortune. Cotys, souverain de Paphlagonie, avait refusé de traiter avec le roi qui lui tendait la main : il craignait, une fois pris, d'être obligé de payer une forte somme, sous peine de la mort. Mais plein de confiance dans Agésilas, il se rend à son camp, devient son allié, et lui amène mille cavaliers et deux mille peltophores. Pharnabaze eut aussi une entrevue avec lui, et lui avoua que, s'il n'était nommé général de toute l'armée, il abandonnerait le roi. « Seulement, si je deviens général, ajoute-t-il, je te ferai la guerre, Agésilas, avec autant de vigueur que je pourrai. » Et en disant cela, il était sûr de n'avoir rien à craindre de contraire aux traités. Tant c'est une chose belle pour tous, et notamment pour un général, d'être reconnu comme religieux et probe. Telle était la piété d'Agésilas.

CHAPITRE IV.

Suite du précédent.

Quant à son désintéressement, comment en donner une meilleure preuve que celle-ci ? Jamais personne ne se plaignit qu'Agésilas lui eût rien enlevé, et nombre de gens avouèrent qu'ils avaient reçu de lui mille bons offices. Or, celui qui se plaît à sacrifier son bien à l'intérêt des autres, peut-il vouloir priver les autres de leur bien pour se faire décrier ? Si, en effet, il aime l'argent, il lui en coûte moins de garder ce qu'il a que de chercher à prendre ce qu'il n'a pas. D'ailleurs celui qui ne veut pas manquer de reconnaissance, quoiqu'il n'y ait point de tribunal pour l'ingratitude, comment voudrait-il manquer à ce que la loi défend ? Mais Agésilas croyait qu'il y avait injustice, non-seu-

pléer par un commencement de phrase, dont voici le sens : « Ceux qui, après avoir essayé d'un accommodement, craignaient, etc. »

1. Son fils Mégabate et sa fille, mariée ensuite à Cotys.

lement à ne pas témoigner de reconnaissance, mais encore à n'en pas montrer autant qu'on le pouvait. Qui serait aussi fondé à l'accuser d'avoir volé l'État, lui qui abandonnait à la patrie les récompenses mêmes qui lui étaient dues? Avoir été contraint, quand il voulait faire du bien à sa ville natale ou à ses amis, de recourir à des emprunts, n'est-ce pas une preuve convaincante de son désintéressement? S'il eût trafiqué de ses services et vendu ses bienfaits, personne n'aurait cru rien lui devoir. Il n'y a qu'un service gratuit qui attache de bon cœur à celui qui le rend, et cela, en raison du service même, puis de la confiance où l'on est que le bienfaiteur croit à la reconnaissance. Un homme qui préférait avoir moins, pour se montrer généreux, qu'avoir plus pour être injuste, pouvait-il, je le demande, ne pas se montrer éloigné d'une cupidité honteuse? Or, quand la cité lui eut adjugé la succession entière d'Agis, il en abandonna la moitié à ses parents maternels, qu'il voyait dans l'indigence. J'en prends à témoin toute la ville de Lacédémone. Tithraustès lui fit des présents considérables, s'il voulait se retirer du pays. « Tithraustès, répondit Agésilas, on croit chez nous qu'il est plus beau pour un général d'enrichir son armée que de s'enrichir lui-même, et de s'emparer des dépouilles des ennemis que de recevoir leurs présents. »

CHAPITRE V.

Suite.

Du reste, parmi toutes les passions dont les hommes sont esclaves, en est-il une seule qui ait triomphé d'Agésilas? Il avait pour principe de s'éloigner de l'ivresse autant que de la folie, des excès de la table autant que de l'oisiveté. Dans les repas en commun, il ne prenait jamais ses deux portions; il se contentait d'une seule et laissait l'autre: il croyait que, si l'on donne plus au roi, ce n'est pas pour qu'il mange davantage, mais pour qu'il marque de la considération à ceux qu'il en juge dignes. Maître du sommeil et jamais son esclave, il le subordonnait aux affaires. Il eût évidemment rougi de n'avoir pas le plus mauvais lit parmi tous ses compagnons. Il avait pour principe qu'un chef doit se distinguer des particuliers, non par une vie

plus molle, mais par un régime plus sévère. Il se faisait honneur de supporter plus longtemps qu'un autre, en été le soleil, en hiver le froid. S'il survenait à son armée des travaux pénibles, il s'astreignait à travailler plus que tous les autres, convaincu que l'exemple du général soulage le soldat. En un mot, Agésilas se plaisait au travail, et détestait cordialement la paresse.

Que dire de sa continence, sinon qu'on doit la mentionner, ne fût-ce que comme un sujet d'étonnement? S'il ne se fût abstenu que des plaisirs, pour lesquels il n'avait point de goût, ce serait une vertu commune. Mais, qu'épris de Mégabate, fils de Spithridate, autant qu'un tempérament très-ardent peut aimer la beauté, et que, dans ce temps même, où, suivant l'usage pratiqué par les Perses à l'égard de ceux qu'ils veulent honorer, Mégabate voulant donner un baiser à Agésilas, Agésilas y ait résisté de toutes ses forces, n'est-ce pas là un acte plein de sagesse et d'excessive réserve [1]? Voyant ensuite que Mégabate, qui regardait ce refus comme un affront, ne lui témoignait plus la même tendresse, Agésilas pria l'un des amis de Mégabate d'engager celui-ci à lui rendre son affection. L'ami lui ayant demandé si, Mégabate se laissant convaincre, Agésilas consentirait au baiser; celui-ci, après un instant de silence : « Non, dit-il, dussé-je devenir le plus beau, le plus fort, le plus agile des hommes, j'atteste ici tous les dieux que j'aimerais mieux opposer la même résistance, que de voir changés en or tous les objets placés sous mes yeux. » Je n'ignore pas que bien des gens tiendront ce témoignage pour suspect; je sais qu'il y a plus d'hommes capables de triompher des ennemis que de vaincre une semblable passion. Mais, si bien des gens se refusent à croire les faits peu connus, tout le monde conviendra que les hommes placés en évidence ne peuvent dissimuler rien de ce qu'ils font. Or, personne ne peut dire avoir vu Agésilas faisant quelque action déshonnête, personne ne peut produire contre lui un soupçon fondé. En effet, ce n'était jamais dans une maison particulière qu'il logeait en voyage; il demeurait toujours soit dans un temple, où il est impossible de rien faire de semblable, soit dans un lieu public, où l'on a tous les regards pour témoins de la sagesse de sa conduite. Si j'alléguais des mensonges contraires à ce que sait la Grèce, ce ne serait pas un éloge pour Agésilas, mais un blâme pour moi-même.

1. Je lis *γεννικόν* avec Schæfer et L. Dindorf, au lieu de *μανικόν*, avec C. Heiland.

CHAPITRE VI.

Suite.

Son courage s'est produit, selon moi, par d'éclatants témoignages, en se présentant toujours pour combattre les plus puissants ennemis de sa patrie et de la Grèce, et en se plaçant en tête dans ces sortes de combats. Chaque fois que les ennemis voulurent l'attendre, il ne voulut point d'un succès dû à la peur et à la fuite, mais, sortant victorieux d'une lutte d'égal à égal, il érigea des trophées, monuments immortels de sa vertu, et témoignages évidents de son courage à combattre. Ainsi, ce n'est point par la renommée, mais par les yeux, que nous pouvons juger de son âme ; et l'on ne doit point compter ses succès par ses trophées, mais par ses campagnes, puisqu'il n'a pas moins vaincu les ennemis quand ils refusaient de combattre, et que sa victoire offrait moins de périls et plus d'avantages à sa patrie et à ses alliés. C'est ainsi que, dans les jeux, on ne couronne pas moins ceux qui triomphent sans combattre, que ceux qui sont vainqueurs après avoir combattu.

Quelle est celle de ses actions qui n'atteste point sa sagesse? Dans ses rapports avec sa patrie, il se montra toujours docile [1]..., plein de bienveillance envers ses compagnons d'armes, dont il se fit des amis à toute épreuve. Pour les soldats, tous étaient aussi obéissants que dévoués. Et comment une phalange ne serait-elle pas invincible, quand elle observe la discipline par obéissance, et que son amour pour son chef est le mobile de son dévouement? Les ennemis mêmes ne pouvaient lui refuser leur estime, quand ils étaient contraints de le haïr. En effet, il mettait tout en œuvre pour les traiter autrement que les alliés, les trompant dans l'occasion, les prévenant de vitesse lorsqu'il le fallait, leur dérobant ses démarches quand son intérêt l'exigeait, tenant enfin à l'égard des ennemis une conduite toute différente de ses façons d'agir avec les alliés. Il agissait la nuit comme le jour, et le jour comme la nuit [2], disparaissant parfois, et laissant ignorer où il était, où il allait, ce qu'il faisait. De la sorte,

1. Lacune de quelques mots. — Voy. Plutarque, *Agésil.*, IV.
2. Cf. *Hist. Gr.* VI, I ; *Gouvern. des Lacéd.*, V.

il rendait inutiles les plus forts retranchements de ses ennemis, soit en les évitant, soit en les franchissant, soit en les surprenant. Chaque fois qu'il était en marche, sachant bien qu'il pouvait être assailli par les ennemis, s'ils le voulaient, il conduisait toujours son armée en bon ordre, de manière à ce qu'elle fût en état de servir, et la faisant avancer avec la réserve d'une vierge pleine de modestie. Il savait que c'est l'unique moyen d'être exempt d'inquiétudes, sans aucune espèce de terreur, de trouble, de fautes et d'embûches. Aussi, en agissant de la sorte, il était redoutable aux ennemis, et savait inspirer à ses amis de la confiance et de la force : par là il se garda du mépris de ses adversaires, des amendes de ses concitoyens, du blâme de ses amis, constamment aimé, constamment loué de tous les hommes.

CHAPITRE VII.

Patriotisme d'Agésilas; sa haine des Barbares.

Son patriotisme, à le raconter en détail, demanderait trop de temps. Je crois qu'il n'y a aucune de ses actions qui n'ait été dirigée vers ce but. Bref, nous savons tous qu'Agésilas, quand il croyait une chose utile à sa patrie, ne s'épargnait aucune peine, n'évitait aucun danger, ne ménageait point sa fortune, n'alléguait ni son corps[1], ni son grand âge; il pensait que le devoir d'un bon roi est de faire le plus de bien possible à ses sujets. Mais je place parmi les plus grands services rendus à sa patrie, qu'étant le plus puissant dans sa ville natale, il se montra le plus soumis aux lois. Qui donc eût refusé d'obéir, en voyant le roi se soumettre? Qui donc, se croyant déclassé, eût entrepris d'innover, en sachant que le roi, docile aux lois, en accepterait l'empire, lui qui traitait ses adversaires politiques comme un père ses enfants? Il les reprenait de leurs fautes, les récompensait quand ils faisaient bien, les secourait s'il leur arrivait malheur, ne considérait aucun citoyen comme un ennemi, était disposé à les louer tous, à regarder leur conservation comme un avantage, et comme un dommage la perte du dernier d'entre eux. Rester constant et fidèle aux lois, c'était, ainsi

1. « Il avait, dit Cornélius Népos, une petite taille, un corps grêle, et boitait d'un pied; ce dernier défaut était même assez choquant. »

qu'il le disait hautement, le moyen que sa patrie fût toujours heureuse et qu'elle devînt puissante, quand les Grecs seraient sages.

S'il est beau pour un Grec d'aimer son pays, vit-on jamais un autre général ou refuser de prendre une ville, dans la crainte qu'elle ne fût saccagée, ou regarder comme un malheur une victoire gagnée dans une guerre contre les Grecs? Quand on lui apporta la nouvelle que, dans un combat près de Corinthe, il était mort huit Lacédémoniens et près de dix mille ennemis, on ne le vit pas se réjouir, mais il s'écria : « Malheureuse Grèce, qui viens de perdre des hommes dont la vie nous eût assuré la victoire dans nos combats contre les Barbares! » Les exilés de Corinthe lui disant que la ville allait se rendre, et lui montrant les machines à l'aide desquelles ils espéraient renverser les murs, il ne voulut point attaquer, disant qu'il ne fallait pas asservir les villes grecques, mais les rendre sages. « Si nous exterminions, ajouta-t-il, tous ceux de nous qui sont en faute, dites-moi où nous trouverions des hommes pour vaincre les Barbares. »

S'il est beau de haïr les Perses, puisque jadis l'un d'eux [1] a marché contre la Grèce pour la rendre esclave, et que leur roi actuel [2] fait alliance avec ceux qu'il croit le plus en état de nous nuire, ou paye ceux qu'il sait capables de faire le plus de mal aux Grecs, ou ne nous propose la paix que comme un moyen sûr d'allumer entre nous la guerre, conduite qui n'échappe aux regards de personne, qui donc fit jamais plus qu'Agésilas, pour soulever quelques provinces des Perses, les appuyer dans leur révolte, en un mot, pour nuire au roi de manière à ce qu'il ne pût inquiéter les Grecs? Quoique sa patrie fût en guerre avec les Grecs, cependant il ne négligea pas le bien commun de la Grèce, mais il s'embarqua pour faire le plus de mal possible au barbare.

CHAPITRE VIII.

Bonté d'Agésilas, son âme vraiment royale, sa modération.

Toutefois l'aménité de son caractère ne doit pas être passée sous silence : comblé d'honneurs, maître du pouvoir, d'une au-

1. Xercès. — 2. Artaxercès.

torité royale, à l'abri des atteintes et entouré d'affection, jamais on ne le vit montrer d'orgueil, et l'on devinait, sans chercher, sa bienveillance et son zèle pour ses amis. Il aimait à prendre part à leurs devis amoureux, et quand il le fallait, il s'occupait sérieusement de leurs affaires. Toujours plein d'espérance, d'entrain et de gaieté [1], il se faisait rechercher par bien des gens, non dans une vue d'intérêt, mais à cause du charme de sa société. Incapable de se vanter, il écoutait avec bonté ceux qui se louaient eux-mêmes, pensant qu'ils ne faisaient tort à personne et qu'ils prenaient l'engagement de devenir hommes de bien.

Il ne faut pas oublier non plus la noble fierté qu'il sut montrer à propos. Il lui vint un jour une lettre du roi, apportée par un Perse, qu'accompagnait le Lacédémonien Callias [2], et dans laquelle le prince lui offrait son hospitalité et son amitié. Agésilas n'accepta point cette lettre, et dit au porteur de répondre au roi qu'il était inutile de lui envoyer, à lui, des lettres personnelles ; que, s'il se montre ami de Lacédémone et porté pour la Grèce, Agésilas sera son ami, sans réserve. « Mais, ajoute-t-il, s'il est pris à former de mauvais desseins, qu'il sache que toutes les lettres possibles ne me feront point son ami. » Je loue donc Agésilas d'avoir dédaigné l'hospitalité du roi, par attachement pour les Grecs. Je l'admire encore d'avoir cru que ce n'est pas celui qui a la plus grande somme de richesses et le plus grand nombre de sujets, qui doit être le plus fier, mais celui qui, meilleur lui-même, commande à des hommes meilleurs. Je le loue également de sa prévoyance. Convaincu qu'il importait à la Grèce de soulever contre le roi le plus grand nombre de satrapes, il ne se laissa point amener, par les vives instances du roi, à vouloir devenir son hôte, mais il se tint sur ses gardes pour ne point devenir suspect à ceux qui voulaient se révolter. Qui n'admirerait sa conduite? Le Perse, se figurant qu'avec d'immenses trésors il mettrait la terre sous ses pieds, s'efforçait, dans cette vue, d'arracher tout ce qu'il y a d'or, d'argent et d'objets précieux. Agésilas réglait si bien sa maison, qu'il n'avait besoin de rien de tout cela. Si l'on en doute, qu'on voie de quelle maison il se contentait, que l'on en considère les portes : on croira voir encore celles-là mêmes qu'Aristodème, fils d'Hercule, y plaça de retour dans sa patrie [3]. Qu'on essaye d'en

1. Voy., pour la charmante anecdote d'Agésilas chevauchant sur un bâton, Plutarque, *Agésil.*, II, Élien, *Hist. div.*, XII, 15.
2. D'autres lisent Calléas.
3. Cf. Plutarque, *Agesil.*, XIX ; Cornélius Népos, *Agésil.*, VII.

voir l'ameublement ; qu'on songe à ses repas dans les sacrifices, qu'on se rappelle comment sa fille se rendait d'Amyclées dans un chariot public[1]. En subordonnant ainsi sa dépense à son revenu, il n'était pas contraint de se faire de l'argent par des injustices. On croit beau d'avoir des murailles imprenables aux ennemis ; moi, j'estime bien plus beau de rendre son âme imprenable à la richesse, au plaisir et à la crainte.

CHAPITRE IX.

Parallèle entre Agésilas et le roi de Perse.

Maintenant je vais dire comment sa manière de vivre était l'opposé du faste du roi de Perse. Et d'abord, celui-ci affectait de se montrer rarement ; Agésilas aimait à se produire sans cesse, persuadé que, s'il convient à l'infamie de se cacher, le grand jour prête un nouveau lustre à une belle vie. L'un se faisait une gloire d'être inaccessible ; l'autre, une joie d'être accessible à tous. L'un se targuait de sa lenteur en affaires, l'autre était heureux de satisfaire vite ceux qui avaient besoin de lui. Pour leurs plaisirs, combien Agésilas, si l'on veut y songer, excellait à se les donner plus faciles et plus parfaits ! On court toute la terre, pour procurer au roi de Perse des breuvages agréables ; des millions d'hommes s'ingénient à lui préparer des mets exquis ; et pour qu'il repose, que de soins indicibles ! Agésilas, grâce à son amour du travail, buvait avec plaisir ce qui lui tombait sous la main, mangeait avec plaisir la première chose venue ; et, pour dormir commodément, toute place lui était bonne. Et non-seulement il trouvait là son bonheur, mais encore il était transporté de joie, en pensant qu'il avait toutes ces jouissances à sa portée, tandis qu'il voyait le barbare vivre tristement, si des extrémités de la terre on ne lui rassemblait des plaisirs. Une chose qui le charmait encore, c'était de pouvoir s'accommoder sans peine aux saisons réglées par les dieux, tandis qu'il voyait le Perse évitant le chaud, évitant le froid, par faiblesse d'âme, et menant la vie non des hommes de cœur, mais des animaux craintifs.

[1] Pour la célébration des Hyacinthies. Cf. Plutarque, *Agésil*., XIX. — Agésilas avait deux filles, Eupolia et Prolyta, de sa femme Cléora.

N'est-ce pas encore une belle chose, et qui prouve son grand sens, qu'il ait pris soin de faire briller sa maison d'exercices et d'objets virils, nourrissant quantité de chiens de chasse et de chevaux de guerre ; engageant Cynisca, sa sœur, à élever des attelages de char, et faisant remarquer, quand elle était victorieuse, que cet entretien était moins une preuve de courage que d'opulence ? N'était-ce pas une marque de son grand cœur de penser que pour avoir vaincu des particuliers, il n'en serait pas plus célèbre ; mais que, s'il avait une ville chérie de tous, s'il se faisait de nombreux et excellents amis par toute la terre, s'il se plaçait au-dessus de sa patrie et de ses amis par ses bienfaits, de ses ennemis par ses victoires, il serait réellement vainqueur dans la plus belle et la plus honorable de toutes les luttes, et se ferait un nom durant sa vie et après sa mort ?

CHAPITRE X.

Agésilas est le modèle de toutes les vertus.

Voilà pourquoi je loue Agésilas. Ce n'est pas ici un homme qui a trouvé un trésor, et qui devient plus riche, sans être plus économe [1], qui a vaincu ses ennemis affaiblis par une contagion, et qui est plus heureux, sans être meilleur général. Mais le premier par la patience quand il faut travailler, le plus énergique quand il s'agit de combattre, le plus prudent quand il faut délibérer, voilà celui que j'appelle avec raison un grand homme, voilà celui que j'estime un héros accompli ! Si c'est une belle invention pour les hommes que la règle et le niveau pour diriger les bons ouvrages, la vertu d'Agésilas me paraît un beau modèle pour ceux qui veulent s'exercer à l'honnêteté. Le moyen, en effet, de devenir impie, quand on a devant soi le modèle de la piété ; injuste, celui de la justice ; insolent, celui de la modération ; débauché, celui de la tempérance ? Car il était moins fier de régner sur les autres que de se commander à lui-même ; de mener ses concitoyens contre les ennemis que vers toute vertu.

Au reste, parce que je le loue après sa mort, qu'on ne re-

1. Allusion à quelque anecdote ou à quelque personnage de fable ou de comédie.

garde pas ce discours comme une plainte funèbre [1], mais plutôt comme un éloge : ce qu'il pouvait entendre vivant, je ne fais que le répéter ici. Et d'ailleurs, quoi de moins fait pour une plainte funèbre qu'une vie glorieuse et une mort qui vient à son heure? Quoi de plus digne d'éloges que de belles victoires et d'importants exploits? On aura donc raison de le proclamer heureux, lui qui, brûlant, dès sa jeunesse, de se faire un nom, s'est rendu plus illustre qu'aucun de ses contemporains ; lui qui, naturellement avide de gloire, ne fut jamais vaincu, du moment qu'il fut roi; lui qui enfin, parvenu au plus grand âge accordé à l'homme, est mort irréprochable aux yeux de ses sujets et de ceux qu'il avait combattus.

CHAPITRE XI.

Résumé et conclusion.

Je veux reprendre sommairement tout ce que j'ai dit de sa vertu, pour que cet éloge se grave mieux dans la mémoire. Agésilas respectait les temples, même sur le territoire ennemi, convaincu que l'aide des dieux n'est pas moins désirable sur le terrain de la guerre que sur celui de la paix. Il ne voulait donc pas qu'on fît violence aux ennemis réfugiés auprès des dieux, regardant comme absurde d'appeler sacriléges les voleurs des temples, et de croire pieux quiconque arrache les suppliants des autels [2]. Une maxime qu'il ne cessait de répéter, c'est que, selon lui, les dieux n'aiment pas moins les bonnes actions que les victimes pures. Dans la prospérité, il ne méprisait pas les hommes, mais il remerciait les dieux. Hors du péril, il faisait plus de sacrifices qu'il n'en avait promis dans le danger. Il avait coutume, dans les moments critiques, de paraître gai, et modeste dans les occasions favorables. Entre ses amis, ce n'étaient pas les plus puissants, mais les plus aimants qu'il chérissait davantage. Il haïssait, non l'homme qui se vengeait d'une injure, mais celui qui, après un bienfait, se montrait ingrat. Il aimait à voir pauvres ceux qui recherchent les

1. Littéralement un *thrène*, espèce de chant funèbre.
2. Voy. plus haut, chap. II, le récit de la bataille de Coronée, à la fin. — Cf. Cornélius Népos, *Agésil.*, IV.

profits honteux, enrichissait les justes, et voulait que la probité rapportât plus que l'injustice. Il conversait d'ordinaire avec tout le monde ; mais il ne se liait qu'avec les gens de bien. Quand il entendait dire du bien ou du mal, il voyait là un moyen de connaître également le caractère de celui qui parlait et de celui dont il était question. Il ne faisait pas de reproches à ceux qui se laissaient duper par des amis, mais il n'excusait pas ceux qui se laissaient tromper par les ennemis. Tromper l'homme méfiant lui semblait une finesse, mais l'homme confiant, un crime. Flatté des éloges de ceux qui blâment hardiment ce qui leur déplaît, il n'était point blessé de la franchise : mais les gens dissimulés, il s'en gardait comme d'un piége. Il détestait plus les calomniateurs que les voleurs, regardant comme un plus grand dommage la perte d'un ami que celle de l'argent. Il excusait aisément les fautes des particuliers ; celles des hommes publics lui paraissaient impardonnables : les unes, à son avis, faisaient peu de mal ; les autres avaient de graves conséquences. La royauté, selon lui, ne demandait pas de l'estime, mais de la probité. Il s'opposa toujours à ce qu'on lui érigeât des statues à l'image de son corps, malgré les offres instantes qu'on lui fit, mais il travailla sans relâche à laisser des monuments de son âme, persuadé que les statues sont une œuvre d'art, et la gloire une œuvre personnelle ; que les unes sont le prix de la richesse, et l'autre de la vertu.

Il usa des richesses, non-seulement avec équité, mais avec générosité, pensant que, s'il suffit, pour être juste, de ne pas toucher au bien d'autrui, c'est le devoir d'un homme généreux de donner du sien. Il craignait toujours les revers, convaincu qu'on ne saurait se dire heureux même durant une belle vie, et que le bonheur ne vient qu'après une mort glorieuse. Il regardait comme un plus grand malheur de négliger le bien sciemment que par ignorance. Il n'aimait d'autre gloire que celle qu'il avait acquise par ses propres labeurs. Il est bien peu d'hommes qui pensent, comme lui, que la vertu n'est pas une peine, mais un plaisir. Il aimait mieux obtenir des louanges qu'entasser des richesses. Il s'applaudissait plus d'une valeur prudente qu'avide de dangers, et il faisait paraître sa sagesse plutôt dans ses actions que dans ses paroles. Très-doux pour ses amis, il était très-redoutable pour ses ennemis. Résistant aux plus pénibles travaux ; cédant avec plaisir à l'amitié ; plus sensible à la beauté morale qu'à la beauté physique ; modéré dans les succès ; ferme dans le péril ; cherchant à plaire, non par ses bons

mots, mais par son humeur; grand par réflexion et non par fierté, il dédaignait l'orgueilleux et se plaçait au-dessous du modeste. Il mettait sa gloire à la simplicité de sa personne et à la magnificence de son armée. Travaillant à diminuer le nombre de ses besoins, il rendait le plus de services possible à ses amis. Redoutable adversaire, il était humain après la victoire ; incapable de se laisser duper par ses ennemis, il croyait facilement à ses amis, et s'appliquait autant à conserver la fortune des uns qu'à renverser celle des autres. Ses parents l'appelaient l'ami de la famille ; ses amis, l'homme du dévouement ; ceux qui l'obligeaient, l'homme du souvenir ; les opprimés, leur vengeur ; ceux dont il partageait les dangers, leur sauveur après leurs dieux.

Il me semble qu'il est aussi le seul de tous les hommes qui ait montré que, si la vigueur du corps s'affaiblit, la force de l'âme chez les hommes de bien ne vieillit jamais. Pour lui, du moins, il ne se lassa point de chercher une gloire grande et belle, même quand son corps ne put plus seconder l'énergie de son âme. Aussi à quelle jeunesse sa vieillesse ne se montra-t-elle pas supérieure ? Quel homme, à la fleur de l'âge, fut aussi redoutable aux ennemis qu'Agésilas, aux dernières extrémités de l'âge ? De qui les ennemis furent-ils heureux d'être délivrés plus que d'Agésilas mourant plein de jours ? Quel homme inspirait plus de confiance aux alliés qu'Agésilas, parvenu aux limites mêmes de la vie ? Quel homme jeune encore fut plus regretté de ses amis qu'Agésilas, terminant sa longue carrière ? Ce grand prince fut toujours si parfaitement utile à sa patrie que, même depuis qu'il n'est plus, il lui rend encore d'immenses services : il est descendu aux demeures éternelles, laissant dans toute la terre des monuments de sa vertu, et partageant dans sa patrie la sépulture des rois [1].

1. « Il quitta l'Égypte, dit Cornélius Népos, emportant avec lui deux cent vingt talents, dont le roi Nettanabis lui avait fait don pour les besoins de son peuple ; mais, en abordant au port de Ménélas, situé entre Cyrène et l'Égypte, il tomba malade et mourut. Ses amis, pour transporter plus facilement son corps à Sparte, l'enduisirent de cire, faute de miel, et le ramenèrent ainsi dans sa patrie. »

GOUVERNEMENT

DES LACÉDÉMONIENS[1].

CHAPITRE PREMIER.

La constitution de Lycurgue est la source de la prospérité de Sparte. Vues du législateur sur le mariage et la procréation des enfants[2].

Un jour donc, considérant que Sparte est la moins peuplée[3] et cependant la plus puissante et la plus célèbre des villes de la Grèce, je me demandai avec étonnement quelle en était la cause ; mais, en réfléchissant au régime des Spartiates, je ne fus plus surpris. C'est Lycurgue qui leur a donné des lois dont l'observance fait leur bonheur, Lycurgue, que je trouve admirable, et que je considère comme la sagesse même. En effet, sans prendre modèle sur les autres villes, en suivant, au contraire, un système opposé, il a élevé sa patrie au plus haut degré de prospérité[4].

1. Nous avons eu sous les yeux, et nous avons suivi de préférence à tout autre texte, l'édition spéciale de ce traité, publiée à Berlin par Fr. Haase, sous ce titre : *Xenophon, de Republica Lacedemoniorum, emendavit et illustravit* Fr. Haase *Magdeburgensis, Berolini, sumptibus Ferd. Dumenleri*, MDCCCXXXIII. C'est une œuvre très-consciencieuse de bibliographie et de critique, et, à part quelques hardiesses dans la distribution de plusieurs chapitres, l'ensemble de l'ouvrage nous a paru ramené à une économie meilleure que celle des éditions ordinaires. Aussi avons-nous adopté presque partout les transpositions du savant philologue.

2. Cf. Plutarque, *Vie de Lycurgue*.

3. D'après les calculs d'Ottfried Müller, la population de la Laconie, au temps de Xénophon, pouvait s'élever à 380 000 habitants, tandis que celle de l'Attique dépassait 500 000.

4. Si l'on trouve exagéré cet éloge de Lycurgue, on peut lire dans de Pauw une réfutation sévère, sinon acerbe, des panégyristes enthousiastes du législateur de Sparte. *Recherches philos. sur les Grecs*, partie IV, Section I, t. II, p. 231 et suivantes, et plus loin Section XI, p. 378 et suivantes.

Et d'abord, pour ce qui a trait à la procréation des enfants, afin de reprendre dès le principe, chez les autres peuples, les filles destinées à devenir mères, même celles qu'on prétend bien élever, ont pour nourriture du pain en très-petite quantité, et des mets le moins possible. Le vin leur est tout à fait interdit, ou elles n'en font usage que trempé d'eau. D'autre part, à l'exemple des ouvriers, dont le métier est sédentaire, chez les autres Grecs, les filles sont claquemurées pour filer de la laine. Comment s'attendre à ce que de femmes élevées ainsi puisse sortir une vigoureuse lignée? Lycurgue, au contraire, persuadé que les esclaves peuvent suffire pour les vêtements, et que le plus bel emploi des femmes libres est de faire des enfants, commença par établir des exercices du corps pour elles aussi bien que pour les hommes; puis il leur prescrivit, ainsi qu'aux hommes, des combats à la course et à la lutte, dans la pensée que de parents robustes naissent des enfants vigoureux. Ayant remarqué, pour l'union des sexes, que dans les premiers temps, on use du mariage sans modération, il fit une loi contraire à celle des autres peuples : il établit qu'il serait honteux d'être vu entrant chez sa femme, ou sortant de chez elle. Par là les plaisirs sont nécessairement plus vifs, et les enfants, s'il en naît, sont plus robustes, que si les époux étaient rassasiés l'un de l'autre. En outre, il a restreint la liberté du mariage au temps où l'homme jouit de sa vigueur, persuadé de l'utilité de cette loi pour avoir une belle lignée. Toutefois, s'il arrive qu'un vieillard ait une jeune femme, le législateur, voyant qu'à cet âge on met tous ses soins à la garder, fit une loi contre cet abus. Ce vieillard doit choisir un homme dont le corps et l'âme lui agréent, et le conduire auprès de sa femme pour se créer des rejetons. Un homme qui ne veut pas épouser une femme, mais qui désire cependant de beaux enfants, est autorisé par la loi, s'il voit une femme intelligente et féconde, à prier le mari de la lui prêter pour en avoir postérité. Lycurgue accorda beaucoup d'autres permissions semblables, se fondant sur ce que les femmes désirent tenir à la fois à deux maisons, et les maris donner à leurs fils des frères, qui soient héritiers du même sang et de la même vigueur, sans l'être des biens. Avec un système si contraire à tout autre pour la reproduction de l'espèce, je fais juge qui voudra s'il a donné à Sparte des hommes supérieurs en force et en stature.

CHAPITRE II.

Éducation des enfants.

Maintenant, après ce que j'ai dit de la procréation des enfants, je veux entrer dans quelques détails sur l'éducation des deux sexes. Chez ceux des autres Grecs où l'on se vante d'élever le mieux la jeunesse, à peine les enfants sont-ils capables d'entendre ce qu'on leur dit, qu'aussitôt on leur donne des esclaves pour pédagogues; on s'empresse de les envoyer aux écoles pour apprendre la lecture, la musique et la palestre. Outre cela, on amollit les pieds des enfants par des chaussures, on énerve leur corps par des changements de vêtements, on ne prend que leur estomac pour mesure de leur besoin. Lycurgue, au lieu de donner séparément à chaque enfant des esclaves pour pédagogues, nomma pour les commander un chef spécial, choisi parmi ceux qui sont désignés pour les plus hautes magistratures. On lui donne le nom de pédonome[1]. Il lui a conféré le pouvoir d'assembler les enfants, et, dans cette inspection, de punir sévèrement les paresseux; pour cela il lui a donné des mastigophores[2] pris dans la jeunesse, afin de châtier, s'il est besoin. De là une grande réserve, une extrême soumission.

Afin que, pendant l'absence du pédonome, les enfants ne demeurassent point sans surveillant, il a établi que le premier venu des citoyens en prend la place, commande aux enfants ce qu'il croit bien, et châtie les délinquants. En agissant de la sorte, il a rendu les enfants encore plus dociles: aussi, nulle part ailleurs, enfants ou hommes faits ne respectent plus les magistrats. Enfin, s'il ne se trouve pas là d'homme fait, pour que les enfants ne demeurent pas sans chef, il a ordonné que le plus habile de chaque classe commandât aux autres; par là jamais les enfants de Sparte ne restent sans chef.

Au lieu de ménager la délicatesse des pieds, il a proscrit la chaussure, persuadé que, grâce à cette habitude, les enfants graviraient plus facilement les hauteurs, descendraient plus sûrement les pentes, apprendraient à bondir, à sauter, à cou-

1. Littéralement, *régulateur des enfants*. — 2. *Fouetteurs*.

rir nu-pieds plus lestement en s'y exerçant, qu'en étant chaussés. Au lieu de les amollir par des vêtements, il jugea convenable de les accoutumer à porter le même toute l'année, persuadé que c'est le meilleur moyen de les endurcir au froid comme au chaud.

Il a réglé les repas communs, de manière à ce que les garçons ne puissent se charger l'estomac par la surabondance des mets, et à ce qu'ils ne soient pas pris au dépourvu quand il faut se priver, certain que des hommes habitués à ce régime pourront mieux, au besoin, supporter à jeun les fatigues, et que, sur un ordre, ils vivront plus longtemps de la même ration, auront moins besoin d'aliments, et trouveront toute nourriture à leur portée. Il croyait également que les aliments qui rendent sec et nerveux sont d'une meilleure hygiène et plus favorables à l'accroissement du corps que ceux qui produisent l'embonpoint.

Cependant, afin qu'ils n'eussent pas trop à souffrir de la faim, il leur a permis, non pas de se procurer sans peine ce dont ils auraient besoin, mais de voler ce qu'il leur fallait pour satisfaire leur appétit. Et ce n'est pas faute d'autres moyens qu'il leur a permis de s'ingénier à trouver ainsi leur subsistance; personne, j'en suis sûr, ne le met en doute. Mais il est clair que celui qui veut voler doit veiller la nuit, ruser le jour, tendre des piéges, mettre des gens au guet, pour se procurer quelque aubaine. Or, il est évident que Lycurgue voulait rendre les enfants plus adroits à se procurer le nécessaire, plus propres à la guerre, en les dressant à ces manœuvres. Mais, dira-t-on, pourquoi, s'il a fait un mérite du vol, a-t-il imposé une bonne correction au voleur pris sur le fait? A cela je réponds que, dans toutes les autres parties de l'éducation, les hommes punissent le délinquant. Ici donc on punit les voleurs pour avoir mal volé; et une autre instruction à retirer de là, c'est que, où il faut de l'agilité, l'indolent n'arrive à rien tout en se donnant beaucoup de peine. Enfin Lycurgue, en présentant comme un bel acte de recevoir de nombreuses meurtrissures devant l'autel d'Orthia, a par là même prescrit aux enfants de s'y faire flageller par d'autres, et il a voulu montrer qu'on peut, au prix d'une souffrance de peu de durée, acheter le plaisir d'une gloire durable [1].

1. Voy. sur l'usage de fouetter les enfants à Sparte, Lucien, *Anacharsis*, t. II, p. 214 de notre traduction, et Cf. de Pauw, t. II, p. 336.

Je crois aussi devoir parler des amours des garçons, point qui rentre dans l'éducation des enfants. Chez quelques peuples de la Grèce, comme chez les Béotiens, un homme fait se lie d'un commerce intime avec un garçon, ou bien, comme chez les Éleens, c'est par des présents qu'on obtient les faveurs de la jeunesse ; ailleurs, il n'est pas même permis aux soupirants d'adresser la parole aux garçons. Lycurgue avait encore sur cet objet des principes opposés. Quand un homme comme il faut, épris de l'âme d'un garçon, aspirait à s'en faire un ami sans reproche et à vivre près de lui, il l'encourageait et estimait cette société belle entre toutes. Mais quiconque ne semblait épris que du corps, il le déclarait infâme ; et il fit ainsi qu'à Lacédémone les amants ne s'abstenaient pas moins d'un commerce amoureux avec les garçons que les parents avec leurs enfants, les frères avec leurs frères. Je ne suis pas surpris que certains ne veuillent pas me croire ; car il est beaucoup de villes où les lois ne condamnent point cet amour des garçons.

Voilà ce que j'avais à dire de l'éducation des enfants à Sparte et chez les autres Grecs. Lequel de ces deux systèmes produit-il des hommes plus soumis, plus respectueux, plus maîtres de leurs désirs ? Décide qui voudra.

CHAPITRE III.

Éducation de la jeunesse.

Quand les enfants passent de l'enfance à l'adolescence [1], l'usage des autres Grecs est alors de les retirer des mains des pédagogues et des maîtres, de ne plus leur imposer aucune autorité, et de les laisser indépendants. Lycurgue a suivi une tout autre méthode. Persuadé qu'à cet âge on a une forte dose de vanité, d'insolence qui déborde, de passion désordonnée pour les plaisirs, il lui a imposé, pour ce moment même, de nombreux travaux, et il a imaginé mille moyens de l'occuper. De plus, en prescrivant que quiconque se dispenserait de ces exercices serait exclu des hautes fonctions, il a rendu non-

1. A dix-huit ans

seulement les magistrats, mais tous ceux qui prennent soin des jeunes gens, attentifs à prévenir en eux toute action lâche, qui les exposerait au mépris de tous leurs concitoyens.

En outre, voulant imprimer fortement la modestie dans les cœurs, il a ordonné qu'on marchât dans les rues les mains sous la robe, en silence, sans tourner la tête, les yeux devant les pieds[1]. En cela il a fait comprendre qu'en fait de modestie l'homme a encore plus de fermeté que la femme. Aussi l'on n'entend pas plus la voix des jeunes gens, que s'ils étaient de pierre; ils ne détournent pas plus les yeux que des statues d'airain; et ils ont plus de pudeur qu'il n'en règne dans les appartements les plus inaccessibles des vierges[2]; puis, quand ils arrivent au repas commun, ils ont pour habitude d'attendre, en écoutant, qu'on les interroge. Tels sont les soins que Lycurgue a donnés à la jeunesse.

CHAPITRE IV.

Éducation des hommes faits.

Mais il s'est occupé surtout avec attention de ceux qui sont à la fleur de l'âge, persuadé qu'en étant ce qu'ils doivent être, ils rendent à la république les plus grands services.

Voyant donc que, quand l'émulation s'en mêle, les chœurs sont entendus avec plus de plaisir, les combats gymniques regardés avec plus d'intérêt, il a pensé que, s'il existait aussi parmi les adolescents une concurrence de vertu, il les rendrait capables au dernier point d'arriver à la perfection. Je vais dire comment il les a mis aux prises. Les éphores choisissent parmi

1. Cf. Aristophane, *Nuées*, trad. de M. Artaud, p. 135, 136 et 137 de la deuxième édition.

2. De Pauw se fonde sur ce passage, vivement critiqué par Longin, pour contester l'authenticité du traité de Xénophon; mais Fr. Haase, dans sa préface, établit cette authenticité par des preuves qui nous semblent irrécusables. Voy., pour les éléments de cette discussion, de Pauw, *Recherches philosoph. sur les Grecs*, t. II, p. 341; Longin, *Traité du Sublime*, p. 151 de la trad. de Louis Vaucher, et la préface de Fr. Haase, p. 2 et suivantes. D'un autre côté, les éditeurs les plus récents de Longin s'étant accordés à lire dans la phrase critiquée *θαλάμοις* au lieu d'*ὀφθαλμοῖς*, la condamnation prononcée par l'auteur du *Traité du sublime* demeure sans effet.

les adolescents trois hommes, auxquels on donne le nom d'hippagrètes[1], et chacun d'eux choisit cent hommes, en alléguant les motifs du choix ou de l'exclusion. Ceux qui n'ont pas obtenu cette distinction deviennent également ennemis de ceux qui les ont exclus et de ceux qui leur ont été préférés, et ils s'observent les uns les autres, pour voir quiconque péchera contre les lois de l'honneur.

Cette lutte est, entre toutes, la plus agréable aux dieux, la plus utile à l'État, puisqu'on y montre comment doit agir l'homme de cœur, que chacun en particulier s'applique à se placer au-dessus des autres, et qu'au besoin tous, sans exception, sont prêts à secourir la patrie de toute leur âme. Par là aussi ils entretiennent nécessairement leur vigueur. Leur rivalité fait qu'ils se battent partout où ils se rencontrent. Cependant tout homme qui passe a le droit de séparer les combattants; et celui qui désobéit au survenant, est conduit aux éphores par le pédonome. Ceux-ci le condamnent à une forte amende, pour lui apprendre à ne pas se laisser dominer par la colère, au point de désobéir aux lois.

Ceux qui ont passé l'adolescence, et parmi lesquels on choisit les magistrats, sont dispensés chez les autres Grecs des exercices du corps, quoique astreints au service militaire. Lycurgue a prescrit par une loi qu'il fût honorable à cet âge de se livrer à la chasse, à moins d'une fonction publique, afin de pouvoir, ainsi que les adolescents, supporter les fatigues de la guerre.

CHAPITRE V.

Repas communs[2]; exercices qui s'y rattachent.

Voilà à peu près ce qui regarde les institutions établies par Lycurgue pour les différents âges : je vais essayer maintenant d'exposer le régime qu'il applique à tous.

Lycurgue ayant trouvé les Spartiates vivant, comme le reste des Grecs, chacun dans leur particulier, mais convaincu qu'il y avait là matière à une extrême mollesse, établit la coutume des

1. *Chevaliers*, mais cette désignation n'entraîne pas rigoureusement l'idée d'*hommes à cheval*.

2. Voyez la critique de ces repas en commun dans de Pauw, t. II, p. 357.

repas au grand jour, sûr moyen, suivant lui, de prévenir la désobéissance aux lois. Il a réglé leur nourriture, de manière à ce qu'il n'y eût ni trop ni trop peu. Cependant, en dehors de la ration, on peut ajouter beaucoup de mets provenant de la chasse, et parfois les citoyens riches apportent de leur côté un écot imprévu ; de sorte que la table n'est jamais dépourvue, pendant le repas, sans être pour cela somptueuse. Quant à la boisson, après avoir proscrit ces breuvages inutiles, qui affaiblissent le corps et l'âme, il a laissé à chacun la liberté de boire suivant sa soif ; persuadé que, de la sorte, la boisson offre, sans danger, le plus vif plaisir. Comment, chez des hommes qui vivent ainsi en commun, s'en trouverait-il un seul qui, par gourmandise ou par ivrognerie, se perdît lui-même et son bien ?

Dans les autres villes, les gens du même âge se recherchent communément, et l'on n'a pas ensemble la moindre réserve. A Sparte, au contraire, Lycurgue, par le mélange, a mis les jeunes à portée de profiter de l'expérience des vieillards. C'est, en effet, un usage national de raconter, aux repas publics, ce qui s'est fait de beau dans la ville ; et l'on n'y voit jamais d'insolence, jamais d'ivresse, jamais de propos ni d'actions indécentes. Un autre avantage de ces repas en plein air, c'est qu'on est forcé de faire une promenade en retournant à la maison, et de se mettre en garde contre l'excès du vin ; on sait qu'on ne doit pas rester où l'on a pris son repas, et qu'il faut marcher la nuit aussi bien que le jour : car, tant qu'on est au service, on n'a pas le droit d'éclairer sa marche d'un flambeau.

Lycurgue ayant encore remarqué que la même nourriture procure à ceux qui prennent beaucoup de pain, un bon teint, une belle carnation, de la vigueur, tandis que les indolents restent pâles, laids et faibles, il n'a point négligé cette observation ; mais, après avoir considéré qu'un homme qui est porté de sa nature à s'imposer quelque labeur à lui-même, se fait un corps qui suffit à tout, il a chargé le plus ancien dans chaque gymnase de veiller à ce que les gens de ce caractère n'eussent pas une nourriture plus restreinte que les autres : règlement fort sage à mon sens [1]. Aussi trouvait-on difficilement des hommes mieux constitués et plus souples de tout le corps que les Spartiates : ils s'exercent avec le même soin les jambes, les bras et le cou.

1. Cette phrase est singulièrement tourmentée dans les différentes éditions. J'ai suivi de mon mieux celle de Fr. Haase.

CHAPITRE VI.

Mise en commun des enfants, des esclaves, des chiens de chasse, des chevaux, des vivres.

Voici encore une institution contraire à l'usage le plus répandu. Dans les autres cités, chacun est maître de ses enfants, de ses esclaves, de son bien. Lycurgue, voulant, sans léser personne, établir entre les citoyens un commerce de bons offices, a décidé que chacun aurait le même droit sur ses enfants et sur ceux des autres; et, comme on sait que les enfants sur qui l'on exerce cette autorité ont aussi des pères, il suit qu'on use, à l'égard de ces enfants, des ménagements qu'on souhaite pour les siens. Quand un enfant, qui a reçu des coups, vient se plaindre à son père, celui-ci est répréhensible, s'il ne donne pas de nouveaux coups à son fils : tant est profonde cette conviction réciproque qu'on ne peut ainsi rien commander de malhonnête aux enfants.

Lycurgue a voulu que l'on pût, au besoin, se servir des esclaves des autres : il a établi également la communauté des chiens de chasse. Ainsi, quand on en a besoin, on les emmène à la chasse; et celui qui n'est pas de loisir les prête volontiers : il en est de même pour les chevaux. Un citoyen malade, qui a besoin d'une voiture, ou qui veut faire une course pressée, profite du premier cheval qu'il voit, le prend, s'en sert avec ménagement, et le ramène à sa place.

Voici encore une coutume que l'on ne trouvera établie nulle autre part. Des chasseurs attardés viennent-ils à manquer de provisions, faute de s'être munis, Lycurgue prescrit à ceux qui ont soupé de laisser leurs restes : ceux qui manquent de vivres lèvent le cachet apposé sur le buffet, prennent ce qu'il leur faut, remettent un autre cachet, et laissent le surplus. Il résulte de cette communauté que ceux qui ont peu participent à tout ce qui se trouve dans le pays, dès qu'ils ont besoin de quelque chose.

CHAPITRE VII.

Interdiction de toute profession lucrative.

L'opposé de ce qui se voit chez les autres Grecs se trouve encore dans cette loi, établie à Sparte par Lycurgue. Ailleurs, tout le monde cherche à faire fortune comme il peut : l'un est laboureur, l'autre marin, celui-ci marchand ; celui-là vit de son métier. A Sparte, Lycurgue a interdit aux hommes libres toute espèce de profession en vue du profit ; il n'y tolère que les actes qui assurent à un peuple sa liberté. En effet, à quoi bon courir après la richesse dans une ville où, le législateur ayant établi que chacun apporterait son contingent aux repas et se nourrirait de la même manière, il en résulte que la fortune ne procure aucune jouissance? Ce n'est pas non plus pour des habits qu'on voudrait de l'argent : la parure d'un Spartiate n'est pas dans le luxe des vêtements, mais dans la bonne constitution du corps. Ce n'est pas, enfin, pour faire des dépenses avec des camarades qu'on songerait à amasser : Lycurgue a établi qu'il est plus glorieux de servir un ami en travaillant de son corps qu'en se répandant en dépense : il voyait ici une œuvre de cœur, là un étalage de richesse.

Les profits injustes ont été réprimés par lui de la manière suivante. D'abord il a fait frapper des monnaies si lourdes, qu'on ne peut pas introduire dix mines dans une maison à l'insu des serviteurs : il faut une place énorme pour cette somme et un chariot pour la transporter[1]. En second lieu, on fait des perquisitions d'or et d'argent ; et, quand on en trouve quelque part, le détenteur est mis à l'amende. Pourquoi donc s'occuper de fortune, dans un pays où la possession cause plus d'embarras que l'argent ne donne de plaisir?

1. Cf. de Pauw, t. II, p. 279.

CHAPITRE VIII.

Obéissance aux magistrats et aux lois recommandée par Lycurgue, et notamment par l'autorité d'Apollon Delphien.

L'obéissance complète des Spartiates aux magistrats et aux lois est un fait connu de tous. Pour moi, je m'imagine que Lycurgue n'eût jamais essayé d'introduire une telle forme de gouvernement, s'il ne se fût assuré du concours moral des principaux citoyens. Je me fonde sur ce que, dans les autres cités, les puissants ne veulent point paraître redresser les magistrats : cette crainte leur semble indigne d'un homme libre. A Sparte, au contraire, les premiers de la république se distinguent par leur soumission aux magistrats, et se font gloire de leur abaissement : dès qu'on les mande, ils ne vont pas, ils courent obéir, persuadés qu'en montrant les premiers cette docilité respectueuse, les autres suivront ; et c'est ce qui a lieu.

Il est vraisemblable que l'institution des éphores est aussi leur création collective, d'après cette conviction qu'il n'y a pas de plus grand bien que l'obéissance dans une cité, dans une armée, dans la famille : car plus l'autorité a de force, plus, suivant eux, elle impose aux citoyens, les fait obéir. Or, les éphores ont le droit de frapper d'amende qui bon leur semble, et d'en exiger le solde sur-le-champ ; ils sont libres d'interdire les magistrats en fonction, d'emprisonner, d'intenter un procès criminel. Avec un tel pouvoir, ils ne laissent pas, comme dans les autres villes, les magistrats élus user arbitrairement de leur pouvoir durant toute une année ; mais, comme les tyrans, comme les présidents des jeux gymniques, dès qu'ils en surprennent un qui manque à la loi, ils le punissent à l'instant même. Mais de tous les nombreux et remarquables procédés de Lycurgue pour amener les citoyens à obéir aux lois, je ne vois rien de plus beau que ce qu'il fit, avant de proposer sa législation à la multitude. Il va d'abord à Delphes avec quelques citoyens d'élite et demande au dieu s'il serait meilleur et plus avantageux à Sparte d'obéir aux lois qu'il avait établies ; et l'oracle lui ayant répondu que cette obéissance serait des plus avantageuses, il les promulgue, déclarant non-seulement criminel,

mais sacrilége, quiconque désobéirait à des lois sanctionnées par le dieu pythien.

CHAPITRE IX.

Comment Lycurgue accoutume les Spartiates à mépriser la mort.

Ce qui mérite d'être encore admiré dans Lycurgue, c'est d'avoir su faire préférer par ses concitoyens une belle mort à une vie honteuse. Et certes, à bien examiner la chose, on verra que des hommes nourris de ces principes sont moins exposés à perdre la vie que ceux qui aiment mieux se dérober aux dangers : tant il est vrai de dire qu'une conséquence de la valeur, c'est de faire vivre plus longtemps que la lâcheté, vu qu'elle est plus forte, plus féconde en ressources. Il est également certain que la gloire est une conséquence de la valeur, et l'on voit que tout le monde se plaît à s'allier aux braves. Or, comment Lycurgue est-il parvenu à inspirer ces sentiments ? c'est ce qu'il est intéressant de ne pas omettre.

Ce grand homme a préparé formellement le bonheur des braves et le malheur des lâches. Dans les autres républiques, quand un homme est lâche, on se contente de l'appeler lâche [1]; du reste le lâche se promène sur l'agora à côté du brave, il s'assied, il s'exerce avec lui, s'il le veut. A Lacédémone, on rougirait d'avoir un lâche pour compagnon de table, de l'avoir pour lutteur dans une palestre. D'ordinaire, un pareil homme, quand on se divise en groupes pour la paume, est exclu de l'un et de l'autre parti ; dans les chœurs, on le relègue aux rangs méprisés ; dans les rues, il doit céder le pas ; dans les assemblées, se lever même devant le plus jeune ; garder chez lui ses filles ; leur faire subir la honte du célibat ; voir lui-même son foyer privé d'épouse, et cependant payer l'amende pour ce grief ; ne pas se promener frotté d'huile ; ne pas se donner l'air d'un homme bien famé, sous peine de recevoir des coups de ceux qui valent mieux que lui. Pour moi, quand je vois cette infamie infligée aux lâches, je ne m'étonne pas qu'à Sparte on préfère la mort à une vie de mépris et de déshonneur.

1. Les Lacédémoniens donnaient le nom particulier de τρέσας au citoyen qui s'était ainsi rendu méprisable par sa lâcheté.

CHAPITRE X.

Moyen de faire pratiquer la vertu par les vieillards : dernières considérations sur l'ensemble des lois.

Voici encore une loi excellente, selon moi, établie par Lycurgue, pour faire pratiquer la vertu jusque dans la vieillesse. En plaçant au dernier terme de la vie le droit d'être élu sénateur, il a fait que dans la vieillesse même on ne négligeât point la vertu[1]. Il faut aussi admirer l'appui qu'il prête à la vieillesse des gens de bien. Comme il n'accorde qu'aux vieillards le droit de concours pour les qualités morales, il a rendu la vieillesse plus honorable que la force des jeunes gens. Et certes, c'est avec raison que ce concours est l'objet d'une recherche toute particulière. Sans doute, c'est une belle chose que les jeux gymniques, mais ils ne sont que pour le corps, tandis que le concours pour être élu sénateur met à portée de juger les belles âmes. Et d'autant que l'âme est supérieure au corps, autant les luttes où l'âme est en jeu sont plus dignes d'émulation que celles du corps.

Cela étant, comment ne pas admirer complétement Lycurgue? Convaincu que les ennemis de la vertu sont un obstacle à la prospérité des États, ce grand homme a contraint, à Sparte, tous les citoyens à l'exercice public de la vertu. Ainsi la différence qui existe, parmi les particuliers, entre ceux qui négligent la vertu et ceux qui la pratiquent, doit exister aussi entre Sparte et toutes les autres villes, vu que seule elle pratique publiquement le bien.

N'est-ce pas un fait notable que toutes les autres cités punissent quiconque fait du tort à son semblable, et que Lycurgue ne punisse pas moins quiconque néglige de se montrer ouvertement homme de bien? Il pensait sans doute que les trafiquants d'esclaves, les fraudeurs, les voleurs, ne causent de préjudice qu'à leurs dupes, tandis que les lâches et les efféminés trahissent des villes entières. C'est donc avec raison, selon moi du moins, qu'il a infligé aux gens de cette espèce les plus rigoureux châtiments.

1. Les premières lignes de ce chapitre sont fort controversées. J'ai suivi de préférence le texte de Weiske.

Il a d'ailleurs imposé la nécessité absolue de pratiquer toutes les vertus civiles : car il a voulu que tous ceux qui satisfont à la loi, sans distinction, fussent admis à tous les droits de citoyens, et il n'a tenu compte ni de la différence de fortune, ni de la faiblesse du corps. Seulement, tout homme qui, par lâcheté d'âme, se soustrait aux exigences de la loi, il le déclare placé hors de la loi d'égalité.

Quant à l'antiquité reculée de cette législation, elle est évidente, puisque Lycurgue, dit-on, était contemporain des Héraclides [1]. Cependant, malgré cette antiquité, elles ont encore un air de nouveauté aux yeux des autres peuples ; et, chose des plus étranges, tout le monde loue ces institutions, mais les imiter, aucune cité ne le veut.

CHAPITRE XI

De l'armée lacédémonienne.

Ces lois excellentes sont communes à la paix et à la guerre ; mais, si l'on désire connaître ce que Lyurgue a créé de supérieur aux autres législations en fait d'organisation militaire, on peut en juger par ce qui suit.

D'abord les éphores font publier par un héraut l'âge auquel doivent servir soit les cavaliers et les hoplites, soit les artisans attachés à l'armée ; ce qui fait que toutes les ressources de la ville, les Lacédémoniens les ont à leur portée dans les camps : tous les instruments d'utilité générale qui peuvent y être nécessaires, il est enjoint de les y apporter ou sur des chariots, ou sur des bêtes de somme ; c'est le moyen de ne jamais ignorer ce qui manque.

Quant à l'uniforme sous les armes, voici ce que Lycurgue a imaginé : chacun doit avoir une casaque rouge et un bouclier d'airain [2] ; il a cru qu'une partie de cette armure se rapprochait moins du vêtement des femmes, et que l'autre était bien faite

1. De Pauw est loin de croire à cette assertion. Voy. *Rech. philosoph.* t. II, p. 378 et suivantes. Fr. Haase lui-même ne disconvient point que les traditions relatives à Lycurgue ne soient pleines de fables. En général, on fixe l'époque où vécut Lycurgue vers l'an 898 avant J. C.

2. Passage controversé : Fr. Haase nous a servi de guide. Cf. pour l'armure des Lacédémoniens, de Pauw, t. II, p. 297 et suivantes

pour la guerre, vu qu'elle brille promptement et qu'elle est longue à se ternir. Il a permis les longs cheveux aux hommes sortis de la puberté, pensant qu'ils ont ainsi l'air plus grands, plus libres et plus farouches. L'uniforme ainsi réglé, il a partagé les cavaliers et les hoplites en six mores[1]. Chacune de ces mores nationales a un polémarque, quatre lochages, huit pentécostères, et seize énomotarques. Suivant le commandement, ces mores sont disposées par énomoties d'une seule, de trois ou de six colonnes.

Presque tout le monde se figure que l'ordre de bataille de l'armée lacédémonienne est fort compliqué : c'est s'imaginer le contraire de ce qui est. Dans l'ordonnance des troupes lacédémoniennes, les chefs occupent les têtes de file, et chaque colonne est toute prête à faire ce qu'on en attend. Il est tellement facile de bien comprendre cette disposition, que quiconque sait distinguer un homme d'un autre, ne peut s'y tromper ; les uns marchent en tête, les autres suivent ; voilà l'ordre. Les évolutions de front sont commandées par l'énomotarque, qui sert ainsi de héraut, et, d'après l'ordre, les phalanges diminuent ou augmentent de profondeur, ce qui se conçoit aisément. Cependant, pour être prêt à combattre également en cas de trouble ou de surprise, il y a une manœuvre de ralliement qu'il n'est pas facile de comprendre à moins d'avoir été élevé sous les lois de Lycurgue.

Voici, par exemple, des manœuvres très-facilement exécutées par les Lacédémoniens, que tous les tacticiens trouvent très-difficiles. Quand on s'avance par le flanc, la queue de l'armée suit énomotie par énomotie : dans cette position, aperçoit-on devant soi la phalange ennemie, ordre est donné à l'énomotarque de faire front par le flanc gauche sur toute la colonne, jusqu'à ce que le corps tout entier soit en face de l'ennemi. Ce mouvement exécuté, si l'ennemi se présente sur les derrières, chaque file fait une conversion, afin d'opposer à l'ennemi ses plus braves soldats.

Quand le commandant se trouve à la gauche, loin d'y voir un inconvénient, on y trouve un avantage : car, si l'ennemi cherche à envelopper le corps de ce côté, il ne le trouve point dégarni, mais couvert de ses boucliers. Si cependant, pour quelque rai-

1. On trouvera d'intéressants détails sur cette division de l'armée lacédémonienne dans l'édition de Fr. Haase, ainsi qu'un tableau destiné à faciliter l'intelligence des évolutions de ces différents corps.

son, il paraît utile que le général soit à l'aile droite, on fait une conversion par le flanc gauche, de manière à ce que le général occupe la droite, et que la queue se retrouve à gauche. Si le corps des ennemis se montre sur la droite, au moment où l'on s'avance par le flanc on n'a pas besoin d'autre manœuvre que de faire virer chaque loche comme une galère, dont on oppose la proue à l'ennemi; en ce cas le loche qui était en queue se trouve du côté de la lance [1]. Au contraire, si les ennemis se portent sur le flanc gauche, on ne les laisse plus faire, mais on les repousse, ou bien on fait exécuter une conversion aux loches pour les opposer à l'ennemi : alors le loche qui était en queue se trouve du côté du bouclier [2].

CHAPITRE XII.

De la castramétation.

Je vais exposer aussi le système de castramétation établi par Lycurgue. Comme les angles d'un quadrilatère ne sont pas de bonne défense, on donnait au camp la forme circulaire [3], excepté quand on avait l'abri d'une montagne ou que les derrières étaient couverts soit par un mur soit par un fleuve.

Durant le jour, on établissait des postes auprès des armes, l'œil tourné vers l'intérieur du camp, vu qu'ils ont à surveiller non pas l'ennemi, mais les amis. L'ennemi était surveillé par des cavaliers placés sur le point le plus favorable à leurs observations. La nuit, si l'on voulait sortir des campements, on trouvait jadis la garde confiée aux Scirites [4]. Aujourd'hui ce service est fait par des étrangers, avec quelques Spartiates.

Quant au motif pour lequel ils se promènent ayant toujours la pique en main [5], il faut bien comprendre que c'est le même qui leur fait tenir les esclaves éloignés des armes. Et lorsqu'ils s'en vont satisfaire à leurs nécessités, on ne doit pas s'étonner qu'ils ne s'écartent de leurs compagnons et des armes qu'autant qu'il

1. A droite. — 2. A gauche.
3. C'était tout le contraire chez les autres Grecs et chez les Romains.
4. Habitants de la Sciritide, pays situé sur les confins de la Laconie et de l'Arcadie.
5. Cf. de Pauw., t. II, p. 299.

faut pour ne point s'incommoder les uns les autres : c'est leur sûreté qui l'exige ainsi.

Ils changent souvent de camp pour nuire à l'ennemi et pour être utiles à leurs alliés. Les exercices gymniques sont prescrits par la loi à tous les Lacédémoniens, tant qu'ils sont à l'armée ; c'est un moyen de leur inspirer une nouvelle ardeur et plus d'indépendance que n'en ont les autres peuples. Leur promenade ou leur course ne doit pas s'étendre au delà de l'étendue de la more, afin que personne ne se trouve loin de ses armes.

Après les exercices, le premier polémarque fait donner le signal de s'asseoir ; c'est une sorte de revue. Vient ensuite le dîner, et puis le relevé de la garde, auquel succèdent les amusements et le repos jusqu'aux exercices du soir. Ces exercices terminés, le héraut appelle au souper, et, après des chants en l'honneur des dieux, auxquels on a offert d'heureux sacrifices, on se repose sur ses armes. Voila bien des détails ; mais on ne doit pas s'en étonner, attendu qu'on trouvera que, dans les pratiques militaires, les Lacédémoniens ont omis bien peu de chose de ce qui est digne de quelque attention.

CHAPITRE XIII (XV)[1].

Des rapports du roi avec la république.

Je veux parler aussi des engagements que Lycurgue a fait contracter au roi avec la république. En effet, cette autorité seule subsiste telle qu'elle était dans le principe, tandis que les autres fonctions ont subi ou subissent encore des altérations.

Lycurgue a donc ordonné que le roi sacrifiât, au nom de l'État, comme descendant d'un dieu, et qu'il commandât les armées partout où l'enverrait la république. Une autre de ses attributions, c'est d'avoir, à titre honorable, une part des victimes immolées et une portion de terrain choisi pris sur les villes voisines, de manière à être au-dessus du besoin, sans avoir une fortune excessive. Et afin que les rois prissent leurs repas hors de chez eux, Lycurgue leur fit construire une salle publique, et

1. Ce chapitre est d'ordinaire le xv[e] dans quelques éditions. Nous l'avons placé ici sur l'autorité de Fr. Haase, et cette transposition paraît, en effet, très-logique.

les honora d'une double portion, non pour les autoriser à manger le double des autres, mais par honneur, et afin de leur donner de quoi recevoir qui bon leur semblera.

Il a encore permis à chacun des deux rois d'admettre deux convives à leur table : on leur donne le nom de Pythiens. Il leur a de même accordé de prélever un porc sur chaque portée de truie, afin que le roi ne manquât jamais de victimes, s'il avait à consulter les dieux. Près de la demeure royale est un étang qui fournit de l'eau en abondance : ressource dont l'utilité peut etre surtout appréciée de ceux qui en sont privés. Tout le monde se lève de son siége en présence du roi, excepté les éphores de leurs siéges éphoriques. Tous les mois on se prête un serment réciproque, les éphores au nom de la cité, le roi en son propre nom. Le roi jure de régner conformément aux lois établies ; la cité jure, tant que le roi sera fidèle à sa promesse, de conserver intacte la royauté.

Tels sont les honneurs que la patrie accorde au roi vivant, honneurs qui ne le mettent pas fort au-dessus des particuliers ; c'est que le législateur n'a pas voulu inspirer au roi des velléités de tyrannie, ni aux citoyens la haine du pouvoir. Mort, le roi reçoit des honneurs qui prouvent que, d'après les lois de Lycurgue, les Lacédémoniens considèrent moins leurs rois comme des hommes que comme des demi-dieux[1].

CHAPITRE XIV (XIII).

Autorité et fonctions du roi à la guerre.

Je vais exposer maintenant la puissance et l'autorité que Lycurgue accorde au roi dans l'armée. D'abord l'État nourrit à la guerre le roi et sa maison. Les polémarques, toutefois, logent dans la même tente que lui : on veut qu'étant toujours avec le roi, ils puissent, au besoin, l'aider de leurs conseils. Dans la

1. On pleurait le roi mort par toute la Laconie, et il y avait une loi qui ordonnait que dans chaque maison deux personnes libres, un homme et une femme, prissent des habits de deuil. Un nombre déterminé, plusieurs mille au moins, de périèques et d'hilotes, étaient convoqués à Sparte, pour chanter les exploits du roi défunt et l'exalter au-dessus de tous ses devanciers. — Cf. pour les derniers mots du chapitre. *Hist. gr.* III, ch. III, t. I, p. 411 de notre traduction.

même tente se trouvent aussi trois hommes de la classe des égaux, qui leur procurent toutes les choses nécessaires à la vie, afin qu'ils aient tout le temps de s'occuper des affaires de la guerre.

Prenons les faits au moment où le roi se met en marche avec l'armée. Il commence par offrir dans la ville un sacrifice à Jupiter Agétor [1], et aux autres dieux invoqués avec lui. Si dès lors les signes sont favorables, le pyrophore [2], prenant le feu de l'autel, marche en tête de l'armée jusqu'aux frontières du pays ; là le roi offre un nouveau sacrifice à Jupiter et à Minerve. Si ces deux divinités donnent d'heureux présages, il franchit les frontières du pays ; le feu ravi aux autels est porté en avant ; on ne le laisse jamais s'éteindre, et on le fait suivre de toutes sortes de victimes.

Chaque fois que le roi sacrifie, il commence cette opération dès le point du jour, afin d'obtenir, avant tout le monde, la bienveillance de la divinité. Au sacrifice sont présents les polémarques, les lochages, les pentécostères, les chefs de troupes mercenaires, ceux des skeuophores, et tous ceux des généraux des villes alliées qui le désirent. Il y assiste aussi deux éphores, qui ne se mêlent de rien, à moins que le roi ne les appelle, mais qui, ayant l'œil sur ce que chacun fait, contiennent tout le monde dans le devoir. Le sacrifice terminé, le roi convoque les officiers et donne ses ordres. Si vous voyiez ce qui se passe alors, vous croiriez que les autres peuples sont des amateurs en fait d'art militaire, et qu'on ne trouve qu'à Sparte de vrais artistes en ce genre.

Quand le roi marche à la tête des troupes, s'il ne se montre aucun ennemi, personne ne le précède, et il n'a devant lui que les Scirites et les cavaliers envoyés en éclaireurs. Mais si l'on pense qu'il y aura combat, le roi prend le commandement de la première more, et fait faire une conversion par le côté de la lance, de manière à se trouver entre deux mores et deux polémarques. Ce qui reste à ranger est mis en ordre par le plus âgé de ceux qui campent sous la tente nationale. Or, ce sont tous les compagnons de chambrée des égaux [3], devins, médecins, joueurs de flûte, chefs de troupes, quiconque enfin veut pren-

1. C'est-à-dire *conducteur*. — 2. Prêtre de Mars.

3. On ne sait rien de bien précis sur cette classe de citoyens. Xénophon semble en avoir affecté les attributs et presque le nom aux *homotimes* de la *Cyropédie*.

dre part à l'expédition. Cela fait qu'on ne manque jamais du nécessaire, puisqu'il n'est rien qui n'ait été prévu.

Voici encore quelques pratiques de Lycurgue fort utilement imaginées, selon moi, pour la lutte à main armée. Lorsqu'on est en présence des ennemis, on immole une chèvre, et la loi ordonne à tous les joueurs de flûte présents de jouer de leur instrument, et à chaque Lacédémonien de porter une couronne : il leur est également prescrit d'avoir leurs armes bien polies. On permet de même aux soldats des jeunes recrues de s'avancer au combat parés et brillants [1]. Ils servent à transmettre les ordres à chaque énomotarque, qui, placé à l'extrémité de son énomotie, n'est pas à portée d'entendre ; tandis que c'est l'affaire du polémarque, de veiller à ce que tout aille comme il faut. D'ailleurs l'opportunité et l'emplacement convenables à l'assiette du camp sont entièrement laissés à la disposition du roi. C'est aussi lui qui envoie les députations aux peuples amis ou ennemis ; en un mot, du roi dépend toute initiative. S'il s'agit de justice, il renvoie aux hellanodices [2]; d'argent, aux trésoriers ; de butin pris sur l'ennemi, aux laphyropoles [3] : cela réglé, le roi n'a plus d'autre soin envers les dieux que les fonctions de prêtre, envers les hommes que celles de général.

CHAPITRE XV [4].

Conclusion.

Quant à la question de savoir si, à mon avis, les lois de Lycurgue sont demeurées jusqu'à nous dans leur intégrité primitive, je n'oserais, par Jupiter, la décider. Je sais que les premiers Lacédémoniens aimaient mieux vivre chez eux dans une heureuse médiocrité, que de gouverner des villes conquises et recevoir des hommages corrupteurs. Je sais qu'en un temps ils craignaient d'être pris à posséder de l'or, et que maintenant ils se font gloire d'en posséder. Je sais que jadis ils ont, pour ce motif, exclu les étrangers de chez eux [5], et interdit les voya-

1. Passage controversé. — 2. Juges. — 3. Commissaires chargés de vendre le butin.

4. Ce chapitre est considéré comme apocryphe par plusieurs éditeurs. Fr. Haase ne doute pas de son authenticité.

5. Les Grecs donnaient le nom de *Xénelasie* à cette intolérance civile.

ges à leurs concitoyens, de peur qu'ils n'allassent emprunter à leurs hôtes des habitudes de mollesse, au lieu qu'aujourd'hui l'ambition des premiers citoyens ne peut être satisfaite que par la domination dans une contrée étrangère. Et tandis qu'autrefois on ne s'occupait qu'à se rendre digne de commander, on se donne aujourd'hui beaucoup plus de mal pour le commandement que pour le talent qu'il exige. Par suite, les Grecs, qui allaient autrefois demander à Sparte des chefs contre ceux dont ils craignaient l'oppression, réunissent aujourd'hui leurs forces pour l'empêcher de reprendre son empire[1]. Toutefois, il ne faut pas s'étonner qu'on leur fasse ce reproche, puisqu'il est évident qu'ils n'ont obéi ni aux dieux, ni aux lois de Lycurgue[2].

1. Allusion aux guerres, dont on voit se développer les incidents dans les derniers livres de l'*Histoire grecque*.

2. Voyez la fin du chapitre VIII.

GOUVERNEMENT

DES ATHÉNIENS[1].

CHAPITRE PREMIER.

Idées générales sur le gouvernement d'Athènes. — Des esclaves et des étrangers. — Traits d'injustice et de méchanceté des Athéniens envers leurs alliés. — Juridiction d'Athènes. — Goût pour la marine.

Le gouvernement des Athéniens et le choix qu'ils ont fait de cette forme politique n'est pas ce que j'entends louer ici, vu que ce choix favorise plus les méchants que les bons [2]. Sous ce rapport, je ne puis donc l'approuver ; mais puisqu'il leur a plu de l'adopter, je vais démontrer qu'ils emploient les vrais moyens de la maintenir, et qu'ils ont raison de faire bien des choses que les autres Grecs regardent comme des fautes.

Je dis donc d'abord que c'est une justice [3] chez eux de donner l'avantage aux pauvres ou au peuple sur les nobles et sur les riches, parce que c'est le peuple qui fait la marine et qui constitue la force de la république. Les pilotes, les céleustes,

1. Weiske, en réfutant l'opinion des éditeurs ou commentateurs qui doutent de l'authenticité de cet opuscule, fait ressortir avec justesse, selon nous, que ce traité est l'œuvre satirique d'un homme irrité, avec raison du reste, contre le décret qui l'avait banni de sa patrie. Voyez cette dissertation dans le Xénophon de Weiske, t. VI, p. 51 et suivantes. C'est, à notre avis, un excellent morceau de critique. — Cf., pour quelques-unes des institutions d'Athènes, Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, et de Pauw, *Recherches philosophiques sur les Grecs*.

2. C'était la démocratie pure, fondée sur une égalité complète entre les citoyens. — Cf. Aristote, *Politiq.* II, 10 ; V, 5 ; Polybe, VI, 41 et suivants. La formule de la loi solennelle, qui établissait cette démocratie, nous a été conservée par Plutarque, dans la Vie d'Aristide, ch. XXII : « Κοινὴν εἶναι τὴν πολιτείαν, καὶ τοὺς ἄρχοντας ἐξ Ἀθηναίων πάντων αἱρεῖσθαι : le gouvernement est commun, et les magistrats sont choisis parmi tous les citoyens d'Athènes. »

3. On ne peut douter que ce mot d'éloge ne soit une ironie.

les pentécontarques, les seconds, les constructeurs, voilà ceux qui rendent l'État florissant, bien plus que les hoplites, les nobles et les riches. Cela étant, on trouve juste qu'ils participent tous indistinctement aux charges qui dépendent du sort et de l'élection, et que qui veut, parmi les citoyens, ait le droit de parler. Quant aux fonctions dont la gestion, bonne ou mauvaise, met en question le salut de l'État et le péril du peuple entier, ces fonctions-là, le peuple s'en préoccupe fort peu. C'est ainsi qu'il ne songe nullement à se faire porter aux premiers grades dans l'infanterie ou dans la cavalerie, convaincu qu'il gagne plus à ne point exercer lui-même ces fonctions, mais à les abandonner aux grands. Au contraire, toutes les fonctions qui garantissent un salaire et qui rapportent à la maison, il cherche à les remplir[1].

Il y a des gens qui s'étonnent de ce que, en général, on favorise plus les artisans, les pauvres et les plébéiens que les citoyens honnêtes : c'est pourtant le moyen de conserver la démocratie. En effet, si les pauvres, les plébéiens et les gens de la dernière classe sont heureux, ils deviennent nombreux et fortifient l'État démocratique ; tandis que, si tout va bien pour les riches et les honnêtes gens, les démocrates leur font une opposition puissante. Or, dans tout pays, les classes élevées sont ennemies de la démocratie. Car dans les classes élevées on trouve, avec plus de déréglement et d'injustice, un goût prononcé pour le bien ; chez le peuple, au contraire, force ignorance, turbulence et dépravation, parce que la pauvreté l'entraîne bien plus à des actes honteux, ainsi que le défaut d'éducation et d'instruction, auquel le manque d'argent condamne certains hommes.

Il ne fallait pas, dira-t-on, autoriser tout le monde indistinctement à haranguer et à donner des conseils, mais seulement ceux qui ont le plus de talent et de vertu. Cependant c'est une mesure fort sage[2] que de permettre même aux mauvais citoyens de parler. Car si les bons tout seuls parlent et conseillent, ce sera un bien pour ceux de leur classe, mais non pas pour les plébéiens, au lieu qu'un mauvais homme étant libre de se lever et de parler, il trouve ce qui est bon pour lui et ceux de son espèce. Mais, dira-t-on encore, quel bon avis un pareil homme donnera-t-il au peuple ? Nous répondons à cela que l'ignorance

1. Les comédies d'Aristophane sont pleines de nombreuses railleries contre cette avidité des charges rétribuées.

2. Nouveau persiflage.

et la perversité d'un pareil homme, voulant le bien, sont plus utiles que la vertu et la sagesse d'un riche voulant le mal.

Peut-être un gouvernement fondé sur ces principes ne sera-t-il pas le meilleur de tous, mais il assurera solidement la démocratie. Car le peuple ne veut pas une république dont la bonne constitution le ferait esclave ; il veut être libre et gouverner ; et, si la constitution est mauvaise, c'est le moindre de ses soucis. Ce qui vous paraît une mauvaise constitution, est précisément ce qui fait la force du peuple et sa liberté. Si vous cherchez une bonne constitution, vous verrez d'abord les plus habiles donner des lois, puis les bons réprimer les méchants, délibérer sur les intérêts de l'État, sans permettre à des fous de dire leur avis, de haranguer, de convoquer l'assemblée : mais cependant, avec ces excellentes mesures, le peuple ne tardera pas à tomber dans l'esclavage [1].

A Athènes, on accorde aux esclaves et aux métèques une licence incroyable [2] : il n'est pas permis de les battre : un esclave ne se dérange pas pour vous. D'où vient cette coutume ? Je vais le dire. Si l'usage autorisait un homme libre à battre un esclave, un métèque ou un affranchi, souvent il prendrait un Athénien pour un esclave et le battrait : ici, en effet, l'habillement des citoyens n'est pas autre que celui des esclaves et des métèques, et pour l'extérieur, ils se valent. Et si l'on s'étonne de ce qu'ici l'on permet aux esclaves de vivre dans le luxe, à quelques-uns même de mener grand train, on verra que ce n'est pas sans un motif plausible. Dans une ville où la force est toute maritime, il y va de la fortune de se faire l'esclave de son esclave, pour en tirer des bénéfices, et de lui laisser la liberté. Où les esclaves sont riches, il n'est plus utile que mon esclave te craigne. A Lacédémone, mon esclave te craint ; mais si c'est ton esclave qui me craint, il y a grand risque qu'il me donnera ce qu'il a,

1. Ironie amère et sanglante.

2. « Si l'on en excepte les malheureux attachés à l'exploitation des mines d'argent, dont le sort ne pouvait être que très-dur, très-déplorable, on traitait tous les autres esclaves avec tant de douceur, que Xénophon a osé soutenir qu'on avait pour eux trop d'égards. Mais alors Xénophon avait abjuré les maximes de son pays pour adopter les principes des Lacédémoniens, qui traitaient les hilotes avec une barbarie qui révolte la nature. Les Athéniens avaient trop de prudence et encore une âme trop sensible pour insulter des hommes dont l'industrie devait les enrichir, et dont le nombre surpassait tellement celui des citoyens, qu'on n'eût pu y dormir en refusant aux esclaves cette grande indulgence, qu'ils méritaient à mille égards. » De Pauw, t. I, p. 168 et 169.

pour n'avoir rien à risquer. Voilà pourquoi nous avons établi l'égalité entre les esclaves et les hommes libres, entre les métèques et les citoyens. Car, puisque la ville a besoin des métèques pour le grand nombre des métiers et pour la marine, nous avons bien fait, en raison de cela, d'accorder l'égalité aux métèques.

Ici encore, la gymnastique et la musique sont proscrites par le peuple, qui s'imagine que ce n'est pas beau, et qui se sent incapable de s'y appliquer [1]. Pour ce qui est des charges de chorége, de gymnasiarque et de triérarque, c'est l'usage que les riches soient choréges et que le peuple ait la jouissance des chœurs; que les riches soient gymnasiarques ou triérarques et que le peuple ait la jouissance des trirèmes et des gymnases. Le peuple veut donc gagner de l'argent en chantant, en courant, en dansant, en naviguant sur les vaisseaux, de manière à tout avoir et à appauvrir les riches. Quant aux tribunaux, il se soucie moins de la justice que de son intérêt [2].

A l'égard des alliés, quand il aborde chez eux, il y poursuit les gens de mérite de sa calomnie et de sa haine, mais c'est parce qu'il est convaincu que tout supérieur doit être haï de son inférieur; que, si on laisse les riches et les puissants se fortifier dans la république, avant peu la souveraineté populaire aura vécu à Athènes. C'est en vertu de ces principes que le peuple dégrade les hommes de talent, confisque leurs biens, les condamne à la mort ou à l'exil, et élève des hommes de rien. Par contre, les gens recommandables d'Athènes soutiennent les gens recommandables des villes alliées, dans la pensée qu'il est de leur intérêt de défendre les premiers citoyens d'une république. On dira peut-être que ce serait une force pour les Athéniens d'avoir des alliés en état de leur fournir des subsides. Mais les démocrates regardent comme un plus grand bien que chaque Athénien personnellement mette la main sur la fortune des alliés, afin que ceux-ci, réduits à ce qu'il faut pour vivre et pour travailler, soient hors d'état de nuire.

1. Il y a dans les auteurs anciens de nombreux témoignages contraires à cette assertion. Voyez notamment Lucien, *Anacharsis*, t. II, p. 195 de notre traduction. De Pauw fait aussi observer que les Athéniens étaient confiés, dès leur enfance, à des maîtres d'exercice, nommés pédotribes, et que le premier des arts qu'ils apprenaient était l'art de nager, absolument indispensable dans le service de leur marine militaire.

2. On trouvera un exposé lumineux de l'organisation de la justice à Athènes, dans de Pauw, t. II, p. 1 et suivantes.

Le peuple athénien paraît encore avoir pris une mauvaise mesure, en contraignant les alliés à venir par mer à Athènes pour leurs procès. Mais il calcule de son côté tous les avantages qui peuvent en résulter pour le peuple d'Athènes. Et d'abord, il tire profit toute l'année des sommes consignées par les parties [1]; ensuite, sans sortir de chez lui, sans mettre voiles dehors, il gouverne les villes alliées, soutient les États démocratiques et écrase ses ennemis dans les tribunaux. Si, au contraire, les alliés avaient chez eux droit de justice, leur haine des Athéniens leur ferait conjurer la perte de tous ceux des leurs qui tiendraient pour le peuple d'Athènes.

Ce n'est pas tout : le peuple athénien gagne encore ceci à traduire les alliés devant les tribunaux d'Athènes. D'abord la république s'enrichit de la perception du centième au Pirée [2]; ensuite, si l'on a une maison à louer, on en tire un meilleur profit ; et de même, si l'on a un attelage ou un esclave à mettre en location ; enfin les crieurs publics ne se trouvent pas mal de ces voyages des alliés. De plus, si les alliés ne venaient pas vider leurs procès à Athènes, ils n'auraient de considération que pour ceux des Athéniens qui naviguent chez eux stratéges, triérarques, députés ; maintenant, chacun des alliés est contraint de faire la cour à tout le peuple, sachant bien qu'une fois à Athènes il ne pourra perdre ni gagner que par devant le peuple, qui est la loi d'Athènes [3]. Là encore on est forcé de s'humilier dans les tribunaux et de prendre la main de chaque arrivant. Aussi les alliés sont-ils réellement les esclaves du peuple.

En outre, le soin de leurs propriétés hors de l'Attique et l'exercice de leurs fonctions à l'étranger n'ont pas permis aux Athéniens d'ignorer l'art de ramer, eux et leurs gens. En effet, il est nécessaire que quiconque navigue souvent prenne en main la rame, aussi bien que les esclaves, et qu'il connaisse les termes de marine. Par suite, ils deviennent bons pilotes, soit par l'habitude des bâtiments, soit par l'exercice. Or, ils s'exercent à gouverner, les uns, une embarcation, les autres, un navire de charge, et de là quelques-uns passent aux trirèmes. Et, pour la plupart, à peine ont-ils mis le pied sur un vaisseau,

1. Littéralement les *Frytanies*, πρυτανεῖα. C'était, d'après le Scoliaste d'Aristophane, vers 1134 des *Nuées*, une somme d'argent déposée par les deux parties adverses, demandeur et défendeur.

2. On ne peut douter que ce ne fût un droit d'entrée et de sortie, prélevé sur les marchandises et peut-être même sur les individus.

3. Nouvelle ironie.

qu'ils sont en état de le manœuvrer, attendu que toute leur vie ils en ont fait une étude préalable.

CHAPITRE II[1]

Troupes de terre et de mer des Athéniens. — Puissance maritime d'Athènes. — Caractère du peuple athénien.

L'infanterie des Athéniens, qui ne paraît pas sur un très-bon pied, est organisée de la sorte. Ils savent eux-mêmes qu'ils sont, à cet égard, plus faibles et moins nombreux que leurs ennemis ; mais comme ils sont de beaucoup supérieurs, même sur terre, aux alliés qui leur payent tribut, ils pensent que cette infanterie leur suffit, vu leur supériorité sur les alliés. Voici, du reste, un avantage que les Athéniens doivent à la fortune. Les peuples asservis à une puissance continentale peuvent se rassembler de plusieurs petites villes et se liguer pour combattre ; mais sous une puissance maritime, les insulaires ne peuvent pas se donner ce rendez-vous de villes : la mer est au milieu : les dominateurs en sont les maîtres, et, dans le cas où ces insulaires se réuniraient dans une seule île, ils y mourraient de faim. Toutes les villes du continent assujetties aux Athéniens sont contenues dans le devoir, les grandes par la crainte, les petites par le besoin. En effet, il n'en est pas une qui n'ait à importer ou à exporter : or, ce trafic leur est impossible, si elles n'obéissent aux souverains de la mer. Ensuite, les souverains de la mer peuvent faire une chose impossible à ceux de la terre, qui est de ravager les campagnes des peuples plus puissants. Ils ont la facilité d'aborder sur des côtes où il n'y ait que peu ou point d'ennemis, et, si l'ennemi paraît, de se rembarquer et de prendre le large ; ces sortes de descentes sont moins dangereuses que les expéditions par terre. Enfin, les rois de la mer peuvent s'éloigner de leurs côtes autant qu'ils le veulent, mais ceux qui dominent sur terre ne peuvent pas s'avancer à une distance de plusieurs jours, vu que les marches sont lentes et qu'une armée de terre ne peut avoir des provisions pour longtemps. D'ailleurs, une armée de terre est forcée de s'avancer à travers un pays ami, ou de vaincre en combattant,

1. Il y a une lacune évidente entre ce chapitre et celui qui précède.

tandis que sur mer, si l'on est supérieur en forces, on débarque, ou bien, dans le cas contraire, on côtoie le rivage, jusqu'à ce qu'on soit arrivé chez un peuple ami ou plus faible.

Les maladies des fruits, envoyées par Jupiter, sont désastreuses pour ceux qui dominent sur terre; mais sur mer elles n'ont rien de grave. Tous les pays ne sont pas maltraités en même temps; en sorte que des contrées productives arrive tout ce qu'il faut aux maîtres de la mer. D'ailleurs, s'il faut mentionner des détails moins importants, leur puissance maritime a fait trouver aux Athéniens, par le commerce, de quoi fournir au luxe de leur table. Tout ce qu'il y a de délicieux en Sicile, en Italie, à Cypre, en Égypte, en Lydie, dans le Pont, dans le Péloponèse et ailleurs, tout cela s'est concentré sur un seul point, grâce à l'empire de la mer. De plus, entendant toutes les langues, ils ont choisi telle expression de celle-ci, telle autre de celle-là; et, tandis que les Grecs conservent leur idiome, leurs mœurs et leur costume national, les Athéniens offrent un mélange de tous les Grecs et des Barbares[1].

Passons aux sacrifices, aux offrandes sacrées, aux fêtes et aux temples. Ce peuple, comprenant qu'il était impossible à chaque citoyen pauvre de sacrifier, de faire des banquets, d'avoir des temples, d'habiter enfin une ville belle et grande, s'est avisé d'un expédient pour participer à ces avantages. La ville immole de nombreuses victimes aux frais de l'État, et c'est le peuple qui fait les banquets et se partage au sort les victimes. Il en est de même des gymnases, des bains, des vestiaires; quelques riches en ont à eux, mais le peuple se fait bâtir pour lui-même force palestres, vestiaires et lavoirs; et la plèbe même jouit d'une plus grande quantité de ces établissements que le petit nombre des heureux.

Les Athéniens sont encore le mieux à portée de s'enrichir parmi les Grecs et les Barbares. En effet, que telle ville soit riche en bois de construction, où les vendra-t-elle, si elle ne commence pas par se mettre bien avec le roi de la mer? Que telle autre soit riche en fer, en airain, en lin, où trouvera-t-elle un débouché, si elle est mal avec le souverain des eaux? De là me viennent des vaisseaux qui me fournissent, de chez l'un du bois, de chez l'autre du fer, d'ici de l'airain, de là du

1. Cette remarque est précieuse pour la philologie. Voy. Matthiæ, *Gram. gr.*, Ire partie, *introduction*, p. 8 et 9. — Cf. Ficker, *Litt. ancienne*, trad. Theil, t. I, p. 55.

lin, d'autre part de la cire. En outre, nos rivaux ne nous permettront pas d'exporter des denrées ailleurs qu'aux pays où ils naviguent eux-mêmes ; si bien que moi, qui ne gagne rien du travail de la terre, je me procure tout au moyen de la mer. Aucune autre ville ne réunit une double richesse, et ne possède à la fois du bois et du lin ; mais où le lin abonde, le pays est plat et sans bois : de même l'airain et le fer ne viennent pas de la même ville, et l'on ne trouve pas deux ou trois produits dans un seul pays ; l'un a telle chose, l'autre telle autre. Enfin, comme il n'est pas de continent qui n'ait une certaine étendue de rivage, ou une île adjacente, ou un détroit, les souverains de la mer ne peuvent y aborder et faire tort à ceux qui habitent ce continent.

Un avantage manque aux Athéniens. Si, avec leur supériorité sur mer, ils habitaient une île, ils pourraient, à leur gré, courir sus aux autres sans rien risquer, tant qu'ils seraient maîtres de la mer, sans que leur pays fût ravagé, sans que l'ennemi pénétrât chez eux. Aujourd'hui, les cultivateurs et les Athéniens riches sont bien plus à la merci des ennemis, tandis que le peuple, qui sait bien qu'on ne peut ni brûler ni saccager son bien, vit sans inquiétude et sans lâches concessions. Il y a plus : s'ils habitaient une île, les Athéniens seraient encore délivrés de cette autre crainte que quelque jour leur île ne fût livrée par une minorité, leurs portes ouvertes, et l'ennemi introduit dans leurs murs. Le moyen, en effet, que ce malheur arrive à des insulaires[1] ? Le peuple également ne serait plus exposé aux factions, si l'on habitait une île. En effet, s'il y avait aujourd'hui des factions, ce ne serait que dans l'espérance d'appeler les ennemis par terre. Mais si l'on habitait une île, on n'aurait rien à craindre de ce côté. Comme, dès l'origine, ils n'habitent point une île, voici ce qu'ils font : ils mettent tout leur avoir dans les îles, se fiant à l'empire de la mer, et ils laissent ravager l'Attique, convaincus que, s'ils la prenaient en pitié, ils perdraient d'autres biens plus importants[2].

Les alliances et les traités ont nécessairement de la stabilité,

1. « L'extrême faiblesse des frontières diminua la sûreté dans l'intérieur des terres ; d'où il résulta d'abord une défiance qui fit baisser les fonds et les hypothèques, au point qu'on aimait mieux, dit Xénophon, placer son argent dans les îles de l'Archipel que dans le continent de l'Attique. Et c'était là un grand mal. » De Pauw, t. I, p. 66.

2. « Vous diriez que Xénophon a voulu parler de l'Angleterre. » Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XXI, chap. VII.

faits par des villes oligarchiques; car dès qu'il y a une infraction, à qui l'imputer, sinon à la minorité qui a conclu? Mais dans les traités faits par le peuple, le peuple est toujours maître d'en rendre responsable celui-là seul qui a donné le conseil ou rédigé le décret, et de dire aux autres : « Je n'étais pas là; je n'approuve pas la convention[1]. » On fait une proposition à l'assemblée populaire; si le peuple n'est pas de cet avis, il trouve mille prétextes pour ne pas faire ce qu'il ne veut pas. S'il résulte quelque malheur de ce que le peuple a décidé, le peuple accuse la minorité, dont l'opposition a tout perdu : si tout va bien, il s'en attribue uniquement la cause.

Les comédies et les brocards dirigés contre le peuple[2] ne sont point permis, parce qu'on ne veut pas entendre dire du mal de soi; mais on les autorise quand ils attaquent les particuliers, parce qu'on sait bien que le personnage de la comédie n'est d'ordinaire ni un homme du peuple, ni un des derniers citoyens, mais un riche, un noble, un puissant, qu'il y a peu de pauvres ou de plébéiens traduits sur la scène, et que, s'il y en a, ce sont des brouillons, des gens qui cherchent à se mettre au-dessus du peuple : espèce d'hommes qu'on n'est pas fâché de voir tournés en ridicule par la comédie[3].

Je ne prétends donc pas que le peuple, à Athènes, ne sache pas distinguer le bon citoyen du mauvais; mais le sachant, il éprouve de la sympathie pour ce dernier, si mauvais qu'il soit, parce qu'il en tire parti et avantage : quant au premier, il le déteste de préférence. Il croit, en effet, la vertu faite pour le malheur, et non pour le bonheur des gens. Il y a pourtant des hommes qui sont réellement du peuple, mais qui n'ont pas les instincts populaires.

Je pardonne d'ailleurs au peuple son amour pour la démocratie : tout le monde est excusable de songer d'abord à son bien. Mais quand un homme, qui n'est pas du peuple, aime mieux vivre dans une démocratie que dans une oligarchie, c'est qu'il a des vues criminelles, et qu'il croit plus facile aux méchants de se cacher dans un État démocratique que dans un État oligarchique.

1. Suivant L. Dindorf, il y a là une altération du texte : nous avons suivi le mouvement le plus logique des idées.

2. Il faut croire que, quand Xénophon a écrit cette phrase, Aristophane n'avait pas encore produit sur la scène le bon Démos des *Chevaliers*.

3. Les comédies d'Aristophane sont le meilleur commentaire de ce passage.

CHAPITRE III.

Lenteurs de la justice.— Pouvoir de l'argent.— Difficulté de maintenir la démocratie. — Sympathie des Athéniens pour la populace révolutionnaire.

Ainsi, je n'approuve pas la constitution des Athéniens; mais, puisqu'il leur a plu d'être en démocratie, ils ont bien fait, à mon sens, de conserver l'état démocratique de la manière dont je l'ai exposé. Je vois d'ailleurs des gens qui blâment les Athéniens de ce que parfois un particulier, qui veut y présenter une requête au sénat ou au peuple, attend une année entière. Cela n'arrive à Athènes qu'en raison de la multitude des affaires, qui empêche de donner audience à tout le monde. Et comment le pourraient-ils, eux qui ont d'abord plus de fêtes à célébrer que toute autre ville grecque, et par conséquent moins de temps pour expédier les affaires publiques? Ils ont ensuite des procès, des actes d'accusation, des comptes de gestion à plaider plus que n'en plaident tous les hommes réunis. Et le sénat, combien de délibérations sur la guerre, combien sur les finances, combien sur les lois, combien sur les affaires journalières de la cité, combien à propos des alliés, sans compter la perception des impôts, le soin des arsenaux et des temples! Est-il étonnant qu'au milieu de ce concours, on ne puisse répondre à toutes les requêtes[1]?

Mais, disent quelques-uns, quand on se présente l'argent en main au sénat ou au peuple, il vous écoute. J'en conviens; avec

1. « Quelque prodigieux que pût être le nombre des juges qui remplissaient les tribunaux d'Athènes, Xénophon observe qu'il ne leur était pas possible de terminer toutes les affaires dans le cours de douze mois, parce que chez eux le calendrier contenait trop de jours de fête, pendant lesquels on fermait les cours de justice. D'un autre côté, toutes les villes et toutes les îles tributaires devaient venir plaider en dernier ressort devant quelque tribunal d'Athènes. Or, précisément ces îles-là, telles que Samos, Imbros, Lemnos, Délos, Paros et d'autres, n'étaient habitées que par des peuples appliqués à la navigation et au commerce, qu'on doit envisager comme deux sources intarissables de contestations parmi les Grecs.— Il existait sur la côte d'Asie une ville nommée Phasélie, dont les négociants étaient, sans exception, les hommes les plus turbulents et les plus injustes de la terre : dès qu'ils abordaient au Pirée, ils intentaient une action, soit à des banquiers, soit à des patrons de navires. » De Pauw, t. II, p. 27 et 28.

de l'argent on fait bien des choses à Athènes, et l'on en ferait encore plus si les donneurs d'argent étaient plus nombreux : mais ce que je sais, c'est que la ville ne pourrait jamais suffire à tout ce qu'on requiert, quand on y apporterait tout l'or et tout l'argent du monde. Procès au sujet d'un tel qui n'a pas radoubé un vaisseau, ou qui a construit un édifice public ; procès contre les choréges, à propos des Dionysiaques, des Thargélies, des Panathénées, des Prométhies, des Héphesties[1], et cela tous les ans : nomination annuelle de trois cents triéraques, sur la demande desquels il y a, tous les ans, action judiciaire ; vérification des pouvoirs ; jugements sur enquête afférente à la condition des orphelins ; établissements de gardes pour les prisons : voilà pour l'année courante. Maintenant, de temps à autre, jugements pour délits militaires, pour toutes sortes de crimes imprévus, pour un acte inouï de violence ou d'iniquité. J'en passe, et beaucoup ; et cependant j'ai dit l'essentiel, sauf l'assiette de l'impôt, qui a lieu d'ordinaire tous les cinq ans. Eh bien ! ne croyez-vous pas qu'il faille connaître de toutes ces affaires ? Qu'on vienne dire, en effet, qu'il n'est pas nécessaire d'en connaître sur-le-champ ; c'est vrai, il n'est pas nécessaire qu'elles soient toutes expédiées sur-le-champ, mais il est urgent qu'elles le soient dans l'année. Or, dans l'état actuel, l'année ne peut suffire aux juges pour la répression des griefs d'une population aussi nombreuse. Eh bien ! dira-t-on encore, que l'on juge tout, mais que les juges soient moins nombreux. Oui ; mais il faut, si l'on établit un grand nombre de tribunaux, qu'il n'y ait, dans chaque tribunal, qu'un petit nombre de juges ; et alors il sera plus facile d'intriguer auprès de quelques juges, et la corruption fera rendre beaucoup moins de sentences équitables.

En outre, il faut songer que les Athéniens ont des fêtes durant lesquelles il n'est pas permis de juger ; et ils ont des fêtes deux fois plus qu'ailleurs[2] ; mais je veux bien supposer qu'ils n'en ont pas plus que la ville qui en a le moins. Cela étant, je dis qu'il est impossible que les affaires aillent à Athènes autrement qu'elles ne vont, à moins qu'on ne puisse peu à peu retrancher d'un côté, pour ajouter de l'autre. Or, on ne peut exécuter de grands changements sans enlever quelque chose à la démocratie. En effet, s'il ne s'agit que d'améliorer le gouverne-

1. Fêtes de Bacchus, d'Apollon et de Diane, de Minerve, de Prométhée et de Vulcain. Voyez ces différents mots dans le *Dictionnaire* de Jacobi.

1. Cf. Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. XXIII.

ment, on trouvera beaucoup de systèmes; mais, quant à maintenir la démocratie, et cela de manière à ce qu'il y ait amélioration dans le gouvernement, ce n'est pas chose facile, à moins, comme je viens de le dire, qu'on n'ajoute ou qu'on ne retranche peu à peu.

Les Athéniens paraissent manquer de politique, en se rangeant du mauvais parti dans les villes en révolution; mais ils le font par calcul. S'ils se prononçaient pour la bonne cause, ils ne se prononceraient pas pour ceux de leur opinion. En effet, il n'y a pas une seule ville où l'aristocratie soit bien disposée pour le peuple; c'est la vile multitude qui, dans chaque ville, est bien plus disposée pour le peuple, vu que les semblables sympathisent avec les semblables. Voilà pourquoi les Athéniens préfèrent ce qui leur agrée. Toutes les fois qu'ils ont voulu se prononcer pour l'aristocratie, ce choix ne leur a pas réussi; mais en peu de temps le peuple est devenu esclave : témoin la Béotie; témoin Milet. A peine s'y furent-ils prononcés pour l'aristocratie qu'avant peu de temps il y eut défection et méfiance du peuple. Enfin, quand ils se furent prononcés pour les Lacédémoniens contre les Messéniens, avant peu de temps les Lacédémoniens, vainqueurs de la Messénie, firent la guerre aux Athéniens[1].

Mais, dira-t-on peut-être, n'y a-t-il donc personne qui ait été injustement flétri à Athènes? A cela je réponds qu'il y en a quelques-uns qui ont été injustement flétris; mais c'est seulement une faible minorité. Or, une minorité n'est pas en état de rien entreprendre contre la démocratie d'Athènes, d'autant plus qu'on ne peut pas songer à cela quand l'on a été justement frappé; il faut être victime d'une injustice. Or, comment croire qu'il y ait beaucoup de victimes de l'injustice à Athènes, où le peuple exerce les pouvoirs publics, et où c'est précisément l'abus du pouvoir, l'injustice en parole ou en action, qui attirent la flétrissure? Ainsi, en y réfléchissant, on voit qu'à Athènes on n'a rien à craindre des flétris[2].

1. Les commentateurs ne savent pas à quels événements précis font allusion ces reproches de Xénophon.

2. Dernier trait d'ironie, plein de fierté et de dédain.

LES REVENUS[1].

CHAPITRE PREMIER.

Le sol de l'Attique est de nature à former de grands revenus.

J'ai toujours eu la conviction que tels sont les chefs d'un État, tel est l'État lui-même. Or, quelques-uns de ceux qui, dans Athènes, sont à la tête des affaires, prétendant connaître aussi bien que les autres hommes les lois de l'équité, mais se disant forcés, vu la pauvreté du peuple, à se conduire injustement, je me suis proposé d'examiner par quels moyens les citoyens pourraient subsister des ressources de leur propre pays, persuadé que, si ce projet réussissait, on mettrait un terme à leur pauvreté et aux soupçons des Grecs. En réfléchissant donc à l'objet que j'avais dans l'esprit, il m'a tout d'abord paru que notre pays est fait pour donner de forts revenus. Et, afin de prouver la vérité de ce que je dis, je vais parler en premier lieu de la nature de l'Attique.

L'extrême douceur du climat est attestée par ses produits mêmes : ce qui ne pourrait pas germer ailleurs vient ici à maturité[2]. De même que la terre, la mer qui entoure le pays[3], abonde en produits de toute espèce. Tous les biens que les dieux accordent à chaque saison se montrent ici plus tôt et disparaissent plus tard. Et ce ne sont pas seulement les productions qu'une année voit naître et vieillir, qui donnent la supériorité à notre contrée, mais elle possède encore d'éternelles richesses. Le sein de la terre y est rempli de marbres[4], dont on

1. Ou mieux, *Traité des moyens d'accroître la fortune publique*. OEuvre de la jeunesse de Xénophon, ce traité contient de précieux documents sur les ressources métallurgiques et financières d'Athènes.

2. Sur la topographie et sur le climat de l'Attique, voy. de Pauw, t. I, p. 6 et suivantes.

3. Y compris les îles.

4. Le marbre était répandu avec une profusion étonnante dans les carrières du mont Hymette et dans celles du Pentélique.

construit des temples magnifiques, de magnifiques autels, des statues dignes de la majesté des dieux. Aussi, nombre de Grecs et de Barbares viennent-ils s'en procurer. Si donc il est des terrains qui, ensemencés, ne donnent point de récolte, fouillés, ils font vivre plus de monde que s'ils rapportaient du blé [1]. D'autre part, on ne peut nier que son minerai d'argent ne soit un bienfait du ciel, puisque, de tant d'autres villes situées dans les terres ou le long des côtes, il n'en est pas une seule où perce la moindre veine de ce métal. Il n'y a non plus rien de déraisonnable dans l'opinion de ceux qui placent cette ville-ci au centre de la Grèce, et même de la terre habitée. Car, à mesure qu'on s'en éloigne, on se sent plus incommodé du froid ou de la chaleur ; et ceux qui veulent voyager d'une extrémité à l'autre de la Grèce, tournent tous, soit par mer, soit par terre, autour d'Athènes, comme s'ils décrivaient une circonférence [2]. En outre, sans être environnée d'eau de toutes parts, Athènes jouit à son gré, comme une île, de tous les vents favorables à l'importation et à l'exportation ; car elle est entre deux mers ; puis, par terre, elle fait un très-grand commerce, à cause de sa position continentale. Un autre avantage aussi, c'est que, tandis que la plupart des autres villes sont à proximité des Barbares qui les incommodent, les Athéniens n'ont dans leur voisinage que des villes, presque toutes très-éloignées de ces mêmes Barbares.

1. « L'extrême stérilité qui régnait dans l'intérieur des terres aux environs de Sunium, était, en quelque sorte, compensée par des mines d'argent, dont le principal rameau se prolongeait du sud au nord, depuis le monument de Thrasylle sur le mont Laurum, jusqu'à la hauteur du bourg de Bésa. » De Pauw, t. I, p. 49.

2. « Ceux qui voulaient se procurer le plaisir de faire le tour de toutes les côtes de l'Attique, devaient s'embarquer à Salamine, sur des bâtiments fort légers, doubler ensuite le promontoire de Sunium et venir mouiller dans le territoire des Oropiens à l'embouchure de l'Asope. Cette circomnavigation, évaluée dans les livres de marine du pilote Scylax à 1140 stades, est, selon les cartes modernes, de trente-six lieues de France. » De Pauw, t. I, p. 83.

CHAPITRE II.

Des moyens d'augmenter le nombre des métèques.

Tout cela, comme je l'ai dit, me paraît tenir à la nature du pays. Commençons donc par ajouter à ces avantages naturels la bienveillance pour les métèques[1] : c'est là, selon moi, un magnifique revenu, attendu que les métèques, en se nourrissant eux-mêmes et en procurant aux villes de grands avantages, ne perçoivent rien et nous payent, au contraire, le droit de domicile. Or, cette bienveillance sera suffisante, à mon avis, si nous supprimons les charges sans profit pour la ville, mais peu honorables pour les métèques, et si nous dispensons les métèques de servir dans les hoplites avec les citoyens. C'est pour eux un grand danger, et c'est également une grande affaire de quitter leur métier ou leur maison. D'autre part, l'État est mieux servi quand les citoyens tout seuls sont sous les armes, que quand on confond, comme aujourd'hui, dans une armée, Lydiens, Phrygiens et Syriens, et autres Barbares[2] de toute espèce : car voilà quels sont la plupart des métèques.

Outre l'avantage qu'il y aurait pour eux à être exemptés du service, ce serait un honneur pour la ville, si les Athéniens comptaient plutôt dans les combats sur eux-mêmes que sur des étrangers. Je crois encore qu'en partageant avec les métèques toutes les autres fonctions honorables, même celles de l'ordre équestre, nous nous concilierons leur bienveillance et nous rendrons notre cité plus forte et plus grande.

De plus, comme nous avons, à l'intérieur des murs, beaucoup d'emplacements vides de maisons, si la ville concédait à quiconque y ferait bâtir le droit de propriété, quand il en paraîtrait digne, je suis sûr que beaucoup plus d'étrangers, et des

1. La proposition que fait ici Xénophon n'est que l'application restreinte de la loi de Solon, conservée par Plutarque, *Vie de Solon* : « Les émigrants qui viendront se fixer à Athènes avec toute leur famille, pour y établir un métier ou une fabrique, pourront, dès cet instant, être élevés à la dignité de citoyen. »

2. Il y avait notamment à Athènes une milice d'archers scythes, à laquelle Aristophane a emprunté, pour provoquer le rire, un personnage du genre des Suisses qui vont voir pendre M. de Pourceaugnac. Voyez les *Fêtes de Cérès*, trad. de M. Artaud, p. 374

meilleurs, désireraient une habitation à Athènes [1]. Enfin, si nous avions des patrons de métèques comme nous avons des patrons d'orphelins [2], et si l'on accordait une récompense à ceux qui réuniraient le plus de métèques, ce serait un moyen sûr de se concilier leur sympathie ; et, selon toute apparence, tous ceux qui n'auraient point ailleurs le droit de cité, voudraient devenir métèques à Athènes, et augmenteraient ainsi les revenus.

CHAPITRE III.

Des avantages à accorder aux marchands.

On dit que notre ville est des plus agréables et des plus avantageuses pour le commerce; je vais le démontrer. Et d'abord, elle a pour les vaisseaux les plus belles et les plus sûres relâches: dès qu'on y a jeté l'ancre, on s'y repose à l'abri du gros temps. Mais, en outre, les marchands, dans la plupart des autres villes, sont forcés de faire un échange de cargaison, faute d'espèces ayant cours au dehors. A Athènes, on peut faire tous les échanges possibles d'objets utiles; et, si l'on ne veut pas de cargaison, on peut embarquer de l'argent, marchandise excellente : car, où qu'on la vende, la recette dépasse les avances.

Si donc on proposait au tribunal de commerce une prime proportionnée à l'expédition équitable et prompte des affaires contentieuses, de manière à ce qu'on ne fût pas retenu en voulant mettre à la voile, cette mesure attirerait des marchands plus nombreux et plus empressés [3]. Ce serait aussi une chose belle et honorable d'assigner des places d'honneur aux marchands et aux pilotes, et d'accorder même le droit d'hospitalité à ceux qui paraîtraient utiles à l'État par l'importance de leurs vais-

1. Pour ces emplacements, voy. de Pauw, t I, p. 59 et suivantes.

2. La république se chargeait de nourrir tous les citoyens invalides et tous les orphelins dont les pères avaient péri dans les armées ou sur les flottes de l'État. « Cette institution, dit Platon dans le *Ménéxène*, fait un honneur infini à nos mœurs ; elle rendra notre nom immortel : elle est plus glorieuse que la plus belle des victoires, et plus sage que la plus sage des lois. » Cf. de Pauw, t. II, p. 60 et suivantes.

3. « Xénophon voudrait qu'on donnât des récompenses à ceux des préfets du commerce qui expédient le plus vite les procès. Il sentait le besoin de notre juridiction consulaire. » Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. XX, chap. XVIII.

seaux et de leurs cargaisons. Grâce à ces distinctions, ce ne serait pas seulement pour le profit, mais pour l'honneur, qu'ils se hâteraient de visiter des amis. Et alors, plus il irait et viendrait d'étrangers, plus il y aurait évidemment d'importation et d'exportation, d'achats, de ventes, de salaires et de tributs. Or, cette augmentation de revenu n'entraînerait aucune dépense; elle demanderait quelques décrets philanthropiques, et de la bienveillance.

Quant aux autres moyens d'accroître le revenu, je crois qu'il faudra d'abord faire des avances; mais j'ai bon espoir que tous les citoyens s'empresseront d'y contribuer, quand je songe aux nombreux sacrifices que la république a faits pour aller défendre les Arcadiens, sous la conduite de Lysistrate, et à ceux qu'elle s'est imposés de nouveau sous celle d'Hégésilas [1]. Je vois également qu'on a souvent équipé des trirèmes à grands frais, et cela, sans savoir si l'entreprise serait bonne ou mauvaise ; avec la certitude, au contraire, de ne jamais rentrer dans les frais de contribution, ni d'avoir part aux intérêts; tandis qu'on ne saurait trouver d'opération plus belle que celle qui donne un rapport proportionnel aux avances. En effet, celui qui ferait une avance de dix mines [2] toucherait, suivant le taux affecté à la marine, un cinquième environ d'intérêt, c'est-à-dire un triobole par jour [3], et, pour une avance de cinq mines [4], un peu plus d'un tiers [5]. Bon nombre même d'Athéniens recevront plus par an qu'ils n'auront avancé. Car ceux qui auront fourni une mine en retireront presque deux de revenu, et cela sans sortir de la ville, espèce de revenu le plus sûr et le plus durable qui soit ici-bas.

Je crois encore que, si nous voulions enregistrer pour la postérité les noms de nos bienfaiteurs, beaucoup d'étrangers nous offriraient leur contribution, et des villes peut-être, jalouses de se voir inscrites. J'espère même que des rois, des tyrans, des satrapes, s'empresseraient d'avoir part à notre reconnaissance.

Les fonds une fois faits, il serait beau et honorable de faire bâtir pour les pilotes quelques hôtelleries le long des ports, outre celles qui existent déjà [6]; et il ne serait pas mal non plus

1. Il règne de grandes incertitudes sur les événements auxquels cette phrase fait allusion. Voy. la dissertation de Weiske, qui sert de préface au traité des *Revenus*, dans son édition de Xénophon, t. VI, p. 91 et 92.
2. Près de 1000 francs.
3. Près de 1 franc.
4. Près de 500 francs.
5. Environ 65 centimes.
6. « La place du Pirée, qu'on nommait le *Deigma*, était la Bourse la

d'élever pour les marchands des bâtiments favorables aux achats et aux ventes, et des hôtelleries publiques pour nos visiteurs. Si même on établissait des logements et des magasins pour les marchands forains, au Pirée et dans la ville, ce serait à la fois un embellissement public et une source féconde de revenus.

Enfin, je croirais bon d'essayer si, de la même manière que la ville entretient des trirèmes aux frais de l'État, il ne serait pas possible d'entretenir des vaisseaux marchands, qu'on affermerait sans cautionnement, comme les autres services publics. Si, en effet, ce projet réussissait, il en résulterait de beaux revenus.

CHAPITRE IV

Des mines d'argent de l'Attique. — Plan d'exploitation nouvelle. — Réponse aux objections.

Les mines d'argent, exploitées comme il faut, donneraient, je crois, d'immenses richesses, indépendamment des autres revenus. Je veux donc en faire connaître la valeur à ceux qui l'ignorent. Dès que vous la connaîtrez, vous jugerez mieux des moyens d'en tirer parti.

L'antiquité reculée de leur exploitation est un fait connu de tous, et personne n'essaye de dire depuis quelle époque elles sont ouvertes[1]. Cependant bien que, de temps immémorial, on en fouille et l'on en extraie le minerai, réfléchissons combien sont encore bas les déblais des collines où se produit l'argent natif. Le gisement métallique, loin d'aller s'épuisant, s'étend évidemment chaque jour davantage: dans le temps même qu'on y employait le plus de bras, pas un seul homme n'a manqué d'ouvrage; c'était l'ouvrage, au contraire, qui excédait le nombre

plus fréquentée de la Grèce, plus fréquentée que celle de Corinthe même. On y voyait aborder toutes les nations répandues sur les côtes de la Méditerranée et du Pont-Euxin, depuis Marseille jusqu'à Carthage, et depuis Carthage jusqu'à Trézibonde. Aucune espèce d'édifices publics n'était plus multipliée dans ce port que les galeries environnées de colonnades, que l'on nommait alors *Stoa*, et que l'on nomme maintenant des Portiques. » DE PAUW, t. I, p. 71.

1. Les mines du mont Laurium, dont parle ici Xénophon, commencèrent à être exploitées, selon les conjectures les plus probables, vers le règne d'Érichthonius, dans le xv[e] siècle avant J. C

des ouvriers. Et maintenant encore, pas un des propriétaires des mines ne diminue le nombre des esclaves qu'il y occupe, mais chacun en acquiert continuellement le plus possible. En effet, moins on a de mineurs et de chercheurs, moins aussi, selon moi, on trouve de richesses, tandis qu'avec plus de bras, on extrait beaucoup plus de minerai. Aussi est-ce la seule entreprise où l'on ne craint pas de prodiguer le nombre des travailleurs. Tous les cultivateurs vous diront au juste combien il leur faut de paires de bœufs, combien de journaliers pour leur terrain; et, si l'un d'eux a plus que le nombre suffisant, ils calculent qu'ils sont en perte : mais dans les travaux de métallurgie, tout le monde dit qu'il a besoin d'ouvriers.

En effet, il n'en est pas ici comme des ouvriers en cuivre : quand les ouvrages en cuivre se vendent à vil prix, les ouvriers en cuivre sont ruinés ; j'en dirai autant des ouvriers en fer. Et de même, quand il y a beaucoup de blé et de vin, ces denrées se vendant à vil prix, la culture ne rapporte rien, de telle sorte que nombre de gens laissent là la terre pour se faire trafiquants, brocanteurs, usuriers. Mais plus le minerai produit et plus l'argent donne, plus on voit de gens se porter vers ce métier. Et en effet, quand on a fait l'acquisition du matériel nécessaire à un ménage, on n'achète rien en plus ; mais l'argent, jamais personne n'en possède assez pour n'en vouloir pas davantage : à ce point que ceux qui en ont beaucoup, trouvent autant de plaisir à enfouir leur superflu qu'à en user. Il y a plus : quand les villes fleurissent, c'est alors que l'on a le plus besoin d'argent : les hommes veulent se mettre en dépense pour avoir de belles armes, de bons chevaux, des maisons, un mobilier splendide ; les femmes ont l'esprit tourné vers les riches étoffes, les parures d'or. Une ville, au contraire, est-elle atteinte par la famine ou par la guerre, comme la terre alors est beaucoup moins cultivée, il faut du numéraire pour les vivres et pour les alliés.

Mais, dira-t-on, l'or n'est pas moins utile que l'argent : je n'en disconviens pas ; je sais toutefois que l'or, devenant commun, perd de sa valeur et fait hausser le prix de l'argent.

Toutes ces explications reviennent à dire que nous devons envoyer résolûment aux mines une grande quantité d'ouvriers, que nous devons résolûment y fouiller, certains que le minerai ne nous manquera pas, et que jamais l'argent ne perdra de son prix [1]. L'État, du reste, si je ne m'abuse, en a ainsi jugé long-

1. Voici une observation importante sur la nature du minerai exploité

temps avant moi. Il accorde les priviléges des citoyens à tout étranger qui veut faire des fouilles dans les mines.

Cependant, pour parler plus clairement encore de nos moyens de subsistance, j'exposerai maintenant quel serait le mode d'exploitation des mines le plus avantageux à l'État. Dans ce que je vais dire, toutefois, je ne cherche pas le moins du monde à me faire admirer comme inventeur de quelque grande découverte. Une partie de ce que je dirai se passe chaque jour sous les yeux de nous tous; le reste, nous le savons, a toujours eu lieu de la même manière. Une chose réellement étonnante, c'est que l'État voie une foule de particuliers s'enrichir de l'État lui-même, et qu'il ne fasse pas comme eux. Ainsi, parmi ceux qui, à une époque reculée, se sont occupés de cette exploitation, nous savons que Nicias, fils de Nicératus [1], occupa dans les mines mille ouvriers loués par lui à Sosias de Thrace, devant produire chacun, tous frais faits, une obole par jour [2], et sous condition de fournir toujours le même nombre d'hommes. A son tour, Hipponicus avait six cents esclaves embauchés aux mêmes conditions, et qui lui rapportaient, tous frais déduits, une mine d'argent par jour [3]. Trois cents esclaves rapportaient à Philémonide une demi-mine [4] : et ainsi de tant d'autres qui gagnaient en proportion de leur mise. Mais pourquoi rappeler le passé? Nous avons en effet, en ce moment même, nombre de mineurs loués aux mêmes conditions.

Si l'on adopte le plan que je propose, le seul changement qu'il y aura, c'est qu'à l'exemple des particuliers qui, en achetant des esclaves, se font un revenu perpétuel, l'État en achètera aussi à son compte jusqu'à ce que chaque Athénien en ait trois. Ce que nous disons est-il possible? On en jugera, si l'on veut bien l'examiner article par article.

D'abord, il est clair que le gouvernement est plus en état que les particuliers de se procurer des hommes à prix d'argent. Il est facile au sénat de faire crier que, qui veut, peut lui amener des esclaves, et d'acheter ceux qu'on lui amène. Une fois cette

par les Athéniens. « On a reconnu, par l'examen des scories répandues en une quantité étonnante au pied du mont Laurium, dans le sud de l'Attique, que le minerai d'argent, que les Athéniens nommaient *argyritis*, contenait beaucoup de cuivre. » De Pauw, t. I, p. 369.

1. Voy. sur Nicias, Plutarque, *Nicias*, chap. iv.

2. Par conséquent 1000 oboles, environ 150 francs.

3. Environ 75 francs. — On ne sait rien de précis sur cet Hipponicus, sinon qu'il était fils de Callias, et surnommé Amondis.

4. Près de 35 francs.

acquisition faite, pourquoi louerait-on moins les esclaves de l'État que ceux des particuliers, puisqu'on les aurait au même prix ? On loue bien à la ville des enceintes consacrées, des temples, des maisons ; on prend à ferme les impôts publics. Comme garantie de la location, l'État peut bien exiger une caution de ceux qui loueront des esclaves, comme il en exige des fermiers de ses finances. Et même la fraude est plus facile à un fermier qu'à un loueur d'esclaves. En effet, comment prendre celui qui a détourné des fonds publics, l'argent du trésor étant tout à fait semblable à celui des particuliers ? Mais des esclaves portant une marque distinctive et qu'il sera défendu, sous des peines rigoureuses, d'acheter ou de vendre, le moyen de les dérober ? Il paraît donc bien possible jusqu'ici que la ville ait des hommes et qu'elle les garde.

Mais on se demandera peut-être si, lorsqu'il y aura beaucoup d'ouvriers, il se présentera beaucoup de loueurs. Que celui qui fait cette réflexion, soit sûr que les entrepreneurs même pourvus d'ouvriers loueront aussi ceux de l'État, en raison du grand nombre d'exploitations, de la quantité d'hommes vieillis à ce service, de la foule d'Athéniens et d'étrangers qui, ne voulant ni ne pouvant travailler de corps, emploient volontiers leur intelligence à se procurer le nécessaire.

Si donc on réunit d'abord douze cents esclaves, on peut calculer qu'un accroissement successif, au bout de cinq ou six ans, n'en donnera pas moins de six mille. Or, ce nombre rapportant, tous frais faits, une obole par jour et par chaque esclave, le produit annuel sera de soixante talents[1]. De ces soixante talents, qu'on en mette vingt à acheter d'autres esclaves, il en restera quarante, dont la ville pourra disposer pour tout autre besoin. Le nombre de dix mille une fois complété, on aura un revenu de cent talents[2]. Mais pour prouver que l'État recevra bien davantage, je prendrai à témoin, s'il en existe encore, ceux qui se rappellent quel revenu produisaient les esclaves avant l'affaire de Décélie[3]. Une autre preuve, c'est que, malgré les travaux faits de tout temps dans nos mines par une foule d'ouvriers, nos mines ne diffèrent en rien de ce que nos pères nous en ont dit.

1. Environ 270 000 francs, le talent attique étant évalué à 4500 francs.
2. Près de 450 000 francs.
3. Durant la guerre du Péloponèse, lorsque les Spartiates s'étaient établis à Décélie, aux portes d'Athènes, vingt mille esclaves avaient profité de la détresse des Athéniens pour passer à l'ennemi.

Et ce qui se passe aujourd'hui nous prouve encore que jamais le nombre d'esclaves n'excédera la quantité de travaux qu'on y peut exécuter : les mineurs ne peuvent trouver ni le fond ni la fin des gisements. Rien n'empêche, d'ailleurs, d'ouvrir de nouvelles mines comme par le passé ; car personne ne sait au juste si le minerai est plus riche dans les fouilles anciennes que dans celles qu'on pourrait faire.

Mais, dira-t-on, pourquoi ne voit-on plus, comme jadis, s'ouvrir de nouvelles mines? C'est que, de nos jours, les métallurgistes sont trop pauvres. Ils reprennent sur nouveaux frais une mine abandonnée, ou bien ils courent le grand risque d'une exploitation nouvelle. Celui qui trouve une bonne exploitation s'enrichit, mais celui qui ne trouve pas perd toutes ses avances. Voilà pourquoi on ne veut pas aujourd'hui courir cette aventure.

Je crois toutefois avoir quelques conseils à donner sur les moyens d'ouvrir à coup sûr de nouvelles mines. Athènes se compose de dix tribus : que l'État accorde à chacune d'elles un même nombre d'esclaves, et qu'à chances communes elles ouvrent un filon nouveau : de cette manière, la découverte de l'une fera le profit des dix ; puis, si deux, trois, quatre, ou même la moitié fait une découverte, il est clair que l'entreprise sera encore plus avantageuse ; car les voir échouer toutes à la fois, c'est ce que le passé ne permet pas de supposer. Des particuliers même pourraient, en associant leur chance, tenter sûrement la même entreprise. Et ne craignez point que l'exploitation par l'État nuise aux particuliers ou celle des particuliers à l'État : plus il se réunit d'alliés, plus on a de forces mutuelles; de même plus il y aura d'exploiteurs de mines, plus ils trouveront et plus ils produiront de revenus. Tel est le plan dont l'exécution mettrait, selon moi, la république en état de faire vivre tous les Athéniens de leur propre fonds.

Si l'on calcule qu'il faut pour tout cela de grandes avances, et si l'on s'imagine qu'il est impossible de trouver jamais les fonds nécessaires, qu'on se rassure. Nous ne sommes pas placés ici dans la nécessité d'exécuter tout à la fois ou de ne retirer aucun profit ; mais tout ce qui se fera ainsi, bâtisses, constructions navales, achats d'esclaves, sera d'un rapport immédiat. Je vais plus loin : il sera plus avantageux de procéder par fractions que d'entreprendre tout ensemble. En construisant beaucoup à la fois, on dépense plus, et on fait moins bien qu'en opérant successivement : en demandant partout des esclaves, on est forcé de les acheter moins bons et plus cher ; tandis

qu'en opérant selon ses moyens, si une entreprise est bien conçue, on la suit; vicieuse, on l'abandonne. D'ailleurs, pour exécuter tout ensemble, il faut avoir des fonds pour tout, au lieu qu'en terminant ceci et en ajournant cela, la rentrée du revenu vient en aide à ce qui reste à faire.

Une chose dont tout le monde semble avoir peur, c'est que, si l'État achète trop d'esclaves, il n'y ait encombrement dans l'exploitation; mais nous nous épargnerons cette crainte, si nous n'employons pas par an plus d'hommes que n'en réclament les travaux. Selon moi, le procédé le plus simple, en pareille circonstance, est toujours le meilleur à pratiquer.

Si l'on croit encore qu'en raison des charges imposées par la dernière guerre, il n'est pas possible de lever le plus léger impôt, eh bien, la quantité de fonds que l'impôt rendait avant la paix, affectez-la pour l'année prochaine aux services de l'État; puis le surplus que peuvent produire la paix, le bon accueil fait aux marchands et aux métèques, l'affluence d'un plus grand nombre de marchands, l'accroissement de l'importation et de l'exportation, les arrivages plus fréquents dans le port et sur les marchés, ce surplus, dis-je, tâchez de l'employer à l'augmentation de vos revenus. Craint-on que ce projet ne devienne stérile s'il survenait une guerre? Qu'on songe qu'en le mettant à exécution, la guerre serait beaucoup plus funeste à l'ennemi qu'à notre pays. Car enfin, pour une guerre, quelle meilleure acquisition que des hommes? Ils peuvent remplir en foule les vaisseaux de l'État; ils peuvent entrer en foule dans les troupes de terre et devenir redoutables à l'ennemi, pourvu qu'on les traite bien.

Pour ma part, je calcule que, même en temps de guerre, il sera possible de ne pas abandonner les mines. Tout près des mines, du côté de la mer méridionale, nous avons les fortifications d'Anaphlyste [1], puis, du côté de la mer septentrionale, celles de Thoricum [2], à une distance respective d'environ soixante stades. Si l'on voulait élever un troisième fort intermédiaire, à l'endroit le plus élevé du vallon qui les sépare [3], les

1. Dème ou bourgade où l'on exécutait des vases de terre, très-recherchés par les anciens, à cause de l'élégance de leurs formes et de la beauté de la diaprure, qui surpassait infiniment celle des ouvrages si renommés de la Campanie.

2. On en extrayait aussi des émeraudes, mais moins brillantes, au dire de Pline l'Ancien, et moins colorées que celles de l'Égypte.

3. Le bourg de Bésa.

travailleurs pourraient se concentrer de toutes les fortifications sur un seul point, et, à la moindre apparence d'irruption, se mettre vite en lieu sûr. Supposons que les ennemis viennent en grand nombre, il est clair que, s'ils trouvent du blé, du vin, des troupeaux, ils enlèveront tout cela; mais dans les mines, s'ils s'en rendent maîtres, que trouveront-ils à leur usage? Des pierres. D'ailleurs, comment les ennemis se porteront-ils sur les mines? La ville la plus voisine des mines, Mégare, en est éloignée de plus de cinq cents stades; et Thèbes, la plus voisine ensuite, en est éloignée de plus de six cents. Par conséquent, de quelque côté qu'ils viennent, il faudra, pour arriver à nos mines, qu'ils passent par Athènes. Or, s'ils sont en petit nombre, ils seront écrasés par nos cavaliers et nos garde-frontières. D'un autre côté, il est difficile que, pour déployer une grande force, ils dégarnissent leur propre pays; car alors la ville d'Athènes se trouverait beaucoup plus près de leurs villes qu'ils ne le seraient eux-mêmes en approchant de nos mines. Mais supposons qu'ils en approchent, comment pourront-ils y séjourner, n'ayant pas de vivres? S'ils fourragent par détachements, il y aura du danger pour les fourrageurs et pour ceux dans l'intérêt desquels ils pillent. S'ils fourragent tous ensemble, ils seront assiégés plutôt qu'assiégeants.

Ainsi, non-seulement le produit des esclaves augmentera les ressources de l'État; mais lorsqu'une grande affluence se sera portée sur les mines, alors les marchés qu'on y tiendra, et les bâtiments publics élevés auprès des mines, et les fourneaux, et tout le reste, donnera de gros revenus. La ville elle-même verra sa population s'accroître prodigieusement, grâce à cette organisation, et les terrains n'auront pas moins de valeur pour les propriétaires que ceux des environs d'Athènes.

En faisant ce que je viens de dire, je garantis que non-seulement la ville deviendra plus riche, mais plus docile, plus amie de l'ordre, plus belliqueuse[1]. Car ceux auxquels il est

1. Voulons-nous savoir comment se sont réalisés, par la suite, les rêves patriotiques de Xénophon? lisons les lignes suivantes : « Comme les entrepreneurs des mines de l'Attique traitaient leurs esclaves d'une manière inhumaine, ils en furent aussi punis, à leur tour, d'une manière terrible. A peu près cent ans avant notre ère, ces malheureux conspirèrent entre eux, se révoltèrent contre leurs maîtres, sortirent armés du sein de la terre, mirent tout à feu et à sang, prirent Sunium d'assaut, portèrent la désolation dans les bourgades voisines, et saccagèrent tellement toute la côte maritime de l'Attique, qu'elle ne put jamais se rétablir, et que jamais plus

prescrit de s'exercer, seront plus assidus aux exercices du gymnase, quand ils se verront mieux traités que ceux qui obéissent aux gymnasiarques dans les Lampadophories[1]. Nos soldats, dans les garnisons, nos peltastes et nos garde-frontières feront bien mieux leur service, quand chacun se verra traité suivant ses œuvres.

CHAPITRE V.

Nécessité de la paix pour accroître le revenu.

S'il paraît évident que la paix est nécessaire à l'accroissement des revenus de l'État, ne serait-il pas à propos de créer des magistrats préposés au maintien de la paix? Cette magistrature rendrait notre cité plus chère au reste des hommes et attirerait chez nous une plus grande affluence. Et, s'il en est qui s'imaginent qu'une paix perpétuelle affaiblirait la puissance, le prestige et le renom que nous avons dans la Grèce, ceux-là, selon moi, ne voient pas les choses sous leur vrai jour. On vante surtout la prospérité des villes qui se sont maintenues en paix le plus longtemps : en est-il une seule qui ait, plus qu'Athènes, gagné à la paix? Qui donc, quand notre ville est en paix, peut se passer d'elle, à commencer par les pilotes et les marchands? Parlerai-je des pays riches en blé, en vin ordinaire et en vin fin? Que dirai-je de ceux qui abondent en huile, en bestiaux, qui font valoir leur industrie ou leur argent? Joignons-y les artistes, les sophistes, les philosophes, les poëtes et ceux qui s'occupent de leurs œuvres, puis ceux qui s'intéressent à ce qu'il y a de curieux à voir et à entendre en fait de choses saintes et sacrées, tous ceux enfin qui aiment la promptitude dans les ventes et dans les achats : où peuvent-ils rencontrer mieux qu'à Athènes?

Personne, sans doute, ne me contredira sur ce point. Cependant quelques citoyens, jaloux de voir notre cité recouvrer sa

on n'y exploita des mines. Telle fut la fin de l'avarice, et telle fut encore la fin de la tyrannie. » De Pauw, t. I, p. 51.

1. Fêtes en l'honneur de Minerve, de Vulcain et de Prométhée : on s'y passait de main en main des flambeaux allumés, et c'est à cet usage que fait allusion le beau vers de Lucrèce :

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

prépondérance, se figurent que la guerre conduirait à ce but plus sûrement que la paix. Qu'ils commencent donc par réfléchir si, lors de la guerre médique, c'est la violence ou la douceur qui nous fit décerner la suprématie maritime et l'intendance financière de toute la Grèce. Plus tard, lorsque la dureté de notre gestion eut privé notre ville de sa souveraineté, la fin de nos injustices n'engagea-t-elle pas les insulaires à nous remettre d'eux-mêmes l'empire maritime? N'est-ce pas par reconnaissance que les Thébains placèrent les Athéniens à leur tête? Et les Lacédémoniens, est-ce de force ou par gratitude qu'ils ont laissé les Athéniens libres de disposer du pouvoir comme ils l'entendraient? Maintenant que la Grèce est de nouveau troublée, je vois là une occasion pour notre cité de regagner l'affection des Grecs sans peine, sans dangers, sans dépenses. Il faut essayer de réconcilier les villes en guerre les unes avec les autres, de réconcilier les citoyens de ces villes qui sont divisés en factions. D'un autre côté, si, aux yeux de tous, vous essayiez de rendre au temple de Delphes son ancienne indépendance, non pas à main armée, mais par voie de négociations entretenues par toute la Grèce, je ne serais pas surpris de voir tous les Grecs partager vos sentiments, se liguer et s'armer avec vous contre ceux qui se sont efforcés de s'emparer du temple abandonné par les Phocéens. Si l'on vous voit vous efforcer également d'assurer la paix partout, sur terre et sur mer, je crois que tout le monde, après avoir fait des vœux pour le bonheur de sa patrie, en fera particulièrement pour celui d'Athènes.

Mais, pensera-t-on peut-être encore, la guerre n'est-elle pas plus favorable que la paix aux finances de l'État? Je ne vois pas, pour trancher cette question, de meilleur guide que l'histoire du passé, que l'examen de ce qui est arrivé à notre république. Or, on trouvera que le trésor, jadis prodigieusement grossi pendant la paix, s'est entièrement épuisé pendant la guerre; et l'on comprendra, par un coup d'œil jeté sur le présent, que la guerre a coupé plusieurs branches de revenus, qu'elle a absorbé en pure perte celles qui subsistaient encore, tandis que, depuis le rétablissement de la paix sur mer, ces mêmes revenus se sont accrus et que nos concitoyens en jouissent en pleine liberté. Mais enfin, me demandera-t-on, dans le cas où l'on offenserait notre cité, prétendez-vous donc que nous soyons tenus au maintien de la paix? Je n'ai garde de le dire, mais je soutiens que nous punirions plus promptement nos

ennemis, si nous ne donnions à personne l'occasion de nous offenser ; car alors ils n'auraient point d'alliés.

CHAPITRE VI.

Conclusion.

En résumé, si rien de ce que j'ai proposé n'est impraticable ni difficile, si, en réalisant ce projet, nous nous concilions l'affection plus vive des Grecs, si nous augmentons notre sûreté et notre gloire, si le peuple y trouve de l'aisance et le riche un allégement aux frais de la guerre, si l'affluence de tous les biens nous sert à rehausser la magnificence de nos fêtes et la pompe de nos sacrifices, si cela nous aide à reconstruire nos murailles et nos chantiers, à rétablir dans leurs droits héréditaires les prêtres, les sénateurs, les magistrats, les cavaliers, comment ne pas entreprendre sur-le-champ cette réforme, pour que, de notre vivant, nous voyions notre patrie tranquille et florissante? Si vous approuvez ce système, je vous conseillerai d'envoyer demander aux dieux, à Dodone et à Delphes, si ce que je propose est le plus utile et le meilleur pour notre cité, et si cette organisation doit profiter à la génération présente et à celle de l'avenir. Si les dieux l'approuvent, je conseille de leur demander encore quelles divinités nous devons spécialement invoquer pour un plein et entier succès ; puis, quelles que soient ces divinités, offrons-leur des sacrifices et mettons-nous à l'œuvre. En agissant avec l'aide du ciel, nous devons procurer à notre ville le plus grand avantage et le plus grand bonheur.

LETTRES[1].

LETTRES EXTRAITES DES ÉPÎTRES SOCRATIQUES

I[2]

.... Oui. Gryllus, mon fils, et les siens ont fait tout ce qu'on était en droit d'attendre d'eux : et vous, vous faites bien de m'écrire au sujet de Socrate. Il faut que nous, nous montrions du cœur à faire l'éloge d'un homme dont la vie s'est passée dans la sagesse, la sainteté, le respect des dieux ; à blâmer et à accuser la fortune de ceux qui se sont ligués contre lui, et qui, du reste, seront punis avant peu. Les Lacédémoniens vont plus loin, car le contre-coup de l'événement se fait sentir jusqu'ici ; ils flétrissent notre peuple, en disant qu'il est devenu fou d'avoir consenti à mettre à mort le plus innocent des hommes, celui que la Pythie avait déclaré le plus sage de tous[3]. Si les amis de Socrate ont encore besoin de quelqu'une des choses que j'ai envoyées, faites-le-moi savoir. Nous leur viendrons en aide ; c'est une bonne œuvre et une nécessité. Vous avez raison de m'écrire de concert avec Eschine. Il me semble essentiel que vous m'écriviez tout ce qu'a fait et dit autrefois notre philosophe. Son apologie sera éclatante pour la génération actuelle et pour la postérité, si nous ne la présentons pas comme une défense de tribunal, mais si nous faisons briller à tous les yeux la vertu de ce grand homme. Je dis que nous manquerions

1. On doute avec raison de l'authenticité des lettres attribuées à Xénophon, et on peut lire à ce sujet la dissertation placée par Weiske, en tête du texte qu'il en donne, dans son édition de Xénophon, t. VI, p. 301 et suivantes. Ces lettres sont extraites, les unes, des *Épîtres socratiques*, éditées par Leo Allatius, Paris, 1637 ; les autres du *Florilegium* de Stobée : elles peuvent offrir quelque intérêt pour l'histoire de la philosophie.

2. C'est la XVe des *Épîtres socratiques*.

3. Voy. t. I, p. 200, *Apologie de Socrate*, et Cf. Platon, *Apolog.*, v et suivants.

aux devoirs de l'amitié, et, comme il le disait lui-même, à ceux de la vérité, si nous ne nous mettions pas de tout cœur à écrire.

Il m'est déjà tombé entre les mains un écrit de Platon sur ce sujet, avec le nom de Socrate; et la partie dialoguée ne manque pas de mérite. Je crois pourtant, en lisant ce qui a rapport à Mégare, qu'il ne s'agit là que de certains Mégariens [1]. Pour nous, nous disons que nous n'avons pas entendu là les paroles mêmes de Socrate, et nous ne pouvons les consigner dans nos mémoires [2]. En effet, nous ne sommes pas des poëtes comme lui, bien qu'il se défende très-fort de l'être. Car, en faisant le renchéri auprès des beaux, il prétend qu'il n'y a de lui aucun poëme; seulement il s'agit de Socrate jeune et beau. Bonne santé, ô vous les plus sociables des hommes.

II [3]

Célébrant la fête bachique de Diane, que nous avons instituée en Laconie [4], nous avons dépêché vers vous, pour vous prier d'y venir. Ce sera beau, si vous venez tous; si cela n'est pas possible, envoyez quelques-uns des vôtres y prendre part. Vous nous ferez le plus vif plaisir. Aristippe est ici. Phédon l'a précédé de quelques jours; ils sont enchantés de la localité, de l'aménagement de la demeure, et surtout des arbres que j'ai plantés de mes propres mains. C'est un terrain de chasse où vous pourrez faire courir vos chiens, pour relever la fête par quelque exploit civil, ce qui ne déplaît point à la déesse, et pour remercier Diane de m'avoir sauvé du roi Barbare, et des maux plus grands encore qui m'ont ensuite assailli dans le Pont et dans la Thrace, quand déjà nous nous croyions échappés du territoire ennemi. Si vous ne venez pas, il faut absolument que je vous écrive. Je compose des espèces de mémoires

1. Passage obscur, que n'a pu éclairer, même par une traduction latine, l'éditeur des *Épîtres socratiques*.

2. Nouvelle obscurité. Nous avons traduit, en nous fondant sur l'idée d'opposition qui suit : « Nous ne sommes pas des poëtes, » laquelle implique un blâme des procédés employés par Platon, que Xénophon accuse d'altérer la pensée réelle de leur commun maître.

3. C'est la XVIII[e] des *Épîtres socratiques*.

4. Voy. *Expédition de Cyrus*, V, III.

sur Socrate. Quand je les croirai tout à fait à point, je vous les enverrai. Aristippe et Phédon en trouvent certains passages bien présentés. Saluez de ma part le cordonnier Simon[1] et félicitez-le de demeurer fidèle aux paroles de Socrate, de ne point alléguer la pauvreté ni sa profession comme un obstacle à la philosophie, ainsi que le font de certaines gens, qui affectent d'oublier et de ne point admirer les paroles et les conseils du maître.

III[2]

Venez chez nous, aimable homme. Nous avons élevé un temple à Diane : c'est quelque chose de charmant : l'enceinte est plantée d'arbres, et elle est définitivement sacrée. Ce que nous avons vous nourrira. Car, comme disait Socrate, si cela ne nous suffit pas, nous y suffirons. J'ai écrit à Gryllus, mon fils, et à mon ami, de vous fournir ce dont vous pouvez avoir besoin. J'ai écrit à Gryllus, parce que, dès son âge le plus tendre, vous avez fait attention à lui et que vous dites l'aimer. Bonne santé.

IV[3]

Xénophon à Xanthippe[4].

J'ai remis à Euphron de Mégare six chénices d'orge, huit drachmes et une exomide[5] neuve, pour passer votre hiver. Acceptez-les et considérez Euclide et Terpsion comme d'excellents hommes, tout dévoués à vous et à Socrate. Si vos enfants veulent venir nous voir, ne les empêchez pas ; il n'y a pas loin pour venir de Mégare. Vous avez beaucoup pleuré, chère femme, mais c'est assez. Vous n'y pourrez rien gagner, et vous vous

1. Cordonnier, dans l'échoppe duquel Socrate aimait à aller s'asseoir et à discourir.
2. C'est la XIXe des *Épîtres socratiques*.
3. C'est la XXIe des *Épîtres socratiques*.
4. Femme de Socrate, réduite, au moins d'après cette lettre, à vivre des secours que lui envoyaient les amis et les disciples de son mari.
5. Sorte de tunique.

ferez mal. Rappelez-vous ce que disait Socrate, et cherchez à l'imiter dans ses habitudes et dans ses paroles. En prolongeant votre douleur, vous vous nuirez beaucoup à vous et à vos enfants. Les fils de Socrate sont encore bien jeunes, et nous ne devons pas seulement les nourrir, mais nous efforcer de leur rester. Si vous, si moi, si quelqu'un de ceux qui s'intéressent aux fils de Socrate qui n'est plus, nous venions à mourir, quelle perte pour eux, quand ils n'auraient plus là personne pour leur venir en aide et les élever convenablement! Consentez donc à vivre pour vos enfants. Or, cela ne peut être que si vous vous procurez des moyens d'existence. La douleur semble être l'opposé de la vie, quand ceux qui vivent s'en laissent accabler.

Apollodore, surnommé le débonnaire[1], et Dion, vous félicitent de ne vouloir rien accepter de personne et de dire que vous êtes riche. Vous faites bien. Tant que moi et vos autres amis nous serons en état de vous venir en aide, vous ne manquerez de rien. Courage donc, Xanthippe; restez fidèle aux beaux principes de Socrate, convaincue que c'était quelque chose de bien grand qu'un pareil homme. En pensant à lui, songez comme il a vécu, et non comme il est mort. Pour moi, j'ai la conviction que sa mort a été grande et belle, quand on la considère du point de vue réel. Bonne santé.

V[2]

Xénophon à Cébès et à Simmias[3].

On dit vrai, il n'y a rien de plus riche qu'un pauvre. Il va m'arriver, je le vois, que n'ayant rien, je vais avoir beaucoup par vous, mes amis, qui prenez soin de nous. Vous feriez une belle œuvre, si, quand je vous écrirai sur un certain sujet, vous me faisiez réponse. Mes écrits historiques n'en sont pas encore à un tel point, que j'ose les montrer à un autre sans que je sois là; mais si vous étiez chez moi, où Euclide se trouve

1. Voy. *Mém.*, III, II, et *Apolog.*, III.
2. C'est la XXII[e] des *Épîtres socratiques*.
3. Célèbres disciples de Socrate, dont il est question dans les *Mémoires*, dans l'*Apologie*, et dans les œuvres de Platon.

en ce moment, j'aurais plaisir à deviser avec vous. Je sais, mes amis, qu'il n'est pas possible de reprendre un écrit une fois lancé par le monde. Or, Platon, quoique absent, exerce une grande influence par ses ouvrages ; on l'admire déjà en Italie et dans toute la Sicile. Et nous, nous avons grand peine à nous convaincre combien tout cela est important. Ce n'est pas que j'éprouve quelque regret de ne point me faire une réputation de philosophe; mais il faut veiller à ce que je ne compromette en rien la vertu de Socrate, par quelques faits mal présentés dans mes mémoires. Il y a, selon moi, très-peu de différence entre calomnier un homme et écrire des choses indignes de la vertu de celui sur lequel on écrit. Telle est, Cébès et Simmias, la crainte qui nous préoccupe, si vous n'avez pas changé d'opinion sur ces faits. Bonne santé.

FRAGMENTS DE LETTRES

EXTRAITES DU FLORILEGIUM DE STOBÉE[1].

I[2]. — Lettre à Eschine[3].

... Hermogène[4], m'ayant rencontré, commença par me parler de choses et d'autres; puis, comme je lui demandais à quelle philosophie tu t'appliquais, il me répondit : « A celle de Socrate. » Pour moi, lors de ton séjour à Athènes, je t'admirais déjà à cause de cette résolution. Or, mon admiration naissante s'est accrue aujourd'hui, en te voyant persévérer dans ce projet au-

1. Nous avons sous les yeux deux éditions du *Florilegium* de Stobée. La première porte ce titre : Joannis Stobei sententiæ, etc. *Tiguri*, Christoph. Froschoverus, MDXLIII, avec traduction latine. La seconde est l'édition courante, publiée par Tauchnitz, Leipsig, 1838. C'est à celle-ci que nous renverrons dans les notes.
2. Voy. Stobée, t. III, p. 107 et 108.
3. Eschine le Socratique, auteur de quelques dialogues, annexés parfois aux œuvres de Platon.
4. Voy. l'*Apologie*, dans notre tome I, p. 197.

près d'autres philosophes. C'est, en effet, à mes yeux une très-grande preuve de vertu de se laisser prendre par un tel homme, si toutefois il y a quelque chose du mortel dans la vie de Socrate. Qu'il y ait d'ailleurs des dieux au-dessus de nous, c'est de la dernière évidence, et il suffit de s'incliner pieusement devant leur souverain pouvoir [1]. Mais quels sont ces dieux, il n'est ni facile de le trouver, ni permis de le chercher. Des esclaves ne doivent point connaître la nature ou les actes de leurs maîtres, puisqu'ils n'ont rien à faire que servir.

Il est une remarque bien importante, c'est que plus on doit admirer ceux qui se donnent de cœur aux affaires humaines, plus on inspire de dégoût, quand on veut arriver à la gloire par des moyens illégitimes ou frivoles. Mais, dis-moi, Eschine, quand est-ce qu'on a entendu Socrate parler des choses célestes, ou engager à s'occuper de géométrie pour apprendre à bien vivre? Nous savons qu'en fait de musique il n'allait point au delà du jugement des oreilles. Seulement, il ne cessait de dire à chacun de ses disciples ce que c'est que le beau, le courage, la justice et les autres vertus. Il appelait cela les biens humains : pour le reste, il disait que l'homme n'y peut atteindre, ou bien que c'est de la famille de ces contes d'enfants, inventés par des sophistes au front sourcilleux. Ce qu'il disait, il le mettait en pratique. Mais pourquoi t'écrire des faits que tu connais? Tu n'en es pas fâché; seulement cela perd du temps, et j'en ai parlé ailleurs [2]. Que ceux-là donc se laissent convaincre, ou du moins qu'ils aient l'esprit en balance, à qui Socrate n'a pas su plaire, lui, à la sagesse duquel un dieu, de son vivant, a rendu témoignage, et dont les meurtriers n'ont pu faire excuser leur repentir. Voyez la belle chose! Il y a des gens qui se sont épris de l'Égypte, et de la sagesse prodigieuse de Pythagore, en même temps qu'ils révélaient la faiblesse et l'insouciance de leur affection pour Socrate, en se montrant dévoués à la tyrannie, et en abandonnant un régime frugal pour les délicatesses raffinées des tables de Sicile [3].

1. Cf. *Mémoires*, I, IV, dans notre tome I, p. 21.

2. Dans les *Mémoires*.

3. On regarde généralement cette fin comme un trait amer décoché contre Platon, qui était alors à la cour de Denys. Mais il ne faut pas perdre de vue, d'une part, que rien ne garantit l'authenticité de cette lettre, et d'autre part, que le texte même de ce passage est fort controversé. — Cf. du reste, sur le séjour de Platon en Sicile, Cicéron, *Tusculanes*, V, XXXV.

II[1]. — Lettre à Criton[2]

Apprends que Socrate nous répétait souvent que ceux qui ne songent qu'à augmenter la fortune de leurs fils, et qui négligent de les rendre heureux, ressemblent aux éleveurs de chevaux, qui n'apprennent point à ces animaux les évolutions guerrières, mais leur fournissent une ample nourriture. C'est le moyen d'avoir des chevaux plus gras, mais incapables de ce qu'il faut. La qualité d'un cheval n'est pas l'embonpoint, mais l'audace et l'habitude de la guerre. C'est encore là le défaut de ceux qui cultivent beaucoup de terres pour leurs fils, et qui les négligent eux-mêmes. Ils attacheront à leurs plantations une haute valeur, et à eux-mêmes aucune. Or, il faut que le propriétaire vaille mieux que la propriété. Par conséquent, celui qui fait de son fils un homme de grande valeur, laissât-il peu, lui donne beaucoup. C'est le cœur qui rend les choses ou plus grandes ou moindres : pour un bon cœur, tout est bien; pour un cœur grossier et ignorant, rien ne peut suffire. Quant à toi, tu ne donnes point à tes fils au delà de leur nécessaire; mais la bonne éducation qu'ils ont reçue leur fait paraître ce nécessaire une véritable richesse, tandis que les ignorants savent, il est vrai, garantir leur corps de la gêne, mais ils ne peuvent rien contre l'effroi de l'avenir.

III[3]. — Lettre à Sotira[4].

Il me semble, Sotira, que la mort elle-même n'a rien de honteux, rien d'honorable : c'est le terme de la vie. Seulement, il n'est pas le même pour tous, puisque le nombre des années parcourues diffère, selon le point de départ, la force ou la faiblesse. Enfin c'est le motif suprême qui rend pour les uns la mort honteuse; pour les autres, belle et honorable.

1. Voy. Stobée, t. III, p. 124 et 125.
2. Celui qui donne son nom au célèbre dialogue de Platon.
3. Voy. Stobée, t. III, p. 388.
4. Je n'ai trouvé aucun document sur la femme à laquelle s'adresse cette lettre. Ne peut-on pas conjecturer que c'était l'épouse de Gryllus, fils de Xénophon? La lettre IV confirmerait cette supposition.

IV[1]. — Lettre à Sotira.

Non, tant de douleur ne convient point pour une mort : vous saviez que la naissance est pour les hommes le commencement d'une route, dont la mort est le terme. Il est mort, c'est un sort commun même à qui ne le veut pas; mais il est mort noblement, c'est l'acte de qui le veut, et d'un homme dont l'âme est formée au devoir. Heureux donc Gryllus, et quiconque ne préfère point une vie longue, mais vertueuse, quand même Dieu ne lui accorde qu'un petit nombre de jours[2] !

V[3]. — Lettre à Lamproclès[4].

Et d'abord tu dois approuver l'excellente doctrine de Socrate, qui veut qu'on mesure les richesses par leur usage. Socrate n'appelle point richesses d'immenses possessions, mais la faculté d'user de ce qui est nécessaire. Ensuite, il avertissait de ne point s'y tromper.

Ce sont ces derniers seulement qui sont les vrais riches : les autres, il les appelait pauvres, et il ajoutait que leur pauvreté est incurable; car c'est leur âme qui est malade, et non leur bien.

VI[5] — Lettre au même.

Point de vice chez l'homme dont la sagesse a pour fondements la prudence et la tempérance.

1. Voy. Stobée, t, III, p. 401 et 402.

2. On sait que Gryllus, fils de Xénophon, périt glorieusement à Mantinée, et l'on raconte qu'en apprenant cette mort, Xénophon ne versa pas une larme et se contenta de dire : « Je savais que mon fils était mortel. » On trouvera dans la *Consolation* de Plutarque à sa femme, et dans les *Consolations* de Sénèque à Helvia et à Marcia, des idées analogues à celles qui sont indiquées ici par Xénophon.

3. Voy. Stobée, t. I, p. 134. Quelques éditeurs attribuent cette lettre à un certain Xénophane.

4. Lamproclès était un des fils de Socrate.

5. Voy. Stobée, à l'endroit déjà cité.

VII[1] — Lettre à Aglaïtadas[2].

Se montrer fier de la beauté que donne la jeunesse n'est pas seulement, à notre avis, une faute imputable à ton fils Phyllidas, mais encore à toi. Tu ne me parais point avoir une âme vraiment laconienne, ni, selon le devoir imposé aux sages, rechercher une louange sincère et méritée. Le moyen, en effet, d'estimer réellement une chair sans vigueur, et qu'on ne loue qu'en vue du plaisir? Les hommes n'ont admiré le corps que parce qu'il est uni à l'âme. Mais ces dehors flatteurs, qui doivent avant peu se flétrir avec la jeunesse, un vrai Laconien ne doit pas en avoir souci. Tous les poëtes qui ont fait l'éloge de la vertu, ont toujours été muets ou avares de paroles pour les louanges du corps, tandis que les grandes œuvres de l'âme et de la sagesse, ils les ont transmises dans leurs chants à la postérité. Songes-y donc, Aglaïtadas; obéis à cette règle divine, qui nous prescrit d'honorer l'âme après les dieux, et de ne placer le corps qu'au troisième rang après les immortels. Or, l'honneur rendu à l'âme, c'est l'étude, c'est l'esprit discipliné en vue de la prudence : il n'est point d'autre enseignement pour rapprocher l'homme des dieux. Il suit de là que le corps des ignorants offre vainement à tes regards un harmonieux ensemble; tu ne pourras dire qu'il est beau. On ne peut louer comme beau que le courage façonné par la prudence. Tu peux affirmer, en effet, que tout ce qui manque de raison n'est que laideur et injustice parmi les hommes. Ainsi, tu ne te vanteras d'être né Laconien, que quand tu nous montreras ton fils esclave des lois laconiennes. De soi-même, on ne naît ni Laconien ni Athénien : c'est des dieux qu'émanent les fluides qui composent les êtres vivants et tout ce que la terre produit.

1. Voy. Stobée, t. II, p. 407 et 408.
2. Nul autre document sur cet Aglaïtadas. On doit se rappeler toutefois que c'est le nom donné par Xénophon à un Perse qui figure dans la *Cyropédie*, II, II.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

EXPÉDITION DE CYRUS

ET RETRAITE DES DIX MILLE.

LIVRE PREMIER

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

CYROPÉDIE

OU ÉDUCATION DE CYRUS.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

LIVRE VIII.

AGÉSILAS.

GOUVERNEMENT DES LACÉDÉMONIENS.

GOUVERNEMENT DES ATHÉNIENS.

LES REVENUS.

LETTRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

Nos sommaires donnant une analyse succincte des faits contenus dans chacun des chapitres, avec le nom des personnages historiques et des localités géographiques que l'auteur y introduit, cette table des matières ne renferme que les indications indispensables. Elle nous a cependant servi à redresser quelques erreurs qui se sont glissées, soit dans le texte, soit dans l'écriture de plusieurs noms propres.

N. B. Le chiffre romain indique le volume, et le chiffre arabe la page.

A

B

C

G

H

I

J

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

Ch. Lahure et Cie, imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.